



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Bulletin

Société scientifique du Dauphiné, Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du Département de ...

357
2

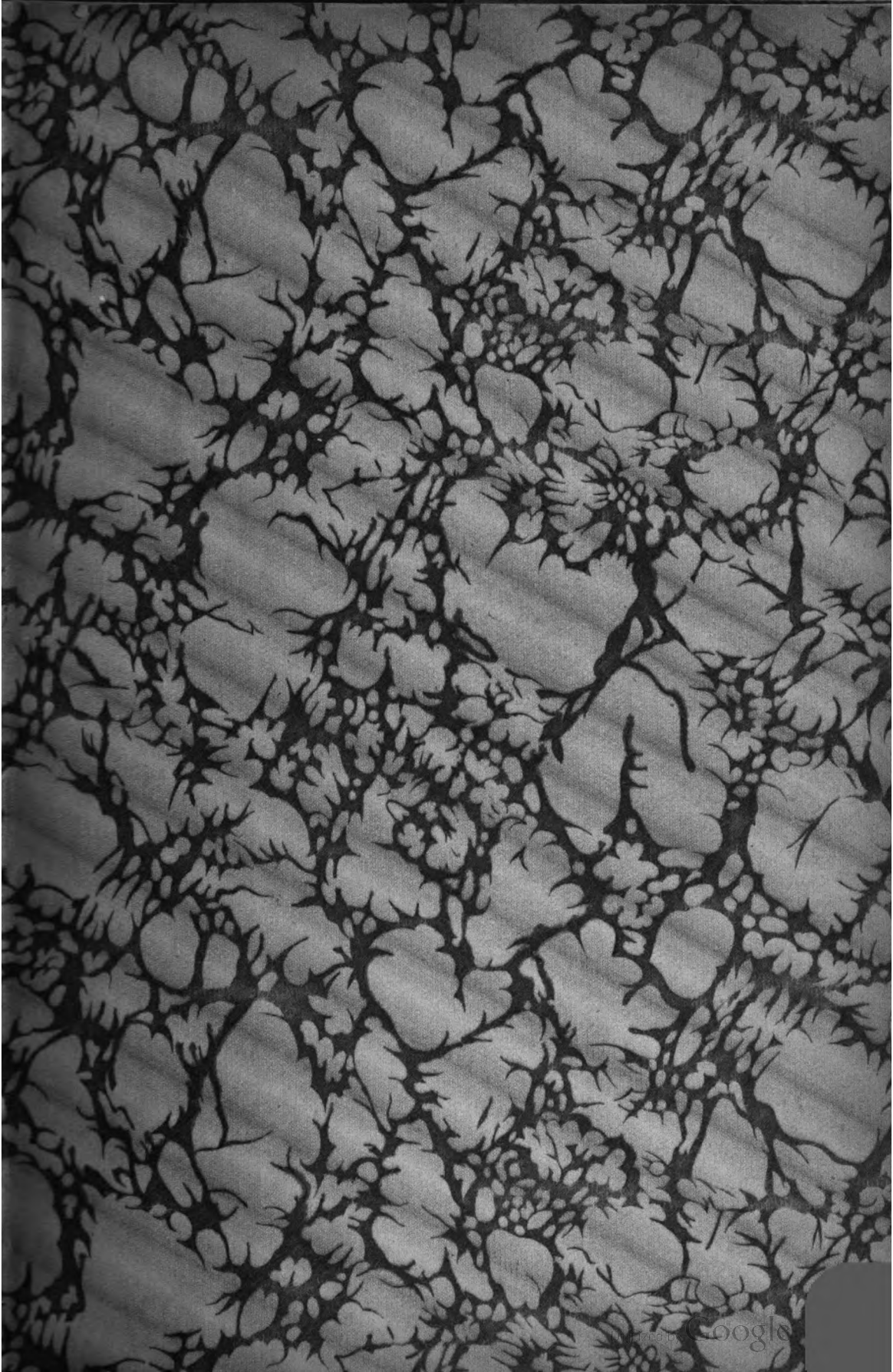
HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

Digitized by Google



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE
DU DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE

4^{me} Série, Tome VII
(XXXIII^{me} de la collection)

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ
DE
STATISTIQUE
DES SCIENCES NATURELLES ET DES ARTS INDUSTRIELS

DU DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE

4^{me} SÉRIE. — TOME VII

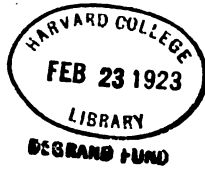
(XXXIII^{me} de la collection)



GRENOBLE

IMPRIMERIE DE MAISONVILLE, DESCOTES, SÉVOZ ET C^{ie}, SUCC^{rs}
5, rue Denfert-Rochereau, 5

1904



ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

De la Société de Statistique de l'Isère

Le 16 Février 1903

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Permettez-moi de commencer cette allocution par vous remercier bien vivement de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à présider à vos travaux. C'est la seconde fois que vos suffrages m'accordent cette distinction, et j'y vois une marque plus décisive d'estime réfléchie et de consciencie sympathie. Cette réélection à si bref intervalle m'est un bien précieux témoignage de la considération en laquelle vous tenez mes modestes efforts, et j'en suis profondément touché. Soyez assurés que ma reconnaissance vous est acquise, et pour vous la témoigner de la façon qui vous puisse être la plus sensible, je vous promets d'apporter aux séances et aux travaux de notre Société tout le zèle et toute l'activité qu'il me sera possible de fournir ; avec le concours efficace de notre zélé secrétaire, M. Vellein, je m'efforcerai d'animer et de varier nos occupations de manière à vous grouper aussi nombreux que possible à nos réunions, et je fais dès à présent appel à votre concours à tous pour alimenter l'ordre du jour de séances que je tâcherai de faire des plus régulières.

Le bureau, soyez-en persuadés, considère comme la principale de ses fonctions le soin d'assurer la tenue des séances, mais de l'assurer seulement, et ce serait à coup sûr une fausse conception de son rôle que de s'en reposer sur lui tout seul pour les communications à vous présenter durant l'année. Nous devons être, nous sommes une Société de travailleurs et de laborieux, et notre petit comité ne doit effrayer personne. Nous avons chacun des prédilections, des dispositions,

des connaissances spéciales : la diversité de nos efforts est de nature à bannir la monotonie, et pour la plupart d'entre nous l'assiduité aux séances doit être une détente à la continuité des occupations professionnelles.

Nous ne nous bornons point à être une austère compagnie scientifique, et la Société peut inscrire au fronton de sa demeure la belle parole du poète antique : *Nihil humani a me alienum puto*. Toutes les branches des connaissances humaines sont mises par elle à contribution.

A ce sujet, un coup d'œil sur les résultats de vos travaux pendant l'année écoulée peut avoir sa place en ce préambule.

Vous étiez présidés, nous étions présidés, devrais-je dire, par un homme en qui la science est alliée à cet esprit méthodique et à cet amour de la régularité que donnent les études juridiques et l'habitude des audiences. Aussi, sous la fertile impulsion de M. Gevrey, l'année 1902 a-t-elle été l'une des plus laborieuses de la Société. Nous avons tenu sous sa présidence neuf séances, au cours desquelles ont été présentées douze études.

Curieux effet des affinités : bien qu'il y ait été lui-même infidèle dans son allocution d'ouverture, c'est la science préférée de notre président qui l'a emporté, et sur les douze communications présentées, quatre, c'est-à-dire le tiers, ont eu pour objet les études pétrographiques. Nous avons entendu successivement M. Kilian nous parler des dépôts calcaires pliocènes observés à l'O. du château de Tournon, M. Lory nous décrire les formes et dépôts glaciaires dans la chaîne de Belledonne, M. le commandant Savin esquisser par la voix de notre président une classification des Echinides du Dauphiné, et M. Lory, de nouveau sur la brèche, nous entretenir de ses remarquables études sur le bord S.-O. du massif cristallin du Pelvoux et la géologie du massif de Chaillol.

Notre dévoué secrétaire général a ensuite exercé son pouvoir d'attraction sur les travaux relatifs à l'histoire et à ses annexes, et quatre communications encore, un nouveau tiers, peuvent s'inscrire sous ce titre. Ce sont d'abord la magistrale étude de M. Gevrey sur les monnaies incuses de la Grande Grèce qui nous a initiés aux secrets mis en lumière par son incomparable collection, puis un Echo de la Journée des Tuiles par notre ancien président M. de Beylié, coutumier de trouvailles inédites sur la Révolution française, et enfin par M.

Vellein lui-même deux extraits de ses recherches locales : Les levées de défense nationale à Bourgoin aux époques critiques de notre histoire, en 1792, 1815 et 1870. — Un aperçu sur le Dauphiné au XVIII^e siècle, suivant le mémoire de l'intendant de la Porte.

Le dernier tiers se divise en quatre branches, autant que de communications, et nous y voyons M. Collet nous donner une idée de ses magnifiques travaux sur la Pesanteur, M. Beudant nous entraîner avec son Impérialisme britannique dans les plus hautes sphères de la philosophie constitutionnelle et M. Offner rassurer notre gourmandise au sujet des Champignons comestibles ; j'ai moi-même apporté ma petite pierre à l'édifice commun en vous décrivant quelques-uns des Grands Pics de l'Oisans.

Géologie, histoire, physique, politique, histoire naturelle et topographie ! J'avais bien raison de vous dire que cette année avait été l'une des plus fécondes, et je n'ose vous en promettre une pareille.

Pourtant l'espérance est toujours permise, l'émulation est un grand et noble ressort, et vous ne voudrez certainement pas abandonner en ces délicates circonstances le bureau que vous venez d'élire. Travaillons tous, travaillons chacun dans notre sphère et suivant nos aptitudes, mais surtout ne nous croyons pas obligés de ne produire en cette salle familiale que des études absolument achevées et parfaites. Sous l'empire de cette préoccupation, à l'abri de ce prétexte, beaucoup de bonnes volontés sommeillent, plusieurs trop timorés demeurent improductifs. Ne craignez pas de nous apporter les premiers résultats de vos recherches, les ébauches de vos travaux. Vous ne trouverez ici aucune critique acerbe et déconcertante : bien au contraire, de l'échange d'idées qui s'agitent souvent à la suite d'une communication vous pouvez tirer une indication utile, un renseignement à mettre à profit, qui permettra à l'auteur d'une ébauche de nous représenter à quelques mois de là un travail plus complet, plus approché de cette perfection à laquelle les œuvres humaines aspirent sans jamais l'atteindre, travail qui nous sera d'autant plus cher qu'il sera, dans une petite partie, issu de notre collaboration.

Mais on a toujours dit que la meilleure manière de prêcher est de prêcher d'exemple, et c'est ce qui m'amène à vous présenter ce soir un Essai d'une étude sur l'histoire de la cartographie alpine dont je m'occupe depuis longtemps déjà et sur laquelle j'ai rassemblé des documents dont certains sont assez peu connus.

S.M. Anno ætatis suæ 60.



PORTRAIT DE SÉBASTIEN MUNSTER



ESSAI D'HISTOIRE

De la Cartographie Alpine

PENDANT LES XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e SIÈCLES

Nous constatons, il y a tantôt dix ans ¹, que le souci de la représentation du sol que nous habitons n'avait pu naître que dans une société d'un état de civilisation déjà assez avancé ; il fallait que la nécessité de pourvoir à la vie matérielle ne fût plus immédiate, que le frottement des groupes ait amené des échanges, que les connaissances se fussent étendues en dehors de l'habitat spécial. Mais ces conditions remplies, il était également nécessaire à la nature de l'homme, à son désir inné de certitude, de fixer et de se transmettre la connaissance de la configuration du sol. Les prédécesseurs dont nous pénétrons le mieux la civilisation, ceux que nous appelons les Anciens, n'y avaient pas manqué. Parmi eux s'étaient rencontrés en grand nombre des hommes de génie, qui, malgré les entraves apportées à leurs études par l'imperfection des instruments et l'insuffisance des méthodes d'alors, avaient accompli des travaux remarquables de géographie et de cartographie.

Un petit nombre de ces traités de géographie nous sont parvenus et certains nous étonnent tant par ce qu'ils exposent que par ce qu'ils laissent soupçonner.

Les œuvres d'Hérodote, d'Eratosthène, de Strabon, de Pomponius Mela, d'Ethicus, etc. font en plusieurs points allusion à des travaux, à des résultats dont les auteurs mêmes nous sont inconnus, et il faut

¹ Histoire du Mont Iseran. *Bulletin de la Société de Statistique*. 4^e série, tome II, 1893.

bien se pénétrer de cette pensée que, de la science et de la littérature d'alors, c'est le très petit nombre qui a pu résister à la tourmente de l'invasion barbare et percer les ténèbres du moyen âge pour parvenir jusqu'à nous.

Vers la chute de l'Empire Romain, les bûchers de manuscrits furent habituels, et on y joignit les cartes avec d'autant plus d'ardeur que le peuple s'imaginait sans doute en brûlant le cadastre s'affranchir de l'impôt; plus tard la masse ignorante employa à tous les usages les tablettes, les parchemins, les manuscrits et les livres, ainsi fut détruite sans retour la plus précieuse partie du produit intellectuel des âges précédents.

Dans ces grands naufrages de la pensée et de la science humaine ont sombré tous les travaux de cartographie, car c'est vraiment chose curieuse que nous n'ayions pu en conserver un seul.

Aucun n'est parvenu jusqu'à nous, et nous n'avons recueilli que le souvenir de deux de ces travaux : les cartes de Ptolémée, et la carte vulgaire du Portique d'Agrippa dont il ne reste qu'une copie mauvaise et incomplète dite la Table de Peutinger.

Quelques mots à ce sujet pour coordonner les notions que nous en avons.

Un passage de cette admirable encyclopédie romaine qu'on appelle l'Histoire naturelle de Pline nous apprend qu'Agrippa, le favori et le principal ministre d'Auguste, avait fait construire à Rome un monument grandiose, le Panthéon, entouré de portiques, et que sous ces portiques il avait fait peindre l'image d'une représentation du monde connu¹. La représentation qu'on en avait alors devait être très complète et très exacte car elle était le résultat et la synthèse² de travaux considérables poursuivis pendant plus de vingt années dans tout l'Empire Romain, sous la direction de quatre géomètres, Zénodose, Théodote, Polyclète et Didyme, pour assurer l'assiette de l'impôt. L'image peinte sous les Portiques du Panthéon n'avait pour but que la vulgarisation de cette grande œuvre, elle en était l'abrégé comme

¹ Pline, *Historia Naturalis*, lib. III, 3, page 156, édit. Nisard.

² Properce, IV, *Epist.*, III, v. 36. — Eumène, *Oratio pro restaurandis Schol.* ch. XX, et XXI, (cités par E. Desjardins, *Géographie de la Gaule Romaine*, tome IV, p. 75).



WILHELMUS BLAEU NATUS IN
PAGO FLANDRIÆ DICTO WACKENE XVI
KALEND. NOVEMBRIS ANNO MDCLXIII.
VIXIT ANN. XLVII. M. VII. D. XXIX. DENAT.
US XIV KAL. MARTII ANNO MDCCXII.

toute carte murale ¹, et elle l'avait considérablement déformée et comme écrasée par la nécessité de l'étaler sur une hauteur de 2 à 3 mètres et avec un développement de près de 70 mètres.

On conçoit sans peine qu'il y eut pour les fonctionnaires de l'empire de nombreuses éditions de l'œuvre des géomètres ², et pour le public, des reproductions de l'image des Portiques qui avait pris le nom *d'Orbis pictus* ³.

Des premières, il n'est pas resté trace ; c'est une des secondes qui est tombée vers 1265 aux mains d'un anonyme, curieux mais peu lettré, que l'on appelle le Moine de Colmar. Celui-ci en fit une copie incomplète, maladroite, et surchargée d'interpolations de son cru. La pièce ancienne disparut elle-même, et ce fut seulement la copie faite par le Moine de Colmar que Conrad Meissel ⁴ découvrit à Worms et qu'il légua en 1508 à Conrad Peutinger. ⁵ On sait qu'elle mesure 6 m. 82 de longueur sur 0 m. 34 seulement de hauteur.

Cette découverte se produisit au monde savant à un moment heureux, à l'époque qui fut, comme nous le verrons tout à l'heure, la renaissance des études géographiques si longtemps délaissées. Elle fut l'objet d'une reproduction partielle en 1591 chez l'imprimeur fameux Alde, puis des éditions complètes s'en succédèrent en 1598 à Anvers chez Moret, le gendre de Plantin, en 1618 à Leyde, chez Elzévir, dans le *Theatrum Geographia veteris* de Bertius, en 1624 de nouveau à Anvers chez Moret, dans le *Parergon d'Ortelius*, etc., et notamment en 1622, 1728 et 1739 dans les *Grands Chemins de l'Empire Romain* de Nicolas

¹ Opérée par les soins de Balbus (Dury, Histoire des Romains, tome IV, p. 10).

² Chaque sénateur désigné pour un gouvernement provincial, recevait une description de sa province, avec indication des distances en milles, de l'état des routes et des petits chemins, des montagnes et des rivières (Végèce, de Re militari, III, 6).

³ Géographie de la Gaule Romaine, par E. Desjardins, tome IV, p. 73.

⁴ Conrad Meissel ou plutôt Conrad Pickel avait latinisé son nom en Conrad Celtès, dénomination sous laquelle il est le plus connu et même en *Celtis Protucius*. Né à Wipfeld, sur le Main, en 1453, il fit de nombreux voyages, fut professeur à Ingolstadt et mourut à Vienne en 1508.

⁵ Conrad Peutinger, né à Augsbourg, en 1464, mort en 1557, fut un savant et un archéologue, un collectionneur plutôt qu'un géographe. Il contribua puissamment par ses écrits, son influence et ses subsides à la renaissance en Allemagne (Desjardins, *ut supra* tome IV, p. 112).

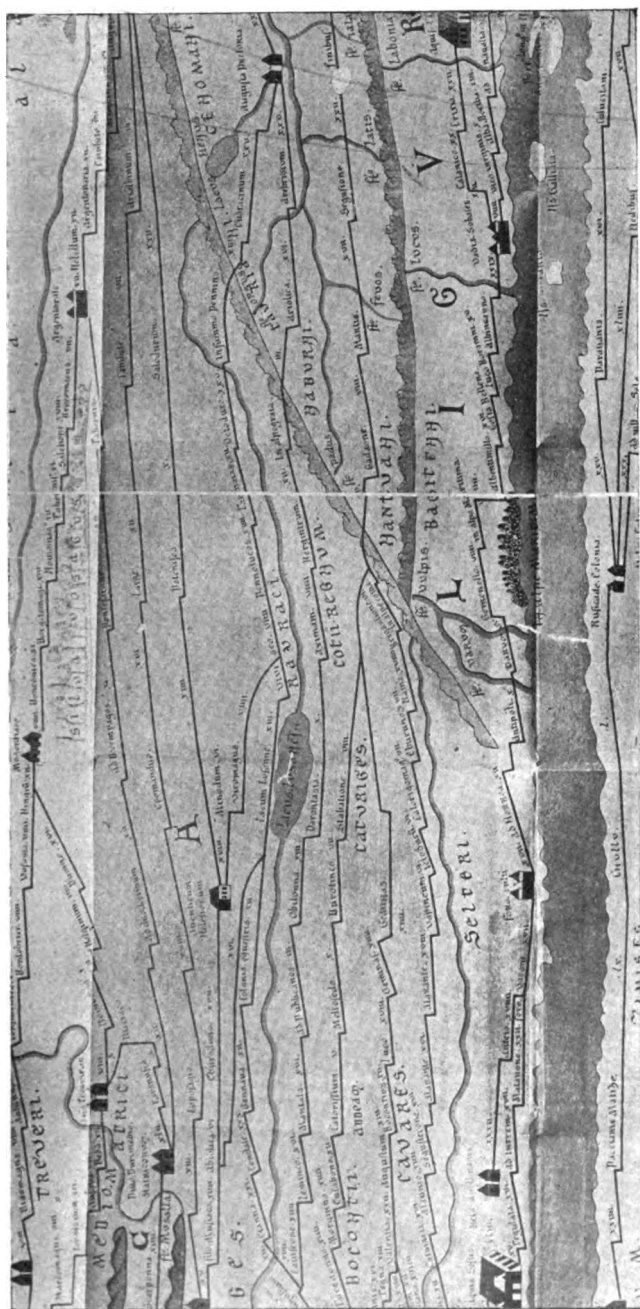
Bergier. Elle fut encore publiée en 1753 à Vienne par Scheyb, en 1824 par Mannert à Leipzig, et en 1869 dans l'ouvrage de M. Ernest Desjardins qui en a fait une critique très savante et très documentée. Enfin une reproduction photographique des onze segments de l'original a été faite par les soins de M. le chevalier de Rick, directeur de la Hofbibliothek, et en 1893, le 4^e volume (posthume) de la Géographie de la Gaule Romaine de Desjardins en insérait en grandeur naturelle le premier segment.

Il faut bien dire que ce débris des cartes romaines excite plus de curiosité qu'il ne présente de véritable intérêt. C'est dans un cadre aux contours absolument fictifs un tracé schématique des grandes voies militaires romaines. La lecture de la pièce, très endommagée et conservée à la Hofbibliothek (Bibliothèque Impériale de Vienne), est fort difficile, les noms des stations y sont souvent estropiés, parfois omis, leurs distances sont fréquemment fautives. Elle était originairement, d'après une note du moine de Colmar, en douze feuilles ; il n'en reste que onze, la feuille extrême occidentale ayant disparu. A notre point de vue, elle représente les Alpes par une série de chevaux de frise, et mentionne seulement quatre passages, quatre noms de montagnes, *In Alpe Maritimâ* (Terrasse de la Turbie) ¹, *In Alpe Cottiâ* (Mont Genève), *In Alpe Graiâ* (Petit Saint-Bernard) et *In Summo Pennino* (Grand St-Bernard). On y trouve aussi quelques noms de lieux alpins, Brigantio (Briançon), Culabone pour Cularo (Grenoble), Axima (Aime), etc.

C'est quelque temps après la confection du cadastre de Didyme et de l'*Orbis pictus* d'Agrippa que la science géographique des Anciens allait atteindre son apogée par les travaux de Ptolémée vers l'année 150 de notre ère.

Le caractère distinctif du géomètre d'Alexandrie fut qu'il porta au plus haut degré l'application déjà entrevue, notamment par Hipparque, avant lui, de l'astronomie à la géographie. Dans son ouvrage magistral *Μεγάλη Συναξίς*, que nous désignons d'après les Arabes sous le nom d'*Almageste*, il indique qu'il veut marquer la position en longitude et latitude de chaque ville remarquable. Mais il ne nous ap-

¹ Où se dressait le magnifique Trophée des Alpes avec la grande statue d'Auguste, aujourd'hui Tour de la Turbie.



SEGMENT ALPIN DE LA TABLE DE PEUTINGER

partient pas d'esquisser ici cette partie de son œuvre. Avant lui des cartes, entièrement disparues, avaient déjà été dressées par Marin de Tyr. Il reprit, corrigea et compléta l'œuvre de ce prédécesseur, et dressa ses Tables de Géographie qui contiennent environ 8.000 noms, et ses cartes rapportées au stade comme unité de mesure.

Ses tables ont été conservées : on n'a retrouvé nulle part un fragment quelconque de ses cartes.

La période confuse qui s'étend du v^e au xv^e siècle s'écoula sans que l'absence de cartes parût pesante à l'Europe endormie. Nous disons à l'Europe, car en esquisant ces prémices, pour en arriver à la cartographie alpine, nous n'avons pas à nous préoccuper du curieux et important mouvement géographique qui se dessina de bonne heure chez les Arabes. On ne signale pendant ce temps qu'une tentative qui aurait été faite par un certain Agathodæmon pour retracer les cartes de Ptolémée, mais on ne possède aucun élément certain sur ce point ¹.

Ce fut vers le milieu du xv^e siècle qu'un réveil de l'esprit humain commençant à se dessiner, quelques savants, nourris de la lecture de la Géographie de Ptolémée², pensèrent à reconstituer ses cartes en se guidant sur ses tables. En 1478, un nommé Arnold Buckinck, publiait à Rome, et à Florence dans la Géographie de Francesco Berlinghieri, une série de cartes gravées sur cuivre d'après les écrits de Ptolémée. Presque à la même époque, un moine bénédictin, Donis, ou dôm Nicolas d'Allemagne, gravait sur bois les dessins de cartes qu'il traduisait de la Géographie de Ptolémée, et son œuvre fut publiée à Ulm en 1482, avec 27 cartes ptoléméennes et 5 cartes nouvelles ³.

¹ Un manuscrit grec contenant une copie des cartes de Ptolémée a été découvert dans le couvent de Vatopedi, au Mont Athos. Ces copies dont rien ne garantit la sincérité sont bien plus informes que les cartes de Buckinck ou de Donis. (Oberhummer). La librairie Didot en a publié, en 1867, une reproduction photolithographique, exécutée sous la direction de P. de Sévastianoff, avec une introduction par Langlois.

² Récemment importée d'Orient, l'œuvre grecque de Ptolémée avait été traduite en latin pour la première fois en 1410.

³ Il s'en trouve à la Bibliothèque de Grenoble, au fonds des Incunables, un exemplaire de l'édition de 1486, Ulm (2^e).

Les tables nouvelles, formées avec des portulans ou des cartes routières, sont celles de l'Espagne, de la France, de la Germanie, de l'Italie et de la Terre Sainte.

On peut remarquer que la carte moderne de France mentionne le Mont Brige (la Furka ?), le Mont Saint-Bernard et le Mont Genève, ainsi que Delphinatus, Aiguebelle, St-Jean-de-Maurienne, Gap, etc., que ne donne pas la carte ptoléméenne.

Pendant plus de soixante ans, les célèbres imprimeries d'alors éditaient un grand nombre d'Atlas de Ptolémée d'après les cuivres de Buckinck ou d'après les bois de Donis¹. Il faut citer notamment l'édition qu'en donna à Lyon en 1535 Michel de Villeneuve² chez Melchior et Gaspar Trechsel. Mais un homme d'un génie supérieur et d'un savoir plus étendu, Sébastien Munster³, en dessinait une troisième version qui fut publiée à Bâle en 1540⁴, et précéda sa *Cosmographie universelle* éditée en allemand en 1544 et en latin en 1550. (Rééditée en 1554, en 1559 et bien souvent ensuite).

A partir de l'apparition de l'œuvre de Munster, les anciens atlas de Ptolémée furent délaissés, mais le courant emportait tous les meilleurs esprits vers une recherche de plus en plus précise de la vérité. Des cartes de Ptolémée, plus remarquables encore, furent données en 1578 par le fameux Mercator, et j'en possède une cinquième version qui fut, je crois, la dernière, publiée à Cologne en 1597 chez Petrus Keschedt par l'illustre géographe de Pavie, Antoine Magini⁵.

A notre point de vue, les cartes d'après Ptolémée sont d'une remarquable indigence. La représentation des Alpes n'a fait guère de progrès depuis l'*Orbis pictus* d'Agrippa ; les Cévennes y ont plus d'importance que la chaîne franco-italienne, et je n'y puis relever avec Magini que Græcæ Alpes (pour Graiæ) et *Adula Mons* source du Rhin, — et en fait de noms de lieux Brigantio, Augusta Proetoria, Éborodum ; pour Michel de Villeneuve (Lyon 1541), que Rhodanus, Isara, Druentia, avec Augusta Colonia, Vaison, Forum Neronis, et les peuples des Allobroges, des Voconces et des Tricastins.

Cependant les Tables nous donnent encore les noms de Mont-Saint-Gothard, Mont-Genis, Mont Viso, ainsi que ceux du Forum Claudii

¹ Justin Winsor en compte 22 éditions, de 1482 à 1541.

² Plus connu sous le nom de Michel Servet. Né à Villeneuve en Espagne, il était alors médecin à Vienne et fut brûlé à Genève en 1553, par ordre de Calvin.

³ Sébastien Munster, né à Ingelheim en 1489, est mort de la peste à Bâle en 1552.

⁴ Justin Winsor, *A Bibliography of Ptolemy's Geography*, p. 23

⁵ Les cartes d'après Ptolémée, tracées par leurs auteurs en tâchant de se conformer aux descriptions et aux données astronomiques des Tables et de les interpréter, ne pouvaient avoir aucune valeur en ce qui concerne le figuré du terrain toujours fantaisiste. Il suffit pour s'en convaincre de constater les différences si considérables que présentent les tracés des divers auteurs.



PORTAIT DE MARTIN ZEILLER (1589-1661)

(Bourg St-Maurice). d'Axima, de Suze, de Briançon, de Ceutrons, de Tarentaise.

Mais ce furent là les dernières lueurs de la tradition et de l'influence ptolémaïques.

Avant la cartographie d'expérience directe, la cartographie de renseignements allait détrôner la cartographie de tradition, et à ce point de vue la fin du xvi^e siècle fut l'aurore d'un admirable mouvement scientifique.

Quelques tentatives l'avaient précédé, sans parler des portulans dressés de bonne heure par les marins avec assez d'exactitude et dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

On signale une carte d'Europe dressée en 776 par le moine Beatus dans un couvent des Asturies¹ (monastère bénédictin de Valcovado), en aunexe à un commentaire de l'Apocalypse.

La bibliothèque de Gand possède un fragment de carte, dit Carte du Codex, écrite en 1120 par Floridus Lambert fils d'Onulphe. — On trouve au British Museum une mappemonde anonyme du ^{xiii}^e siècle ¹. — Parme conserve la Mappemonde des frères Pizzigani de 1367 et à Paris nous avons à la Bibliothèque nationale la Carte Catalane de 1375 ².



CARTE DE FLORIDUS LAMBERT, 1120,
DITE CARTE DU CODEX.

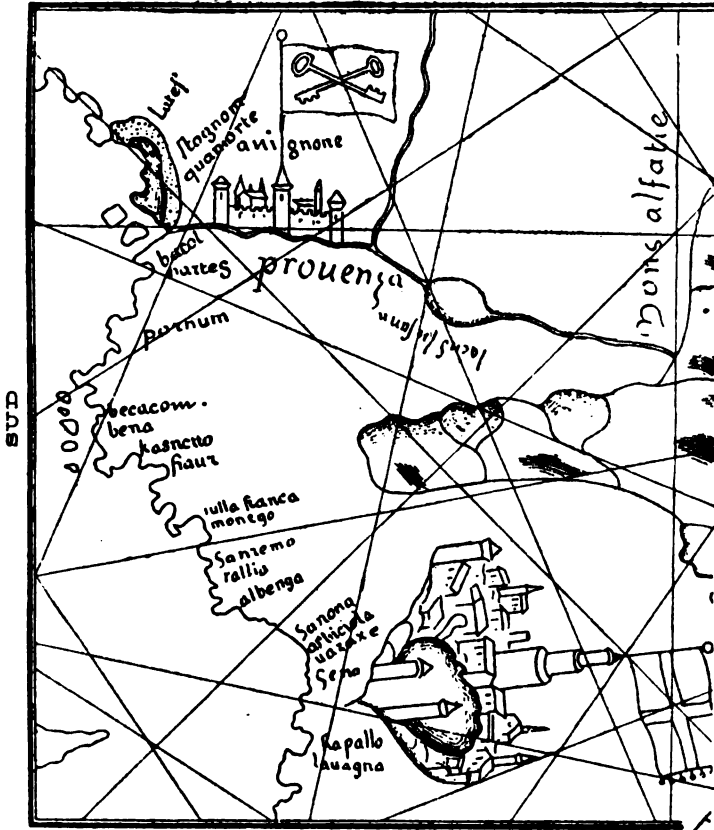
' Histoire des premières cartes des Alpes, par M. le professeur Oberhummer (Zeitschrift des D. u. O. Alpenvereins, 1901). — *La Geografia e i Padri della Chiesa* par Giovanni Marinelli (Bolletino della Società Geografica italiana, Mai-Juin 1882). — Quelques-uns des plus anciens monuments géographiques du Moyen-Age, par E. Cortembert (Bulletin de la Société de Géographie, 1877, 2^e semestre).

Une copie de cette carte, datant probablement du x^e siècle est à la bibliothèque royale de Turin. Une autre, découverte par M. d'Avezac en 1866 a été, à la Bibliothèque Nationale de Paris, replacée dans une copie du commentaire de l'Apocalypse du xi^e siècle écrite au monastère de St-Sever en Gascogne, d'où elle avait été distraite on ne sait à quelle époque.

². Découverte en 1833 dans le couvent Erbstorf, dans le duché de Lunebourg..

¹. Achetée en 1375 par le roi Jean V d'Aragon et donnée par lui en 1381 au

Renaissance. Les Alpes y sont figurées jusqu'à Monaco comme un entassement de blocs ; on y lit : Mons Sancto Bernhard, Tarentasia, Maurienne, Briançon, Gap, Ambrun, et un tas isolé est appelé Delphinat. La Suisse y était esquissée, et une ligne de points marque la route du Saint-Gothard. La carte est orientée au S. comme l'était celle de Turst.



FRAGMENT DU PLANISPHERE DE FREDUCCI D'ANCONE, 1497

L'édition de l'Atlas de Ptolémée publiée à Strasbourg par Waldseemüller, en 1513 (de même les éditions de Strasbourg en 1520 et de Lyon en 1535), ajoutait aux anciens tracés inspirés du géographe d'Alexandrie vingt cartes nouvelles dont une de la France, très soignée, et une de la Suisse qui, sous le titre « Chorographia Eremi Elvetiorum », n'était qu'une copie de la carte de Turst. — En

1515, Jacques Signot publiait à Paris, chez Toussaint Denis, une carte des Passages des Alpes, qui correspond au Sud-Est de la France et au Piémont. — Un Dauphinois de Briançon, Oronce Fine, faisait paraître à Paris, en 1525¹, chez Simon Coline, une carte de France où le Dauphiné, la Savoie et la Suisse se trouvaient assez bien esquissés. Cette carte a disparu, mais dans une édition ultérieure, vendue à Paris en 1538, par Jérôme Gourmont, on relève le Mont Saint-Gothard, le Mont Saint-Bernard, le Mont Cenis, le Mont Genève, le Mont de la Croix, le Col Lagnel, le Mont Visol, le Col de Largentièrre et le Col de Tende. Grenoble, la Grande Chartreuse, Vizille, le Drac, Livet, le Bourg, Lent, La Grave y sont pour la première fois indiqués et les montagnards de la Maurienne y sont appelés *Blagonii*. — Puis en 1538 *Ægidius Tschudy* (1505-1572), donnait une bonne carte de la Suisse au 1/350.000² orientée au S., qui allait se trouver pendant longtemps incorporée à tous les Atlas. On y remarque le Lukmanier, le Grimsel, la Gemmi, le col Saint-Théodule appelé le Glacier, le Glarnisch, le Krispalk, etc., etc. Pour notre région alpine, cette carte donnait le Petit Saint-Bernard dans les Alpes Graies, Tarentasia, Moutiers, l'Isère et Gratiano polis, avec la version Grenoble.

La Cosmographie universelle de Sébastien Munster, mise au jour en 1544, contient une carte de France, et une carte d'Helvétie. Ce n'est plus le tracé conventionnel des cartes de Ptolémée et l'on y sent des réminiscences de Jacques Signot, de Fine et de Turst. C'est l'aurore de la cartographie de renseignements, la seule possible alors pour une aussi vaste entreprise. Nous y trouvons en Suisse l'Engadine, le Gothard, la Furca, le Grimsel, le Valais, — et en France, le lac Léman, la Subaudia, la Tarentaise, le Delphinatus, Chambri, Granobel, Ambrun, le Mont Cinis, Pedemôt. Les cartes de Munster commencent à établir la règle de l'orientation au Nord.

A la même époque, d'autres cartographes donnaient de bonnes représentations de leur pays. Vers 1550, un géographe italien, Jacopo ou

¹ L. Gallois. *De Oroncio Fineo, gallico geographo.*

— Le même. Les origines de la Carte de France, Bulletin de Géographie année 1891, p. 18.

² *Nova Rhætiæ atque totius Helvetiæ descriptio, per Ægidium Tschudum Glaronensem* — Réimpression en 1833 chez Hofer et Burger à Zurich.



FRAGMENT DE LA CARTE DE FRANCE DE LA COSMOGRAPHIE DE MUNSTER (1544)

Giacomo Castaldi dessinait une carte de la région subalpine vulgairement appelée Piémont¹; en 1555, Ant. Salamanca faisait graver par Jacob Bos, à Rome, sa belle carte de Suisse; l'année suivante, Castaldi publiait à Venise sa carte de l'Italie; en 1560, Jean Jolivet donnait une nouvelle carte de France², et en 1562, Paulo Forlani de Vérone, faisait paraître à Venise chez Berteli la carte du duché de Savoie³, suivie en 1567 d'une carte de l'Helvétie, du Piémont et du duché de Milan; enfin Ægidius Bouillon, en 1570, publiait sa carte de la Savoie, *Sabaudix Ducatus*, où se trouve la première représentation assez grossière du Dauphiné. Probablement par réminiscence de Fine, l'Oisans y est désigné sous le nom de Blagonois.

Ces efforts isolés allaient être coordonnés et mis en œuvre par deux grands génies qui furent les véritables créateurs de la cartographie moderne, je veux parler d'Ortelius et de Mercator.

Abraham Oertel, dont le nom fut, suivant l'usage des savants de l'époque, latinisé en Ortelius, était né à Anvers le 4 des ides d'avril 1527. Issu d'une famille enrichie par le négoce, il satisfit largement son goût pour les voyages et visita une partie de l'Europe. Passionnément épris pour la géographie, il utilisa les relations qu'il avait su se créer dans les différents pays pour se procurer des renseignements et des dessins sur leur configuration. Entouré d'une véritable école de disciples qu'il avait formés, il coordonna, rectifia ces renseignements, les fit vérifier à plusieurs reprises, et après d'autres œuvres géographiques dont nous n'avons pas à nous occuper ici, publia, en 1570, un premier recueil de cartes où figurait la *Sabaudix Ducatus* d'Ægidius Bouillon, contenant une ébauche du Dauphiné. La vie d'Ortelius fut consacrée au perfectionnement de son œuvre : une seconde collection plus complète fut publiée par lui en 1573, puis en 1595 il fit paraître, avec des notices très détaillées en latin, son fameux *Theatrum Orbis Terrarum*. L'œuvre complète de la cartographie contemporaine parut en 1598, sortie de la fameuse imprimerie de Plantin, à Anvers, avec les notices en français et 119 cartes qui sont de

¹ *Regionis Subalpinæ, vulgo Piemonte appellatæ descriptio, æneis nostris formis excussa.*

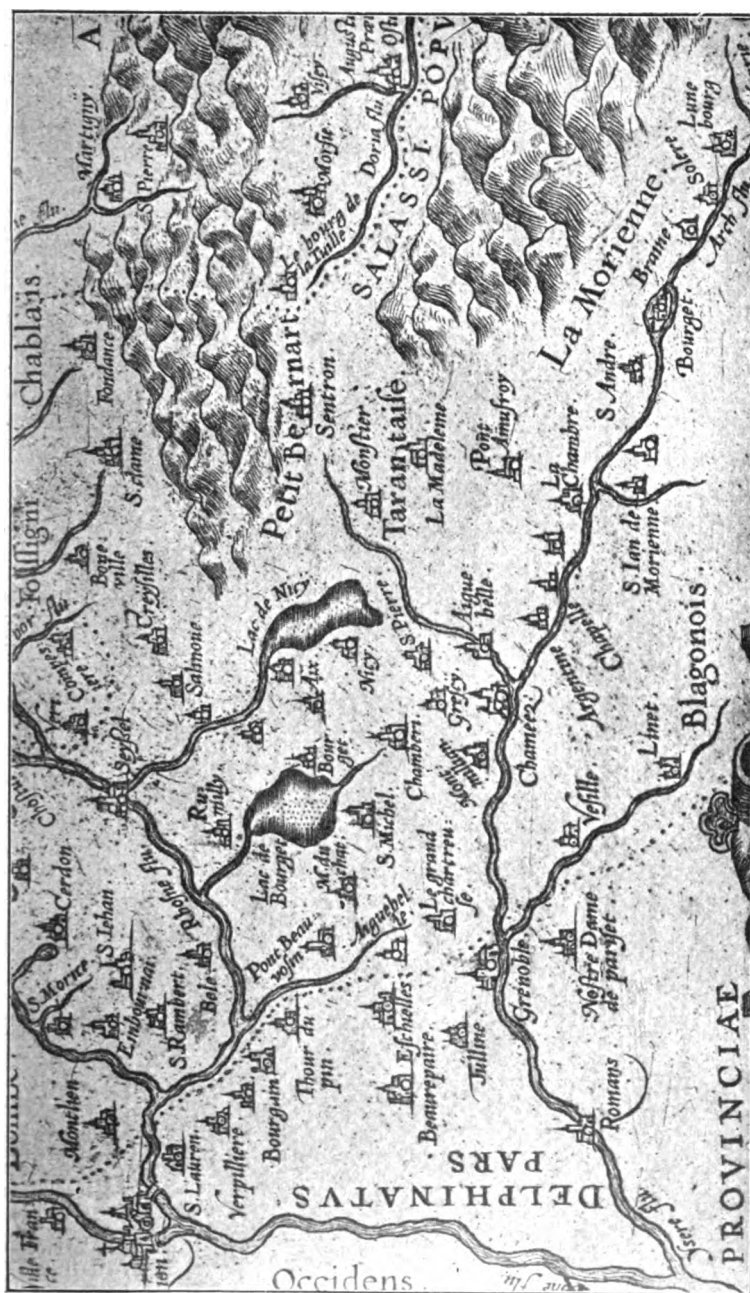
² *Galliæ regni potentissimi nova descriptio.*

³ *Descrittione de Ducato di Savoia novamente posto in luce in Venetia l'anno MDLXII, Fernando Berteli exc.*

véritables chefs-d'œuvre de gravure. Il s'occupait aussi de la publication de la Table de Peutinger, dont Marc Welser, parent de ce savant, lui avait transmis une copie, et qui parut le 31 Décembre 1598. Cette même année, le 4 des calendes de juillet 1598, le maître s'éteignait à l'âge de 71 ans deux mois et 22 jours, après une vie consacrée à l'étude, mais exempte de soucis, nous dit son épitaphe, parce qu'il n'avait eu ni femme, ni enfant, ni procès. Continuant ses travaux, ses disciples firent paraître en 1601 un *Epitome Orbis Terrarum*, par Michel Coignet, réduction du grand Theatrum, et c'est dans cet Epitome que nous trouvons, sous le n° 8 de l'Appendice, la première carte consacrée spécialement au Dauphiné. Enfin en 1603 sortait des presses de Bruneau d'Anvers l'édition définitive du *Theatrum Orbis Terrarum* avec le Parergon, c'est-à-dire le Recueil spécial de Géographie Ancienne qui avait été le sujet favori des études d'Ortelius. L'Atlas contemporain se compose de 118 cartes (dont 21 pour la France) avec leurs notices en latin, et l'Atlas ancien, le Parergon, au frontispice duquel est écrite la devise : *Historiæ oculus Geographia*, comprend 40 cartes ou plans. Par déférence sans doute pour les idées alors admises, cet ouvrage d'inspiration indépendante est accompagné en appendice d'un *Nomenclator Ptolæmæus*.

Au point de vue spécial de la cartographie alpine, l'œuvre d'Ortel comprend : la France de Jean Jolivet, la Sabaudie Ducatus d'Ægidius Bouillon, la Provence de Pierre-Jean Bompar avec la date 1594, la Suisse d'Ægidius Tschudi, le duché de Milan de Jean-Georges Septala, et l'Italie et le Piémont de Jacopo Castaldi. Cette dernière carte, dite *Pedemontanæ vicinorumque regionum auctore Jacopo Castaldo descriptio*, et qui est une réédition de celle dressée en 1550 par le géographe italien, dénote déjà une connaissance assez bonne de la grande chaîne et de ses accidents. Elle mentionne le Mont Gales (Galise), le Grand Mont Cenis, au Nord du cours de l'Arc (Mont Iseran de Simler), le Mont Cenis le Mont Genève, le Mont Viso, le Col de Lagnel, le Col de Largentièrre et le Col de Tende ; on y trouve Bezan, Lunebourg, Termignon, La Grave, Briançon, etc. Mais les vallées de chaque versant ne se correspondent pas, et la vallée de l'Arc notamment y prend un développement insolite.

Mercator s'appelait de son véritable nom Gérard Cremer ; il était né à Rupelmonde en Flandre le 5 mars 1512 et subit lui aussi la latinisation obligée de l'époque, car Cremer en flamand veut dire Mar-



CARTE DE LA SAVOIE, PAR EGIDIUS BOUILLON, 1570.

chand ¹. Elevé à l'Université de Louvain, il y manifesta une véritable passion pour les études géographiques, et ses travaux le mirent en lumière de bonne heure. Sans fortune, il se mit à construire et à vendre des globes terrestres et célestes, à graver des cartes et à les imprimer, et ses affaires prospérèrent assez pour lui permettre à 24 ans de se marier avec une jeune fille de Louvain, Barbara Schellekens, union heureuse d'où lui naquirent trois fils et trois filles. Il avait publié en 1578 à Duisbourg une version des cartes de Ptolémée qui eut un immense succès ², et qui lui permit sans doute de suivre son penchant pour la cartographie indépendante. Il employait ses moments de loisir à perfectionner ses connaissances, et il s'imposa bientôt à l'admiration de ses contemporains. Ortelius avec lequel il était lié l'appelle le Ptolémée du siècle, le coryphée des géographes, et ces éloges sont répétés par l'élite des savants éditeurs et géographes de l'époque, Bertius, Hondius, etc. Il est le premier qui par réminiscence de l'ancienne mythologie ait donné à un recueil de cartes le nom du géant Atlas qui soutenait le monde sur ses épaules ³. Le grand ouvrage auquel il s'était consacré, et qu'il avait appelé *Atlas ou Méditations cosmographiques sur la création du monde et la représentation de cette création* ⁴, ne parut qu'en partie de son vivant à Duisbourg, en 1585 (Gaule et Allemagne)⁵, et en 1590 (Italie). Il mourut en 1594 à l'âge de 82 ans, et ce fut en 1595 seulement que parut la première édition à peu près complète de son Atlas. Le grand éditeur, savant cartographe lui aussi, Jodocus Hondius ⁶, après en avoir acquis les planches en 1604, le reprit et le termina en 1606. Plusieurs éditions suivirent

¹ On le dit aussi quelquefois Gérard Kaufmann, traduction allemande de son nom ; mais comme il était de naissance flamande, le véritable nom originaire est Gérard Cremer.

² Deuxième édition en 1584 à Cologne, chez Godefried Kempen.

³ Auparavant il y avait eu le *Theatrum Orbis terrarum* d'Ortelius, (1570), le *Speculum Orbis Terrarum* de Gérard de Judæis (1593), l'*Hercules Siculus* de Nicolsi, etc.

⁴ *Atlas sive meditationes de fabricatione mundi et de fabricati figura.*

⁵ Il y avait 16 cartes pour la France, 9 pour la Belgique et 30 pour l'Allemagne.

⁶ Jodocus ou Judocus Hondius ou Josse Hondt, né au bourg de Wackène en 1546, mourut en 1611. Son fils Henri Hondius dit le Vieux était né à Gand en 1573 et mourut à La Haye en 1610, et fut remplacé par son frère, aussi Henri Hondius, dit le Jeune, né à Londres en 1580, et mort à Amsterdam en 1650.

en 1609, 1619 (avec 157 cartes, dont 21 pour la France), etc., toutes corrigées et augmentées, et l'ouvrage atteignit son plus haut degré de perfection dans la dixième édition, publiée en 1630 à Amsterdam par Henri Hondius ¹. Nous n'avons pas ici à nous occuper des progrès immenses que fit faire à la représentation du sol l'invention de la projection dite de Mercator.

Une observation doit être faite à un point de vue tout particulier : Ortelius, outre une table très détaillée de ses collaborateurs, indique consciencieusement à chaque carte le nom de l'auteur qui lui en a fourni le dessin. Il n'en est pas de même de Mercator, qui, alors même qu'il n'a apporté aucun changement à une carte antérieure, la note néanmoins : *Per Gerardum Mercatorem*.

Dans son œuvre la région alpine s'esquisse dans la carte de l'Aquitaine et du Royaume d'Arles ², publiée dès 1585, et empruntée en grande partie à Oronce Fine, et à ses successeurs, Jolivet, Postel, etc. Il reproduit, avec le nom exceptionnellement cité, la Provence de Bompar que lui avait cédée Ortelius. La carte de Suisse, signée Mercator ³, est assez exacte et paraît originale. On trouve aussi sous sa signature une carte de la partie occidentale de la Lombardie alpestre avec le Valais ⁴, et une carte de la région Piémontaise avec le territoire de Genève ⁵ où il a sensiblement perfectionné Castaldi.

La France ne demeurerait pas longtemps en arrière, et de 1590 à 1593, Maurice Bouguereau éditait à Tours les cartes déjà soigneusement faites des principales provinces de France. Notre région se trouve comprise dans la carte de *Dauphiné, Languedoc, Gascoigne, Provence*

¹ Les cartes des Atlas de Mercator, Hondius, Jansson, etc., ne sont presque jamais datées : ce n'est qu'en comparant les diverses éditions que l'on peut déterminer la date de leur confection. Ainsi les premières éditions de ces Atlas ne renferment pour le Dauphiné et la Savoie que la carte *Aquitania australis, regnum Arelatense cum confiniis*. Dans l'édition de 1630, nous voyons apparaître la carte *Sabaudia Ducatus*, et celle de 1632 est la première qui insère la carte du Dauphiné de Jean de Beins, tandis que la Chorographie du Léman se trouve déjà dans l'édition de 1619.

² *Aquitania australis, regnum Arelatense cum confiniis*.

³ *Helvetia cum finitimis regionibus confœderatis*.

⁴ *Lombardia alpestris pars occidentalis cum Valesia*.

⁵ *Pedemontana regio cum Genuensium territorio et Montisferrati marchionatu*.



PORTRAIT D'ORTELIUS



CARTE DU DAUPHINÉ DE BOUGUEREAU, 1593.

et *Laintonge*, à l'échelle approximative du 1/1.500.000, reproduction de la carte de l'Aquitaine et du Royaume d'Arles de Mercator.

Malgré ses faibles dimensions, cette carte donne le Mont Gales, le Mont Genève, l'Asnebourg et Luneburgo, Bezan, St-Jean-de-Maurienne, Montmélian, Montbonnot, Grenoble, la Grande-Chartreuse, Champs, Vizille, Olivet (Livet), Bourg du Saint (Bourg d'Oisans), Lanzi (Mont de Lans), La Grave, Briançon, etc. Le Drac et la Romanche ont leur confluent à Grenoble tout près de celui de l'Isère et de Larch. Cette Isère supérieure n'est pas celle qui passe à Moutiers, mais c'est un cours d'eau imaginaire composé un peu des Guiers et un peu du Fier, car elle draine même le lac d'Annecy, et elle arrive par la Chartreuse. La carte n'en témoigne pas moins, comme on le voit, d'assez sérieuses connaissances sur la topographie du Dauphiné.

Le *Théâtre François* de Bouguereau (1594) est le premier atlas national.

Vers la même époque, en 1597, le géographe de Pavie Antonio Magini¹ publiait à Cologne chez Petrus Keschedt, en annexe à sa Géographie Ptolémaïque, de nouvelles cartes géographiques qui, sans avoir le mérite de celles du genre d'Ortelius, ni de Mercator, témoignent néanmoins des efforts faits par leur auteur. La carte de France, très petite, ne peut guère fournir de renseignements alpins : elle mentionne cependant Grenoble, Chambéry, La Chambre, La Grave, Guillestre, Embrun, Lunebourg, la Poste (pour le Mont Cenis), Tarentaise, même elle donne Miseran ou Mont Iseran, au Nord du Lac de Côme. Mais la carte *Pedemontium, Monsferratus et Liguria* est plus intéressante. Nous y trouvons Mongales entre Bezzan et Lanz, le grand Moncenis au nord de Lunebourg et de Termignon, ce qui confirme le passage de Simler (1574) désignant sous ce nom le Col du Mont Iseran, à peu près à sa place la Poste, c'est-à-dire le Mont Cenis, le Mont Genève, Briançon, le Monestier, la Grave sur le torrent de la Grave, le Monviso, le Col de Lagnel, le Col de la *nostra donna di Fenestre*, le Col de l'Argentière, le Col de Tende. Dans les Alpes Maritimes on voit Monaco, la rivière de la Roaoria (aujourd'hui la Roya) et Surgia (Saorge). La carte de l'Helvétie est plus informe et le Valais y est très

¹. Jean Antoine Magini né à Padoue en 1555 mourut à Bologne en 1617

mal traité, les Alpes à peine indiquées, le lac Majeur fantaisiste ; le cours du Rhin seul est assez bien ébauché, et comme noms de montagnes on n'y relève que le Splugen et le Mont Adule. Mais en



CARTE ET DESCRIPTION GÉNÉRALE DE DAUPHINÉ, PAR JEAN DE BEINS, 1622.

dehors des Alpes naturellement peu connues, le cours des rivières et des fleuves, les contours des rivages et les positions des villes témoignent d'un progrès important qui justifie la renommée de l'auteur.

Nous avons dit que les œuvres d'Ortelius et de Mercator furent l'objet d'une très grande vogue. Leurs nombreuses éditions, celles des Atlas de Ptolémée et des Cosmographie de Munster, s'imposèrent à

l'attention publique et chacun s'efforça de suivre le courant en faisant dresser ou en publiant la représentation de son pays.

Les consuls de Grenoble avaient fait établir en 1572 par un peintre local nommé Pierre Prévot ¹ un plan visuel de la ville qu'ils envoyèrent aux éditeurs de Munster et qui fut publié par son continuateur de Belleforest ² dans l'édition française qu'il donna de la *Cosmographie Universelle* en 1575 ³.

Bien que moins officielle, l'initiative des pouvoirs locaux ne fut sans doute pas étrangère à la carte du Dauphiné, vraiment bonne pour l'époque, que dressa le docte mathématicien Jean de Beins, issu d'une famille avoisinant Grenoble et annobli en 1611 au dire de Guy Allard, qui l'appelle Jean des Beins (d'Eybens ?).

Sa *Carte et Description générale de Dauphiné*, dressée en 1617, parut pour la première fois dans le Théâtre Géographique de Jean Leclerc, Paris, 1622. A l'échelle approximative du 1/650.000, cette carte nous donne la première mention de la Montaigne Abismée, avec la configuration de sept lacs de dimensions exagérées pour l'échelle, et dont trois se déversent dans l'Eau d'Olle, et le premier dessin du Mont Aiguille. Comme noms de montagnes, nous y trouvons le Col du Petit St-Bernard, le Roche Melon, *montaigne très-haulte*, le Mont Senis, le Col la Roue, le Mont Genève, le Col la Croix, le Mont Vizo, les sources du Pô, le Col Lagniel, le Col Vau Jani (à côté de la Montagne Abismée), le Vaux de More (Valgaudemar), le Vercors et le Mont Ventoux. Presque tous les noms actuels des villages de montagnes y sont inscrits, et l'orographie comme l'hydrographie de nos massifs et de nos cours d'eau s'y dessinent à grands traits. La faute

¹ Histoire de Grenoble, par A. Prudhomme, 1888, p. 388. — Voir pour un plan précédent, supposé de 1548, analysé et reproduit par M. Pilot, Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère, 1^{re} série, tome II, p. 285 ss.

² François de Belleforest, né à Sarzan (Guyenne) en 1530, mort en 1583.

³ La *Cosmographie universelle* de tout le monde, auteur en partie Munster, par François de Belleforest, Commingeois, Paris, chez Nicolas Chesneau, rue Saint-Jacques, au Chesne Verd, MDLXXV. On y trouve aussi les plans de Romans, Valence, Embrun et Nice.

Le même plan de Grenoble, dessiné dans une autre orientation, fut publié en 1578 dans le *Theatrum urbium præcipuarum mundi*, de Georges Braun et Hogenberg, à Cologne.

la plus grave serait la suppression du cours et de la vallée de l'Isère en amont de Bourg St Maurice.

Le Théâtre Géographique de Jean Leclerc, ouvrage français analogue à ceux d'Ortelius et de Mercator, qui reproduisait une grande quantité des cartes des provinces de France de Maurice Bouguereau, renfermait la grande carte de France de la Guillotière ; il contenait également une description du Lac Léman et de ses régions voisines faite aux calendes de septembre 1607 par J.-B. Urintius. Celle-ci était originale et n'a qu'une ressemblance naturelle avec une semblable carte de l'Atlas de Mercator et de Hondius (1630), qui n'est elle-même qu'une reproduction orientée au Nord de la carte de l'Atlas de Mercator (1607) due à un Genevois, Jacques ou Jacob Goulart.

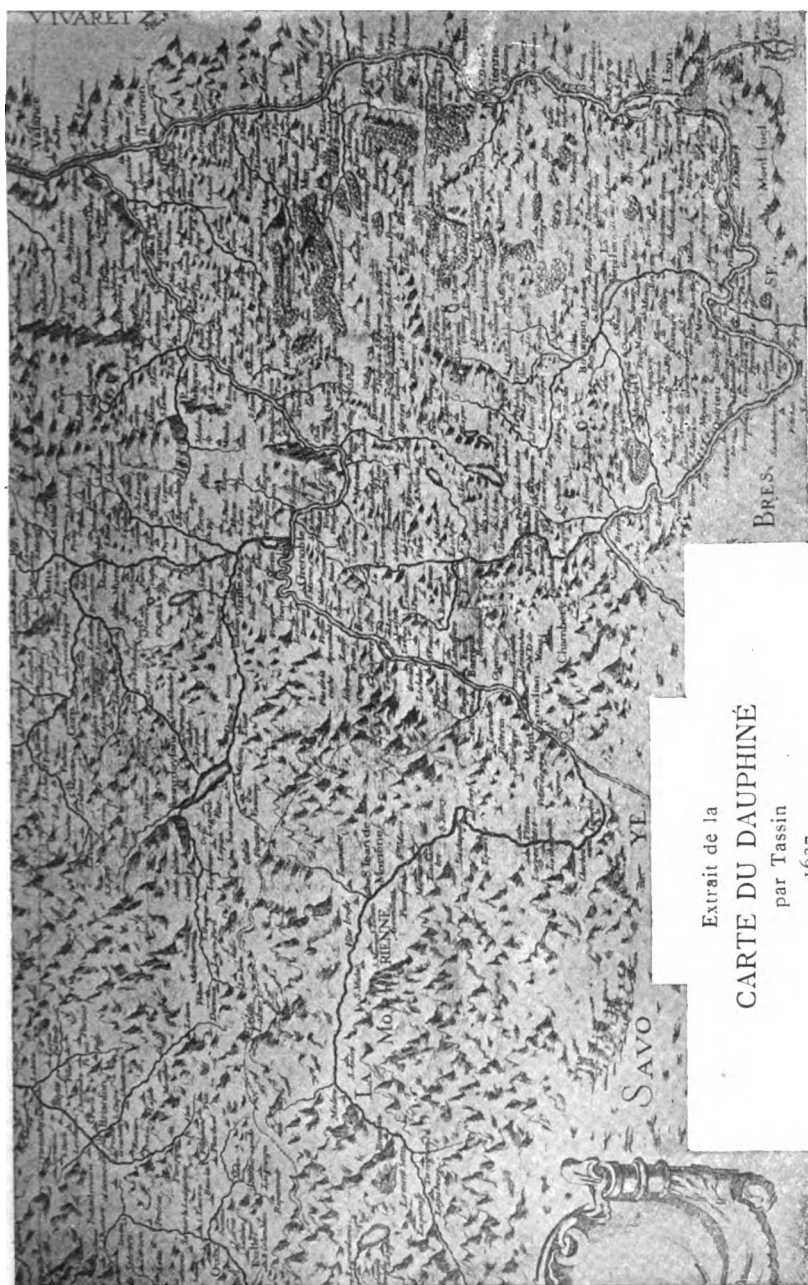
La Carte du Dauphiné de Jean de Beins fut acquise par les principaux éditeurs cartographiques de l'époque, et c'est ainsi que nous la voyons reproduite par Jean Cloppenburgh dans son édition de 1632 de de l'Atlas de Mercator, par Henri Hondius en 1638 dans la seconde partie de son Atlas novus (édition française en 1640-41), par Guillaume ¹ et Jean Blaeu en 1647 dans leur Novus Atlas, tous trois à Amsterdam, et par N. Berey, à Paris, en 1654.

Une carte de Savoie, sans nom d'auteur, et avec la seule mention du graveur *Sculptum apud A. Goos*, paraît à cette époque sous le titre de *Sabaudia Ducatus*, publiée par Jodocus Hondius (Atlas de Mercator, édition de 1630). Sa facture est absolument analogue à celle de la carte du Dauphiné, ses détails identiques, elle marque également les lacs et la Montagne Abismée, ainsi que la mention Rochemelon, montagne très haulte, et tout porte à croire qu'elle est due également à Jean de Beins. Cette carte, comme celle du Dauphiné, figure dès 1638 dans les Atlas de Blaeu.

Un autre cartographe, Tassin, dont le nom est surtout connu par la grande publication des Plans et profilz de toutes les principales

¹ Guillaume Blaeu, élève de Tycho-Brahé, né à Amsterdam, en 1571, mort en 1638, eut pour successeur son fils Jean Blaeu, mort en 1680.

La maison Blaeu poursuivit concurremment avec les Hondius la publication des Atlas de Géographie. Les Hondius étaient les successeurs de Mercator et avaient acheté ses cartes. Ils ont à plusieurs reprises cédé à Guillaume et à Jean Blaeu des planches sur lesquelles ceux-ci faisaient graver leur marque, et ces bons offices durent être réciproques.



Extrait de la
CARTE DU DAUPHINÉ
 par Tassin
 1637

villes et lieux considérables de France, fit paraître en 1637 une nouvelle carte de Dauphiné ¹. Dérageant à une convention qui était déjà presque partout respectée, il l'orienta au Sud, et fit au tracé et à la nomenclature de Jean de Beins quelques modifications qui ne furent pas toujours heureuses. Nous y voyons pour la première fois le Col de Labier² et le Pas de la Coche ; les sept lacs et la Montagne Abismée ont disparu, mais nous y trouvons le lac Saint-Laurent, drainé par le Drac, tandis que la Romance vient de Corps et d'Orcières, et qu'une liaison abusive se produit entre la Lignare et la Malsanne qui ne sont pas nommées. Ailleurs un lac de Bourgoin s'écoule de deux côtés à la fois dans le Rhône. Cette carte produit encore le nom de Vallouise et celui de Chaliol le viel.

Quelques années plus tard, en 1661, un autre éditeur hollandais, Jansson, beau-frère de Henri Hondius, et qui lui succéda avec un sens critique moins affiné, publia une réplique de cette même carte qu'il s'était contenté d'orienter au N., mais à laquelle il avait soigneusement conservé toutes ses fautes. Dans le même Atlas de Joannes Janssonius nous trouvons une copie de la carte de la Sabaudia Ducatus où le mode de gravure exagère les défauts de celle de Hondius en présentant une Savoie de fantaisie toute couverte de forêts, notamment à la place du Mont Blanc ; sans doute par inadvertance, elle conserve la Montagne Abismée, les lacqz et leur écoulement que répudiait la carte spéciale du Dauphiné quelques feuillets auparavant et elle ne nous apporte aucun renseignement utile sur la grande chaîne.

Il y eut naturellement des Atlas de Jansson, comme des Atlas de Blaeu, un certain nombre d'éditions successives de plus en plus nombreuses comme cartes, mais maintenant les mêmes errements.

Ce qui paraît avoir manqué aux éditeurs de cartes de cette époque, c'est l'esprit de comparaison et la science d'utiliser dans certaines

¹ Les cartes générales de toutes les provinces de France, Royaumes et provinces de l'Europe, revues, corrigées et augmentées par le s^r Tassin, in-folio, 1637. — Cartes générales de toutes les provinces de France et d'Espagne, reveues et corrigées par le s^r T., géographe ordinaire du Roy, 1648, in-4° oblong. A Paris, chez N. Berey, au bout du Pont-Neuf, proche les Augustins, aux deux Globes.

² Le même auteur écrit Col de Galabier dans sa carte de Dauphiné in-4°, édition de 1638 (Plans et profils, etc.) comme dans celle de l'édition de 1648 (cartes générales, etc.).

cartes dont des correspondants locaux leur envoyaient le dessin, les renseignements qu'ils recevaient d'autre part de cartes des régions voisines, ou d'avoir su, entre des renseignements divers et contradictoires, discerner la vérité. C'est ainsi qu'à cette époque les cartes de Piémont de ces Atlas fournissent sur la chaîne des Alpes qui leur est commune avec celle de Savoie ou de Dauphiné des détails plus précis et plus exacts. La carte de Hondius (1641) *Principatus Pedemontii*, et surtout celle de Jansson *Piemonte et Monferrato* (1646)¹ donnent le lac du Rutor sous le nom de lac de Tullia (de la Thuile), le Mont Galise avec un chemin allant de Bonaval en Maurienne à Ceresole (Col du Carro) ; nous y voyons apparaître le Mont Iseran, à peu près à la place du Col, et divers passages secondaires des vallées Vaudoises.

En France, le géographe principal est maintenant le sieur Nicolas Sanson, né en 1600 à Abbeville, mort en 1667, qui bientôt s'appellera d'un seul nom Sanson d'Abbeville. Il produit en 1648 une carte de la Haute Lombardie et pays circonvoisins où la connaissance des Alpes est bien plus développée. Nous y trouvons le mont Silvio (Mont Rose), la Coupeline ou Val Peline, le G^d St-Bernard, le Mont Malay, le Col Major ou de Cormoyen (Col du Géant), les Glacières au S. de Chamony (Mont Blanc), le Pas de Rousselin, le Petit Bernard, le Col de Cogne, le Col de Gallese, le Mont Iseran, la Vanoise, le Col des Encombres, le Grand et le Petit Mont Cenis, le Col de la Roue, le Col du Lautaret, le Mont Genève, le Col de Servières, le Col de la Croix, le Mont Viso, le Col de Lagnet, le Col de Vars, le Col de Maurin, le Monte Camelone, le Col de la Fenestre et le Col de Tende. Tignes, Termignon, Entre deux Aigues, Pralognan y sont connus, ainsi que Besse, le Mont du Lens, le Val Loyse.

Cette carte qui marque un tel progrès est à quatre années d'intervalle, en 1652, suivie de la belle carte du *Gouvernement général du Daupiné* par le même auteur. Celle-ci ajoute sur la grande chaîne le Col de Grisance, le Col de Gros-Caval, le Col du Taret, le Col de l'Eschelle, le Col de Palavas, le Col Longuet, le Col de Sautron, le Col de l'Argentière. A l'intérieur nous trouvons en plus la Grave, les Orris (Auris), Vaugademard (Val Gaudemar), le Mont Ouroux (Au-

¹ Reproduite dans l'Atlas nouvel de Jean Jansson en 1661.

rouze), la Col de la Croix-Haute. Pour nos montagnes, le Drac et la Romanche sont à leur vraie place, la rivière du Valgaudemar s'appelle la Sop, celle du Dévoluy la Saloise, les Guiers sont assez bien dessinés ; mais il faut surtout remarquer une différence impor-



LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DU DAUPHINÉ, PAR SANSON D'ABBEVILLE, 1652.

tante avec le figuré de Jean de Beins. Il n'est pas question de la Montagne Abismée, et vers sa place on ne figure que trois lacs qui prennent leur écoulement vers Allavert.

En 1645, un autre géographe français, Du Val¹, faisait imprimer

¹ Pierre Duval, né à Abbeville le 19 mai 1618, mort à Paris le 29 septembre 1683, était le neveu de Nicolas Sanson et le beau-frère du Père Placide.

chez Pierre Mariette une carte de Savoie qui n'était qu'une copie bien peu corrigée de la Savoie de Jansson avec tous ses défauts, et Melchior Tavernier, dans l'Isle du Palais, à la Sphère Royale, éditait de 1640 à 1658 des Atlas dont les cartes alpines sont loin d'être à la hauteur de celles de Sanson d'Abbeville.

La carte du Gouvernement Général du Dauphiné de Sanson est reproduite sans nom d'auteur dans la *Topographia Gallix* de Mérian et Zeiller dont l'édition allemande paraît en 1655. On sait que Martin Zeiller et Mathieu Mérian publièrent de 1632 à 1660 une véritable Encyclopédie de l'Europe, illustrée de nombreuses cartes et de dessins représentant les principales villes et les sites fameux des pays décrits, dessins dont plusieurs furent empruntés (notamment ceux de Grenoble) au célèbre graveur Israël Sylvestre. Cette encyclopédie eut trois éditions principales, l'une en allemand, la seconde en hollandais et la troisième en français, ce qui fait que l'édition allemande est la plus recherchée pour la beauté des gravures ¹.

Les Pays-Bas continuaient à tenir leur rang dans le monde cartographique, et nous les voyons maintenant représentés par un nom nouveau : Nicolas Visscher. Celui-ci publie en 1660 un Atlas Minor où nous trouvons une belle carte de Savoie sous le nom de *Regiæ Celsitudinis Sabaudicæ Status*. Il y met à profit les renseignements de Sanson d'Abbeville et adopte son écoulement vers Allevard des lacs qu'il figure au nombre de quatre. Nous y voyons un Monte Rosa distinct du Mont Silvio et un Mont Servino, un Mont Alban au S. du Col de Grisance, le Col de Galest traversé par un chemin allant de Bonneval à Cerevale (Ceresole), le chemin du Col d'Iseran, un chemin allant d'Entre deux Aygues à Tignes (Col de la Leisse), le Mont Lotaret, le Mont de Sorlin (Grandes Rousses), le Mont Ourcier, la Val Louise, Venau (Venosc), Iluez, Paris (Plateau de Paris), Ventelon, les Hières, etc.

¹ *Topographia Helvetiæ, Rhoetiæ et Valesiæ*, édition hollandaise, à Amsterdam, chez Cornélius Danckerts, 1644. — *Topographia Gallix*, édition hollandaise, à Amsterdam, chez Casper Mérian, 1660-1663. En ne comptant la France que pour une, il y eut 18 Topographies. — L'auteur était Martin Zeiller, né le 17 avril 1589 à Ranthen (Haute-Styrie), mort à Ulm le 6 octobre 1661 et les illustrations sont dues à Mathieu Mérian père, graveur à Bâle, 1593-1651, et Mathieu Mérian fils, né à Bâle en 1621, mort à Francfort en 1687.



POURTRAIT DE MATHIEU MÉRIAN (1593 1651)

A la même époque, Cornélius Danckerts faisait paraître aussi à Amsterdam une carte moins importante et de plus petite échelle, *Sedes Belli in Dauphinæ et Provincæ necnon Ducatus Sabaudia*, qui englobait presque toutes les Alpes. — F. de Witt éditait la *Nova totius terrarum orbis tabula*, atlas de luxe composé de cartes magnifiquement gravées et coloriées, — et Jean Blaeu, successeur de son père Guillaume Blaeu, publiait en 1663 son *Atlas Major* ou *Cosmographie Blaviane*, composé de douze volumes in-folio, où la France, la Suisse et l'Italie occupaient les volumes septième, huitième et neuvième. Cette œuvre immense était un splendide monument élevé à la cartographie du xvii^e siècle.

De son côté, notre Sanson poursuit son œuvre, et fait paraître en 1663 une *Carte des Etats de Savoye* en deux feuilles, qui est d'une bonne gravure, mais n'apporte guère de nouveaux renseignements.

Il y confond le lac du Rutor avec le lac de St-Grat, place un lac au Col du Mont Iseran, nous donne la Beyrolle (aujourd'hui Avérole), et le Col de Galabier, au haut de la vallée de Valloire. Dans la vallée de Tarentaise nous voyons les Brevières, les Basses Tignes, les Hautes Tignes, St-Bernard de Tignes (aujourd'hui Val d'Isère) et Fourneaux. Le chemin du Col de la Leisse qu'avait connu Nicolas Visscher est défiguré et devient un tracé fantaisiste empruntant pour partie le trajet du Col des Quecées de Tignes. Certains petits détails montrent que des renseignements obtenus sont mal compris et mal traduits, car sur le tracé du Petit Mont Cenis nous trouvons bien Outre Vache, mais nous voyons St-Pierre de Stratane, au lieu de St-Pierre-d'Extravache (*Extra viam*) par opposition au premier village. Le tracé de la haute vallée d'Arves, dite ici d'Arvas, est retourné. Près de Grenoble, il marque le Saint-Eynart.

Le géographe la complète en 1665 par une carte du Piémont où se manifeste un progrès dans la représentation des vallées italiennes, et où nous voyons nommés pour la première fois le Col de Fromage en Queyras et le Col d'Abriès.

Entrer dans un détail plus minutieux et signaler chaque édition ou chaque nouvelle carte qui ne marque pas un progrès sensible, serait oiseux : il suffit d'avoir montré par ces exemples quelle émulation s'était emparée des cartographes et de leurs éditeurs dans les divers pays, mais notamment en France et dans les Pays-Bas, pour avoir et publier les renseignements les plus détaillés et les plus précis sur la

configuration des Alpes. Quel chemin parcouru depuis un siècle ! et quelle différence entre les cartes de Sanson d'Abbeville en 1652 et 1655 et celle d'Egidius Bouillon en 1570 !

Les admirables résultats de ces travaux particuliers sont arrivés à faire comprendre aux gouvernements l'extrême importance d'une carte détaillée de leurs états, et, dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, la Cour de Savoie qui occupe un rang si distingué parmi les protecteurs des lettres et des sciences, charge l'ingénieur Borgonio Tomaso de dresser une carte détaillée du Duché. Nous ne savons quel temps celui-ci consacra à la préparation de son œuvre ; mais en 1680 il dédiait à Madame Royale Marie-Jeanne de Savoie, mère et tutrice de Son Altesse Royale Victor-Amédée II et régente de ses Etats, une carte qui, en 15 feuilles in-folio gravées sur cuivre, reproduisait à l'échelle du 1/144.000 tout le territoire du Duché de Savoie et du Piémont.

La carte de Borgonio qui eut quelques mois après, à la majorité du roi, une nouvelle édition, et dont l'édition la plus connue date de 1683, fut employée pour l'illustration du magnifique ouvrage le *Théâtre de la Savoie et du Piémont* qu'édita en 1682 la maison Jean Blaeu d'Amsterdam. Elle y est réduite et divisée en trois parties : 1^o la carte générale de Savoie, 2^o le Chablais et le lac Léman, 3^o le Piémont et les autres possessions de la maison de Savoie en Italie. On y trouve Roche mellan pour Rochemelon.

La grande carte de Borgonio demeura pendant longtemps le véritable type de la carte des Alpes. Elle servit de modèle à toutes celles qui se produisirent en divers lieux, comme aujourd'hui les cartes d'Etat-Major, et l'on en signale même des éditions chez Dury, à Londres, en 1765. L'usage répété que l'on en fit avait usé les cuivres primitifs, et, en 1772, ils furent regravés et mis à jour par Jacob Stagnoni et formèrent la *Carta corografica degli Stati di S. M. il Re di Sardegna*, celle-ci plus étendue en vingt-cinq feuilles grand-aigle et également à l'échelle du 1/144.000 ¹.

¹ Quoique gravée sur les mêmes planches de cuivre et dressée à la même échelle, la carte de Stagnoni est très différente de celle de Borgonio dont elle n'a guère conservé que le cadre. En plusieurs points, un examen attentif permet de retrouver l'ancien tracé et les anciennes légendes de Borgonio insuffisamment effacées, et l'on peut s'apercevoir des déplacements résultant du nouveau dessin plus exactement orienté.

Le bel ouvrage de M. le colonel Berthaut (la Carte de France, 1898) nous apprend que, au cours de ses campagnes d'Italie, l'empereur Napoléon, curieux à juste titre de tous les éléments de topographie, avait fait transporter à Paris les planches de cuivre de la carte de Borgonio (1801), qu'elles firent partie des réclamations adressées à la France après sa défaite, et furent restituées à Turin au mois de décembre 1815.

La carte de Chauchard en 1791, la grande carte des Alpes de Jomini en 1802, celle encore de Momo Giuseppe en 1819 s'en inspirèrent, et l'autorité de la carte de Borgonio ne s'effaça que devant la grande carte topographique militaire des Alpes publiée en 1820 par l'ingénieur géographe J.-B.-S. Raymond, belle carte en douze feuilles à l'échelle du 1/200,000. A la carte de Raymond succéda la Carte de l'Etat-Major Sarde, levée de 1852 à 1871, remplacée elle-même depuis 1875 par les travaux récents de l'Institut Militaire Géographique italien au 1/50.000.

En ce qui concerne la connaissance de la topographie alpine, la carte de Borgonio, à une échelle de beaucoup supérieure à celles des cartes précédentes, avait mis au jour de nombreux détails de configuration, mais peu de noms nouveaux.

Pendant que Borgonio dressait et publiait sa carte à Turin, Paris voyait se poursuivre d'autres travaux analogues, dont les résultats ne paraissent lui avoir rien emprunté.

Citons d'abord en 1691 la carte du Père Placide ¹, *la Savoie dédiée au Roy*. Elle marque les Glacières à l'E. de Chamunis, séparant la vallée de l'Arve du Valais, le Mont Cornet, le Mont de Mégève, les monts du G^d et du Petit Bournand, le Mont Alban à la place du Rutor, la Val pour Val d'Isère, St-Pierre d'Extravache, le chemin du Col d'Iseran et le chemin du Col de la Leisse. Elle n'aurait mérité qu'une simple mention si ce n'étaient ses destinées politiques : elle avait été dressée et signée par le Père Placide, augustin déchaussé, et dédiée au Roy. La planche de cuivre n'en était pas encore hors d'usage au moment de la Révolution, et on se borna à en gratter le titre pour le remplacer par celui-ci : La Savoie, par le s^r Placide, ingénieur géo-

¹ Le Père Placide de Sainte-Hélène, religieux augustin déchaussé, né à Paris en 1649, mort en 1734. Il avait étudié la géographie sous la direction de Pierre Duval, son beau-frère, et fut nommé en 1705 géographe ordinaire du roi Louis XIV.

graphie, corrigée par Dezauche. Pour la mettre au courant des découvertes d'alors, on surchargea Mont Blanc sur un petit relief dessiné au S. E. de Chamunis.

En même temps le géographe Hubert Jaillot publiait de 1690 à 1707 une magnifique carte en six feuilles, les *Estats de Savoye et du Piémont*, comprenant le Dauphiné, la Bresse, une partie du Lyonnais et de la Provence. La Mont Maudite et les Glacières y ont passé au N. E. de Chamunis, les sept lacs de la Montagne Abismée s'écoulaient au midi suivant la version de Jean de Beins, et on y écrit Col de Labier, Vaugademard, Vallouise. Nous y trouvons pour la première fois le Mont Matten (pour le Cervin) et le Servin séparés, les Aiguilles d'Arve, la Vaudaine ; on y appelle Col de Servières ce qui est devenu depuis le Col d'Izoard, etc.

Les cartographes français se multiplient, et les cartes du Gouvernement de Dauphiné, des Passages des Alpes, etc., deviennent nombreuses. Nolin, Nicolas de Fer, Sanson, etc., rivalisent d'efforts à Paris, tandis qu'à Amsterdam Cornélius et Justin Danckerts, Covens et Mortier, à Leyde Van der Aa, soutiennent l'honneur de la cartographie hollandaise, mais la plupart du temps en éditant les travaux de nos compatriotes.

Citons à ce moment :

Un gouvernement de Dauphiné, de De Fer, 1705, à peine retouché du Dauphiné de Jean de Beins, mais auquel on a inscrit quelques-unes des Sept Merveilles, la Tour sans Venin, la Montagne Inaccessible, la Fontaine brûlante, le Queyras (?). Pour la nomenclature le Mont Ouroux est devenu le Mont Leroux, nous y trouvons le Mont Produissant vers le Pelvoux, et le Mont de Quint au S. du Vercors. Sept lacs y sont marqués avec la légende prochaine Passage de Vaujani : un s'écoule au N. et cinq au S. ; le lac St-Laurent est indiqué. — L'année précédente, le même auteur, dans sa Carte des Etats de Savoye, n'avait marqué que quatre lacs avec un écoulement au Nord. Il avait mis un grand lac aux Sources de l'Isère, un autre aux Sources de l'Arc, et avait fait naître la Doire au lac de St-Grat, confondu avec celui du Rutor ; de même dans son Duché de Milan (1703).

Quelques années auparavant, le rival de De Fer, J.-B. Nolin, sur le quai de l'Horloge du Palais, à l'Enseigne de la Place des Victoires, avait édité un *Gouvernement général du Dauphiné*, par Tillemon, 1690, qui allait sur plusieurs points émettre des idées fausses, ressus-

citer la trace de faits disparus, contre lesquels la cartographie de renseignements de cette époque allait avoir longtemps à se débattre. En effet, dans cette curieuse production, nous trouvons non seulement le lac St-Laurent que nous avaient déjà montré Tassin et



LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DU DAUPHINÉ, PAR TILLEMONT, 1690

Jansson, lac dont l'existence éphémère s'était terminée en 1219, mais le lac de Chartreuse dont les témoignages géologiques peuvent seuls attester l'existence, et qui s'était vidé avant l'arrivée de saint Bruno (1084). Pour les lacs de la Montagne Abismée, nous avons le figuré de De Fer très approché de celui de Jean de Beins, mais à l'O. de ces lacs, de l'autre côté du Pas de la Coche, nous en voyons

sept de bien moindre étendue avec une notation de château fort et la mention Cœlo, regrettable calembourg pour les Sept Laux que nous connaissons. Voilà bien pris sur le fait le conflit de renseignements se rapportant au même objet et que l'on n'a pas su accorder. Les noms de lieux y sont nombreux : le massif du Pelvoux est représenté par le Mont de Lens, le Mont Produissent et le Mont Montorsier. Val-louise, Vaugademard, Venau, la Sop, Rochamelon, Senis, Extravanche, Col de Labier, Mont Ouroux, etc., s'y retrouvent. Comme noms nouveaux, signalons que le nom de Durance y est appliqué à la Clarée ; sur la grande chaîne, nous avons le Col de Malheure (Col de Malaure), le Pertuis de Viso, mis par erreur au S. du Mont Viso, les lacs des Merveilles près du Col de Tende ; à l'O. de la chaîne, le Val de Praz (Vallée de Névache), le Val de Vercors, le Val de Trièves, le Champsaur, le Mont Aiguille ou Inaccessible. etc.

Décidément inspiré de Tassin, Tillemont reproduit la communication de la Lignare et de la Malsanne par-dessus le col d'Ornon, de même que le lac de Bourgoin s'écoule vers le Rhône à la fois au N. par le ruisseau du Pin et à l'E. par Morétel.

La carte des Etats de Savoye et de Piémont en 1691, et celle du Théâtre général de la Guerre en Italie en 1700, par le même Nolin, sont également indigentes et erronées.

En la même année 1690, Sanson publiait une assez bonne carte des *Montagnes des Alpes où sont remarqués les passages de France en Italie*. Il y répudie les erreurs copiées par Tillemont et utilise à peu près tous les renseignements acquis. On sent que son tracé est le résultat d'une étude réfléchie soumise à une saine critique : les Glacières sont placées au S. de Chamouny, mais la persistante erreur inscrit encore la Mont Maudite au N. de Cluses et de Taninges. Le chemin du Col de Gallese y devient très compliqué et s'embranché sur celui du Col de Cogne : on dit encore le Col de Servières pour le Col Izoard, et au midi le Mont Camelione s'identifie nettement avec le massif du Tinibras.

Mais, par une regrettable inconséquence, le même Sanson publiait en 1692, chez Jaillot, une carte du *Gouvernement Général du Dauphiné, divisé en Haut et Bas*, où nous retrouvons le lac de Chartreuse et le lac St-Laurent combinés avec les sept lacs de Jean de Beins s'écoulant sur Allemont, Rochamelon et le Pertuis du Viso au Sud de ce mont.

En 1694, Covens et Mortier à Amsterdam en donnait une autre édition, où, sous prétexte de corrections, ils introduisaient le calembour Cælo.



DAUPHINÉ DE SANSON, 1694

Vers la même époque, la carte *Delphinatus præfectura*, éditée par Gerard Walk, donne un relief de montagnes illusoire et bien peu de noms. A signaler seulement Vaux de Mare pour Val Gaudemar, le Mont le Guille Inaccessible, le col de Labier et les Clous en Val Louise.

La cartographie, qui semblait subir un temps d'arrêt, sinon une

éclipse, se ranime avec l'apparition de Guillaume de l'Isle ¹, dont les cartes, soigneusement écrites et délicatement gravées, vont durer plus d'un siècle. Sa carte la première datée que je connaisse est la carte du Piémont et du Montferrat, 1707, qui est publiée en même temps chez lui, à Paris, et chez L. Renard, à Amsterdam, puis reprise en 1730 par Covens et Mortier, reproduite en 1765 par son gendre Buache avec les additions dues au traité d'Utrecht, et encore par Dezauche sous le Premier Empire. C'est elle qui donne pour la première fois le nom de Col d'Izoart au passage précédemment appelé Col de Servières. Guillaume de l'Isle dresse en 1710 la carte *Tabula Delphinatus* qui sera annexée quelques années plus tard à l'Histoire du Dauphiné de M. de Valbonnais (1722), et qui est rééditée en 1730 par Covens et Mortier à Amsterdam. Très intéressante pour les noms de lieux, cette carte mentionne l'*Argenteria de Brandis*, le *Mons Janus* (Mont Genève), la *Vallis puta* (Vallouise), la *Mura Matacena*, le *Comitatus Graisivodani*, la *Vallis Godemar*, etc. Il fait aussi en 1713 une carte de Suisse assez détaillée, et il publie plusieurs Atlas, dont l'Atlas français à l'usage de M^{er} le Duc de Bourgogne, contenant les cartes des Empires, Monarchies, Royaumes et Etats du Monde.

En ce point, avec les procédés d'alors, la cartographie alpine avait à peu près donné tout ce dont elle était susceptible ; les éditeurs se succèdent, les graveurs se copient, et les progrès sont peu sensibles, les renseignements nouveaux ou plus précis sont rares.

Homann à Nuremberg ¹, puis les héritiers d'Homann mettent au jour l'*Atlas compendarius* en 1716 et en 1752, l'*Atlas methodicus* en 1719, puis en 1769 l'*Atlas novus Reipublicæ Helveticæ*, sans que ses cartes *Tabula Delphinatus* et *Regiæ Celsitudinis Sabaudicæ Status* nous apportent un élément nouveau. Il en est de même des cartes assez bien gravées de Mathias Scuter, à Augsbourg, en 1726, et de celles que publient encore à Paris Hubert Jaillot, De Fer et consorts.

Il faut cependant accorder un moment d'attention à une nouvelle édition de la carte La Source du Pô et les Passages de France en Piémont, due au Père Placide, que donne en 1734 le libraire Berey. Nous y trouvons le Col de Combe-Etroite, aujourd'hui de la Vallée

¹ Guillaume de l'Isle est né en 1675 et mort en 1726. Il avait été élu en 1702 membre de l'Académie des Sciences.

¹ Jean-Baptiste Homann est né à Kambach (Souabe) en 1663, et mort en 1724.

Etroite, la synonymie Col de Servières ou d'Izoart, le Col de Malaura, etc.

Mais pour notre pays, l'année 1741 voit éclore une œuvre spécialement estimée, la carte du Diocèse de Grenoble, dressée par M. de Beaurain et dédiée à M^{gr} Jean de Caulet, évêque et prince de



FRAGMENT DE LA CARTE DU DAUPHINÉ DE BEURAIN, 1741.

Grenoble. De nombreux noms y sont mis à jour pour la première fois : citons au hasard le Pas de la Claye, le Mont Rigaud (Trois Pucelles), le Col de la Pène, le Pas de la Ville, le Mont de Toulleaud, dans les montagnes du Vercors, avec les Pierres Précieuses de Sassenage, le Faron (pour Furon), la Gresse, la Bourne, etc.; dans celles d'Allevard, le Beins, le Bréda, le Col de la Croix, le Col de

Glandon, le Col de Bilian, puis la Montagne abîmée, le Col des Sept Lacs, le Col de Verest, le Col de la Coche et le figuré du lac de Gros dans la chaîne de Belledonne ; dans l'Oisans, le Col du Galubier, les monts de l'Hautaret, le Col de Goleou, le Col de Martignan, le Col de l'Infernet, le Col des Trente Combès, le Col de l'Œil des Rousses, le Col de la Valette, le Col de la Cochette (Col du Couard), le Col de la Moy (Col du Sabot, ancien Col de Vaujany), le Col d'Arsine, le Col de Romanche (Col du Clot des Cavales), la Bérarde, le Col du Teple (de la Temple), et dans le reste du massif, le Col de Garanjon, le Col du Cheylar (du Sellar), le Col de Lubernais (du Says), le Col de Turbatte, le Col de Pissen (Brèche d'Olan), le Col de Pisse (de la Haute-Pisse), le Col de la Berche, le Lac de la Musette, Valsenestre, Val Joffrey, la Marsanne, Col d'Ornon, Col de Vauneyre (Vaunoire), etc., etc. Le figuré de terrain des Sept Laux y est à peu près exact, et je ne serais pas étonné que cette carte ne se fût inspirée de nombreux travaux sur le terrain, car elle marque réellement une transition entre la cartographie de renseignements et la cartographie d'expérience directe.

Nous en arrivons à l'époque où la première a fait son temps. Nous allons bien la voir se prolonger encore pendant plus d'un demi-siècle, avec les cartes de Crépy (Théâtre de la Guerre — 1743), de Le Rouge (Duché de Savoye — 1744 ; Dauphiné — 1745), de Bailleul (Théâtre de la Guerre — 1747), de Robert de Vaugondy (Dauphiné — 1748 et 1751 ; Savoye — 1780), voire même de Bonne (Dauphiné — 1771), qui ne font que copier avec plus ou moins de maladresse les fautes de leurs devanciers ; mais elle était fatalement destinée à disparaître devant les résultats des travaux d'expérience directe, dont Cassini fut un des promoteurs.

On sait que c'est le 7 juillet 1747, en visitant le champ de bataille de Fontenoy, dont M. de Cassini avait levé le plan, que Louis XV, émerveillé de la justesse et de la précision des indications données par ce plan, émit le désir que tout son royaume fût levé de la même manière. Telle fut la naissance de la grande carte de Cassini, plus tard dite Carte de l'Académie ¹.

¹ Carte géométrique de la France, dite Carte de l'Académie, par MM. Cassini, Camus et Montigny, en 160 feuilles et 24 demi-feuilles, à l'échelle du 1/86400.

César-François Cassini de Thury, né en 1714, mourut en 1784. Il fut élu membre de l'Académie des Sciences en 1736 à l'âge de 22 ans. Son fils Jacques-Dominique Cassini, né en 1747, mort en 1805, fut sénateur et comte de l'Empire.

Les travaux commencèrent en 1750. Il faut lire dans le bel ouvrage de M. le colonel Berthaut, *La Carte de France*, quelles furent les vicissitudes de Cassini et de son œuvre, qui ne put s'achever qu'en 1793, et ne fut livrée au public qu'après 1815. Pour la nomenclature alpine, la carte de Cassini, établie par des ingénieurs qui ont parcouru le terrain et se sont mis en relations avec les montagnards, est une source précieuse : relevons-y en passant l'apparition des noms de la Roche de St-Hugon, du Grand Charnier, des Rocs du Grand Glacier, des Rocs de Vallouire, de la Combe Madame, du Roc de Freydone ou de Belledonne, de la Montagne de Colon, de la Croix de Chamrousse (Chamrousse) dans la Chartreuse ceux de la Dent de Granier, de Valfroide, de l'Haut du Suel (Aup du Seuil), de Bellefond, du Bec de l'Aiguille, du Col du Coq, du Col de Salemandre (Emeindras), de Chamazade (Chamechaude, de la Pinée, du Charmant-Som, du Grand-Som, etc., et dans l'Oisans, des Petites et des Grandes-Rousses, des Trois Ellions, du Col de Galaubier, du Col de Valouise (Col d'Arsines), du Col de la Sayse, de la Montagne d'Olan, de Clochatel, du Bonvoisin, du Chirac, de l'Alp Martin, de la Pirate, de la Lavette, de la Maillande, du Rochail, du Vencon, etc. Mais c'est au seuil de cette nouvelle cartographie, qu'allaient si merveilleusement appliquer dans nos montagnes Villaret et M. de Bourcet, que nous devons arrêter ces Essais.

Le cartographe cesse dès lors d'être un savant de cabinet, pour devenir un homme d'action. Les renseignements qu'Ortelius et Mercator allaient chercher si loin sont désormais répudiés : on ne met plus en œuvre que l'expérience et la mesure. Les admirables méthodes de triangulation qui se perfectionnent par la pratique donnent le repère de chaque point figuré, et c'est ainsi que l'on en arrive aux cartes officielles actuelles dont l'usage nous paraît si naturel.

Je sortirais, Messieurs, de ma compétence et du cadre de cette étude si je cherchais à résumer entre autres les beaux travaux de notre éminent collègue M. Collet, ou de M. le colonel Berthaut, sur les procédés employés de nos jours et successivement perfectionnés. Il me suffira de vous rappeler qu'en France les travaux sur le terrain, les levés, de la carte de l'Etat-Major au 1/80,000 furent poursuivis de 1833 à 1878, et que la dernière feuille, Corte, fut achevée en 1880 ; — que cette carte, qui est notre carte type, a eu plusieurs dérivés, notamment la carte dite de la Frontière des Alpes, au 1/80.000 en

couleurs et en courbes de niveau, publiée en 1875 —, la carte au 1/200.000 dressée de 1888 à 1895, — la carte au 1/320.000 publiée de 1873 à 1882, — la carte des Alpes au 1/320.000 éditée en 1875, et la carte du Dépôt des Fortifications au 1/500.000 publiée de 1880 à 1893, sans oublier la carte du Génie militaire au 1/864.000, plusieurs fois remaniée.

Il existe encore chez nous, outre la magnifique carte géologique de France, dressée par ordre du Ministère des Travaux Publics, et qui emprunte le canevas de la carte de l'Etat-Major au 1/80.000, une carte du même ministère des Travaux Publics au 1/200.000, publiée en 1892, et la carte du Ministère de l'Intérieur, ou du Service Vicinal, à l'échelle du 1/100.000, commencée en 1885, que ses couleurs et son éclairage maintiennent en grande faveur auprès du public.

Nous avons mentionné ci-dessus la carte Sarde et les cartes de l'Institut Géographique militaire Italien.

Chez nos voisins les Suisses, la carte au 1/100.000, dite la carte Dufour, la carte Fédérale ou la carte topographique de la Suisse, publiée de 1855 à 1862 en vingt-cinq feuilles grand-aigle, avait passé longtemps pour le type de l'exactitude. Elle est maintenant remplacée par l'Atlas Siegfried au 1/50.000, commencé en 1870, en 546 feuilles petit format, qui paraît le dernier mot de la science cartographique.

Parvenu à la fin de ce rapide exposé, si nous nous demandons quelle en est l'utilité pratique, nous serons bien obligé de reconnaître qu'elle est nulle, et que l'histoire de ces progrès récents et successifs de l'esprit humain dans la connaissance de la topographie des Alpes ne peut intéresser que des rêveurs. Pourtant, il m'a paru curieux de mettre en regard de notre science presque machinale d'à présent, de l'indifférence avec laquelle nous trouvons si simple de consulter nos cartes actuelles, l'ignorance absolue dans laquelle végétaient, il y a si peu de temps, les esprits les plus distingués, et les efforts passionnés des hommes de génie qui, en quatre cents ans à peine, ont créé et parachevé cette science.

C'est, du reste, comme je me plais à le répéter, un des heureux effets de notre Société et de son organisation, qui, en groupant des

hommes aux aptitudes et aux études si diverses, bannit de nos travaux l'aridité et la monotonie et leur donne parfois tout le sel de l'imprévu. D'éminents géologues, de patients mathématiciens, de savants architectes, de curieux historiens, se rencontrent ici avec les naturalistes, les voyageurs, les géographes, les jurisconsultes, et il n'est pas mauvais qu'aux travaux pratiques et précis des uns succèdent les récits et les théories des autres.

Il ne faut se désintéresser d'aucun effort. La vie et l'attrait de nos séances exigent que chacun ne réserve pas sa présence et son attention aux seuls travaux qui se rapportent à ses études. Nous avons tous à gagner à un groupement nombreux et compact autour des sociétaires qui veulent bien se charger des communications inscrites à l'ordre du jour, nous leur devons l'encouragement confraternel de notre sympathie, l'épreuve de nos questions et de nos éclaircissements, et j'espère que ce n'est pas au président seul que vous réserverez le concours flatteur dont je vous adresse tous mes remerciements.

UN ÉCHO

DE LA

JOURNÉE DES TUILES

Les principaux événements de la Journée des Tuiles sont connus, surtout depuis les publications de documents, inédits ou imprimés mais rares, faites par MM. Chaper, Prudhomme et Maignien, au cours des quatorze dernières années.

M. Chaper, en 1888, à l'occasion des fêtes du Centenaire, a réimprimé ou imprimé pour la première fois, en les réunissant dans une même brochure (¹), les documents suivants :

1. — Une Relation due à un religieux anonyme, qui habitait Grenoble, au moment de l'Emeute (p. 7) ;
2. — Deux autres relations anonymes de témoins oculaires (p. 33) ;
3. — Deux lettres anonymes datées du 7 juin 1788 (p. 37) ;
4. — Les extraits des lettres de Jean-Joseph Barthelon, procureur au Parlement, donnés par M. Aristide Albert dans le journal « Le Dauphiné » (p. 40) ;
5. — La relation rédigée par Jacques Berriat-Saint-Prix, étudiant en droit à Grenoble en 1788 (p. 43) ;
6. — Une lettre du général Dode de la Brunerie datée de 1847 où il relate ses souvenirs d'enfance sur l'événement (p. 51) ;
7. — Un extrait des mémoires d'Augustin Périer (p. 53) ;
8. — Un mémoire écrit à La Mure, en 1788, par Noë-Pierre Genevois, d'après les renseignements que lui transmettaient ses parents, qui résidaient à Grenoble (p. 57) ;

¹ B. G. sous la lettre T, n° 4836.

9. — Une protestation faite par Jules Taulier à l'Académie Delphinale (Bulletin 2^e série t. III p, LD) en s'appuyant sur les souvenirs qu'il tenait de son père (p. 61) ;

10. — Le rapport du duc de Clermont-Tonnerre à M. de Brienne, du 7 juin 1788 (p. 65) ;

11. — Le rapport de M. Case de la Bove, intendant du Dauphiné, même date (p. 68) ;

12. — Le procès-verbal des événements, dressé le soir même par les conseillers du Parlement, réunis chez le premier Président (p. 71) ;

13. — Une lettre du Conseil municipal de Grenoble au C^{te} de Brienne, datée du 7 juin 1788 (p. 75) ;

14. — Un deuxième procès-verbal du Parlement (p. 76) ;

15. — Une lettre du duc de Tonnerre au comte de Brienne, du 8 juin 1788 (p. 78) ;

16. — Un troisième procès-verbal du Parlement (p. 79) ;

17. — Une lettre du Procureur général au Parlement adressée à Brienne et datée du 8 juin (p. 80) ;

18. — Un procès-verbal dressé à l'Hôtel-de-Ville, le 7 juin (p. 83) ;

19. — Une lettre du duc de Tonnerre à Brienne, du 9 juin (p. 88) ;

20. — Un quatrième procès-verbal du Parlement (p. 93) ;

21. — Une lettre écrite de Grenoble, le 10 juin 1788, par le comte de Chambord, colonel du régiment d'Austrasie (p. 95) ;

22. — Une lettre du marquis d'Ambert, colonel du régiment Royal-Marine, du 10 juin, adressée à Brienne (p. 100) ;

23. — Une lettre du duc de Tonnerre à Brienne, du 11 juin (p. 101) ;

24. — Une lettre de Millin Grandmaison, inspecteur général aux revues, au premier ministre, datée du 13 juin. (p. 103) ;

25. — Une lettre du duc de Tonnerre à Brienne, datée du 15 juin (p. 107) ;

26. — Un rapport adressé à la Cour en septembre 1788 et attribué au duc de Tonnerre (p. 107).

Comme la publication de M. Chaper ne contient pas de table des matières, cette nomenclature y suppléera. Elle a sa raison d'être, ne fut-ce qu'à ce point de vue.

M. Maignien, conservateur de la Bibliothèque municipale, nous a donné en 1888 deux récits attribués le premier au chevalier d'Irtras

de Sinard, conseiller au Parlement, le second à Félicien Pison, procureur au Baillage de Graisivaudan (¹).

Nous devons encore à M. Maignien la publication en 1889 chez Drevet, d'une lettre écrite sur la Journée des Tuiles le 12 juillet 1788, par un secrétaire du roi au Parlement de Paris, de passage à Grenoble.

Quant à M. Prudhomme, archiviste départemental, il a publié en 1893, un extrait des mémoires inédits du chevalier de Mantort, capitaine au régiment d'Austrasie, en garnison à Grenoble, au moment de l'émeute (²).

Ces indications bibliographiques sont suggestives. Par leur abondance et leur variété elles démontrent qu'aujourd'hui l'histoire complète de la *Journée des Tuiles* est devenue facile. Mais surtout, dans ma pensée, elles ont pour objet de mettre au point l'importance du document que je vais avoir l'honneur de vous communiquer.

Cette importance, on le voit par la seule qualité des documents déjà publiés, ne saurait être capitale. Cependant ce document apporte un témoignage de plus, en faveur d'une des opinions formulées sur le caractère de la *Journée des Tuiles*, et semble devoir faire pencher la balance de son côté. C'est le milligramme qui détermine la rupture de l'équilibre, la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Les faits intéressant l'historique de la célèbre journée, sont pour la majeure partie établis sans contestation possible.

Il ne subsiste une certaine obscurité que sur un seul point, celui de savoir si l'Hôtel du Gouvernement fut mis à sac par la foule révoltée, et si le duc de Clermont-Tonnerre, lieutenant général du Gouverneur, qui résidait dans ce palais, y fut l'objet de menaces de mort.

Les auteurs des principaux rapports ou mémoires sur le sujet sont pour l'affirmative et donnent plus ou moins de détails, cependant Jules Taulier, frère de Frédéric Taulier, et fils de l'ancien secrétaire du duc de Clermont-Tonnerre, a fait entendre, à l'Académie Delphinale une véhémence protestation contre cette opinion, à l'occasion de la publication du mémoire de Berriat-St-Prix. Il disait tenir de son père que celui-ci n'avait pas quitté le duc un seul instant pendant l'é-

¹. B G Lettre O n° 8471.

². B G Lettre O n° 14.847 et Bulletin de l'Académie Delphinale, 4^e série, t. VI.

meute, et n'avait été témoin d'aucun fait de violence contre la personne du Duc, ni d'aucun pillage. Une allégation contraire serait d'après lui non seulement inexacte mais invraisemblable à cause de la popularité dont jouissait le Duc et du caractère pacifique des Grenoblois.

J'ai trouvé dans les archives départementales une note qui vient une fois de plus contredire la thèse de Jules Taulier.

Cette note émane du coureur du duc de Tonnerre, c'est-à-dire du serviteur chargé de porter les messages. Il s'appelait Frantz Gringoux. Il était auprès du Duc au moment des événements. A l'appui d'une demande d'indemnité, il raconte, en quelques lignes, ce qu'il fit pour sauver du pillage, tout au moins en partie, l'hôtel du Gouvernement. D'après les recommandations de ses protecteurs, notamment de Caze de la Bove, intendant du Dauphiné, c'était un honnête homme tout à fait digne de foi, comme nous le démontrerons tout à l'heure.

Pour permettre de mieux juger la portée du débat, il convient de mettre en regard du document en question le texte même de l'écrivain dont il contribue à combattre l'opinion.

Je donne donc la parole à Jules Taulier qui soutient sa thèse avec beaucoup d'animation, comme on va le voir :

« Mon père, dit-il, était, à cette époque, en 1788, secrétaire particulier de M. de Tonnerre. Bien souvent je l'ai entendu raconter les événements du 7 juin 1788 ; bien souvent je l'ai entendu s'indigner de la simple ligne publiée par M Pilot, dans son histoire de Grenoble. Il ne se doutait guère alors de ce qui y serait ajouté plus tard par les autres écrivains.

« Pendant ces jours d'effervescence, mon père ne quitta pas M. de Tonnerre. Le jour, il se tenait avec lui dans son cabinet ; la nuit, il couchait dans la chambre qui précédait la sienne. Or, personne n'est entré à cette époque dans les appartements du commandant de la province avec des paroles menaçantes ou injurieuses. La foule, non pas de Grenoble, mais des environs, les Grangeois, comme les appelle M. Berriat-St-Prix, et non les habitants des montagnes, comme le dit M. Henri Martin, forcèrent, il est vrai, un mur qui fermait une fausse porte, de niveau avec le fossé des remparts, et entrant par cette brèche, envahirent le rez-de-chaussée de l'hôtel et surtout les caves, qui furent mises au pillage. Mais il y a loin de là à ces trois divisions dont l'une se répand sur la contrescarpe et dans le chemin couvert

du bastion ; la deuxième, plus nombreuse, envahit la demi-lune voisine et commence un feu roulant sur l'hôtel, pour soutenir une troisième division qui traverse le fossé et donne l'assaut.

Les pillards se contentèrent des caves, aucun d'eux ne monta au premier étage où se tenait M. de Tonnerre. Ce dernier était non seulement respecté à Grenoble, par la haute position qu'il occupait, mais encore il y était adoré pour sa bonté, son affabilité, son inépuisable générosité, et il n'est pas dans l'habitude des Grenoblois d'être ingrats. Que dans un moment d'effervescence au mois de juin, les vainqueurs aient eu soif et se soient adressés à la cave, cela se conçoit ; mais qu'on ait cassé des glaces, brisé des vitres, déchiré des tapisseries, insulté, frappé M. de Tonnerre, menacé de le pendre, etc., etc., cela n'est pas.»

Voilà qui est bien catégorique, à la fois et bien flatteur pour l'esprit d'ordre, de reconnaissance et de modération de la population grenobloise. Seulement il semble que l'impression de M. Taulier ait été produite par des souvenirs erronnés ou mal interprétés. Peut-on attendre les sentiments décrits d'une foule, excitée au point d'être entrée en lutte, comme cela n'est point douteux, avec la force armée. Le témoin dont je verse les notes au débat n'a pas le même accent, vous allez en juger. Voici comment il s'exprime dans une première note.

« C'est moi qui ai sauvé des mains de la populace tous les salons de compagnie, le lit de damas où M. le marquis de Monteynard couchait ; l'on dansait dessus, on allait le mettre en pièces et fracasser tout, les glaces et lustres des appartements, ainsi que la chambre à coucher de M^{me} la duchesse, si je n'avais pas été dire à tout ce monde que tous les meubles de la maison appartenaient à la ville et que rien n'appartenait à M. le duc.

« Les femmes ont pris les hommes, les ont fait sortir en leur disant qu'il ne fallait pas faire de mal à la *villa* (sic). J'ai porté toutes les clefs à M. le Duc qui les a enfermées. Personne ne peut rien savoir sur cela que M. de la Bove. Il n'y avait de présent, ni grenadier ni garde à M. le duc, non, personne. Tous se sont sauvés. Il n'y eut que moi. Après, j'ai dû passer 4 heures dans un trou de la maison de M. de Bérulle qui m'a sauvé la vie, et d'où j'entendais dire à mille révoltés qu'ils m'écraseraient et qu'ils voulaient promener la tête de M. le Duc dans la ville, heureusement que je n'ai perdu que tout mon avoir ».

Tel est le texte de la première note. Les renseignements qu'elle renferme confirment certains faits que l'on connaissait déjà, et nous en apprennent quelques autres, non encore connus. Nous savions que les appartements du duc de Tonnerre avaient été épargnés, mais nous ignorions qu'ils le furent grâce à l'intervention de Frantz Gringoux, et nous ne connaissions pas non plus le moyen auquel celui-ci avait recouru pour arriver à cet heureux résultat.

Nous savions que l'hôtel du gouvernement, au premier moment de l'émeute, se trouvait à peu près dégarni de troupes, non point parce que celles-ci avaient fui, comme pouvait le supposer Gringoux, mais, dans un but de conciliation, sur l'ordre même du duc de Tonnerre.

Nous savions que celui-ci avait été l'objet de menaces directes, et, bien que Gringoux n'en ait pas été le témoin, ses indications à cet égard viennent les rendre singulièrement vraisemblables, à l'encontre de l'opinion de Jules Taulier. Les cris de mort proférés contre le lieutenant du gouverneur, autour de son hôtel, et entendus par Gringoux, montrent bien les dispositions de la foule, en harmonie avec les faits de menaces relatés par la plupart des témoins et par les meilleurs, notamment par le Duc de Tonnerre lui-même, qui devait savoir à quoi s'en tenir.

Enfin nous ne savions pas que, par une injustice du sort, pendant que le pauvre Frantz Gringoux sauvait les appartements particuliers de son maître, on dévalisait les siens propres. Tout ce qu'il possédait fut enlevé. On ne lui laissa pas même de chapeau. Il dut en emprunter un quand il partit le soir pour Versailles, où il fut chargé d'aller porter d'urgence la nouvelle des événements.

Les pertes qu'il éprouva dans cette circonstance le déterminèrent de 1790 à 1791 à demander une indemnité au Directoire du département de l'Isère, comme il résulte de la lettre suivante, qui renferme elle aussi quelques détails intéressants.

Montpellier, 29 sept. 1791.

A MM. du directoire du département de l'Isère.

« Le N^o Frantz Gringoux, qui a été 13 (ou 14) années au service de M. de Clermont Tonnerre, a l'honneur de mettre sous les yeux et aux pieds de la loi et de votre bonne justice.

Messieurs,

que la perte qu'il a éprouvée, le 7 juin 1788, dont M. de la Bove digne

témoin de mes malheurs, ainsi que M. de la Tour du pin, M. de la Galissonnière, M. de Clermont Tonnerre et tout le monde de Grenoble peut attester la réalité, l'a dépouillé de tout jusqu'à son chapeau. Pour aller en dépêche à Versailles il a été obligé d'acheter à crédit celui du Suisse qu'il a payé 12 fr., à son retour. L'honnêteté, la loi, la bonne foi est dans vos cœurs et dans votre bonne justice.

MM.

qui voyez et entendez la voix d'une infortune, qui n'attend de récompense que celle que Dieu et la loi, qui est entre vos respectables mains, voudra bien prononcer. Je me conformerai

MM. à votre décision,

avec le plus profond respect qu'un *bon patriote* doit avoir, pour les respectables représentants de la loi. Le suppliant ne cessera de faire des vœux au Seigneur pour le bonheur et la conservation de ses bien-faiteurs.

Frantz GRINGOUX.

Si l'argent ne me manquait pas j'aurais eu le bonheur

MM.

de remettre à vos pieds ma juste réclamation, mais une fièvre, qui ne m'a pas quitté depuis Paris, met le comble à mes malheurs. »

Cette lettre nous apprend que le messenger envoyé à Paris ¹, pour porter la nouvelle des événements, était Gringoux lui-même, et elle est curieuse par son ton qu'il est intéressant de trouver, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous la plume d'un serviteur fidèle d'un duc de Clermont Tonnerre, s'adressant aux représentants du nouvel état de choses.

On peut s'étonner de ce que la réclamation de Frantz Gringoux, relative à des faits passés en 1788, ait été aussi tardive. D'après la date de la lettre que je viens de lire, il semblerait qu'il n'ait com-

¹ On trouve à ce sujet, dans le premier mémoire publié par M. Chaper, page 13, le détail suivant :

« Le jour même de l'émeute, le commandant fit partir un courrier pour Versailles, qui fut arrêté et visité, en présence du Parlement assemblé, crainte qu'il ne portât quelques plaintes qui auraient pu devenir funestes aux insurgents (*sic*) ; son paquet fut, en effet, ouvert et la lecture de la lettre fut faite par M. le Premier Président, que leur fit voir qu'il n'y avait rien de suspect contre eux, ce qui les apaisa et le laissèrent partir. »

mené à agir qu'en septembre 1791 ; mais cette lettre n'est que la suite d'une requête formée, dès le mois d'août 1790 ¹, et dont je n'ai pas retrouvé le texte. Quoiqu'il en soit, même en prenant cette dernière date, comme point de départ de la réclamation de Gringoux, on trouve encore qu'il a laissé passer deux ans et trois mois, avant de se plaindre, et il y a là de quoi surprendre.

Il paraît que ce retard doit être attribué à un excès de discrétion du requérant qui, tant qu'il fut en place et put gagner sa vie, ne voulut rien demander. Or, jusqu'à la fin de l'année 1790, il avait été placé chez M. Stanislas de Clermont Tonnerre, député à l'Assemblée nationale, demeurant rue des Vieilles-Tuileries.

On peut l'accuser de discrétion exagérée, de négligence même, mais il semble difficile de mettre en suspicion sa probité et sa sincérité.

Au cours de l'enquête à laquelle donna lieu la réclamation de Gringoux, Caze de la Bove, intendant de Grenoble, qui le connaissait particulièrement, intervint plusieurs fois en sa faveur, et voici notamment en quels termes il le recommande au Contrôleur général des finances, dans une lettre du 8 septembre 1790 :

« Le n^o Frantz était attaché depuis longtemps à M. de Tonnerre en qualité de coureur. Une bonne conduite et quelques économies l'avaient mis à portée de se procurer des effets nombreux et qui faisaient pour ainsi dire toute sa fortune. Ayant suivi M. de Tonnerre à Grenoble en 1788, il ne le perdit pas de vue, le jour où son hôtel fut assailli, et sa personne même insultée par la populace. Pendant qu'il donnait à son maître les marques d'un dévouement sans bornes et qui lui fit courir le plus grands risques, on pilla l'hôtel, et la chambre de M. Frantz fut particulièrement dévastée. Je joins ici, M., l'état qu'il m'a remis des effets qui lui furent pris et qu'il évalue à plus de 3000 livres. Il ne put en recouvrer aucun, de manière qu'il se vit réduit au plus grand dénûment. Il demande aujourd'hui une indemnité qu'il est de toute justice de lui accorder. La discrétion de ce particulier, qui l'a porté à n'élever aucune réclamation, tant qu'il a été placé, est un motif qui vous intéressera, sans doute, de plus en plus en sa faveur. »

¹ Prudhomme indique qu'il se trouve aux Archives Municipales (Série L. L. N^o 25) une lettre de Gringoux, peut-être est-ce celle qui contient la première requête.

Cette lettre inédite donne au témoignage de Gringoux toute son authenticité et, par suite, toute sa valeur.

Il est vrai que le département, dont les finances étaient en mauvais état, résista autant qu'il le put à la réclamation qui lui était adressée, et prétendit, pour se débarrasser des instances de Gringoux et de son protecteur, que le requérant n'était pas de bonne foi, qu'une enquête faite à Grenoble, sur son compte, avait établi qu'il aurait pu réclamer plus tôt, et que s'il n'a pas osé le tenter, c'est que les faits étaient encore trop présents à la mémoire des témoins, et qu'il eût été trop facilement confondu, que, le 7 juin 1788, il n'a rien été pris, en dehors de la cave, à l'hôtel du gouvernement, que Gringoux n'avait jamais possédé les objets qu'il dit lui avoir été dérobés, et qu'il ne doit être accordé aucun secours à un homme qui a voulu tromper l'administration.

Ces allégations se retrouvent dans des lettres d'octobre 1790 et de février et avril 1791, adressées à M. Delessart, ministre des finances.

Néanmoins celui-ci insista en faveur de Gringoux, le 9 décembre 1790 et le 26 mars 1791, demandant pour le requérant au moins un secours de 600 livres. Cette insistance de la part du ministre est assurément une bonne note, pour l'ancien coureur du duc de Tonnerre.

Dans tous les cas, en septembre 1791, la requête de Gringoux, malgré les accusations de l'administration départementale, n'était pas encore rejetée, comme l'atteste sa lettre dont j'ai donné le texte plus haut. Eût-il osé l'écrire s'il se fût senti abandonné par ses protecteurs, le ministre des finances et l'intendant Caze de la Bove ? Or, c'est là le document, le moins ancien en date, trouvé par moi dans le dossier de Gringoux. Six mois s'étaient écoulés depuis les accusations portées, et cependant il n'y est plus fait allusion. On peut donc supposer qu'au point de vue de sa moralité, tout au moins, Gringoux a obtenu gain de cause. Quant à la pension ou au secours sollicité, qu'en advint-il ? Probablement ce qu'il advient des traites tirées sur les insolvable.

Maintenant que j'ai, comme il convenait, défendu la mémoire de mon témoin historique, il ne me reste plus qu'à vous inviter à jeter, avec moi, un coup d'œil rapide, sur le mémoire déposé par lui, à l'appui de sa requête. La lecture en est curieuse, parce qu'elle donne une idée de ce qu'étaient, à la fin du XVIII^e siècle, les serviteurs d'un

grand seigneur, tel que le duc de Tonnerre. On y trouve également le prix d'une série d'objets de toilette et de vêtements, lesquels étaient infiniment plus chers que leurs équivalents d'aujourd'hui, ce qui fournit un nouvel argument à ceux qui éprouveraient encore le besoin de justifier le nouveau régime, au regard des défenseurs attardés de l'ancien.

MÉMOIRE DES OBJETS DÉROBÉS AU SIEUR GRINGOUX

COUREUR DU DUC DE TONNERRE, LE 7 JUIN 1788.

Argent.....	460 liv.
Montre en or.....	180
Boucles de souliers avec pierres de 3 couleurs.....	78
Id. d'argent	42
Une bague avec topaze, donnée par M ^{lle} Fleury.....	150
17 chemises neuves, à 14 livres l'une ¹	182
5 chemises fines ayant été portées.....	30
19 cravates garnies de dentelle à 7 livres la pièce ² ..	133
2 pantalons de soie à 60 livres pièce.....	120
6 grands cols, largeur de la mousseline, à 4 livres pièce.	24
5 bonnets de coton.....	6
5 gilets blancs de drap de coton garnis d'une frange, à 10 livres pièce.....	10
7 paires de culottes blanches de drap de coton et basin	49
9 paires de bas de soie neufs à 10 livres la paire....	90
11 id. ayant été portées, à 6 livres la paire.....	66
4 caleçons à 3 livres la pièce.....	12
1 camisole de toile de coton garnie en mousseline ³ ...	27
23 mouchoirs blancs et de couleur des Indes à 3 livres, les blancs 12 livres.....	36
11 mouchoirs des Indes à 5 livres pièce.....	55
7 paires de bas filet coton à 3 livres.....	21

Report..... 1.771

¹ Cela met la chemise à 36 fr. environ l'une. Cela commence à compter.

² Soit 21 fr. par cravate. Elles devaient être jolies.

³ 74 fr., monsieur se mettait bien pour sa toilette de nuit.

<i>A reporter</i>		1.771
3 paires de manchettes mousseline brodée avec une dentelle à 6 livres l'aulne, 27 livres la paire ¹		72
6 paires de manchettes de mousseline unie garnie de de petite dentelle, 6 livres la paire.....		36
1 habit vert galonné en or, doublé en soie, acheté le 20 mai 1788 au Palais Royal.....		132
1 habit écarlate avec un galon clinquant en or.....		72
1 habit de coureur qui m'a été laissé par le général Smitz, estimé par le sieur Lelièvre 40 louis. Je l'ai porté trois hivers au service de M ^{gr} le duc de Tonnerre, à Grenoble. Je le mets à la justice de sa valeur. Il m'a été donné par le général Smitz pour 26 louis qu'il me devait ²		...
1 redingotte de drap bleu.....		51
1 veste (?) de drap d'or avec une tresse à l'anglaise...		33
1 veste bleu de ciel galonnée en or.....		60
2 gilets de tricot à 10 livres pièce.....		20
2 gilets de satin payés.....		21
1 habit de soie doublé de soie, un chapeau bord or et bourdaloue.....		52
1 chapeau avec ganse bourdaloue ³		22
2 culottes de drap de soie, une neuve, l'autre portée,		
20 livres 10 sous.....		40
6 paires de souliers neufs à 6 livres.....		36
48 onces de vieux galons à 3 livres l'once.....		144
2 mouchoirs de soie.....		10
1 belle canne de jonc.....		11
1 cordon de montre en cheveux et un médaillon et plusieurs anneaux et breloques en or.....		72
<i>A reporter</i>		2.655

¹ 81 fr. la paire. Excusez du peu.

² Cet habit de coureur laisse rêveur, quand on songe qu'il a été estimé 40 louis, ce qui représente près de 1,200 fr. Il devait être en velours brodé d'or fin sur toutes les coutures.

³ 66 fr., presque aussi cher qu'un chapeau de général.

	<i>Report.....</i>	2.655
6 paires de gants fil coton à 3 livres.....		18
1 paire gants de soie.....		5
2 grandes camisoles de toile pour la poudre ¹		11
1 pantalon de siamoise.....		18
1 belle lunette de poche.....		9
1 billet de.....		150
Total outre mémoire.....		2.867 liv.

Ce mémoire s'élevait en réalité, en y ajoutant le montant de l'habit donné par le général Smitz, à 3,500 livres, soit près de 10,000 de notre monnaie actuelle.

Les articles qu'il renferme vous donnent l'impression que le coureur d'un grand seigneur, à la fin du XVIII^e siècle, était une sorte de petit maître, dont le costume rappelle celui de nos suisses de cathédrale ou de nos chefs du protocole, en tenue de gala.

Plus qu'un mot, qui vient encore à l'appui de la sincérité de Gringoux. Qu'il ait un peu enflé la note, soit, mais qu'il l'ait entièrement inventée, comme l'a prétendu le Directoire du département, c'est inexact. Je trouve en effet dans le mémoire de Millin de Grandmaison, inspecteur général aux revues, écrit le 13 juin 1788, après le départ de Gringoux pour Versailles, et à son insu ², qu'un émeutier avait été accusé d'avoir volé une montre en or et neuf louis, dans la chambre du coureur du duc de Tonnerre. Voilà qui n'a point été dit pour les besoins de la cause et justifie la réclamation de Gringoux, au moins pour les deux premiers articles portés au mémoire.

Ici se termine ma découverte. Comme on le voit, elle n'a pas grande importance. Elle n'a que la valeur d'une anecdote. Mais l'anecdote a sa place dans l'histoire.

Les événements essentiels donnent aux faits historiques leurs contours, mais ce sont les anecdotes qui leur donnent leur coloris.

Celle que je relate ajoute une couleur à la palette de l'historien qui tracera le tableau définitif de la Journée des Tuiles.

Les imprimés cités, au cours de cette communication, se trouvent à la Bibliothèque municipale de Grenoble.

¹ Aujourd'hui l'on se contenterait d'aller chez le coiffeur.

² Chaper, p. 104.

Quant aux pièces inédites, elles sont classées aux Archives départementales, à la série L. sous les n^{os} 195 et 103, et j'en dois l'indication à l'éminent archiviste départemental M. Prudhomme et à notre savant et complaisant ancien Président M. Pilot de Thorey, auxquels je saisis cette nouvelle occasion de témoigner mon affectueuse reconnaissance.

J. B.

Il nous a paru utile de publier à la suite de l'étude documentée de M. de Beylié, une relation anonyme de la journée des Tuiles, trouvée par hasard dans de vieux papiers, à Sassenage.

On pourra remarquer que cette relation écrite au lendemain des événements par un témoin oculaire qui, assez peu lettré, s'exprime en termes vulgaires mais énergiques, vient encore contredire avec une très grande précision la protestation de M. Jules Taulier, ci-dessus rappelée.

Nous la livrons à l'examen sans autres commentaires et sans en corriger l'orthographe.

H. FERRAND.

Relation d'une émeute arrivée à Grenoble le Vendredi 6 juin 1788 vers les 9 à 10 heures du soir.

Vendredi 6^{me} du courant mois de Juin, vers les 9 à 10 heures du soir, M^r le duc de Tonnerre et M. l'intendant passants chez M^r le 1^{er} Président pour lui remettre sa lettre sa lettre d'exil, il lui fut permis, comme n'ayant point de biens en Dauphiné, de choisir La Batie, maison appartenante aux religieux de la Charité, à 2 lieues de Grenoble. Tous les Parlementaires furent également exilés chacun dans leurs terres ou ailleurs ; le Peuple ne fut instruit que le lendemain de ce qui s'était passé la veille, on se contenta de murmurer beaucoup, sans qu'il y eut la moindre apparence de révolte.

A 11 heures, tous les marchands fermèrent leurs boutiques, et tous néanmoins paraissaient tranquilles. Mais quelques femmes voyant qu'on attellait l'équipage de M. de Berrule furent chez lui le prier de rester, il leur dit : Mes enfants, je dois obéir aux ordres du Roy. Alors on prit de force son carrosse, on ôta les roues de la voiture et les malles,

que l'on ferma en lieu de sûreté. Ensuite les femmes coururent à l'église de N. D. sonnèrent le toxin, de là à St Louis où le curé faillit être assassiné pour avoir refusé les clefs de l'église. Toutes les 4 portes furent enfoncées. Plus de ménagements, l'on sonna le toxin dans toutes les églises, ce qui jeta l'alarme dans tous les cœurs. Au même moment 300 personnes parurent armés de gros bâtons et des hâches, ils furent à toutes les portes de la ville forcer la troupe, leur faire mettre bas les armes, et fermèrent toutes les portes, mirent les clefs dans leurs poches, vinrent chez M^r le duc de Tonnerre, forcèrent son corps de garde composé de 50 grenad^{ers}. Il y eut ordre dans le même moment de battre la générale, et dans la minute les deux régiments furent sous les armes. Le peuple redouble son courage, ou plutôt de fureur, — montèrent sur les toits des maisons de la Rue Neuve et firent voler une grêle de pierres et de tuiles qui blessèrent plusieurs officiers et quantité de soldats.

La troupe se voyant ainsi maltraitée fit feu, mais heureusement il n'est resté qu'une seule personne sur la place, quantité d'autres ont eu cuisses et jambes cassées. On ne s'en tint pas là. Ils furent de nouveau chez M^r le duc de Tonnerre qui pour lors avait 200 hommes de garde, et malgré la résistance des armes, ils entrèrent chez lui au moment qu'il allait se mettre à table avec l'intendant et quelques autres personnes qu'il avait invité à dîner.

Renversant les tables, cassèrent toutes les glaces, toutes les portes des appartements, entrèrent dans la cave, s'emparèrent de tout le vin étranger, tous ses tableaux précieux, ses tables de marbre et ses meubles furent mis en pièces, il n'est pas resté un carreau de vitres en son hotel, son argenterie et son linge ont été volés ; dans le même moment arrivèrent tous les habitants d'une paroisse éloignée qui ne pouvaient entrer par les portes qui étaient fermées, firent les brèches au rempart proche le palais de M^r de Tonnerre, qui se voyant perdu, demanda grâce à genoux. Il fit ouvrir la porte souterraine pour laisser entrer librement les gens de la campagne, et se mit sous la protection de deux coquines qui dirent qu'il ne fallait pas le tuer, mais l'obliger à rendre les clefs du palais, enjoindre par écrit de sa main au parlement de réentrer dans ses fonctions, et de rendre justice.

Il se soumit à tout sans hésiter, et peu s'en fallut, avec toute sa soumission, qu'il n'eut la tête fendue d'un coup d'âche. Il fut écarté

pendant qu'il écrivait la lettre dictée par le peuple à M^r de Berrule. Le même peuple effréné, prit au collet le colonel du régiment, en l'accompagnant, lui fit porter la lettre à Mons^r de Berrule. Ce même colonel reçut ensuite de la commission faite, un coup de pierre à la tête qui lui fit répandre beaucoup de sang.

La populace alla ensuite chez tous les parlementaires, les obligèrent tous de se rendre chez M. de Berrule en robes, le peuple les conduisit en triomphe au palais en criant *vivat vivat*. M^r de Berrule voulut s'y rendre à pied, le peuple s'y opposa, et trente particuliers le menèrent à la porte du palais, y trainaient eux-mêmes le carrosse. Arrivés au palais, ils chassèrent les cavaliers de la maréchaussée qui en gardaient l'entrée, les firent ranger en deux lignes pour laisser passer les magistrats, secrétaires, huissiers. Une partie du peuple se détacha pour aller carrilonner à l'église de St-André. On dressa un feu de joie sur la place, et on enjoignit au parlement de décider M^r le duc que le régiment Royal Marine fut chassé de Grenoble pour avoir commencé à tirer sur eux, et que toutes les lettres de cachet fussent brûlées. M^r de Berrule calma le peuple. Il leur assura que la Cour allait expédier un courrier au Roy qui ne voullait que le bonheur de son peuple, et promit que tout irait bien. Aucun courrier ne put partir Samedy parce que les portes restèrent fermées jusqu'à 8 heures. Le courrier est parti aujourd'huy Dimanche à deux heures et quart pour Paris, les bourgeois gardent les portes et veullent monter la garde, ne voullant plus le régiment de Royal Marine.

NOTICE GÉOLOGIQUE

SUR LA

FEUILLE DIE

de la Carte géologique détaillée de la France
à l'échelle de 1/80.000

PAR

MM. W. KILIAN, P. LORY et V. PAQUIER

avec la collaboration de

M. DAVID MARTIN ⁽¹⁾

INTRODUCTION

La feuille de Die, occupée entièrement par les chaînes extérieures du système alpin, comprend : *a.* Au N. E. le massif désolé du Dévoluy, comprenant les plus hautes cimes calcaires du Dauphiné (Obiou 2,793 mètres) ; sa bordure orientale est tributaire du Drac ; *b.* A l'Ouest des montagnes précédentes, la région accidentée du Beauchaine où naît le Grand-Buech et qui communique au Nord avec le Trièves par le col de la Croix-Haute ; *c.* Au Sud du Petit-Buech et de Veynes, le massif de Céüse et le bassin de Barcillonnette avec ses dépendances, que limite au S. O. la longue crête d'Aujour ; *d.* Au Nord, la terminaison des Plateaux du Vercors dont l'extrémité méridionale (montagne de Glandasse) domine le bassin de la Drôme ; *e.* Au centre, la région aride du *Diois*, parcourue par la Drôme et par ses affluents et caractérisée par ses longues crêtes ou *barres* calcaires bordant des dépressions ravinées et peu cultivées. Cette contrée est dominée à l'Ouest par les escarpements massifs de la Forêt de Saou et présente au Sud, des environs de la Motte-Chalancon à Serres et à la Durance, une suite d'arêtes E.-O. et de dépressions également orientées perpendiculairement au méridien.

(1) Publiée avec l'autorisation de M. le Directeur du Service de la Carte géologique détaillée de la France (Ministère des Travaux Publics).

Les vallées importantes sont en petit nombre : 1° la vallée de la Drôme, de direction moyenne S. E.-N. O. et très élargie entre Luc et Die ; 2° les deux vallées du Petit-Buech et du Grand-Buech qui s'unissent au Sud de la région déprimée d'Aspres et de Veynes, en une cluse unique dont la ville de Serres occupe le débouché.

DESCRIPTION SOMMAIRE DES TERRAINS

FORMATIONS RÉCENTES ET PLÉISTOCÈNES

Les **Alluvions modernes (a')** sont le plus souvent calcaires et n'atteignent un certain développement que dans les vallées de la Drôme et des Buech.

Aa' Les **Cônes de déjections** torrentiels sont très fréquents et parfois de grandes dimensions.

A Les **Eboulis** et dépôts meubles sur les pentes sont partout abondants et donnent au pays un caractère de désolation (flancs ouest de l'Aurouze [Dévoluy], etc.).

Les eaux qui se chargent, en traversant les masses calcaires, de carbonate de chaux ont, en beaucoup de points, donné lieu à des dépôts de **Tufs calcaires (A')** (avec *Helix* à Barcillonnette) ou cimenté les éboulis en **Brèches des Pentes (A^{b'})**.

A' Des **Limons** provenant de la lévigation des marnes callovien-nes et oxfordiennes forment en plusieurs points, soit de petits plateaux, soit le fond de dépressions ; dans ce dernier cas, ils représentent parfois (Saint-Pierre d'Argenson, Le Laus, etc.) des dépôts lacustres pleistocènes et contiennent des restes de mollusques terrestres (*Pisidium pulchellum* Jen.) et des ossements (*Bison priscus* L., *Cervus canadensis* L.)

η Grottes et abîmes (Λ). Les plateaux et pentes calcaires du Dévoluy sont perforés de nombreux puits naturels (*chourruns*) ; le puits des Bancs est un remarquable « *trop plein* ». Les escarpements calcaires offrent fréquemment des grottes (Pont-la-Dame, Cul-de-Loup (Haute-Beaume), Sigottier, etc.), dans plusieurs desquelles ont été rencontrés des débris de l'industrie néolithique. La grotte du Pont-la-Dame a fourni des restes d'*Ursus spelaeus* Blum.

Les **Alluvions anciennes(a')** forment des lambeaux le long des

vallées ; elles n'ont une grande importance que dans le bassin des Buechs où l'on a distingué :

a' b Alluvions de la **basse-terrasse** dominant de 8 à 10 mètres le cours d'eau actuel (Pont de Chabestan, etc.). **a' i** **Alluvions interglaciaires**, en rapports étroits avec les formations glaciaires et montrant, entre la Roche des Arnauds et la Freyssinouse, des couches *inclinées* provenant de cônes de déjections d'affluents de l'époque interglaciaire. **a' a** Alluvions de la **haute-terrasse**, à galets d'origine briançonnaise, occupant une altitude de 80 à 100 mètres environ au-dessus du niveau actuel des deux Buechs. A cette époque, un chenal ouvert entre Veynes et Aspres faisait communiquer les bassins traversés actuellement par les deux Buechs et aujourd'hui séparés jusqu'en amont de Serres.

a' gl **Dépôts glaciaires**, représentés par des moraines, des boues à cailloux striés et des blocs erratiques () (Protogine rose, etc.) sont localisés dans l'Est et le N.E. de la feuille. Moraines locales très développées en Dévoluy. Dans le bassin du Buech, on a distingué : **a' gl a** **Moraines internes**, à relief assez bien conservé, localisées dans le fond des dépressions (la Roche des Arnauds, le Plan de Vitrolles). **a' gl i** **Moraines externes**, provenant d'une glaciation plus ancienne, s'étendant plus loin vers l'aval et occupant une altitude plus élevée. (Elles reposent sur la terrasse pliocène au Nord de la gare de Veynes.)

Parfois les dépôts glaciaires et les éboulis locaux sont tellement mélangés qu'on a dû renoncer à les séparer sur la carte (**A^{gl}**).

SÉRIE TERTIAIRE

p Les **Alluvions pliocènes** (Deckenschotter) forment une **terrasse supérieure** à galets altérés (Feldspaths des roches cristallines kaolinisés et friables), souvent cimentés en bancs. Cette terrasse occupe une altitude de 180 à 150 mètres au-dessus du Petit-Buech. Elle forme notamment le plateau des Égaux, celui du Bois de Cella, etc., entre les deux Buechs, et atteint les cotes 980 et 940 mètres.

Au-dessus du Pont-la Dame, une terrasse locale a été déposée par le Grand Buech pliocène.

m, Aquitanien. Argiles gris verdâtre avec lits de grès marron

(Flysch supérieur marneux) de Saint-Disdier, supérieures à la Mollasse rouge ; sans fossiles.

m¹ Aquitanien et Tongrien supérieur. Argiles, marnes, calcaires d'eau douce, grès, brèches et conglomérats ; de teinte le plus souvent lie-de-vin ou verdâtre. Cet ensemble revêt le plus fréquemment le facies dit « Mollasse rouge », complexe rougeâtre d'argiles ou marnes et de grès. Les variations d'épaisseur et de constitution sont extrêmement rapides. Emplit des bassins et plis synclinaux dans la partie orientale de la feuille et jusqu'à Bonneval-en-Diois. Le synclinal oriental contient, notamment de la Cluse au Désert, de la *Nagelfluh* typique (**m^c**) étroitement associée à la Mollasse rouge. Dans les calcaires de Lus, Serre-Jaille, Montmaur : *Limnæa cænobii* Font., *Planorbis* cf. *cornu* Brgt., *Sphærium gibbosum* Sow. ; dans des marnes caillouteuses, près la Cluse : *Helix* cf. *Moroguesi* Brgt., faune de l'Aquitanién inférieur, avec encore des affinités tongriennes.

m¹ Grès de Saint-Disdier, gris verdâtre, placé en continuité sous la Mollasse rouge, et semblable à certaines des couches supérieures du complexe **m¹⁻²**.

m¹⁻² Flysch inférieur de la Souloize. Marnes noires schisteuses, pyriteuses, à *Algues* et débris de *Poissons*, avec intercalations de grès gris verdâtre (lits de Lignite en amont de Saint-Étienne). En continuité par la base avec le Nummulitique supérieur, par le sommet avec la Mollasse rouge.

e¹ Nummulitique : Classé dans l'Éocène supérieur, mais sa partie supérieure est probablement tongrienne. Calcaires, grès et conglomérats à *Nummulites striata* Brug., *N. Tournoueri* M.-Ch., *Operculina ammonæa* Leym., *Ostrea gigantica* Brand. (Dévoluy et Nord du massif de Céüse). Les calcaires se réduisent vers l'Ouest au profit des grès, ce qui tend à indiquer que la mer nummulitique ne dépassait pas beaucoup dans cette direction les vallées de la Béoux et du Drouzet. On peut distinguer : **e^{1b}** : Marnes friables à Bivalves (= Marnes d'Allons) : Dévoluy oriental, vallon du Sigaud. **e^{1a}** : 1. Calcaires, grès et conglomérats à Nummulites ; 2. Calcaires marneux, souvent remplis de Spongiaires.

e¹⁻² Sables réfractaires, poudingues à galets de quartz et lits de silex de Lus, ravinant le Crétacé. Argile rouge dans une poche des calcaires de l'Aptien inférieur au Nord de Lépine. Dépôts considérés comme *sparnaciens* par analogie avec les formations (argiles bigarrées)

analogues du Dauphiné septentrional qui ont fourni *Lophiodon Lartetii*, Filh.

SYSTÈME CRÉTACÉ

c¹ Sénonien supérieur : Calcaires fréquemment à silex, associés à des couches gréseuses (régions orientales et septentrionales de la feuille) : *b*. Calcaires à surfaces bosselées, souvent rougeâtres ; lits et lentilles de grès, rouges et verts à la Madeleine ; bancs d'*Ostrea vesicularis* Lamk. assez constants au sommet ; on trouve à la Madeleine : *Echinocorys vulgaris* Breyn. *Terebratula carnea* Sow. ; au Festre : *Scaphites constrictus* Sow., var. — *a*. La partie inférieure est généralement formée de calcaires clairs ou gris bleu, bien lités, à zones siliceuses ; parfois des lits de grès et même de poudingues ; *Inocerames* et quelques *Bélemnites* ; calcaires à Bryozoaires au fond du Dévoluy.

c¹ Sénonien inférieur : Dans l'Ouest (environs de Vesc), calcaires à *Am. (Mortoniceras) Bourgoisi* d'Orb. On a rapporté au même étage, dans l'Est et le Nord, une assise de calcaires marneux bleuâtres et marnes, en alternances, souvent liée par la base à c⁶. Elle passe localement à des conglomérats et grès (Rioufroid, environs de Montmaur, etc.).

c⁶ Turonien : Dans le Diois, sauf près de Châtillon, c'est-à-dire à Miélandre, Saou, la Charce, etc., cet étage est formé par des grès grossiers, glauconieux ou rougeâtres. Près de Châtillon, dans le Bauchaine, sur le bord sud du Dévoluy et dans le massif de Céüse, ce sont des calcaires blanchâtres, esquilleux, à silex et *Inocérames*, passant à des calcaires spathiques, gréseux et glauconieux, à des grès et surtout, en quelques points, comme le précédent étage, à des conglomérats puissants (les Gas de Châtillon, etc.).

c²⁻⁶ Aux environs de Châtillon, le Crétacé supérieur n'a pas été subdivisé sur la carte.

c³⁻⁴ Cénomanién : Marno-calcaires grisâtres à *Am. (Schloenbachia) varians* Sow., *Am. (Acanthoceras) rothomagensis* Defr., *Am. (Acanthoceras) Mantelli* Sow. : etc., *Inocérames* abondants. Puissance, 50 mètres.

Albien. Dans le Diois on a distingué une division (c¹⁻⁴) comprenant des marnes noirâtres feuilletées avec *Am. (Hoplites) tardefur-*

catus d'Orb., puis un deuxième niveau avec *Am. (Gaudryceras) Muhlenbecki* Fallot. Des grès dits **susaptiens** peuvent, comme dans le Bauchaine, se développer à un niveau quelconque de cet ensemble.

c₁, c₁⁻¹ Albien et Aptien supérieur : Marnes noires à nodules de pyrite et sphéroïdes de barytine avec intercalations variables, à tous les niveaux, de grès glauconieux dits **susaptiens**. Ce puissant ensemble est généralement sans autres fossiles que *Belemnites semicanaliculatus* Blainv. On y remarque, au Sud de Saint-Julien-en-Bauchaine, des schistes à faune du Gault ; *Am. (Hoplites) tardefurcatus* d'Orb., *Am. (Acanthoceras) Milleti* d'Orb.; puissance, 30 à 50 mètres. Vers la base, faune gargasienne (**c₂**) : *Am. (Phylloceras) Guettardi* Rasp., *Am. (Lyloceras) Jauberti* d'Orb., etc., près de Lesches.

c₂ Aptien inférieur. Calcaires bleuâtres parfois à grands silex, avec *Am. (Acanthoceras) Albrechti-Austriæ* Uhl., *A. (Hoplites) Deshayesi* Leym.; puissance : de 3 à 40 mètres.

Extrêmement réduit et peu fossilifère dans la partie orientale de la feuille, il n'a généralement pas pu y être séparé du Barrémien. La teinte (**c₂-m₁**), **Aptien inférieur et Barrémien**, correspond à des marno-calcaires avec niveaux de calcaires marneux, à peu près sans fossiles.

c₂ Barrémien : Faciès vaseux : marno-calcaires gris bleu ; puissance totale, de 30 à 300 mètres et davantage. Le Barrémien (**c₂**) offre, dans le Nord et dans l'Ouest du Diois : au sommet une assise marneuse à *Heteroceras pyriteux* ; puis des calcaires blanchâtres à *Heteroceras* sp., *Am. (Desmoceras) difficilis* d'Orb., *A. (Silesites) Seranonis* d'Orb., *Macroscaphites Yvoni* Puz. A la base, des marno-calcaires gris bleus à *Am. (Holcodiscus)* cf. *Hugii* Oost., *A. (Pulchellia) compressissimus* d'Orb., *Crioceras Emerici* d'Orb., etc. Au col de Garnesier, niveau pyriteux dans le Barrémien inférieur : *Am. (Pulchellia) compressissimus* d'Orb.

Le faciès zoogène et dolomitique peut se présenter à tous les niveaux du Barrémien et de l'Aptien inférieur : 1° Dans l'**Aptien inférieur** (**c₂**), calcaire urgonien de Bellemotte et du plateau de Glandasse, où l'on rencontre des *Requiénies* ; couches à débris dans la partie orientale. 2° Dans le **Barrémien supérieur**, calcaires à débris et couche à *Orbitolines* de l'Est et du S. E. ; ont fourni *Am. (Lyloceras) Phestus* Math., et *Am. (Costidiscus) recticostatus* d'Orb.

3° Dans le **Barrémien inférieur**, lentilles des environs de Châtillon-en-Diois, à *Am. (Desmoceras) vocontius* L. et S., *Am. (Pulchellia) Sauvageau* Herm., calcaires à débris également très développés dans les environs de Lus, Saint-Julien-en-Bauchaine, la Cluse ; ils forment parfois la principale barre calcaire de l'Infracrétacé. Calcaires à Lucines et Myacées de Châtillon-en-Diois. Ces différents niveaux peuvent renfermer des *assises dolomitiques* (Châtillon, Glandasse, Col de Menée). L'ensemble des intercalations zoogènes va en diminuant d'importance du Nord au Sud (où elle disparaît vers Barcillonnette), et s'éloigne en même temps de plus en plus du faciès *urgonien*. Des figurés spéciaux ont été employés sur la carte pour distinguer le *faciès urgonien* (hachures rouges) et le *faciès à débris et oolithique* (pointillé rouge) du faciès vaseux des assises c_{II} , c_{III} et c_{III-IV} .

Le Barrémien vaseux n'a pas été, dans certains cas, séparé, sur la carte, de l'Hauterivien ; on a employé alors la désignation c_{III-IV} .

c_{IV} Calcaires marneux **Hauteriviens**, offrant de haut en bas :
 b. Calcaires à *Crioceras angulicostatum* d'Orb. sp., à Châtillon-en-Diois, blocs à *Rhynchonella peregrina* de Buch ; Quintel, Rottier.
 a. Marno-calcaires gris bleu ; au sommet, niveau marno-pyriteux (Claret) à *Oppelia* sp., *Am. (Desmoceras) Neumayri* Haug., *Aptychus angulicostatus* Pict. ; à la base, calcaires à *Crioceras Duvali* Lév., *Am. (Holcodiscus) incertus* d'Orb., *A. (Schloenbachia) cultratus* d'Orb., *A. (Hoplites) radiatus* Brug. (la Charce).

Des bancs de calcaires subcristallins se rencontrent près de Veynes et de Montmaur. — Puissance : de 30 à 100 mètres.

c_V **Valanginien** : Marnes à fossiles pyriteux et minces lits de calcaires marneux se terminant au sommet par quelques mètres plus calcaires. Deux zones : b. A *Bel. Emerici*, Duv., *Am. (Saynoceras) verrucosus* d'Orb., formes du gr. de *Am. (Hoplites) neocomiensis* d'Orb. a. Zone à *Bel. latus* Blainv., *conicus* Rasp., *Am. (Hoplites) pexiptychus* Uhl (= *Roubaudi* d'Orb.), *Am. (Oxynticerias) heteropleurus* N. et U.

A divers niveaux, et particulièrement dans le Valanginien supérieur, se rencontrent des lits calcaires durs, plus ou moins cristallins et à silex. Ils arrivent dans le Nord (Tréminis, etc.) à former une *barre* rappelant un peu celle du Valanginien des environs de Grenoble. — Puissance : de 40 à 200 mètres.

c_{VI} Calcaires marneux, à taches vermiculées (zone à *Hopl. Boissieri*

Pict., Berriasien des auteurs), avec intercalations rognonneuses en Diois surtout. Zone à *Am. (Hoplites) Boissieri* Pict., *occitanicus* Pict., *Malbosi* Pict., *ponticus* Ret., *Dalmasi* Pict., *Am. (Holcostephanus) Negreli* Math., *mirus* Ret., *Bel. latus* Blainv., *Pygope triangulus* Lk. (La Faurie, etc.) — Puissance moyenne : 50 mètres.

SYSTÈME JURASSIQUE

j³⁻⁶ Le **Tithonique** offre de haut en bas : *b.* Calcaires sublithographiques café-au-lait très clair ou blancs, souvent à silex, bien lités ou tendant à ne présenter qu'une stratification indistincte. A diverses hauteurs se développent souvent (Claps de Luc, etc.) des assises bréchiformes, rognonneuses ou à débris (zoogènes). *Am. (Perisphinctes) pseudocolubrinus* Kil., *Richteri* Opp., *Lorioli* Opp., *eudichotomus* Opp., *Am. (Peltoceras) Cortazari* Kil., *Am. (Hoplites) Callisto* d'Orb., *delphinensis* Kil., *privasensis* Pict., cf. *rjasanensis* Lah. *Am. (Phylloceras) semisulcatus* d'Orb. (= *ptychoicus* Qu.), *inordinatus* Toucas, dans lesquelles on a trouvé *Terebratula moravica* Glock., *Ter. janitor* Pict., *Rhynch subsimilis* Suess., *Rh. contracta* Pict., *Cidaris glandifera* Goldf., *Heterodicerus Luci* Deffr., etc. — Puissance : 30 mètres. *a.* Assise en grande partie formée de bancs bréchiformes, le plus souvent massifs et épais, d'un gris foncé à noyaux bleus, rougeâtres ou gris sombre. (*Am. (Perisphinctes) contiguus* Cat., *Pygope janitor* Pict.). — Puissance : 20 mètres.

j⁵ **Kimeridgien.** Dans l'Ouest et le Sud de la feuille, calcaires lités noirâtres à *Perisphinctes* divers, *Am. (Waagenia) Beckeri* Neum. (cluse d'Etablet, M. Léenhardt) et *Am. (Phylloceras) Loryi* Mun.-Ch. (= *Silenus* Font.). Dans le Nord (Lus, Bauchaine, Diois oriental); au sommet, calcaires clairs, souvent à silex, avec couches rognonneuses à *Am. (Phylloceras) Loryi* Mun.-Ch., *Am. (Neumayria) compsus* Opp., *Am. (Perisphinctes) Eumelus* d'Orb., *Am. (Aspidoceras)* groupe de *l'acanthicus* Opp.; à la base, marno-calcaires noirâtres peu fossilifères.

Les assises tithoniques et kimeridgiennes ont souvent été réunies sous la même teinte **j³⁻⁵**.

j⁴ **Séquanien.** Calcaires bien stratifiés, devenant marneux et avec délités de marnes dans le Sud : *Aptychus latus* Park., *Am. (Perisphinctes)*

Lothari Opp., *Am. (Perisphinctes) subfascicularis* d'Orb., *Am. polyplacoides* Font., *Am. (Aspidoceras) bispinosus* Ziet., *Am. (Neumayria) compsus* Opp., etc. Cet étage s'épaissit fortement à mesure qu'on se dirige vers le Nord. Il a été, en quelques endroits, réuni au précédent (j^{5-4}).

j^3 Marno-calcaires et marnes à *Ochetoceras*. Ces assises, formant l'équivalent du Rauracien, ont été exploitées pour la fabrication du ciment (N. d'Aspres, Veynes); elles sont assez pauvres en fossiles : *Am. (Ochetoceras) hispidus* Opp. et, au sommet, *Am. (Peltoceras) bimammatus* Qu., *Am. (Perisphinctes) Tiziani* Opp., *virgulatus* Qu., etc. Il a été parfois réuni au précédent (j^{4-3}).

j^2 et j^{1-1} Marnes schisteuses d'un noir brunâtre représentant l'**Oxfordien** et le **Callovien** supérieur et contenant à plusieurs niveaux des lits de rognons et d'ovoïdes calcaires, particulièrement développés dans les environs de Barcillonnette. On y trouve : c. Au sommet : *Am. (Peltoceras) transversarius* Qu.; b. Au milieu : *Am. (Cardioceras) cordatus* Sow., *Am. (Phylloceras) tortisulcatus* d'Orb., *Am. (Oppelia) Henrici* d'Orb., *Am. (Peltoceras) arduennensis* d'Orb., *Am. (Aspidoceras) perarmatus* Sow.; a. A la base (couches à rognons de Barcillonnette, Savournon, etc.), *Am. Zignoi* d'Orb., *Am. (Phylloceras) transiens* Pomp., *Am. (Peltoceras) athleta* Sow., *athletoides* Lah., *Am. (Perisphinctes) rota* Waag., *sulciferus* Opp., *dilatatus* Qu., *Am. (Cardioceras) Lamberti* Sow., *Am. (Kepplerites) sp.*, *Am. (Lunuloceras) punctatus* Stahl., *Proplanulites*, etc.

Callovien (j^1) et **Bathonien supérieur** (j). Petits bancs marno-calcaires à *Am. (Macrocephalites) macrocephalus* de Buch, *Am. (Sphaeroceras) bullatus* d'Orb. Marnes noires schisteuses, à *Posidonomya alpina* Gras. — Puissance : environ 100 mètres.

j_{II-IV} **Bathonien inférieur** et **Bajocien** : marno-calcaires noirâtres et marnes schisteuses à *Posidonomyes*, parfois avec quelques *Ammonites* pyriteuses. Au sommet des calcaires, *Am. (Cosmoceras) Garanti* d'Orb., *Patoceras annulatum* Desh. sp. Ces terrains et les suivants n'affleurent qu'aux environs de Barcillonnette.

1^{4-3b} Le **Lias supérieur**, et probablement le sommet du Charmouthien, sont représentés par des marnes schisteuses (Lias schisteux) à faciès dauphinois.

1^{1-1a} Au **Lias moyen** et surtout au **Lias inférieur** se rattachent des calcaires à *Bélemnites*, et, au-dessous, des calcaires généralement

noduleux, avec lits de schistes; une couche très riche en *Arietites bisulcatus* Brug. sp. affleure au Sud de Barcillonnette; on remarque l'abondance de Bivalves (lumachelle d'*Ostrea*) et de Gastropodes (*Pleurotomaria anglica* Sow.) (faciès provençal).

1° Puis vient le **Rhétien**: plaquettes à *Avicula contorta* Portlock.; lits de Quartzites, couches de calcaire noduleux.

SYSTÈME TRIASIQUE

1° Le **Trias** supérieur de Vitrolles comprend des dolomies, des cargneules et des gypses.

FILONS, SOURCES MINÉRALES.

Des filons et amas de *zinc carbonaté* (calamine des mineurs) ont été et sont exploités dans les calcaires du Jurassique supérieur (Menglon, Sigottier, la Piarre).

Sources bicarbonatées à Aspres-sur-Buech (la Bergère), Aurel, sulfureuses à Tréminis.

DISCORDANCES, TRANSGRESSIONS, DISLOCATIONS, ETC.

Sédimentation continue du Trias au Cénomaniens inclusivement, accusant seulement des changements du fond océanique par la présence de grès quartzeux dans le Rhétien, d'intercalations bréchiformes et zoogènes à divers niveaux dans le Jurassique et le Berriasien, de calcaires subcristallins dans le Néocomien proprement dit, par l'existence dans le Barrémien et l'Aptien inférieur de couches *subrécifales* qui augmentent rapidement d'épaisseur lorsqu'on s'approche de la région *urgonienne* du Nord, par les intercalations gréseuses dans l'Aptien supérieur et le Gault. Puis émergences partielles, érosions, formations détritiques souvent très développées, dans la moitié orientale de la feuille, pendant le Turonien et le Sénonien. Transgression campanienne dans l'Est et le Nord, suivie d'une émergence postsénienne. Les formations tertiaires marines se réduisent au Nummuliti-

que (*Eocène supérieur et Tongrien*) du Dévoluy oriental et de Cézûze. Régime lacustre et saumâtre très étendu à l'Aquitaniien. Pendant le Miocène, dont il ne reste pas de traces, la partie Est de la région au moins a dû être émergée.

A la fin du Pliocène et pendant le Pléistocène, régimes fluviale et fluvio-glaciaire. *Glaciations successives* près de Veynes. Les glaciers intra-alpins n'ont pas dépassé à l'Ouest le col de Cabre.

Dislocations anciennes : Des discordances multiples s'observent entre divers termes du Crétacé supérieur et un substratum allant de l'Oxfordien au Turonien ; elles correspondent à l'existence de *bombements* qui sont souvent bien conservés. En outre, l'Éocène est fréquemment en discordance sur le Sénonien et même sur des termes plus anciens (Jurassique supérieur à la Montagne de Montmaur) : certains accidents importants datent de cette *phase orogénique anté-nummulitique*. Des discordances analogues avec le Secondaire se retrouvent pour l'Oligocène, que l'on voit reposer jusque sur le Rauracien ; il est en outre discordant sur divers termes éocènes, tant à Lus que dans le massif du Dévoluy.

Ces *mouvements anciens* ont donné naissance à des *dômes* et *cuvettes* et à des plis courts (*brachyantoclinaux*, *brachysynclinaux*) généralement groupés en aires anticlinales et synclinales (Bauchaine, Diois N. E., environs de Veynes, Clausonne, etc.).

Dislocations postoligocènes : A l'angle N. E. de la feuille, le *Dévoluy* est une aire synclinale accidentée de dômes ; elle se prolonge vers le Sud par un synclinal, à travers la cuvette de Montmaur, jusqu'à la petite Cézûze. Une région privée par l'érosion de ses termes récents, sépare à l'Ouest le Dévoluy de l'aire synclinale de Lus, qui s'allonge jusque près de Veynes. Près de Barillonnette et de Vitrolles, on voit naître, dans la région des dômes, un pli-faille inverse, origine d'une des « *écailles* » de la zone du Gapençais décrites par M. Haug.

Du Jocon au col de Cabre, un grand pli-faille, déversé vers l'Ouest et souvent transversal aux accidents anciens, détermine une ligne de contact anormal qui sépare le Bauchaine du Diois.

Le *Diois* offre une série d'aires synclinales, généralement allongées E.-O., séparées par d'étroites bandes anticlinales, parfois étirées (Ouest de Beaurières), à structure souvent complexe et généralement déversées vers le Nord. Ces accidents s'étendent par Serres et la montagne d'Aujour, jusqu'à la Durance.

Le synclinal crétacé de la Forêt de Saou et celui de Miélandre ont influé d'une façon remarquable sur l'allure des plis méridionaux très allongés du Diois, qui s'infléchissent vers le N.O., vers le Nord, puis vers le N.E. pour *contourner* l'extrémité orientale de la forêt de Saou ; cette inflexion est accompagnée d'un refoulement vers l'Est qui se traduit par les lignes de contact anormal des montagnes d'Angèle, de Couspeau, etc.

NIVEAUX AQUIFÈRES.

Les assises marneuses, très nombreuses, fournissent des nappes aquifères (l^1 , j^1 , j^2 , c_v , c_{III} , c_1) ; il en est de même des bancs argileux intercalés dans les calcaires. Au contact des alluvions anciennes ou du Glaciaire avec leur substratum naissent également de nombreuses sources (gare de Chabestan, etc.).

Les plateaux calcaires du Dévoluy et de Glandasse montrent de nombreux puits (*chourruns* et *scialets*) absorbant les eaux pluviales et alimentant de très fortes sources (les Gillardes au N. E. du Dévoluy, etc.).

CULTURES.

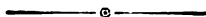
La feuille de Die comprend une des régions les plus pauvres et les plus désolées de la France. Le déboisement et le ravinement, l'accumulation énorme des éboulis (dans le Dévoluy notamment) ont exercé là leurs plus terribles ravages. A part les forêts de Durbon, de Lus et de Montmaur, on ne peut citer que quelques maigres bois ; l'administration forestière exécute des travaux de reboisement près de Die, de Valdrôme, de Lus, au pied de Bure, etc. Les cultures cantonnées dans le fond des vallées n'ont quelque importance que dans la vallée de la Drôme, aux environs de Die (vignes, céréales), et dans celle du Buech, entre Montmaur et Serres. Ce régime contraste fortement avec celui du Vercors, région verdoyante et boisée qui confine au Diois au Nord de la Drôme (voir feuille de Vizille).

DOCUMENTS CONSULTÉS.

Notes et mémoires de MM. E. de Beaumont, Dieulafait, Duval,

Ewald et Beyrich, Fallot, Faujas de Saint-Fonds, Garnier, Sc. Gras, Guettard, Gueymard, Haug, Hébert, Jaubert, W. Kilian, Leenhardt, Ch. Lory, P. Lory, David Martin, d'Orbigny, Paquier, Penck, Reynès, de Rouville, Rozet, Sayn, Soulier (l'abbé), Toucas, Vélain.

Renseignements inédits de MM. Garnier, Itier, Lamy, Leenhardt, Ch. Lory, Martel, David Martin, Martin (l'abbé), Niel, Répelin, Rivoire, Sayn, Valentin.



LES
ORIGINES DE LA MAISON DE SAVOIE
EN BOURGOGNE
(910-1060)¹

LA PAIX EN VIENNOIS

(Anse [17 juin ?] 1025)

ET LES ADDITIONS A LA BIBLE DE VIENNE

(ms. Bern. A 9)

Dans la préparation d'un travail de critique destiné à montrer clairement que l'on s'est trop hâté de rejeter en bloc le recueil des *Epistolæ Viennenses*², M. Ernest Babut, ancien membre de l'Ecole

¹ Georges de Manteyer. *Les origines de la Maison de Savoie en Bourgogne (910-1060)*. Rome, impr. Ph. Cuggiani, 1899, in-8°, 284 pp. et 2 pl. hors texte.

Ce premier mémoire est extrait, pour les pp. (5)-(181) et la 1^{re} pl., des *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'Ecole française de Rome* (t. xix, pp. 363-539 et la pl. x hors texte).

Georges de Manteyer. *Les origines..... Notes additionnelles*. Paris, libr. Em. Bouillon, 1901, in-8°, 208 pp.

Ce deuxième mémoire est extrait, pour les pp. [1]-[126] du *Moyen Age* (1901, pp. 257-314 et 437-505).

² J. a Bosco. *Floriacensis vetus bibliotheca* Lugduni, Hor. Cardon, 1605, in-8°; *Lævum Xyston*, pp. 22-78. — W. Gundlach. *Mon. Germ. hist. Epistolarum*, t. iii, 1892, pp. 86-107. — L. Duchesne. *Fastes épiscopaux*, t. i, 1894, pp. 162-166, 173-175. — Al. Grospellier. *Mélanges d'hagiographie dauphinoise*, pp. 44-74. (Bull. d'hist. ecclés. et d'archéol. relig. des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers, t. xx, 1900, pp. 67-83, 169-184).

française de Rome, voulut dépouiller au mois de juillet 1902 le ms. **A-9**. de la Bibliothèque municipale de Berne ¹. Ce n'était pas la première fois que l'attention se portait sur cette bible d'origine viennoise ². M. Babut discerna l'intérêt que devait présenter un feuillet de ce manuscrit, relié par mégarde entre les feuillets 247 et 249; il en transcrivit le texte, signalé dès 1875 par M. Hermann Hagen, et, après avoir eu le mérite de cette initiative, il eut aussi la généreuse pensée de s'en dessaisir, le 6 février 1903, en faveur de quelqu'un qu'il jugeait être à même de s'y intéresser particulièrement. Tel est le point de départ des constatations qui suivent, opérées à Berne les 1^{er} et 2 avril 1903. Il est impossible de ne pas dire avec quelle courtoisie le C^{te} de Mulinen, bibliothécaire en chef de la bibliothèque de la ville, y ménage à l'étranger l'accueil le plus obligeant.

Le manuscrit **A-9**. comprend 329 feuillets : ses cahiers sont, en principe, de 8 feuillets. Un feuillet, mesuré par M. Babut, lui donnait comme dimensions 358^{mm} de largeur et 443^{mm} de hauteur.

Le cadre du texte, réglé pour deux colonnes, a été tracé à la pointe sèche. Autour de ce cadre réglé, existe une marge libre : à l'intérieur, elle est de 25 à 30^{mm}, à l'extérieur de 35 à 40^{mm}, en haut de 15 à 20^{mm} et en bas de 45 à 50^{mm}. Le cadre lui-même se compose, à la pointe sèche, de cinquante-quatre lignes horizontales, espacées de 7 et quelquefois 8^{mm}, longues, au total, de 300^{mm} environ. Par huit lignes verticales, placées deux à deux et destinées à établir le cadre réglé du texte, cette longueur totale, si on l'observe au f^o 247 v^o ou au f^o 249 r^o, se subdivise en deux colonnes de 127^{mm} chacune : ces colonnes, précédées et suivies d'une marge réglée de 7^{mm}, sont séparées, entre les deux marges intérieures, par un intervalle de 16^{mm}. Et ainsi 7 + 127 + 7 + 16 + 7 + 127 + 7^{mm} donnent bien 298^{mm} pour la longueur totale de la ligne tracée à la pointe

¹ Hermannus Hagen. *Catalogus codicum Bernensium* (Bibliotheca Bongarsiana). Bernæ, Haller, 1875, in-8°, pp. 6-8.

² L. Delisle. *Anciens catalogues des évêques des églises de France* (Hist. littér. de la France, t. xxix, 1885, pp. 386-454). — Ul. Chevalier. *Etude sur les catalogues des anciens évêques de la Province de Vienne* (L'Université catholique, t. v, 1890, pp. 492-525). — L. Duchesne. *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. 1, Paris, Thorin, 1894, pp. 163-164, 167-168, 179-187. — Alexandre Grospellier. *Mélanges d'hagiographie dauphinoise*, p. 15 (Bull. d'hist. ecclés. de Valence, t. xx, 1900, p. 19).

sèche : ce sont les huit lignes verticales qui établissent les subdivisions.

L'encre est brune, les lettres ordinaires du texte mesurent 3^{mm} de haut. A la 2^e colonne du f° 242 r°, la lettre initiale E est tracée en noir, rehaussée de carmin et de jaune ; elle mesure 25 ou 26^{mm} de largeur et 58^{mm} de hauteur. La première ligne qui suit cette initiale se compose d'un fond noir, cerné de carmin, de 8^{mm} de haut, sur lequel ressortent des lettres capitales tracées en jaune. La lettre T de ET et la lettre F de FACTVM sont liées ; de même les lettres T et V de FACTVM. Le C de ce mot est de forme carrée. A la 1^{re} colonne du f° 164 r°, existe une belle initiale à entrelacs : c'est la lettre B tracée en noir, soulignée également de carmin et de jaune. Elle mesure 95^{mm} de largeur maximum et 145^{mm} de haut. La première ligne de texte qui la suit se compose aussi d'un fond noir cerné de rouge sur lequel ressortent les lettres capitales tracées en carmin. Les lettres T et V du mot BEATVS y sont liées de la même manière qu'au f° 242 r° ; la lettre I, très réduite, se trouve entre les bras du V dans le mot VIR. La lettre E de BEATVS est de forme capitale ; la lettre A de ce même mot se limite d'un contour carré à sa partie supérieure. La panse de la lettre capitale R dans le mot VIR est fort réduite : son second jambage descend cependant au niveau du premier.

Les apparences paléographiques du texte dans son ensemble font penser au XI^e siècle, mieux encore qu'au X^e ; mais ces apparences ont toujours besoin d'être corroborées et précisées par d'autres indications.

Les ff. 233-239 qui remplacent un cahier perdu du manuscrit, dans le livre d'Esther, ont été faits au XIV^e siècle, afin de faire disparaître cette lacune.

Les ff. 324-329, où l'on peut lire des psaumes représentent une addition au manuscrit primitif opérée, d'après les apparences paléographiques, au XII^e siècle.

Le f° 320, de petit format, représente une intercalation entre les deux derniers feuillets du cahier régulier et primitif représenté par les ff. actuels 313 à 319 + 321. Au f° 321 r°, 2^e col., se lit :
 Explicat ' ΛΡΟCΑΛΙΡSΙS Sci IOHIS ΑΡLι ω

' Il faut remarquer, dans les rubriques, l'apparence des E de forme capitale qui se rapproche de celle des F, par suite du peu de développement du trait horizontal inférieur. Voir notamment, à ce propos, la rubrique du f° 163 r°, 2^e colonne : PREPHATIO HIERONIMI PRGSBITERI.

Les ff. 322 et 323, montés sur onglets, forment à eux seuls un cahier. Ils ont été ajoutés au dernier cahier de huit feuillets pour terminer le manuscrit primitif par la Vie de saint Jean, apôtre et évangéliste; elle ne pouvait tenir tout entière au f° 321 v° et elle s'étend ainsi du f° 321 v° au f° 323 r°.

Enfin, le f° 248 actuel a été relié par mégarde entre le dernier feuillet du cahier de huit feuillets qui forme les ff. actuels 240-247 et le premier feuillet du cahier également de huit feuillets qui forme les ff. actuels 249-256. Cette erreur ne fait pas de doute. On lit, comme explicit, à la 2^e colonne du f° 247 v° : *tributa ipsius sint ; Re-* |. Suit, comme incipit, à la 1^{re} colonne du f° 249 r° : | *mitto etiā potestati arcis*. Ce texte se trouve au livre des Machabées dont l'incipit figure à la 2^e colonne du f° 242 r° et dont le X^e chapitre débute à la 1^{re} colonne du f° 247 v°.

Mais, si le f° 248 a été inséré là par mégarde, on peut être certain que le parchemin dont il se compose a toujours fait partie du manuscrit primitif. En effet, ce feuillet mesure 350^{mm} de large et 445^{mm} de haut ; il a été réglé à la pointe sèche pour deux colonnes de cinquante-quatre lignes et de 127^{mm} de longueur chacune, exactement comme les feuillets 247 et 249.

Le manuscrit primitif se terminant déjà, on l'a vu, par les deux feuillets supplémentaires 322 et 323, sans doute le premier cahier de ce manuscrit était également précédé de deux feuillets de garde. Le f° 248 actuel doit être ce qui subsiste de ces deux feuillets de tête et le manuscrit primitif se composait ainsi de trente-neuf cahiers de 8 ff. chacun, avec 2 feuillets en tête et 2 feuillets en queue. Puis, successivement, on intercala le f. 320, on ajouta les ff. 324-329 au xii^e siècle, on transcrivit les ff. 233-239 au xiv^e pour remplacer un des cahiers primitifs égaré. L'un des deux feuillets de tête disparut et l'autre se perdit entre deux cahiers du livre des Machabées.

Ceci dit, l'attention se porte spécialement sur trois additions faites au manuscrit primitif, la première au f° 248 v°, la seconde au f° 323 v°, la troisième au f° 163 v°. D'après les apparences paléographiques, toutes trois remontent au xi^e siècle et suivirent, par conséquent, assez vite la transcription de la Bible. La première a utilisé un feuillet de garde du manuscrit ; les deux dernières, un verso laissé vide par cette transcription.

I.

LA PAIX EN VIENNOIS

La première et la plus importante addition du ^xⁱ siècle qui figure dans la Bible de Vienne, conservée actuellement à Berne, se trouve sur l'un des feuillets de garde relié aujourd'hui par mégarde entre deux cahiers et devenu le f° 248 du manuscrit. Le recto de ce feuillet est resté vide.

f° 248 r°, 1^{re} col. :¹ AUDITE xpīstiani IN EPISCOPATU UIENNENSI. & IN EPISCOPATU | BILICENSI. SIUE COMITATU. & IN COMITATU SALMORIACENSI. | & INFRA TERMINOS SUBTER CONSCRIPTOS ;² Ecclesiam ULLO modo | NON³ infringam. Cellaria in circuitu ecclesie causa saluamenti | EDIFICATA⁴ non infringam. nisi propter illum malefactorem qui hanc pacem | infregerit. aut propter⁵ homicidium. aut⁶ comprehensionem hominis aut | caballi ; Et si propter eius⁷ res eadem cellaria infregero. nichil aliud | ex his⁸ traham. nisi ipsum⁹ malefactorem aut eius uuarnimentum me | sciente ; Clericum aut mo-

¹ Il est utile de noter ici les différences qui existent entre cette paix viennoise et la paix jurée pour six ans, en 1023, par Garin, évêque de Beauvais, en présence du roi de France Robert ; on désignera ci-dessous, sous le nom de texte A, cette paix de 1023, trouvée par M. Paul Fabre, membre de l'Ecole française de Rome, au f° 38 v° du ms. Reg. lat. 566 et publiée par M. Ch. Pfister (*Etudes sur le règne de Robert le Pieux*, Paris, F. Vieweg, 1885, in-8°, pp. LX-LXI). La paix viennoise sera, à l'occasion, désignée sous le nom de texte B. Les additions au texte A ou les modifications à ce texte sont, dans le texte B, imprimées en petites capitales. Dans les notes qui suivent, tirées du texte A, les différences avec le texte B, sont en italiques.

² A ne porte pas ce qui précède ; il donne comme rubrique : *Sacramentum pacis*.

³ A : *ecclesiam nullo modo infringam*.

⁴ A : *saluamenti ejusdem non*.

⁵ A : *propter factum homicidium*.

⁶ A : *aut propter comprehensionem*.

⁷ A : *propter has res*.

⁸ A : *ex eis traham*.

⁹ A : *nisi illum malefactorem*.

nachum ¹ non portantem arma secularia non asaliā
 NEC APPREHENDAM ². neque ambulantes ³ cum eis
 sine lancea et scuto. | nec caballos ⁴ eorum rapiam :
 nisi talis ⁵ fuerit presencialiter eorum culpa. | ut
 rectam rationem habeam illud faciendi⁶. aut nisi ALIA⁷
 talis eius ⁸ culpa | fuerit. quam post ⁹ ammonitio-
 nem meam infra xv^{im} dies emendare | noluerit ¹⁰.
 Predam non faciam. de boue. de uaca. de porco. de
 ueruece. | de agno. de capra. de asino. de fasce quem
 portat. NEC ¹¹ de equa DESFERRATA ¹². | NEC ¹³ de pul-
 lino eius indomito. NEC DE FASCEM ¹⁴ CARRI QUEM
 BOUES DUCUNT ¹⁵. | Villanum ¹⁶ NEC ¹⁷ uillam. uel
 seruientes : aut mercatores non apprehendam ¹⁸. nec |
 denarios eorum tollam. nec redimere eos faciam.
 nec suum ¹⁹ AUERUM | tollam ut perdant. NEQUE AYSOS
 SUOS DESTRUAM ²⁰. propter uuerram sui seni | oris.
 neque ²¹ flagellabo ILLOS ²². nisi EORUM CULPA

¹ A : monachum arma secularia non portantem non.

² A ne donne pas ces deux mots.

³ A : ambulātem.

⁴ A : caballum.

⁵ A : talis presentialiter eorum culpa fuerit ut.

⁶ A : faciendum.

⁷ A ne donne pas ce mot.

⁸ A : talis eorum culpa.

⁹ A : post meam admonitionem infra dies xv emendare.

¹⁰ A : noluerint.

¹¹ A ne donne pas ce mot.

¹² A ne donne pas ce mot qu'il faut bien lire *desferrata*, comme le prouve plus bas : *desfidaverit*, et non pas *defferrata*.

¹³ A : ac pullo.

¹⁴ Sic.

¹⁵ A ne donne pas ces mots.

¹⁶ Le scribe avait d'abord écrit : villanum.

¹⁷ A : Villanum et villanam vel.

¹⁸ A : Prendam.

¹⁹ A : suum habere eis tollam.

²⁰ A ne donne pas ces mots.

²¹ A : werram senioris sui nec.

²² A : flagellabo eos propter substantiam suam. Mulum.

PROPRIA FUERIT. EXTRA | UILLANUM CABALLARIUM.
Mulum NEC ¹ mulam. NEC ² caballum. AUT ³ equam ⁴ |
DESFERRATAM qui in pascuis fuerint ⁵ non ACCI-
PIAM. UT SUO SENIORI tollam ⁶ NEC | IN EUNDO. NEC
REDEUNDO. nisi eos in meo dampno inuenero. a kalen-
dis | martii. usque AD festiuitatem omnium sancto-
rum. & SI HOC FECERO NON ACCIPIAM REDEMPTIONEM.
nisi SECUNDUM ESTIMATIONEM DAMPNI ⁷. Mansiones
non incendam. | nec destruam ex toto. nisi inimi-
cum MEUM ⁸ caballarium. aut latronem | intus inue-
nero : & nisi ⁹ AD castellum iuncte fuerint. quod
in nomine castelli | consistit ; Vineas ¹⁰ non trun-
cabo. NEC SALIC&A. NEQUE ARBORES FRUCTIFERAS. |
NEQUE FLAGELLABO ¹¹ neque eradicabo ¹². propter
uerram. nisi in illa terra quæ ¹³ | RECTE mea deb&
esse me sciente. Molendinum non destruam. nec |
annonam quæ in eo fuerit rapiam ¹⁴. nisi in ¹⁵ meo
ALODO. AUT IN BENEFICIO | fuerit ; Latronem publicum
& renominatum non consentiam nec con | ducam
illum. nec eius latrocinium me sciente. Et illum
hominem qui istam | pacem ¹⁶ fregerit. & ad meum

¹ A : aut.

² A : et.

³ A : et.

⁴ A : equam et pullum qui.

⁵ Le scribe avait d'abord écrit *fuerit*. A : fuerunt per exfortium non tollam.

⁶ A : tollam ulli homini a kalendis martii usque festiuitatem omnium sanctorum nisi illos in meo dampno inuenero.

⁷ A ne donne pas cette phrase.

⁸ A ne donne pas ce mot.

⁹ A : nisi castello vinctæ.

¹⁰ A : Vineas alterius non.

¹¹ A ne donne pas les mots qui précèdent.

¹² A : eradicabo neque vindemiabo propter.

¹³ A : quæ mea est aut mea debet esse me sciente.

¹⁴ A : rapiam nisi in cavallicata aut in hoste fuero et nisi.

¹⁵ A : in mea terra fuerit.

¹⁶ A : pacem infregerit se sciente non conducam postquam scivero et si nescius fecerit et ad.

conductum uenerit ¹ uel fuerit : per QUANTAS | UICES
 ISTAM PACEM INFREGERIT : per TANTAS UICES EI EMEN-
 DARE FACIAM ² | aut emendabo pro illo ³ infra spa-
 tium. xv dierum postquam ⁴ AD rationem | missus
 fuero per NOMEN DE PACE. SI IPSE NON PERDONAUERIT
 CUI | FORFACTUM FECERIT GRADANTI ANIMO ⁵ aut ei
 meum conductum u&abo. | & EI MEUM BENEFICIUM
 TOLLAM SI FACERE POTUERO, & ALIUM BENEFICIUM |
 EI NON DABO. NEC IPSUM BENEFICIUM AD ILLUM LAXABO
 USQUE EMENDATUM | HABEAT. ET SI ALIQUIS ILLUM HOMI-
 NEM qui ISTAM PACEM FREGERIT DE SÉ DES |
 FIDAUERIT. EGO EUM NON RECIPIAM. NEQUE CONDUCTAM.
 NEQUE ULLUM BENEFICIUM | AD ILLUM NON DABO ME
 SCIENTE ⁶ ; Negociatorem uel ⁷ peregrinum non asa-
 liam. | nec res earum ⁸ tollam. nisi illorum culpa
 fuerit. VENATORES NEC PISCA | TORES. NEC AUCELLATORES
 NON APREHENDAM NEC OCCIDAM. NEC RES EORUM | TOL-
 LAM. SIMILITER & AD ILLOS qui cum AUSTORIBUS. &
 SPARUARIS & | FALCONIBUS. IN GIB&IO. AUT IN RIBERIA
 AMBULAUERINT. SINE | UUARNIMENTO ADTEM&AM. NEC
 PISCATORIAS per UUERRA ⁹ non DESTRUAM. NEQUE
 NAUGATORES IN ASCENDENDO & DESCENDENDO NON |
 APPREHENDAM. NEC RES EORUM TOLLAM. NISI EORUM
 PROPRIA CULPA FUERIT. | SPOLIA VILLANORUM NON
 TOLLAM UT PERDANT IN DRAPIS. & FERRAMENTIS | NEC ¹⁰
 bestias ¹¹ EORUM TOLLAM NEC OCCIDAM. nisi ¹² IN ILLIS

¹ A : uenerit et fuerit.

² A ne donne pas la phrase qui précède.

³ A : illo aut emendare faciam intra spatium.

⁴ A : postquam in rationem.

⁵ A ne donne pas les mots qui précèdent.

⁶ A ne donne pas ce qui précède.

⁷ A : et.

⁸ Sic.

⁹ Sic.

¹⁰ A ne donne pas les phrases qui précèdent.

¹¹ A : bestias villanorum non occidam.

¹² A : nisi ad meum et meorum conductum. Villanum

TERRIS QUE *mihi* PERTINENT. | Villanum ¹ PROPTER
 FEZURIAM sui senioris non APPREHENDAM. NEC AUERUM |
 eius tollam ; Nobiles feminas non asaliam neque illos
 f° 248 r°, 2° col. : qui cum eas ² || ambulauerint sine maritis suis. nisi³
 eorum propria culpa FUERIT. | & nisi in meo ma-
 lefacto illas inuenero. Et si EGO cum NOBILI | FEMINA
 AMBULAUERO : HOMINEM non APPREHENDAM. NEC OCCI-
 DAM ; NEC AUERUM Eius TOLLAM EXCEPTO ILLI HOMINI
 qui ISTAM PACEM FREGERIT. | Similiter & cum
 CLERICIS ADTENDAM ; ⁴ Similiter ⁵ & de uiduis
 adtendam. | IN TERRIS AUTEM sanctorum EPISCO-
 PATUS UIENNENSIS ECCLESIE QUAS NUNC IN COMUNIA |
 TENENT uel INANTEA ADQUISIERINT CANNONICI ⁶. uel
 MONACHI. SEU sanctimoniales. | MALAS CONSUE-
 TUDINES IBI non INPONAM. NEQUE per HOSTES. NEQUE per
 CAUALCADAS | ALBERGARIAS FACIAM SI MUTARE POTUERO
 ME SCIENTE. & SI MUTARE NON | POTUERO : & IBI
 ALBERGARIAM per NECESSITATEM FECERO. & AD
 RATIONEM | MISSUS FUERO : INFRA. XV DIES AD
 POSSIBILEM EMENDACIONEM UENIAM. | SI RECIPERE
 UOLUERINT AUT SI PERDONAUERINT. IN TERRIS AU-
 TEM CLERICORUM | MONACHORUM. & sanctimo-
 NIALIUM. QUAS EGO IN COMANDA TENEo PLUS | NON
 ACCIPIAM nisi TANTUM QUANTUM ANTECESSOR MEUS
 ACCEPIT IN TEMPORE | THEUTBALDI ARCHIEPISCOPI
 UIENNENSIS. SINE RECLAMATORIO ; & SI ACCEPERO |
 uel ALIQUIS EX MEIS. INFRA XXX DIES quibus. AD
 RATIONEM MISSUS FU[ero] ⁷ | ILLIS EMENDABO QUANTUM

¹ A : Villanum non prædabo nec substantiam ejus tollam perfide iussione senioris sui. Nobiles...

² Sic.

³ A : nisi, per propriam culpam et nisi.

⁴ A ne donne pas les phrases qui précèdent.

⁵ A : Similiter de uiduis ac de sanctimonialibus attendam. Illis autem qui vinum cum carro duxerunt non tollam illud neque boves qui duxerint. Venditores non prendam nec caballos eorum neque canes tollam nisi, ut dictum, in meo dampno inuenero.

⁶ Sic.

⁷ Les trois dernières lettres du mot *fuero* ont disparu dans un trou du parchemin.

PROBARE POTUERINT QUOD ANTECESSOR MEUS NON AC-
 CEP[it] ¹ | IN VITA THEUTBALDI ARCHIEPISCOPI SI NON
 PERDONAUERIT ; ² A capite ieiunii ³ | usque ⁴ CLUSA
 pascha. caballarium ⁵ non portantem arma secu-
 laria non | asaliā. nec substantiam ⁶ tollam per
 exforcium quam secum duxerit. | ILLOS HOMINES QUI
 PROPTER HANC PACEM AD OBSIDES UENERINT NON
 ASALIAM : | ⁷ nisi ILLUM HOMINEM CUI PERIU-
 RIUM MISSUM FUERIT per NOMEN DE PACE & SE
 DEFENDERE | NON POTUERIT. NEC IN EUNDO NEC REDEUNDO.
 NEC QUAMDIU IBI STETERINT. | VINEAS ALTERIUS
 NON VINDEMIABO. NEQUE ALTERIUS TERRAM MES-
 SIONABO. nisi IN ILLIS TERRIS | QUÆ SUNT DE MEO
 ALODO. AUT QUÆ MIHI. AUT UXORI MEÆ. AUT FILIIS
 MEIS per RECTUM | EUENIRE DEBENT. QUOD SI FECERO.
 & AD RATIONEM MISSUS FUERO : INFRA SPATIO | XV
 DIERUM EMENDABO SI IPSE UOLUERIT RECIPERE CUI
 FORFACTUM FECERO ; | Per ILLAM uero TERRAM QUÆ MIHI
 AUT UXORI MEÆ. AUT FILIIS MEIS TOLTA EST DE XXX
 ANNIS. | USQUE AD HOC CONCILIUM. CONTRA ILLUM
 HOMINEM QUI EAM TERRAM TENUERIT PACEM NON
 INFRINGAM. | USQUE ILLUM AD RATIONEM MITTAM per
 NOMEN DE ISTA PACE ; SI AUTEM IPSE INFRA SPATIUM |
 XV DIERUM. postquam AD RATIONEM MISSUS FUERIT nisi
 AD RECTUM STETERIT : EGO | RECIPIAM ; ET SI IPSE

¹ De même les deux dernières lettres du mot *accepit*.

² A ne donne pas les phrases qui précèdent.

³ A met la clause : *A capite jejunii...* après celle : *Et contra omnes*, c'est-à-dire à la fin.

⁴ A : usque clausum Pasche.

⁵ A : caballarium arma secularia non portantem non...

⁶ A : substantiam quam secum duxerit per exfortium tollam, et si villanus alteri villano vel caballario tortum fecerit antequam illum prenam priusquam me de eo clama- vero XV dies expectabo infra quos si iustitiam non fecerit et ego eum prenam de sub- stantia ejus plus quam capitale cum lege constituta non prenam.

⁷ A partir d'ici le scribe réduit les dimensions des lettres, pour gagner de l'es- pace. La colonne aura cinquante-cinq lignes de texte au lieu de cinquante-quatre comme la précédente, pour pouvoir terminer le texte au bas de la page.

mihi RECTUM FACERE NON VOLUERIT, PACEM NON INFRINGAM. | nisi IN IPSA TERRA UNDE mihi RECTUM FACERE NON VOLUERIT ME SCIENTE. HEC omnia | SUPRA SCRIPTA ADTENDAM IN EPISCOPATU UIENNENSI & COMITATU. & IN | EPISCOPATU BELICENSI. SIUE COMITATU. & IN EPISCOPATU LUGDUNENSI sicut | RODANUS CURRIT. USQUE AD EPISCOPATUM UIENNENSE¹ & BELICENSE². ET DE ULEUIO: | USQUE AD MONTEM ALTREIUM, & DE MONTE ALTREIO. & CASTELLARE QUE VOCATUR DORCAS IN ISTA PARTE. sicut AQUA SAUERIA est QUE LACURIOS EXIT. ET INTRAT | IN RODANUM. & sicut MUNITUS est & LEDISIA. USQUE AD SCALAS. & sicut est KALESIUS. | & MONS sancti MARTINI. USQUE AD sanctum VINCENTIUM. USQUE IN ISERA. & ISERA CURRIT | USQUE IN RODANUM & COMITATU SALMORIACENSI³; Sic⁴ ADTENDAM CONTRA OMNES QUI HEC⁵ EADEM IURAUERINT & ADTENDERINT⁶. EXCEPTO IN ILLIS TERRIS QUE SUNT DE MEO ALODO⁷ | AUT DE BENEFICIO. SIUE DE FRANCHIZIIS, SIUE DE⁸ COMANDIS. & EA TERRA | QUE mihi PER RECTUM EUENIRE DEB& me sciente.⁹ & EA TERRA UNDE HODIE UESTITUS | SUM ET TENE0 EXCEPTO PER HOSTEM QUAM EPISCOPUS FECERIT PER ISTAM PACEM FRACTAM. | ET IPSA HOSTE NON ACCIPIAM nisi VICTUM MEUM. & MEORUM HOMINUM. ET PABULUM EQUIS. | & FERRUM PEDIBUS ILLORUM. nisi IN TERRA ILLIUS PER QUEM HEC

¹ Sic.

² Sic.

³ A ne donne pas les phrases qui précèdent.

⁴ A : Et contra.

⁵ A : hoc iurauerint.

⁶ A : attenderint erga me exceptis illis.

⁷ A : alodo ac beneficio.

⁸ A : de commandariis et de vicariis me sciente.

⁹ A : sciente excepto per bastimentum et obsidionem castelli ac per hostem regis atque episcoporum nostrorum et excepta cavalcata militum, ita tamen ut in illis solum conductum accipiam et nihil mecum ad domum meam portabo exceptis ferris que fuerunt in pedibus caballorum et salvamenta ecclesiarum in supradictis hostibus non infringam nisi mercatum mihi aut conductum victus velaverint.

HOSTIS FACTA FUERIT. | PRO TIMORE DEI OMNIPOTENTIS.
 & PRO REDEMPTIONE ANIMÆ MEÆ MITTO ME IN OBSIDEM. |
 AD FESTIUITATEM OMNIUM SANCTORUM QUÆ ERIT PRIMA
 KALNDARUM NOUENBRIS. IN UIENNA CIUITATE. | AUT
 APUD SANCTUM P&RUM IN CAMPANIA IN OCTABIS OMNIUM
 SANCTORUM &. V^a FERIA POST OCTABAS | PENTECOSTEN
 AD CONCILIUM IN UILLA GOTGIA. AUT V^a FERIA POST
 CONCILIUM APUD SANCTUM P&RUM IN | CAMPANIA. &
 DE ISTOS OBSIDES NON EXEAM DE TRIBUS DIEBUS PER
 DELADAMENTUM | DE ISTA PACE. & SI CLERICUS. AUT
 MONACHUS. AUT CABALLARIUS UOLUERIT ME | AD RA-
 TIONEM MITTERE NON ME DELADABO SI TALES AIS NON
 HABEO. AUT PER PRESIONEM | CORPORIS MEI. AUT PRO
 INFIRMITATE. AUT SI MONACHUS NON SUM AUT PER UIAM.¹ ||

Le scribe qui a transcrit cette addition abrège, à la fin des mots, *us* par la forme 9. Par exception, cependant, il emploie l'abréviation 4 assez semblable de forme au chiffre 4 : ainsi dans *quibus*, à la 16^e ligne de la 2^e colonne. A la fin des mots, il emploie l'*a* formé de deux courbes penchées à droite et ouvertes par le haut, au lieu de l'*a* ordinaire formé d'une boucle fermée en bas et d'une courbe dont le sommet penche à gauche. Il accentue les deux *i* qui se suivent dans *sparuariis*, *ieiunii*, *filii*, *franchiziis*, et, de même, la voyelle de certains monosyllabes : ainsi *rés*, à la 7^e ligne de la 1^{re} colonne et, plus bas, *sé*, *rés*. Il n'y a pas d'exemple de *æ* à la place des *e* : le groupe & est usuel, même dans le corps des mots. Comme ponctuation, le scribe emploie le point pour la virgule moderne, le point surmonté d'une virgule renversée pour marquer une suspension particulièrement accentuée dans le cours de la phrase, la

¹ A ne donne pas ce qui précède; il se termine par ce qui suit: *Hæc superius scripta in his verbis sequentibus jurata sunt: « Hoc audias, tu, rex Roberte, sicut in hoc brevi superius scriptum et sicut ego Warinus episcopus hac hora novissima derationavi et sicut isti circumstantes nunc audierunt et intellexerunt. Sic attendam de mea parte contra illos qui hoc sacramentum hoc præsentit tempore juraverunt et jurabunt ab hinc usque festivitatem sancti Johannis quæ est futura in mense junio et de illa festivitate in sex annos, nisi de werra regis me sciente. Sic me Deus adjuvet et hæc sacra [sanctorum Dei pignora. Amen (?)].* Ni M. Paul Fabre, ni M. Ch. Pfister n'ont rétabli les trois ou quatre derniers mots.

virgule surmontée d'un point pour le point moderne. Cet ensemble de particularités fait constater que l'addition du f° 248 n'a pas été transcrite par la même main que les autres.

Il s'agit de dater ce texte. En substance, c'est le serment prêté par un prince laïque¹, dans un concile², d'observer dorénavant une paix³ qui s'étendra aux comtés de Viennois, de Bugey et de Sermorens⁴. Cette paix est constituée par un ensemble de clauses ayant pour objet essentiel de restreindre le pouvoir arbitraire de ce prince, soit au profit des personnes, soit au profit des terres. Ces restrictions sont plus ou moins grandes à l'égard de chaque catégorie de personnes ou de terres, selon que sa domination pèse, par son titre juridique, moins ou davantage sur chacune de ces catégories. Parmi ces restrictions, il en est de perpétuelles, d'autres obligent du 1^{er} mars à la Toussaint, d'autres, enfin, se restreignent à la durée du carême jusqu'à Pâques closes. A titre de garantie, celui qui jure ainsi de restreindre son pouvoir, se constitue en otage, pour répondre aux plaintes éventuelles, quatre fois par an et pendant trois jours chaque fois, à moins d'empêchement légitime.

Le prince déclare que son prédécesseur vivait du temps de l'archevêque Thibaud (sacré 8 mars 957, † 21 mai 1001)⁵; il lui a succédé depuis trente ans au moins⁶. Le texte, qui se présente à l'étude, date ainsi forcément de la première moitié du XI^e siècle. C'est la paix imposée au pouvoir qui dominait alors dans le Viennois, le Bugey et le pays de Sermorens.

Pour préciser, il est nécessaire de rappeler par quelles phases passa, à cette époque, le rétablissement de la paix publique suivi de la trêve de Dieu.

Tant que le régime carolingien avait été fort, le roi avait rempli sa mission de faire respecter la paix du peuple : la féodalité se propageant

¹ *mihi aut uxori mee aut filiis meis.*

² *usque ad hoc concilium.*

³ *pacem non infringam.*

⁴ *Hec omnia... adtendam in episcopatu Viennensi et comitatu, et in episcopatu Belicensi sive comitatu... et comitatu Salmoriacensi.*

⁵ *Tantum quantum antecessor meus accepit in tempore Theutbaldi archiepiscopi Viennensis... quod antecessor meus non accepit in vita Theutbaldi archiepiscopi.*

⁶ *Terram que mihi aut uxori mee aut filiis meis tolta est de xxx annis usque ad hoc concilium.*

au détriment de cette autorité, les rouages administratifs obéirent moins et l'anarchie s'établit. A l'avènement des Capétiens, elle battait son plein : le pouvoir royal était au plus bas et la paix n'existait plus que de nom. Chacun exerçait l'arbitraire suivant le degré de sa force matérielle. La force morale qui dominait était alors celle de l'Eglise : elle avait plus d'intérêt que personne à retrouver un peu de tranquillité. Ce fut donc l'Eglise qui prit l'initiative de la réaction contre l'anarchie. Le mouvement partit du sud-ouest, sur le versant de l'Océan : on avait, sans doute, en Guyenne, moins de ~~brutalité~~ qu'ailleurs. Dans le concile de Charroux, tenu le 1^{er} juin 989¹, l'archevêque de Bordeaux et ses comprovinciaux de l'Aquitaine seconde édictent une paix en trois articles ; il faudra désormais respecter les églises, les biens des pauvres et les personnes des clercs. Cette initiative répond à un besoin si impérieux que le mouvement se propage aussitôt. Dès 990, il passe sur le versant de la Méditerranée et, dans le concile de Narbonne, on voit l'archevêque avec ses suffragants introduire la paix en Septimanie, d'accord avec les comtes de Rouergue et de Carcassonne, les vicomtes de Narbonne et de Béziers². La même année, le mouvement gagne le centre. En s'étendant, il augmente d'ampleur : au Puy, l'évêque groupe ceux de Viviers, de Valence, de Clermont, de Toulouse, de Rodez, d'Elne, de Lodève et de Glandèves³. Tous ensemble promulguent une paix en huit articles qui développent ceux de Charroux. Du moment que les clercs ne risqueront plus d'être frappés, il est juste qu'ils renoncent à s'armer ; à la protection des pauvres s'ajoute

¹ *Prædecessorum nostrorum... ego Gunbaldus archiepiscopus secundæ Aquitanie cum omnibus episcopis comprovincialibus... Anathema infractoribus ecclesiarum... Anathema res pauperum diripientibus... Anathema clericorum percussoribus* (*Ludwig Huberti*, Studien zur Rechtsgeschichte der Gottesfrieden und Landfrieden. Erstes buch : die Friedensordnungen in Frankreich mit Karte und Urkunden. Ansbach, verlag von C. Brügel & Sohn, 1892, in-8°, de xvi-593 pp. et 1 carte ; voir le texte du premier concile de Charroux, p. 35).

² *Anno dominicæ... Ermengaudus Narbonensis archiepiscopus provinciale concilium...* (*Huberti* p. 37).

³ *Charta de treuga et pace. In nomine divinæ... Wido dei gratia Aniciensis præsul... videntes maleficia quæ in populo quotidie accrescunt, congregavimus quosque episcopos... et quosque principes* (*Ibid.*, pp. 123-124). La présence de l'évêque de Glandèves s'explique parce qu'il était abbé de Saint-Chaffre en Velay.

celle des vilains et des marchands. Bientôt, le mouvement s'étend au bassin du Rhône et aux Alpes : la paix est promulguée, au concile tenu dans l'église de Saint-Romain, près d'Anse en Lyonnais (19 octobre 994 — 24 mars 995), par les archevêques de Lyon, de Vienne et de Tarentaise, assistés des évêques d'Autun, Châlon, Mâcon, Valence, Uzès, Maurienne, Grenoble et Aoste¹. Après s'être étendu à l'est du Puy, le mouvement revient à l'ouest : le duc de Guyenne se laisse gagner. Il préside le concile de Limoges (997-998) pour la province d'Aquitaine première² et celui de Poitiers pour l'Aquitaine seconde, le 13 janvier 1000³. Ce siècle, qui avait été si dur, ne pouvait mieux finir.

Le nord devait être long à accueillir la paix qui revenait. Dieu sait cependant si le roi de France était alors un homme paci-

¹ *Noverit omnis catholica...* (Huberti, pp. 40-42) Cf. *Cartul. de Saint-Barnard de Romans*, nouv. éd., n° 55 : nobis de ejus pace et stabilitate atque doctrina tractantibus, residentibus me et coepiscopis nostris, in sinodali conventu... Acta sunt nec in basilica sancti Romani in loco qui vocatur Ansa vel territorio Lugdunensi publice in concilio. Cf. également *Chartes de Cluny*, n° 2255.

Ce concile s'est tenu au terroir d'Anse, sur la rive droite de la Saône et vers le confluent de l'Azergues (Rhône, arr. Villefranche). L'église paroissiale d'Anse, dont les chanoines de Lyon étaient collateurs, dans un archiprêtré de ce nom et au diocèse de Lyon, avait pour patron saint Pierre. Le concile, comme ceux de 1025, 1070, 1076, 1100, 1107, 1112 et 1299, s'est tenu dans l'église Saint-Romain, sise à trois cents pas et vers le nord de la localité, au pied du coteau de Bassieux. Cette église ne figure pas dans les pouillés du diocèse de Lyon : elle doit avoir souffert lors des troubles du XIV^e siècle et elle disparut définitivement en 1752. Son emplacement est encore marqué par une croix. (Y. Serrand, *Histoire d'Anse. Villefranche*, 1845, pp. 47, 49 ; P. Jarret, *Saint Odilon, abbé de Cluny*. Lyon, 1898, pp. 154-155, note 1.) En dehors de Saint-Romain d'Anse existe, près d'Ancy, la localité de Saint-Romain-de-Popey dont l'église dépendait de l'abbaye de Savigny et qui se trouvait dans l'archiprêtré de Courzieu. Ancy, sur le Tresongle, à 5 ou 6 kilomètres et à l'est de Savigny, (Rhône, arr. Villefranche, cant. Tarare) n'était plus, en 1743, qu'une annexe de Saint-Romain-de-Popey (*Pouillé du diocèse de Lyon*, p. 37). Tandis que le nom d'Ancy provient de *Anciac* (Bernard, *cart. de Savigny*, p. 429, n° 813), celui d'Anse provient de *Ansa* : comme les chartes de Cluny et de Saint-Barnard placent le concile à *Ansa*, ce concile a bien été tenu, non pas à Saint-Romain-de-Popey près d'Ancy, mais dans l'église maintenant disparue de Saint-Romain près d'Anse. L'obligeance de M. l'abbé A. Devaux a permis d'éclaircir ce point (Lettres du 20 septembre et du 2 octobre 1903). Cf. Carte de l'intérieur : Feuille, XXI-25.

² Huberti, pp. 133-134.

³ *Ibid.*, pp. 136-137.

fique : il préférerait chanter au lutrin que de chevaucher la lance au poing et l'épée au côté. Mais l'Eglise n'avait pas besoin de ses prières et elle eût préféré le rempart d'un bouclier tutélaire : en 1010 ou 1011 seulement, se tint à Orléans un concile destiné à établir la paix dans la Lyonnaise quatrième¹. Les évêques du royaume semblent avoir agi plus énergiquement que ce roi bénin ; ils prenaient en pitié sa faiblesse et se trouvaient obligés de sortir de leur rôle pour remplir le sien, alors que lui-même faisait figure de clerc². Finalement, en 1023 et à l'exemple de la Bourgogne, la paix pénétra dans la province de Reims, sur l'initiative des évêques de Beauvais et de Soissons. Les rôles sont renversés : devant le roi, témoin muet, c'est l'évêque de Beauvais qui jure la paix pour six ans³. Poussé sans doute par l'épiscopat, le roi Robert s'abouche, sur la frontière de ses états avec le roi de Germanie Henri II, le 11 août 1023, à Mouzon, et les souverains s'y entretiennent de la paix⁴. Henri décide, à ce moment, de faire tenir, en 1024, un concile à Pavie pour établir la paix en Lombardie.

Le mouvement parti de la Guyenne, en 989, avait donc mis trente-cinq ans à aboutir au nord de la France, pour passer de là en Germanie et en Lombardie.

Il s'agissait de le maintenir et d'en assurer la perpétuité. Jusqu'alors, les conciles s'étaient occupés de *pace componenda* ; désormais, ils se réuniront *pro redintegranda seu firmanda pace*. C'est la seconde période. Le concile de Verdun-sur-le-Doubs, en 1016, tenu dans la province de Séquanais et au royaume de Bourgogne, paraît en être le point de départ⁵. Ce nouveau mouvement se propagea du nord au sud, en quelque sorte comme une vague en retour. Le concile de Héry dans la province de Lyonnaise quatrième se tient, en 1024, en présence du roi de France et pour la Bourgogne

¹ Concile de *pace componenda* (Huberti, p. 153).

² Ipso in tempore videntes episcopi . . . præ imbecillitate regis . . . statum regni funditus inclinari . . . usumque patrium et omne genus justitiæ profanari, multum rei publice succurrere arbitrati sunt si Burgundiæ episcoporum sententiam sequerentur (*Ibid.*, pp. 161-162).

³ *Ibid.*, pp. 165-167 ; voir ci-dessus les notes des pp. 5 à 12.

⁴ *Ibid.*, pp. 155-156 ; cf. Richter. Annalen, III Abteilung, erster band, p. 246.

⁵ Huberti, p. 157. Cf. Raoul Glaber, lib IV, c. 5, qui emploie l'expression analogue : *de reformanda pace*.

française¹. On constate ensuite, en présence du duc de Guyenne, le concile de Poitiers, en 1026, dans l'Aquitaine seconde², et celui de Charroux, en 1028³. Le 1^{er} novembre 1031, il s'en tint un à Bourges, dans l'Aquitaine première, avec l'appui du roi Henri⁴. Cela n'allait pas sans résistances : le concile de Limoges, le 18 novembre suivant, excommunait les chevaliers qui refusaient de jurer la paix voulue par l'évêque⁵. Certains pays, comme la Normandie et la Bretagne, paraissent avoir été réfractaires. Amiens et Corbie se lient mutuellement, en 1030⁶. L'autorité des évêques et des rois paraissant insuffisante à asseoir la paix, quelqu'un eut l'idée excellente de faire intervenir Dieu lui-même. Ce fut pour venir à bout des résistances qui se produisaient encore dans l'évêché de Cambrai, en 1034 : l'un des prélats qui s'y efforçaient déclara avoir reçu des lettres du ciel et ces lettres l'avertissaient qu'il fallait, sur la terre, renouveler la paix⁷. Cette paix des hommes, à laquelle la féodalité faisait grise mine, parce qu'elle restreignait son pouvoir arbitraire, et que les rois n'avaient plus la force d'imposer, ce ne sera plus la paix romaine ou la paix de Charlemagne, ce sera désormais la paix de Dieu. Seul, à cette époque, le Très-Haut était reconnu capable de gouverner les hommes : il ne pouvait manquer de réussir là où ses prêtres craignaient d'échouer.

A peine était-elle acquise qu'on la jugeait insuffisante : d'ailleurs, Dieu pourra aisément ajouter à la paix une trêve complémentaire. Cette idée, comme la première, se fit jour tout d'abord au sud-ouest; mais, sur le versant de la Méditerranée et non pas sur celui de l'Océan. Le 16 mai 1027, se tint à Toulouges un synode particulier des diocèses d'Ausone (Vich) et d'Elne qui promulgua la trêve, à partir de l'heure de none, chaque samedi, jusqu'à l'heure de prime le lundi suivant : le repos du dimanche était ainsi assuré⁸. Cette initiative se propagea moins rapidement, semble-t-il, que celle de la

¹ *Haberti*, p. 179.

² *Ibid.*, pp. 181-183.

³ *Ibid.*, p. 184.

⁴ *Ibid.*, pp. 185-186.

⁵ *Ibid.*, pp. 212-215.

⁶ *Ibid.*, pp. 191-192.

⁷ *Ibid.*, pp. 204-205.

⁸ *Ibid.*, pp. 240-241.

paix : cependant, dix ans après, dans l'Aquitaine seconde, la *grande paix* de Poitiers, qui date de 1036, en tint assurément compte¹. De même, celle de Bourges, en 1038². Dans le diocèse de Périgueux, ce fut à ce moment que la *trêve de Dieu* fut innovée³. Mais elle se cantonnait encore en Guyenne et ne cheminait que lentement. Sur ces entrefaites, Benoît IX, un pape indigne dont la meilleure excuse était d'avoir tout au plus vingt ans, vint à Marseille dédier l'église abbatiale de Saint-Victor⁴. Le mercredi 15 octobre 1040, il souscrivit un privilège qui le montre entouré des archevêques d'Arles, de Vienne, d'Aix et d'Embrun, avec tout l'épiscopat *des Gaules*, c'est-à-dire de la Provence et, en particulier, des évêques de Marseille, de Valence, de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Carpentras, d'Avignon, de Cavaillon, d'Apt, de Vaison, de Gap, de Sisteron, de Digne, de Riez, de Fréjus, de Toulon, d'Antibes, de Vence, de Nice, de Senez et de Glandèves. A cette assemblée solennelle assistaient le marquis et les comtes de Provence, avec près de dix mille chrétiens⁵. Il est évident que tout ce monde ne se déplaça pas uniquement pour la dédicace de l'église abbatiale : à ce moment, la trêve de Dieu passe le Rhône. Depuis ses modestes débuts de 1027, si elle avait marché lentement, il est juste de dire qu'elle avait pris de l'ampleur en proportion. Désormais, elle s'étendait du mercredi soir au lundi matin. Avec une ardeur d'autant plus grande qu'elle était nouvelle, l'épiscopat de Provence en adresse l'annonce à l'épiscopat d'Italie pour lui en recommander la réception, comme d'un don *venu du ciel*⁶. Rentré chez lui, l'archevêque de

¹ Huberti, p. 211.

² Ibid., pp. 217-218.

³ Périgueux, [1037-1041] *Treviam Dei statuit* (Ibid., p. 278).

⁴ Il s'agit de la basilique supérieure et non pas de la basilique inférieure : on commémorait au 25 juin la dédicace de celle-ci. (*Officia propria venerabilis monasterii S. Victoris massiliensis. Nunc primum recognita & emendata. Massiliæ, Apud Claudium Garcin, typogr. Regis : Sub signo Nominis Jesu. M. DC. LXXIII., pp. 4 et 6*).

⁵ Raiamballus Arelatensis apostolatus Trophymi vicarius ceterique presules Galliarum (*Cartulaire de Saint-Victor*, n° 14).

⁶ Martène et Durand (*Thes. anecd.*, t. 1, p. 161) ont, les premiers, édité cette lettre d'après un manuscrit de Talloires : *ex ms. Talveræ*. On y lit : « Raginbaldus Arelatensis archiepiscopus... una cum omnibus episcopis... et cuncto clero per universam Galliam habitantibus... recipite... pacem et illam trevam Dei quam

Vienne en fit son profit : on parlait à l'Italie au nom du ciel, comme si la personnalité du pape actuel ne devait pas être un patronage suffisant. En Bourgogne, cette précaution oratoire était moins nécessaire : ce fut donc sur les instructions de Benoît IX, transmises par l'archevêque de Vienne, qu'un concile commun à la Viennoise et à la Séquanais fut convoqué à Montriond, dès 1041, à mi-chemin de l'une et de l'autre de ces deux provinces ¹. Ce concile imposa la trêve de Dieu du mercredi au lundi, pour compléter la paix qu'on devait garder de l'Avent à l'Épiphanie et de la Septuagésime à l'Octave de Pâques : l'évêque qui faiblirait dans l'application des règles édictées pourrait se voir déposer. Enfin, le 4 septembre 1042, l'archevêque de Vienne et l'épiscopat de Provence, avec l'archevêque d'Arles à sa tête, siégeaient avec celui de Septimanie, à Saint-Gilles, c'est-à-dire dans une localité qui, comme Montriond, se trouvait entre les provinces convoquées. Ce concile spécifiait que, pendant dix mois, jusqu'à la Nativité de Saint-Jean (24 juin), aucun chevalier ne pourrait porter les armes, sans être muni de la permission de son évêque ². Les mailles du réseau de la paix se resserraient de plus en plus, pour mettre les petits à l'abri des grands, et l'Eglise, en servant ainsi ses intérêts, venait de rendre un grand service à la civilisation menacée. Les courtisans des rois pouvaient, sans plus tarder, leur donner le mérite d'un résultat où ils n'étaient pour rien. Le 25 décembre 1041, Wipon disait au roi de Bourgogne, Henri ³ :

Quamvis nunc pacem teneat Burgundia per te,
Auctorem pacis tamen in te cernere quærit,
Et cupit in regis sua lumina pascere vultu.

.....

Utere nunc populis, tibi, rex, servire paratis !

C'est ainsi qu'on peut être à l'honneur sans avoir été à la peine.

et nos divina inspirante misericordia de cælo nobis transmissam jam accepimus » (*Huberti* pp. 272-274 et *Monum. Germ. hist.* Legum sectio IV, constitutiones, t. 1, 1893, pp. 596-597). Cf. Raoul Glaber. lib. V, cap. 1, § 15 : *Treuga Domini*.

¹ Statuit treugam Dei de mandato domini pape (*Huberti*, p. 302 et *Monum. Germ. Hist.* Const., t. 1, p. 599).

² *Huberti*, pp. 305 et suiv.

³ *Wiponis tetralogus*, vers 208-210, 215.

Cet exposé suffit : en Viennois, la paix publique fut donc rétablie par l'archevêque Thibaud, en 995, à la suite du concile d'Anse et la trêve de Dieu y fut introduite en 1041, par l'archevêque Léger à la suite du concile de Montriond.

On savait déjà que le texte de la Bible viennoise à dater est postérieur à la mort de l'archevêque Thibaud, c'est-à-dire au 21 mai 1001 ; puisque la stipulation de la trêve de Dieu n'y figure pas, il est antérieur à 1041. Les deux dates de 995 et de 1041 se trouvant écartées, il faut nécessairement que le texte soit de l'époque intermédiaire où la paix primitive fut renouvelée. C'est la période dont les jalons sont marqués par les conciles de Verdun-sur-le-Doubs en 1016 pour la Séquanais, de Héry en 1024 pour la Bourgogne française, de Poitiers en 1026, de Charroux en 1028 et de Bourges en 1031 pour la Guyenne. Si la marche de ce mouvement a été régulière, il a dû passer par le Viennois entre 1024 et 1026. Précisément, on sait que, dans le courant de 1025, se tint dans l'église Saint-Romain, près d'Anse, un concile où se trouvèrent réunis les archevêques de Lyon, de Vienne et de Tarentaise, avec les évêques d'Autun, de Mâcon, de Châlon, d'Auxerre, de Valence, de Grenoble, d'Uzès, d'Aoste et de Maurienne¹. On le sait par un acte du cartulaire de l'église Saint-Vincent de Mâcon. Si le premier concile tenu près Anse en 994-995 n'était connu par des sources différentes, notamment par un acte particulier tiré du cartulaire de Saint-Barnard de Romans², et si les noms des prélats n'étaient eux-mêmes pour la

¹ Anno MXXV dominice incarnationis convenerunt apud Ansam, in ecclesia sancti Romani, causa concilii, archiepiscopi cum pluribus episcopis, scilicet Burchardus Lugdunensis archiepiscopus noster, Burchardus archiepiscopus Viennensis, Amiso archiepiscopus Tarentasiensis, Helminus episcopus Eduensis, Gauslenus episcopus Matiscensis, Gaufrédus episcopus Cabilonensis, Hugo comes episcopus Autissiodorensis, Guigo episcopus Valentiniensis, Humbertus episcopus Gratianopolitensis, Aribaldus episcopus Uccienensis, Anselmus episcopus Augustensis et Urardus episcopus Maurianensis (*M. -C. Ragut : Cartulaire de Saint-Vincent-de-Mâcon, Mâcon. Em. Protat, 1864, pr. 304-305, n° DXVIII — Ph. Labbe, Sacrosancta concilia, t. IX, col. 859*).

² [19 octobre] 994 — [24 mars 995] Teuthbaldus sancte Viennensis ecclesie archipresul. . . . residentibus me et coepiscopis nostris quodam loco in episcopio Lugdunensi, in sinodali conventu, anno Dominice incarnationis dccccxciiii. . . . Signum Teuthbaldi Viennensis archiepiscopi. B[urch]ardus archiepiscopus Lugdunensis. S[ig]num Amizo presul Tarentasiensis. Vualterius episcopus Augustudunensis. Lanbertus pontifex Cabilonensis Leutbaldus Maticensis. Umbertus presul

plupart différents, on se demanderait vraiment si ces deux conciles n'en feraient pas qu'un seul. En effet, par un enchaînement de circonstances surprenant, chacun de ces conciles s'est tenu dans la même église, s'est trouvé composé du même nombre d'évêques, à la tête exactement des mêmes diocèses, après trente ans écoulés, et venus de quarante lieues à la ronde. On observe que, pareillement, il s'est tenu en 1028 un concile à Charroux pour renouveler la paix promulguée à Charroux en 989. Dans ces deux pays, ce fut sans doute une volonté bien arrêtée de fixer le rendez-vous au même endroit et de manière à ce que nul n'y manquât, pour renouveler le même acte solennel. Personne ne s'imaginera, bien entendu, que le concile d'Anse de 1025 a confirmé simplement le texte promulgué par le premier concile d'Anse en 995. Avec la progression du temps, en passant d'un pays à l'autre, les dispositions de la paix de Dieu s'étaient complétées peu à peu. Le concile de 1025 a donc dû prendre cette paix telle qu'elle ressortait des conciles les plus récents, c'est-à-dire de ceux de Héry en 1024 et de Beauvais en 1023 : il a dû opérer lui-même à ce texte ainsi transmis quelques petites modifications et améliorations, laisser de côté les clauses qui pouvaient concerner spécialement les pays où se trouvaient Héry et Beauvais, les remplacer par des clauses particulières au Lyonnais et au Viennois. C'est effectivement ce qui s'est produit et on peut d'autant mieux s'en rendre compte que le texte détaillé du serment prêté par l'évêque de Beauvais en 1023 a été très heureusement retrouvé par M. Paul Fabre, alors membre de l'Ecole française de Rome, dans l'un des fragments du ms. lat. 566 du fonds de la reine Christine au Vatican qui paraissent provenir de l'abbaye Saint-Remi de Reims en passant par le cabinet de Paul Petau. Quand on compare ce texte de 1023 avec celui de Vienne, on voit que tous deux sont presque identiques. Celui de Vienne est plus étendu, par suite de l'adjonction de quelques clauses spéciales au Viennois : si l'on ob-

Gracianopolitanensis. Guigo episcopus Valentinensis Ebrardus pontifex Mauriennensis. Anselmus pontifex Augustensis. Aribaldus Uticensis. Odilo, abba Cluniensis ecclesie. Ado abbas. Aldebertus abbas Insule Barbarensis ecclesie. Ugo abbas Sabiniensis ecclesie. Barnardus abbas. Othmarus prepositus Viennensis et ceteri abbates et canonici ejusdem ecclesie... Acta sunt hæc in basilica sancti Romani in loco qui vocatur Ansa vel territorio Lugdunensi, publice in concilio... anno secundo Rodulfi regis... (*Cartul.* de Saint-Barnard de Romans, nouvelle édition, pp. 65-68 n° 55).

serve uniquement les clauses communes aux deux textes, on constate que celui de Vienne contient quelques petites modifications. Ces modifications, les unes de style, les autres de substance, sont plutôt augmentatives que restrictives. Pour le style, il semble que le transcritteur de la paix à Vienne ait recherché quelques effets d'élégance. Il écrira *ullo modo non infringam* au lieu de *nullo modo*. Par contre, il introduira certaines expressions du langage courant. Il dira *suum averum tollam* au lieu de *suum habere* ; de même *propter fezuriam* au lieu de *per fidejussionem* ; il emploiera *deladamentum* et *deladabo* pour *delusionem* et *deludam* ; il dira *tales ais* pour *tales adjutus*. Il opérera certaines interversions comme *monachum non portantem arma secularia* au lieu de *monachum arma secularia non portantem*, et encore *talis fuerit presencialiter eorum culpa* au lieu de *talis presencialiter eorum culpa fuerit*. Il effectuera certaines précisions : il détaillera par exemple *in meo alodo aut in beneficio* au lieu de *in mea terra*. Il apportera certains compléments. Les uns, en deux mots ; comme *non asaliam nec aprehendam*, au lieu de *non asaliam* tout court. Les autres se composeront de phrases entières, comme le paragraphe relatif aux chasseurs, aux pêcheurs et aux oiseleurs, et, plus bas, celui qui concerne l'obligation courtoise de n'assaillir personne quand on sort en compagnie d'une noble femme. Désormais ces femmes ont droit aux égards de la paix, comme les clercs, les marchands et les vilains, à moins qu'elles ne se mettent en faute. La paix ainsi réorganisée, c'est le fondement du droit des gens. On y distingue les non-combattants des belligérants : on y stipule les droits de ceux-là et les devoirs de ceux-ci.

Par cette analyse il est donc établi que le texte viennois dépend du texte de 1023 et qu'il le suit de fort près. Pour des raisons topographiques, on pensait déjà qu'il se plaçait entre les conciles de Héry (1024) et de Poitiers (1026) : la critique du texte confirme ces raisons et il est désormais certain que le texte viennois fut établi dans le concile du Lyonnais, du Viennois et des Alpes Graies tenu en 1025 près d'Anse. Chacun des évêques présents à ce concile dut en faire prendre la transcription, en y joignant les particularités qui pouvaient concerner l'état spécial de son diocèse, afin de le faire jurer par le comte qui y était établi.

Ainsi, l'archevêque de Lyon Brochard dut faire jurer cette paix au

comte Gérard, fils d'Artaud et de Thiberge¹ ; Humbert, évêque de Grenoble, dut la faire jurer à son neveu, Guigues, pour le Graisivaudan où il l'avait installé², et au comte Humbert aux Blanches Mains, pour la Savoie³. Guigues, évêque de Valence, dut la faire jurer au comte Aymar, fils de Lambert et de Falectrude, beau-frère du comte lyonnais Gérard⁴.

A Vienne, l'archevêque Brochard (1001 † 19 août 1031) était fils du comte de Nyon Anselme et d'Alduid, précédemment concubine du roi de Bourgogne Gondré. Il avait deux frères et une sœur. L'un d'eux, Anselme, évêque d'Aoste, prévôt de l'abbaye Saint-Maurice et archichancelier du royaume, figure avec lui au concile d'Anse. L'autre, le comte Ulric, fut choisi par lui comme avoué de l'archevêché de Vienne et figure, en cette qualité, dans un acte du 19 août 1019. Leur sœur, Auxilie, avait épousé, dès avant le 2 avril 1003, le comte de Savoie, Humbert aux Blanches Mains⁵. Quand l'archevêque de Vienne mourra, l'épithaphe qui détaillera les mérites de son administration ne manquera pas de rappeler qu'il avait assuré la tranquillité de son église florissante par l'établissement d'une paix perpétuelle.

Dux sibi commissio fidus erat populo,
Agnos deffensans et fortiter hostibus instans,
Prosternens nocuos, belligerans cuncos.
Victricem palmam Domini perduxit in aulam,
Cum quo perpetuâ pace viget placida⁶.

C'est la paix promulguée dans le concile de 1025 que le trait final de cet éloge rappelle ainsi. On voit quelle importance et quel reten-

¹ C'est Gérard qui vivait alors ; on le rencontre depuis le mois de mars 1010 (Cluny n° 2673) jusqu'au milieu du siècle (cart. de Savigny n° 730 ; Cluny n° 2980).

² Il s'agit de Guigues, fils de Gotelonne et de Guigues, connu depuis le 6 juin 1009 (cart. de Saint-André, append. 38^e) jusqu'au 27 janvier 1052/3. (Cart. de Saint-Barnard, nouv. éd. n° 104). Les origines de la Maison d'Albon donneront lieu à un mémoire spécial.

³ Les actes mentionnent Humbert du 25 janvier 1000 au 14 juin 1043. (*Les origines de la Maison de Savoie*, 1899, p. 501).

⁴ Aymar est connu du 27 juin 985 (Cluny n° 1715) à 1037 (Cluny n° 2921).

⁵ Voir *Les origines de la Maison de Savoie*, 1899, pp. 465-481.

⁶ *Joan. a Bosco*, Floriacensis vetus bibliotheca, Lævum Xyston, p. 65.

tissement les contemporains donnaient à cette victoire de l'épiscopat sur la féodalité.

Le prince qui jure cette paix, en 1025, délimite avec grand soin la région dans laquelle il la maintiendra. La simple énumération de ces limites précises suffit à déterminer avec certitude le nom de celui qui s'engage :

« Hęc omnia suprascripta adtendam in episcopatu Viennensi et »
 « comitatu, et in episcopatu Belicensi sive comitatu, et in episco »
 « patu Lugdunensi sicut Rodanus currit usque ad episcopatum »
 « Viennense[m] et Belicense[m], et de Ulevio usque ad Montem »
 « Altreium et de Monte Altreio et Castellare quę vocatur Dorcas in »
 « ista parte, sicut aqua Saveria est que Lacurios exit et intrat in »
 « Rodanum, et sicut Munitus est et Ledisia usque ad Scalas et »
 « sicut est Kalesius et Mons Sancti Martini usque ad Sanctum »
 « Vincentium usque in Isera, et Isera currit usque in Rodanum »
 « et comitatu Salmoriacensi. »

Le rédacteur de ce texte délimite successivement l'ouest, le nord, l'est et le sud. Ses engagements, le prince les observera dans l'évêché de Vienne et le comté, dans l'évêché de Belley et le comté (sur la rive gauche du Rhône¹), dans l'évêché de Lyon (pareillement sur la rive gauche du Rhône²), et en remontant le cours de ce fleuve, jusqu'au

¹ Sur la rive gauche, le diocèse de Belley se trouvait délimité par le territoire actuel des communes suivantes : les Avenièrres, le Bouchage, Thuellin, Veyrins, Corbelin, Faverges, la Bâtie-Montgascon, Saint-André-le-Gaz, Fitolieu, Chimilin, Romagnieu, Pressins, Velanne, Saint-Martin-de-Vaulserre, Saint-Albin-de-Vaulserre, et, franchissant le Guiers, Saint-Béron, Saint-Franc, la Bauche, Attignat-Oncin, Lépin, Aiguebelette, Nances, Novalaise, Verthemex, Meyrieux-Trouet, Saint-Paul, Saint-Jean-de-Chevelu, Billième, Ontex et Lucey. M. Auguste Prudhomme, archiviste de l'Isère, a bien voulu noter que Velanne et les Rivoires furent démembrés de Saint-Geoire par une loi du 16 avril 1884 et érigés alors en communes. Mais, avant 1790, Velanne dépendait de la paroisse de Saint-Jean-d'Avelanne et, par conséquent, du diocèse de Belley ; Saint-Sulpice-des-Rivoires dépendait déjà, au contraire, de la paroisse de Saint-Geoire et, par conséquent, du diocèse de Vienne (Lettre du 27 octobre 1903). Cf. Carte de l'intérieur : Feuilles xxiii-25, 26 et 27 ; xxiv-26.

² Sur la rive gauche, le diocèse de Lyon comprenait les archiprêtres de Meyzieu et de Morestel. Il se trouvait délimité par le territoire actuel des communes suivantes : 1° Solaize, Saint-Symphorien-d'Ozon, Corbas, Mions, Saint-Pierre-de-

point où il touche l'évêché de Vienne et le Bugey ¹, puis (sur la rive droite) de Loyettes ² (en remontant au nord) jusqu'au mont Outriaz ³, de là (en se dirigeant de l'ouest à l'est) du mont Outriaz au Châtelard qui porte le nom de Dorches ⁴, de là (en descendant du nord au sud le long du Rhône) par le canal de Savières ⁵ qui débouche en face de Lavours ⁶ et se jette dans le fleuve, et (en repassant sur la rive gauche), de là, par le mont du Chat ⁷ et la Leisse ⁸ jusqu'aux Echelles ⁹, de là

Chandieu, Heyrieux, Grenay, Saint-Laurent-de-Mure, Colombier-Saugnieu, Chavagnieu, Janneyrias et Anthon, en face de l'embouchure de l'Ain. 2° La Balme, Saint-Baudille, Optevos, Siccieu-Saint-Julien et Carisieu, Trept, Soleymieu, Sermerieu, Morestel, Saint-Victor-de-Morestel et Brangues. Y ajouter l'enclave de Dolomieu. On ne peut connaître sûrement les limites d'un diocèse que par les visites épiscopales, mais les érudits préfèrent publier les pouillés qui laissent des incertitudes à ce point de vue. (*Pouillé du diocèse de Lyon en 1743* après la création du diocèse de Saint-Claude, contenant la nomenclature et les revenus des paroisses et bénéfices... Saint-Etienne, P. Chevalier, 1879, pp. 51-52, 60-62. Extr. du Recueil de mém. de la Diana, t. v.). M. Auguste Prudhomme a eu l'obligeance de vérifier que Corbas fut érigé en commune en 1860 : auparavant cette localité appartenait à Marennes (Lettre du 27 octobre 1903). Mais, au moyen âge Corbas dépendait de Vénissieux et, par conséquent, du diocèse de Lyon. Cf. *Guigue*, *Obit. Lugd. ecl.*, p. 132 : *Apud Corbas, in parrochia de Vinicies* (Lettre de M. Devaux du 18 Décembre). — Feuilles *xxi-25*, *xxi-26* ; *xxii-25*, *xxii-26* ; *xxiii-25* et *26*.

¹ C'est-à-dire, en remontant le Rhône jusqu'à l'embouchure de l'Ain : Anthon est encore au diocèse de Lyon. Chavanoz, en face de Loyettes, est la première localité du diocèse de Vienne. Loyettes, sur la rive droite et au diocèse de Lyon, était la première localité dépendant du Bugey.

² Loyettes (Ain, arr. Belley, cant. Lagnieu) est un diminutif de Loyes. *Ulevium* a pu donner Loyes, d'où Loyettes, comme *Olevescum* a donné La Louvesc.

³ *Altreiam* représente un primitif *Alteriacum* : son identification avec Outriaz (Ain, arr. Nantua, cant. Brenod) est due à l'obligeance de M. l'abbé A. Devaux, doyen de la Faculté des Lettres à l'Institut catholique de Lyon, dont les travaux sur la phonétique dialectale et la toponomastique régionale sont si appréciés (Lettre du 2 juin 1903). Voir carte de l'intérieur : Feuille *xxii-25*, *xxii-24* et *xxiii-24*.

⁴ Dorches, *Dorcas* (Ain, arr. Belley, cant. Seyssel, comm. Chanay). Feuille *xxiii-25*.

⁵ Le canal de Savières, *Saveria*, émissaire du lac du Bourget dans le Rhône.

⁶ Lavours, *Lacurios* (Ain, arr. et cant. Belley).

⁷ Le *mons Munitus* est devenu le mont du Chat. (*Les Origines de la Maison de Savoie*, 1899, p. 367). Feuilles *xxiii-26*, *xxiv-26*.

⁸ La Leisse, *Ledisia*, *Lisid*, se jette dans le lac du Bourget. Feuille *xxiv-26*. (*Ibid.* p. 380).

⁹ Les Echelles, *Scalas* (Savoie, arr. Chambéry). Feuille *xxiii-27*.

par Chalais¹ et Mont-Saint-Martin² jusqu'à Saint-Vincent-du-Plâtre³ et à l'Isère, en suivant le cours de l'Isère jusqu'au Rhône, ce qui englobe le comté de Sermorens⁴ et termine le pourtour des limites.

La paix s'applique donc au Viennois, au Bugey et au pays de Sermorens : sur la rive gauche du Rhône, elle englobe le diocèse de Vienne, une partie du diocèse de Belley et du diocèse de Lyon, le pays de Sermorens. Sur la rive droite, elle s'étend au surplus du Bugey. Le Bugey comprend sur cette rive, non seulement le diocèse de Belley⁵, mais, vers l'occident, la partie du diocèse de Lyon placée sur la rive gauche de l'Ain en remontant au nord jusqu'à Poncin et Outriaz, point où le diocèse de Lyon rencontre celui de Genève, vers la source de l'Albarine⁶. Le Bugey, y comprend aussi vers l'orient la partie du diocèse de Genève placée sur la rive droite du Rhône en descendant à partir de Dorches jusqu'à Lavours et Cressin⁷. Il est

¹ Chalais, *Kalesium*, ou mieux *Calesium* (Isère, arr. Grenoble, cant. Voiron, comm. Voreppe). Feuille xxiii-27.

² Mont Saint-Martin, *Mons Sancti Martini* (Isère, arr. et cant. Grenoble). Feuille xxiii-27.

³ Saint-Vincent-du-Plâtre, *Sanctum Vincentium* (Isère, arr. Grenoble, cant. Voiron, comm. Voreppe). Feuille xxiii-27.

⁴ Sermorens, *Salmoriacum* (Isère, arr. Grenoble, cant. et comm. Voiron). Feuille xxiii-27.

⁵ Sur la rive droite, le diocèse de Belley se trouvait délimité par le territoire actuel des communes suivantes : Brégnier, Prémeyzel, Saint-Bois, Conzieu, Ambléon, Innimond, Ordonnaz, Conand, Arandas, Argis, Oncieu, Evosges, Lacoux, Longecombe, Thézillieu, Virieu-le-Grand, Cuzieu, Chazey-Bons, Magnieu, Saint-Champ et Massignieu-de-Rives. Feuilles xxiii-25, xxiii-26.

⁶ C'est exactement l'archiprêtré d'Ambronay, en descendant la rive droite du Rhône depuis Saint-Benoît, Groslée et Lhuis jusqu'à Loyettes, en remontant la rive gauche de l'Ain de Loyettes jusqu'à Poncin, en se dirigeant de l'ouest à l'est, de Poncin jusqu'à Outriaz, par Jujurieux, Boyeux-Saint-Jérôme, Corlier, Izenave et Lantenay, finalement en redescendant le long des limites du diocèse de Belley, d'Outriaz à Saint-Benoît. (Pouillé du diocèse de Lyon en 1743, pp. 16-19). Feuilles de l'intérieur xxii-24, xxii-25, xxiii 24, xxiii-25 et xxiii-26.

⁷ C'est exactement la partie du décanat de Ceyzérieu placée sur la rive droite du Rhône, en remontant la rive droite du Rhône depuis Cressin-Rochefort et Lavours jusqu'à Dorches, en se dirigeant de l'est à l'ouest, depuis Dorches jusqu'à Brenod par Corbonnod, Songieu, Hotonnes, Grand et Petit Abergement, puis en redescendant le long des limites du diocèse de Belley, de Brenod à Cressin-Rochefort. Le décanat de Ceyzérieu comprenait aussi la Chautagne sur la rive gauche, c'est-à-dire

impossible d'être plus précis que le rédacteur de ce texte. On ne dit pas que la paix s'étende au Viennois placé sur la rive droite du Rhône¹. A titre de compensation, puisque le Lyonnais de la rive gauche dépend de Vienne, il est probable que le Viennois de la rive droite, en partie au moins, dépend de Lyon.

Après avoir parlé de l'évêché de Vienne et du comté de Viennois, de l'évêché de Belley et du comté de Bugey, le rédacteur parle du comté de Sermorens sans dire de quel diocèse il dépendait. En fait, la paix le rattache politiquement à Vienne, comme elle y rattache la partie du diocèse de Lyon placée sur la rive gauche du Rhône ; mais ce silence est significatif. Le comté de Sermorens était une zone litigieuse dont les évêques de Vienne et de Grenoble se disputaient la

Motz, Serrières, Ruffieux, Chindrieux, Vions, Chanaz, Conjux et Saint-Pierre de-Curtille. Mais cette dernière partie était rattachée à la Savoie et non pas au Bugey. (*Fleury. Histoire de l'église de Genève depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1802, avec pièces justificatives. Genève, Grossey et Trombley, t. I, 1880, pp. 410-428 : Visites pastorales de 1481-1483 et carte hors texte du diocèse de Genève au xiv^e siècle*). Feuilles de l'intérieur : xxiii-24, 25 et 26, xxiv-25 et 26.

¹ Sur la rive droite du Rhône, le diocèse de Vienne comprenait en 1790 les archiprêtres d'Annonay et de Saint-Félicien en Vivarais, ceux de Bourg-Argental et de Condrieu en Forez. Cette dépendance du Forez et du Vivarais remonterait donc, au moins, au xi^e siècle. Les archiprêtres dépendant ainsi du Forez s'étendaient en descendant la rive droite, de Loire à Charnas ; leurs limites se dirigeaient ensuite du nord-est au sud-ouest et de Charnas à Lafarre, par Vinzieux, Maclas, Saint-Apollinard, Saint-Julien-Molin-Molette, Saint-Marcel-lès-Annonay, Burdigne, Vanosc, Vocance, Satillieu et La Louvesc ; elles remontaient enfin à l'ouest de Lafarre à Loire par La Louvesc, Saint-Pierre-des-Macchabées, Saint-Julien-Vocance, Monestier, Vanosc, Burdigne, Saint-Sauveur, la Versanne, Bourg-Argental, Colombier, Vêranne, Roizey, Pelussin, Chuyer, La Chapelle, Condrieu, les Haies.

Les archiprêtres dépendant du Vivarais s'étendaient en descendant la rive droite de Serrières à Saint-Jean-de-Muzols, avec l'enclave de Mauves, Plats et Glun ; leurs limites méridionales se dirigeaient ensuite, de l'est à l'ouest et de Saint-Jean-de-Muzols à Nozières, par Lempis, Etables, Colombier-le-Vieux, Bosas, Arlebosc et Empurany ; elles remontaient du sud-ouest au nord-est et de Nozières (limitrophe de Lafarre) à Serrières, par Pailharès, Vaudevant, Préaux, Saint-Romain-d'Ay, Saint-Alban-d'Ay, Roiffieux, Villevocance, Annonay, Boulieu, Savas, Saint-Jacques-d'Atticieux, Brossaine (?), Savas et Felines. (*Ul. Chevalier. Statistique ecclésiastique : pouillé du diocèse de Vienne, Romans, 1875, in-8° de 68 pp. Extrait du Bull. de la Soc. départ. d'archéol. et de statist. de la Drôme, 1866, pp. 224-239, 347-356 ; t. II, 1867, pp. 158-168, 391 400 ; t. IV, 1869, pp. 197 206, 302 312*). Cf. Feuilles de l'intérieur, xxi-26, xxii-26, xxi-27, xxi 28.

juridiction : on ne dit donc pas s'il dépend au spirituel de l'un ou de l'autre. Les limites orientales, indiquées entre le mont du Chat ou la Leisse et l'Isère, sont précieuses à connaître parce que ce sont celles du comté de Sermorens telles qu'elles existaient alors vis-à-vis de la Savoie et du Graisivaudan, régions qui faisaient partie du diocèse de Grenoble proprement dit.

Plus tard, et à partir de la transaction homologuée le 2 août 1107¹, les limites entre les diocèses de Vienne et de Grenoble, depuis le diocèse de Belley et le Guiers jusqu'à l'Isère, devinrent les suivantes.

Grenoble fut désormais borné par le terroir actuel des communes de Miribel-les-Echelles, Saint-Aupre, Saint-Nicolas-de-Macherin, Voiron, Moirans, Charnècles, Rives, Beaucroissant, Tullins, Morette, la Forteresse, Quincieux, Nerpoul-et-Serres, Chasselay, Vinay, Beaulieu et Têche.

Ce qui, pour Vienne, correspond à Voissant, Merlas², Massieu, Chirens, la Murette, Saint-Cassien, Réaumont, Saint-Blaise-du-Buis, Apprieu, Colombe, Izeaux, Saint-Paul-d'Izeaux, Plan, Saint-Gecirs, Saint-Michel-de-Saint-Geoirs, Brion, Saint-Pierre-de-Bressieux, Roybon, Varacieux, Saint-Vérand et Saint-Sauveur.

On sait que le comté de Sermorens représentait un démembrement

¹ *Les origines de la Maison de Savoie. Notes additionnelles, 1901, pp. 269-272.*

² Le terroir de Saint Sixte, dans la commune de Merlas, faisait cependant partie, comme Saint Nicolas de Macherin, du diocèse de Grenoble, d'après la carte de ce diocèse (*Carte du Diocèse de Grenoble. Divisée en ses quatre Archipretré (sic).* Dressée sur plusieurs Cartes levées sur les lieux et assujétie aux dernières observations astronomiques de Mess^{rs} de l'Académie Royale des Sciences. Par M^r de Beaurain, Géographe ord^{re} du Roy. Dédié à Monseigneur Jean de Caullet, Evêque et Prince de Grenoble Par son très Humble et très Obéissant serviteur de Beaurain. A Paris, chés l'Auteur, quay des Augustins près la rue Gilles le-Cœur. Desbruslins sculpsit. Avec privilège du Roy. 1741. Cuivre de 512^{mm} de large sur 506^{mm} de haut et, avec les listes marginales, de 648^{mm} de large sur 516^{mm} de haut). Cf. pour les limites du diocèse : *Ul. Chevalier*, Visites pastorales et ordinations des évêques de Grenoble de la maison de Chissé. Lyon, Brun, 1874, in-8° (Doc. histor. inédits sur le Dauphiné, 4^e livr.) et *Charles Bellet*, Notes pour servir à la géographie et à l'histoire de l'ancien diocèse de Grenoble. (Bull. d'hist. ecclés. et d'archéol. relig. des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers, 2^e année, 1881-1882, pp. 1-14, 45-48, 178-191, 232-241 avec hors texte : *Carte de l'ancien diocèse de Grenoble au moyen dge* dressée par l'abbé Bellet. Al. Achéto, lith. Imp. lith. J. Parnin, Tournon).

ancien de la cité de Grenoble auquel avait été uni un démembrement correspondant de la cité de Vienne représenté par le comté de Tullins.

Les comtés grenoblois de Sermorens et viennois de Tullins avaient eu, depuis leur réunion jusqu'en 1107, les limites orientales que la paix de 1025 trace entre le diocèse de Belley et l'Isère.

La mention de la Leisse, comme limite, entre le mont du Chat et les Echelles, tend à indiquer que la rive gauche de ce cours d'eau, au moins dans la partie la plus proche du lac du Bourget, appartenait alors au diocèse de Belley et non pas, comme plus tard, à celui de Grenoble. De fait, on y remarque la commune de Saint-Sulpice, dont le patron rappelle plutôt Belley que Grenoble. Dans cette hypothèse, la limite orientale du diocèse de Belley, depuis Ontex jusqu'à la Bauche se serait étendue de manière à comprendre la Chapelle-du-Mont-du-Chat, Bourdeau, le Bourget, la Motte-Servolex, Bissy, Cognin, Saint-Sulpice, Vimines, Saint-Cassin, Saint-Thibaud-de Couz et Saint-Jean-de-Couz. C'est une hypothèse plausible, mais rien de plus.

La frontière orientale du comté de Sermorens-Tullins partait donc des Echelles, sur le Guiers, pour aboutir à Saint-Vincent-du-Plâtre sur l'Isère. Elle englobait le terroir des communes suivantes : les Echelles, Entre-deux-Guiers, Saint-Laurent-du-Pont, Saint-Joseph-de-Rivière, Saint-Julien-de-Ratz, Pommiers, Mont-Saint-Martin et Voreppe¹.

¹ Par conséquent, St-Pierre-de-Génébroz, Saint-Christophe, Corbel, St-Christophe-entre-deux-Guiers, Saint-Pierre-de-Chartreuse, les deux Saint-Pierre-d'Entremont et Entremont-les-Vieux restaient au diocèse de Grenoble, en dehors du pays de Sermorens. Et, en effet, ce fut l'évêque de Grenoble saint Hugues qui installa dans ces montagnes les chartreux. On sait que les moines appartenant aux ordres contemplatifs, comme les chartreux et les cisterciens, recherchaient surtout les pays écartés et les localités placées sur les limites des diocèses. Leur coutume était de se soustraire volontiers à la juridiction de l'ordinaire soit en fait, soit en droit. Placés sur les limites, leurs maisons ne formaient pas d'enclaves encombrantes. Ils y étaient plus tranquilles et gênaient moins. La Grande-Chartreuse était ainsi à la limite du diocèse de Grenoble, vers le comté de Sermorens rattaché politiquement au Viennois : par contre, Chalais était à la limite du comté de Sermorens-Tullins, vers le Graisivaudan. On trouve Haute-Combe à la limite du diocèse de Genève, vers les diocèses de Belley et de Grenoble ; Saint-Chef à la limite du diocèse de Vienne, près de ceux de Lyon et de Belley ; Meyriat, à la limite du diocèse de Lyon, vers celui de Genève et le Bugey ; Tamié à la limite du diocèse de Tarentaise, vers ceux de Genève et de Grenoble ; Léoncel et Bouvante à la limite du

Reste à reconnaître ce qui, dans le comté de Sermorens-Tullins, provenait du comté grenoblois de Sermorens ou du comté viennois de Tullins.

La transaction de 1107 donne l'étendue du comté de Sermorens-Tullins, sur la rive droite de l'Isère, dans son ensemble et sans distinguer¹. Mais, la Maison de Savoie au ^{xiii}^e siècle ne dominait plus que le Viennois septentrional et le comté de Sermorens proprement dit, pendant que les Dauphins dominaient la région de Tullins et le Viennois méridional. En connaissant la zone d'influence de la Maison de Savoie vers la fin du ^{xiii}^e siècle, on doit donc pouvoir distinguer assez bien l'ancien comté viennois de Tullins de l'ancien comté grenoblois de Sermorens².

Les seules indications fournies par quelques actes tirés des cartulaires sont que Chélieu, Châtonnay et Charancieu se trouvaient dans le Sermorens grenoblois, tandis que Vinay et Vourey se trouvaient en Sermorens viennois. L'Isle-d'Abeau, Bascuirieu et Vézeronce étaient en dehors³.

Enfin, la toponomastique est de quelque secours. Le nom de Marc, porté par Beauvoir-de-Marc et Villeneuve-de-Marc, paraît indiquer la

diocèse de Die, vers celui de Valence et non loin de celui de Grenoble; Durbon, à la limite du diocèse de Gap, vers celui de Die; Bonpas à la limite du diocèse d'Avignon vers celui de Cavaillon; Sénanque, à la limite du diocèse de Cavaillon, vers ceux de Carpentras et d'Apt; Montrieux, à la limite du diocèse de Marseille, vers celui de Toulon; la Verne, à la limite du diocèse de Toulon, vers celui de Fréjus. D'autres exemples ne manqueraient pas.

¹ Lyon, 29 janvier [1107]. La transaction de ce jour fut ratifiée à Saint-Pierre-d'Allevard par Pascal II, le 2 août suivant. (*Ulcienensis ecclesie chartarium*, Augustæ Taurinorum, MDCCCLIII, pp. 65-67, n° LXV).

² *Les origines de la Maison de Savoie*. Notes additionnelles, 1901, pp. 294-296.

³ 5 mai 739, in ipso pago Viennense Baccoriaco super fluvium Carusium (*Les Origines*, pp. 382-383).

12 septembre [878].. in pago.. Salmoriacence et Gratianopolitano Caduliacum villam (*R. Poupardin*, Le royaume de Provence, pp. 403-405; *G. de Manteyer*. *Les Origines*, notes additionnelles, p. 269, n° 3).

25 janvier [1000], et 2 avril [1003] in pago Gratianopolis, in agro Salmoriacense, in villa Catonaco (*Les Origines*, p. 369).

[25 mars — 6 septembre] 1032, in pago Viennensi, in agro Corsoriacense, in Insula sitam inter Bulburum et Carusium... in pago Gratianopolitano sive Salmoriacense... in villa... Carenciacus (*Ibid.* pp. 381-382).

28 mai 980/1, in pago Vienensi, in agro Salmoriacensi in villa... Vinaico...

limite occidentale du comté de Sermorens¹. Porté jadis par la localité de Saint-Didier, dénommée maintenant Saint-Didier-de-Bizonnes, il devait indiquer en cet endroit la limite septentrionale du même comté². Cette commune est séparée, au nord, de Belmont par un vieux chemin près duquel on remarque les lieux dits *la Grand Vie* et *la Voie de Vienne*; il s'agit sans doute de l'ancienne voie provenant de Vienne. C'est probablement ce même chemin qui sert de limites, entre Estrablin et Moidieu d'une part au nord, Eyzin-Pinet de l'autre au sud; puis, entre Sainte-Anne-d'Estrablin au nord et Châtonnay au sud. Dans ce cas, il devait passer entre Beauvoir-de-Marc au nord et Villedieu-de-Marc au sud. Un hameau dit *le Marc*, dans la commune d'Eclosse et près de la limite orientale, emplace exactement le nom porté jadis par Saint-Didier qui est très voisin d'Eclosse. Pour terminer, le nom de *la Faim* (sic), porté jadis par Saint-Michel-de-Saint-Geoires³, doit rappeler la limite méridionale du comté de Sermorens. On observe que le vocable *Fines* était employé à l'époque gallo-romaine; mais, le vocable *Marcam* ou *Marcum* ne peut remonter plus loin que l'époque du haut moyen âge, pour désigner l'emplacement des limites d'une cité. Il est donc évident que vers

in episcopatum Viennensi, in villa.. Vinaico (*Cart. de St-Barnard de Romans*, nouv. éd., n° 43). L'acte est du samedi, 5 des calendes de juin et non pas de janvier. Cette concordance du samedi et du 28 mai tombe en 981, pour le style moderne. Dans *les Origines*, notes additionnelles, p. 270, note 23, on avait suivi à tort le système de l'éditeur. Cf. *Cart. de St-Barnard*, n° 47 : *Vicinaico* et n° 85.

6 mai [998] in agro Salmoracensi in archiepiscopatu Viennense, in villa... Vouredo (*Ul. Chevalier. Cart. de St-André. Append. 103**).

Un autre texte place une localité dans le pays de Sermorens sans indiquer, comme les précédentes, si elle se trouve dans la partie viennoise ou dans la partie grenobloise de ce pays. Mai [975-977] in pago Salmorecensi in agro vel villa que dicitur Passeranis (*Ibid.* n° 18). Il s'agit peut-être de Passeron (comm. St-Clair-de-la-Tour)

¹ *Les Origines*. Notes additionnelles, p. 295, note 3.

² *Ul. Chevalier*. Pouillé de Vienne (*Bull. de la Soc. de la Drôme*, t. iv, 1869, p. 305).

³ *Ibid.* p. 303. D'après un renseignement dû à l'obligeance de M. Chenavaz, député de l'Isère, le cours d'eau qui prend naissance sur le terrain de la Forteresse et qui va rejoindre le Rival sur le terrain de St-Geoires, s'appelle à proprement parler le Glier (Lettre du 2 novembre 1902). La carte de l'Intérieur, le dénomme simplement ruisseau de la Forteresse : on sait que, plus au nord, se trouve une plaine dite : plaine du Liers.

Saint-Michel-de-Saint-Geoirs passait, dès l'époque antique, la limite entre, au nord, le pays grenoblois de Sermorens et, au sud, le pays viennois de Tullins. Sur le terroir de la commune limitrophe de Saint-Geoirs, existe un hameau qui porte le nom de Molezin et ce nom pourrait bien dériver de *Malum Vicinum*, expression qui, pour être d'une époque plus tardive que *Fines* et *Marcam*, serait presque aussi significative.

Une dernière série d'indices peut être fournie par les églises dédiées à saint Christophe. En effet, si les autels dédiés à saint Michel sont généralement placés sur une hauteur et si les autels dédiés à saint Barthélemy sont quelquefois placés dans une île¹, il est facile de remarquer que saint Christophe avait pour spécialité de marquer les limites. Cette vocation vient d'un simple jeu de mot : Christophe est, par définition, celui qui porte le Christ ; c'est donc la croix et l'usage chrétien était de marquer les frontières par une croix². Or, dans le diocèse de Vienne et sur la rive gauche du Rhône, dix églises au moins étaient dédiées à ce saint : celles du Pin et de Belmont, dans l'archiprêtré de Virieu, de Montagnieu dans celui de la Tour, de Moras ou de Veyssillieu dans celui de Crémieu, de Châtonay et de Charantonay dans celui de Beauvoir, du Châlon dans celui de Romans, de Saint-Christophe et de Montmiral, dans celui de Saint-

¹ Par exemple à Rome et à Paris. Dans le diocèse de Vienne, six églises étaient dédiées à ce saint : à St-Barthélemy-de-Vals, Oytier, Chaumont, Châponay, St-Barthélemy de-Beurepaire et Givray ; elles se trouvent plutôt en plaine et dans le voisinage d'un cours d'eau que sur des hauteurs. Dans celui de Genève, il y en avait une à Anthy sur le bord du lac.

² Pour se borner à quelques exemples pris sur la carte là où une localité garde ce nom, on voit dans le diocèse de Grenoble, Saint-Christophe-en-Oisans, à la limite des diocèses de Grenoble, Gap et Maurienne (puis Embrun) ; Saint-Christophe et Saint-Christophe-entre-deux-Guiers, à la limite des diocèses de Grenoble et Belley. Dans le diocèse de Gap, Saint-Christol-de-Beauveset (comm. Mirabeau), à la limite des diocèses de Gap, Digne et Riez ; Saint-Christol (comm. Eygaliers) à la limite des diocèses de Gap et Vaison. Dans le diocèse d'Apt, Saint-Christol, à la limite des diocèses d'Apt, Sisteron et Carpentras. Dans le diocèse de Vaison, la chapelle Saint-Christophe (comm. Lafare) à la limite des diocèses de Vaison, Orange et Carpentras ; la Saint-Christole (comm. Tulette), à la limite des diocèses de Saint-Paul-Trois-Châteaux, Orange et Vaison. Dans le diocèse de Grasse, Saint-Christophe n'est pas très éloigné des diocèses de Vence et de Fréjus.

Marcellin¹. Il serait bien surprenant que la plupart de ces églises ne rappellent pas les limites du Viennois et du Graisivaudan.

En tenant compte de tous ces indices, on voit en effet qu'ils concordent. Le comté de Sermorens grenoblois a dû être à peu près identique, comme étendue, aux cinq archiprêtrés de Valdaine ou Saint-Geoire, de Virieu, de la Côte-Saint-André, de Bressieux et de Beauvoir-de-Marc, dont le territoire, depuis 1107, a fait partie du diocèse de Vienne. Il faut y ajouter, les localités septentrionales attribuées à Grenoble en 1107.

Cela étant, le pourtour du comté de Sermorens grenoblois doit être tracé par le terroir des communes suivantes : les Echelles, Miribel-les-Echelles², Voissant, Saint-Bueil, Saint-Geoire, Saint-Sulpice-des-Rivoires³, Montferrat, la Bâtie-Divisin (Recoing), Charancieu, les Abrets, Saint-Ondras, Chassignieu, Chélieu, Doissin, Montrevel, Belmont⁴, Flachères, Champier⁵, Châtonnay, Saint-Anne-d'Estrablin, Meyrieu, Saint-Jean-de-Bournay, Charantonnay, Beauvoir-de-Marc⁶, Royas, Villeneuve-de-Marc⁷, Bossieu, Faramans, Pajay, Penol⁸, Marcilloles, Viriville, Marnans, Saint-Pierre-de-Bressieux,

¹ Ul. Chevalier, Pouillé de Vienne.

Pour Charantonnay, voir l'acte d'avril 857, in *pago Viennense in agro Carentonico ipsum Carentennacum villam cum ecclesiis 11 que sunt constructe in honore et veneratione beati Mauricii et sancti Christophori martyris*. (Cart. St-Maurice n° 73; St-André App. 105⁸); il ne faut pas confondre cette église avec celle de Châtonnay également dédiée à Saint-Christophe. Pour Châtonnay, voir l'acte de 1055: *totam ecclesiam sancti Christofori in Catonaico*. (Cart. St Pierre-de-Vienne, 70; St André, App. 54.)

² Ces deux localités sont dans la région attribuée à Grenoble en 1107.

³ Ces quatre localités forment la limite septentrionale de l'archiprêtré de St-Geoire.

⁴ Ces dix localités forment la limite septentrionale de l'archiprêtré de Virieu.

⁵ Ces deux localités forment la limite septentrionale de l'archiprêtré de la Côte-Saint-André.

⁶ Ces six localités forment la limite septentrionale de l'archiprêtré de Beauvoir-de-Marc.

⁷ Ces deux localités doivent former la limite occidentale du comté de Sermorens et se trouvent empruntées à l'archiprêtré précédent. Cet archiprêtré comprenait aussi sa part de la banlieue de Vienne avec Moidieu, Estrablin, Jardin, St-Sorlin, Châlons, Cour-et Buis, Eyzin-Pinet, Savas-Mépin, Meyssiès et Saint-Julien-de-l'Herms; mais il est impossible que le comté de Sermorens s'étendit ainsi jusqu'aux portes de Vienne et l'indice du nom de Marc confirme cette impossibilité en montrant qu'il ne devait guère dépasser Beauvoir et Villeneuve, si même il les dépassait.

⁸ Ces quatre localités sont à la limite occidentale de l'archiprêtré de la Côte-Saint-André.

Brion, Saint-Michel-de-Saint-Geoirs, Saint-Geoirs, Plan, Saint Paul-d'Izeaux¹, Le Grand-Lemps², Apprieu, Saint-Blaise du-Buis, Réaumont Saint-Cassien³, Voiron, Coublevie, Saint-Julien-de-Ratz, Saint-Joseph-de-Rivière, Saint-Laurent-du-Pont et Entre-deux-Guiers⁴.

De même, le comté de Sermorens viennois, ou comté de Tullins, a dû, sur la rive droite de l'Isère, tel qu'il existait jusqu'en 1107, être composé de ce qui reste de localités attribuées alors à Grenoble. Cela étant, son pourtour au nord de l'Isère doit être tracé par le terroir des communes suivantes : Pommiers, Mont-Saint-Martin, Voreppe, la Buisse, Saint-Jean-de-Moirans, Moirans, Charnècles, Rives, Beaucroissant⁵, Tullins, Morette, la Forteresse, Quincieux, Nerpoul-et-Serres, Chasselay, Nerpoul-et-Serres, Vinay et Têche⁶.

Si le comté viennois de Tullins n'en avait jamais compris d'avantage, il aurait été bien étroit⁷. La transaction de 1107 permet de voir que, primitivement, la partie la plus importante de son territoire ne se trouvait pas sur la rive droite, mais sur la rive gauche de l'Isère et au nord de la Bourne. En 1107, Vienne renonce définitive-

¹ Ces dix localités achèvent la limite occidentale et forment la limite méridionale de l'archiprêtré de Bressieux.

² Cette localité est à la limite méridionale de l'archiprêtré de la Côte-Saint-André.

³ Ces quatre localités, sur la limite méridionale, forment l'extrémité de l'archiprêtré de Saint-Geoire.

⁴ Ces six localités sont dans la région attribuée à Grenoble en 1107.

⁵ Le couvent de Parménie se trouvait dans cette commune.

⁶ Ces seize localités sont dans la région attribuée à Grenoble en 1107. A remarquer dans la commune de Voreppe, le lieu dit le Péage, placé à l'extrémité du comté de Tullins. Par contre, lui faisant face à l'extrémité du Graisivaudan proprement dit, le hameau de la Garde, dans la commune de Fontanil, limitrophe de Voreppe.

⁷ Les églises Saint-Christophe de Châlon, dans l'archiprêtré de Romans, de St-Christophe-et-le-Laris et de Montmiral, dans celui de Saint Marcellin, tendent à prouver que primitivement le pays viennois de Tullins, comprenait également l'archiprêtré de Saint-Marcellin. Sa frontière occidentale en s'éloignant de l'Isère suivait donc Saint-Lattier, Montmiral, Saint-Michel, Onay, Crépol, Saint-Christophe-et-le-Laris, Montrigaud, Montfalcon et Roybon; elle aboutissait ainsi à Chasselay, qui, en 1107, faisait encore partie du comté restreint de Tullins. Sans doute, quand le comté viennois de Tullins fut, vers la fin du ix^e siècle, rattaché au comté grenoblois de Sermorens, Vienne garda dès lors le territoire de l'archiprêtré de Saint-Marcellin.

ment à toutes prétentions sur ce territoire¹ : vers 1040, l'évêque de Grenoble le considérait déjà comme acquis à son diocèse² et il est probable que, dès 1025, il en était de même. En tout cas, le rédacteur de la paix n'en parle pas davantage que du Viennois placé sur la rive droite du Rhône : on y voit la preuve que le Viennois de la rive gauche de l'Isère était rattaché, au moins en fait, au Graisivaudan comme le Viennois de la rive droite du Rhône l'était au Lyonnais.

L'examen des indices topographiques confirme et précise les textes. Encore aujourd'hui, les limites communales qui suivent le cours de l'Isère sont fixées au milieu de son lit, en remontant depuis son confluent avec le Rhône jusques et non compris Iseron. Cette commune se trouve placée sur la rive gauche en face de Saint-Sauveur et de Têche. La limite de Saint-Sauveur suit encore le milieu du lit, en face de Saint-Pierre-de-Cherennes qui précède Iseron. Rive gauche, le ruisseau de Ruzand sépare ces deux communes. Arrivée en face de ce ruisseau, la limite de Saint-Sauveur oblique sur la rive droite de manière à laisser tout le lit de la rivière à la commune d'Iseron. A partir d'Iseron, toutes les communes de la rive gauche se partagent ainsi le lit de la rivière au détriment de celles de la rive droite et en remontant jusqu'à Veurey. L'une de ces communes même, Saint-Quentin-sur-Isère, empiète sur la rive droite. Enfin à partir de Noyarey qui suit Veurey, les limites communales passent de la rive droite sur la rive gauche pour laisser le lit de l'Isère aux communes de la rive droite et il en est ainsi, exception faite pour Grenoble, de Fontanil jusqu'à Saint-Ismier. Le régime des limites change donc d'Iseron à Veurey. Or, la commune d'Iseron se

¹ Quidquid autem in territorio infra Bornam et Isaram versus Gratianopolim constitutum Viennensis archiepiscopus calumniabatur, ab omni deinceps infestatione liberum Gratianopolitanæ ecclesiæ cederet. (*Ulcienis ecclesiæ chartarium*, p. 66, n° LIV.)

² [1034-1042]. Artaldus Gratianopolitanorum Episcopus author atque dispositor universarum rerum... ecclesiæ Gratianopolitanæ... feci quandam dispositionem de quibusdam rebus ecclesiasticis, juris videlicet episcopalis, præfatæ Ecclesiæ in Roianensis partibus in quantum principatus presentis Ismidonis haberi videtur vel nomen habetur (*Chorier*, L'Estat de Dauphiné, t. II, pp. 96-101. — *Marion*, Cart. de Grenoble, p. 77 : A. n° xxxiv). L'évêque de Grenoble, Artaud (2 octobre 1037 — 23 août 1057), était, croit-on, le frère consanguin et cadet d'Ismidon prince de Royans (novembre 1001 — 27 janvier 1052/3). Tous deux étaient fils d'Artaud et leur famille est connue depuis le début du x^e siècle.

trouve en face de Têche et, par conséquent, de la première localité appartenant sur la rive droite au comté viennois de Tullins ; de même, Veurey est en face de Voreppe et, par conséquent, de la dernière localité appartenant à ce comté sur la rive droite. Entre Iseron et Veurey, limites de ce changement, l'exemple de Saint-Quentin, empiétant sur les deux rives, tend à montrer que la rive gauche dominait la rive droite. Or, la rive droite, entre ces deux limites, dépendait du comté viennois de Tullins : donc, cette rive droite n'en était qu'une partie se joignant à la rive gauche. L'exiguïté anormale de ce comté disparaît ainsi.

D'après la transaction de 1107, l'ancien territoire viennois de la rive gauche se trouvait compris entre la Bourne et l'Isère : par conséquent, le comté de Tullins s'étendait de Têche à Voreppe sur la rive droite de l'Isère et, sur la rive gauche, de Saint-Just-de-Claix jusqu'à Veurey. L'une des arêtes de montagnes, qui s'étendent du nord au sud entre l'Isère et la Bourne, devait servir de frontière orientale à cette partie du comté de Tullins placée sur la rive gauche. Lans et Engins vers l'orient n'y étaient certainement pas compris, puisque Sassenage et Noyarey se trouvaient en dehors. Autrans et Méaudre, localités plus rapprochées, dépendent comme Lans du Villars-de-Lans ; elles paraissent également se trouver en dehors. C'est Rencurel qui doit être la localité viennoise extrême. Cette commune est placée sur la droite de la Bourne, en face de Saint-Julien-en-Vercors : or Saint-Julien-en-Vercors est la paroisse extrême du diocèse provençal de Die, sur la rive gauche de la Bourne. La frontière des diocèses de Die et de Grenoble, venant du sud au nord sur la Bourne entre Saint-Julien-en-Vercors et Villard-de-Lans, se prolongeait donc sans changer de direction, pour les diocèses de Vienne et de Grenoble, à partir de la Bourne vers l'Isère, entre Rencurel d'une part, Villard-de-Lans et Méaudre, de l'autre. L'existence du couvent des Ecouges sur le terroir de Saint-Gervais annonce lui-même une frontière encore traditionnelle lors de la fondation de cet établissement religieux et ne fait que fortifier toutes les présomptions.

Par conséquent, sur la rive gauche de l'Isère, le pourtour du comté viennois de Tullins se trouvait primitivement marqué par le terroir actuel des communes de Saint-Just-de-Claix, Auberives, Pont-en-Royans, Choranche, Rencurel, Saint-Gervais, la Rivière, Montaud et Veurey.

Défalquant des limites de la paix de 1025 les localités du

diocèse de Lyon placées sur la rive gauche du Rhône, la partie du diocèse de Belley placée également sur cette rive, le comté de Sermorens grenoblois d'origine, la partie placée sur la rive droite de l'Isère du comté de Tullins viennois d'origine et unie au comté de Sermorens, on voit ce qui reste du Viennois proprement dit. Ce sont, sur la rive gauche du Rhône, les archiprêtres de Saint-Marcellin, Romans, Beaurepaire, Moras, Saint-Vallier, Roussillon, Communay, Artas, Crémieu, Bourgoin et la Tour-du-Pin.

Le pourtour oriental du Viennois depuis le Rhône jusqu'à l'Isère répond donc, dans cet état de choses et jusqu'en 1107, au terroir des communes suivantes : Hières, Annoisin-Châtelans, Crémieu, Dizimieu, Saint-Hilaire-de-Brens¹, Saint-Chef, Vignieu, Vézeronce, Curtin, Saint-Sorlin, Vasselin, Vignieu², Saint-Jean-de-Soudain, la Chapelle-de-la-Tour, Saint-Clair-de-la-Tour, Saint-Didier-de-la-Tour, le Passage, Montagnieu, Torchefelon, Biol, Eclose³, Tramolé, Culin, Saint-Agnin⁴, Artas, Roche, Saint-Georges-d'Espéranche⁵, Savas-et-Mépin, Meyssiès, Saint-Julien-de-l'Herms⁶, Pommier, Saint-Barthélemy-de-Beaurepaire, Beaufort, Thodure, Saint-Clair-sur-Galaure⁷, Montfalcon, Roybon, Varacieux, Saint-Vérand et Saint-Sauveur⁸.

Au nord ouest, le pourtour du diocèse de Vienne, limité par celui de Lyon, répond au terroir des communes suivantes : Chavanoz, Charvieu, Tignieu-Jamezieu, Satolas-et-Bonce⁹, Saint-Quentin-Fallavier, Bonnefamille, Diémoz, Valencin¹⁰, Chaponnay, Marennes, Simandres, Communay et Sérézin¹¹.

La paix de 1025 concernant en même temps les comtés de Vien-

¹ Ces cinq localités appartenaient à l'archiprêtré de Crémieu.

² Ces six localités appartenaient à l'archiprêtré de Bourgoin.

³ Ces neuf localités appartenaient à l'archiprêtré de la Tour-du-Pin.

⁴ Ces trois localités, à l'archiprêtré de Bourgoin.

⁵ Ces trois localités, à l'archiprêtré d'Artas.

⁶ Ces trois localités, de la banlieue de Vienne, appartenaient à l'archiprêtré de Beauvoir de-Marc.

⁷ Ces cinq localités, à l'archiprêtré de Beaurepaire.

⁸ Ces cinq localités, à l'archiprêtré de Saint-Marcellin.

⁹ Ces quatre localités, à l'archiprêtré de Crémieu.

¹⁰ Ces quatre localités, à l'archiprêtré d'Artas.

¹¹ Ces cinq localités, à l'archiprêtré de Communay.

nois, de Bugey et de Sermorens, il est absolument impossible d'identifier le prince qui la jure avec un autre que le comte Humbert « aux Blanches Mains ». Figurant dans les actes de cette région depuis le 25 janvier 1000 jusqu'au 14 juin 1043, quelques-uns le montrent dans le comté de Bugey et dans le comté grenoblois de Sermorens¹ ; son fils Amédée, le 18 décembre 1051, se qualifiera *comes Belicensium*². L'engagement qu'il prend d'observer la paix en Bugey comme en Viennois, ne pouvait, en 1025, être pris par aucun autre que lui, dans les termes qui servent à le libeller. A première vue, c'est une surprise que l'archevêque de Vienne prenne soin de lui faire prêter ce serment pour le Bugey : ce prélat aurait dû s'en tenir au Viennois et au pays de Sermorens. C'était à l'évêque de Belley de faire jurer la paix par le comte pour le Bugey, comme à l'évêque de Grenoble de la lui faire jurer pour la Savoie. Mais, cette initiative inattendue de l'archevêque de Vienne était dictée par la nécessité. En effet, l'évêque de Grenoble figure au concile de 1025, celui de Belley n'y paraît pas. En 995, il en avait été déjà de même au premier concile d'Anse. Ces deux absences ne sont pas une abstention voulue et systématique des conciles où se trouvait l'épiscopat de la Viennoise ; en effet, le 2 octobre 1037, Aimon, évêque de Belley paraîtra au concile de Romans³. Si c'eût été, d'ailleurs, une abstention des évêques de Belley, il serait incompréhensible que l'archevêque de Vienne se préoccupât de faire régner la paix chez eux et qu'il la fît jurer pour le Bugey en leur lieu et place. L'absence des évêques de Belley aux conciles d'Anse en 995 et 1025 vient tout simplement de ce que le siège était vacant à ces deux dates et, si l'archevêque de Vienne fait jurer la paix pour le Bugey en 1025, c'est que, pendant la vacance du siège, sans en être le métropolitain régulier, il en était l'administrateur. Les faits ne peuvent s'expliquer autrement. On sait que l'évêque de Belley, Henri, avait prêté en 985 son serment de consécration à l'archevêque de Besançon⁴ : cet évêque ne paraissant pas au concile de 994-995, il faut en conclure qu'il était déjà mort et que son successeur n'était pas encore sacré. Ce successeur fut Odon, probablement frère de Hum-

¹ *Les Origines*, 1899, pp. 517-520.

² *Ibid.*, p. 521.

³ *Ibid.*, p. 521.

⁴ *Ibid.*, p. 503.

bert « aux Blanches Mains » et probablement neveu de l'archevêque de Vienne Thibaud. Il reçoit une concession en précaire de cet oncle [7 octobre 995 – 28 octobre 1000]¹, il paraît avec son frère Humbert le 25 janvier 1000, le 2 avril 1003, puis disparaît². On ne connaît pas le serment qu'il aurait dû prêter, comme son prédécesseur Henri, à son métropolitain. En raison de sa parenté avec l'archevêque de Vienne, les liens de Belley avec Besançon durent plutôt se relâcher que se resserrer alors : l'influence de Vienne était assez envahissante et elle put s'exercer plus facilement qu'ailleurs sur cette enclave de la province de Séquanais qui se trouvait à sa portée. L'évêque Odon était mort avant 1025 : son successeur fut Aimon. Les actes mentionnent celui-ci depuis 1032 jusqu'en 1037 et il mourut avant 1060³. Cette apparition tardive d'Aimon s'explique : fils d'Amédée I et, par conséquent, petit-neveu de son prédécesseur Odon, il ne peut guère être né avant 1010. Il était en bas âge quand mourut Odon et, sans doute, il ne prit possession réelle qu'après 1025 du siège dont on lui avait ménagé la succession. Il ne faut pas oublier que Benoît IX, élu pape en 1033, pour remplacer son oncle Jean XIX, n'avait alors guère plus de dix ans⁴. Belley pouvait supporter le régime de Rome : jamais l'alliance entre la croix et l'épée ne fut plus intime, jamais non

¹ Préciser ainsi la date donnée dans *les Origines*, 1899, p. 366.

Dans cette concession, le scribe n'indique pas la parenté de l'archevêque qui fait le don avec l'évêque qui le reçoit. Cela n'a rien qui puisse surprendre quand on connaît le style habituel de cette époque : à moins que les deux parties comparantes ne soient mari et femme, ou père et fils, le rédacteur de l'acte, esclave de sa formule à laquelle il fait le moins d'additions possible, ne voit volontiers qu'un *quidam* dans le bénéficiaire et ne s'attache pas à préciser le rapport de parenté qui existe entre elles. Ainsi, le 6 octobre 1069, l'archevêque de Vienne, Léger, sur la demande des chanoines de Saint-Barnard de Romans *designat nobis post se habere patrem atque rectorem quendam Viennensem et nostrum canonicum nomine Armannum moribus ornatum... operibus strenuum, non aliqua cupiditate muneris vel consanguinitatis...* (Carl. de St-Barnard, nouv. éd. n° 152). En réalité, ce *quidam* était son frère. Le rédacteur de l'acte indique vaguement sa parenté par le mot *consanguinitatis*, comme le précédent y faisait allusion pour Odon en le désignant par ces mots : *quidam illustris stemmate*.

² *Les Origines*, pp. 502-503.

³ *Ibid*, pp. 521-522.

⁴ *Ferd. Gregorovius*. *Storia della città di Roma*. Roma, 1900, t. II, p. 212 et 221, n° 54. *Rodulphi Glabri*. *Hist. libr. IV, c. 5*.

plus la soumission de la crosse à l'épée ne fut plus complète que placée comme à Belley dans des mains d'enfant.

Le serment de la paix, dans les termes où il est prêté par Humbert, prouve que ce prince laïque, entre le Rhône, l'Isère et le Guiers, était seul de son rang en face de l'archevêque de Vienne. Les biens dont il jouissait étaient de trois sortes : propriétaire d'alleux, possesseur de fiefs, il gardait également en commende des terres reçues soit du chapitre, soit des abbayes de Vienne. Fait remarquable, Humbert n'avait pas constitué ce patrimoine lui-même et ne l'avait pas augmenté, en ce qui concerne les commendes d'église. Tel quel, il le tenait par héritage ; les concessions les plus récentes de l'église, dont ce patrimoine s'était trouvé enrichi, avaient été consenties en faveur de l'« ancêtre » du prince et remontaient au temps de l'archevêque Thibaud (8 mars 957 † 21 mai 1001). A proprement parler, l'« ancêtre », *antecessor*, s'entend ici du plus récent des ancêtres, *antecessores*. C'est ainsi que l'« aïeul » est le dernier en date des aïeux : il désigne l'ascendant qui précède le père. Si donc Humbert, en parlant de son ancêtre, ne rappelle pas son père, il rappelle tout au moins son grand-père. Cet ancêtre avait établi définitivement la fortune de sa Maison en Sermorens et en Viennois : il l'avait établie, grâce au concours de l'archevêque Thibaud ¹.

Jusqu'à présent, on avait mis en œuvre la concordance de divers indices, d'ordres topographique, onomastique et chronologique, pour montrer que, selon les apparences et les probabilités, le comte Humbert « aux Blanches-Mains » (25 janvier 1000 — 14 juin 1043) fut fils du comte Humbert (mai 976), par conséquent neveu de l'archevêque Thibaud et petit-fils du comte Hugues (avril 927 — 24 juin 936). Désormais, cette concordance d'indices se trouve étayée d'une quasi-certitude, à savoir que le comte Humbert aux « Blanches-Mains » eut pour grand-père paternel ce comte Hugues, installé lui-même en pays de Ser-

¹ C'est M. l'abbé Alex. GrosPELLIER qui a retrouvé la Vie de saint Thibaud dans le seul exemplaire de l'*Officium sancti Theuderii* édité en 1667 qui soit actuellement connu (*Les Origines*, notes additionnelles, pp. [9], [10] et [136] du tirage à part) : cet exemplaire figure dans la bibliothèque formée par M. Chaper. Il est juste d'ajouter que M. Edm. Maignien, conservateur de la bibliothèque et du musée de Grenoble, l'avait signalé dès 1885 (*Edm. Maignien. L'imprimerie, les imprimeurs et les libraires à Grenoble du xv^e au xviii^e siècle* ; Grenoble, Gratier, 1885, p. 230, n° 523).

morens et en Savoie, probablement en 926, par son oncle maternel et homonyme devenu roi de Lombardie. On estimait probable que le comte Hugues était mort avant le mois de septembre 948, date à laquelle son frère Manassés, archevêque d'Arles, fait un don à Cluny¹. Mais cela n'était pas considéré comme sûr : en effet, les gens pour l'âme de qui l'on prie peuvent être encore en vie. Dans l'assemblée de Fouchères, Wille fait un don pour l'âme de son mari, en mémoire de leurs fils à tous deux, qui étaient : Garnier, l'archevêque Thibaud et le comte Humbert². Ce n'est pas à dire que ces trois fils soient morts, à preuve que deux d'entre eux souscrivent l'acte de leur mère. Quant au premier Garnier, Wille dit explicitement qu'il était mort, sans quoi cela ne serait pas établi. Si à cette date de l'assemblée de Fouchères, la mort du comte Hugues est presque aussi certaine que celle de son fils Garnier, cela ne résulte pas de la formule *propter remedium animæ senioris mei Hugonis*, employée par sa femme ; la conviction se base sur ce qu'il y aurait d'insolite à voir une femme stipuler un don d'immeubles, avec l'assistance de ses fils, sans que son seigneur et maître paraisse à l'acte et le souscrive, s'il est encore en vie. Ainsi le comte Hugues né probablement au début du x^e siècle, installé vers 926 dans les deux comtés de Sermorens et de Savoie démembrés du Graisivaudan, aurait pu vivre encore lors du sacre de son fils Thibaud, le 8 mars 957. Il avait eu, d'un premier lit, un fils nommé Boson³ : il le nomme en avril [927] quand il donne Jeugny à Montiéramey⁴. De son second mariage avec Wille fille du

¹ *Les Origines*, 1899, pp. 489. 440-441.

[Arles] septembre [948] Pro anima patris et matris mee Teutberga et fratrum meorum Hugonis videlicet atque Richardi, Bosonis quoque et ceterorum omnium parentum meorum (*Cluny*, n° 726).

² Fouchères [août 967 - 2 mars 986]. Ego Willa comitissa propter remedium animæ senioris mei Hugonis, memor filiorum nostrorum Theutboldi archiepiscopi et Hucherti seu Warnerii defuncti.... S. Theutboldi archiepiscopi. S. Huberti comitis qui consensit.... (*Les Origines*, 1899, p. 435).

³ Cf. *Les Origines*, Notes additionnelles, tirage à part, pp. [179], [204]. Corriger en ce sens *les Origines*, 1899, pp. 436, 489, (235).

⁴ Montiéramey, avril [927] ego Hugo comes et conjux mea Wila necnon et filius Boso donavimus.... S. Hugonis comitis.... S. Wilæ uxoris ejus. S. Bosonis filii ejus. S. Warnerii ipsorum filii (*Les Origines*, 1899, p. 434). Le mot *ejus*, dans *filii ejus*, se rapporte à Hugues comme dans *uxoris ejus* qui précède : cela est parfaitement clair et il a fallu de l'inattention pour ne pas s'en apercevoir plus tôt.

duc de Bourgogne Richard, il eut Garnier, Thibaud et Humbert. Probablement, Hugues eut aussi une fille, Thiberge, qui épousa Artaud, comte de Forez. Dans le don daté de Fouchères, Wille ne rappelle pas Boson, comme Garnier, Thibaud et Humbert, parce qu'elle n'en était pas la mère. Quand Thibaud fut devenu archevêque de Vienne, son influence dut amener tout naturellement l'église de Vienne et les abbayes à donner en commende leurs biens à son père ou à son frère plutôt qu'à tout autre et c'est ce qui grandit encore la richesse de la Maison de Savoie déjà bien assise par le roi de Lombardie, depuis trente ans. La paix de 1025 montre que le souvenir du pontificat de Thibaud n'était perdu pour personne à ce propos. On trouvait apparemment alors en Viennois que la Maison de Savoie était suffisamment bien lotie par l'Église puisque le comte Humbert « aux Blanches-Mains » se voit obligé de promettre qu'il ne recevra plus de nouvelles commendes ; il rassure ainsi les convoitises menacées des autres candidats à la jouissance des biens ecclésiastiques. En politique, c'est à chacun son tour ; la Maison de Savoie avait déjà eu le sien sous le pontificat de Thibaud.

Étant le petit-fils du comte Hugues, Humbert « aux Blanches-Mains » peut l'avoir été en principe, par Boson, par Garnier ou par Humbert I. Assurément, si la donation à Cluny, citée par M. de Rivaz comme émanant d'une Adélaïde veuve d'un comte Boson et mère d'un comte Humbert, se retrouvait jamais¹, on y trouverait peut-être la preuve que le comte Humbert II « aux Blanches-Mains » était petit-fils de Hugues par le fils aîné de celui-ci, Boson, et qu'il était par conséquent neveu de Humbert I. En attendant, toutes les probabilités sont que Humbert II était petit-fils de Hugues par Humbert I. D'abord, Boson, fils du

(*Les Origines*, 1899, p. 436, 489). Pour Garnier, *ejus* se trouve remplacé par *ipsorum* ; cela prouve que, fils de Wille et de Hugues, il était frère consanguin de Boson dont la mère est inconnue.

¹ P. de Rivaz, *Diplomatique de Bourgogne*, n° cxxv (*Ul. Chevalier. Coll. de cartul. dauphinois*, tome 6, 2^e livr. Romans, 1875, p. 22). M. de Rivaz dit que cet acte est extrait du Cartulaire B de Cluny, p. 58, n° 311, avec l'incipit : *Dum in hujus* et l'explicit : *Adalelmi*. Ces indications conviennent à l'acte publié par M. Bruel sous le n° 2143 qui émane de Humbert, fils d'Euphémie et frère d'Adélaïde (*Les Origines*, 1899, pp. 420-421). On y voit qu'Adélaïde était mère d'un Humbert ; on n'y voit pas qu'Adélaïde eût été la femme d'un comte Boson et la mère d'un comte Humbert.

comte Hugues et de sa première femme, paraît en Troisième ; mais, il ne paraît pas en Viennois. C'est son frère consanguin Hubert ou Humbert I' qui figure dans ce dernier pays en 976, avec le titre de comte, et qui figure aussi à l'assemblée de Fouchères avec la même qualité. Si Boson avait vécu, c'est lui sans doute, le fils aîné, qui serait comte. Ceci posé, il est plus indiqué de dire le *comte viennois*, Humbert II fils du *comte viennois* Humbert I qui de le dire fils de Boson *étranger au Viennois*.

Autre indice : Boson, le fils aîné de Hugues, était déjà né en avril 927 tandis que le comte Humbert « aux Blanches-Mains » a dû naître vers 970 et perdre son père avant le 23 octobre 993, date de la mort du roi Gondré. S'il avait été le fils de Boson, sa naissance vers 970 correspondrait à un moment où Boson, encore vivant, aurait eu déjà plus de quarante ans. Ce n'est pas impossible, loin de là ; mais c'est assez tardif. Il y a plus de probabilité à ce que, né vers 970, il soit le fils du cadet consanguin de Boson, lequel né vers 930 au plus tôt, ne devait pas avoir encore à cette date quarante ans.

Dans le texte de 1025, le comte Humbert « aux Blanches-Mains » déclare qu'il ne rompra pas la paix contre le détenteur de la terre qui lui a été enlevée, à lui, à sa femme ou à ses fils depuis trente ans. C'est là sans doute un terme légal de prescription qui couvre les détenteurs des terres enlevées éventuellement depuis plus trente ans à la Maison de Savoie : mais encore résulte-t-il implicitement des termes ainsi employés que le comte Humbert avait recueilli l'héritage de son père depuis au moins trente ans. Il lui avait donc succédé au plus tard en 995 et cette constatation sert à confirmer d'une manière fort appréciable l'estimation déjà faite que son père avait dû mourir avant le mois d'octobre 993.

On a dit que le prince jouissait de ses terres comme propriétaire d'alleux, possesseur de fiefs laïques et gardien de commendes ecclésiastiques. Ce n'est pas tout. En dehors des terres qui dépendent ainsi

¹ A propos des exemples, qui peuvent se rencontrer au x^e siècle, de personnes prenant ou recevant tantôt le nom de Hubert, tantôt celui de Humbert, on a été amené à examiner l'acte d'avril 951 qui concerne Hubert prévôt de Mâcon (*Les Origines*, notes additionnelles, p. 459 ou [80] du tirage à part). Ce n'est pas *maiona* qui figure au revers de ce parchemin et encore moins *in aiona* (*Ibid.*, pp. [185] et [204] du tirage à part) ; vérification faite, il faut lire *Maçona*, forme vulgaire qui répond au nom actuel de Mâcon.

de lui comme particulier, on voit qu'il pouvait exercer un pouvoir administratif et arbitraire sur les terres qui dépendaient de la mense possédée en commun par les chanoines de la métropole et sur celles des abbayes de Vienne. Il renonce à frapper ces terres d'impôts et de redevances. Ce pouvoir, il ne peut l'avoir exercé que comme comte ou avoué. La paix ne dit pas qu'il fût restreint au Bugey où Humbert était certainement comte ; par conséquent, il devait s'étendre à toutes les terres du *commun* de Saint-Maurice, qu'elles fussent en Viennois, en Sermorens ou en Bugey.

Ceci amène à examiner, d'un peu plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici, quelle était, en 1025, la situation politique du Viennois, c'est-à-dire quels étaient les droits respectifs de l'archevêque, du chapitre et du prince laïque qui paraissent, d'après les termes de la paix, dominer ensemble le Viennois.

Le chapitre des chanoines de l'église métropolitaine Saint-Maurice de Vienne paraît avoir été établi au milieu du IX^e siècle, sous le pontificat d'Agilmar († 6 juillet 859)¹. Son prédécesseur Barnard († 22 jan-

¹ Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. I. p. 150.

En effet, au début du pontificat d'Agilmar, les actes parlent simplement du clergé qui lui est soumis, sans indiquer le chapitre ; à la fin, ils nomment les chanoines.

Vienne, 17 août [842]. Agilmaro .. pontifici ... consentiente omni clero qui sub ejus regimine degere videtur (Descr. du cart. St-Maurice, n° 126. — Cart. St-André, Append. 2*) — 30 décembre [842]. Barnardus quondam... antistes... in loco... Romanus... monasterium... construxit... dedicavit ac de rebus propriis ad cotidianum stipendium monachorum ibidem deo militantium... dotavit... Memoratum cœnobium... ad sedem Viennensem in honore S. Mauricii sacratam subiectum esse statuimus... (Cart. St-Maurice n° 5. — Bouquet, *Hist. de la France*, t. VIII, p. 380. — 15 juin [843]. Viennensem... episcopum una per consensum cleri quo preesse videtur (St-Maurice, n° 158. — St-André, Append. 3*). — 22 octobre [843]. Tolianum Ecclesiæ Viennensi... in honore beati Mauricii... confirmamus... in dominatione ac potestate... Agilmari... (Cart. St-Maurice n° 6. — Bouquet, t. VIII, p. 379).

Avril [849] inter Mediolano preposito... et... domno Agelmario archiepiscopo qui casam sancti Mauricii ad regendum habere videtur (St-Maurice, n° 111. — St-André, Append. 4*). — Vienne, avril [857] Agilmarus archiepiscopus... una cum norma caonicorum... cultores beati Mauricii quos regula canonicos nuncupat. Si vero aliquis episcoporum hanc nostram elemosinam... ad stipendia canonicorum delegatam aliquo modo abstrahere aut beneficiare conaverit, propinqui nostri eas sibi revocent et hereditario jure possideant... (St-Maurice, n° 73. — St-André, Append. 105*). — 23 juillet [857] ad kanonicos Sancti Mauricii... de communia fratrum... (St-Maurice, n° 43. — St-André, Append. 5* et 108*).

Cf. 20 mars [870] (Cart. St-Maurice, n° 83 ; St-André, App. 7*) ; 16 janvier

vier 841), avait organisé une première communauté à Romans¹ et cette communauté fut soumise à l'église métropolitaine par précepte de Lothaire daté du 30 décembre 842 : c'est sans doute peu après, entre le 15 juin 843 et le mois d'avril 849, que l'archevêque fit la réforme de son église par les chanoines de Romans.

Dès cette institution du chapitre, il y eut une mense affectée aux besoins de la communauté et distincte de celle de l'archevêque : les donateurs qui paraissent dans l'acte du mois d'avril 857 en font foi. On désignait volontiers la communauté des chanoines sous le nom de *communia*, dès le 23 juillet 857, et ce terme, employé dans la paix de 1025, remonte ainsi aux premiers débuts du chapitre. Dans la seconde moitié du X^e siècle, on trouve quelquefois celui de *communio*; notamment, dans le précepte de 972.

L'archevêque Thibaud réorganisa au premier concile d'Anse la mense commune de Saint-Barnard² et peut-être en fit-il autant pour celle de Saint-Maurice. Il va de soi que tous les biens de l'église de Vienne, soumis à la jouissance de l'évêque ou bien à celle du chapitre, étaient d'une manière générale la propriété ou le domaine de Dieu; ils formaient, particulièrement, la dotation de son glorieux martyr Maurice en Viennois. Mais, par la force des choses, à côté de cette acception pieuse, qui évoquait sur terre l'église triomphante, il y avait place pour l'organisation de l'église militante. Comme on le voit par l'acte du 5 avril 988, on distinguait en pratique la *terra Sancti Mauricii* du jeu-

[875] (St-Maurice, n° 124; St-André, App. 8* et 109*); 6 juin [880] St-Maurice, n° 89; Append. A); 28 mai [892] (*Ibid.*, n° 78; Append. B); 27 mars [893] (*Ibid.*, n° 159; Append. C. et St-André, Append. 9*); 4 avril [895] (*Ibid.* n° 52; St-André, App. 10*); 21 avril [904] (*Ibid.* n° 63; Append. D); 25 avril [907] (*Ibid.* n° 65; St-André, App. 112*); 18 novembre [927] (*Ibid.* n° 109; St-André, App. 20*); 27 novembre [927] (*Ibid.* n° 192; St-André, App. 21*); 28 septembre [943] (*Ibid.*, n° 110, St-André, App. 23*); 972 (*Ibid.* n° 34; St-André, App. 32*); 5 avril [988] (*Ibid.* n° 18; St-André, App. n° 35*); 29 mai [938-993] (*Ibid.*, n° 153; St-André, App. 26*); 12 mars [970-993] (*Ibid.* n° 72; St-André, App. 30*); septembre [996] (*Ibid.* n° 112; St-André, App. 37*).

¹ 2 octobre 1037 : beatissimi Barnardi ejusdem ecclesie fundatoris (St-Barnard, nouv. éd., n° 79). Il en avait dédié l'église le 2 octobre.

² Omnia, que infra istos terminos sunt, reddantur in communia sicut Teutbaldus archiepiscopus et Silvius avus meus cum consilio canonicorum statuerunt quando communiam primitus congregaverunt, excepto quod eis modo consentimus in proprio (Cart. de St-Barnard, nouv. éd. n° 55). Cf n° 80.

dum archiepiscopi. La « terre de Saint-Maurice », à proprement parler et au sens strict, c'étaient les biens de la commune du chapitre et ils ne pouvaient, en principe, être inféodés. Le « fief de l'archevêque » ou la terre épiscopale¹, c'était l'« évêché » proprement dit qui composait la mense personnelle de l'archevêque et que celui-ci pouvait inféoder. Outre les biens qu'ils possédaient en commun, les chanoines de Saint-Barnard, vers 1037, avaient chacun une prébende personnelle composée, tout au moins, d'une maison et d'un jardin. Cette prébende détachée de la masse commune était concédée en usufruit et faisait retour à la masse après la mort de son titulaire. Ce nouvel état de choses était donc un compromis raisonnable entre la communauté totale des biens qui n'avait pu durer et la propriété personnelle de biens particuliers à chaque chanoine, propriété qui aurait entraîné leur transmissibilité et qui se trouvait incompatible avec l'existence même de la communauté. A Saint-Maurice, il en était sûrement de même.

Sous le pontificat de Brochard, le roi de Bourgogne Rodolphe fit des libéralités considérables à l'église de Vienne, tandis que son prédécesseur Gondré s'était borné en somme à confirmer l'immunité dont elle jouissait, soit pour l'évêché, soit pour le chapitre². L'obituaire de l'église, contenait, au XIII des calendes de septembre, l'obit de l'archevêque Brochard, au VIII des ides de septembre et au VI des calendres de septembre, ceux du roi Rodolphe et de la reine Hermengarde³. Ces deux derniers obits sont liés de manière à ne former qu'une seule notice pour les deux souverains. L'obituaire,

¹ 2 février [1031 (?)] dono deo et sancto Mauritio... ad circium terra sancti Paschasii... de quarta parte terra episcopalis (Cart. St-Maurice, n° 64; St-André, App. 95°).

² 972 (Cart. St-Maurice 34, St-André, App. 32).

³ Decimotercio kalendas septembris obiit D. Burchardus archiepiscopus, cujus labore et industria rex Rodulfus secundus et uxor ejus regina Ermengarda dederunt sancto Mauritio villam Commeniacum cum servis et ancillis et omnibus appenditiis et in civitate montes duos, unus dicitur Suspulus et alter Pompeiacus unde debent fratres habere refectionem per totam quadragesimam. Acquisivit etiam castellum in civitate Eumedium quod alio nomine dicitur Pupet et domus in civitate cum turribus quæ dicuntur ad Canales et comitatum Viennensem cum omnibus quæ erant de fisco tam in civitate quam per totum Episcopatum. Restauravit etiam capellam S. Mauritii a fundamentis quæ dicitur in Paradiso et alia multa ordinavit quæ culpa

dans sa forme actuelle, n'a donc pas dû être rédigé avant la date de la mort de la reine qui vivait encore le 20 septembre 1057¹. Rédigé par les chanoines, il exprime exactement, à leur point de vue, l'effet pratique des donations émanées du souverain; il est donc utile de l'analyser. Les deux notices de Brochard et des souverains sont d'accord pour dire que le don de Communay, du mont *Suspolus* et de *Pompeiacum* permettait au chanoines de se nourrir pendant tout le carême : le don avait donc été fait à la mense canoniale et non à la mense épiscopale. Cependant, la première notice dit que le don fut fait à saint Maurice et la seconde dit qu'il le fut à la commune du chapitre. La première n'a pas tort, puisque tout don était généralement offert à saint Maurice, patron de l'église : la seconde précise que le don a été affecté à la mense commune de chapitre. Si maintenant on cherche comment avait été rédigé le précepte du 18 juin 1013, par lequel le roi avait donné Communay à l'église de Vienne, on voit qu'il l'avait offert « à Dieu et à saint Maurice pour servir à l'évêché de Vienne dans les allocations destinées aux chanoines, avec la volonté qu'il demeure perpétuellement à leur commune disposition ». Pour bien saisir le style officiel de cet acte, il faut remar-

incuriæ deciderant (I. a Bosco, Floriacensis vetus bibliotheca, lævum Xyston, pp. 65-66).

Octavo idus septembris obiit Rodulphus rex et sexto kalendas septembris Ermengarda regina uxor ejus, cuius intercessione hi ambo conjuges dederunt Deo et sancto Mauritio ac Ecclesiæ Viennensi castellum civitatis et mansiones in urbe quæ dicuntur ad Canales cum turribus ad portam Massiliensium et omnem comitatum Viennensem cum omnibus quæ erant de fisco Regis. Et in communia fratrum Commenaicum cum servis et ancillis et omnibus appenditiis suis et montem in urbe Suspolum et Pompeiacum unde habeant fratres refectionem per totam quadragessimam. Restauraverunt etiam et monasterium a fundamentis Sancti Andreæ superioris Dei ancillarum, quod dicitur ad Apostolos ad quod contulerunt villas et prædia sicut præcepti illius continet pagina. Et supradicta regina Ermengarda dedit ad altare pallium aureum margaritis repletum et vestimentum sacerdotale et cappas cum auro et pallia et cortinas et thuribulum et calicem argenteum (*Ibid.*, pp. 67-68).

¹ Cartulaire de Saint-Pierre-de-Vienne, f° 168 (*Ul. Chevalier. Cart. St-André. App. 56°*).

² *Damus Deo et sancto Mauritio ad serviendum ad episcopatum Viennensem, in stipendia fratrum ibidem Deo famulantium cortem nostram Communiacum in comitatu Viennensi sitam... ut perpetualiter ibi permaneat in communi eorum dispositione et fraterna utilitate (Cart. de St-Maurice, n° 26; J. a Bosco, Lævum Xyston, p. 61).*

quer qu'il procède du général au particulier. Tous les biens de l'église appartenaient à Dieu et à saint Maurice; l'évêque en avait l'administration générale; il jouissait personnellement d'une partie de ces biens, laissant le chapitre jouir en commun du surplus. Le roi nomme donc successivement Dieu, saint Maurice, l'évêque et le chapitre; en réalité sa donation s'adresse à celui-ci. Le don à saint Maurice devient une terre de Saint-Maurice. Ce précepte n'est pas le seul à être rédigé ainsi: on peut citer aussi celui du 9 septembre 1014¹. Dans celui du 27 décembre 1016, qui est également un don au chapitre, la mention intermédiaire de l'administration archiepiscopale disparaît². Enfin, le précepte du 27 décembre 1028³ procède comme celui du 9 septembre 1014. Saint Maurice n'était d'ailleurs pas le seul à recevoir des dons: tous les saints, titulaires d'un autel dans les églises de Vienne, pouvaient se trouver à leur tour plus ou moins bien dotés. Un précepte du 28 juillet 1011, s'adresse à saint Jacques⁴. La marche est toujours la même: l'offre monte jusqu'à Dieu pour descendre progressivement par saint Maurice le principal patron de l'église, saint Jacques le patron particulier de l'autel, l'archevêque qui domine et administre tous les biens dont sont propriétaires les saints de son diocèse, jusqu'au clergé qui desservait l'autel en question et qui devait profiter de l'aubaine⁵.

¹ *Dono vineam quandam in loco Garzino... Deo et sancto Mauritio ad archiepiscopatum Viennensem et ad stipendia fratrum ibidem Deo famulantium ut ibi perpetualiter permaneat* (Cart. de St-Maurice n° 27; Cart. St-André. App. 42*).

² *Dono in comitatu Viennense sancto Mauricio, ad commune stipendium fratrum ibi Deo famulantium terram... ut perpetualiter teneant* (Cart. St-Maurice n° 21; St-André. App. 45*).

³ *Damus sancto Mauricio, ecclesiae Viennensi, montem Arnoldi et montem Salomonis in proprietatem et in tutelam Burchardi archiepiscopi et successorum ejus in perpetuum ad stipendia fratrum in ecclesia Sancti-Mauricii sub canonicali nomine Deo famulantium.* (Cart. de St-Maurice, n° 24; Bouquet, Hist. de France, t. XI, p. 551).

⁴ *Villam Lusiniacum... in comitatu Viennense... ad sanctum Mauricium, Viennensibus in locis, .. et altare sancti Jacobi... perpetualiter tenendum donamus... ut res predictas... in Dei et sancti Mauricii sanctique Jacobi tuitione quiescant et in presentis archiepiscopi Burchardi amministrazione et dominio et ejus... tutela permancant, alienandi tamen ab ecclesia Viennensi nullam habeant potestatem* (Cart. de St-Maurice, n° 23; St-André, App. 41*).

⁵ *Damus Deo et sancto Mauricio et presenti archiepiscopo Burchardo ad tuendum et custodiendum, non ad suam propriam sed ad communem utilitatem fra-*

Telles sont les libéralités faites à la mense canoniale par le roi de Bourgogne : seul le chapitre en avait la jouissance, mais elle dépendait de l'administration et du domaine de l'archevêque.

L'archevêché proprement dit fut également enrichi par le roi. Les notices de l'obituaire rédigées par les chanoines disent que les souverains donnèrent à Dieu, à saint Maurice et à l'église de Vienne, le château de la cité, les maisons urbaines dites *ad Canales* avec les tours de la porte des Marseillais, tout le comté de Vienne avec tout ce qui était au fisc royal.

L'offre à Dieu, à saint Maurice et à l'église de Vienne doit être interprétée à l'aide des préceptes. Par celui du 8 janvier 1014/9, le roi donne à Dieu et à saint Maurice et à l'archevêque, en garde, non pour son avantage personnel mais pour l'avantage commun du chapitre, le terrain où sont les deux tours vieille et nouvelle, en possession jusqu'alors d'un sergent du roi. Désormais ce terrain demeurera au pouvoir de saint Maurice, sous la garde de l'archevêque, pour l'usage des chanoines en commun. Ces deux tours sont certainement celles qui, selon la notice de l'obituaire, se trouvaient à la porte de l'enceinte viennoise, nommée *porte de Marseille*. Le précepte montre que le don n'est pas fait uniquement à l'évêque ou au chapitre : il est fait aux deux conjointement. L'évêque aura personnellement la garde et le chapitre partagera l'usage des tours royales.

Enfin, par le précepte daté d'Orbe le [samedi] 14 septembre 1023¹, jour de l'exaltation de la sainte Croix, le roi achève d'aban-

trum Deo et sancto Mauricio famulantium et ad honorem sancti loci, casale... servientis nostri, hoc est turres veterem et novam... ut... in potestate sancti Mauricii libere remaneat et in tuitione archiepiscopi ejusdem loci, ad communem utilitatem canonicorum (Cart. St-Maurice, n° 36 ; St-André. Append. 46*).

¹ Quia huius seculi presens assolet aduersitas unumquemque hominem impedire ne officiis sibi iniunctis studiose procurare possit inhærere ut decet ; recognoscimus et nos atque per omnia probamus multa negligenter quæ a nobis fuerant et sunt restauranda atque emendanda minus officiose ex nostro regimine esse peracta. Quapropter, ut regum mos fuit et est si quid minus juste in mundanis legibus discernendis semetipsos exercebant : in ecclesiasticis tamen rebus meliorandis frequenter desudabant. Hoc exemplo admoniti et nos, placuit et decrevimus ut de rebus quas usque nunc humanis nostris usibus subegimus, divinis cultibus deinceps serviendum redigeremus. Qua de re sciant universi qui amatores comprobantur esse cultus divini qualiter ego, letante dilectissima conjuge mea Irmengarda regina, dono ob recordationem animæ meæ et ejus, et ob remedium peccatorum nostrorum sancto

donner tout ce qu'il conservait de pouvoir, de propriétés ou de revenus en Viennois. La couronne ne gardera que le haut domaine, le ressort et la souveraineté. Les motifs qu'elle invoque dans le préambule de l'acte reviennent à laisser échapper un aveu de faiblesse et d'impuissance. Les officiers royaux ne peuvent plus remplir leur tâche et la personne royale elle-même laisse tout aller. « En présence des obstacles qui, d'habitude en ce siècle, empêchent chacun de s'attacher, avec le zèle qui conviendrait, à remplir les obligations de sa charge, le roi lui-même doit reconnaître — et tout l'y invite — que ce qu'il y avait à restaurer et à amender ne l'a pas été sans beaucoup de négligence et avec un sentiment bien vif du devoir de la part de son gouvernement. Désirant au moins améliorer l'état de l'église, parmi les biens qu'il a assujettis, jusqu'à présent, à l'usage de sa personne mortelle, il veut en mettre à part qui serviront au culte divin. Ainsi, de l'agrément de sa très chère compagne, la reine Hermengarde, il donne, pour faire penser à son âme et à la sienne, en rémission de leurs péchés, à saint Maurice, patron de l'église de Vienne et aux évêques successifs de cette église, le comté de Viennois, avec toutes ses dépendances dans la cité de Vienne et hors d'elle, avec le château qui la domine nommé *l'ipet* et tout ce que le comté payait jusqu'alors à leur profit par les mains de leurs officiers. » Tel est le dispositif du précepte si important de 1023 : il donne le comté à saint Maurice, patron de l'église de Vienne, et aux évêques de cette église. Pas un mot, cette fois-ci, du chapitre et de sa mense commune : le don s'adresse ainsi strictement et s'arrête à l'évêché. La notice de l'obituaire disait qu'il avait été offert à Dieu, à saint Maurice et à l'église de Vienne. Quant au don de Communay, destiné

Mauritio Ecclesie Viennensis patrono et episcopis eidem Ecclesie prætitulatis, atque deinceps in curricula seculorum præordinandis Viennensem comitatum cum omnibus appendiciis suis infra ipsam civitatem Viennensem et extra dictam civitatem, cum castello quod supereminet ipsi civitati quod dicunt proprio nomine Pupet et quicquid nostro usui, legis censura, per manus ministrorum nostrorum nunc usque solvebat. Hoc idem, ut diximus, eidem Ecclesie et episcopis ibidem ad Deo serviendum dicatis ea lege donamus ut si quis regum per tyrannidem aut aliquis ecclesie Dei inimicus ista voluerit ab ecclesia Dei et sancti Mauriti divellere et violenter abstrahere æternas et nunquam extinguendas flammæ cum Juda traditore se doleat inremediabiliter luere (*L. a Busco, Levum Nyston, pp. 63-64*). Cet éditeur a lu maladroïtement *... in ære. Et deest recognoscimus...* et *iste* au lieu de *iste*.

au chapitre, l'obituaire en parle à deux reprises ; la première, au xiii des calendes de septembre, pour l'attribuer à *saint Maurice* tout simplement, la seconde, au viii des ides de septembre, pour l'attribuer à la *commune des frères*. Ces deux dernières expressions étaient donc équivalentes et on tire de ces textes réunis une conclusion importante. C'est que, en pratique, l'expression *Ecclesia Viennensis* mise à part désignait clairement l'évêque et son évêché, c'est-à-dire sa mense épiscopale, tandis que l'expression *Sanctus Mauritius* mise également à part désignait le chapitre et sa mense commune. En principe, les dons vont à Dieu et à saint Maurice, c'est-à-dire au martyr vivant dans le ciel que l'église de Vienne avait pris comme patron. En fait, ils s'adressent soit à l'évêque qui dirige tout le diocèse de Vienne, soit au chapitre de l'église métropolitaine Saint-Maurice. Cette nuance est essentielle à observer clairement : saint Maurice est un saint qui patronne tout le diocèse, Saint-Maurice est l'église particulière du chapitre métropolitain. Et de fait, dans les actes, il va de soi que le nom de Vienne se joigne au titre de l'évêque, tandis que le nom de Saint-Maurice se joint à celui des chanoines : *episcopus Viennensis et canonici Sancti-Mauritii*. Cette distinction ne doit jamais se perdre de vue.

Lors de la paix de 1025, on voit donc quelle était l'organisation temporelle de l'église de Vienne. Les terres de cette église étaient la propriété incontestable de Dieu et de son martyr saint Maurice ; l'évêque en était l'administrateur général et ces biens se trouvaient divisés en deux menses. La terre de l'église de Vienne, ou évêché, formait la mense personnelle de l'évêque qui en possédait l'usufruit et pouvait même l'engager en fief. La terre de *Saint-Maurice* qu'on appelait aussi la *commune* des chanoines, formait la mense du chapitre qui en jouissait, d'une manière de plus en plus indépendante de l'évêque, et qui prélevait, sur la masse, des prébendes à vie pour chacun de ses membres. Depuis que la cour céleste tout entière était entrée dans les cadres du régime féodal, Dieu, dans l'ordre temporel, était devenu Notre Seigneur à l'image du roi ; son martyr était devenu Monseigneur saint Maurice, à l'image d'un prince : mais, consentant à être ainsi enrichis par les hommes, il fallait en retour que les esprits du ciel se soumissent aux coutumes du régime où ils étaient entrés. De par le précepte du 14 septembre 1023, saint Maurice, devenu comte de Viennois, devra faire hommage de ce fief à tous les rois de Bourgogne

qui se succéderont et cela par la personne de tous les évêques qui, l'un après l'autre, le représenteront sur terre.

On lit dans la paix : *in terris autem sanctorum episcopatus Viennensis ecclesie quas nunc in comunia tenent vel inantea adquisierint canonici vel monachi seu sanctimoniales malas consuetudines ibi non imponam.*

Désormais, par l'exposé qui précède, on est en mesure de comprendre que le pouvoir de Humbert « aux Blanches Mains » s'exerçait ainsi sur les menses possédées en commun par les chanoines du chapitre de Saint-Maurice, par les moines de l'abbaye de Saint-André-le-Bas, ou de Saint-Pierre et par les religieuses de l'abbaye de Saint-André-le-Haut, de Vienne. Puisque ce prince s'engageait à ne rien recevoir d'autre de l'Église que l'héritage de son père, il faut donc que ce pouvoir tirât son origine de l'époque où Thibaud avait été archevêque. Ce n'est certainement pas un pouvoir comtal, puisque le comté de Vienne venait à peine d'être inféodé à l'église de Vienne et qu'il l'était, non pas au chapitre, mais à l'évêque. La conclusion qui s'impose, c'est que, du temps de l'archevêque Thibaud, le chapitre de Saint-Maurice avait constitué soit le comte Hugues, soit plutôt son fils, le comte Humbert I, avoué de la terre de Saint-Maurice : les abbayes de Saint-André-le-Bas et de Saint-André-le-Haut avaient dû suivre cet exemple. Cet état de choses subsistait en 1025 pour Humbert II, mais il se voit obligé de renoncer à tout pouvoir arbitraire en matière d'impôts et de redevances.

Quant à la mense épiscopale, la paix n'en parle pas : cela suffirait à prouver que Humbert « aux Blanches Mains » n'en était pas l'avoué ; car, s'il l'était, il y exercerait le même pouvoir et l'évêque l'obligerait également à y renoncer. En réalité, l'archevêque Brochard avait préféré à son beau-frère Humbert son propre frère Ulric comme avoué de l'évêché. Un acte du 12 août 1019 en fait foi¹. Il est donc fort probable que le comte Humbert I avait été avoué de l'évêque et du chapitre de Vienne sous Thibaud (8 mars 957 † 21 mai 1001), mais que Humbert II, à l'avènement de Brochard, se vit retirer l'avouerie

¹ Ego Burchardus sancte Viennensis [ecclesie] archiepiscopus et Udolricus frater meus et advocatus meus... ut aliquid munus offerremus Deo et sancto Petro... pro genitore nostro Anselmo sive pro genitrice nostra Aaldui... (Cart. de Saint-Pierre de Vienne, 144 ; Saint-André, App. 47*).

de l'évêché et conserva seulement celle du chapitre. Dans cette hypothèse, on s'explique merveilleusement la clause : *per illam vero terram quæ michi aut uxori meæ aut filiis meis tolta est de XXX annis usque ad hoc concilium...* Elle vise le beau-frère de Humbert, devenu avoué de l'évêché à son détriment.

Cette inimitié entre parents causée par une divergence d'intérêts n'est pas chose rare : le prophète viennois de 1038 ne dira-t-il pas : *tradet autem frater fratrem in morte* ? Ce prophète prédisait des calamités pareilles à celles qu'il avait eues sous les yeux : ainsi, quand il s'attaque aux *presules malefacientes*, il en avait au moins un bel exemple dans le fils de Humbert II, Brochard, évêque d'Aoste et prévôt de Saint-Maurice en Chablais, qui, sur le refus de l'abbé de Cluny Odilon de monter sur le siège de Lyon, s'empara de cet archevêché en 1031 ou 1032¹. Il fut, en 1034, chassé par l'empereur à la soumission de Lyon et remplacé par Ulric, fils du comte Seliger, parce que celui-ci lui avait porté, de la part de Rodolphe le Fainéant, les insignes de la royauté bourguignonne. Tenace, Brochard voulut résister et, après le retour de Conrad en Germanie, il vint attaquer son successeur les armes à la main : en 1036 celui-ci se saisit de lui et l'empereur le fit enchaîner. A la mort de Conrad, en 1038, remis en liberté, il alla enfin se retirer dans l'abbaye de Saint-Maurice où il paraît comme abbé dès le 13 octobre 1040 jusqu'au 3 janvier 1068/9.

Ainsi, pendant que Humbert II soutenait le roi de Germanie Conrad en 1034 dans sa prise de possession de la Bourgogne, son fils Brochard, archevêque de Lyon, prenait le parti contraire. L'église de Vienne n'était guère plus favorable à Conrad que celle de Lyon et cette opposition de l'épiscopat bourguignon était sans doute plus fondée que la soumission hâtive du comte de Savoie ; mais, c'est le cas de constater l'exactitude du prophète viennois quand il s'écriera : *denegabunt filii patres et patres filios*.

¹ Voir *Les Origines*, 1899, pp. 473, 523-524. Au texte de Raoul Gabor, lib. v. cap. 14, ajouter ceux de Hermann : 1034, *imperator... Lugdunensem archiepiscopum Burghardum hominem genere nobilem et strenuum sed per omnia scelestum et sacrilegum cum multis aliis principibus in dedicionem accepit* (*Herimanni Augustiensis Chronicon* ; dans *Wiponis, in usum scholarum, editio altera*, Hannoveræ, 1878, p. 74) ; 1036, *Burghardus Lugdunensis archiepiscopus, immo tyrannus et sacrilegus æcclesiarum deprædator, adulter, incestuosus, cum Oudalricum Seligeri filium bello peteret ab ipso victus et captus imperatorique adductus, ferro compeditus et custodia mancipatus multis annis detinetur in vinculis* (*Ibid.* p. 75).

En 1025, le comte Humbert II demeurait donc en Viennois avoué du chapitre de Saint-Maurice de Vienne, après avoir probablement perdu l'avouerie de l'évêché. Il était le seul prince laïque de ce rang à dominer comme propriétaire à la fois en Viennois, en Bugey et dans le pays de Sermorens. Le comte Ulric, avoué de l'archevêque, était étranger de naissance et ne devait rien posséder personnellement dans ces pays.

Constatant quel fut l'état politique du Viennois, depuis le XII^e jusqu'au XIV^e siècle, on a eu l'occasion d'écrire ce qui suit. « Si les comtes de Savoie étaient bien comtes en Viennois aux XI^e et XII^e siècles, ils ne se trouvaient pas les seuls à l'être : il faut en dire autant des comtes d'Albon, pour la Valloire, la Galaure et le Valclérieux. Dans la clientèle de ceux-ci, on note les seigneurs de Roussillon en Viennois, de Tullins et de Moirans dans le pays de Sermorens d'origine viennoise, de Sassenage en Graisivaudan. Il en résulte que, sur la rive gauche du Rhône, les comtes d'Albon possédaient et dominaient la portion du Viennois méridional et du pays de Sermorens qui ne dépendait pas des comtes de Savoie. Les uns et les autres étaient comtes en Viennois, probablement par inféodation de l'archevêque-comte qui dut le partager entre eux peu après 1023 ; mais ni les uns ni les autres n'étaient comtes de Viennois et n'en ont pris le titre à cette époque en vertu de cette situation ».

Ces assertions n'ont pas cessé d'être exactes : il est maintenant possible de les préciser. Les clauses de la paix font constater que la situation de la Maison de Savoie n'avait pas grandi depuis la mort de Thibaud et que, même, elle avait dû diminuer en Viennois par la concession de l'avouerie archiépiscopale au comte Ulric. L'archevêque Brochard qui venait de recevoir le comté de Viennois par le précepte de 1023 ne l'avait pas encore inféodé en 1025 : c'était son frère Ulric qui devait en jouir.

Au précepte de 1023, la présence de la reine ne se manifeste pas par une simple intercession pour obtenir à l'église de Vienne le don du comté de Viennois : le roi associe nettement la reine à son acte et elle donne le comté comme lui. Cette particularité s'explique. Depuis le 24 avril 1011, les comtés de Vienne et de Sermorens, le château de *Pupet* étaient sa propriété : elle les avait alors reçus du roi en constitution de douaire sur le

¹ *Les Origines*, Notes additionnelles, pp. 280-281.

conseil des grands du royaume¹. En 1023, la reine cède donc le comté de Viennois et le château de Vienne à l'archevêché de Vienne, mais elle garde le comté de Sermorens et ses biens en Savoie.

Ainsi, lors de la paix de 1025, Humbert « aux Blanches Mains » était grand propriétaire d'alleux et possesseur de fiefs dans le comté de Sermorens; il était avoué du chapitre de Vienne; il était encore comte de Bugey, probablement en fief de l'évêque de Belley, mais il n'était rien de plus dans les pays pour lesquels il jure cette paix. L'archevêque de Vienne était comte de Viennois, depuis le 14 septembre 1023, et la reine, comtesse de Sermorens depuis le 24 avril 1011. Il est certain que jamais la Maison de Savoie n'avait eu les comtés de Viennois et de Sermorens; ces comtés, tenus par Thibaud sous le règne de Boson, passèrent à son fils Hugues. Quand Hugues devint duc de Provence et marquis de Viennois, en 911, il les passa à son frère Boson; puis, quand il ceignit la couronne de fer, emmenant ce frère en Lombardie, il les abandonna à Charles-Constantin fils naturel de l'empereur Louis l'Aveugle. Charles épousa Thiberge qu'on estime être fille du comte de Troyes, Garnier, et nièce, par conséquent du roi Hugues. Ce roi dut donner sa nièce en même temps que les comtés à Charles-Constantin en 926: il procurait aussi alors le comté de Savoie à son neveu et homonyme, Hugues, frère de Thiberge, tout en lui assurant des propriétés importantes dans le comté de Sermorens. Charles-Constantin eut deux fils de Thiberge: Richard et Hubert. Il paraît encore en janvier 962 et ne dut pas tarder à mourir. On ne connaît absolument aucun acte émané de son fils Richard, dont la vie, si elle eut une du-

¹ Ego jugali amore attractus primatumque regni mei consilio ammonitus, dono dilectissime sponse mee Irmingardi Viennam metropolim civitatem cum Pupet castello et comitatum Viennensem cum alodis et mancipiis que in ipso comitatu habere videor et dono ei comitatum Salmorencensem cum alodis et mancipiis. Hec omnia, que supra nominata sunt, habeat et possideat sub libera potestate habendi, donandi, vendendi, commutandi vel quicquid illi placuerit inde faciendi (*Cart. Saint-Maurice*, n° 28; *Saint-André*, Append. 40* et 93*). La reine avait reçu d'autres dons par trois préceptes, l'un du même jour (*Cart. Saint-Maurice*, n° 22; *Saint-André* Append. 39*), les autres de 1014 *in comitatu seu in pago Gratianopolitano vel Savoigense* (*Ibid.*, n° 25; *Saint-André* App. 44*) et du 21 février 1014/5 *in comitatu Savoigense*, (*Ibid.* n° 19; Append. n° 43*).

rée normale, dut se terminer vers la fin du X^e siècle ¹. Un précepte du 6 juin 1009 attire l'attention ; le roi y concède la moitié du château de Moras aux neveux de l'évêque de Grenoble sur la demande de la reine, de l'archevêque de Lyon et de deux comtes ². Le premier de ces comtes porte le nom de Rodolphe et le second celui de Hubert : ce sont eux, sans nul doute, qui dominaient en Viennois. Dans le second on reconnaît sans peine Humbert « aux Blanches Mains » : le premier n'est pas connu par ailleurs. Son nom rappelle celui du roi de Bourgogne, mais il rappelle aussi celui d'un fils de Louis l'Aveugle. On peut supposer que le comte Rodolphe est le fils et le successeur de Richard, le petit-fils, par conséquent, de Charles-Constantin. En ce cas, il mourut sans doute peu après sans héritier mâle, sans quoi il eût été difficile aux grands du royaume de conseiller au roi l'attribution des comtés de Viennois et de Sermorens à sa nouvelle épouse Hermengarde le 24 avril 1011.

De toute manière, il est impossible de confondre Hubert, fils de Charles-Constantin, avec le comte Hubert, frère de l'archevêque Thibaud. La paix de 1025 prouve que l'avouerie a été concédée du temps de Thibaud au grand-père ou au père de Humbert « aux Blanches Mains » ; or, il est bien évident que Thibaud a accordé cette avouerie à son père Hugues ou à son frère Hubert, plutôt qu'au comte de Vienne Charles-Constantin ou aux fils de celui-ci Richard et Hubert. C'est ainsi que l'archevêque Brochard la retirera en partie aux bénéficiaires de son prédécesseur pour en faire profiter son propre frère. La conclusion est que Humbert « aux Blanches Mains » descend des parents de l'archevêque et non de ceux du comte de Vienne.

Humbert « aux Blanches Mains », neveu de Thibaud, n'avait en 1025, la qualité de comte ni en Viennois ni dans le pays de Sermorens ; mais les choses ne devaient pas tarder à se modifier.

Il est remarquable que, dans le précepte du 31 mars 1038 confirmant les biens de l'évêché, aucune mention explicite ne soit faite du

¹ On trouve un Richard qui devient doyen de l'église de Vienne ; 13 mars [984 (?)] *S. Ricardo, decano* (Cart. Saint-Maurice, n° 88 ; Saint-André Append. 34*). Il est difficile que ce soit là le fils du comte de Viennois : voué à l'église, il aurait pu aspirer à mieux.

Le 5 avril [988 (?)], Richard est déjà remplacé par Ogier (Cart. Saint-Maurice, n° 18 ; Saint-André App. 35*).

² Comitibus Rodolpho et Uberto (Saint-André App. 38*).

comté donné à cet évêché en 1023 : la mense épiscopale ne possède plus, semble-t-il, que des propriétés quelconques¹. Le comté eût valu qu'on le nommât, si l'évêque l'avait encore eu en mains. Les probabilités sont que, renonçant à le tenir lui-même ou par son avoué, il l'avait déjà inféodé. Ce fait a dû ainsi se produire entre 1025 à 1038. L'archevêque Brochard, mort le 19 août 1031, a eu pour successeur Léger, qui depuis le 23 novembre 1025² prévôt de Saint-Barnard de Romans, était sacré archevêque avant le 2 octobre 1031³. L'inféodation du comté de Viennois doit donc remonter à la fin du pontificat de Brochard ou au début de celui de Léger.

A la suite de cette inféodation, la Maison d'Albon aura le pouvoir comtal dans le Viennois méridional et le comté de Sermorens viennois : or, on observe que le premier acte, de date certaine, où Guigues le Vieux, neveu de l'évêque de Grenoble Humbert, prenne le titre de comte est celui du [20] août [1034]⁴. L'inféodation fut donc faite avant le

¹ Sancte Viennensis ecclesie archiepiscopus nomine Leodegarius nostram adiit clementiam, suppliciter postulans ut nos, pro Dei amore Romanique imperii salute, illa bona que sua ecclesia per precepta habet confirmaremus... per preceptalis pagine auctoritatem omnes res et possessiones, scilicet mobiles et immobiles ac utriusque sexus familias que imperatores et reges Francorum et Burgundiorum eidem episcopatu... concesserunt, prout juste et legaliter possumus eidem prefate ecclesie confirmamus... (Cart. de Saint-Maurice n° 35 ; Saint-André App. 51*).

² Nos omnes clerici Romanenses... et cuncta congregatio cum consensu plebis, eligimus quendam virum nomine Leodegarium Wilelmi scilicet filium, disciplinis litteralibus eruditum, patientia et humilitate decoratum, in servicio Dei strenuum, Aniciensis ecclesie regulis et religione educatum in honorem prelacionis, presente domno Burchardo patre nostro Viennensi archiepiscopo, ipso disponente atque faciente jure paterno... domno quoque Alamanno preposito in hoc consentiente negotio necnon et domno Sarlione decano, cum cuncto ecclesie conventu ; petente quidem genitore ejus Wilelmo cum conjuge ejus nomine Fide et fratre suo Wilelmo in hoc etiam consentientibus cunctis principibus ejus inter quos est miles quidam illustris nomine Borno. (Cart. de Saint-Barnard, nouv. éd., n° 74).

³ Gall. Christ. t. xvi, Instr. coll. 21-22. — *Les Origines* 1899, pp. 393-394, note 4 de la p. 393.

⁴ Auctoritate Malleni episcopi Gratianopolitani et Wigonis comitis et uxoris ejus Adelsendis filiorumque suorum Umberti et Wigonis... in mense augusto feria 111^a luna 11^{da} regnante Conrado rege (*Ul. Chevalier*. Cart. de Saint-Chaffre, p. 120, n° 356). Conrad succéda comme roi de Bourgogne à Rodolphe le 6 septembre 1032 et il mourut le 4 juin 1039. Mallein, évêque de Grenoble dès le 22 octobre 1030, mourut avant le 2 octobre 1037 (Saint-Barnard, nouv. éd. n° 79).

Du mois d'août 1033 au mois d'août 1037, limites qui résultent de ce synchro-

20 août 1034, car le titre de comte assumé par Guigues est certainement un titre viennois. En Graisivaudan il ne possède que l'avouerie de l'évêché : le 27 avril 1050, en vertu de cette avouerie, il se qualifiera simplement prince de Graisivaudan¹, et, s'il avait eu le comté de Graisivaudan, il n'aurait pas manqué de le dire. On sait fort bien que, si le roi et les comtes étaient princes, les princes proprement dits n'étaient pas comtes : ces princes de plus bas rang, vers le milieu du xi^e siècle, paraissent et arrivent au pouvoir, en Provence, dans les cités où le marquis, les comtes et les vicomtes ne résidaient pas personnellement et leur laissaient le champ libre. A Grenoble, l'absence de comte et de vicomte aboutit au même résultat et à la même époque : en réalité, le comte de Graisivaudan, c'est le comte qui s'était cantonné en Savoie dès le x^e siècle. Ce cantonnement laissa le premier rang aux avoués de l'évêché dans Grenoble. En somme, l'avoué du chapitre de Vienne, en 1025, était comte de Savoie en Graisivaudan, comme l'avoué de l'église de Grenoble, dix ans plus tard, devint comte d'Albon en Viennois.

Le 26 mars 1027, jour de Pâques, se trouvaient réunis à Rome le roi de Germanie et de Lombardie, le roi de Bourgogne, le roi d'Angleterre, Danemarck et Norwège² ; Jean XIX sacra ce jour-là Con-

nisme, le 2^e jour de la lune ne tomba un mardi au mois d'août que le mardi 20 août 1034. En effet, en 1033, la nouvelle lune tomba le mercredi 1^{er} et le jeudi 30 août ; en 1034, le lundi 19 août ; en 1035, le vendredi 8 août ; en 1036, le vendredi 27 août ; en 1037, le mardi 16 août.

¹ Grenoble, vendredi [27] avril 1050, lune 29^e (*Chorier, Etat de Dauphiné*, t. II, pp. 362-366). Ce fut, en réalité, la lune 2^e. En 1050, le vendredi tombe les 6, 13, 20 et 29 avril ; le nombre d'or 6 indique que la lune fut nouvelle le jeudi 26 avril. La seule date qui convienne est donc celle du vendredi 27 avril, avec un retard de deux jours pour le calcul de la lune sur le mode maintenant adopté.

² Canutus rex totius Angliæ et Denemarciæ et Norreganorum et partis Suavorum... toti Anglorum genti... salutem. Notifico vobis me noviter ivisse Romam... magna congregatio nobilium in ipsa paschali solennitate ibi cum domino papa Johanne et imperatore Cuonrado erat... Locutus sum igitur cum ipso imperatore et domino papa et principibus qui ibi erant de necessitatibus totius populi universi regni mei tam Anglorum quam Danorum ut eis concederetur lex æquior et pax securior in via Romam adeundi et ne tot clausuris per viam arctentur et propter thelon injustum fatigentur : annuitque postulatis imperator et Rodulphus rex qui maxime ipsarum clausurarum dominatur cunctique principes edictis firmaverunt... Cuncta enim quæ a domino papa et ab ipso imperatore et a rege Rodulpho cæterisque principibus per quorum terras nobis transitus est ad Romam, pro meæ

rad empereur, en présence des deux autres souverains, et il est certain que le roi de Bourgogne avait dû amener avec lui une suite nombreuse. On possède précisément un mandement de Jean XIX déléguant à l'abbé de Cluny un don fait dans le Champsaur à l'apôtre Pierre par Guigues, mari de Gotelenne et frère de Humbert évêque de Grenoble: l'évêque de Valence Humbert et son frère Guigues souscrivent ce mandement pour l'approuver¹. Il est visible que ces deux derniers personnages avaient accompagné le roi Rodolphe à Rome et que le mandement papal a été délivré avant la dispersion de l'assemblée venue pour le couronnement impérial. Ce mandement date donc de la fin de mars ou d'avril 1027 : à cette époque, Guigues ne portait pas encore le titre de comte². Par conséquent, les limites de 1025 à

gentis utilitate postulabam libentissime annuerunt et concessa sacramento etiam firmaverunt sub testimonio quatuor archiepiscoporum et viginti episcoporum et innumeræ multitudinis dueum et nobilium qui ibi aderant... (*Florentii Wigorniensis Chronicon* 1031; *Monumenta historica Britannica*, pp. 596-597).

¹ Johannes episcopus servus servorum Dei Odiloni dilectissimo filio Cluniacensi abbati et cunctis successoribus tuis in perpetuum. Ex parte Dei et sancti Petri concedo tibi et habitatoribus loci Cluniaci ad presens et per cuncta succedentia tempora quamdam terrulam que sita est in regione que vocatur Camsaurus quam bone memorie Wigo major dedit sancto Petro [*avus scilicet presentis Wigonis junioris*] salvo eo censo quod annuatim in archa Sancti Petri deferetur. *Domnus Humbertus episcopus Valentinus propria manu hoc firmavit. Dominus Wigo frater ipsius similiter propria manu hoc firmavit, anno primo consecrationis domni Conradi imperatoris.* (Cluny, n° 2798). Le mandement papal, de forme régulière, a reçu deux additions: tout d'abord, en le recevant à Rome, l'abbé de Cluny a pris soin d'y faire apposer les souscriptions confirmatives des ayants-droits présents du donateur défunt. Ensuite, quand ce mandement a été transcrit dans le cartulaire C de Cluny (ms. lat. nouv. acq. 2262) à la fin du XI^e siècle, les moines ont éprouvé le besoin de préciser quel avait été au juste le donateur: Guigues, époux de Gotelenne, mort avant le 6 juin 1009, était le grand-père du jeune Guigues alors existant. Le scribe interposa donc les mots: *avus scilicet presentis Wigonis junioris*. En 1027, le Guigues présent à Rome était le fils de Guigues, mari de Gotelenne, c'est-à-dire du donateur.

² Dans les cartulaires de Grenoble existe l'acte suivant: 27 février [1016] Ego Humbertus presul sacre sedis Sancte Virginis Marie almique martiris Vincentii una cum clefo... favente Rodulfo rege simul cum legali sua uxore... Hermengardis cujus... negocio instat archiepiscopus Brocardus....

Signum Humberti episcopi... Signum Malleni levite... [*Signum Guigoni comiti fratris episcopi Humberti...*] (Marion. Cart. de Grenoble, A. xxxiii, pp. 75-77). Il est à peine besoin de faire remarquer que la souscription du comte Guigues, venant seulement après celle d'un simple lévite comme Mallein, n'a été ajoutée à l'acte pour le confirmer que plusieurs années après 1016. Le mot *fratris* qui l'accompa-

1038, pour l'inféodation du comté de Viennois par l'archevêque de Vienne, se resserrent entre le 26 mars 1027 et le 20 août 1034.

On peut préciser peut-être encore. Le comte Humbert II « aux Blanches Mains » paraît, on le sait, jusqu'au 14 juin 1043 et mourut le 1^{er} juillet, au plus tard en 1050¹ : son fils aîné, Amédée, paraît à ses côtés pour la première fois le 8 avril 1022 et se trouvait marié avec Alix dès le 22 octobre 1040. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans ce dernier acte et du vivant de son père, Amédée porte le titre de comte. Il y donne, dans le comté de Savoie, l'église Saint-Maurice du Bourget à Cluny : ce don est confirmé très solennellement par son père et sa mère, par les évêques de Grenoble et de Valence, puis par le roi et la reine². Ainsi, non seulement Amédée est émancipé de la puissance

gne prouve clairement que l'évêque Humbert désigné après lui n'est pas l'évêque de Grenoble Humbert de qui était émané l'acte de 1016. En effet, Guigues, frère de cet évêque de Grenoble, était mort dès le 6 juin 1009 : il ne peut donc souscrire l'acte de 1016. Cet évêque Humbert, désigné comme frère du comte Guigues qui souscrit l'acte pour le confirmer après 1016, est l'évêque de Valence présent à Rome le 26 mars 1027 et connu par un autre acte du 22 octobre 1030. Son prédécesseur, l'évêque Guigues II (1016-1025), siégeait encore au concile d'Anse en 1025 ; son successeur Pons siégeait le 2 octobre 1037. Par conséquent, la souscription confirmative dont il s'agit fut apposée par le comte Guigues, neveu de l'évêque Humbert de Grenoble, entre 1025 et 1037. Ce qui a été dit à propos des souscriptions du mandement papal adressé à Cluny permet d'ajouter qu'elle fut forcément apposée après le 26 mars 1027. Les dates de l'épiscopat de l'évêque de Valence Humbert, neveu de son homonyme l'évêque de Grenoble, suffisent à prouver pareillement que sa souscription à l'acte de septembre-octobre 996 (Cluny n° 2307) est une souscription postérieure. A cette date de 996, c'était Guigues I, prévôt du Puy (976-987), qui siégeait à Valence (990-995), ou bien c'était son successeur Lambert (23 novembre 997-1^{er} octobre 1011) : en tous cas, ce n'était pas Humbert.

¹ *Les Origines*, 1899, pp. 519-520.

² *Ibid.*, pp. 380-381. A la note 2 de la p. 380, ajouter, pour fixer la date de cet acte, ce qui suit. M. François Forel (*Régeste de la Suisse romande*, 1864, p. 84, n° 317) en note ainsi les éléments : *Datum regnante Rodulpho anno xxx, incarnationis m xxx, xi kalendas novembris, luna xx, in . . . v*. La mention incomplète de la fin peut se rapporter à l'indiction ou au jour de la semaine. Mais, en 1030, l'indiction fut 13 ; à moins de restituer *in[dictione xi]v* avec une erreur, il faut renoncer à la première hypothèse. En conséquence, il faut essayer : *in [feria] v* ; précisément, le 22 octobre fut un jeudi en 1030 et le synchronisme est bon. L'acte est donc bien du jeudi 22 octobre 1030. Comme le roi était monté sur le trône le 19 octobre 993, il se trouvait alors dans la 38^e année de son règne et non dans la 30^e. D'autre part,

paternelle, mais il est revêtu en Savoie du pouvoir comtal. Son père lui a donc inféodé en avancement d'hoirie son comté de Savoie : il ne lui aurait pas fait sans doute un don si considérable, si lui-même n'avait vu grandir au moins d'autant l'étendue de son domaine et de son pouvoir personnel. C'est un indice significatif qu'il venait de bénéficier de l'inféodation du comté de Viennois. En fin de compte, cette inféodation aurait été faite par l'archevêque de Vienne, Brochard, entre le 26 mars 1027 et le 22 octobre 1030. Précisément, on avait eu l'occasion d'avancer que l'avoué de Brochard, le comte Ulric, son frère, était mort avant le 12 juin 1052¹ et probablement sans laisser d'enfants. Maintenant, on peut ajouter que sa mort doit être antérieure au 22 octobre 1030, ce qui n'a rien de surprenant, puisque tous les enfants d'Alduid et d'Anselme sont morts à peu près à cette époque. Ulric ne laissant que des neveux sans attaches avec le Viennois, son frère l'archevêque Brochard dut se persuader facilement que le mieux, avant de mourir lui-même, était de faire passer le comté à son beau-frère Humbert « aux Blanches Mains » solidement établi dans le pays : sans cela, ce comté risquait de sortir tout à fait de sa famille. L'archevêque se trouva même obligé de tenir compte des intérêts du Viennois méridional. Une transaction se produisit et le Viennois septentrional fut inféodé au comte Humbert, tandis que le Viennois méridional le fut en faveur de la famille de l'évêque de Valence déjà établie en Graisivaudan par l'évêque de Grenoble Humbert. A ce propos, il faut remarquer que le don fait par Amédée le 22 octobre 1030 est approuvé par les évêques de Grenoble et de Valence. Comme il s'agit du don d'une église placée dans le diocèse de Grenoble, la souscription de Mallein évêque de Grenoble s'explique. Mais, que vient faire là Humbert évêque de Valence ? On entrevoit l'intérêt et le droit qu'il avait d'intervenir.

Cet évêque Humbert était le propre frère de Guigues devenu comte d'Albon en Viennois par la récente inféodation et le partage en deux fiefs du comté de Viennois. Le comte Guigues, connu auparavant sans ce titre depuis le mois de novembre 1001, avait épousé, dès avant

en 1030, le nombre d'or 5 indique que la lune fut nouvelle le 2 octobre : le 22 de ce mois correspondit donc au 21^e jour de la lune et non pas au 20^e. L'erreur est d'un jour.

¹ *Les Origines*, 1899, p. 480.

1013, semble-t-il, une princesse du nom d'Alix. Cela étant, puisque le comte Amédée se trouvait lui-même marié depuis peu, le 22 octobre 1030, avec une seconde Alix, il semble permis de croire que cette Alix, femme du comte de Savoie Amédée, était fille de Guigues devenu comte d'Albon et de dame Alix. Dans ce cas, comme le don du 22 octobre 1030 diminuait les biens possédés par le comte de Savoie Amédée et sa femme Alix d'Albon, il était naturel que ce don fût confirmé à la fois par les parents du jeune comte et par ceux de la jeune comtesse. L'évêque de Valence Humbert paraît avoir été l'ainé de son frère Guigues : sa qualité d'évêque donnait encore plus de poids à l'approbation par laquelle il confirme cet acte émané du mari de sa nièce¹. Par conséquent, on devine que l'inféodation du comté de Viennois en deux parts fut consentie par l'archevêque de Vienne Brochard, entre le 26 mars 1027 et le 22 octobre 1030, à deux Maisons voisines en train de s'allier. La première, représentée par Humbert II, comte de Savoie et de Bugey, avoué du chapitre de Vienne, s'appuyait sur l'archevêque lui-même, beau-frère dudit Humbert. La seconde, représentée par Guigues, mari d'Alix, avoué de l'évêché de Grenoble, s'appuyait sur l'évêque de Valence, Humbert frère de Guigues, sur l'évêque de Grenoble Mallein, leur cousin germain par alliance² et sur le prévôt de Romans Léger, également leur cousin germain par alliance³. Cela fait, l'archevêque Brochard n'avait plus qu'à mourir

¹ C'est également l'évêque de Valence, seul, qui confirme par une souscription postérieure le don de la moitié de Vizille fait en 996 par son oncle l'évêque de Grenoble Humbert et son père Guigues (Cluny, n° 2307).

² [19 juin] 1012, Ego Umbertus Gracionopolensis ecclesiæ præsul... consentiente... Malleno nepote meo... (Cart. de St-Chaffre, pp. 118-120, n° 355).

³ Léger, qui devait remplacer Brochard comme archevêque de Vienne, était fils de Guillaume et de *Fides*, petit-fils de Silvy et de Wille. D'autre part, Humbert, évêque de Valence, était fils de Guigues et de Gotelenne. Le nom de Guillaume, frère de l'évêque Humbert, provient de la famille de Léger où on le trouve à chaque génération depuis celle de son père. Le nom de la mère de l'évêque Humbert rappelle celui de l'aïeule maternelle de Silvy. Il est donc probable, en raison de ces indices, que la mère de l'évêque de Valence Humbert était la propre sœur du mari de *Fides* et, par conséquent, la tante du futur archevêque Léger.

Cette manière de voir est confirmée par un acte du Cartulaire de Saint-Barnard (nouv. éd., n° 133). Dans cet acte, Guigues, cousin germain de Léger, donne un manse dans le mandement de Genissieux et dans la commune actuelle de Romans, près de la chapelle de Saint-Pierre. Il ajoute : « *hec terra est hereditas materna quam*

et cet événement survint sans trop tarder, le 19 août 1031. Il avait ainsi fixé pour trois siècles les bases de l'histoire politique du Viennois¹.

Pendant ce temps, la reine de Bourgogne Hermengarde continuait

avus meus Silvius dedit patri meo cum sua filia ». Ce donateur, quoiqu'il ne prenne pas le titre de comte, est Guigues, comte d'Albon, fils de Gotelonne : l'acte en question est le dernier où il figure. L'éditeur date cet acte du 13 octobre 1064 : c'est une erreur. On lit, en effet : *Data per manus Arberti ad vicem domni cancellarii, in idas octobris, feria quarta, luna vicesima octava, Heenrico tercio imperatore*. Léger étant nommé dans l'acte comme archevêque, cette date est donc comprise entre le 19 août 1031, jour où mourut son prédécesseur, et le 12 juin 1070, jour où il mourut lui-même. Dans cet intervalle, Henri 111 fut couronné empereur à Rome le 25 décembre 1046 et mourut le 5 octobre 1056 : son successeur, Henri 1v, ne reçut la couronne impériale à Rome que le 31 mars 1084 ; par conséquent, il ne peut être question de lui. S'il en était question, le scribe aurait écrit : *Heenrico rege* ; il savait apparemment la différence qu'il y avait entre un roi des Romains et un empereur. Les limites possibles de la date se restreignent donc entre le 13 octobre 1047 et le 13 octobre 1056, parce que, à cette dernière date, la nouvelle de la mort de l'empereur n'était sans doute pas connue à Vienne. La concordance du mercredi 13 octobre est celle qui domine : elle ne s'est produite qu'en 1053. Par conséquent, l'acte est du mercredi 13 octobre [1053]. Le nombre d'or 9 indique que la lune fut nouvelle le 18 septembre et le 17 octobre : le 13 octobre correspondit donc au 26^e jour de la lune et non pas au 28^e. C'est une erreur de deux jours en trop ; le 22 octobre 1030, l'erreur était d'un jour en moins et le 27 avril 1050, de deux jours en moins. On voit que le calcul de la lune n'était pas toujours exact : par contre, le scribe pouvait plus difficilement se tromper sur le jour de la semaine et le quantième du mois. Pour que le 13 octobre ait été le 28^e jour de la lune, il faut que le nombre d'or de l'année courante ait été 1 et non pas 9. Cela s'est produit du temps de Léger, en 1045 et 1064 : le 13 octobre 1064 fut précisément un mercredi. Cette concordance est ce qui a trompé l'éditeur : il a perdu de vue quels sont les éléments principaux de la date à déterminer.

¹ Il existe dans le cartulaire de Saint-André le-Bas, sous les n^{os} 256 et 274, deux transcriptions, la seconde desquelles est datée de 1025, d'un acte attribué par la rubrique à Guillaume comte palatin. Par cet acte, Guillaume de Bourgogne donne à Saint-André, *pro salute sancti imperii romani* et sur les régaies qu'il possède, une quarte de sel chaque samedi afin que Dieu concède le repos éternel *post cursum mundane vite domno imperatori vicario sancti Petri Romane sedis*. Cet acte, daté de 1025, aurait été fait avec l'approbation de l'archevêque Léger. C'est un faux pour plusieurs raisons et il n'est pas antérieur au temps où Guy de Bourgogne devint archevêque de Vienne. En 1025, Léger n'était pas encore archevêque. Il le fut de 1031 à 1070 ; or, sous son pontificat, il n'y eut que deux empereurs : Conrad, du 26 mars 1027 au 4 juin 1039, et Henri, du 25 décembre 1046 au 5 octobre 1056. Si maintenant on interroge la généalogie des comtes de Bourgogne, on y trouve deux Guillaume. Du premier,

à garder le comté de Sermorens qu'elle avait reçu avec le comté de Viennois, le 24 avril 1011. Elle le garda sans doute jusqu'à sa mort, survenue après le 25 septembre 1057¹. Mais on sait qu'elle avait choisi comme avoué le comte Humbert « aux Blanches Mains » : un acte de 1039 en donne la preuve pour ses biens du Ge-

Otte-Guillaume, il ne peut être question parce qu'il mourut le 21 septembre 1026 ou 1027 ; du second, qui fut son petit-fils, il ne peut être question davantage car celui-ci ne succéda à son père Renaud que le 3 septembre 1057, un an après la mort de l'empereur Henri. Ce second Guillaume fut père à son tour de Guy, archevêque de Vienne, ce qui explique tout. Les mots *pro salute sancti imperii romani* ont été calqués à peu près sur ceux *pro Dei amore Romanique imperii salute* du précepte du 31 mars 1038 en faveur de l'église de Vienne. Le nom même de Guillaume a dû être tiré de la date du n° 81 : *regnante Guilelmo in Burgundia*.

¹ Vienne, 23 août 1057 (*Marion*, Cart. Grenoble, B. xx, pp. 99-100) et Vienne, 25 septembre 1057 (Cart. de Saint-Pierre de Vienne, f° 168 ; Ul. Chevalier, Cart. St André App. 56*). Ce dernier acte porte comme date : *anno mlvii incarnationis Domini nostri Jesu Christi post mortem Henrici imperatoris secundi anno primo feria v, luna xviii, xii kalendas octobris Domino regnante et regem expectante*. Henri III est mort le 5 octobre 1056 : par conséquent, le 20 septembre 1057 se trouvait bien dans la 1^{re} année de cette mort. La lune ayant été nouvelle le 4 septembre se trouvait à son 17^e jour le 20 septembre et non le 18^e : cette erreur d'un jour en trop n'est pas surprenante et on peut considérer la concordance comme suffisante. Mais le 20 septembre 1057 fut un samedi et non pas un jeudi : il est difficile que cette grave erreur soit le fait du scribe. Le jeudi 18 septembre, si on s'y tenait, supposerait deux erreurs au lieu d'une, car il faudrait rétablir le xiv des calendes au lieu du xii et de plus la lune serait à son 15^e jour seulement au lieu du 18^e. Il vaudrait encore mieux s'en tenir au samedi 20 septembre. Pour se tirer de cette difficulté, il faut prendre garde que l'élément le plus sûr est, en principe, celui du jour de la semaine. Or, au mois de septembre 1057, le jeudi est tombé le 4 = *II Nonas Septembris*, le 11 = *III Idus*, le 18 = *XIV kalendas octobris* et le 25 = *VII kalendas octobris*. Ces dates correspondent respectivement aux 1^{er}, 8^e, 15^e et 22^e jours de la lune. Les deux premières dates sont écartées immédiatement parce qu'elles sont en dehors des calendes ; la 3^e, on l'a vu, ne satisfait pas, à moins qu'une erreur de transcription n'ait porté sur le nombre le moins compliqué à transcrire par les copistes. Reste la 4^e date qui s'annoncerait : *feria v, luna xxiii, vii kalendas octobris*. C'est certainement la bonne. Les scribes ont, dans le nombre de la lune, changé un x en v et, inversement, dans celui des calendes, un v en x : on sait que ces méprises, d'un v pour un x et réciproquement, sont fréquentes. Il faut donc rétablir : *feria v, luna xxiii, vii kalendas octobris* et il ne subsiste qu'une erreur d'un jour en trop sur la lune qui est plutôt imputable au rédacteur de l'acte qu'aux copistes successifs. L'acte est ainsi du jeudi 25 septembre 1057. Corriger dans ce sens *Les Origines*, 1899, pp. 410, suite de la note 3 de la page précédente, 525 note 1 et (222).

nevois et, à plus forte raison, il devait en être ainsi pour le comté de Sermorens où le comte de Savoie possédait tant de terres¹. Après la mort de la reine, sinon avant, cette avouerie dut permettre, soit à Humbert II, soit à son fils Amédée, de devenir comte de Sermorens. On sait que le roi en 1023 avait abandonné tous les droits du fisc à l'archevêque, en même temps que le comté de Viennois : pareillement, le comte de Savoie en avait reçu l'abandon dans son comté de Savoie avant 1036². Mais, pour le comté de Sermorens cédé par la reine, comme pour le comté de Viennois inféodé par l'archevêque, il y eut partage entre les Maisons de Savoie et d'Albon. La première retint le comté de Sermorens grenoblois et la seconde, le comté de Sermorens viennois. Désormais, le pays dépendant de la Maison de Savoie comprit, dans le comté de Viennois, les archiprêtres lyonnais de Meyzieu et de Morestel, les archiprêtres viennois de la Tour-du-Pin, Bourgoin, Crémieu, Artas et Communay, avec les communes de la banlieue de Vienne dépendantes de l'archiprêtré de Beauvoir-de-Marc et placées en dehors du comté de Sermorens. Le pays dépendant de la Maison d'Albon dans ce même comté de Viennois se composa des archiprêtres viennois de Roussillon, Saint-Vallier, Moras, Beaurepaire, Romans et Saint-Marcellin.

Le Viennois du comte de Savoie et son pays de Sermorens grenoblois se trouvèrent donc limités au sud par le terroir actuel des communes suivantes, en se dirigeant de l'ouest à l'est et en partant de Vienne sur le Rhône pour aboutir au Bugey sur le Guiers : Jardin, Saint-Sorlin, Châlons, Cour-et-Buis, Saint-Julien-de-l'Herms³, Bossieu, Farammans, Pajay, Penol⁴, Marcilloles, Viriville, Marnans, Saint-Pierre de Bressieux, Brion, Saint-Michel-de-Saint-Geoirs, Saint-Geoirs, Plan, Saint-Paul-d'Izeaux, Izeaux⁵, le Grand-Lemps⁶, Apprieu, Saint-Blaise-du-Buis, Réaumont, Saint-Cassien⁷, Voiron, Coublevie,

¹ *Les Origines*, 1899, pp. 397-398, 519.

² *Ibid.*, pp. 395, 519.

³ Ces cinq localités appartenaient, en dehors du comté de Sermorens, à l'archiprêtré de Beauvoir-de-Marc.

⁴ Ces quatre localités dépendaient de l'archiprêtré de la Côte-Saint-André, dans le comté de Sermorens.

⁵ Ces dix localités se trouvaient dans l'archiprêtré de Bressieux.

⁶ Cette localité, dans celui de la Côte-Saint-André.

⁷ Ces quatre localités, dans celui de Saint-Geoire.

Saint-Julien-de-Ratz, Saint-Joseph-de-Rivière, Saint-Laurent-du-Pont, Entre-deux-Guiers et les Echelles¹. Le Viennois du comte d'Albon et son pays de Sermorens viennois se trouvèrent ainsi limités au nord par le terroir actuel des communes suivantes, en se dirigeant de l'ouest à l'est et en partant de Vienne sur le Rhône pour aboutir au Graisivaudan sur l'Isère : Reventin, les Côtes-d'Arey, Vernioz, Monsteroux-Milieu², Montseveroux, Primarette, Pisieu, Pommier, Saint-Barthélemy-de-Beaurepaire, Beaufort, Thodure, Saint-Clair-sur-Galaure³, Montfalcon, Roybon⁴, Chasselay, Nerpel-et-Serres, Quincieux, la Forteresse, Morette, Tullins, Beaucroissant, Rives, Charnècles, Moirans, Saint-Jean-de-Moirans, la Buisse, Pommiers, Mont-Saint-Martin et Voreppe⁵.

Chacun des deux comtés en Viennois avait ainsi accès à Vienne, le premier par Seyssuel, Chuzelles, Villette-Serpaize, Septème, Pont-Evêque⁶, Estrablin et Jardin ; le second, par les Côtes-d'Arey et Reventin. Le Viennois de Savoie entourait Vienne, du nord au sud-est, en descendant du Rhône jusqu'au-delà de la Suze, sur les trois quarts du pourtour de sa banlieue. Le Viennois d'Albon y aboutissait en deça de la Suze jusqu'au Rhône, par le sud. Mais la cité de Vienne proprement dite, avec ses tours reçues le 8 janvier 1014/9 et son château Pipet reçu le 14 septembre 1023, restait en dehors de l'inféodation du comté consentie par l'archevêque en faveur des comtes de Savoie et d'Albon. Le devoir

¹ Ces sept localités sont dans la région attribuée au diocèse de Grenoble en 1107. Depuis lors, les six premières ont, dans ce diocèse, fait partie de l'archiprêtré du Viennois, la dernière de l'archiprêtré de Savoie.

² Ces quatre localités appartenaient à l'archiprêtré de Roussillon.

³ Ces huit localités appartenaient à l'archiprêtré de Beaurepaire.

⁴ Ces deux localités appartenaient à l'archiprêtré de Saint-Marcellin.

⁵ Ces quinze localités, dans la région attribuée au diocèse de Grenoble en 1107, ont, depuis lors, fait partie de l'archiprêtré de Viennois dans ce diocèse.

⁶ On a dit que l'abbaye de Saint-André-le-Bas avait remis le 23 octobre 1286 des biens en garde au comte de Savoie, notamment à « Crisanton » (*Les Origines*, Notes additionnelles, p. 278, ou [22] du tirage à part). M. Pilot de Thorey avait bien voulu indiquer qu'il s'agissait d'un lieu-dit de la commune de Pont-Evêque connu, dans les textes, sous les formes *Crisinciacum*, *Crisencen*, *Crisincef*, *Cresancier* (*Ibid.*, aux *Additions et Corrections*, p. [204] du tirage à part). En réalité, *Crisinciacum* n'a pu donner que *Crisenceu* ou *Crisincef* : la forme *Crisanton* est une erreur de transcription ou de lecture et il s'agit de la localité dénommée encore aujourd'hui *Crézancieux* ou *Créjancieux*, comme M. l'abbé A. Devaux a pu le vérifier sur le cadastre de Pont-Evêque (Lettre du 20 septembre 1903).

de l'archevêque était de garder lui-même la cité pour le roi de Bourgogne, sans l'inféoder à personne, et un mandement impérial de Frédéric le lui rappellera au milieu du ^{xii}^e siècle, parce qu'on était tenté de l'oublier ¹.

Telles sont les réflexions relatives à l'organisation politique du Viennois que suggèrent les dispositions de la paix jurée en 1025 par le comte Humbert « aux Blanches Mains » au concile d'Anse.

En terminant, pour répondre aux plaintes qui pourraient être éventuellement faites contre lui en raison d'infractions à ses engagements, le comte promet de se constituer en otage à quatre reprises pendant l'espace d'un an, et, chaque fois, trois jours durant, à moins d'un empêchement légitime et imprévu comme la prison, la maladie, l'entrée en religion ou les voyages. Il se tiendra donc à la disposition des plaignants dans Vienne à la Toussaint, dans Saint-Pierre-de-Champagne ² à l'octave de la Toussaint, au concile qui se tiendra en Goye ³ le jeudi après l'octave de la Pentecôte et, le jeudi après ce concile, de nouveau dans Saint-Pierre-de-Champagne.

Puisque le terme à venir de la Toussaint est ainsi annoncé avant celui de la Pentecôte, c'est qu'il est plus rapproché. La conséquence à en tirer, c'est que le concile eut lieu entre la Pentecôte et la Tous-

¹ Juin 1153 (Car. Saint-Maurice n° 203 ; Saint-André, Append. 81*).

² *Apud Sanctum Petrum in Campania*. Champagne, dont l'église se trouvait effectivement dédiée à Saint-Pierre, était une paroisse de l'archiprêtré d'Annonay, sur la rive droite du Rhône et en Viennois. Cette localité conserve actuellement un port sur le Rhône avec un bac. C'était sans doute un lieu de passage ancien : un vieux chemin sert de limites, entre Peaugres et Bogy au nord, Colombier, Saint-Désirat et une portion de Champagne au sud. De même, en face, sur la rive gauche, le vieux chemin, qui mène au port, sert de limites, entre Saint-Rambert-d'Albon au nord, Andancette, Saint-Romain-d'Albon et Anneyron au sud. Ce chemin, qui sert à passer le Rhône, bifurque en arrivant aux limites d'Anneyron ; une branche gagne le Dolon, vers le nord, et l'autre Mantaille vers le sud. Champagne, est actuellement dans l'Ardèche, (arr. Tournon, cant. Serrières.) Feuilles ^{xxi}-27 et ^{xxii}-27.

³ *In villa Gotgia*, Goye. Cette identification, comme celle de *Montem Altreium*, est due à la perspicacité de M^r l'abbé A. Devaux (Lettre du 2 juin 1903). L'église de Saint-Julien-en-Goye se trouvait, comme celle de Champagne, dans l'archiprêtré d'Annonay. Elle existe encore, dans la commune de Savas (Ardèche, arr. Tournon, cant. Serrières), placée sur le point où la limite orientale du terroir de cette commune coïncide avec la lisière occidentale des bois de Peaugres, Félines et Savas. Huit kilomètres environ à vol d'oiseau, séparent Saint-Julien en-Goye du Rhône, à l'est, et de Champagne.

saint, par conséquent entre le 6 juin et le 1^{er} novembre 1025. Les évêques présents à ce concile de Saint-Romain d'Anse en Lyonnais décidèrent d'en tenir un nouveau l'an qui viendrait et le jeudi après l'octave de la Pentecôte, c'est-à-dire le 9 juin 1026, à Saint-Julien-en-Goye dans le Viennois.

Il y a beaucoup de probabilités pour que la date de convocation du concile d'Anse, en 1025, ait été la même que celle adoptée pour 1026 : par conséquent, sa date serait exactement fixée au jeudi 17 juin 1025. Le comte de Savoie et, sans doute, l'archevêque de Vienne avec lui, prirent aussi en ce qui les concernait l'engagement de se tenir à Vienne du 1^{er} au 3 novembre 1025, à Saint-Pierre-de-Champagne du 8 au 10 novembre, au concile de Saint-Julien-en-Goye du 9 au 11 juin 1026 et, finalement, à Saint-Pierre-de-Champagne avant de repasser sur la rive gauche du Rhône, du 16 au 18 juin 1026.

Il est naturel qu'ils dussent passer par Saint-Pierre-de-Champagne pour rentrer chez eux en revenant du concile fixé à Saint-Julien-en-Goye en 1026. Mais, on peut se demander pourquoi, devant rentrer d'Anse à Vienne au début de novembre 1025, ils forment le projet de se trouver à Saint-Pierre-de-Champagne dès le 8 novembre. Ce sont les affaires de Saint-Barnard de Romans qui sollicitent leur présence et ils doivent s'y rendre en descendant le Rhône. Jusqu'alors l'archevêque Brochard était resté personnellement prévôt de ce chapitre¹ : le 23 novembre 1025, présent à Romans, il préside à l'élection par les chanoines de son successeur Léger, sur la demande des principaux seigneurs du Viennois méridional qui préféreraient à l'archevêque l'un des leurs². Le prévôt et le doyen de l'église de Vienne accompagnent

¹ *Cart. de Saint-Barnard de Romans*, nouv. ed. n^o 69, 71, 72.

² Nos omnes clerici Romanenses... et cuncta congregatio, cum consensu plebis, eligimus quendam virum... in honorem prelacionis, presente domno Burchardo patre nostro Viennensi archiepiscopo, ipso disponente atque faciente jure paterno, debita subjectione sibi ac sacrosancte sedi Viennensi a nobis et ab ipso clerico, ut decet, atque loco nostro exhibita, domno quoque Alamanno preposito in hoc consentiente negocio, necnon et domno Sarlione decano cum cuncto ecclesie conventu ; petente quidem genitore ejus... cum conjuge ejus... et fratre suo : in hoc etiam consentientibus cunctis principibus ejus... eo pacto [ut] omnem istius loci dominationem cum clero et populo cunctisque appendiciis predictus jam Willelmus filiis ecclesie relinquat [et] dominium
Facta conscriptio ista nono kalendas decembris regnante Rodulfo rege, l[una]

l'archevêque pour prendre part à cet acte important. Tous les degrés de la hiérarchie se trouvent réunis. En échange, le père de l'élu abandonne à l'église le haut domaine qu'il exerçait sur les terres de la prévôté, avec ses droits sur le clergé et le peuple de Romans. Sans doute, jusqu'alors, il avait détenu l'avouerie du chapitre de Saint-Barnard, comme le comte Humbert celle du chapitre de Saint-Maurice. Cet abandon qu'on lui fait consentir ressemble fort à l'engagement pris cinq mois auparavant par Humbert de renoncer à son pouvoir arbitraire en matière d'impôts sur les terres de Saint-Maurice.

xxviii^e, epacta nulla... (*Ibid*, pp. 85 86, n° 74). Entre 1001 et 1031, limites du pontificat de Brochard, l'épacte nulle convient au 23 novembre 1006 et au 23 novembre 1025 selon l'usage alexandrin, au 23 novembre 1007 et au 23 novembre 1026 selon l'usage romain. Le nombre d'or est 19 en 1006 et en 1025; il est 1 en 1007 et en 1026. Avec le nombre d'or 1, la lune aurait été nouvelle, le 14 novembre; ce qui, pour le 23 novembre, donnerait le 10^e jour de la lune. Cette erreur est trop forte pour être possible de la part du rédacteur de l'acte: les années 1007 et 1026, se trouvent donc écartées. Avec le nombre d'or 19, la lune fut nouvelle le 26 octobre et le 25 novembre, ce qui donne bien le 29^e jour de la lune pour le 23 novembre. Cette concordance établie, il faut choisir entre le 23 novembre 1006 et le 23 novembre 1025. Pour cela, on doit observer la présence, à l'élection, du prévôt Alleman, accompagné du doyen Sarlion. Ces deux dignitaires du chapitre de Saint-Maurice figurent également dans la charte xcvi, du cartulaire de Saint-Pierre-de-Vienne, épave d'un concile postérieur à 1025, parce que les évêques Humbert de Valence et Thibaud de Maurienne y figurent, antérieur au 19 août 1031 et même au 22 juin, parce que Brochard, archevêque de Vienne, y figure aussi avec son homonyme de Lyon (*Ul. Chevalier*. Descr. du Cart. de Saint-Maurice-de-Vienne, p. 59. Append. I). *Otgerius* était déjà doyen du temps du prévôt *Otmarus*: on le trouve pour la première fois le 5 avril [988(?)] avec ce prévôt (Cart. St-Maurice, n° 18; St-André, App. 35*). Il avait succédé au doyen Richard, qui paraît avec le prévôt Otmar, le 13 mars [984(?)] (Cart. St-Maurice, n° 88; St-André, App. 34*). Quant à Alleman, ce prévôt figure pour la première fois avec le doyen *Otgerius*, dans un acte où figure lui-même, Hugues, abbé de Saint-André-le-Bas (Cart. de St-André, n° 31). Or, on sait que Viventius, prédécesseur de l'abbé Hugues, était encore vivant l'an xv du règne de Rodolphe (19 octobre 1007 — 18 octobre 1008), par un acte du cartulaire de son abbaye (Cart. de St-André, n° 167): dès le mois de mars de l'an xvi (mars 1009), il était remplacé par Hugues (Cart. St-André, n° 121). Il en résulte que le doyen *Otgerius* vivait encore le 19 octobre 1007. Son successeur, le doyen Sarlion, ne l'avait pas encore remplacé à cette dernière date. Donc, l'élection de Léger, comme prévôt de Romans, où il figure, ne peut avoir été faite le 23 novembre 1006: elle est du 23 novembre 1025.

II.

NOTICES JOINTES AU CATALOGUE VIENNOIS

La seconde addition se place à la fin de la bible, entre la vie de saint Jean l'évangéliste, qui occupe les ff. 321 v° - 323 r°, et les psaumes ajoutés au XII^e siècle sur les ff. plus récents 324-329.

fo 323 v°, 1^{re} colonne :

III. *Kalendas IANVARII* : *Sancti Crescentis uiennensis episcopi. Traditur primum crescentem | discipulum pauli apostoli. gallias uenisse. & uienne aliquod temporis | resedissee. Hac uerbum uite ibi primum predicassee; Commemorat | hoc beatus stephanus pontifex in epistola quadam ad principem | francorum. cui successit Zacharias episcopus martirio coronatus., |*

Kalendis IVLI : *Beati Martini viennensis episcopi; Hic a sanctis apostolis viennam missus | que urbs eo tempore in galliis florentissima erat, iniunctum | sibi officium longe lateque predicando & docendo beatissimo fine compleuit; Floruit sub temporibus Neronis. vespa | siani. & titi. cuius festiuitas agitur kalendis Iuli; |*

Kalendis AVGVSTI : *Sancti Veri episcopi. uiennensis; hic etiam de discipulis & auditoribus | apostolorum unus fuisse dicitur : qui floruit maxime sub impe | ratoribus Traiano & nerua; |*

II. *Nonas. MAI* : *Sancti Iusti. viennensis episcopi; Hic floruit temporibus Antonini. | cognomento pii. & antonini minoris. quo*

tempore Hyreneus lug | dunensis.
adhuc *presbyter* habebatur; Huius Iusti
tempore fertur | persecutio grauissi-
ma xpistianorum in urbe uienna
fuisse. quan | do multi xpistianorum
martirio coronati suNT; Inter quos |
Seuerinus. exsuperus. & felicianus.
quorum corpora mira reuela | tione
postmodum reperta sunt¹; Paulo ante
& martirium illud cla | rissimum lug-
duni consummatum est. quando sanc-
tissimus diaconus Sanctus | viennensis
cum aliis viennensibus martirio coro-
natus est; |

VII. Idus MAI :

Sancti dionisii *episcopi* viennensis pre-
clarissimi in doctrina uiri ; Qui |
floruit² & commodi fratris. marci.
Antonini. ueri imperatorum tempo-
ribus., |

III. Nonas. IANVARII :

Paracodę sanctissimi. uiennensis *epi-*
scopi. qui natura sicuti dionisius |
greucus fuit; Fuit autem temporibus
Antonini. Caracalle. Aurelii. Alexan-
dri. & maximi temporibus ; |

III. Nonas. IANVARII :

Sancti Florenti viennensis *episcopi*;
Cuius *episcopatus* & uita floruit Gor |
diani. philippi. decii. Galli. & uolu-
siani. temporibus quando noua | tus.
beati Cypriani *presbyter* romam ue-
niens. nouacianam heresim | condi-
dit ; |

¹ Le scribe a oublié de figurer l'abréviation.

² Le scribe a interverti ici deux lignes par inadvertance: le texte qu'il transcri-
vait devait porter: ... qui floruit | marci,antonini ueri imperatorum temporibus | et
commodi fratris.Cf. Alex. Grospellier, p. 15.

- XVIII. *Kalendas IANVARII*: *Sancti* lupicini. viennensis *episcopi*; Hic floruit Valeriani. & gallieni | temporibus. quando *sanctus* cyprianus passus est. & claudii sub quo paulus | here-siarches. & aureliani temporibus; |
- III. *Idus FEBRVARII*: *Sancti* Simplide uiennensis *episcopi*¹. viri ut fertur dissertissimi & sanctitatis precipui qui sub temporibus Diocleciani. & valeriani. floruit. |
- Kalendis IVNII*: *Sancti* Claudii. viennensis *episcopi*; Cuius tempore uenerabilis illa sinodus | nicena sub constantino celebratur. quem ferunt in catholico docmate | clarissimum fuisse. & inter DC^{ies} *episcopos* arelate residentibus mag | num in religione floruisse; |
- Kalendis AUGVSTI*: *Sancti* Nectari *episcopi*. viennensis. sub tempore Constantis. Iouiani. & iu | liani imperatorum; Cuius tempore Athanasius. Alexandrinus. & | hylarius pictauensis. clari habebantur; Huius tempore Antonius | monachus moritur; |
- III. *Nonas MAI*: *Sancti* nicetę uiennensis *episcopi*. sub quo iustus *sanctus episcopus* lugdunensis mi | re sanctitatis uir in egipto moritur; quem constat nutritum a sancto pas | chasio. beatique claudii diaconum fuisse; Floruit autem temporibus gra | ciani. & theodosii augustorum; Post hunc fuit beatus simplicius | *episcopus*. ad quem beatus Zosimus papa

¹ Ici, le copiste a sauté trois lignes par inadvertance, ce qui enlève la fin de la notice de Simplide et le début de celle de Paschase: voir *Duchesne*, p. 183 et *Alex. GrosPELLIER*, p. 15.

scribit. qui tamen in cathalogo. nes |
cimus qua de causa non ponitur ; |

V. Idus MAI :

Sancti mamerti viennensis *episcopi* :
uiri *precipue sanctitatis & doctrine.*,
| Hic fuit temporibus Archadii & ho-
norii : quando turonensis *episcopus* |
sanctus martinus defunctus est ; Inter
huius *episcopatum.* & beati martini
obi | tum. LXX. cucurrerunt anni ;
tempore huius *episcopatus* clodoueus
rex || francorum primus *xpistianus*
factus est : quem beatus remigius
remoram | *episcopus.* cum exhercitu
baptizauit ; | Iac& hic pontifex ma-
mertus in ecclesia | apostolorum foris
murum ciuitatis. in dextera parte alta-
ris ; A transitu igitur | *sancti martini*
uiennensis *episcopi.* usque ad transi-
tum *sancti* mamerti. colligun | tur
anni CCC^{ti} XXXVIII ; Permansit hic
in *episcopatu* usque ad tempora va |
lentiniani & marciani *augustorum* :
quando sacra illa sinodus calcidonen |
sis. DC^{torum}. XXX. *episcoporum* agente
leone pontifice celebrata est. quando
euti | cetis error confutatus est ; Huius
tempore. & ephesina prima. CC^{torum}
episcoporum quan | do Nestorius duas
personas in domino ihesu xpisto pre-
dicans. anathematizatus est ; |

XII. Kalendas APRILIS :

Sancti ysicii uiennensis *episcopi.* sena-
torii dignitatis primum uiri. cui fue-
runt duo | filii infula sacerdotali. pre-
clarissimi. Apollinaris scilic& valentine
| urbis beatissimus *episcopus.* & Aui-
tus. qui patri uienne successit ; Floruit
sub | leone imperatore. & zenone ;

Cuius tempore corpus barnabę apostoli.
& mat | thei euangelium eius stilo
scriptum. ipso reuelante repertum est ;
Francis | autem adhuc regnabat clo-
doueus ; |

Nonis FEBRVARIJ:

Sancti Auiti doctissimi. & sanctissimi.
uiennensis episcopi ; Hic sub impera-
toribus | Zenone. & anastasio floruit.
Hic aduersus heresim arrianam que |
tunc non solum affricam. sed & galliam.
italiamque ex parte occupauerat. ma-
gno¹ sudore decertauit. quod claris-
sima eius opera testantur ; Scribit enim
| dialogum heresim illam oppugnans.
fidelissimo. & doctissimo. inmor |
talique ingenio. ad gundebadum bur-
gundiorum regem. filium gundoui ;
| Item alios libellos duos contra nes-
torium. & euthicen² auctores erroris.
lu | culentissimo. & castigato satis
eloquio ; Item homelias diuersis tem-
poribus | anni. & multa alia tam pro-
saice quam metricę. ad eruditionem
omnis ecclesię dei | composuit & mul-
tociens pro eruditione eius ab hereticis
usque ad exilium | & mortem. pere-
clitatus est ; Hic uenerabilem abbatem
monachorum veranum | episcopum
lugdunensibus dedit. Hic etiam sanctum
uiuencium de grege presbiterorum
| dei electum. eisdem episcopum de-
signauit ; Huius temporibus grauiss-
ima persecutio | Wandalorum. cęte-
rarumque gentium in affrica excanduit ;

¹ Le scribe avait écrit : magna. Il a remplacé la lettre a par la lettre o en inter-
ligne.

² Le scribe avait écrit : euticen. Il a ajouté h en interligne.

& simachus | pontifex per africanam &
sardiniam. episcopis qui in exilio erant.
D^{ti} L. pecu | nias & uestes ministra-
uit; Hic sigismundum regem in fide
pietatis | erudiuit: qui illo agente mo-
nasterium sanctorum martirum agau-
nen | sium¹ mauricii. sotiorumque
eius. construxit; Quem postmodum |
captum a francis & occisum. uehemen-
tissime doluit; Quantus autem in eccle-
sia | dum uixerit. quisquis scire ad
plenum uult: post eius innumera
in | diuinis laboribus opera epitaphium
ipsius legat. & quantus fuerit. | uidere
poterit;² Quisquis mestificum tumuli
dum cernit honorem; | Cespitem concludi
totum dellebis AUITVM; Exue sollici-
tas tristi de pe | ctore curas; Namque
plena fides celse. quam gloria mentis;
Quem pietas quem | pronta manus.
quem fama perhennat; Nil sotium cum
morte tenet quin | prospice sancti;
Gesta uiri primum florens indole
quanta; Spreuerit | antiquo dimissos
sternate fasces; Maturum teneris ani-
mum dum prestat | in annis; & lici-
tum mundi uoti uirtute relegat; Nec
mora | pontificis sic digna insignia
sumit; Augeat ut soliti felicia cepta |
laboris; Culmine dulcedini non obstat
pompa rigoris; Subicitur | magnus
seruat mediocria summus; Distribuit
parcus³ geiunus aman | do; Terr&

¹ Le scribe, ayant répété par mégarde le mot *martirum*, l'a biffé en l'exponctuant par-dessus et par-dessous.

² Ici, commencent les vers de l'épithaphe.

³ Le scribe a oublié ensuite le mot: *pascit*.

austeris indulgentissima misc& ; Cunctant&¹ suasu | iuuit solaminemestum ;
Iurgia diremit certantes federe iuncxit ;
| Dissona ueridicam fingunt que docmata legem ; Hortatu ingenio mo |
nitis meritisque subegit ; Vnus in arce fuit. quoquolib& ordine fandi ; | Orator nullus similis. nullusque poeta ; Clamant quod sparsi per cre | ba uolumina libri ; Qui uixit uiuit. perque omnia secula uiu&² ; | Sepultus est in ecclesia apostolorum ad sinistram partem domus in capite lon | gioris marcherie ; Moritur Anastasio adhuc principe ; |

Le scribe qui a transcrit cette addition abrège *us* par *4* ; il n'accentue pas les deux *i* qui se suivent ; il termine *coronati suNT* à la 16^e ligne de la 1^{re} colonne par le groupe NT en capitales liées. Ces particularités paléographiques lui sont communes avec la première main de la prophétie viennoise, au f° 163 v° qui sera examiné ci-après. Il écrit une fois *ecclesiæ* par *x* final au lieu de *e*, à la 24^e ligne de la 2^e colonne, et cela rappelle que le deuxième scribe de la prophétie en a fait autant dans *pestilenciæ*.

En somme, il est très probable que cette seconde addition a été écrite par la même main que celle qui a écrit le début de la troisième : il est donc naturel de croire qu'elle date de la même époque, c'est-à-dire de 1024 à 1039 et, probablement même, de 1038 à 1039.

Les phrases se terminent fréquemment par point et virgule ; cette ponctuation marque la fin de chacun des vers de l'épithaphe de saint Avit. À la fin de l'addition, le scribe a même figuré en triangle la virgule surmontée de deux points. C'est un indice certain que jamais il n'a eu l'intention de prolonger sa transcription plus loin. Ainsi, quand sa transcription a été faite, les notices épiscopales devaient s'arrêter à saint Avit. Les suivantes auront été composées en-

¹ Sic, au lieu de *cunctantem*.

² Ici finit l'épithaphe.

suite : par ailleurs, on sait qu'elles le furent sans beaucoup tarder, sous le même pontificat et avant 1068¹. Cette addition placée au f° 323 v° est celle qui, la première, attira l'attention sur la bible de Berne² : on en trouve une édition dans les *Fastes épiscopaux* de M^r Duchesne³.

On y remarque l'expression *urbs* employée avec insistance pour désigner Vienne dans les notices de saint Martin et de saint Just, comme pour désigner Valence dans celle de saint Ysicius.

Le mot *civitas* se conserve seulement dans *foris murum civitatis*, au milieu de la notice de saint Mamert.

Il y a là un élément d'appréciation dont il faut tenir compte. Ce simple mot *Urbs* désignait clairement Rome, la Ville par excellence, capitale du monde : mais il peut s'employer aussi pour toutes les villes occupées par n'importe quel peuple, autre que le peuple romain. César en donne la preuve pour la Gaule⁴. La *civitas*, c'est l'ensemble du territoire occupé par un peuple quelconque, c'est-à-dire par un groupe autonome de *cives*. L'*urbs*, c'est une partie restreinte de ce territoire où s'agglomère la population. Tant que la population reste disséminée en grande partie au dehors des *urbes* ou *oppida*, c'est surtout la campagne qui domine et le nom du peuple épars sert à désigner la *civitas*. Dès que la population arrive à s'établir en majorité dans les villes, la *civitas* dépend surtout des enceintes urbaines et le nom particulier de la ville capitale tend à effacer celui du peuple qui s'y réfugie, si ce peuple a été suffisamment romanisé pour perdre le sien. Quand, au contraire, le peuple gallo-romain est resté plus gaulois que romain, c'est le nom de ce peuple qui, réfugié dans son *oppidum* principal, fait disparaître le nom de cet *oppidum*. A partir des invasions, les citoyens, *cives*, se mettent ainsi à l'abri de leurs murailles et confinent avec eux la *civitas* dans les *urbes*. Dès lors, la dénomination

¹ L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. 1, p. 172.

² Voir ci-dessus, p. 1, note 4.

³ Au t. 1, pp. 179 - 187.

⁴ [Avaricum] pulcherrimam prope totius Galliae urbem (*Cæsar* Bell. Gall. VII. 15).

... XX urbes Biturigum incenduntur (*Ibid.*).

De même, sont qualifiées *urbes*, les villes de Marseille (*Bell. civ.* II, 7 et II. 36), Gergovie (*Bell. Gall.* VII. 36) et Alise (*Ibid.*, VII. 68). Les références de cette note sont dues à la bonne amitié de M. René Poupardin (Lettre du 24 décembre 1903).

de *civitas* prédomine forcément sur celle d'*urbs* pour désigner l'enceinte urbaine. Au retour de la paix publique, les *cives* pourront de nouveau regagner leurs champs à demeure et l'emploi d'*urbs* tendra à renaître davantage pour désigner l'agglomération urbaine.

Dès le milieu du *vi*^e siècle, un texte viennois, qui n'est pas exempt d'emphase littéraire, l'utilise à propos d'un patrice devenu évêque dont il rappelait la vie¹ :

..... tumulo positus Namatius isto.
 Qui, cum jura daret commissis urbibus amplis

 patricius, præsul, patriæ rectorque vocatus.

 civis agit grates tantoque antistite gaudet.
 Inter se adversos inlata pace repressit.

Un autre texte littéraire, l'épithaphe du roi Boson, suivra l'exemple précédent² :

Regis in hoc tumulo requiescunt membra Bosonis

 Urbibus in multis devoto pectore magna
 Contulit et sanctis pro Xpisti nomine dona.

La formule d'offrande *Sacrosancte*, employée pour dire à quelle église s'adressaient les dons pieux, depuis le milieu du *ix*^e siècle jusqu'au milieu du *xi*^e, permet de mesurer avec quelque précision les progrès de la locution *Urbs Vienna*. De 857 à 1062, on relève soixante-cinq exemples de cette formule dans les cartulaires des abbayes viennoises. Dans la deuxième moitié du *ix*^e siècle, sur six exemples, cinq emploient *Vienna civitas* ou *civitas Vienna* et un seul, en janvier 882, *Urbs Vienna*. Ce sont les scribes Bertrand, Airoard et Barnold qui suivent le premier usage : Eldulf innove le second³. Dans la pre-

¹ C'est l'épithaphe de l'évêque de Vienne, Naamat, mort le 17 novembre 559 (L. Duchesne. *Fastes*, t. 1, p. 192).

² *Terrebasse*, inscriptions de Vienne, I, p. 132.

³ Deuxième moitié du *ix*^e siècle : cinq de *civitas* et un d'*urbs*.

Vienna civitas : avril [857], scribe Bertrand (Cart. St-Maurice, n° 73 ; St-André, app. 105*) — 21 février [870] (S. M., n° 127 ; S. A. app. 106*) — 20 mars [870].

mière moitié du x^e siècle, sur cinq exemples de la même formule, on n'en rencontre aucun de *Vienna civitas*. Il reste trois actes, émanés du prêtre Ubold, notaire de la chancellerie impériale, avec la formule en question : tous les trois donnent *Urbs Vienna*. *Erlenus* et le notaire Bernoin adoptent un troisième usage qui apparaît à deux reprises à partir de 904 et qui est de dire *Vienna* tout court ¹. Dans la deuxième moitié du x^e siècle, sur vingt-six exemples de la formule, il y en a sept de *Vienna civitas* qu'on doit attribuer aux scribes *Viventius*, *Heldebert*, *Garnier*, *Roubaud* et au notaire *Pierre*. Il y en a également sept de la locution *Urbs Vienna* attribuables à *Fromond*, *Jean*, *Rostaing* et *Siefredus*. Enfin, il y en a douze de *Vienna*, dont six au moins du *Viventius* déjà nommé, un de *Gilamarus* et un du *Garnier* déjà nommé ². Dans la première moitié du xi^e siècle, sur vingt et un exemples, quatre seulement donnent *Vienna civitas*, neuf *Urbs Vienna*

Airoard (S. M. 83 ; S. A. app. 7*). — 28 mai [892], Barnold (S. M. 78 ; S. M. app. B). — 27 mars [893], Barnold (S. M. 159 ; S. M. app. C ; S. A. app. 9*).

Urbs Vienna : janvier [882], Eldulf (S. M. 135 ; S. A. app. 99*).

¹ Première moitié du x^e siècle : cinq exemples, trois d'*Urbs* et deux de *Vienna*.

Urbs Vienna : 29 juillet [918], Ubold (S. M. 80 ; S. A. app. 17*). — 25 décembre [920], Ubold (S. A. 124). — 18 novembre [927], Ubold (S. M. 109 ; S. A. app. 20*).

Vienna : 21 avril [904], *Erlenus* (S. M. 63 ; S. M. app. D). — 25 avril [907], Bernoin (S. M. 65 ; S. A. app. 112*).

² Deuxième moitié du x^e siècle : vingt-six exemples, sept de *Civitas*, sept d'*Urbs* et douze de *Vienna*.

Vienna civitas : janvier [977], *Viventius* (S. A. 244). — août [937-993], *Heldebert* (S. A. 141). — mars [996], *Garnier* (S. A. 157). — septembre [996], *Roubaud* (S. M. 112 ; S. A. app. 37*). — [975-997] (S. A. 45). — [996-997] (S. A. 255). — 15 septembre [1000], *Pierre* (S. M. 70 ; S. A. 102*).

Urbs Vienna : 11 août [vers 965], *Fromond* (St-Pierre, 137 ; S. A. app. 28*). — 24 mai [vers 976], *Jean* (S. M. 39 ; S. A. app. 33*). — 12 mars [970-993], *Rostaing* (S. M. 72 ; S. A. app. 30*). — 20 mars [970-993], *Siefredus* (S. M. 81 ; S. A. app. 31*). — [975-993] (S. A. 54). — [993-997] (S. A. 160). — [fin x^e siècle] (S. A. 30).

Vienna : [953-954] (S. A. 84). — mai [975], *Viventius* (S. A. 18). — [975-976] (S. A. 143). — mars [938-993], *Viventius* (S. A. 140). — mai [975-993], *Viventius* (S. A. 10). — mai [975-993], *Gilamarus* (S. A. 44). — [975-993] (S. A. 52). — janvier [975-993], *Viventius* (S. A. 243). — août [994], *Viventius* (S. M. 41 ; S. A. app. 101*). — [993-994], *Viventius* (S. A. 20). — [975-997] (S. A. 115). — avril [994-997], *Garnier* (S. A. 23).

et huit, de 1001 à 1026, *Vienna*. Les premiers émanent d'*Itbertus* à deux reprises et de Richard ; les seconds du même *Itbertus* une fois seulement, de Fanuel, du notaire Vuiger et du chancelier Pierre ; les derniers, d'Alboin, du Garnier déjà nommé et de Didier ¹. Enfin, dans la seconde moitié du *x^e* siècle, sur sept derniers exemples, il y en a deux de *Vienna civitas* jusque vers 1080, cinq de la locution *Urbs Vienna* dus au notaire Pierre, chancelier de l'église de Vienne déjà nommé : quant à l'usage de *Vienna*, il disparaît de cette série d'actes ².

Le premier usage, celui de *Vienna civitas*, représente donc, pendant la deuxième moitié du *ix^e* siècle, les 5/6^{es} du total, puis les 7/26^{es} pendant la seconde moitié du *x^e*, les 4/21^{es} pendant la première moitié du *xi^e* et les 2/7^{es} pendant la seconde moitié du *xi^e*. Le deuxième usage qui paraît en 882, celui d'*Urbs Vienna*, représente le 1/6^e du total pendant la seconde moitié du *ix^e* siècle, puis les 3/5^{es}, les 7/26^{es}, les 9/21^{es} et les 5/7^{es} successivement. Quant au troisième usage, celui de *Vienna* qui apparaît de 904 à 1026, il représente les 2/5^{es} du total pendant la première moitié et les 12/26^{es} pendant la seconde moitié du *x^e* siècle, puis les 8/21^{es} pendant la première moitié du *xi^e* siècle.

¹ Première moitié du *xi^e* siècle : vingt-et-un exemples, quatre de *Civitas*, neuf d'*Urbs*, huit de *Vienna*.

Vienna civitas : [1011-1022], Itbert (S. A. 88). — [1009-1023], Itbert (S. A. 24). — [1022-1023] (S. A. 96). — 3 mai [1035], Richard (St-Pierre 190, S. A. app. 50^a).

Urbs Vienna : [vers 1009], Itbert (S. A. 180). — [1009-1011] (S. A. 161). — 19 août [1019] (St-Pierre, 144 ; S. A. app. 47^a). — juin [1023], Fanuel (S. A. 211). — [1009-1023] (S. A. 154). — 2 février [1033] (S. M. 64 ; S. A. app. 95^a). — mars [1034], Pierre (S. M. 152 ; S. A. app. 96^a). — mai [1031-1039], *Vuigerius* (S. M. 116 ; S. A. app. 118^a). — 29 mai [1050], Pierre, chancelier, (S. M. 55 ; S. A. app. 120^a).

Vienna : avril [1001], Alboin (S. A. 21). — [vers 1001] (S. A. 181). — juillet [1002], Garnier (S. A. 65). — juin [1005], Garnier (S. A. 25). — [1001-1008], Didier (S. A. 68). — [1012-1023] (S. A. 67). — [1019-1023] (S. A. 150). — [1025-1026] (St-Pierre 36 ; S. A. app. 48^a).

² Deuxième moitié du *xi^e* siècle : sept exemples, deux de *civitas*, cinq d'*Urbs*.

Vienna civitas : [vers 1075] (St-Pierre 218 ; S. A. app. 60^a). — [1077-1081] (St-Pierre, 113 ; S. A. app. 61^a).

Urbs Vienna : 25 septembre 1057 (St-Pierre, 128 ; S. A. app. 56^a). — 7 mars [1062], Pierre chancelier (S. M. 130 ; S. A. app. 57^a). — [1030-1070] (S. M. 75 ; S. A. app. 59^a). — [vers 1070] (S. M. 47 ; S. A. app. 122^a). — [vers 1070] (S. A. 251).

Si l'on s'attache aux scribes les plus en vue, on constate que le notaire impérial Ubold, de 918 à 927, préfère l'usage *Urbs Vienna*; *Viventius*, de 975 à 993, préfère *Vienna* à *Vienna civitas*; le chancelier de l'église, Pierre, préfère, comme Ubold, *Urbs Vienna*, depuis 1050, et même probablement dès 1034, jusqu'en 1062.

Dès l'épithaphe de l'archevêque Brochard († 19 août 1031), cette expression figurait très en évidence et ce devait être l'usage officiel de l'église de Vienne¹ :

Urbs semper victrix et nostro tempore felix
Pulsans æthereum laude Vienna polum

La numismatique confirme ces résultats d'une manière remarquable. C'est vers le second tiers du XI^e siècle, à partir de l'union du royaume de Bourgogne à la Germanie que les deniers viennois substituent VRBS VIENNA à VIENNA CIVIS et VIENNA.

L'emploi de la locution *Urbs Vienna* dans les notices épiscopales prouve que, si elles ont été transcrites dans le manuscrit entre 1038 et 1039, elles ont pu être composées dès le début du XI^e siècle par quelqu'un comme le notaire Ubold².

M. l'abbé GrosPELLIER a remarqué que les notices épiscopales se superposent au catalogue primitif de l'église constitué par ses diptyques³. Ce catalogue est mentionné dans la notice de saint Nicetas. On retrouve son texte, de forme presque invariable, en tête de chaque notice :

III. kalendas januarii.	Sancti Crescentis viennensis episcopi.
Kalendis juli.	Beati Martini viennensis episcopi.
Kalendis augusti.	Sancti Veri episcopi viennensis.
II. nonas mai.	Sancti Justi viennensis episcopi.
VII. idus mai.	Sancti Dionisii episcopi viennensis.
III. nonas januarii.	Paracodę sanctissimi viennensis episcopi.
III. nonas januarii.	Sancti Florenti viennensis episcopi.

¹ I. a Bosco. Floriacensis vetus bibliotheca, Lugduni, Mor. Cardon, 1605; Lævum Xyston, pp. 64-65.

² Le scribe a interverti deux lignes dans la notice *Dionisius*; il en a sauté trois dans celles de *Simplides* et de *Paschasius*. Ces deux bévues prouvent que la transcription des notices a été prise d'un autre manuscrit plus ancien.

³ Al. GrosPELLIER. Mél. d'hagiographie dauphinoise, p. 16.

XVIII. kalendas januarii.	Sancti Lupicini viennensis episcopi.
III. idus februarii.	Sancti Simplide viennensis episcopi.
[VIII. kalendas martii.	Sancti Paschasii viennensis episcopi.]
Kalendis junii.	Sancti Claudii viennensis episcopi.
Kalendis augusti.	Sancti Nectari episcopi viennensis.
III. nonas mai.	Sancti Nicetę viennensis episcopi.
V. idus mai.	Sancti Mamerti viennensis episcopi.
XII. kalendas aprilis.	Sancti Ysicii viennensis episcopi.
Nonis februarii.	Sancti Aviti doctissimi et sanctissimi viennensis episcopi.

Et, comme on peut s'en assurer ailleurs ¹, le catalogue des diptyques continue de même jusqu'à la mention suivante :

Nonis junii. Sancti Austroberti viennensis episcopi.

Le successeur d'Austrobert fut Vulchaire, chassé par Charles Martel probablement en 733 : l'évêché demeura sans titulaire jusqu'au passage de Pépin le Bref à Vienne, qui en 767 établit comme évêque de Vienne Bertéric serviteur de cette église ². La rédaction traditionnelle des diptyques s'était interrompue au départ de Vulchaire : quand on voulut la poursuivre, on cessa de donner le titre antique et usuel de *saint* aux évêques, pour adopter une nouvelle forme :

VI. idus junii. Commemoratio Proculi viennensis episcopi.
Cette forme nouvelle subsistait au XI^e siècle. Par exception, on fit revivre pour l'évêque Adon la forme primitive, en raison de ses mérites particuliers :

XVII. kalendas januarii. Sancti Adonis viennensis episcopi.

Quand on voulut ainsi poursuivre la rédaction interrompue en 733 des diptyques, on ignorait à Vienne la date de la mort de Vulchaire qui était allé se retirer dans l'abbaye de Saint-Maurice-d'Agaune. Le rédacteur se trouve donc obligé de laisser cette date incertaine et il ne l'exprime pas ³. En 1239, on mentionnera l'exilé Vulchaire au 14 avril : récemment, M. le chanoine Bourban a retrouvé sa pierre tombale qui indique sa mort au VII des calendes de juin ⁴.

¹ L. Dachez, *Fastes épiscopaux*, t. 1, pp. 188 - 200.

² *Ibid.*, p. 150.

³ *Ibid.*, p. 200. La date *Non. jan.*, est, selon M^r GrosPELLIER, une addition de l'éditeur.

⁴ Al. GrosPELLIER, *Mél. d'hagiographie*, p. 32, n. 1.

Ceci est fort intéressant, car c'est la preuve que les clercs de Vienne, en l'absence d'une date certaine, ne se gênaient pas, au moins au XIII^e siècle, pour en inventer une autre.

Déjà, dans les diptyques, suivant l'Hagiologe, on voyait deux évêques successifs, Paracode et Florent, portés, le premier à la date du IV des nones de janvier et le second au III des nones de janvier. Il n'est pas impossible que le second soit mort le lendemain de l'anniversaire de son prédécesseur, mais c'est peu probable. Précisément, la mention de Paracode n'est pas conforme au style habituel employé pour Florent. C'est un indice que la date du IV des nones de janvier est calquée sur celle de Florent et qu'on ignorait celle de Paracode. Cet indice est corroboré par une preuve : le martyrologe hiéronymien mentionne Florent le 3 janvier et il ne mentionne pas son prédécesseur Paracode¹. On peut donc penser que la mention de Paracode a été ajoutée après coup dans les diptyques. Cet évêque ne figure pas encore dans le martyrologe de Fulda compilé au X^e siècle, mais dont M. l'abbé Alexandre Grospellier regarde le fonds viennois comme rédigé au VIII^e siècle², c'est-à-dire à l'époque où l'invasion des Francs et l'exil de Vulchaire venaient de faire interrompre la tenue des diptyques. Le nom de Paracode se trouvait déjà interpolé au temps d'Adon, puisque celui-ci considérait Philippe comme le 21^e titulaire du siècle³. Quant à Crescent, M. l'abbé Grospellier paraît avoir prouvé que son nom a été interpolé en tête du catalogue, sans doute au X^e siècle.

Crescent et Paracode écartés, le catalogue viennois demeure avec trente-sept noms, depuis Martin jusqu'à Austrobert. Le premier est, seul, qualifié de *beatus* ; tous les autres ont l'épithète traditionnelle de *sanctus*. Sauf *Desiderius* et *Etherius* au début du VII^e siècle, dont la mention se trouve au nominatif, les trente-cinq autres l'ont, suivant l'usage, au génitif. Il existe une variante plus importante que celle-ci. Trente-quatre des mentions, selon le ms. de Berne, sont figurées le

¹ III NON, IAN... Uienna depos. beati florenti epi. (*Cod. Bern. et Wissenb.*) Vien. depos. florenti (*Cod. Eptern.*). (I. B. de Rossi et L. Duchesne. *Martyrologium Hieronymianum*, Bruxellis, ex Act. SS. Novembris, t. II, p. [5]). Cf. *Duchesne*, p. 146. Le scribe de Berne identifie même tout à fait la date de Florent avec celle de Paracode par inadvertance.

² *Grospellier*, p. 11.

³ Martinus, Verus, Justus, Dionisius, Paracodas, Florentius, Lupicinus, Simplicius, Paschasius, Claudius, Nectarus, Nicetas, Mamertus, Ysicius, Avitus, Julianus, Dominus, Pantagathus, Ysicius, Naamatus, Philippus (*Ibid.* p. 10, note 1).

nom du siège, *viennensis*, avant le titre, *episcopi*; trois seulement opèrent l'interversion de ces deux mots et ce sont les suivantes :

Kalendis augusti.	Sancti Veri episcopi viennensis.
VII. idus mai.	Sancti Dionisii episcopi viennensis.
Kalendis augusti.	Sancti Nectari episcopi viennensis.

Selon l'Hagiologe, il faut en retrancher Nectaire mais y ajouter Just et Florent.

Ne serait-ce pas l'indice que ces quatre ou cinq notices proviennent d'une interpolation? Le doute s'augmente du fait que la troisième est portée à la même date que la première, relative à Vêrus I^{er} dont l'existence authentique est certifiée par sa présence au concile d'Arles en 314. L'existence de Vêrus II, qui devint évêque de Vienne en 586, n'est pas moins certaine puisqu'elle est connue par Grégoire de Tours : sa notice est sous la forme usuelle, dans le catalogue :

Idibus januarii.	Sancti Veri viennensis episcopi.
------------------	----------------------------------

Il faut se demander si, tout d'abord, le catalogue n'aurait pas mentionné une seule fois, par erreur, le nom de *Verus* et précisément celui de Vêrus II. Ce catalogue aurait donné lieu ensuite à un travail de révision qui aurait fait interpoler Vêrus I, Denis, Nectaire, Just et Florent. Cette interpolation était certainement faite avant le VIII^e siècle, puisque tous trois figurent dans le martyrologe de Fulda¹. Mais, ni Vêrus I ni Denis ni Just ne figurent dans le martyrologe hiéronymien : quant à Nectaire, il n'y figure pas sous la date des calendes d'août que lui attribuera le catalogue. Il y figure avec son successeur Nicet au III des nones de mai ;

VIGENNA Depositio Nectari et Nicati ēpi².

La grande ressemblance graphique de ces deux noms, la communauté de la date pour deux évêques qui se seraient suivis sur le même siège, la disposition de la phrase : *Vienna, depositio N. et N. episcopi*, comme s'il ne s'agissait que d'un seul évêque, tout cela fait penser que, dans la mention du hiéronymien, l'un de ces deux noms est le doublet de l'autre², interpolé après coup et mal à propos à cette date. Or, l'exis-

¹ Alex. Grospellier, p. 11.

² Telle est la mention du Cod. Bern. où l'on a corrigé *Nicati* en *Niceti*. Le Cod. Eptern. donne : *Vienna depos. nectari et niceti*. Le Cod. Wissenb. donne : *In Vienna dep. nectari et niceti epis.* (J. B. de Rossi et L. Duchesne, Martyr. hieron. p. [54]).

tence de *Nicetas*, comme évêque de Vienne est certaine en 449 : il ne l'était pas encore en 442 et il ne l'était plus en 463.

Le texte du hiéronymien devrait donc se rétablir :

III. nonas mai. Vienna, depositio Niceti episcopi.

Par conséquent aucun des quatre évêques Vérus I, Denis, Nectaire et Just ne figurerait à sa date dans le hiéronymien.

L'interpolation de leur nom dans le catalogue viennois se serait ainsi produite entre le début du VII^e siècle¹ et le VIII^e. Pour Vérus I, on peut en contrôler le bien fondé ; pour Denis, cela est impossible ; pour Nectaire, il est probable qu'elle ne se justifie pas. L'interpolateur du martyrologe hiéronymien l'avait mis à la date réelle de Nicetas ; celui du catalogue viennois le porte à celle de Vérus I^{er}. La sienne, s'il exista, n'était donc pas connue.

Enfin, M. l'abbé Alexandre Gropellier soupçonne que le titulaire de la première notice du catalogue existant au VIII^e siècle, l'évêque Martin qui seul, on l'a dit, reçoit le titre de *beatus*, serait dans le hiéronymien un doublet de Mamert². Pour Mamert et Martin, pareille confusion se serait produite, dans ce martyrologe au 11 mai³, que pour Nicetas et Nectaire au 5 mai. L'interpolateur du martyrologe aurait introduit le doublet Martin à côté de l'évêque réel Mamert le 11 mai : quant aux interpolateurs du catalogue, ils auraient introduit le doublet Martin sous la date du 1^{er} juillet comme le doublet Nectaire sous celle du 1^{er} août. Ainsi que celles de Vérus I, Denis, Nectaire et Just, l'interpolation de Martin au catalogue serait antérieure, bien entendu, au VIII^e siècle et cela se déduit de sa présence au 1^{er} juillet dans le martyrologe de Fulda. De même, Nectaire, dans ce dernier martyrologe a passé du voisinage compromettant de Nicetas qui occupait le III des nones de mai,

¹ M^r l'abbé Gropellier en convient. (*Ibid.* p. 11, note 2, *in fine*).

² La recension d'Auxerre du martyrologe de saint Jérôme a dû être établie entre 592 et 600, d'après MM^{rs} de Rossi et Duchesne ; d'après M^r Krusch, elle serait même postérieure à 627 et proviendrait de Luxeuil au lieu d'Auxerre. (*Aug. Molinier. Les sources de l'histoire de France*, t. 1, 1902. pp. 103 - 104).

³ *Alex. Gropellier*, p. 11, note 2, *in principio*.

ET VIGENNA. Depos. Sci. Mamerti et Martini episcoporum (*Rossi et Duchesne. Martyr. hieron.*, p. [59] : *Cod. Bern.*).

à la date nouvelle du 1^{er} août⁴. Il y a parallélisme complet, comme procédé, entre le sort de Nectaire et celui de Martin.

En résumé le catalogue viennois, tel qu'il figure en tête des notices épiscopales et dans l'addition à la bible, laisse deviner les interpolations suivantes, auxquelles d'après l'Hagiologe se joindraient celles de Just et Florent.

1^o Entre la fin du IX^e et le début du XI^e siècle :

III. kalendas januarii. Sancti Crescentis viennensis episcopi.

2^o Entre le début du VIII^e et la fin du IX^e siècle, avec l'emprunt du jour précédant la date de saint Florent :

III. nonas januarii. Paracodę sanctissimi viennensis episcopi.

3^o Entre le début du VII^e et le VIII^e siècle, par utilisation du doublet de Mamert donné par le hiéronymien et création d'une nouvelle date indépendante :

Kalendis juli. Beati Martini viennensis episcopi.

4^o Entre le début du VII^e et le VIII^e siècle.

Kalendis augusti. Sancti Veri episcopi viennensis.

VII. idus mai. Sancti Dionisii episcopi viennensis.

Kalendis augusti. Sancti Nectari episcopi viennensis.

Ainsi le catalogue viennois, auparavant, aurait porté simplement, avec Just et Florent dont l'Hagiologe fait aussi douter :

II. nonas mai. Sancti Justi viennensis episcopi.

III. nonas januarii. Sancti Florenti viennensis episcopi.

XVIII. kalendas januarii. Sancti Lupicini viennensis episcopi.

III. idus februarii. Sancti Simplide viennensis episcopi.

VIII. kalendas martii. Sancti Paschasii viennensis episcopi.

Kalendis junii. Sancti Claudii viennensis episcopi.

III. nonas mai. Sancti Nicetę viennensis episcopi.

V. idus mai. Sancti Mamerti viennensis episcopi.

XII. kalendas aprilis. Sancti Ysicii viennensis episcopi.

Nonis februarii. Sancti Aviti viennensis episcopi.

Le nom de Vêrus I, présent au concile d'Arles en 314, manque dans ce catalogue : c'est la preuve, ou bien que l'église primitive

⁴ La notice du pseudo-Nectaire viennois, dans la chronique d'Adon, lui attribuée, pour le faire sortir du néant, la souscription du Nectaire d'Avignon au concile de Vaison en 442 et crée un pseudo-concile de Vaison, antérieur. (*Duchesne*, t. I, p. 184).

n'avait pas de diptyques épiscopaux, ou bien que ces diptyques avaient disparu et que les souvenirs de 314 s'étaient perdus lorsque l'église de Vienne les rétablit. D'autre part, le catalogue paraît avoir été tenu à jour assez régulièrement de la fin du IV^e siècle au début du VI^e. En effet, la recension du martyrologe hiéronymien, exécutée au début du VII^e siècle, contient tous les noms précédents¹ sauf ceux de Just, Pascase et Ysicius : son rédacteur ne put connaître un tel ensemble que par les renseignements venus de Vienne et à Vienne cet ensemble ne pouvait guère exister que si le catalogue avait été écrit en temps voulu. Des neuf évêques qui succédèrent à saint Avit au VI^e siècle, on possède encore quelques épitaphes, des souscriptions certaines et leurs obits : cependant, ils ne figurent pas au martyrologe hiéronymien sauf le dernier d'entre eux, saint Didier, massacré vers 611 d'une manière retentissante, au moment même où la transcription du martyrologe avait lieu². Il semble donc bien que le rédacteur de sa recension faisait usage d'un catalogue viennois tenu à jour depuis la fin du IV^e siècle et s'arrêtant sous l'évêque Julien, c'est-à-dire à l'arrivée des Francs en 534. Ce rédacteur se borna à y ajouter l'obit plein d'actualité du martyr Didier que tout le monde connaissait.

III.

LA PROPHÉTIE VIENNOISE DE LÉGER

La troisième addition se place entre le prologue et le texte du livre de Tobie.

1^o 163 r^o, 1^{re} colonne, rubrique finale :

FINIT LIBER IOB ;

1^o 163 r^o, 2^e colonne, rubrique initiale :

PREPHATIO HIERONIMI PRESBITERI

.....

ANTIΦΟΝΙΚΩΝ ΤΟΒΙΑΣ ΚΥΡΟΥΣΙΝ

.....

1^o 163 r^o, 2^e colonne, rubrique finale :

EXPLICIT PROLOGVS.,

¹ Duchesne, pp. 146 - 147. — GrosPELLIER, p. 19, note 5.

² VIII. Kl. jun..... ET VIGENNA Pas. Sci. Desiderii epi. et martyris (*J. B. de Rossi et L. Duchesne. Martyrol. Hieron. p. [66] : Cod. Bern.*) Le *Cod. Eptern.* mentionne l'événement au X des calendes de juin (*Ibid.*, p. [65]).

f^o 164, r^o, 1^{re} colonne, incipit¹ : **B**EATVS VIR
QVI NON HABIT
.....

Telle était la disposition primitive du manuscrit : le v^o, du f^o. 163 restait vide entre le prologue et le texte de Tobie. Cette page, réglée à la pointe sèche comme les autres, a été utilisée pour insérer le texte suivant :

f^o 165, r^o, 1^{re} col. **T**unc surg& dux per. V. nomine de una parte salicus. | & de alia parte longobardus. & ipse habebit | potestatem omnes inimicos suos expugnandi. & in | diebus illis proced& rex per. O. nomine. & erit poten | tissimus & fortis. & bonus ad iustitiam faciendam. | & sanguis illius complicabitur cum genere grecorum. | & ipse erit rex per. O. nomine & erit bellicosissimus. | & misericordissimus nimis. & uirtus & cor eius in ma | nu domini. & non regnabit ultra septem annos; & de | ipso proced& rex per. O. nomine. & erit sanguina | rius. & fascinarius. sine fide. & sine operibus | bonis. & sine ueritate. & non regnabit ultra. V. | annos; Tunc surg& rex de genere longobar | dorum². per. A. nomine. & rex salicus per. E. nomine. & erit fortis | & crudelis. & dum uiuit semper erit in contentione. & in tribu | latione. & paucis temporibus erit regnum eius. Tunc surg& | rex de babilonia cum ciabulum sathane. in³ cuius potestate | erit occisio sanctorum. & erunt ecclesie destructe. inter paganos multa | tribulatio & prelia erunt; Postea insurgent agarréni. |

¹ A la première ligne, le T et l'V de BEATVS sont liés et placés le V sous le T; de même l'I de VIR se trouve placé dans les bras du V.

² A partir d'ici, la grandeur de l'écriture se réduit.

³ Le scribe, après le mot *in*, avait écrit *quibu*, qu'il a biffé en le soulignant, et il a poursuivi par *cuius*.

& captiuabuNT ¹ tarentium. & barim. & apu-
 liam. & pul | sariam. & cupient uenire romam.
 & non erit qui resistat | eis. nisi deus deorum.
 et dominus dominorum; Tunc surg& rex genera-
 tus | sanguine grecorum. super hierosolimam.
 & destruentur templa | idolorum. apoca. liba-
 ni. & edificabuntur. Lx^{ta}. altaria in nomi | ne
 domini. & tunc ueni& plaga super omnes gen-
 tes paganorum; | & ueni& locusta. & brucus.
 & comedent omnes labores | eorum. & fructus.
 capadolia. & cilicia. fame peribunt; | & postea
 surg& rex salicus per. C. nomine. & in diebus
 eius. | denegabunt filii patres. & patres filios;
 Trad& autem | frater fratrem in morte. & fra-
 tres cum sororibus miscebuntur. | & pater cum
 filia. & senex cum uirgine. & uirgines cum se
 | nibus; Sacerdotes predicabunt sicut apos-
 tolus. & sem&ip | sos non predicabunt. & in
 peccatis morientur; Presules | malefacientes. &
 temptatores. & uendent suas sacra | tiones quod
 dominus esse proibuit; & fi& tunc effusio san-
 guinis. | & erunt fornicationes. & inmunditie.
 sicut sodomite. ita | ut non contumelia eis appa-
 reat. & erunt homines mendosi. | raptores.
 odientes iustitiam. & amantes plus falsitatem |
 quam ueritatem. & principes romanorum in-
 mutabuntur.² | Si hodie dimittitur: cras occi-
 detur. Cum uno oculo locuntur bonum | cum
 altero locuntur malum. Propter pecuniam
 omnes iudices | iudicabunt falsa & non uera.
 Bona promittent. & mala faci | ent. & erunt cu-
 pidi & auari. amantes munera falsita | tis. &

¹ Le scribe avait d'abord écrit *captiuabus*, qu'il a transformé en *captiuabunt*, en dissimulant la lettre finale *s* sous les lettres *N* et *T*, de forme capitale, qu'il a liées l'une à l'autre.

² A partir de là, il y a semble-t-il, une reprise de main : l'écriture devient plus courante et un peu plus grosse.

f° 163, 1^o, 2^o col.

destruetur lex ueritatis. & dimittent proprias
 uxo | res. & accipient¹ alias proximis suis com-
 miscebuntur. & fi& | terremotus per multa
 loca. & diuerse insule & ciuitates ac | regna
 dimergentur. & erunt incendia inter propin-
 quos. & que | homines non facient per terram
 dei uenient incendia propter pecca | ta populi.
 & erunt per loca pestilenciæ hominum. & boum.
 & omni | um bestiarum. & terra ab inimicis
 desolabitur. & non preual& | consolari prio-
 rum. In illo tempore surget dux in tuscia per.
 | B. nomine. & erit contencio inter lango-
 bardos, & salicos | & ipsum ducem non poterunt
 superare inimici eius, quia | a deo concessa sunt ei
 longo tempore, usquedum compleat terminum ||
 & tempus uite sue. usque dum iusticiam faciat².
 Et consurg& in tempore ip | so rex in. A. no-
 mine & obtinebit regnum longis temporibus; &
 tunc | uadit romam cum magna³ iusticia. Et non
 mortificabit animam | eius deus in manus ini-
 micorum eius. ut compleat tempus & dies ui |
 te sue. & erit bonus & magnus. & perfectus
 faciens iusticiam | pauperibus. & regnabit
 longo tempore per iusticiam. & erit ip | se rex
 de genere langobardorum⁴. & post eum uenient
 re | ges qui non regnabunt per fidem. quia non
 habebunt ueritatem. & reg | num aduersus
 alium⁵ regnum surg&. & erit magnum malum

¹ Le scribe avait écrit *accipiant*. Il a biffé l'a, par un point souscrit et l'a surmonté d'un e, en interligne.

² Le scribe avait écrit *faci&*: il s'est corrigé en surmontant & de at.

³ Le scribe avait écrit d'abord *omni*. Il a biffé ce mot en le soulignant et il l'a remplacé, dans l'interligne, par *magna*.

⁴ Le scribe avait écrit: *lagobardorum*. Il a ajouté dans l'interligne la lettre n oubliée.

⁵ Le scribe avait écrit *altūm* avec l'abréviation des lettres *er*, de manière à donner: *alterum*. Il a exponctué l'abréviation par deux points, l'un au-dessus, l'autre au-dessous, de manière à donner: *alium*.

& contencio. Tunc iterum surg& rex ¹ salicus
de baiouua | ria qui ueniet cum furore & ipse
erit inicium dolorum. quale | non fuit ab inicio
mundi. & erunt in suis diebus pugne. & multe
tribula | tiones & sanguinis effusio, & terre-
motus per ciuitates. & regiones. & terre |
multe² captiuabuntur. & non erunt qui resistant
ei. quia iratus erit deus in | terra. & non erit
qui eruat regnum de manu eius. preter deum.
& romani compre | hendentur in manu ipsius
regis. nam & romana ciuitas erit destructa. | &
ad terram conuert& eam. quod nunquam fecit
ullus rex. Nam ipsa ciuitas ba | bilonia uocatur.
& hoc erit ferreum regnum. De ipso rege audient
perfidi | macedoni. & greci. & adiungent se. &
facient sedus & ³ ueni& | romam. & adprehen-
dent ipsum regem salicum. et morte eum peri-
ment. ac con | cremabunt & uindicabunt ro-
mam ; De illo tunc deb& rex procedere de |
bizantio romanorum. & grecorum. habens
scriptum in fronte ut uindic& | regnum xpis-
tianorum. qui subici& filios hismahel. & uin-
c& eos. & eru& reg | num xpistianorum de iugo
pessimo sarracenorum ; In illis diebus nemo
po | terit sub cęlo regnum superare xpistiano-
rum. Postea gens sarracenorum | ascendet per.
vii. tempora & facient universa mala in toto
orbe ter | rarum. perimentque pene omnes
xpistianos. Post hec surg& regnum roma | no-
rum & percuti& eos. & erit post hec pax &
regnum xpistianorum. usque | ad tempus an-
tixpisti ; Deinde increscet persecutio gog & ma-
gog ; | Post hec ascend& rex romanorum in hię-
rusalem in golgota locum. & | toll& coronam

¹ Le scribe avait répété par inadvertance, le mot *rex*. Il a effacé cette répétition.

² Le scribe avait répété machinalement le mot *multe*. Il a effacé cette répétition.

³ Suit un mot effacé par le scribe.

de capite suo. & pon& super crucem sanctam.
 & expand& manus | suas ad celum. & redd&
 regnum xpistianorum deo & patri ; & cum
 assumpta fue | rit in celum crux sancta. simul
 cum corona regis. tunc ueni& dominus ihesus
 xpistus | iudicare seculum per ignem ; |

Dicunt Sibillam uixisse. cccLxii. annos a tem-
 pore dauid. usque | ad tempus darii regis
 medorum ; Nata fuit in syria. de ma | nasse
 patre. & matre papilia. de genere Alexandri
 regis magni. | Inde uenit Cumas ; |

L'initiale, tracée en noir, est soulignée de rouge. On croit pouvoir distinguer deux mains successives. La seconde, qui paraît à la quarantième ligne de la première colonne, use moins fréquemment que la première de point et virgule pour terminer les phrases. En effet, la première réserve le point pour l'usage que remplit maintenant la virgule ; la seconde emploie le point, soit pour la virgule, soit pour le point modernes. La première abrège les finales *us* par le signe 4 ; la seconde emploie pour cet usage, une fois le signe ; dans le mot *temporibus*, à la deuxième ligne de la deuxième colonne et une autre fois dans le mot *perfectus* à la cinquième ligne de la deuxième colonne. On a signalé l'emploi du groupe final en capitales liées NT par la première dans le mot *captiabuNT*. L'emploi très fréquent, surtout par la première main, du groupe & est à signaler même dans l'intérieur des mots. La première main n'accentue pas les i quand il s'en trouve deux de suite dans un mot : on en a un exemple à la ligne vingt-neuvième de la première colonne, dans *fili*i. Toutes deux accentuent la syllabe tonique dans certains noms comme *Agarréni* et *Hiérusalem*, pour préciser quelle doit être leur prononciation. La seconde écrit *Langobardos*, tandis que la première préférerait *Longobardos*.

Telles sont les observations qui se présentent à l'esprit au sujet de l'exécution matérielle de cette addition du XI^e siècle.

Quant au texte en lui-même, il a pour objet de montrer ce que doit devenir l'empire du monde, à partir du moment où le siège éphémère de cet empire échappe à Vienne par la disparition de Louis l'Aveugle. Il n'est pas difficile de reconnaître que l'auteur de ce texte

use, afin de se donner du crédit, d'un procédé familier aux inspireurs de prophéties anonymes. Ce procédé consiste à raconter d'abord assez exactement ce qui s'est passé dans les temps les plus récents ; puis, à peine la prophétie se répand-elle, on en fait remonter la date à l'époque qui précéda ces temps récents. Comme le public constate l'exactitude de la prophétie pour les derniers événements, il se persuade aisément que le prophète jouit de la même clairvoyance pour les temps à venir.

Le prophète viennois chemine ainsi qu'il suit. Il fait surgir l'un après l'autre le duc V., à moitié salique, à moitié lombard, le roi O., puissant et fort, dont le sang, c'est-à-dire le fils, s'alliera avec une princesse grecque, puis le roi O., ce fils lui-même, belliqueux et miséricordieux dont le règne ne durera que sept ans, puis le roi O., sanguinaire et sans foi qui ne règnera que cinq ans. Alors surgira, parmi les lombards, le roi A. et, de la souche salique, le roi E., fort et cruel, qui règnera peu de temps.

Surgira ensuite le roi salique C. sous lequel on verra se perpétrer toutes sortes d'horreurs, dont se rendront coupables les gens d'église comme les laïques. Les princes des romains changeront.

Là s'arrête la première main : la seconde ajoute que surgira en Toscane un duc B. Les races lombarde et salique se disputeront. Surgira un roi A. qui règnera longtemps, bon et grand, de souche lombarde. Après lui viendront des rois qui règneront sans la foi : les royaumes entreront en guerre. Puis, de nouveau, un roi salique viendra de Bavière, qui détruira Rome : ce sera le règne de fer. Les grecs et les macédoniens s'allieront contre lui, viendront à Rome et l'y tueront. Alors viendra de Byzance le roi des romains et des grecs qui gouvernera tout l'empire chrétien et soumettra les sarrasins. Cependant ceux-ci auront ensuite le dessus. Pour finir, l'empire chrétien reviendra aux romains qui le gouverneront jusqu'à l'Antéchrist. Le roi des romains se rendra au Golgotha : il enlèvera la couronne de son front, la posera sur la croix sainte et remettra l'empire chrétien à Dieu le Père. Après l'assomption de la croix ainsi couronnée au ciel, viendra Notre Seigneur Jésus-Christ juger le siècle par le feu.

Dans ce récit, on remarque que les prévisions précises de temps et de personnes s'arrêtent à un moment donné. En premier lieu, le prophète connaît les initiales du nom des ducs et des rois, la durée exacte de leur règne. Les suivants, se contente-t-il de dire, règneront l'un

paucis temporibus, l'autre *longis temporibus*. Finalement, il ne se donne même plus la peine de fournir l'initiale de leur nom. Seuls, demeurent comme éléments de connaissance : d'une part, l'empire chrétien d'Occident et d'Orient ; de l'autre, l'empire païen des arabes. Dans le premier et en Occident, l'hégémonie passe des francs de Germanie aux lombards, revient des lombards aux francs de Germanie, échappe à ceux-ci et se trouve conquise par les grecs. Par conséquent, il y a alors union des deux parties de l'empire chrétien sous le diadème de Constantinople. Cette union sera définitive ; mais l'hégémonie reviendra de Constantinople à Rome, jusqu'à la fin des temps où l'empereur rendra la couronne terrestre à Dieu, ce qui sera la préface du jugement dernier.

Etant donné la succession de ces deux périodes dans le texte, la première très précise pour les souverains et la seconde, bornée à l'indication des fluctuations dans l'hégémonie future des peuples, il est facile de savoir à quel moment le prophète viennois prophétisait.

Il nomme d'abord le *duc* de Provence et marquis de Viennois *Hugues* (911 † Arles 10 avril 947) qui, *de souche franque* par son aïeul Hubert, abbé de Lobbes et duc de Jurane († 864), *en rapport avec la Lombardie* par son grand-oncle paternel Boson, le mari d'Engeltrude devint lui-même roi de Lombardie le 9 juillet 926.

Il nomme ensuite *Otton I*, couronné empereur à Rome le 2 février 962, qui fit passer l'empire d'Occident en Germanie († 7 décembre 973) ; il nomme son fils *Otton II* époux de la princesse grecque Théophanu († 7 décembre 983), son petit-fils *Otton III* († 24 janvier 1002). *Otton II* fut couronné à Rome le 24 décembre 967 et il régna dix ans à partir de la mort de son père. Le prophète se trompe de trois ans puisqu'il ne lui en accorde que sept : il avait eu le temps d'oublier cette durée réelle, à cause de la marche du temps. Pour *Otton I*, encore plus ancien, il a la prudence de ne fixer aucune durée ; il ne savait pas, même approximativement, qu'il avait régné onze ans comme empereur. Quant à *Otton III*, sacré roi de Germanie à Aix le 25 décembre 983, il ne reçut la couronne impériale à Rome que le 21 mai 996, ou plus exactement encore le 20 mai, aux vêpres qui annonçaient la fête du 21. Ce souverain étant mort le 24 janvier 1002, il est donc très exact que son règne impérial ne dépassa pas cinq ans accomplis : il mourut dans la sixième. Sur ce point, la mémoire plus fraîche du

prophète ne le trompait pas ¹. Il nomme ensuite le roi de Lombardie *Ardouin*, élu à Pavie le 15 février 1002 († 14 décembre 1015) et le roi de Germanie *Henri II*, élu à Mayence le 6 juin 1002 ; celui-ci, roi de Lombardie à Pavie le 15 mai 1004, fut couronné empereur à Rome le 14 février 1014. Il mourut le 13 juillet 1024.

Si le prophète a composé ses prédictions après cette dernière date, il est surprenant qu'il n'ait pas indiqué la durée exacte du règne après l'avoir fait pour *Otton III*. S'il a fait sa composition entre 1002 et 1024, c'est tout naturel.

Cependant, la première main qui a transcrit le texte nomme encore le roi *Conrad II*, élu le 4 septembre 1024, sacré roi de Germanie le 8, couronné à Rome empereur le 26 mars 1027 et mort le 4 juin 1039 ². L'scribe termine sa transcription en indiquant le changement de gouvernement de Rome et voici à quel événement se rapporte cette indication. Le patrice des Romains, *Jean Crescenio*, étant mort au printemps de 1012, le candidat à la tiare *Benoît VIII*, pour se faire appuyer par le roi de Germanie *Henri II*, offrit à celui-ci, non seulement la couronne impériale, mais le pouvoir direct à Rome détenu jusqu'alors par les patrices. *Henri II* l'accepta, de sorte que, couronné empereur à Rome le 14 février 1014 et déjà roi des Lombards, il prit en même temps le titre nouveau de roi des Romains porté depuis par tous ses successeurs ³.

Si donc le prophète viennois a préparé tout d'abord, ce qui est possible, sa prophétie entre 1002 et 1014, il est certain qu'il l'a com-

¹ La prophétie viennoise qualifie *Otton III* de *sanguinarius*. M. Richter et ses collaborateurs font erreur (*Gustav Richter, Horst Kohl: Annalen der deutschen geschichte im mittelalter. III. abteilung, erster band, Halle, 1890, p. 123, note C, ligne 28*) en appliquant ce qualificatif à *Otton II* et en citant comme référence la chronique de Nîmes (*Hist. de Languedoc, 2^e éd. t. V. col. 27-28, preuve n° 5*). En réalité, si l'on se reporte à la référence donnée par MM. Richter et Kohl, on constate que le surnom de sanguinaire y est donné à *Otton III* par un catalogue d'empereurs publié sous le titre *Ex Petri Diaconi chronologica...* d'après le m. 257 du Mont-Cassin qui est du *xii^e siècle: Otto Sanguinarius ann. 22. Hic de Saracenis triumphavit...* (*Mon Germ. hist. Scriptor. t. III, p. 219*).

² Toutes ces dates d'avènements et de morts sont empruntées à la compilation de M. Richter (*Ibid.* pp. 88, 106, 141, 159, 168-169, 179, 215, 175, 187, 213, 252, 268, 282, 326).

³ *Ferdinando Gregorovius. Storia della città di Roma nel medio evo, volume secondo, Roma, 1900, pp. 197-199 et 217 note 17, 218 note 22.*

plétée plus tard et que le premier scribe, dont la main l'a transcrite dans le manuscrit, a opéré son travail entre 1024 et 1039 : en effet, ce scribe connaît Conrad II et ignore quel sera le nom de son successeur. La seconde main est sans doute contemporaine de la première : car elle n'ajoute que peu de faits certains à ceux précédemment indiqués et elle n'en donne pas de postérieurs à 1039.

Elle annonce le duc de Toscane *Boniface* : ce duc ne paraît pas avoir succédé à Régnier avant 1037. Le premier document à date certaine qui le mentionne est du 22 février 1038¹ : il fut assassiné le 6 mai 1052 et inhumé à Mantoue². Cette mort n'était pas encore survenue lorsque le scribe écrivait, sans quoi il n'eût pas laissé dans la prédiction qui concerne ce prince : *et ipsum ducem non poterunt superare inimici eius, quia a Deo concessa sunt ei longa tempora, usque dum compleat terminum et tempus vite sue*. On lui prédit ainsi un long gouvernement terminé par une mort naturelle, au terme normal de la vie et en dépit de ses ennemis.

Le dernier fait positif et réel qui se trouve annoncé en dehors de l'avènement du duc Boniface, est le suivant : *et erit contentio inter Langobardos et Salicos*. Il s'agit là, à n'en pas douter, des troubles qui éclatèrent en 1037 et dont on a le récit dans Wipon³. L'empereur ayant fait arrêter l'archevêque de Milan, celui-ci trouva le moyen de s'enfuir et le souverain germanique vint de Ravenne, où il avait fêté Pâques (10 avril), assiéger Milan au milieu du mois de mai⁴. Ce fut un échec, car, il ne pouvait emporter la ville et le ciel se mit contre lui. Le jour de la Pentecôte (29 mai), un orage subit et violent fit périr beaucoup de monde. L'empereur dut licencier ses troupes et se retira vers le lac de Garde chercher la fraîcheur. Il donna l'archevêché de Milan à son chapelain, le cardinal Ambroise, malgré l'opposition de l'épiscopat et même de son fils le roi Henri. Pendant ce temps, le comte de Champagne Eudes, prétendant à la couronne de Bourgogne, dévastait la Lorraine. L'archevêque de Milan Aribert, avec l'appui de l'épiscopat lombard, lui fit dire de

¹ Muratori, Antiquit. Italic. t. I, p. 471.

Boniface, marquis de Montferrat, n'entre pas, bien entendu, en ligne de compte.

² Alfred Overmann, Gräfin Mathilde von Tuscien. Innsbruck, 1895, in-8°, p. 123.

³ Wiponis Gesta Chuonradi Imp. § 34, 35.

⁴ Richter, Annalen, III abteilung, erster band, pp. 312-321.

venir en Italie pour recevoir la couronne de fer à la place de Conrad que l'on devait assassiner le 11 novembre. La marquise de Turin, Berthe, trahit le secret du complot en le livrant à Conrad. Les évêques de Vercell, de Crémone et de Plaisance furent exilés en Germanie. D'autre part, le comte de Champagne fut battu et tué à Bar, le 15 novembre, c'est-à-dire à la date où la Lombardie avait espéré pouvoir se défaire du souverain germanique. Celui-ci vint célébrer la Noël à Parme et, comme la ville se révoltait, il la brûla. A la tête d'une grande armée, il gagna Rome par Pistoie (7 février 1038), Lucques (22 et 23 février), Florence (début de mars), Arezzo (15 mars), Pérouse (20 mars), Spello où il célébra Pâques (26 mars) et où il se trouvait encore le 31 mars. Il obtint du pape l'excommunication de son ennemi l'archevêque de Milan. Il se rendit ensuite au Mont Cassin et à Capoue pour la Pentecôte (14 mai). Après être ainsi parvenu aux limites de l'empire, il revint à Ravenne. Mais, victime encore une fois de l'été au moment où il allait attaquer Milan, il se vit contraint, la rage au cœur, de rentrer en Souabe. Il ne devait plus revoir l'Italie et l'archevêque de Milan restait maître du terrain.

La seconde main qui transcrit la prophétie viennoise ignore comme la première quel sera le successeur de Conrad II. Elle écrit donc entre le mois de mai 1037 et le mois de juin 1039 ; elle paraît même s'imaginer que les lombards auront le dessus, car elle prédit imprudemment un roi A., bon et grand, de souche lombarde, qui régnera longtemps. Ce doublet du roi Ardouin est un inconnu pour l'histoire : jamais il n'exista. Le prophète viennois donnait à Henri II les épithètes de fort et cruel : il déclarait que sous le règne de Conrad II toutes sortes de crimes se produisaient ; par contre, après ces germains, le roi lombard devait être un modèle de toutes les vertus. Evidemment à Vienne, dans le royaume de Bourgogne récemment uni à la couronne de Germanie, on n'était pas favorable à la nouvelle dynastie d'outre-Rhin. Sauf chez Humbert « aux Blanches-Mains », le manque d'enthousiasme paraît avoir été général en Bourgogne pour accueillir la domination étrangère et cela se conçoit assez.

Præterea tibi, rex, mandat Burgundia : surge
Atque veni, propera ; noviter subjecta vacillant
Interdum, domino per tempora multa remoto ¹.

¹ *Wiponis Tetralogus*, vers 203-205, ed. in usum scholarum 1878, p. 61.

Par contre, à Vienne, on était favorable aux lombards. Malgré cet état d'esprit l'archevêque de Vienne Léger se trouva obligé de prendre part, sans doute avec un contingent militaire, à la marche impériale de Parme sur Rome entre la Noël de 1037 et Pâques de 1038. Il en profita pour se faire payer de son dérangement en obtenant de Conrad une confirmation des biens de son archevêché, par l'intercession de l'impératrice Gisèle et du roi Henri. La formule du précepte déclare que le souverain espère ainsi le rendre plus dévot et plus prompt à son service. Ce précepte est daté de Spello¹ le 31 mars 1038. Le manque d'empressement des viennois devait être visible et la prophétie qui s'intéresse à la Toscane et à la Lombardie paraît refléter l'impression que l'archevêque de Vienne rapporta de son voyage.

La date de la prophétie, telle que son texte est parvenu jusqu'aujourd'hui, transcrit par les deux scribes, se resserre donc d'une manière fort précise entre le mois d'avril 1038 et le mois de juin 1039. Le public de l'époque, auquel elle était destinée, a dû croire bientôt qu'elle remontait au règne de Louis l'Aveugle et qu'elle dévoilait merveilleusement bien quel serait l'avenir réservé au monde. A vrai dire, il faut se garder de méconnaître le grand intérêt de ce texte pour la partie qui regarde l'avenir. Mieux que tous les autres documents de cette époque, celui-ci fait connaître l'état d'esprit d'un lettré viennois du XI^e siècle : ses calculs se fondent sur l'importance relative et momentanée des différents états de l'Europe, telle que ses préjugés ou les réalités la lui font voir, pour tâcher de prévoir quel sera l'avenir politique du monde. Dans les alternatives de bien et de mal qui agitent la terre, le mal lui semble tenir la plus large part. L'auteur croit que la Lombardie va pouvoir rejeter le joug de la Germanie : mais cette indépendance n'aura qu'un temps. De nouveau, la Bavière fournira un conquérant qui reprendra l'Italie : il ira jusqu'à détruire Rome, chose vraiment inouïe, tellement Rome conservait encore de majesté. Ce crime d'un empereur germain contre l'Occident aura pour résultat de faire revivre l'unité ancienne de l'empire chrétien. L'Orient subjuguera l'Occident et vengera Rome en y mettant à mort le barbare. Au XI^e siècle, à Vienne, la civilisation de la perfide Byzance avait donc plus de prestige que la force brutale de la

¹ Spello, circond. Foligno, prov. Perugia. — *Ul. Chevalier*. Cart. de St-Maurice n° 35. Cart. de St-André-le-Bas. Append. 51*.

Germanie : cette sujétion préférée de l'Occident à l'Orient le prouve. Seule, pensait-on, Byzance pouvait venir à bout des Germains et des Sarrasins : ainsi, vers 1038, rien ne faisait prévoir à un esprit attentif la possibilité des croisades qui devaient commencer cinquante ans plus tard. Cependant, l'auteur répugne à une suprématie définitive de l'Orient. Il ne l'a invoquée que comme moyen nécessaire et temporaire : il décide que Rome aura le dernier mot. Ce sera, par exemple, Rome aux romains et non plus Rome aux germains : l'antique et glorieux *primato* latin renaîtra. Rome libérée gouvernera le monde chrétien, l'Orient comme l'Occident, jusqu'à la fin des temps. Alors, le roi des Romains déposera sa couronne sur la croix du Golgotha : la croix et la couronne s'élèveront au ciel et le Christ viendra lui-même dans sa gloire juger le monde par le feu.

En somme, le prophète n'a pas prévu l'expansion qui était prochaine de l'Occident chrétien en Orient. Mais il a prévu, si l'on veut, le joug qui était assez lointain du coran sur Constantinople et le siècle qui vient de finir vient à peine de voir Rome et l'Italie libres de toute domination étrangère, comme il souhaitait que cela fût. Un voyant, à qui l'avenir ne donnerait jamais raison, serait vraiment à plaindre. La lutte de l'Orient chrétien n'est pas finie et l'hégémonie future de l'Orient en Occident reste à venir.

Dans tout cela, il est frappant de voir que le prophète s'inquiète de la Bavière et de la Toscane, des francs de Germanie et des lombards, de Rome et de Byzance, des chrétiens et des païens et cela jusqu'à la fin des temps sans jamais nommer la France, comme facteur possible. Ce silence est naturel, mais il est d'autant plus remarquable que l'archevêque de Vienne Léger était allié à la Maison capétienne. Jamais la France ne fut plus bas que sous les premiers capétiens, comme force d'expansion. Pas plus que les croisades, le prophète ne prévoyait les siècles prochains où, d'un effort continu, ces rois chétifs grandiraient avec gloire, à faire de la France le premier royaume du monde. Il prévoyait encore moins qu'un jour pourrait venir où les rois des Romains auraient pour successeur le roi de Rome : alors, l'aigle impériale, jadis posée sur le faite du palais d'Aix par Charlemagne, telle une sentinelle vigilante au guet de la Germanie, s'orienterait de nouveau, puis irait d'un vol jusqu'à Moscou pour s'y abimer.

Conclusions. — La bible viennoise, conservée actuellement à Berne, fut transcrite à la fin du x^e siècle sous le pontificat de Thibaud, ou mieux, au début du xi^e, sous celui de Brochard. Elle a reçu successivement au xi^e siècle trois additions.

La première addition a dû être transcrite sous le pontificat de Brochard et dans les six derniers mois de l'an 1025, au verso de l'un des deux feuillets de garde placés en tête du manuscrit ; ce feuillet, maintenant inséré par erreur entre deux cahiers à l'intérieur du manuscrit, se trouve chiffré 248.

La seconde addition, au verso du f^o 323, a dû être transcrite entre 1025 et 1038, à la fin de la bible, par un autre scribe ; elle l'a été, plutôt vers 1038 que vers 1025, c'est-à-dire sous le pontificat de Léger (1031-1070).

La troisième addition, au verso du f^o 163, a dû être transcrite entre le 31 mars 1038 et le 4 juin 1039 ; les vides du début et de la fin du manuscrit ayant déjà été utilisés, on employa pour cette addition une page restée libre à l'intérieur. Cette dernière addition paraît avoir été écrite par deux mains différentes. La première est la même que celle à qui était due la précédente addition. La seconde est différente, non seulement de celle-là, mais encore de celle qui avait tracé la première addition en 1025.

Telle est la composition matérielle des trois additions, par trois scribes viennois différents, de 1025 à 1039.

Ces trois additions font connaître les textes suivants.

En premier lieu, le texte de la paix renouvelée au concile d'Anse le [17 juin ?] 1025, pour les provinces de Lyon, Vienne et Tarentaise ; elle est jurée en particulier, pour le Viennois, le Bugey et le pays de Sermorens, par Humbert « aux Blanches Mains », comte de Savoie et de Bugey, qui était en même temps avoué du chapitre et des abbayes de Vienne. Ce prince renonce à l'exercice de son pouvoir arbitraire sur les terres du chapitre ; il promet de respecter la neutralité des clercs, des vilains et des femmes nobles hors de ses propres terres, en cas de guerre. Propriétaire d'alleux et possesseur de fiefs, il promet de ne pas augmenter le nombre des terres ecclésiastiques qu'il tient en commende à la suite de son prédécesseur, probablement son père, en faveur de qui l'archevêque de Vienne Thibaud avait concédé l'avouerie de l'église de Vienne. Après la mort de Thibaud,

l'avouerie de l'évêché avait été enlevée à Humbert pour être donnée à Ulric, frère du nouvel archevêque Brochard : n'ayant ainsi conservé que l'avouerie du chapitre, Humbert promet de laisser Ulric jouir en paix de l'avouerie de l'évêché. Il s'engage enfin à rester en otage à Vienne du 1^{er} au 3 novembre 1025, à Saint Pierre-de-Champagne du 8 au 10 novembre 1025, au concile dont la tenue aura lieu à Saint-Julien-en-Goye du 9 au 11 juin 1026, et finalement à Saint-Pierre-de-Champagne du 16 au 18 juin 1026, afin de satisfaire aux plaintes qui pourraient être portées contre lui s'il n'observait pas les clauses de la paix.

L'archevêque de Vienne Brochard avait reçu du roi de Bourgogne le château de la cité de Vienne et le comté de Viennois par précepte daté d'Orbe, le 14 septembre 1023. Son frère et avoué Ulric étant venu sans doute à mourir sans enfants, Brochard prit le parti, entre le 26 mars 1027 et le 22 octobre 1030, plutôt vers 1030 que vers 1027, de diviser le comté de Viennois en deux régions placées, l'une au nord, l'autre au sud du comté de Sermorens. Il inféoda le Viennois septentrional au comte de Savoie, son beau frère, et le Viennois méridional à Guigues d'Albon : ce dernier était l'avoué de l'église de Grenoble, frère de l'évêque de Valence, cousin de celui de Grenoble et du prévôt de Romans. En même temps, Amédée, fils de Humbert « aux Blanches Mains », épousait Alix, fille de Guigues d'Albon, et recevait la Savoie en avancement d'hoirie. L'archevêque de Vienne ne conservait que la garde du château et des tours de Vienne.

La reine de Bourgogne Hermengarde possédait le comté de Sermorens depuis le 24 avril 1011. Elle prit comme avoué le comte de Savoie : celui-ci, par héritage de son grand-père et de son père à lui, tenait de très nombreuses terres dans ce comté. Quand elle mourut, après le 25 septembre 1057, la partie du comté de Sermorens, qui était d'origine grenobloise, passa sans doute à la Maison de Savoie : mais la partie du comté, qui était d'origine viennoise et qui comprenait Tullins, passa à la Maison d'Albon.

En combinant les indices fournis par la toponomastique pour l'époque gallo-romaine et pour le haut moyen-âge, notamment les noms de Fin et de Marc, avec les lignes successives de postes militaires les églises dédiées à saint Christophe et le tracé subsistant des limites communales, on obtient les limites très exactes des trois comtés de Viennois, de Sermorens grenoblois et de Tullins ou de Sermorens viennois, telles qu'elles existèrent à partir de la création de ces deux

comtés démembrés, le premier du Graisivaudan, le second du Viennois et jusqu'à la transaction du 29 janvier 1107. La paix de 1025 délimite la frontière de ces deux comtés à l'est, vers le Graisivaudan : à cette époque ils dépendaient politiquement du Viennois. Par contre, le Viennois placé sur la rive droite du Rhône dépendait, sans doute, politiquement de Lyon et la partie ancienne du comté de Tullins placée sur la rive gauche de l'Isère dépendait de Grenoble.

En somme, toutes ces constatations précisent et complètent les résultats successivement obtenus, en 1899 et en 1901, par les recherches destinées à dégager les origines de la Maison de Savoie de leur obscurité. L'histoire complexe du Viennois pendant le haut moyen-âge y gagne quelque clarté. L'ambition politique de l'église de Vienne, après avoir créé la royauté de Boson et de son fils, après s'être assimilé les derniers rois de Bourgogne jurane, voyait vers 1030 cet instrument de la royauté lui échapper. Elle se reprit à de nouveaux calculs en créant les Maisons de Savoie et d'Albon qu'elle poussa, l'une à côté de l'autre, du Rhône jusqu'aux Alpes. Etablies, la première en Savoie depuis 926, la seconde en Graisivaudan depuis 990, Vienne se les attacha en 1030 par l'inféodation du comté. Dix ans après, poussées par elle, favorisées en même temps par les rois de Germanie, la première atteignait les Alpes par la Maurienne et la seconde par le Briançonnais. Ces deux Maisons ont grandi de même : à chaque progrès de l'une correspond un progrès de l'autre. Seules, elles n'auraient pas été si vite. Avec toutes deux, rayonnait l'influence politique de Vienne.

En second lieu, les additions de la bible viennoise font connaître le texte des notices épiscopales de Vienne depuis Crescent jusqu'à Mamert. Ces notices se composent d'additions au catalogue primitif de l'église de Vienne qui, tenu à jour depuis la fin du iv^e siècle jusqu'au début du vi^e, interpolé à partir du vii^e siècle et complété au fur et à mesure jusqu'au premier tiers du viii^e siècle, avait été finalement repris et tenu à jour, sous une nouvelle forme, depuis la fin du viii^e siècle. Le copiste, qui a transcrit le texte de ces notices dans la bible entre 1025 et 1038, a commis deux erreurs matérielles : ce texte existait donc déjà auparavant, et c'est une raison de le faire remonter à l'époque du notaire de la chancellerie impériale Ubold coutumier de l'emploi du mot *urbs* au lieu de *civitas*.

En troisième lieu, les additions font connaître le texte d'une pro-

phétie viennoise, composée sans doute entre le 31 mars 1038 et le 4 juin 1039 et utilisant les souvenirs de voyage de l'archevêque Léger, qui venait de se rendre à la cour impériale en Lombardie. L'auteur de cette prophétie, transcrite dans la bible aussitôt après, suppose qu'elle remonte aux jours où avait disparu l'empereur viennois, Louis l'Aveugle. Elle reflète les idées qu'on se faisait à Vienne sur l'équilibre politique de l'Occident et de l'Orient ; elle cherche à prévoir quels seront successivement les peuples auxquels appartiendra l'hégémonie, soit en Occident et en Orient, soit dans le monde entier, avant et après le rétablissement de l'Empire romain dans son unité, c'est-à-dire à partir du moment où elle avait échappé à Vienne jusqu'à la fin du monde. Elle ne prévoyait pas que les descendants de cet Humbert, récemment créé comte en Viennois par l'archevêque, régneraient un jour à Rome et pourraient préparer la nouvelle grandeur qu'elle se plaisait à prédire à l'Italie pour un temps très lointain. A mille ans de distance, Victor-Emmanuel a pris la revanche de Louis l'Aveugle.

Le Castelas de Manosque, 3-21 juin 1903.

GEORGES DE MANTEYER.

SOUVENIRS

DU

CONSULAT ET DE L'EMPIRE

dans le département de la Drôme

spécialement dans le Diois



L'histoire de la Révolution française n'embrasse pas seulement la période de dix ans qui va de l'ouverture des Etats généraux à la fin du Directoire, période de violence et d'anarchie durant laquelle on assiste à l'effondrement de l'ancien régime, mais encore cette période de quinze ans qu'on nomme le Consulat et l'Empire, période féconde et glorieuse, qui assure la durée des conquêtes révolutionnaires et préside à l'organisation de la France nouvelle. Dans un volume intitulé La Révolution à Die et dans la vallée de la Drôme, nous avons publié une série de documents, tirés des archives départementales et privées, qui permettent au lecteur de se rendre compte de la marche des événements et surtout d'apprécier la fermentation des esprits, produite au sein des masses profondes du peuple des campagnes par les idées nouvelles de liberté et d'égalité. On y trouvera de nombreux détails sur la persécution religieuse, détails jusqu'ici inconnus, quelquefois à dessein tenus dans l'ombre, qui feront, croyons-nous, tomber bien des illusions.

Le travail que nous publions maintenant et que la Société de Statistique de l'Isère a bien voulu accepter dans ses précieux et savants recueils, est la suite du précédent. Il forme néanmoins un tout complet. Il est conçu sur le même plan, c'est-à-dire que nous nous appliquons à mettre constamment le lecteur en présence des documents contemporains, tous inédits; quelques lignes de com-

mentaire ou d'explication suffisent pour relier ces pièces les unes aux autres, en signaler l'importance et les placer dans le jour historique qui leur convient.

Comme l'indique suffisamment le titre que nous donnons à ce modeste travail, ce n'est point une histoire complète que nous prétendons écrire, ce ne sont pas des mémoires; mais nous nous proposons simplement de recueillir quelques faits, quelques souvenirs sur une époque où tout est extraordinaire, où les moindres détails empruntent aux événements un éclat qui les grandit à nos yeux et les rend dignes de fixer notre attention. Quelle époque plus mémorable que celle du Consulat et de l'Empire! Quelle époque apporte à un esprit attentif, à un français épris de liberté, de plus utiles enseignements que celle où la France, échappée à l'anarchie du Directoire, avide de repos et de sécurité, confia ses destinées aux mains de Bonaparte et trouva la gloire, au prix de sa liberté et de sanglantes immolations. Pendant quinze ans, il est le maître absolu. Tout se concentre en lui. La nation ne vit plus que par lui et pour lui. Il n'est pas jusqu'au plus petit de nos villages qui ne cesse alors d'avoir son histoire particulière pour confondre son existence avec celle de l'homme extraordinaire qui absorbe tout et dont le nom remplit l'univers. Partout et dans tous les actes de la vie publique, il n'est plus question que de lui. Aussi les annales de province n'ont plus guère qu'à enregistrer les actes de sa volonté souveraine qui s'est substituée à toutes les anciennes autorités; qu'à signaler les échos de sa renommée, les Te Deum chantés à l'occasion de victoires qu'on se lasse de compter, les fêtes organisées en son honneur, les adresses et les félicitations qu'on lui envoie. Les conventionnels, les vieux jacobins ne furent pas les derniers à passer sous le joug de la servitude.

I

Le 18 brumaire ne se présenta d'abord que sous son aspect d'espérance et de restauration. Tous les fonctionnaires s'empressèrent de se conformer à la loi qui leur prescrivit un nouveau serment, conçu en ces termes : Je jure d'être fidèle à la République une et indivisible, fondée sur l'égalité, la liberté et le système représen-

tatif. Cette formalité s'accomplit à Die le 13 frimaire (4 décembre). Les consuls élaboraient le plan d'une constitution. Sieyès avait un projet tout préparé. Bonaparte en élimina avec soin tout ce qui pouvait devenir un obstacle à son ambition, et avec les débris de l'œuvre de son collègue, unis aux matériaux de son choix, il réussit en trente-quatre jours à élever la Constitution de l'An VIII, qui arrêtée dans la nuit du 12 au 13 décembre, fut promulguée le 15 du même mois. Comme on tenait à ce qu'elle fût aussitôt mise en vigueur, on se hâta d'en demander au peuple l'acceptation : ce fut le 27 décembre (5 nivôse an VIII) qu'on ouvrit à Die le registre, où les citoyens étaient invités à mettre l'expression de leur volonté. Il va sans dire que la Constitution fut acceptée : du reste, on lisait à la fin du préambule ces paroles qui répondaient aux vœux du pays : La Constitution est fondée sur les vrais principes du gouvernement représentatif, sur les droits sacrés de la propriété, de l'égalité et de la liberté. Les pouvoirs qu'elle institue seront forts et stables, tels qu'ils doivent être pour garantir les droits des citoyens et les intérêts de l'Etat. Citoyens, la Révolution est fixée aux principes qui l'ont commencée. Elle est finie.

Pour obtenir une plus grande centralisation du pouvoir, établir l'unité du gouvernement, les consuls firent voter la loi du 28 pluviôse an VIII (17 février 1800), qui réglait l'administration départementale. Le lecteur a vu comment avait fonctionné cette administration sous le régime de la Constitution de 1791 et sous celui de la Constitution de l'an III. Le nombre des districts et des cantons fut diminué; l'administration centrale du département, près de laquelle le gouvernement était représenté, d'abord par un procureur général syndic, puis par un commissaire du Directoire exécutif, fut remplacée par un magistrat unique, le préfet, représentant immédiat du gouvernement, ayant la surveillance de toutes les branches de l'administration. On plaça auprès de lui un conseil de préfecture pour le seconder dans ses fonctions de juge et d'administrateur. La même loi établit dans chaque préfecture un conseil général, composé de 16 à 24 membres et chargé de faire la répartition des contributions directes dans le département. Au lieu des districts, il y eut les arrondissements, à la tête desquels furent placés des sous-préfets avec conseils de sous-pré-

lecture et conseils d'arrondissement, mais le tout relevant du préfet. Cette organisation forte et simple fait l'admiration de M. Thiers. Il est juste pourtant de faire observer que si par elle la volonté du gouvernement pénètre plus rapidement, plus efficacement dans l'intérieur du pays, elle a ravi à la province une part considérable de ses anciennes libertés et placé entre les mains du chef de l'Etat un redoutable instrument de règne dont il pourra user pour le bien et pour le mal.

Le département de la Drôme fut divisé en quatre arrondissements. Le second de ces arrondissements comprit neuf cantons : ceux de Bourdeaux, de La Chapelle-en-Vercors, de Châtillon, de Crest-Nord, de Crest-Sud, de Die, de Luc-en-Diois, de La Motte-Chalencon et de Saillans (1).

Le premier préfet de la Drôme fut Collin de Sacy (2).

Dès que nos Diois avaient eu connaissance des projets d'une nouvelle constitution et des modifications qu'on se proposait d'introduire dans les administrations civiles et judiciaires, ils avaient, par décision du conseil municipal, en date du 7 pluviôse (27 janvier), délégué à Paris Esprit-Alexandre Gueymar, juge au Tribunal civil de la Drôme, avec mission de faire des démarches, en vue d'obtenir un tribunal civil, un tribunal correctionnel et une administration d'arrondissement à Die. Ses démarches furent couronnées d'un plein succès. Une loi du 28 ventôse an VIII (19 mars 1800) fixa à Die le chef-lieu du deuxième arrondisse-

(1) BRUN-DURAND. Dictionnaire topographique de la Drôme. Introd. , p. LXIX.

(2) Collin de Sacy ne parut sur la scène politique qu'après l'avènement de Bonaparte. Chef de division, puis administrateur des douanes, il devint successivement préfet de la Drôme, et de Seine-et-Marne, et enfin fut appelé au Conseil d'Etat, section des finances. Il s'y fit admirer par ses talents et sa probité. Il assista aux conférences tenues à Mayence en 1804 pour la liquidation des titres des quatre départements du Rhin. Au mois de janvier 1805, il proposa un projet de loi pour l'organisation générale des douanes et en fit adopter les dispositions au corps législatif. Nommé directeur général de l'administration dont il avait provoqué l'établissement, il fut élevé à la dignité de ministre du commerce le 15 janvier 1812, à la création de ce département. Il fut décoré en 1813 de la Grand'croix de l'Ordre de la Réunion. Il rentra dans la vie privée à la chute de Napoléon en 1814, mais en 1815, au retour de l'Île d'Elbe, l'empereur le nomma premier président de la Cour des Comptes, et le 2 juin le créa pair de France. La bataille de Waterloo le rendit à la vie privée.

ment de la Drôme. Le premier sous-préfet de Die fut François Falquet-Travail (3).

Dans l'intervalle, le 19 pluviôse (8 février), tous les fonctionnaires publics à Die prêtèrent le nouveau serment imposé par la Constitution et qui consistait en cette simple formule : Je promets fidélité à la Constitution. Voici les noms de ceux qui s'acquittèrent de cette obligation : Charlon, juge au Tribunal civil de la Drôme, directeur du jury de l'arrondissement de Die; Lagier-Lacondamine, commissaire du gouvernement près ledit Tribunal correctionnel; Marcellin, greffier; Lagier-Vaugelas, commis-greffier; Menot, huissier; — Planel, juge de paix et ses quatre assesseurs : Joseph Rousset, Daniel Roux, P.-René Samuel, et J.-Nicolas Talon; Jean-Claude Rousset, greffier, et Daniel Senas, huissier.

Le 5 mai, eut lieu l'installation d'une municipalité nouvelle, ainsi composée : MAIRE DE DIE : Jean-François-René Reboul, nommé le 28 germinal; PREMIER ADJOINT : Louis-Henri Valentin; DEUXIÈME ADJOINT : Joseph Chion. — Le 21 floréal (11 mai), un arrêté du préfet nommait les vingt conseillers municipaux de Die, qui étaient : Lagier-Vaugelas, juge; François-René Chevandier; Poudrel, homme de loi; François Long, notaire; Antoine Buis, notaire; Joseph-Nicolas Talon; François Audra, propriétaire; Bouvier oncle; Leroux, médecin; Pierre Vernet; Joseph Chion; Henri-Bernard Rochas; Daniel Motte père; Jean-François-Anselme de Lamorte-Félines; Fauchérand; Jacques-Antoine Fauchier; Alvier, homme de loi; Michel Jean, propriétaire; Louis Caneau; Ennemond Gueymar, juge. Par un autre arrêté du 16 prairial (5 juin), le préfet désigna pour faire partie du conseil municipal de Die les citoyens Joseph Delamorte, Charles Rousset, Laurent Arnoux, Charles Coursange père, Jean-Amédée Bouvet, et Joseph Clary, en remplacement des citoyens Buis, notaire, Alvier, Ennemond Gueymar, Chion, Lagier-Vaugelas et Bouvier. Enfin le 23 prairial (12 juin), les membres du conseil

(3) Il était fils de Nicolas Falquet, mort à Saint-Domingue, et petit-fils de François Falquet, qui avait été avocat au Parlement et en 1728 consul de Grenoble. Il ajouta à son nom celui de Travail en souvenir de son beau-père, dont il avait hérité. Cf. Armorial du Dauphiné, p. 221-6; — ROCUAS, t. I, p. 367-8.

municipal, réunis sous la présidence de Charles Coursange, le plus âgé d'entre eux, et ayant pour secrétaire de Lamorte-Félines, le plus jeune, élurent pour président le citoyen François Long et pour secrétaire Michel Jean. Mais le citoyen Long ayant fait observer qu'il était allié, au degré de cousin germain, avec de Lamorte-Félines, et s'étant retiré, le conseil choisit pour son président le citoyen Leroux (1).

Ces simples détails nous permettent déjà de constater le changement de régime. L'autorité du préfet devient prépondérante; elle s'affirme à peu près dans tous les actes de l'administration. C'est lui qui nomme directement les fonctionnaires ou sanctionne tout ce qui se fait dans les assemblées du département. C'est en vertu d'un arrêté de la préfecture, en date du 20 prairial (9 juin), qu'est nommé bibliothécaire de la ville le citoyen Louis Artaud, en remplacement du citoyen Lagier-Vaugelas, décédé (2).

Ce fut au retour de cette admirable campagne d'Italie qui, commencée par le passage du mont Saint-Bernard, s'est terminée par l'éclatante victoire de Marengo (14 juin 1800) que le premier consul, arbitre souverain des destinées de la France, put, au milieu de circonstances inouïes, commencer à mettre à exécution ses projets. Réunir tous les partis, les grouper autour de lui, les dominer, les asservir et en user, de gré ou de force, pour l'accomplissement de ses rêves de grandeur : tel fut le plan qu'il se proposa. Pour le réaliser il s'appliqua à convaincre les divers partis qu'ils avaient tout à craindre les uns des autres, que les modérés, les royalistes n'avaient pas de pires ennemis que les jacobins et les anarchistes, que ceux-ci pouvaient s'attendre, en cas de retour de la monarchie, à se voir dépouillés de tous les avantages de la Révolution et peut-être condamnés pour leurs crimes. Ce jeu ne pouvait manquer de réussir, surtout quand on songe que dix ans de troubles avaient multiplié les divisions et les haines, et que la masse de la nation, désireuse de la paix, saluait dans les victoires du héros les gages certains de son bonheur futur. Le rétablissement du culte catholique parut, dès le premier jour, à Bonaparte comme un des plus puissants moyens de gagner à lui les masses

(1) Note de M. Alfred de Lamorte Félines.

(2) Voir La Révolution à Die, p. 41.

populaires et de rendre au pays cet ordre, cette liberté des consciences, ce respect de l'autorité, qui assurent la puissance à un gouvernement. Après le 18 brumaire, il n'avait point toutefois révoqué les lois persécutrices; il s'était contenté de les adoucir : il ne voulait point irriter les jacobins sectaires et le clergé constitutionnel; d'autre part, il était bien aise de faire sentir aux prêtres qui gémissaient dans les prisons ou qui exerçaient plus ou moins en cachette leur périlleux ministère, que lui seul pouvait leur donner la liberté. Cette liberté, il consentait à la leur rendre, mais à la condition qu'ils comprissent bien que c'est à lui qu'ils la devaient et qu'en échange de cette faveur, ils devinssent les instruments de son despotisme.

Après Marengo, sa pensée se fit jour plus librement. Il provoque des enquêtes, demande à ses préfets de le renseigner sur leurs départements et en particulier sur l'état religieux et moral des populations. Ce sont là des documents qui pourront lui servir pour établir la nécessité d'une entente avec Rome, comme moyen unique de mettre fin aux désordres. Nous avons sous les yeux le rapport du préfet de la Drôme, Collin de Sacy, daté de Valence le 20 brumaire an IX (11 novembre 1800). Nous en détacherons les lignes suivantes, particulièrement instructives :

CRIMINEL. Les vols, les assassinats, etc., sont beaucoup plus nombreux qu'avant 1789. Des forfaits qui ne se commettaient qu'après de longs intervalles sont devenus communs. Dans ce moment, le Tribunal de Valence instruit le procès de trois femmes qui ont fait assassiner leurs maris, et cependant le divorce est permis.

Les secousses et les excès de la Révolution, en enlevant des hommes à leurs travaux ordinaires, en les tirant de la classe dans laquelle ils avaient vécu pour les faire servir d'instruments aux factions qui tour à tour déchiraient la France avant le 18 brumaire, ont contribué à la dépravation des mœurs, mais cette dépravation tient principalement à l'absence de tous les principes religieux, et on se convaincra facilement de la vérité de cette assertion, soit qu'on veuille l'examiner sous le rapport de la politique ou de la morale.

Une religion est nécessaire. Elle importe au repos des Etats, comme à la sûreté individuelle des citoyens, parce qu'elle est un

frein salulaire pour ceux qui forment la classe la plus nombreuse de la société, destinée à un travail pénible et continuel. Le bonheur qui existait du moins pour eux dans l'avenir, a disparu avec les idées religieuses. En leur ôtant l'espérance, que leur a-t-on laissé ? Les besoins, les privations, les infirmités, les douleurs, etc., sans aucun dédommagement à tant de maux. Une telle situation engendre le désespoir, et du désespoir naissent souvent les crimes.

Voilà un langage que l'on n'avait pas entendu depuis longtemps. Bien qu'il soit un peu de commande, c'est un signe que les temps sont changés. Nous continuons à transcrire :

PRÊTRES. Les prêtres qui n'ont pas prêté le serment ont toujours beaucoup d'influence sur l'esprit de ceux qui sont attachés aux opinions religieuses, parce qu'ils ont su, les uns par caractère, les autres par hypocrisie, montrer, du moins en apparence, une conduite régulière qui leur conserve l'estime et la confiance de leurs partisans, et on ne doit pas dissimuler qu'en général, ils ont sous ce rapport un très grand avantage sur les prêtres assermentés.

Un grand nombre de ces derniers se sont mariés, les uns avec des religieuses, les autres avec leurs servantes. Plusieurs ont des mœurs très dissolues et sont le scandale des communes qu'ils habitent. Ils ne peuvent donc faire le bien, puisque l'immoralité est toujours en opposition avec les idées religieuses.

Le gouvernement à qui rien n'échappe de ce qui peut ramener l'union dans l'intérieur, déterminera sans doute le pape à rendre une décision qui ne laissera plus aux prêtres aucun prétexte de se refuser à la promesse de fidélité. Alors on pourra diriger très utilement l'influence et la confiance dont ils jouissent; mais il serait nécessaire de leur donner un traitement fixe. Chaque commune supporterait volontiers cette dépense (1).

Ce rapport répondait à merveille aux désirs de Bonaparte, qui en ordonna aussitôt l'impression. Pressentant dans son auteur un serviteur intelligent, souple et dévoué, il le manda à Paris pour

(1) Observations sur la situation du département de la Drôme par le citoyen Colin, préfet, publiées par ordre du Ministère de l'Intérieur. A Paris, de l'imprimerie des sourds-muets, rue du Faubourg Saint-Jacques, n° 15. An ix. In-8°, 48 pp., p. 9.

lui confier un poste de confiance. Collin de Sucs a fourni une brillante carrière administrative. En 1812, il devint ministre du commerce. Un décret du 11 frimaire an IX (2 décembre 1800), donna la préfecture de la Drôme à Marie-Henri-Louis Descorches, né à Sainte-Croix (Orne), le 17 septembre 1749, de Henri d'Escorches, seigneur de Sainte-Croix et du Mesnil-Defray, et de Aimée-Jeanne d'Osmond. C'était un de ces hommes que Bonaparte aimait à faire entrer dans les cadres de son gouvernement : sorti des rangs de la noblesse, Descorches avait loyalement servi sa patrie pendant la Révolution comme officier dans les armées et comme diplomate. Il avait été promu maréchal de camp en 1792, puis en l'an VI envoyé comme ambassadeur à Constantinople et en l'an VIII comme ministre plénipotentiaire en Egypte; mais cette dernière nomination était restée sans effet par suite de la guerre qui éclata entre la Porte et la France (1). Ce choix pour notre département ne pouvait être plus heureux. Descorches fut un administrateur intelligent et habile, admirateur et, jusqu'au bout, serviteur dévoué de Napoléon. Il demeura préfet de la Drôme sous l'Empire et sous la première restauration; aux Cent-Jours, il fut nommé préfet de l'Aude (2).

A Die, le sous-préfet François Falquet-Travail, créature de Bonaparte, était loin de posséder les talents, la prudence et les qualités morales de son chef hiérarchique, le préfet de la Drôme. C'était un homme de près de cinquante ans, sans convictions politiques arrêtées, orientant sa vie vers le maître dont il pouvait espérer des grâces et des faveurs. Il tenait, avant tout, à attirer l'attention de ses chefs, mais par un zèle indiscret et de parade, il compromettait souvent la cause qu'il voulait servir. A peine installé dans ses fonctions, il tint à faire parler de lui par quelque action d'éclat, et, au risque de provoquer le mécontentement, les colères des jacobins rigides qui reprochaient à Bonaparte les allures d'un dictateur, il organisa une fête en l'honneur du héros. Le traité de Lunéville (9 février 1801) qui venait de sanctionner la paix entre la France et l'Autriche, semblait en fournir l'occasion. Il conçut le projet d'élever un monument à Die, à la gloire

(1) DIDOT. Biographie générale, t. XIII, p. 790.

(2) Il est mort à Sainte-Croix (Orne), le 2 septembre 1830.

du premier consul. Pour cela, il fit choix de deux colonnes de granit, semblables à celles qui ornent le porche de la cathédrale et qui jadis avaient appartenu à un édifice romain. Ces deux colonnes, lisons-nous dans l'Annuaire de la Drôme de l'an XIII, élevées l'une sur l'autre, lui parurent propres à son dessein, puisqu'elles offraient onze mètres d'élévation; mais il manquait d'ouvriers, aucun n'osait se charger d'un ouvrage aussi hardi. Comment dresser, en effet, et faire tenir perpendiculairement, l'un sur l'autre, deux morceaux d'un poids si énorme ? Des ouvriers étrangers furent appelés; un échafaud convenable fut dressé, et, à l'acclamation de la presque totalité des citoyens qui étaient présents, une colonne fut placée l'une sur l'autre et acquit par son propre poids une solidité qui fut un problème jusqu'au moment où l'expérience vint convaincre tous les esprits. Il est certain, ajoute l'auteur de l'Annuaire, que si l'on pouvait supposer un instant que ces marbres pussent avoir du sentiment, ils s'honoreraient, après avoir peut-être servi de monument à la gloire de César, d'en servir aujourd'hui à celle de celui qui seul peut lui être comparé.

Une fête, à laquelle on avait invité tous les maires de l'arrondissement, toutes les autorités de la ville, eut lieu le 6 floréal an IX (26 avril 1801) pour l'inauguration du monument, de l'obélisque comme l'appelle l'Annuaire. La fête fut animée et brillante. Le sous-préfet tint à ce que le souvenir en fût conservé et surtout à ce qu'à Paris on pût en lire les détails et apprécier son zèle. Il en fit donc imprimer à Die, chez Bonniot, une relation, petite plaquette de 4 pages, in-4°, devenue extrêmement rare et qui mérite d'être conservée comme signe du temps.

RELATION DE LA FÊTE QUI A EU LIEU A DIE LE 6 FLORÉAL AN IX, A L'OCCASION DE L'ÉRECTION D'UN MONUMENT DÉDIÉ A BONAPARTE.

Le sous-préfet de Die, jaloux de remplir le vœu des membres du conseil et des administrés du deuxième arrondissement de la Drôme, qui l'avaient rendu auprès du héros de la France l'interprète des sentiments de reconnaissance et d'admiration que la

langue ne saurait exprimer, a conçu le projet d'un monument à Bonaparte.

Il en a trouvé les matériaux dans la ville de Die, chef-lieu d'arrondissement, autrefois capitale des Voconces et municipale d'une province romaine. Deux colonnes de granit, tirées des décombres d'un temple de Cybèle et d'une beauté antique, ont paru propres à cet usage : de leur assemblage, on a formé un monument de la hauteur de onze mètres d'élévation.

L'inauguration devant être pour l'arrondissement une fête solennelle, fut fixée par le sous-préfet au 6 floréal dernier, époque de la seconde session du conseil d'arrondissement. Tous les maires furent invités et s'y rendirent en grand nombre, avec beaucoup de leurs compatriotes, de tous les points de l'arrondissement. Le monument était érigé dans la belle et vaste cour de la sous-préfecture, en avant de très grands arbres qui le laissent apercevoir du dedans, comme à travers d'un long portique de verdure, et dans une position d'où il domine la campagne, de manière à être aperçu de plus de deux lieues sur le chemin de Gap.

Le carillon des cloches et le bruit des boîtes ayant annoncé l'heure de la fête, les gardes nationales de la ville, des détachements avec des drapeaux, venus des communes les plus voisines, la troupe de ligne en garnison et plusieurs brigades de gendarmerie se rendirent au lieu désigné, suivis d'un peuple nombreux, et entourèrent avec ordre le lieu destiné à la cérémonie. Les dames avaient été placées sur la terrasse de la sous-préfecture et ornaient le lieu de la fête, qu'embellissaient encore de beaux arbres verts en fleurs. Le ciel le plus serein rendait enfin ce tableau tout à la fois intéressant et majestueux.

Tous les maires et les membres des autorités constituées se rassemblèrent à la sous-préfecture. Ils y reçurent chacun une branche d'olivier, et des petits rameaux furent en même temps distribués aux militaires qui les attachèrent à leurs armes.

Le sous-préfet, à la tête du conseil, et entouré des maires et corps constitués, s'avança dans l'enceinte, et placé avec les orateurs sur une petite estrade, au devant du monument, au milieu d'un peuple immense, il prononça un discours, dans lequel après avoir annoncé l'objet du rassemblement, il rappela les droits que le héros de la France avait à la reconnaissance, comme VAIN-

QUEUR, comme LÉGISLATEUR, et comme PACIFICATEUR. Le maire de Die, au nom de ses administrés et à celui de tous les maires présents à la fête, manifesta leurs sentiments d'admiration et de reconnaissance, et la dédicace du monument fut solennellement prononcée par le sous-préfet, aux acclamations de tous les assistants et aux cris répétés de VIVE BONAPARTE.

L'orateur du conseil d'arrondissement prit ensuite la parole. L'érection d'une colonne romaine lui fournit un texte pour faire le parallèle des Français et des Romains, sous les rapports de la valeur guerrière et des vertus sociales; il énonça ses principes et ses opinions avec la dignité qui sied aux fonctionnaires publics, sous un gouvernement paternel.

On se rendit ensuite dans la ci-devant église cathédrale, édifice majestueux, où l'on chanta un TE DEUM. Là, toutes les sectes confondues élevèrent leurs âmes vers le ciel, et réunirent leurs vœux et leurs louanges. L'ordre de la marche et la tenue de la troupe rangée devant la nef avec ses attributs militaires, relevaient encore la pompe de cette cérémonie auguste, après laquelle la marche se dirigea au dehors de la ville, du côté de la porte, appelée Porte de la République, pour brûler un feu de joie, dressé sur une esplanade entourée de petits monticules qui forment un amphithéâtre naturel, qu'occupait une foule immense de spectateurs.

La troupe faisant cercle, les autorités au centre, le sous-préfet alluma le feu et remit la torche au président du conseil d'arrondissement qui l'appliqua d'un autre côté.

Bientôt les flammes ondoyantes, l'explosion des boîtes, les acclamations de huit mille spectateurs qui paraissaient sur les éminences, sur les murailles et jusque sur les arbres et qui répétaient à l'envi le nom de BONAPARTE présentèrent le tableau le plus gai et le plus intéressant.

La marche reprenant son ordre se dirigea vers la porte Saint-Marcel, à l'autre extrémité de la ville où un arc de triomphe élevé par les Romains et conservé en partie, présentait un intérêt en rapport avec l'objet de la fête. Le sous-préfet en prit encore l'occasion de rappeler aux habitants modernes les vertus de leurs ancêtres et la règle de leurs devoirs.

On revint dans le même ordre à la sous-préfecture. Des tables dressées dans une très grande salle attendaient à dîner les maires,

les membres des autorités constituées et des officiers militaires. Le repas fut aussi gai que décent. On porta le toast à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à Bonaparte, auteur de tant de bienfaits. L'enthousiasme ramena de nouveau l'assemblée autour de la colonne pour y renouveler les acclamations de reconnaissance à la gloire de ce héros.

Des chansons et des vers à l'occasion de la paix et en l'honneur du premier consul qui la procure avaient été imprimés et furent recueillis avec le plus vif empressement par les maires et par tous les citoyens. On remarqua, entre autres, un quatrain que son laconisme permet de transcrire :

Peuple français pose tes armes,
Du repos goûte les bienfaits;
Bonaparte a séché tes larmes,
Tu lui dois ta gloire et la paix.

Les membres qui devaient composer la société d'économie rurale se réunirent pour leur installation. Le sous-préfet qui avait conçu l'idée de cet établissement présenta en peu de mots aux membres assemblés ce que les administrés et le gouvernement, qui s'occupe de leur bonheur, attendaient du zèle et des lumières de la société, avec une confiance que chacun de ses membres avait déjà justifiée.

Cette installation donna lieu à trois discours, dans lesquels les orateurs déployèrent leur éloquence et leur érudition, en présence des vues utiles à l'agriculture et à l'industrie, inspirées par un gouvernement paternel dont on n'attend que des bienfaits.

Le soir, il y eut un feu d'artifice auprès de la colonne qui fut illuminée, ainsi que les beaux arbres et tous les bâtiments qui entourent la vaste cour, et il y eut bal à la sous-préfecture.

La fête avait été ordonnée dans tous ses détails sur un plan non interrompu de décence et de dignité : elle offrit un spectacle nouveau qui satisfait et étonna tous les spectateurs. Des remerciements furent votés au sous-préfet, avec prière de transmettre au préfet le vif regret qu'on éprouvait d'avoir été privé de sa présence. Le sous-préfet annonça, de la part du préfet, le regret qu'il éprouvait lui-même d'avoir été contrarié dans son projet de venir

prendre part à la fête de l'arrondissement et s'y réunir avec des administrés qu'il désirait de connaître personnellement.

DESCRIPTION DU MONUMENT.

Un piédestal d'un seul bloc de marbre soutient une colonne de deux pierres de granit, qui s'élève avec son couronnement à plus de onze mètres. Ce monument est terminé par un globe, sur lequel une Renommée élancée pour le parcourir présente de la main qu'elle a libre une branche d'olivier et une flamme sur laquelle est écrit : Bonaparte a donné la paix. Au tiers de l'élévation de la colonne on lit : A Bonaparte; et sur les trois faces en avant du piédestal : Vainqueur, Législateur, Pacificateur. Sur la même face on lit l'inscription suivante :

ERIGÉ PAR LA RECONNAISSANCE
A BONAPARTE VAINQUEUR LÉGISLATEUR PACIFICATEUR
L'AN IX DE LA RÉPUBLIQUE
BONAPARTE PREMIER CONSUL
CHAPTAL MINISTRE DE L'INTÉRIEUR
DESCORCHES PRÉFET DE LA DRÔME
FALQUET-TRAVAIL SOUS-PRÉFET A DIE

Tout glorieux, tout triomphant du succès de cette fête, Falquet-Travail attendait des éloges, et aussi peut-être un avancement. Il dut avoir quelque déception quand le préfet lui transmit cette lettre, venue du ministère :

Paris, le 4 messidor an IX (23 juin 1801).

J'ai reçu, citoyen préfet, la lettre par laquelle vous m'annoncez que le sous-préfet et les habitants de l'arrondissement de Die ont élevé dans cette commune une colonne à la gloire du premier consul. En applaudissant au zèle de la commune, je dois vous rappeler que cette colonne n'aurait dû être érigée qu'après en avoir soumis le projet au gouvernement; c'est un principe dont il serait dangereux de s'écarter. Cependant, les intentions des habi-

tants me paraissent si louables que je ne puis refuser mon approbation. Je vous salue. CHAPTAL (1).

La colonne resta debout durant le consulat et l'empire. Les éloges qu'elle décerne à Bonaparte, étaient bien en réalité ceux de la reconnaissance de la nation, qui après tant de secousses pouvait à peine croire au bonheur d'avoir enfin recouvré la paix et la stabilité. Dès le 15 thermidor an VIII (3 août 1800), une amnistie, publiée par le général de division Ferino, revêtu de pouvoirs extraordinaires dans les départements de Vaucluse, de l'Ardèche, de la Drôme et des Basses-Alpes, avait fait cesser toutes les poursuites contre les partisans des derniers soulèvements royalistes (2). Le brigandage était sévèrement réprimé; les bandes de malfaiteurs qui pillaient les voitures publiques, rançonnaient les voyageurs, notamment dans les environs de Donzère et de Pierre-

(1) ROCHAS (Adolphe). La colonne du 18 brumaire à Die, dans *Journal de Die*, année 1883, n° des 12 et 19 août. — L'auteur n'a pas connu la relation que nous venons de publier. En revanche, il donne de bien curieux détails sur la destinée et la triste fin de ces belles colonnes romaines. Le Conseil municipal de Die, composé alors de gens ignorants et haineux, prit un arrêté le 6 mai 1883, ordonnant qu'elles seraient brisées, pour être employées comme matériaux de construction dans les fondations de la nouvelle école de filles. Les considérants de l'arrêté disaient que ces colonnes avaient servi à la glorification de deux crimes contre la souveraineté du peuple, l'un au 18 brumaire, l'autre au 2 décembre, et méritaient en conséquence de disparaître à tout jamais.

(2) Un arrêté du général de division Férino, du 15 thermidor, an VIII, avait réglé l'organisation des gardes nationales sédentaires. Cet arrêté ne fut mis à exécution dans la ville de Die que le 1 floréal an IX (21 avril 1801). Le Conseil municipal nomma les citoyens suivants :

ÉTAT-MAJOR. Jean Morand, commandant. Louis Massot, adjudant. Frédéric Blanc, porte-drapeau.

GRENADIERS. Henri-Bernard Rochas, avoué, capitaine. Jean-Louis Dusserre, lieutenant. Michel Dumont, sous lieutenant.

CHASSEURS. Alvier, avoué, capitaine. Etienne Daumas, lieutenant. Planet cadet, sous-lieutenant.

COMPAGNIE DE LA PLACE. Faucherand, capitaine. Pierre Morand fils, lieutenant. Nevers, sous-lieutenant.

COMPAGNIE DE LA GRAND'RUE. Daniel Jullien, capitaine. Moyse Armand, lieutenant. Blanchet, sous lieutenant.

COMPAGNIE DE SAINT-MARCEL. Frau, capitaine. Roux, tanneur, lieutenant. Monard père, sous-lieutenant.

COMPAGNIE DE VILLENEUVE. René Chevandier, capitaine. François Audra, lieutenant. Rousset fils, sous-lieutenant.

Le 6 nivôse an X (27 décembre 1801), Etienne-Jean-François Delamorte-Félines, maire de Die, nomma Jean-François Chevandier-Lavalette, commandant de la garde nationale, à la place de Morand, percepteur, qui avait donné sa démission. — *Notes de M. Alfred de Félines.*

latte, s'émiettaient et disparaissaient. On pouvait maintenant, dans la France entière, circuler librement et sans danger. L'ordre régnait partout, et avec lui renaissaient l'industrie et le commerce. Des sociétés d'agriculture, avec l'appui et le concours du gouvernement, se fondaient dans la plupart des localités.

Des méthodes nouvelles étaient expérimentées pour augmenter les produits de la terre. Des routes s'ouvraient à travers les plaines et les montagnes pour unir, fusionner les populations, faciliter les échanges et le négoce. Aucun détail n'échappait à la sollicitude du gouvernement, et le génie de Bonaparte imprimait à tous les rouages administratifs une féconde impulsion. Heureuse la France, si l'homme extraordinaire qui par ses victoires éloignait l'ennemi des frontières, et, par sa vigoureuse et sage administration, développait, multipliait au dedans les sources de la prospérité, n'eût jamais poursuivi d'autre but que la gloire et le bonheur de son pays !

Au commencement de l'année 1802, dans une séance de la Société d'agriculture, commerce et art de la Drôme, Daly, le fougueux jacobin, le prêtrephobe enragé, dont nous avons plus d'une fois déjà entendu les discours, présenta une sorte de statistique du commerce et de l'industrie vraiment fort intéressante, mais toujours dans ce style emphatique des rhéteurs de club. En voici quelques passages concernant le Diois :

Je commence par Saint-Jean-en-Royans où se fabriquent les draps, où l'on voit des papeteries, ainsi qu'à Hostun, Saint-Nazaire, etc. Je passe dans le Vercors, où se filent beaucoup de laine et avec assez de perfection, où l'on fait aussi des draps, où l'on fait des cornues, des pelles, des brouettes, etc. Je descends à Peyrus, à Chabeuil, à Charpey, Combovin, etc., où se fabriquent des draperies légères qu'on appelle finettes, où l'on voit des papeteries et mégisseries. Je remonte par Gigors, Beaufort, Plan-de-Baix, Omblèze, à la vallée de Quint; je passe dans le Diois, je monte à Châtillon, Luc, Valdrôme, La Motte-Chalencon, Rémuzat, Sainte-Jalle, le Buis; je viens à Saint-Nazaire-le-Désert, Dieulefit, Bourdeaux, Saou, Saillans et Crest : dans toutes ces communes et beaucoup d'autres qui se trouvent enclavées dans les montagnes de cette contrée, l'on fabrique une quantité prodigieuse de draperies qu'on nomme, les unes ratines $\frac{2}{3}$ ou de Crest, les

autres ratines façon de Vienne, royales, finettes, Cadix, sergettes, etc., etc. A Châtillon, il se récolte beaucoup de chanvre et il s'y fabrique d'assez bonnes toiles. Il s'y récolte beaucoup de vin. A Die, on trouve des papeteries et des moulins pour ouvrer la soie, et il s'y fait de bonnes ratines façon de Vienne. On y fabrique plusieurs espèces de vin : la clairette et le muscat de Die sont recherchés. Les fromages de Die sont estimés. Ses vins communs s'exportent dans le département de l'Ardèche principalement.

Dye est la ville la plus ancienne du département : on y trouve encore beaucoup de vestiges qui décèlent son antiquité : une citadelle, de vastes remparts flanqués de cent tours, des aqueducs, des mosaïques, de superbes colonnes de granit gisant dans les rues, tout annonce que cette ville a joué un rôle dans le temps où les Gaules faisaient partie de l'empire romain.

En suivant le cours de la rivière de la Drôme, on trouve Sainte-Croix et Pontaix, où se font de bonnes ratines de Vienne. C'est au nord de Sainte-Croix, où se trouve la vallée de Quint, d'où sortent de beaux moutons, où se font de bonnes draperies, où l'on trouve des scies à eaux pour fabriquer des planches.....

C'est au citoyen Dedelay-d'Agier, membre du Sénat conservateur que l'agriculture de ce département est redevable de l'usage du plâtre et des prairies artificielles. Ce respectable citoyen a consacré ses loisirs à répandre des écrits sur cette matière qui, joints aux expériences qu'il a faites dans ses possessions, ont convaincu tous les agriculteurs de l'excellence de sa méthode (1).

II

Le 21 nivôse an X (11 janvier 1802), Bonaparte arrivait à Lyon, où l'attendaient les députés de la République cisalpine : la consulte italienne, après avoir arrêté les bases d'une nouvelle Constitution, le nomma président de cette République. Trois dé-

(1) Essai de statistique agricole, industrielle et commerciale du département de la Drôme, suivi de divers projets d'amélioration, lu à la Société d'agriculture, commerce et art de ce département, par P. L. DALY, conseiller d'arrond... Valence, s. d., in-4°. 38 pp.

légues de la ville de Die, les citoyens Delamorte-Félins, maire, Joseph Leroux, médecin, membre du conseil municipal, et René Reboul, membre du conseil général du département, vinrent présenter au premier consul les hommages de leurs concitoyens (1). Etienne-Jean-François Delamorte-Félins, avoué, avait été mis à la tête de la municipalité Dioise par un arrêté du préfet de la Drôme du 22 messidor an IX (11 juillet 1801), en remplacement de René Reboul, appelé au conseil général. Ses adjoints furent Rochas et Joseph Chion. Ces choix témoignent de l'attention du

(1) Valence avait délégué son maire, M. Claude Planta, pour obtenir du premier consul, le maintien de l'école d'artillerie, un secours pour réparer les digues du Rhône et un collège. Les demandes de la ville furent toutes accordées, M. Planta parle de ce voyage à Lyon, dans une lettre à son ami, Bachasson de Montalivet, ancien maire de Valence et devenu depuis le 18 avril 1801, préfet de la Manche.

Valence, le 12 pluviôse, an X (1^{er} février 1802)

Je réponds, mon cher Montalivet et bon ami, à votre dernière que j'ai reçue à Lyon, où je m'étais rendu comme député par le conseil municipal, conformément avec le citoyen Olivier, pour aller porter les hommages de notre cité au premier consul. La députation de Valence, a été admise et j'ai eu le bonheur de voir pour la première fois, ce héros que l'univers admire et qui fait toute notre félicité. Il a eu la bonté de m'interroger et surtout de m'assurer qu'il me connaissait. J'ai pensé alors à mon ami Montalivet et vous ai envoyé en ce moment mille bénédictions. Vous sentez, mon bon ami, combien je dois être reconnaissant de vos bontés pour moi envers le premier consul. Si j'ai une grâce à vous demander, c'est de récidiver, si l'occasion se présente. Un mot d'un ami vaut mieux que mille phrases d'un être indifférent. J'ai été bien satisfait en le quittant. Il nous a accordé l'artillerie, des réparations urgentes à faire au Rhône, qui a abattu le mur des capucins et qui roule maintenant ses flots au travers du jardin, d'un collège. A ces trois articles se bornaient les demandes que nous avions à lui faire.

Mais ce que j'ai appris depuis et ce qui augmente singulièrement notre amour pour lui, c'est nombre de radiations définitives, qu'il a accordées à beaucoup d'individus sur les simples réclamations des maires. J'ai regretté pour lors d'avoir quitté si tôt Lyon, et il ne m'est point venu en idée pareille demande à faire au héros français. J'ai cru devoir réparer cette omission, en concevant l'idée de la lui faire par écrit et de m'appuyer de la recommandation de son ami, qui connaît parfaitement ces personnes pour qui je réclame. J'ai pensé qu'une pareille demande apostillée par Montalivet, l'ami de Bonaparte, aurait tout son effet. j'étais présent à Lyon, lorsqu'on lui parla de vous. Il vous nomma à plusieurs reprises. La joie était peinte sur sa figure et il laissa voir à l'assemblée la force de son attachement pour votre personne. . . .

Tout Valence n'ignore pas que c'est à vous auquel on est redevable d'une école et d'un régiment d'artillerie. Le temps n'est pas éloigné où votre patrie vous en témoignera toute sa gratitude.

Cette lettre est suivie de la minute de celle adressée par le maire au premier consul, avec l'Etat nominatif des citoyens mis en surveillance

gouvernement de mettre à la tête des administrations locales les hommes les plus influents et par la fortune et par les qualités personnelles. C'est en cette année 1802 que furent menés de front trois grands projets, qui tendaient toujours au même but, raffermir l'ordre dans le pays et le pouvoir du premier consul : la mise à exécution du concordat, la création de la légion d'honneur et la déclaration du consulat à vie. Nous dirons quelques mots seulement de la réorganisation du culte catholique.

Personne n'ignore que ce fut après de longues et pénibles conférences, au milieu de nombreuses difficultés, la plupart soulevées à dessein par le premier consul pour agir de toutes manières sur le pape et le pousser jusqu'aux dernières limites des concessions permises, que le concordat fut enfin signé à Paris le 15 juillet, et, à Rome, le 15 août 1801. Mais Bonaparte ne se pressa pas de l'exécuter. Toujours préoccupé de réunir les divers partis, il voulut faire entrer dans son épiscopat, avec des évêques de sa création, des prélats de l'ancien régime et aussi un certain nombre de constitutionnels de la Révolution. On pouvait aisément prévoir que le pape ne donnerait qu'à contre cœur l'institution canonique à ces derniers, mais pour triompher de ses répugnances, on agitait devant lui le spectre du schisme, toujours vivace, et il était d'autant plus facile de lui faire craindre de nouveaux scandales que trente évêques constitutionnels venaient de tenir à Paris, sous les voûtes de Notre-Dame, avec l'approbation du gouvernement, un concile national, qui s'était séparé, sur l'ordre du premier consul, le 18 juillet 1801, le lendemain du jour où le concordat fut signé. Il est vrai qu'à la demande du gouvernement, ces évêques constitutionnels s'étaient empressés de donner leurs démissions. Mais elles n'avaient été obtenues que grâce à de certaines

dans la commune de Valence par ordre du premier consul, qui réclament de ses bontés leur radiation définitive :

Henry-Paulin Rostaing.

Antoine-Marie-Romain-Sigismond Rostaing.

Marc-Antoine Planta-Wildenberg, citoyen helvétique.

Honoré-Laurent Parisot.

Louis-André Parisot.

Marie-François Dauphin-Bressac.

Louis-Félix Constantin.

Jean-Victor Teyssonnier.

Louis-Frédéric Teyssonnier.

promesses, et ils comptaient bien retirer honneurs et profit d'un acte d'obéissance qui offrait tous les dehors d'une généreuse abnégation (1). Ce fut dans les rangs des constitutionnels que Bona-

(1) *Bien que Marbos, évêque de la Drôme, se fût sécularisé depuis longtemps, il crut lui aussi devoir donner sa démission.*

Valence, le 23 vendémiaire an x (15 octobre 1801).

Marbos, conseiller de préfecture, au citoyen préfet du département de la Drôme. Citoyen préfet, j'ai lu dans les papiers publics que plusieurs évêques constitutionnels avaient donné leur démission. Je ne sais si le gouvernement exige cette démission ou s'il me regarde comme démis, n'ayant point exercé le culte depuis l'an 2 de la République française, époque de mon arrestation et emprisonnement comme député à la Convention nationale. Ignorant même à qui et comment il faut adresser cette démission, je viens vous prier, citoyen préfet, de m'indiquer la marche que je dois tenir : s'il faut attendre que le gouvernement la demande ; s'il faut l'envoyer directement au légat, ou si la faisant passer entre vos mains, vous auriez la bonté de la faire parvenir vous-même. Je pense bien que cet acte est indifférent au gouvernement, mais je ne voudrais pas être des derniers, ni encore moins me faire soupçonner de vouloir garder une place dont je ne fais aucune fonction depuis ma sortie de prison.

Salut et respect. MARBOS.

Le préfet répondit aussitôt :

Valence, le 23 vendémiaire an x.

Le préfet de la Drôme au citoyen Marbos...

Je voudrais, citoyen, pouvoir vous donner le conseil que vous me demandez, mais je manque absolument des directions nécessaires. Je ne puis, en les attendant, qu'applaudir beaucoup à vos sentiments et m'empres- ser de transmettre les nouveaux témoignages que j'en reçois dans votre lettre au Ministre de l'Intérieur par l'envoi que je vais lui en faire. Je vous salue bien sincèrement. MARIE DESCORCHES.

Marbos, s'il eût été ambitieux, aurait pu se prévaloir de ses anciennes relations avec Bonaparte, alors que celui-ci n'était encore que simple officier d'artillerie à Valence, et aussi de certaines démarches qu'il fit pour lui auprès de son collègue à la Convention et ami, le député Aubry, membre du comité de salut public. Il préféra demeurer jusqu'à la fin modeste conseiller de préfecture et ne pas quitter Valence. En 1803, il chercha à obtenir la pension que l'Etat accordait à plusieurs évêques constitutionnels démissionnaires. Sa pétition à cet effet fut chaudement appuyée par l'évêque Béchereau, qui se louait de ses bonnes relations avec Marbos, et par le préfet, dont nous reproduisons ici la lettre.

Valence, le 29 pluviôse an xi (18 février 1803).

Le préfet au conseiller d'Etat chargé de toutes les affaires concernant les cultes.

Citoyen, conseiller d'Etat, j'ai l'honneur de vous envoyer une pétition qui vous est adressée par le citoyen Marbos, évêque démissionnaire du siège de Valence, par laquelle il réclame comme pension le traitement des évêques en activité, fondant cette demande sur ce que le gouvernement vient de faire en faveur d'autres prélats démissionnaires.

En me rendant l'organe de cette transmission, le citoyen Marbos me fournit une occasion que je saisis avec empressement d'exprimer l'opinion

parte prit le nouvel évêque de Valence, dont la juridiction devait s'étendre sur la ville de Die et la majeure partie de notre ancien diocèse (1).

toute à son avantage et du vif intérêt que j'ai dû promptement concevoir pour lui, dans les relations de tous les jours que j'ai avec ce conseiller de préfecture. L'assiduité, l'intégrité et les divers sentiments qu'il apporte dans ces fonctions civiles méritent beaucoup d'éloges et sont sans doute déjà de grands titres à votre bienveillance, de même qu'à celle du gouvernement.

Comme ecclésiastique, il a droit aussi, je pense, de compter sur l'effet des dispositions favorables que le gouvernement témoigne aux citoyens de cette classe, dont les intentions ont constamment été droites, dont la conduite a prouvé leur attachement à la patrie et leur désir de se rendre utiles. L'exercice de son épiscopat se trouve placé dans les temps les plus difficiles de la Révolution. C'était un pesant fardeau qu'il a soutenu avec dignité et fermeté. Quant à ce qui est antérieur à sa promotion, ce qui peut donner la mesure la plus certaine de sa moralité et de son caractère, la voix publique m'a appris et je me plais, citoyen conseiller d'Etat, à vous le répéter, qu'étant curé du Bourg-lès-Valence, il était très cher à ses paroissiens. Je suis eucore journellement témoin de l'affection que lui porte la grande masse des habitants de Valence. Je le sais également doué des qualités comme homme de bien et charitable qui l'en rendent l'objet.

Salut et considération. MARIE DESCORCHES.

(1) *Gabriel-Melchior de Messey, évêque légitime de Valence, fut porté à tort dans le Moniteur du 18 frimaire (29 novembre 1801) comme ayant donné sa démission. Ce jour-là même, il écrivait d'Augsbourg au pape pour lui dire qu'il refusait de se démettre (BOULAY DE LA MEURTHE, Documents sur la négociation du Concordat, t. IV, p. 418), et à peine informé de la note du Moniteur, y opposait dans la Gazette un démenti formel (Ibid. 510). Le légat lui écrivit en décembre : Vous pouvez vous convaincre de toute l'amertume de S. S., en réfléchissant aux sentiments qu'elle exprime dans sa Lettre à Mgr l'Archevêque de Narbonne. Mais les motifs de crainte que vous annoncez n'existent pas. Je me plais à penser que, plein d'une confiance sans bornes dans le Père commun des fidèles..., vous vous empresserez d'éviter tout délai ultérieur dans l'envoi de votre démission... (Ibid. p. 451). Moins qu'un autre, Mgr de Messey pouvait alléguer des raisons pour garder son diocèse, dont il n'avait guère paru se soucier autrefois, si ce n'est aux époques où il en touchait les revenus. Mais, prélat avant tout royaliste, il savait par son refus plaire au prince qu'il reconnaissait pour le souverain de la France : ce dernier, en effet, n'avait rien négligé pour faire échouer les négociations du Concordat. L'évêque de Valence persévéra dans son refus, et il adhéra au Mémoire des évêques français résidant à Londres qui n'ont pas donné leur démission. (Londres, 1802).*

Le 8 juillet 1802, au moment même où le pape et le premier consul tombaient d'accord pour lui donner un successeur, il tint à protester contre la violation de ses droits, sous la forme d'un avertissement aux ecclésiastiques et fidèles de son diocèse. C'était en réalité un acte schismatique, car dépossédé de son siège par l'autorité du vicaire de J.-C., il n'en persistait pas moins à exercer la juridiction, en qualité d'évêque de Valence. Voici, du reste, quelques extraits de ce triste document :

Paris, 3 germinal an X (24 mars 1802) de la République.

Le conseiller d'Etat, chargé de toutes les affaires concernant les cultes, à Monsieur Bécherel, évêque démissionnaire.

Je suis chargé, Monsieur, de savoir s'il est dans votre intention de rentrer dans le ministère ecclésiastique et d'accepter les fonctions auxquelles le gouvernement jugera convenable de vous appeler. Je vous prie de me donner une réponse précise. Vous sentez

Nous, Gabriel-Melchior de Messey, par la grâce de Dieu et l'autorité du siège apostolique, évêque et comte de Valence, au clergé séculier et régulier et à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en N. S.

Vous connaissez, N. T. C. F., les circonstances douloureuses où nous nous sommes trouvés dans ces derniers temps et la détermination pénible que nous avons cru pouvoir adopter. ... Vous allez être environnés de doutes et d'anxiétés, et par l'effet des nouveautés que l'on a entrepris d'introduire parmi vous, l'exercice de notre ministère pourrait être désormais considéré comme un sujet de dissension.... Notre intention en adoptant des mesures que nous croyons convenables pour vos besoins spirituels, est donc de conserver notre juridiction épiscopale dans toute son intégrité, et à cet effet nous ferons toutes les réserves nécessaires pour qu'il n'y soit porté aucune atteinte.... Nous déclarons, par ces présentes, autoriser, tant les membres de notre clergé, que les fidèles dont la sanctification nous est confiée, à recourir provisoirement pour tous les secours spirituels à celui qui leur sera présenté dans notre diocèse muni des pouvoirs de notre S. P. le Pape, dans quelque forme qu'ils aient été donnés, ne pouvant le considérer que comme le délégué de Sa Sainteté, et voulant remédier, vu la nécessité du besoin, aux défauts et à l'insuffisance du titre, .. et ne prétendons déroger en rien à la plénitude de notre juridiction épiscopale. Voulons en outre que cet acte de notre part ait son plein et entier effet, indépendamment de son acceptation ou de sa non acceptation et nonobstant toute opposition quelconque, et entendons qu'en tous les cas les effets de cet acte atteignent toujours les ministres et les fidèles pour l'avantage desquels seuls la charité pastorale nous l'inspire.

Donné à Augsbourg, le 8 juillet 1802.

✠ G.-M. DE MESSEY.

Le pieux chanoine Nadat (Hist. hagiologique, p. 451) raconte que Mgr de Messey revint de ses erreurs et se démit enfin de son siège ; il aurait bien fait, pour réhabiliter pleinement la mémoire de ce prélat, de nous indiquer la source où il a puisé ces édifiants détails. Il ajoute, et cela est vrai, qu'il mourut à Vienne en Autriche, le 17 mars 1806, et qu'il fut inhumé dans la cathédrale, où l'archevêque lui fit ériger un monument avec cette inscription : Quieti et memoriae | reverendissimi et illustrissimi dni dni | Gabrielis Melchioris | e comitibus de Messey | episcopi Valentiniensis | qui ob gallicanae ecclesiae procellas | patria et sede exul | Viennae Austriae, die 17 martii | anno 1806 aetatis suae 59 | piissime obiit | Sigismundus Ant. archiepiscopus Viennensis | hospiti et amico carissimo posuit. |

de quelle importance il est que le gouvernement, en vous manifestant ses dispositions, sache à quoi s'en tenir sur les vôtres.

J'ai l'honneur de vous saluer. PORTALIS.

P. S. Cette lettre est de nature à n'être connue que de vous seul.

François Bécherel, ancien évêque constitutionnel de la Manche, fut un des douze prélats ayant adhéré au schisme, que le gouvernement tint à maintenir en fonction. Ce fut le 5 juillet (16 messidor an X) qu'un arrêté consulaire le nomma à l'évêché de Valence. Le 10 juillet, Caprara lui fit expédier un décret d'absolution et de dispense, le relevant de toutes les censures encourues et le rendant habile à occuper un siège épiscopal; une attestation signée par Pancemont, en l'absence de Bernier, en fut délivrée à l'intéressé. Bécherel prêta le même jour, entre les mains du légat, le serment du pontifical, après avoir souscrit une formule, dite de profession de foi et de rétractation, rédigée en termes fort vagues, et dont le cardinal dut se contenter, ne pouvant obtenir davantage. Son procès canonique eut lieu le 14 et son institution le 15 (1). Voici la lettre par laquelle Portalis l'invitait à venir prêter serment :

(1) Ce fut le 14 juillet qu'eut lieu le procès d'information sur l'évêque nommé de Valence. Les deux témoins qui furent interrogés et déposèrent en sa faveur, furent Pancemont, évêque de Vannes, et le prêtre Jarry. Le repentir de Bécherel consista, comme nous venons de le dire, à souscrire une déclaration fort peu explicite. Sur ce point, voici la réponse du premier témoin. Respondit : Scio et præsens fui quando præfatus Fr. Becherel propria manu signavit declarationem in qua sequentia continebantur, nempe se reliquisse Constantiensem sedem absque sedis institutione occupatam, ab ejus ecclesiæ regimine cessasse ; se judiciis apostolicæ sedis super ecclesiasticis Galliarum negociis emanatis, quibus ecclesiæ consensus accessit, plane subjectum esse, et deinde se Ecclesiæ unitati adherentem petere ut apostolicæ sedi reconciliaretur. Quibus peractis, me pariter præsentem, reconciliatus fuit ab Emo Legato, et signa lætitiæ de dicta reconciliatione eum dedisse vidi, oscula quoque Emi Legati et mea postulavit ac libenter accepit. Le second témoin, le prêtre Jarry, interrogatus de ejus resipiscentia a schismate, respondit : Constare illam ex declaratione signata, quam fuse exposuit primus testis, postquam ab Emo Legato reconciliatus fuit. Ajoutons ce que dit Caprara à Consalvi : Le annetto il foglio originale di dichiarazione e di petizione di M. Becherel..., in seguito de quale l'ho reconciliato, V. Em. ritenga che ne il P. Console, ne il governo vuole sentire parlare di atto simile. Un peu plus tard, Sala écrivait : Egli si è fatto largo col mos-

Paris, le 26 messidor an X (15 juillet 1802).

Le conseiller d'Etat... à M. l'Evêque de Valence.

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, qu'après-demain, samedi, le premier consul recevra le serment des évêques qui ne l'ont point encore prêté. Cette cérémonie aura lieu aux Tuileries, dans la chapelle qui y est destinée. Vous êtes prié de vous y rendre à 11 heures précises, en rochet et en camail. Ce sera pendant la messe, après l'évangile que le serment aura lieu.

J'ai l'honneur de vous saluer. PORTALIS.

P. S. Je vous prie de m'accuser réception de la présente lettre (1).

François Bécherel était né le 8 mars 1732 à Saint-Hilaire-de-Harcourt, dans le diocèse d'Avranches. Entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique, il fut promu à la cure de Saint-Loup. Fidèle au devoir, de mœurs irréprochables, il s'attira la confiance et l'affection de ses paroissiens, qui admiraient son extérieur avantageux et la dignité modeste avec laquelle il accomplissait toutes les cérémonies ecclésiastiques. Un succès qu'il obtint dans une contestation avec l'évêque d'Avranches, devant le parlement, à l'occasion d'une affaire de dîmes, lui donna quelque célébrité, et il fut élu, avec deux de ses confrères, député du clergé de son baillage à l'Assemblée Nationale; seul d'entre eux, il prêta le serment à la Constitution civile, dont il devait se montrer jusqu'au bout un partisan convaincu. Le 22 février 1791, les électeurs de la Manche, l'élurent, après plusieurs tours de scrutin et par 282 voix sur 440 votants, évêque du département. Il se rendit aussitôt à Paris et y fut sacré le 20 mars 1791 par Lindet, évêque de l'Eure, assisté de Saurine et de Grégoire. Dans son département, la plupart des prêtres refusèrent de le reconnaître, et comme il tenait à combler les vides laissés par les confesseurs de la foi, on le vit, sans tenir aucun compte des lois canoniques, conférer

trare una grande venerazione alla memoria di Pio VI; ma non a voluto giammai sottoporsi ai di lui giudizi... Non è sperabile, che alla sua età et dopo l'ostinazione dimostrata quando trattosi di riconciliarlo, sia per cambiare di sentimenti. (Cf. Annales de la religion, t. XV, p. 240). BOULAY DE LA MEURTHE, t. V, p. 513 4.

(1) Archives de la Drôme, V. 51.

les ordres sacrés à tout venant, et faire ce que le peuple, dans son langage pittoresque, appela des fournées de prêtres. Depuis le 16 octobre 1791 jusqu'au 21 décembre 1793 (dans l'espace de deux ans, deux mois et cinq jours), les saints ordres furent conférés par l'évêque illégitime à 332 sujets, parmi lesquels 215 appartenaient au département de la Manche, 110 à celui du Calvados et 7 à divers autres départements. 241 seulement (!) sont indiqués comme ayant reçu la prêtrise. Onze ordinations ont recruté successivement l'Eglise constitutionnelle à Coutances... (1) Nous possédons trois mandements écrits par cet évêque, durant la période schismatique de sa vie. Il signa la Lettre encyclique de 1795, prit une part active au concile national de 1797, au concile de Rouen de 1800, et au deuxième concile national de 1801. Ajoutons, toutefois (et nous sommes heureux de le constater), qu'en 1794, alors que beaucoup de prêtres assermentés apostasiaient, il refusa de les imiter et de livrer ses lettres de prêtrise et qu'il fut, de ce chef, mis en prison : sur la demande de son neveu, adjudant de place à Coutances, il ne tarda pas à être délivré; et la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité de cette ville lui accorda un certificat de civisme, attestant qu'il s'est toujours montré citoyen digne de ce nom jusqu'à l'instant où il n'a pas remis ses lettres de prêtrise, seule cause qui ait mérité l'arrestation (2). Devenu évêque légitime, il ne se dépouillera que peu à peu, éclairé par les événements et aussi par le conseil des gens de bien dont il saura s'entourer, de ses vieux préjugés gallicans et entretiendra longtemps une correspondance amicale avec d'anciens constitutionnels, notamment avec le patriarche des schismatiques, le fameux Grégoire.

Dès qu'il eut connaissance du siège épiscopal qui lui était destiné, Bécherel écrivit au préfet et au maire de Valence. Ces deux lettres nous apportent un écho fidèle des recommandations, des leçons, devrions-nous dire, faites aux nouveaux évêques par le pre-

(1) GILBERT. Notice sur l'épiscopat constitutionnel de Fr. Bécherel à Coutances, dans *Revue catholique du diocèse du Coutances et d'Avranches*. n° du 16 juillet 1868, pp. 688-9, etc. — DE BEAUFONT. L'épiscopat constitutionnel, 1791-1801, dans *Revue des questions historiques*, t. LI (1892), p. 175-6, 203.

(2) GILBERT, *op. cit.*, n° du 30 juillet 1868, pp. 724-6.

mier consul : ceux-ci devaient avant tout travailler à l'union de tous les partis. Voici la lettre adressée au préfet :

Paris, 21 messidor (10 juillet 1802) de la R.

Citoyen préfet, j'ai l'honneur de vous informer que le premier consul vient de me nommer à l'évêché de Valence. En vous annonçant cette disposition du gouvernement, je remplis un devoir et me procure une satisfaction bien douce. J'ai à me féliciter d'avoir à travailler dans un département, où l'administration sage, ferme et éclairée du premier magistrat secondera mes efforts pour le bien. Ce bien, citoyen préfet, c'est surtout la paix, la réunion des esprits. Que cette malheureuse diversité d'opinions, qui a couvert la France de maux, disparaisse ! Voilà le vœu de mon cœur, et c'est le but que je me propose d'atteindre, de concert avec vous. Je hâterai de tout mon possible le moment de me rendre auprès d'une personne dont j'ambitionne de mériter l'estime.

Salut et respect. † FR. BÉCHEREL, év. Chez le citoyen Mequignon, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 3, à Paris (1).

Cette lettre fut la première d'une correspondance suivie entre l'évêque et le préfet, correspondance dans laquelle l'un et l'autre rivalisent d'attentions et de prévenances délicates : aussi une réelle intimité s'établit bientôt entre eux. En ne tenant pas compte de son attachement persistant aux doctrines gallicanes, aux théories de la Constitution civile, Bécherel était d'une nature excellente, foncièrement honnête et douée de qualités aimables. Il voulait avant tout la paix, la conciliation ; mais cette tendance le portera trop souvent à s'effacer devant l'autorité civile, à se soumettre à ses exigences, au-delà parfois des bornes qu'un évêque ne saurait franchir. Descorches, type achevé des préfets de Bonaparte, avait des manières nobles, une intelligence rompue aux affaires, un zèle réel pour la prospérité de son département et, par dessus tout, un dévouement sans limites à celui dont il tenait son rang. Quelques lettres intimes vont du reste nous le faire connaître et apprécier. En réponse à Bécherel, il lui écrivit une lettre des plus courtoises et prit la liberté de recommander un prêtre de sa famille qu'il désirerait voir venir se fixer dans la Drôme.

(1) Archives de la Drôme, v. 51.

Des demandes de ce genre commençaient à affluer auprès de l'évêque; deux de ses anciens collègues dans l'épiscopat constitutionnel, beaucoup de prêtres de ses amis voulaient maintenant partager sa nouvelle fortune, et le diocèse de Valence se voyait menacé d'être encombré de ces débris schismatiques. Dedelay d'Agier, membre influent du corps législatif, patronait de son côté certains candidats aux principales cures du diocèse (1). Dans une situation qui ne manquait pas de difficultés, Descorches, homme pratique et de bons conseils, rendit d'éminents services à Béchereul. Du reste, Portalis et Fouché, après avoir fait le plus grand éloge de l'évêque, insistèrent auprès du préfet pour qu'il joignît ses efforts à ceux du prélat, en vue d'éteindre toutes les divisions dans le clergé. Les deux lettres qui suivent jettent une grande lumière sur l'état des esprits dans la Drôme, au moment du Concordat :

Paris, 5 thermidor an X (24 juillet 1802).

Citoyen préfet,

Je suis très reconnaissant de toutes les choses honnêtes que vous me dites par votre lettre en date du 26 messidor. Je n'ai rien tant à cœur que de mériter votre estime et votre amitié. Je me félicite d'exercer mon ministère avec un premier magistrat qui administre son département avec tant de sagesse et qui veut bien m'honorer de sa bienveillance. J'espère que nous ferons le bien. Comme vous, je me proposerai toujours tout ce qui peut contribuer au bonheur de nos concitoyens et le bien de la religion.

Je ne ferai aucun changement dans l'organisation du diocèse avant que je sois rendu à mon poste. J'ai projet de parcourir les principales villes du diocèse, de prendre les renseignements nécessaires et à mon retour, nous travaillerons de concert à l'organisation. J'espère que nous prendrons tous les moyens possibles pour éteindre toute division religieuse. Nous rendrons la justice due indifféremment à tous. Je serai bien flatté de faire tout ce qui dépendra de moi en faveur de M. Taillefer. Votre recommandation sera toujours toute puissante auprès de moi.

(1) Une note de M. Dedelay d'Agier, datée de Paris, le 6 fructidor an X, signalait à l'évêque M. Antelme, pour la cure de Saint-Barnard; M. Fièvre, pour celle de Saint-Donat; M. Chaix, pour celle d'Etoile, etc., etc.

Je compte emmener avec moi mon secrétaire et deux de mes vicaires qui me sont attachés dès le commencement de mon épiscopat. Deux de mes collègues, les évêques de Séez et d'Evreux désirent venir habiter dans le diocèse; mais je ne leur destine pas de place définitivement. Je veux attendre l'organisation générale. Beaucoup d'autres ecclésiastiques désirent aussi me suivre; mais je ne veux point donner occasion de plainte aux prêtres du diocèse, et je n'aurai recours aux premiers qu'au départ de ceux-ci.

J'ignore le temps auquel je pourrai me rendre à Valence. M. le Maire m'a mandé qu'il n'y avait pas de maison définitivement arrêtée pour moi. Il a la bonté de m'offrir provisoirement un logement chez lui. Je l'ai accepté avec reconnaissance. Je le prie de me mander quels sont les arrangements que je dois faire pour des meubles.

J'ai vu mon ancien collègue, votre parent et votre ami, Monsieur d'Estournelle. Il m'a marqué de l'amitié. J'ai projet de le voir le plus qu'il me sera possible.

J'aurai l'honneur de vous informer du jour de mon arrivée à Valence. J'attends avec impatience le moment auquel j'aurai l'honneur de vous voir et de vous embrasser.

Salut et respect. † F. BÉCHEREL, évêq. de Valence.

La lettre du préfet, en réponse à celle qu'on vient de lire, reflète bien le caractère de ce prudent et habile administrateur.

Valence, le 10 thermidor an X (29 juillet 1802).

Le préfet du département de la Drôme, à l'évêque de Valence.

Je reçois, citoyen évêque, la lettre en date du 5 que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'y vois toujours avec un plaisir infini de nouveaux motifs de me confirmer dans l'espoir de tout ce que j'attends d'utile et d'agréable de nos relations futures, qui seront de ma part, soyez en bien assuré, tout ce que je pourrai les rendre pour le succès de votre ministère, conformément aux intentions du gouvernement et aux vôtres.

Vous ne m'indiquez point encore le moment où la Drôme aura le bonheur de jouir de vos vertus. Ce moment est impatiemment attendu par beaucoup. Je ne suis certainement pas celui dont les vœux vous sollicitent avec le moins d'ardeur de le hâter autant qu'il vous sera possible. Votre réputation vous prépare parfaite-

nient les voies, et j'ai la satisfaction de pouvoir vous l'annoncer, que tout se réunit jusques ici pour m'autoriser à me flatter que l'exécution du concordat, ainsi que des lois et règlements organiques, aura lieu dans votre diocèse sans rencontrer de résistances pénibles à vaincre. Si la concorde ne règne pas généralement encore autant qu'il serait à désirer, au moins l'ordre et la paix existent partout. Nous avons pourtant aussi nos exaltés dans tous les genres, et il en est, je ne dois pas vous le dissimuler, aux yeux desquels il ne faudra pas moins que le poids de tout le bien que la renommée leur fait entendre de vous, de celui que l'expérience leur en fera connaître, pour contenir les explosions de ce qu'ils appellent leur zèle religieux. Il se passera du temps avant que ces esprits, malades de la fermentation des idées qui les échauffent d'ancienne date, soient capables de reconnaître qu'un évêque qui fut constitutionnel puisse être un évêque comme un autre, et qu'il soit un évêque qu'on doit s'estimer heureux de posséder, lorsqu'il est doué des qualités propres à son état. Vous saurez, sûrement, mieux que personne, citoyen évêque, apprécier les ménagements avec lesquels il convient de traiter ces malades. Je pense, en vous félicitant sur l'empressement flatteur et dont votre cœur doit jouir, que plusieurs ecclésiastiques, notamment les évêques de Seez et d'Evreux, témoignent pour se fixer auprès de vous, qu'il sera prudent de vous borner dans les premiers moments à ne vous faire accompagner que des trois hommes de confiance qui vous sont attachés depuis le commencement de votre épiscopat. C'est assez pour ce qu'il vous faudra à votre début. Ainsi que j'ai pris la liberté de vous l'observer dans ma première lettre, je crois que davantage ne serait pas sans inconvénient. Une fois bien en scène, vous pourrez, je n'en doute pas, très assurément faire tout ce qui vous plaira.

C'est un excellent projet bien digne de votre sagesse et que je me proposais de vous suggérer que celui d'ajourner toute organisation jusqu'à ce que vous ayez pu voir, entendre et connaître par vous-même, en parcourant les lieux principaux de votre diocèse. Cette première tournée sera déjà un bienfait, j'en suis convaincu.

L'ancien évêché est vendu. Il est morcelé. Il n'y a pas moyen d'y penser. Aucune maison nationale qui puisse le suppléer. J'ai cherché une maison particulière convenable à louer. Valence est on ne saurait plus ingrat en ce genre. J'étais dans l'embarras. Le maire

m'en a tiré en m'offrant de vous loger provisoirement. Vous n'auriez pu l'être aussi bien nulle part ailleurs, tant pour la maison, qui est une des meilleures de la ville, que par rapport aux maîtres extrêmement obligeants et honnêtes. J'ai accepté. Je ne serais pas étonné que l'arrière-pensée du maire fût de vous abandonner la maison toute entière, si elle vous convient. Le conseil général du département a, dans la dernière session, alloué 1.500 francs pour ce loyer et en outre les 2.400 francs déterminés par le ministre de l'Intérieur pour vos frais de premier établissement. Voilà sur quoi, citoyen évêque, vous pouvez compter ici.

Le général Estourmel n'a pas manqué de me faire part du plaisir qu'il a eu à vous revoir. J'ai sceu aussi, par le sénateur Dedelay Dagier, l'accueil que vous avez reçu des consuls et du cardinal légat. Tout cela, comme vous le jugez bien, ne fait qu'animer toujours davantage le seul désir qui me reste à former pour ma satisfaction : puissiez-vous m'apprendre, ainsi que vous me le promettez de m'apprendre bientôt, le jour de votre arrivée à Valence.

Agréez, citoyen évêque, l'assurance bien sincère de toute la considération avec laquelle j'ai l'honneur de vous saluer. MARIE DESCORCHES.

P. S. — Mille grâces de votre bienveillance pour mon vieux et excellent ami Taillefer. J'y suis très sensible ; mais il n'y a rien à faire, comme je n'ai rien à demander pour lui. Je n'y ai pensé et n'en ai parlé qu'autant qu'il aurait pu vous être utile.

Bécherel ne tarda pas à prendre la route de son diocèse, qu'il avait hâte de connaître et où il était impatiemment attendu. Les prêtres, anciens constitutionnels, fort nombreux dans la Drôme, se réjouissaient de voir placé à leur tête quelqu'un qui, ayant partagé leurs erreurs, ne pourrait que leur témoigner de la bienveillance. Dans une lettre au préfet, datée de Paris le 9 fructidor, il annonce qu'il partira de la capitale le 13, passera quelques instants à Lyon, d'où il repartira le 20, pour aller coucher chez monsieur de Saint-Vallier (1). Il compte être installé à Valence le dimanche suivant. Le prélat fut fidèle à l'itinéraire qu'il s'était tracé. Le pré-

(1) Jean-Denis-René Lacroix de Chevières, comte de Saint-Vallier, né à Clérieux le 6 octobre 1756, sénateur de l'Empire en 1805, pair de France en 1814, mort à Valence, le 13 mars 1824. ROCHAS, t. II, p. 8.

fet, à qui Fouché et Portalis avaient recommandé de faire grandement les choses, sans toutefois s'écarter des articles organiques, prit un arrêté, le 22 fructidor, pour prescrire les détails de la cérémonie d'installation qui, à raison des circonstances, devait avoir le plus grand éclat. Des affiches annoncèrent au peuple la solennité.

Installation de l'Evêque de Valence.

Arrêté du préfet du département de la Drôme
du 22 fructidor, an X.

Le préfet du département de la Drôme,

Vu l'acte de nomination par le premier consul du citoyen François Bécherel à l'évêché de Valence, ensemble son institution canonique par Sa Sainteté le pape Pie VII et sa prestation du serment, en conséquence et en exécution de la loi du 18 germinal dernier entre les mains du premier consul, qui viennent de nous être représentés;

Vu la lettre du ministre de l'Intérieur en date du 24 germinal, contenant les ordres du gouvernement pour que l'installation des évêques soit faite avec solennité ;

Après nous être concerté avec le citoyen Evêque de Valence, et en outre sur sa proposition spéciale relative au Te Deum ; d'accord entre nous sur ce tout ;

Arrête :

Art. I. — L'installation du citoyen Bécherel, en sa qualité d'évêque de Valence, aura lieu dimanche prochain, 25 courant, dans l'église cathédrale de ce diocèse.

II. — Toutes les autorités judiciaires, militaires et civiles sont convoquées à cet effet, ainsi que tous les directeurs et chefs des diverses administrations, pour se réunir led. jour, à 9 heures du matin, à la préfecture, d'où elles se rendront en cortège chez le citoyen évêque pour le conduire à l'église cathédrale.

III. — Arrivés aux portes de cette église, le préfet l'en mettra en possession par la remise des clefs.

IV. — La cérémonie se terminera par un Te Deum en action de grâces :

1° Du senatus-consulte du 14 thermidor qui a proclamé le vœu national pour le consulat à vie de Napoléon Bonaparte.

2° De l'heureuse convention du 26 messidor an 9, passée entre le gouvernement et le pape Pie VII, qui a ramené l'union dans l'Eglise catholique romaine et fondé l'espoir de ne plus voir les sentiments religieux servir qu'à nourrir les cœurs d'onction et de charité.

3° De la liberté des consciences, reconnue et assurée par les diverses dispositions organiques des cultes contenues dans la loi du 18 germinal.

4° De l'arrivée dans ce diocèse du pasteur qui vient en prendre soin et que la réputation de ses vertus y a précédé.

V. — Les sous-préfets et maires du département dont, aux termes de la loi ci-dessus, les limites doivent former dorénavant la circonscription du diocèse de Valence, reconnaîtront le citoyen Bécherel et le feront reconnaître en cette qualité; à l'effet de quoi le présent sera à l'instant imprimé, pour être ensuite lu, publié et affiché dans toutes les communes.

VI. — Le maire de Valence est particulièrement chargé de son exécution quant aux convocations et à toutes les mesures d'ordre de la cérémonie de l'installation, pour qu'elle se fasse avec la décence convenable et sans trouble, et pour qu'à la séance dans l'église, chaque autorité, directeurs et chefs administratifs soient placés ainsi qu'il leur appartient.

VII. — Le son des cloches de cette commune pourra, d'après un arrêté du maire, annoncer la veille, à midi et le soir, le matin du 25 et pendant la marche du cortège, la solennité du jour; les lois à cet égard restant néanmoins toujours en vigueur jusqu'au règlement à intervenir.

Fait en préfecture, à Valence, le 23 fructidor an dix.

Le préfet : MARIE DESCORCHES.

Pour le préfet, le secrétaire général : VALLENET.

Ce fut le dimanche 25 fructidor an X (12 septembre 1802) que les habitants de Valence virent pour la première fois depuis 1791 un évêque légitime au milieu d'eux. Les anciens constitutionnels durent éprouver une particulière satisfaction en constatant que Bécherel avait tenu à faire son entrée dans la cathédrale et à prendre possession du siège de Valence, accompagné de deux de ses anciens vicaires épiscopaux de Coutances. Ce détail était significatif. Voici le procès-verbal de l'imposante cérémonie.

Le dimanche 25 fructidor, an X, neuf heures et demie du matin, le citoyen Descorches, préfet du département de la Drôme, accompagné du secrétaire général et du conseil de préfecture, les membres du Tribunal criminel, du Tribunal d'arrondissement, la mairie et les autres constitués, tant civils que militaires, se sont rendus chez le citoyen Planta, maire de Valence. Là, après avoir salué M. Bécherel, évêque de cette ville, ils l'ont accompagné à la cathédrale au milieu de la garde nationale et de la garnison, pour assister à son installation sur le siège de ce diocèse. Le prélat était revêtu de ses habits de chœur, ainsi que les citoyens Milaveau et Bisson, ses anciens vicaires qu'il avait amenés avec lui et qui marchaient à ses côtés. Arrivé à la porte principale de l'église, le citoyen préfet lui en a remis les clefs en lui manifestant, tant en son nom personnel qu'au nom de tous les corps constitués et même de tous les citoyens du département, la satisfaction qu'ils ressentaient de voir le diocèse confié aux soins de ce respectable évêque, et l'espoir bien fondé qu'ils avaient qu'il allait travailler efficacement à éteindre toutes les haines, toutes les discordes religieuses pour rétablir solidement partout la paix et l'union et faire aimer le gouvernement. Monsieur l'évêque a répondu au citoyen préfet que la paix et l'union parmi les fidèles de son diocèse avait toujours été le vœu le plus cher à son cœur, qu'il espérait être assez heureux pour rétablir partout cette douce paix, que toutes ses vues se portaient vers cet objet désiré par tous les hommes vertueux, et au rétablissement de l'exercice libre de la religion, seule et vraie réparatrice des maux causés à la société par l'immoralité ; qu'il bénissait et qu'il se plairait à faire chérir un gouvernement qui par ses mesures sages avait si bien mérité de la religion et de la patrie.

Ensuite, la porte ayant été ouverte, M. l'évêque, accompagné des corps sus nommés, est entré dans l'église, où il a été reçu par le clergé de Valence, auquel étaient réunis quantité d'ecclésiastiques des diverses parties du diocèse. Le clergé avait à sa tête le citoyen Lancelin, ancien archidiacre de cette Eglise, nommé par M. de Mérainville, évêque de Chambéry et administrateur de la métropole de Lyon, pour l'installer et le mettre en possession du siège de Valence. Le citoyen Lancelin a été assisté par le citoyen Mézard, ancien supérieur du séminaire de Valence. Après le com-

pliment plein de sensibilité adressé à M. l'Evêque par le citoyen Lancelin, auquel le premier a répondu de la manière la plus digne, M. l'Evêque a été conduit dans le chœur. Là, après les autres cérémonies prescrites par le pontifical, il a pris possession du maître-autel et de là est monté sur son siège. Alors son secrétaire a donné lecture à haute voix de son acte de nomination par le premier consul de la République, ensuite de son institution canonique par son éminence le cardinal Caprara, légat à latere en France ; puis M. l'Evêque est allé prendre possession, derrière le chœur, de sa chaire épiscopale. Ensuite il est monté dans la chaire de vérité, où il a adressé aux nombreux concours de fidèles réunis dans ce temple un discours plein d'onction et de charité, qui a porté la plus douce émotion dans tous les cœurs. Redescendu de la chaire, le prélat a célébré la messe, où il a officié pontificalement. Après l'évangile, le citoyen Milaveau, l'un de ses anciens vicaires, est monté en chaire. Il a prononcé un discours dans lequel il a peint d'une manière pathétique les maux causés à la France par l'impunité et la suspension, quoique momentanée, de l'exercice public de la religion, les biens qu'on doit espérer du rétablissement de la liberté pleine et entière de la professer, les avantages précieux de la réunion de tous ses ministres, la reconnaissance qu'on doit au héros qui nous gouverne pour nous avoir rendu le libre exercice de cette divine religion. Il a adressé la parole aux corps constitués et leur a payé le tribut d'éloges qui est dû à leurs vertus, à leur zèle et à leurs lumières. Enfin, ce discours, prononcé avec l'éloquence mâle et l'accent de la sensibilité de l'orateur, a paru faire une impression ineffaçable dans tous les cœurs.

Un autre discours, prononcé après la communion par le citoyen d'Arlandes, ancien vicaire de St-Jean, de cette ville, a paru faire une aussi vive impression. Il a peint le bonheur du diocèse de posséder le nouvel évêque, à qui, tant en son nom qu'au nom du clergé de Valence, il a voué respect, amour, obéissance. Il a béni la Providence de nous avoir donné pour pacifier l'Eglise le héros pacificateur de l'Europe entière, qui, par l'heureuse convention passée entre lui et le saint siège, a mené le grand ouvrage du rétablissement public du culte catholique en France, etc.

Enfin, la cérémonie a été terminée par un Te Deum en action de grâces de tous ces bienfaits. Une musique composée des meil-

leurs artistes et amateurs de la ville de Valence a embelli la fête. Tous les morceaux ont été exécutés avec une précision, un ensemble, qui ont fait le plus grand plaisir.

La cérémonie finie, M. l'Evêque a été reconduit chez le citoyen maire par le citoyen Préfet, les corps constitués et la garde nationale.

Le présent a été signé par M. l'Evêque, par les citoyens Lancelin et Mézard et le citoyen Milaveau, et contresigné par moi, secrétaire, les dits jours et an que dessus.

Signé : F. BÉCHEREL, évêque (1).

Une qualité qu'on n'a point contesté à l'évêque Bécherel, c'est la sûreté avec laquelle il se rendait compte de la valeur d'un homme ; aussi, quand il ne subissait l'influence de personne, les choix qu'il faisait pour les diverses charges de son diocèse étaient-ils excellents. Les premières nominations aux cures de canton furent l'objet de toute sa sollicitude ; il eut recours aux lumières du préfet, qui lui était très dévoué et dont il avait pu déjà apprécier la haute intelligence et les conseils toujours sages. La liste des curés,

(1) La prise de possession du siège de Valence ayant donc eu lieu le 13 septembre 1802, quelques jours après, le 1 vendémiaire an XI (23 septembre), le nouvel évêque adressa aux fidèles sa première Lettre pastorale (Valence, de l'imprimerie Viret, in-8°, 8 pages). Je suis saisi de crainte à la vue des devoirs que m'impose l'épiscopat dont je viens exercer les pénibles fonctions au milieu de vous. Je soupirais après la retraite et la solitude ; cet état convenait désormais à un vieillard qui a passé par les tribulations de tout genre et qui est d'une faible santé. Mais Dieu, dont les secrets sont impénétrables, en ordonne autrement... J'obéis en silence... Cependant, je ne peux pas vous le dissimuler ; les circonstances singulières dans lesquelles j'ouvre ma carrière, ont de quoi m'effrayer. En effet, dans quel état s'est trouvé la religion depuis quelques années... Le croira-t-on, on a osé substituer au service du vrai Dieu le culte impie de la raison ; on a attaqué Dieu jusque dans son essence ; hélas ! nos malheurs et une funeste expérience ont appris à l'univers que jamais l'homme n'a été moins raisonnable que quand il a voulu vivre sous l'empire seul de la raison... L'évêque invite à revenir à Dieu tous ceux qui pendant les jours d'épreuve ont fait naufrage dans la foi ou dans les mœurs ; puis, après quelques éloges au préfet et aux magistrats, il continue : Une de mes satisfactions, c'est d'avoir à exercer l'apostolat dans un diocèse, dans une ville où un des plus grands papes, après avoir édifié le monde chrétien par ses vertus vraiment pastorales, a terminé une vie sainte par une mort précieuse devant Dieu ; cette époque à jamais mémorable, sera toujours chère à la ville de Valence... Tous les ans, tant que nous occuperons le siège de Valence, il sera chanté dans notre église cathédrale un service solennel pour le repos de l'âme du pape Pie VI...

présentée à l'approbation du gouvernement, avait été dressée conformément aux principes qui dirigeaient alors tous les actes de l'administration : on voulait obtenir l'oubli du passé, l'apaisement des esprits. Les anciens constitutionnels furent fort ménagés, trop favorisés, selon les dires de leurs confrères non assermentés, qui peut-être ne voyaient pas sans un certain dépit accorder des postes importants à ceux dont la foi et le courage avaient faibli aux jours de l'épreuve. Du reste, cette liste de nominations aux principales cures du diocèse, rédigée par le prélat de concert avec le préfet, est assez éloquente par elle-même et mérite à plus d'un titre d'être ici reproduite.

NOMINATION DES VINGT-HUIT CURÉS DES PAROISSES ÉTABLIS DANS LES VINGT-HUIT CANTONS OU ARRONDISSEMENTS DE JUSTICE DE PAIX DU DÉPARTEMENT DE LA DROME, FAITE PAR MONSIEUR BÉCHEREL, ÉVÊQUE DE VALENCE, DE CONCERT AVEC LE CITOYEN PRÉFET ET PRÉSENTÉE A LA SANCTION DU GOUVERNEMENT.

PREMIER ARRONDISSEMENT COMMUNAL : VALENCE.

VALENCE. Le citoyen Joseph-Balthazard Brun, ancien curé d'Aoste, canton de Crest-Nord, la cure placée dans la cathédrale. Ce digne ecclésiastique réunit toutes les qualités propres à cette importante place.

LORIOL. Le citoyen Chantemerle, ancien chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés. Cet ecclésiastique, peu de temps avant la révolution, avait été nommé à une abbaye de son ordre. Il joint à de grandes vertus beaucoup de zèle et le talents.

CHABEUIL. Le citoyen Etienne-François Milaveau, ancien curé de Vin-de-Fontaine, dans le diocèse de Coutances, et ensuite vicaire épiscopal du même diocèse. Cet ecclésiastique, pendant vingt ans qu'il a été curé, était le conciliateur des ennemis, arrangeait les affaires contentieuses de ses paroissiens. Il est particulièrement attaché à monsieur l'Evêque, qu'il accompagne dans ses voyages. Il est recommandable par son zèle, ses vertus, sa modération, son grand talent pour la chaire et par sa gravité dans l'exercice de ses fonctions.

SAINT-JEAN-EN-ROYANS. Le citoyen Saillard, ancien curé

constitutionnel de Colomby et ensuite desservant de Tourville, diocèse de Coutances. Cet ecclésiastique d'un certain âge est grave, très instruit, grand prédicateur, plein de zèle et de modestie. Enfin, c'est un des prêtres les plus recommandables du département de la Manche, et à ce titre il est très cher à M. l'Evêque.

BOURG-DE-PÉAGE. Le citoyen Lambert, ancien curé. Cet ecclésiastique, instruit, d'un caractère doux et pacifique, a paru à M. l'Evêque convenir à cette place.

ROMANS. Le citoyen Antelme, ancien premier vicaire de Romans. Cet ecclésiastique a le suffrage du clergé et des fidèles de Romans. C'est en peu de mots faire son éloge.

LE GRAND-SERRE. Le citoyen Jean-Baptiste Baborier, ancien curé d'Erômes. Cet ecclésiastique est recommandable par ses talents, sa prudence et sa modestie.

SAINT-VALLIER. Le citoyen Barjac, ancien doyen du chapitre de Tournon (Ardèche). Cet ecclésiastique est instruit, doux et prudent.

SAINT-DONAT. Le citoyen Decurmout, ancien curé dans le diocèse de Troyes. Cet ecclésiastique a le don de la parole et possède très bien l'art d'improviser. Il a beaucoup de lumières et de talents. Il est très prudent.

TAIN. Le citoyen Seguin, prêtre assermenté, desservant actuellement Tain. Cet ecclésiastique est instruit, a des talents et de l'esprit, est très conciliant, vertueux. Il a fait beaucoup de bien dans cet endroit. Il a la confiance de la très grande majorité.

SECOND ARRONDISSEMENT COMMUNAL : DIE

DIE. Le citoyen Olanier, ancien chanoine de Die et grand vicaire. Cet ecclésiastique a beaucoup de talent. Il est grand prédicateur et mène une vie très édifiante.

CHATILLON. Le citoyen Maurel, ancien curé de la paroisse de Châtillon. Cet ecclésiastique est âgé de 70 ans, instruit, homme de paix et de bonnes mœurs, et très respecté dans sa paroisse.

LUC-EN-DIOIS. Le citoyen Buis, ancien curé de Grignan. Cet ecclésiastique avait été, avant la Révolution, supérieur du séminaire de Die. Il est très paisible, très pieux, très doux et fort instruit.

LA MOTTE-CHALANCON. Le citoyen Jean-Mathieu Hours, ancien curé constitutionnel de Moras, arrondissement communal de Valence. Cet ecclésiastique est recommandable par ses talents, ses lumières et s'est toujours montré l'ami constant des lois.

BOURDEAUX. Le citoyen Brichet, ancien curé de Bourdeaux. Cet ecclésiastique est beaucoup aimé dans cette paroisse, et il a non-seulement la confiance des catholiques, mais encore celle des protestants, qui forment la majorité ainsi que du canton.

SAILLANS. Le citoyen Crouzon, ancien curé de Châteauneuf-de-Mazenc, arrondissement de Montélimar. C'est un homme très vénérable, instruit, paisible et fort vertueux.

CREST-NORD. Le citoyen Gallois, ancien curé dudit Crest-Nord. Cet ecclésiastique avait été chanoine de Crest, puis nommé à la cure. Il est instruit, vertueux, jouissant également de l'estime des catholiques et des protestants, qui sont en grand nombre dans la ville et dans le canton.

CREST-SUD. On propose de fixer la cure à Grane, paroisse considérable, la ville de Crest proprement dite se trouvant dans le canton de Crest-Nord. Le citoyen Loreil, ancien curé de Pont-de-Barret, depuis environ 30 ans. C'est un ecclésiastique éclairé, prudent et très pieux.

CHAPELLE-EN-VERCORS. Le citoyen Denis Perrier, ancien curé de Moras. Cet ecclésiastique est recommandable par sa piété et ses connaissances.

TROISIÈME ARRONDISSEMENT COMMUNAL : NYONS

NYONS. Le citoyen Jullien, ancien chanoine d'Avignon. Cet ecclésiastique a beaucoup de ressources, est très instruit, zélé et doué de grands talents.

LE BUIS. Le citoyen Claude Goin, ancien curé de Lindri, département de l'Yonne, desservant actuel de Moras, arrondissement de Valence. Cet ecclésiastique est recommandable par ses lumières, sa modestie et son talent pour la chaire.

SEDERON. On propose de placer la cure à Montbrun. Le citoyen Taponnier, ancien curé-prieur de Saint-Didier. C'est un homme très pacifique, ayant des talents, connu du citoyen Portalis, qui l'a particulièrement recommandé.

REMUSAT. Le citoyen Richaud de Servoule, ancien curé de Bruix, département des Hautes-Alpes. C'est un homme de bonnes mœurs et instruit.

QUATRIÈME ARRONDISSEMENT COMMUNAL : MONTÉLIMART.

MONTÉLIMART. Le citoyen Blachère, ancien chanoine de Montélimart. C'est un ecclésiastique très recommandable par sa piété, par ses lumières, par ses talents et par son esprit pacifique.

PIERRELATE. Le citoyen Solier, ancien curé de Saint-Paul-Trois-Châteaux. On propose de placer la cure à St-Paul-Trois-Châteaux. C'est un homme recommandable par ses grandes lumières, par une piété onctueuse, enfin par toutes les vertus ecclésiastiques.

GRIGNAN. Le citoyen Martinel, ancien curé de Tulette. C'est un homme d'un caractère doux, pacifique, ayant beaucoup de talent et d'une conduite édifiante.

DIEULEFIT. Le citoyen Pourret, prêtre assermenté, ancien curé de Saint-Vallier, arrondissement communal de Valence. Cet ecclésiastique est instruit, de bonnes mœurs, a quitté pour le bien de la paix la commune de Saint-Vallier et, sur l'invitation de M. l'Evêque, s'est rendu à Saint-Uze, qu'il dessert en ce moment.

MARSANNE. Le citoyen Fayet, ancien curé de Chabeuil, arrondissement communal de Valence. Cet ecclésiastique est grave, instruit, d'une conduite exemplaire, doux, prudent et pacifique.

Arrêté par nous, Evêque de Valence, le mercredi vingt-six brumaire de l'an XI de la République française.

† FRANÇOIS, évêque de Valence.

MARIE DESCORCHES, préfet (1).

Dès le 26 brumaire an XI (17 novembre 1802), les 28 cures de canton du département étaient donc pourvues de titulaires et l'on n'attendait plus pour installer définitivement ces derniers et recevoir leurs serments que la signature du premier consul. M. Ollagnier, nommé à la cure de Die, était un ecclésiastique recommandable à tous égards ; il ne devait pas tarder à devenir vicaire général. Il fut remplacé par Jacques Desplans, qui, après un court

(1) Archives de la Drôme.

exercice du ministère à Die, fut pourvu d'un canonicat à Valence.

Le culte catholique, à la grande joie des populations, reprenait au grand jour et reprenait possession des édifices qui lui étaient autrefois consacrés. Comme il fallait s'y attendre, des prêtres au zèle ardent, comprenant peu les temps nouveaux, avaient ramené avec eux de l'émigration des pratiques, des usages abolis par le concordat : il pouvait y avoir là une source de dissentiments.

Le 27 janvier 1803, dans un rapport au préfet, Falquet-Travail s'exprimait ainsi : Le peuple reprend partout ses habitudes religieuses, mais je suis informé, et même avec certitude, qu'il y a des communes où les desservants provisoires, nommés par l'Evêque, ne font rien moins que de réunir l'opinion et d'exécuter ses ordonnances et le concordat. On a annoncé et fêté des fêtes supprimées, etc., notamment à La Chapelle. Ce peut être un moyen pour les prêtres de se populariser, au milieu d'un peuple fanatique, mais je pense que les ministres du culte doivent, comme tous les fonctionnaires publics, obéir à la loi et à leur supérieur, et qu'il serait important que l'Evêque le leur rappelât d'une manière sérieuse, pour éviter que les autorités civiles ne soient elles-mêmes dans le cas de rendre compte de ce qui pourrait être considéré comme un principe de désordre. D'ailleurs ces prêtres qui observeraient religieusement la loi du concordat et les ordres de leurs supérieurs, ne tarderaient pas d'être déconsidérés dans l'opinion publique, si on ne prenait des mesures suffisantes pour arrêter les fanatiques ou ceux qui voudraient se faire un mérite de ne pas respecter les lois ou de mépriser leurs supérieurs (1).

Comme la cathédrale de Die, par suite des divers usages auxquels elle avait servi pendant la Révolution, se trouvait dans un état qui ne répondait plus à la sainteté du culte, le conseil municipal décida, le 7 avril 1803, que les réparations les plus urgentes seraient faites sans retard, et, dans la même séance, se préoccupa de la question du presbytère : pour ces deux objets, une somme de 1.500 francs fut jugée nécessaire. On convint d'accorder aux protestants une somme égale, qui devrait être affectée à réparer le local qu'ils possédaient déjà pour l'exercice de leur culte et à

(1) Archives de la Drôme. M. 1381.

fournir un logement au ministère (1). Il fut donc décidé qu'une démarche serait faite auprès du gouvernement pour avoir l'autorisation de se procurer, par la voie des impôts, une somme totale de 3.000 francs.

Toutes les municipalités se montraient alors assez bien disposées pour la réorganisation des paroisses ; la seule chose qui pût paralyser la bonne volonté des maires et qui en portait même quelques-uns à vouloir donner leur démission, était l'extrême difficulté de trouver de l'argent pour faire face aux dépenses et aux dettes des communes, peu de localités pouvant avoir des octrois et, d'autre part, le gouvernement n'autorisant que très rarement l'augmentation de l'impôt. Le préfet n'épargnait point sa peine pour ranimer leur zèle, leur faire comprendre qu'ils devaient demeurer fidèles au poste et que des fonctionnaires publics ayant des yeux ou du cœur ne pouvaient l'abandonner, dans un moment où le pays faisait appel à leur civisme et à leur dévouement. La parfaite entente qui existait entre la préfecture et l'évêché contribua puissamment à ramener le calme dans les esprits, à dissiper les vieux préjugés, les vieilles haines, à rétablir partout la religion. Bécherel, il est juste de le reconnaître, apporta à cette œuvre de réconciliation un zèle éclairé et persévérant, qui lui fera pardonner ses anciennes erreurs. Un détail que nous tenons à rappeler ici, va nous donner la mesure de sa bonne volonté. On sait que le premier consul avait autorisé, en 1801, Mgr Spina, qui avait assisté aux derniers moments de Pie VI à Valence, à transporter à Rome le corps du saint pontife : les habitants de Valence avaient vu avec regret s'éloigner ce précieux dépôt, et ils désiraient ardemment posséder au moins quelque chose qui en conservât le souvenir. A peine installé à Valence, l'évêque Bécherel, informé de ces pieux désirs, s'empressa d'écrire, le 17 vendémiaire, an XI (9 octobre 1802), au cardinal Caprara, l'informant de ses projets pour honorer la mémoire de Pie VI et le suppliant de s'employer auprès du pape et du gouvernement français, afin que quelque partie des précieux restes de la dépouille mortelle de Pie VI fût accordée à la cathédrale de Valence. Cette demande eut un plein succès. Le 29 mars 1803, une cérémonie auguste, à laquelle prenaient part toutes les autorités

(1) Archives de M^{re} de Félins, à Die.

de la Ville, avait lieu à la cathédrale pour la réception du cœur du pape martyr. M. Milaveau, que l'évêque avait amené de Coutances et dont il avait fait un curé de Chabeuil, prononça le panégyrique de Pie VI, et ce discours justifia pleinement la réputation de l'orateur (1).

Quelques semaines plus tard, une autre cérémonie imposante réunissait dans la cathédrale, avec les autorités civiles et militaires, les chanoines composant le nouveau chapitre de Saint-Apollinaire, les curés de canton du diocèse et une foule d'ecclésiastiques. C'était le 26 juin 1803, jour assigné pour la prestation du serment. L'évêque fit un fort beau discours. Après avoir payé un juste tribut d'éloges au préfet, dont les lumières lui avaient été grandement utiles pour discerner les mérites de ses prêtres, il s'appliqua à inculper à tous la nécessité de la concorde et de la paix. Jettons donc, dit-il, un voile religieux sur tout le passé et que rien ne puisse troubler cette paix depuis si longtemps désirée. Vous connaissez, vénérables frères, les instructions du légat et celles du gouvernement. Il ne doit plus y avoir de distinction entre les ministres des autels. Tous ont reçu de leur évêque les mêmes pouvoirs, conformément au concordat. La discipline de l'Eglise est fixée. Ainsi que sous aucun prétexte on n'alarme les consciences (2).

Une ère de tranquillité et de gloire semblait s'ouvrir pour la France. Du chaos de l'ancien régime et de la Révolution surgissait un ordre nouveau. Le premier consul, entouré de jurisconsultes éminents, travaillait à donner au pays le code de lois qui nous régit encore aujourd'hui. Avec cette sûreté de coup d'œil et cette promptitude dans l'exécution qui le conduisaient à la victoire dans tous les champs de bataille, il présidait à l'intérieur au relèvement de la patrie et donnait à tous les rouages administratifs une puis-

(1) THEINER. Documents inédits relatifs aux affaires religieuses de la France, 1790 à 1800, t. II, p. XXXV-LV. — On trouve dans cet ouvrage de fort curieux documents sur la translation du cœur et des entrailles de Pie VI de Rome à Valence. M. Toupin ne s'en est pas douté, et il les eût utilisés pour son livre, du reste très intéressant : Le cœur de Pie VI. Valence 1885, in-18, XVI-233.

(2) Discours prononcé par Mgr l'Evêque de Valence, le dimanche 7 messidor an XI, à l'occasion de l'installation de son Chapitre et de la prestation du serment de ses curés. (Valence, in-4°, 8 pp.).

sante impulsion : instruction, travaux publics, industrie, commerce, rien n'échappait à son activité dévorante. Il demandait à ses préfets des rapports nombreux, circonstanciés, précis, sur ce qui se passait dans leurs départements, afin que sa sollicitude et ses ordres pussent atteindre les moindres détails. Il était donc sur ce point très exigeant. Nous ne pouvons du reste que nous en réjouir, car les relations des préfets et celles qu'adressaient à ces derniers les sous-préfets, constituent une des mines les plus riches, les plus précieuses de l'histoire du Consulat et de l'Empire.

Les préfets, de leur côté, surveillaient très attentivement les actes de leurs subordonnés, et c'est à Valence que devait aboutir toute réclamation, comme c'est de Valence que partaient tous les ordres. Le 10 thermidor, an XI (29 juillet 1803), Descorches, faisant droit aux réclamations du citoyen Desplan, curé de Die, autorise le conseil municipal de cette ville à se réunir extraordinairement et à délibérer sur les réparations à faire à l'église paroissiale et sur le logement du curé : Les frais desdites réparations, ajoute-t-il, pourront être pris sur l'octroi. Enfin le préfet impose l'obligation au conseil de délibérer sur les autres dépenses du culte à la charge de la commune... invite le conseil de s'occuper des dispositions de l'article 3 de l'arrêté des consuls du 18 germinal, attendu les réclamations particulières faites par le curé, consistant : 1° à demander une somme de 800 francs pour les deux vicaires par an, payable au moment où ils entreront en fonctions; 2° qu'il lui soit accordé une somme de 500 francs, en augmentation de son traitement dont il jouira jusqu'au moment où il sera déclaré curé de première classe; 3° qu'il lui soit accordé une somme de 100 francs pour un clerc; 4° qu'il lui soit accordé une somme de 100 francs pour vin, pain, encens, blanchissage et entretien du linge; 5° et de fournir l'entretien d'une lampe ardente nuit et jour; 6° de lui faire quelques avances de cierges, en attendant qu'il puisse y pourvoir par le moyen d'une fabrique (1). Ajoutons que le conseil s'empressa de répondre à l'invitation du préfet et de déférer à toutes les demandes du curé. Dans le conseil figuraient les mêmes hommes qui, quelques mois auparavant, s'élevaient avec

(1) Archives de M^{me} de Félines, à Die.

tant d'éclat contre le fanatisme et la superstition ; mais les ordres venus de Paris n'étaient plus les mêmes.

Sur la fin de cette année 1803, Jacques Desplan, curé de Die, fut pourvu d'un canonicat à Valence. Il y avait alors dans notre ville l'abbé de Chabons, le fils de ce vénérable vieillard que nous avons vu traîner dans les prisons de Valence, à l'âge de 82 ans : il rentrait de l'émigration. Ses relations particulièrement amicales avec Descorches, préfet de la Drôme, parurent l'autoriser à solliciter la cure de Die pour Jean-Mathieu Favier, l'ancien curé de la Bastie-des-Fonts, qui vivait alors dans sa famille à Die. Il lui écrivit en conséquence cette lettre que nous croyons devoir reproduire :

Die, 12 nivôse, an XII (3 janvier 1804).

Monsieur,

Vous me pardonnerez une démarche qui serait de la plus grande indiscretion si les bontés dont vous m'avez honoré n'étaient mon excuse. Je croirais même n'en avoir pas besoin à vos yeux, d'après le motif qui m'anime, celui du bien. Tout nous annonce que nous aurons incessamment un nouveau curé. On croit aussi que, par suite de ces changements, M. l'abbé Favier doit être pourvu d'une cure. Il ne m'est pas difficile de reconnaître en cela la justice éclairée d'un administrateur qui a le talent de mettre chacun à sa place, de distinguer et de récompenser le mérite. Vous savez, monsieur, que lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir dans ce pays-ci, je me fis un devoir de lui rendre auprès de vous la justice qu'il mérite, mais je ne le connaissais pas assez pour la lui rendre toute entière. Je vois que chaque jour ajoute à la confiance que les fidèles ont en lui et à l'estime de ceux qui sont attachés à un culte différent, au point que je n'exagérerais point en assurant que dans ce moment il est peut-être le seul qui convienne à la paroisse de Die. Elevé dans notre ville, au milieu de ceux qui ne professent pas la religion catholique et dans une famille dans laquelle tous les individus n'ont pas la même opinion religieuse, il a appris de très bonne heure à ne point contrarier ces mêmes opinions. Il connaît l'esprit et le caractère de tous ses compatriotes. Cette connaissance, qui a été la règle de sa conduite, doit nécessairement être celle de notre curé, et quel temps faudrait-il avant que tout autre ait pu acquérir ces mêmes connaissances que je regarde comme nécessaires au maintien de la bonne harmonie qui doit régner entre

tous les citoyens de la même ville. Malgré la justesse de ces observations, je n'aurais pas osé vous les présenter si la cure de Die eût été cure de première classe. Je sens parfaitement qu'un administrateur peut et doit même quelquefois s'assujettir à de certaines règles et dans ses promotions suivre la hiérarchie des postes et des personnes. L'abbé Favier, dans ce cas, ne pourrait être élevé à une cure de la première classe sans avoir été curé de la deuxième classe. Mais la cure de Die est et sera longtemps cure de deuxième classe, jusqu'à ce que le gouvernement veuille récompenser les mérites et les talents de celui qui en sera pourvu, il serait possible que notre vertueux prélat considérât la cure de Die comme une cure de première classe, à cause de la délibération qui fut prise par la municipalité d'augmenter de 500 francs les émoluments du curé. Mais vous savez mieux que moi que cette délibération ne vous a pas été soumise. Je la crois informe et prématurée, et j'ai de bonnes raisons pour assurer que cet acte de générosité n'aura aucune suite. C'est beaucoup si l'on peut arracher un modique traitement pour un seul vicaire, encore j'en doute fort. Ainsi la paroisse de Die, sans offrir à un curé aucun avantage temporel particulier, n'offrira jamais au zèle de son pasteur qu'une plus grande abondance de peines, d'inquiétudes et des épines sans nombre dans l'exercice du ministère. Si la personne qu'on nous destine fait le bien dans l'endroit où elle se trouve placée, elle abandonnera donc sans avantage réel un bien certain pour un bien très incertain, et dans le cas contraire je dois penser qu'elle n'en ferait point ici.

Croyez, monsieur, que dans cette occasion j'ai su me dépouiller en entier de toute prévention en faveur du sujet que je recommande à votre bienveillance ; j'ai oublié pour un instant tout ce que je lui dois pour les soins qu'il a prodigués à mon respectable père, qu'il a conduit et soutenu jusqu'au tombeau, et j'ai d'autant moins de mérites à cela que cet événement même m'obligera très probablement à abandonner ce pays-ci, pour me rejoindre à ma famille. Je n'ai donc en vue que l'intérêt d'un pays où j'ai reçu tant de marques d'attachement que je me trouverais trop heureux de m'acquitter, en contribuant à lui procurer M. l'abbé Favier pour curé. Si des motifs supérieurs vous forçaient à me refuser ma demande, je croirais que je me suis trompé, et que je ne suis pas

placé à la hauteur nécessaire pour juger les détails sans connaître l'ensemble, et dans ce cas je vous dirai franchement de placer M. Favier le plus tôt possible, car dans six mois au plus, il aura tellement la confiance de tous que vous ne pourriez plus l'enlever à ce pays, sans exciter des réclamations universelles.

Monsieur de la Barère qui part pour Valence veut bien se charger de vous remettre ma lettre. Je m'estimerai fort heureux si vous voulez bien agréer l'expression de tous les sentiments respectueux avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. CHABONS.

La réponse du préfet mérite d'être conservée, car, outre qu'elle va nous faire connaître le nouveau curé de Die, elle reflète le caractère, les sentiments du fonctionnaire, ami de la justice et de l'ordre, tout entier à son rôle d'administrateur, tel en un mot qu'aimait et savait les choisir Bonaparte.

Valence, 25 nivose an 12.

Le préfet du département de la Drôme au citoyen Chabons, prêtre à Dye.

Ma réponse, citoyen, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12, bien tardive à mon gré je vous assure, mais qu'il m'a été impossible de hâter davantage, vous tromperait beaucoup si elle vous avait laissé douter un seul instant de ma sensibilité aux témoignages de votre confiance, de l'attention très particulière que j'ai donnée à vos observations, ainsi que de tout l'intérêt avec lequel j'ai reconnu les motifs et la sagesse qui vous les ont dictés. Vous en concluez tout de suite et bien naturellement à ce que j'espère de la justice que je vous prie de rendre à mes sentiments, que j'éprouverais peut-être autant de satisfaction que vous-même, si je pouvais vous annoncer ce que vous désirez, mais d'abord la nomination dont il s'agit, faite déjà depuis assez longtemps, se trouvant sanctionnée par la sanction du gouvernement du 2 du courant, transmise définitivement à M. l'Evêque ces jours derniers, M. Favier est donc depuis le 2 curé du Grand-Serre et le citoyen Baborier, curé de Dye. Il n'y a plus à délibérer sur ce point. Il n'y aurait qu'une permutation volontaire de leur part capable d'y apporter un changement. Ensuite je vous engagerai à considérer avec l'esprit et le bon esprit qui vous caractérise, ce que seraient les résultats en administration si les diverses autorités

supérieures chargées d'exercer quelle que partie que ce soit de son action, se conduisaient sans système déterminé, sans s'être imposé à elles-mêmes des règles fixes, indépendantes des circonstances et des localités, et telles que de mures réflexions les leur ont fait reconnaître propres à atteindre le but de toute administration, c'est-à-dire le plus grand bien du service public. Au nombre de ces règles est sans doute celle que la sagesse de M. l'Evêque de Valence l'a portée à établir et à laquelle je n'ai pu qu'applaudir dans mes avis, de dispenser ses choix d'une manière graduelle, en sorte qu'il ne puisse vaquer une place, sans que sa nomination ne devienne un motif d'émulation pour tous ceux qui en remplissent d'inférieures. Dye vaquant, il devait donc d'après ce principe, jeter ses regards sur les curés méritants et pouvant regarder cette attention de leur chef comme une preuve de sa satisfaction et une récompense de leur conduite. Le citoyen Baborier, curé du Grand-Serre était dans ce cas, avec tous les titres réunis et les plus justes. J'en suis personnellement si convaincu que je n'hésite pas à vous répondre d'avance qu'ils seront bientôt reconnus à Dye, comme partout ailleurs, dès qu'il s'y sera montré. M. Favier très recommandable aussi dans la ligne des succursaux, a fixé en même temps l'attention de M. l'Evêque, pour saisir cette occasion de l'élever au grade de curé. C'est un pas très important pour lui fait dans sa carrière ecclésiastique. Il lui servira certainement à justifier de plus en plus l'opinion avantageuse de ses qualités. Le tems fera le reste. A quoi n'en faut-il pas dans cette vie pour arriver au terme de ses désirs, et les sacrifices et la manière dont on les fait sont souvent un moyen d'abrégier le chemin qui y conduit.

Quoi qu'il en soit, citoyen, je vous répète bien sincèrement l'assurance du gré que je sais à cette occasion de l'épanchement qu'elle m'a valu de vous et de ce qu'elle me met à même de vous offrir l'expression également très sincère de la considération dont je désire infiniment que vous me croyez pénétré pour vous.

Signé : MARIE DESCORCHES (1).

Jean-Baptiste-Barthélemy Baborier appartenait à une des plus honorables familles de Saint-Vallier. Il était né dans cette ville en 1733 de Jean-Baptiste Baborier, maire, et de Marguerite Ros-

(25) *Archives de la Drôme*, V. 28.

taing. Son frère, François Baborier, notaire à St-Vallier, avait été délégué à l'assemblée de Chabeuil qui désigna le chef-lieu de notre département, et, sous le Directoire, envoyé au Conseil des Anciens. Bonaparte lui fit proposer d'entrer au sénat, mais fidèle à ses principes républicains, il ne voulut point accepter cet honneur et revint dans sa ville natale. Quant à notre curé de Die, nous savons qu'il fut curé d'Erôme avant la Révolution, qu'il accepta de garder sa paroisse sous la constitution civile, qu'il reçut en 1793 une pension de 1.000 livres et qu'enfin, à l'époque du Concordat, il fut nommé curé du Grand-Serre : cet ecclésiastique, disait alors Bécherel, est recommandable par ses talents, sa prudence et sa modestie.

Durant de longues années M. Baborier gouverna la paroisse de Die, avec sagesse et dévouement, jusqu'à ce qu'enfin, affaibli par l'âge, il consentit à prendre un repos bien mérité au sein du chapitre de Valence. Il était à peine installé à Die qu'une question importante, à laquelle il ne pouvait, comme curé de la ville, être indifférent, appela toute la sollicitude du conseil municipal. On n'a peut-être pas oublié que le représentant du peuple Boisset, de passage à Die au mois de septembre 1793, avait ordonné de transférer les malades de l'ancien hôpital de la Croix dans le couvent des jacobins, vaste maison, entourée de superbes jardins et qui offrait tous les avantages désirables pour le but qu'on lui destinait. Dix années s'étaient écoulées depuis la prise de possession de ce bel édifice, lorsque tout à coup, par une lettre du 23 germinal an XII (13 avril 1804), le préfet souleva certaines difficultés et réclama les droits de l'Etat. Ramener les malades à l'hôpital de la Croix, on ne pouvait y songer, les bâtiments de cet ancien hôpital étant à moitié ruinés. Le maire Chevandier assemble son conseil, composé alors de MM. Lamorte, Coursange, Colomb, Audra, Vernet, Motte, Poudrel, Grangier, Delamorte-Félines, Talon, Morand et Rolland. Après avoir constaté qu'on ne saurait trouver à Die un emplacement plus convenable pour un hôpital que le monastère des ci-devant jacobins, le conseil considérant que l'hospice de Die, privé par la Révolution d'un revenu de plus de 150 quintaux de blé de froment et de plus de 30 hectolitres de vin que lui faisaient les établissements ecclésiastiques supprimés ; privé d'un revenu de plus de 1.500 francs que lui faisait le ci-devant clergé ou diverses

fondations, n'a plus de moyens de soulager l'infirmité et la vieillesse ; que depuis douze ans il ne subsiste que par la bienfaisance des personnes charitables ; que les secours qu'il offre embrassent cependant presque tout l'arrondissement, parce que sur la route militaire de Crest à Gap, c'est-à-dire dans une distance de 14 myriamètres, c'est le seul établissement de charité qu'on trouve ; que les propriétés actuelles de cette maison et dont aucune n'a été aliénée, sont de peu de valeur et lui fournissent tout au plus les moyens de pourvoir aux besoins de la maison pendant un mois ; que les bâtiments dont l'administration a disposé pour le logement des troupes et des prisonniers ne pourraient procurer un revenu pour le prix de leur location ; que cette maison est dans l'impuissance de payer le prix auquel le monastère des jacobins lui fut adjugé... implore la bienfaisance du gouvernement pour l'hospice de Die et le prie de provoquer une loi, par laquelle cet hospice sera définitivement fixé dans le monastère des ci-devant jacobins, pour en jouir, ainsi que des cours, jardins et terres y attenantes... (1).

Le préfet de la Drôme, animé d'un esprit large et généreux, ne pouvait qu'appuyer la demande des habitants de Die auprès du gouvernement, et celui-ci était alors trop intéressé à se faire bien valoir auprès des populations pour ne pas y souscrire. Au Consulat allait succéder l'Empire. Le peuple salua avec joie le rétablissement de la souveraineté héréditaire, en faveur de Bonaparte et de sa famille, voyant dans ce nouvel ordre de choses des garanties de stabilité, d'ordre et de prospérité. Seuls, quelques sincères républicains, comme Carnot, qui dans leur sagesse avaient pu s'expliquer l'utilité de la dictature temporaire du premier consul pour achever l'œuvre de réorganisation de la France, comprirent que c'en était fait de leurs rêves de liberté, que la contre-révolution s'accomplissait au profit d'un homme, dont la gloire militaire ne servirait que de parure à son despotisme. L'assassinat du duc d'Enghien pouvait déjà montrer aux moins clairvoyants ce que serait l'empereur Napoléon.

(1) Archives de M^{me} de Félines, à Die.

III

Les quatre années du Consulat ont été vraiment la phase glorieuse et bienfaisante de la Révolution. Echappée aux horreurs du jacobinisme et de l'anarchie, la nation semblait renaître à une vie nouvelle. Une législation sage remettait toutes choses en ordre et, sous l'impulsion puissante d'un génie tutélaire, l'agriculture, l'industrie, le commerce commençaient à ouvrir d'abondantes sources de richesses. On pouvait se promettre la sécurité du lendemain, car l'éclatante victoire de Marengo, qui avait marqué les débuts du Consulat, disait assez aux nations voisines qu'il était dangereux de venir troubler l'œuvre de réorganisation que la France accomplissait à l'intérieur. Il en fut tout autrement durant les années de l'Empire. Sans doute, le gouvernement fit les plus louables efforts pour mener à bonne fin les réformes entreprises, pour sillonner le pays de routes et de canaux, pour introduire dans la culture des terres des méthodes nouvelles, pour favoriser le commerce et l'industrie ; mais l'effrayante consommation de vies humaines qu'exigeaient les guerres perpétuelles, l'excès des impôts, les mesures violentes pour assurer les résultats de la conscription faisaient planer sur toutes les âmes une sorte de malaise indéfinissable, une inquiétude vague et sombre, que ne parvenait pas à dissiper le merveilleux éclat des victoires. Pour beaucoup, la guerre apparaissait comme une occupation à la fois glorieuse et lucrative, mais dans les masses populaires, l'instinct de la conservation montrait les choses sous un tout autre jour et l'on se demandait, avec une sorte de terreur, sans parvenir à le comprendre, quel était le but que poursuivait Napoléon dans ces luttes gigantesques contre les nations coalisées.

Ces inquiétudes de tout un peuple, ces douloureux pressentiments qui ne trompent point, se laissent facilement deviner sous la phraséologie adulatrice de ces comptes rendus, de ces rapports de commande, que les préfets adressaient, tous les trois mois, au ministre de l'intérieur et au ministre de la police, pour leur faire connaître l'état du département. C'est sous le bénéfice des observations qui précèdent qu'on doit lire ces pièces officielles pour y discerner l'or de la vérité des scories du mensonge et de la flat-

terie, pour y saisir la vraie mesure de l'amour et du dévouement de la nation au nouveau souverain. Nous avons recueilli dans ces documents administratifs, mine demeurée jusqu'à ce jour inexplorée, quelques détails particulièrement intéressants pour nos régions.

L'évêque de Valence et les fonctionnaires du département rivalisaient de zèle pour célébrer les bienfaits et les gloires du nouveau régime. M. Bécherel, en particulier, n'oubliait pas qu'il devait à Bonaparte d'avoir été placé à la tête d'un beau diocèse et ne laissait échapper aucune occasion de se montrer de la plus humble déférence aux désirs du gouvernement. Qu'il s'agit de recommander la vaccine, de rappeler l'abrogation des fêtes jadis chômées, d'inculquer aux jeunes gens l'obligation de marcher sous les drapeaux de l'Empereur et de tout sacrifier pour la patrie, les ministres trouvaient en lui un instrument toujours docile. Le préfet ne pouvait assez se louer d'avoir auprès de lui un prélat, avec lequel il entretenait personnellement les meilleurs rapports, disposé à seconder toutes ses intentions, et qui prescrivait, dans des mandements, débordants d'enthousiasme, de chanter des Te Deum pour les victoires de l'Empereur (1). Il serait, toutefois, injuste de ne pas ajouter que notre évê-

(1) Un travail qui ne manquerait pas d'un piquant intérêt, serait de publier une analyse, accompagnée d'amples extraits, de tous les mandements de l'évêque Bécherel. Nous possédons un grand nombre de ces mandements, mais nous ne saurions nous flatter d'en avoir la collection complète. Le prélat, en cours de visite pastorale, donnait à Saint-Vallier, le 15 prairial an XII (4 juin 1804), Mandement de M. l'évêque de Valence, au sujet de la dignité d'Empereur des Français décernée à Napoléon Bonaparte, et de l'hérédité de cette dignité dans sa famille (in-8°, 12 pp.). On y lisait : Enfin le salut de la France est assuré ; son gouvernement vient d'être fixé irrévocablement. Il va reposer sur des bases solides et inébranlables. Le héros incomparable qui fait notre bonheur et qui travaille sans relâche à l'accroître encore, vient d'être promu à la seule dignité digne de lui et du peuple qu'il gouverne : la couronne impériale vient de lui être décernée par le vœu de tous les Français. Si cet acte est un tribut payé à la gloire, aux vertus et aux talents, il était aussi un besoin pressant pour nous, commandé par la reconnaissance, la confiance et l'intérêt commun. . .

Bécherel datait de Valence, le samedi 5 brumaire an XIII (27 octobre 1804), un mandement (in-8°, 7 pp.), pour annoncer le sacre de l'Empereur et recommander aux prières de ses diocésains le voyage qu'allait entreprendre le pape Pie VII. Il disait de Napoléon : A l'exemple du grand homme qu'il imite si bien (Charlemagne), et qu'il surpasse peut-être dans tous les genres de gloire, il veut recevoir l'onction sainte des mains du

que, admirateur passionné de Napoléon, ne négligeait aucun des devoirs de la charge pastorale. Etant à Paris, à l'occasion du sacre, il plaida chaudement auprès du ministre des cultes pour le maintien des succursales qu'on voulait supprimer ou plutôt dont le gouvernement voulait laisser aux communes le soin d'assurer les traitements des titulaires. Trente-huit paroisses du diocèse étaient ainsi menacées de disparaître. Il réussit, grâce à l'intervention de son ami le préfet Descorches, à en sauver vingt-quatre. Ce fut vers ce même temps que Napoléon le nomma membre de la Légion d'honneur, distinction que l'on ne prodiguait pas.

Le sous-préfet de Die était toujours très fidèle à informer le préfet de ce qui se passait dans l'arrondissement. Les premiers

souverain pontife : voilà pourquoi sa Sainteté entreprend le voyage de la France et va se rendre à Paris. Notre vénération pour son Auguste personne, notre attachement inviolable à la chaire de saint Pierre nous eussent inspiré d'ordonner des prières pour l'heureux succès de son voyage, mais l'invitation que nous venons d'en recevoir de son E. le Cardinal Caprara... accélère l'exécution de notre dessein... — *L'évêque se rendit à Paris pour le sacre, et ce furent les vicaires généraux, Ollagnier et Seillans, qui se chargèrent de faire connaître aux fidèles du diocèse la cérémonie de N.-D. Ce Mandement (in-8°, 8 pp.), qui paraît être l'œuvre de M. Ollagnier, bien connu pour ses talents oratoires, mériterait d'être reproduit, comme modèle de ce genre pompeux, emphatique, qui était dans le goût du temps.* Quel est ce héros dont le nom semble aujourd'hui se perdre dans celui de la victoire ? à qui des couronnes de lauriers présageaient depuis longtemps, celle dont un autre Samuel vient de ceindre sa tête, et chez qui l'Onction sainte n'a pu que se mêler aux larmes de tendresse qu'il verse sur son peuple ? Quel est ce guerrier qui n'a permis qu'on le portât sur le trône que pour le partager avec la justice et les lois ?... Quel est cet homme enfin à qui les nations auraient déjà décerné le surnom de Grand, si comme autrefois devant Alexandre, la terre ne gardait devant lui le silence ? *Siluit terra in conspectu ejus.* Ah ! n. t. c. f., qu'il nous est facile de comprendre que vous le devinez. Qu'il nous est doux d'être accusé de n'avoir pas senti que nommer en commençant Napoléon, c'eût été débiter avec plus de pompe et répondre plus tôt à l'empressement de nos lecteurs. En effet, qu'il est grand le nombre des souvenirs que nous donne un tel nom ! S'il ne nous apprend rien de ses premières années, c'est que Napoléon n'a pas eu de jeunesse : loin des plaisirs, il n'en a cherché qu'à l'école de la savante antiquité ; c'est au sein des tombeaux qu'il a pris naissance à la vie de l'esprit ; c'est à l'école des morts que s'est formé le grand homme... Tel qu'un géant il s'est élancé dans la lice : *Exultavit ut gigas ad currendam viam*... Oui, c'était sur les drapeaux de Napoléon que l'œil charmé voyait la victoire surprise d'avoir perdu ses ailes, lorsqu'il prit l'essor vers l'Orient... Touché de nos maux, l'ange tutélaire de la France ramena Napoléon des bords du Nil aux rives de la Seine, des murs d'Alexandrie aux remparts de Paris ; il arrive et les merveilles de la création se reproduisent autour de lui ; il parle, et la lumière, en renaissant, nous découvre un nouvel ordre de choses...

mois de 1805 furent fort tranquilles. Les habitants du Diois n'étaient cependant pas sans avoir quelques épreuves : l'argent se faisait rare et l'usure entraînait la ruine de bien des cultivateurs. La très bonne et trop générale récolte en vin, écrivait, le 26 mai, Falquet-Travail, a été une espèce de calamité. Le propriétaire souffre du besoin d'argent, à côté de tonneaux pleins à ne pouvoir contenir cette denrée, qui forme le seul moyen d'importation du numéraire pour une partie de l'arrondissement, et en vous rappelant combien il en est sorti dans les deux dernières années de disette pour se procurer du grain, vous jugerez aisément combien ce numéraire doit être rare et combien la rentrée des impositions devient pénible, je pourrais peut-être dire impossible, si la récolte des cocons ne venait au secours ; mais on craint encore qu'elle ne soit pas bonne, les feuillages paraissant très peu abondants.

Cet état de souffrance favorise encore plus les spéculations des usuriers, qui ne peuvent être que bien difficilement convaincus de faits particuliers, mais que l'opinion atteint et peut seule atteindre. Cette opinion avait même paru gâtée, au point de légitimer tous les moyens de faire valoir, le plus possible, l'argent considéré comme marchandise. Heureusement, l'opinion paraît un peu s'améliorer à cet égard, et il y a à espérer qu'elle finira par marquer du sceau de la réprobation ceux qui se font un métier d'abuser des besoins de leurs concitoyens. Les prédications religieuses pourront seules atteindre ce qui échappe toujours à la loi à cet égard (1).

Couvert de hautes montagnes, barrières le plus souvent infranchissables, sillonné de vallées profondes que minent constamment l'eau des torrents, le Diois présentait alors l'aspect d'une région à peu près fermée. Les échanges commerciaux étaient presque nuls : du reste, l'aridité du sol ne se prêtant guère à des cultures variées, les habitants, malgré un rude labeur, ne parvenaient que difficilement à se procurer les ressources nécessaires à la vie. Depuis deux ans le gouvernement faisait travailler avec activité à une route qui semblait devoir rappeler le passé de l'antique voie romaine, traversant ces contrées sauvages, pour mettre en

(1) Archives de la Drôme, M. 1381.

communication la Gaule avec l'Italie : cette route suivait, en effet, la même direction que l'ancienne et rencontrait sur son parcours Crest, Saillans, Die, Luc, pour franchir ensuite le col de Cabre et atteindre Veynes, Gap, Embrun. On fondait de grandes espérances pour la prospérité du pays sur cette voie de communication, et le préfet se faisait rendre un compte exact des travaux qui s'y faisaient. Ce fut en 1804 que la première voiture put traverser le col de Cabre. En 1805, l'amoncellement de rochers près de Luc, connu sous le nom de claps, dut enfin, sous le pic de nombreux ouvriers, livrer passage à la route nouvelle. Ce fut un évènement. Descorches tint à voir par lui-même une œuvre à laquelle il s'intéressait vivement. Le 28 prairial an XIII (17 juin 1805), sa présence est signalée au Claps par un document, qui nous apprendra, en même temps, que rien de grand ne pouvait alors s'accomplir en France qui ne vint en même temps ajouter quelque chose à la gloire de Napoléon.

Monsieur le préfet a visité le Claps le 28 prairial... Il était à cheval, accompagné, entre autres, de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées et du sous-préfet. C'était la première fois que des hommes à cheval franchissaient ce lieu à pic et sauvage. On doit attendre monsieur le préfet pour l'y faire passer le premier, et en cela on lui avait réservé une espèce d'hommage, assurément bien dû à son infatigable zèle pour la prospérité du département. Il venait de s'enfoncer avec sa suite et divers fonctionnaires et habitants du pays, dans le chemin à peine ouvert. Tout à coup il voit deux oiseaux d'une énorme grosseur planer au-dessus de lui et aller se reposer sur la sommité d'un rocher voisin, d'où ils s'éloignent à divers reprises pour y revenir constamment. Il engage des mineurs à y monter. Ils ont bientôt escaladé le roc et en rapportent une aire, dans laquelle est un superbe aiglon, qui est offert à monsieur le préfet par les fonctionnaires et autres personnes présentes, au nom du pays, comme un monument animé qui serve à lui rappeler une époque agréable pour tous et particulièrement précieuse pour ces contrées. M. le préfet a reçu ce cadeau imprévu avec sensibilité. L'aiglon a été apporté depuis à la préfecture, où M. le préfet l'a fait placer dans une vaste cage, à portée des regards du public et avec une inscription qui indique son origine. Il est de l'espèce appelée Aigle impérial. Il paraît entendre fort

bien le nom de claps qu'on lui a donné, et chaque jour on voit augmenter sa beauté et ses forces. Ce sera l'Aigle de la Drôme, le sceau vivant du département. L'aigle est doué, dit-on, d'une extrême longévité. Ainsi dans un siècle ou deux, peut-être, l'existence de celui-ci fixera-t-elle encore l'attention de nos arrière-neveux. Si par l'effet inévitable du temps qui oblitère tout et imitant en cela leurs ancêtres, ils nous ont presque entièrement oubliés, nous et les bienfaits qu'ils devront aux âges précédents, pour s'occuper exclusivement des événements contemporains, l'aigle de la Drôme reportera du moins pour quelques instants leur reconnaissance et leurs méditations vers les premières années du règne de Napoléon premier, vers les prodiges dans tous les genres que l'influence de son génie restaurateur et créateur aurait fait opérer et ce n'est pas sans quelque émotion qu'ils diront, en considérant le vieil aigle : « C'est donc le 28 prairial an XIII que le préfet de la Drôme a passé le premier par le claps, jusqu'alors impraticable » (1).

Dans le même temps l'appel précipité de presque toute la réserve causa quelque émotion au pays, plus encore que la présence de gens armés et masqués, signalés par la police dans les environs du Puy-Saint-Martin. Les brigands qui infestaient naguère les grandes routes et qui paraissaient avoir fixé leur quartier général entre Montélimar et Pierrelate, commençaient à devenir moins audacieux et se rejetaient volontiers dans nos régions montagneuses, où ils joignaient leurs bandes à celles des déserteurs de l'armée. Ils savaient, en effet, qu'on était pour eux impitoyables. Le gouvernement avait été contraint, pour mettre un terme à leurs assassinats et à leurs vols, d'établir à Valence une cour de justice criminelle spéciale qui, réunie à la cour de justice criminelle, jugeait les prévenus sans appel et faisait exécuter ses jugements dans les vingt-quatre heures. Mais si l'on redoutait moins le brigandage, on craignait de voir renaître le fléau de la guerre. Ces craintes n'étaient point chimériques, car on sait qu'au mois de juillet, la politique habile de l'Angleterre, pour détourner le coup dont elle se voyait menacée, réussit à former contre la France la

(1) Annuaire du département de la Drôme pour l'an xiv, par M. GUEY-MARD-DUPALAIS, p. 55.

troisième coalition. Tout le monde connaît le récit de cette merveilleuse campagne qui en quelques semaines, conduisit nos armées, de victoire en victoire, des bords du Rhin, par Munich, Ulm, Vienne, jusqu'en Moravie, où le 2 décembre 1805, anniversaire du couronnement, elles remportèrent un triomphe décisif dans la plaine d'Austerlitz.

Le 1 nivôse an XIV (22 décembre 1805), l'évêque de Valence publiait un mandement pour prescrire un Te Deum et des prières en action de grâces de la grande victoire, et le 11 nivôse (1^{er} janvier 1806), le préfet, exposant au ministre de l'intérieur la situation du département, n'oubliait pas de parler de l'enthousiasme des habitants, en recevant les nouvelles de l'armée. Rien que le retentissement, et par tous les échos, de la continuation et des prodiges de la grande Armée et des vœux formés par l'admiration et la reconnaissance pour le courage secondant le génie et pour le génie dirigeant le courage, d'une manière si merveilleuse et si digne l'un de l'autre! La nouvelle de l'incomparable victoire d'Austerlitz arrive! La paix du continent doit en être la suite nécessaire. Plus de danger pour les jours de l'Empereur! A cette pensée dont l'effet ne pouvait être suppléé par aucun succès et dont nous avons besoin par dessus tout pour notre parfaite satisfaction, la joie est au comble. Elle se manifeste de toutes parts et sous toutes les formes (1).

Descorches donne ensuite quelques détails sur le brigandage dans la Drôme et sur plusieurs autres sujets, dignes de fixer l'attention du ministre. Dans la connaissance que j'ai apprise par l'expérience que l'approche de l'hiver est l'époque où les coquins, dont n'est pas encore totalement purgée la partie méridionale de ce département, redoublent d'efforts pour s'organiser en bandes et cherchent dans le misérable métier de brigands quelques moyens d'existence, j'appréhendais encore là quelque fâcheuse nouvelle d'arrestation de malle ou diligence sur notre territoire. Mes craintes ne se sont malheureusement que trop vérifiées. Dans la nuit du 9 au 10 brumaire (31 octobre-1 novembre 1805), la malle de montée fut arrêtée près de Douzère par les brigands qui tentèrent inutilement de la piller. Les gendarmes d'escorte, secondés

(1) *Archives de la Drôme, M. 1381.*

par quelques postillons et voyageurs qui survinrent fort heureusement, étant parvenus à leur faire prendre la fuite, après une action dans laquelle les brigands laissèrent divers effets, et l'un d'eux fut pris après avoir reçu un coup de sabre sur la tête. Ce dernier appelé Masselon déclara, après son arrestation, les noms de ses compagnons.

CULTES. Le département de la Drôme ne cesse de se montrer à cet égard sous un aspect très satisfaisant. L'excellent esprit de M. l'Evêque de Valence exerce sur son clergé une influence très sensible, dont la bonne intelligence entre les autorités religieuses et autres est l'heureux résultat. Toutes les fois qu'il s'agit de faire connaître et apprécier les actes du gouvernement et d'exciter la confiance et la reconnaissance dues au chef auguste de l'Empire, de célébrer sa gloire et celle de la nation, de répandre la connaissance des choses utiles sous le rapport de l'agriculture, de l'industrie, de la salubrité publique, etc., je trouve toujours ce prélat et ses collaborateurs empressés à me seconder. Nulle part, les ecclésiastiques n'ont pu montrer un zèle plus sincère dans les cérémonies qui ont eu pour objet de remercier le ciel des triomphes de l'Empereur. Les protestants et leurs ministres sont animés du même esprit et le manifestent en toutes occasions, d'une manière qui n'est ni moins évidente ni moins empressée.

Le préfet signale la présence d'un Anglais, nommé Forester, venu de Bordeaux à Tain pour le commerce des vins. Quant à l'ESPRIT PUBLIC, ajoute Descorches, il se maintient généralement très bon. L'amour de l'ordre et de la tranquillité est dans toutes les classes. Il dicte des vœux à chacun pour la conservation du héros qui assure à la France ses inappréciables bienfaits. Il faut dire néanmoins que les Dromains ne sont pas susceptibles de cet enthousiasme que les grands événements peuvent exciter ailleurs ; mais malgré cela, ils sentent vivement ce qui intéresse le bien et la gloire de la patrie. Les exploits aussi nombreux qu'extraordinaires dont tout ce trimestre a été rempli, viennent de mettre leur âme à l'épreuve sous ce rapport, et le vif intérêt que le public y a pris prouve que le département de la Drôme mérite une part distinguée dans l'affection de S. M. I. pour son peuple. Les bulletins des armées ont eu constamment, tant dans les villes que dans les campagnes, une foule de lecteurs. Ils ont trouvé partout des cœurs français qu'ils remplissent de joie et de confiance.

Cet esprit public, tous les fonctionnaires avaient pour mission de le maintenir favorable aux vues du gouvernement, et comme l'Empereur, rêvant d'étendre sa domination, avait besoin de soldats, on s'appliquait de toutes manières à éveiller dans les cœurs français, avec la passion de la gloire, l'amour de la vie militaire. La profession des armes tendait à devenir de plus en plus la seule conduisant à la fortune et aux honneurs. Le 8 janvier 1806, Falquet-Travail annonçait avec satisfaction au préfet que les habitants du Diois lisaient les Bulletins de l'armée, et qu'une pièce intitulée « La vie du soldat français » avait paru leur faire grand plaisir, mais que cet écrit n'était pas encore assez à la portée du peuple des campagnes. Le peuple, ajoutait-il, se livre aux espérances de la paix, fondées sur nos victoires, ce qui améliore encore l'esprit public, qui a toujours été assez bon, quoique les habitants des montagnes ne puissent se faire à l'idée de les abandonner, pour trouver bien sûrement une existence plus douce dans les armées (1).

Les premiers mois de 1806 furent fort tranquilles. Les derniers restes de la Révolution étaient abandonnés, et l'on voyait renaître ces coutumes, ces abus de la vieille monarchie que l'on traitait naguère si durement. Une souscription fut ouverte dans le département pour élever à Valence un monument en bronze à la gloire de Napoléon. Après quatorze années d'existence, le calendrier républicain fut remplacé par le calendrier grégorien. Un décret impérial du 19 février prescrivit de célébrer le 15 août, en même temps que la fête de l'Assomption, celle de saint Napoléon, un martyr des premiers siècles, pour lequel il fallut bien trouver une légende; le 2 décembre de chaque année, autre fête, instituée par le même décret, pour rappeler les glorieux anniversaires du couronnement et de la bataille d'Austerlitz : obligation ce jour-là aux curés de faire au peuple un sermon de circonstance, c'est-à-dire de glorifier les exploits de l'Empereur et de ses armées. Citons encore le décret du 4 avril qui rend obligatoire le fameux catéchisme de l'Empire, renfermant un chapitre supplémentaire pour expliquer comment le quatrième précepte du décalogue enseigne à tous les français qu'ils doivent, en particulier à Napoléon I^{er},

(1) Archives de la Drôme, M. 1381.

leur empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'empire et de son trône, des prières ferventes pour son salut, et pour la prospérité spirituelle et temporelle de l'Etat (1). Mais, si l'Empereur, chef d'une dynastie nouvelle, cherchait à lier la nation à ses intérêts et à faire entrer profondément dans l'âme des enfants cette grande idée, qu'il était le restaurateur de l'ordre et de la religion en France, qu'on lui devait, en conséquence, de l'amour et de la fidélité, il ne négligeait rien de ce qui pouvait assurer la gloire et la prospérité matérielle du pays ; sa sollicitude s'étendait jusqu'aux moindres détails, et il se tenait au courant, même au milieu des soucis de la guerre, des progrès accomplis dans les départements. La tranquillité dont on jouissait venait de donner un nouvel essor à l'industrie et au commerce. Tout se réorganisait. Nous mettons ici, sous les yeux du lecteur, quelques extraits des rapports que le préfet de la Drôme adressait au ministre de l'intérieur pendant cette année.

1806, janvier, février, mars (2). Pour l'exposition générale aux

(1) Cathéchisme de toutes les églises catholiques de l'empire français. Valence, I. Montal, 1811, petit in-8° carré, 212 pp. Ce catéchisme, sans doute la seconde édition publiée dans le diocèse, est précédé d'un mandement de l'évêque, donné à Valence le 25 août 1806; le prélat, comme on peut le supposer, fait le plus grand éloge de l'Empereur, qui présente à la jeunesse, l'espoir de la patrie, d'une main les moyens de former leur cœur aux vertus religieuses et civiles; de l'autre la marche pour parvenir à ce but. "Pénétrée de reconnaissance, la jeunesse apprendra ce que la religion prescrit envers le souverain magnanime, le grand Napoléon I^{er}, que Dieu a suscité..."

(2) Le préfet ne donne pas de détails sur les tentatives qui eurent lieu au commencement de l'année 1806, à l'effet de recruter dans la Drôme des volontaires, pour le corps d'élite, que cherchait alors à former, avec l'approbation de l'empereur, le sénateur Dubois-Dubais. Ce corps devait se composer des jeunes gens des meilleures familles et grouper les officiers qui, sous l'ancien régime, avaient le commandement. Le maire de Valence, Planta, qui en 1791 avait obtenu le grade d'aide-major dans la compagnie de Noailles, fut invité, dès le 1^{er} octobre 1805, par deux de ses anciens camarades, à reprendre du service. Il leur répondit le 8 qu'il ne lui était pas possible, dans les circonstances actuelles, de quitter Valence. L'année suivante et le 14 février, nouvelle lettre d'un autre de ses anciens compagnons d'armes, le pressant d'accepter et lui faisant valoir tous les avantages de la situation. L'on fait dire à l'Empereur que c'est un moyen de reconnaître les services d'anciens militaires attachés à leur souverain et de pouvoir leur procurer une retraite. Voici les bases de cette formation : 4 compagnies, sous le nom de volontaires

fêtes de mai, j'ai rédigé et distribué abondamment les avis que j'ai pu rendre les plus propres à faire ressortir de l'exposition générale tous les stimulants qu'elle offre... Les hommes à capitaux de quelque importance sont en très petit nombre, et trouvant à les placer avantageusement sans risque et sans peine, ils ne pensent qu'à leur donner cette direction. Au reste, l'introduction des mérinos, maintenant assez multipliés pour faire sensation, va, je n'en doute pas, amener une révolution dans les fabriques de lainage... Déjà MM. Morin, de Dieulefit, se sont procurés un assortiment de mécaniques Douglas. Elles seront en activité chez eux dans un couple de mois. MM. Charles, de Romans, associés avec un frère Bodin, font construire... à St-Donat, les bâtiments d'une vaste fabrique du même genre et exploitée de la même manière. MM. Borel, de Crest, se proposent aussi de donner une belle extension à la leur, déjà très considérable et florissante, mais seulement jusqu'à présent en lainage des qualités inférieures. Enfin un M. Rolland,

impériaux; chaque compagnie ayant trois escadrons, dont les chefs auraient 15.000 liv. d'appointement, et composée de 6 brigades, deux pour chaque escadron, et commandée par un lieutenant avec 12.000 l., deux sous-lieutenants à 6.000 l., 1 fourrier à 4 000, 2 maréchaux des logis à 3 600 et 4 brigadiers à 3.000. . . *Le maire de Valence n'était pas disposé à rentrer dans l'armée, mais il profita de la circonstance pour écrire le 28 février 1806 au sénateur Dubois-Dubais, qu'il avait autrefois connu sous les drapeaux, pour lui recommander quelques compatriotes, entre autres, son frère, Laurent-Joseph Planta, qui servait dans la cavalerie. Il a, disait-il, plus de vingt ans de service et, par l'effet de la Révolution, il abandonna son corps dans le grade de capitaine. Il désirerait ardemment donner des preuves de son attachement à notre auguste monarque. Il partirait de suite pour Paris, s'il était appelé à faire nombre dans la formation des volontaires impériaux dans un grade analogue à celui qu'il avait précédemment. Je vous le recommande, ne doutant pas de tout l'intérêt que vous prendrez à lui. Je puis ajouter qu'il a presque toujours commandé le corps dans lequel il servait, qu'il connaît parfaitement les manœuvres, et que sous ce rapport il pourrait devenir utile. — Planta recommandait encore un ancien garde de la compagnie de Villeroi, nommé Mizéri, joli sujet et très digne d'attention, puis il ajoutait : Quant à ce qui me concerne, mon bon ami, je suis aux ordres de S. M. l'Empereur; mes services lui sont entièrement dévoués. Il a eu la bonté de me nommer maire de Valence, place que j'exerce aujourd'hui, et par suite officier de la Légion d'honneur, et trésorier d'une cohorte. J'en remplis les fonctions avec zèle et suivant mes facultés. S'il pense que dans le nouveau corps qui se forme, je lui sois plus utile, je suis à ses ordres. Je me ferai toujours un devoir de me rendre partout où il croira ma présence nécessaire pour le bien de son service, m'en rapportant entièrement à ses bontés dont j'ai déjà éprouvé les effets. Je vous prie de vouloir bien l'en assurer...*

de Die, homme très industriel, l'homme de ses œuvres, et ayant obtenu déjà assez de succès pour construire un bel et très grand bâtiment, où tous ses ateliers se trouvent réunis, lesquels occupent habituellement de 150 à 200 ouvriers, construction qu'on estime lui avoir coûté plus de 160.000 francs, sans que le travail de sa fabrique en ait été ralenti, s'est adressé à moi dernièrement pour que je lui donnasse des renseignements sur les mécaniques Douglas.

CADASTRE. La situation au 1^{er} avril de cette opération est 91 arpentages entrepris, dont 9 se continuent sur le terrain, 36 se calculent au cabinet, et 46 ont été livrés par le géomètre.

CHEMINS VICINAUX. La restauration des chemins vicinaux, d'une importance majeure pour le département, est très laborieuse, dans le début surtout, où bien des intérêts particuliers cherchent à se soulager au dépens du voisin. Mais avec de la persévérance, de la justice, je ne désespère pas de vaincre toute difficulté. Il en est une autre qui me donne encore plus de soucis, c'est l'incurie et l'incapacité de grand nombre des maires. Personne ne peut sentir mieux que moi combien un bon maire est un homme précieux, mais malheureusement, qu'il y en a peu de ces maires, étant ou faisant ce qu'il faut pour être de bons maires...

EPIDÉMIE. Une seule commune rurale, la commune de Jonchères, du canton de Luc, a beaucoup souffert d'une maladie épidémique qui a enlevé un assez grand nombre de ses habitants...

MŒURS PUBLIQUES. Très dépravées. Ce n'est pas, je le présume, faute de zèle de la part des prêtres. Ils font, ce me semble, ici autant qu'ailleurs, tout ce qu'ils peuvent pour rendre leur ministère utile à cette restauration. Leur conduite et leurs exemples me semblent en général assez bons, mais leur instruction et la considération assez faible dont je les vois environnés, les secondent mal. Je serais tenté de penser que l'expérience ne leur a pas profité assez pour qu'ils fassent bien tout ce qu'il faudrait sous ce rapport, pour acquérir à leur ministère l'influence salutaire dont il est susceptible et qu'on lui désirerait. Je me sens fortifié dans cette opinion parce que j'ai lieu de remarquer dans les localités assez heureuses pour être pourvues d'un curé ou d'un desservant éclairé et capable, pénétré du véritable esprit de son

état et le pratiquant avec cette onction de la piété dont la source est dans un cœur sensible, mentor et sincèrement ami des hommes, il semble que la physionomie de tout ce qui l'entoure appartienne à des êtres tout autres que ceux qu'on voit ailleurs.

Je dois aux protestants, nombreux dans ce département dont ils composent le 6^e environ de la population, la justice d'observer que ce que je viens de dire des mœurs ne leur est pas applicable. Aussi vivent-ils beaucoup entre eux, sont tranquilles et se distinguent encore par leur laboriosité.

BONNES ACTIONS. Je les cherche avec avidité. Ce sol apparemment ne leur convient pas, car je n'en rencontre guère, mais au contraire un égoïsme très prononcé. Cependant j'ai à citer une victime de son dévouement dans un des hospices de Romans. C'était une fille qui s'y était volontairement dévouée au soin des malades, quoique d'une famille et dans une position qui lui présentaient tous les agréments de la vie. Il y a eu un dépôt de prisonniers de guerre dans cette ville, même trop nombreux pour la caserne où ils se sont trouvés entassés. Bientôt les maladies y sont devenues... meurtrières et ont fini par être épidémiques. L'hospice en a été rempli. La vertueuse fille dont je parle n'en a montré que plus de zèle. Tout le monde s'est réuni pour admirer ses forces pour ainsi dire surnaturelles qu'il paraissait lui donner, le courage et l'intrépidité avec lesquels elle affrontait les dégoûts et les dangers. J'en ai été témoin moi-même un jour que j'étais allé faire la visite de cet hôpital. Je fus averti de l'agonie de trois de ces malheureux par la rapidité de l'éclair avec laquelle elle quitta mes côtés pour voler auprès d'eux et leur prodiguer les derniers secours. Elle y a succombé.

Je citerai encore avec complaisance le zèle charitable qui s'est manifesté ici (Valence) dans un moment de crise, amené aussi par l'encombrement que les prisonniers de guerre malades ont occasionné dans les deux hospices. Je fis convoquer la commission administrative et le bureau central de bienfaisance pour aviser aux expédients... C'était une succursale qu'il fallait... La caisse de ces deux administrations... ne pouvait y subvenir. On arrête qu'il sera fait une quête et que les dames dites de la miséricorde seront invitées de s'en charger. Aussitôt plusieurs de ces dames, commises par leur supérieure, se répandent dans la

ville, leur zèle obtient le succès qu'il méritait, et sous deux fois vingt-quatre heures à peu près, une nouvelle salle de malades est mise en état d'en recevoir une cinquantaine. Cette association des dames de la miséricorde, inspirée par la bienfaisance, sanctionnée nouvellement par un arrêté du gouvernement en date du 13 pluviôse an XII est composée d'une soixantaine de femmes des plus recommandables de la ville sous tous les rapports, s'étant proposées pour objet de leur institution le soin des prisonniers, principalement dans leurs maladies... Leur charité pénètre jusque dans les cachots...

INSTRUCTION PUBLIQUE. Une école secondaire de moins que dans l'état de situation où j'en ai rendu compte, celle particulière au Bourg-de-Péage du sieur Molésini, qui, succombant sous le poids de son discrédit mérité, l'a abandonnée...

Les écoles primaires... sont nulles malgré tous mes efforts. Ces écoles sont nulles principalement par le défaut absolu d'hommes capables, de bons instituteurs... Il y aurait des instituteurs capables, ces instituteurs ne pourraient y tenir, à défaut de moyens de subsistance qu'ils ne trouveraient pas suffisamment dans la rétribution mensuelle de leurs élèves, en ce qu'ici la dépense pour l'instruction de leurs enfants est en général celle que les parents font avec le plus d'économie, et ils croient avoir beaucoup fait en y sacrifiant quelques francs pendant les mois de la mauvaise saison... Il serait en outre nécessaire, à ce que je crois, que des instituteurs particuliers, comme cela arrive souvent, qui n'ont besoin dans l'état actuel des choses que d'un certificat de moralité de leurs maires, qui n'osent guère les refuser qu'à des coquins entièrement diffamés pour être autorisés à tenir une école, exerçant une autre profession qui les fait vivre et qui, parce qu'ils savent lire tant bien que mal et griffonner quelques mots, osent s'ériger en maîtres, donnent à bon compte des leçons payées toujours trop cher pour ce qu'elles valent, leçons toutefois dont le bas prix leur attire des pratiques, il faudrait, dis-je, que de pareils instituteurs particuliers ne puissent pas s'établir là où il y aurait des écoles primaires, à moins d'une justification bien motivée de capacité, et d'une déclaration formelle de ne pas exercer d'autre profession.

HOSPICES. Les hospices sont au nombre de 18... savoir : Va-

lence, 2; Romans, 3; Etoile, 1; St-Jean-en-Royans, 1; Die, 1; Crest, 1; St-Agnan-en-Vercors, 1; Nyons, 1; Le Buis, 1; Mirabel, 1; Montélimar, 1; Pierrelate, 1; St-Paul-Trois-Châteaux, 1; Grignan, 1; Suze-la-Rousse, 1; Tain et St-Vallier ont perdu chacun le leur pendant la Révolution, en perdant leurs revenus. Ceux de Romans sont les seuls passablement dotés. Ceux de Valence, depuis que l'octroi est devenu productif et qu'ils en retirent pour leur part neuf mille francs bien payés chaque mois, commencent à se mettre au niveau de leurs besoins... L'hospice de Montélimar est secouru également par ses octrois... Celui de Crest est à peu près au niveau de ses besoins. Celui de Die lutte contre toutes les horreurs de la détresse, par une longue suite de mauvaise administration que je m'applique à remonter sans avoir pu encore y parvenir...

La majeure partie de ces hospices ont l'avantage bien précieux d'être desservis par des sœurs hospitalières qui prouvent partout combien cette institution est bienfaisante. Ces sœurs faisaient partie d'une congrégation dont le chef-lieu était ci-devant à Boucieu, dans l'Ardèche. Cette maison et les biens qui en dépendaient ont été vendus. L'Empereur a, par un décret de thermidor an XII, rétabli cette congrégation et lui a concédé pour chef-lieu une maison nationale se trouvant heureusement encore disponible à Romans, où l'ancienne supérieure et les sœurs, habitant avec elle précédemment Boucieu, se sont réunies et s'occupent de nouveau à former des élèves, tant pour recruter les hospices que pour les secours à domicile, là où les bureaux centraux de charité en demanderont, et j'espère vivement que ce soit dans chaque canton, avec un succès qui surpasse mes espérances, n'ayant eu jusqu'ici de moyens de se soutenir, de s'établir et de prospérer que leurs faibles pensions ecclésiastiques, leur zèle, leurs vertus et la Providence.

Les bureaux centraux de charité ont été lents à se former. C'était une institution nouvelle, et l'on craint ici en général trop la moindre peine pour se prêter facilement à tout ce qui demande d'être appris...

1806, avril, mai, juin. La situation des opérations du cadastre est au 1^{er} juillet de : arpentages entrepris, 98; terminés, 90; plans envoyés à Paris, 9; expertises terminées suivant l'ancien mode, 23.

La récolte des grains sera le plus généralement bonne...; celle des cocons a été très mauvaise. Pour comble de malheur pour les propriétaires, ce discrédit des rouges a influé de la manière la plus fâcheuse sur le prix des cocons. L'aisance de la très grande majorité est cependant dans cette récolte. C'est sur elle qu'ils comptent pour l'acquit de leurs contributions.

Grande tranquillité et toute sûreté publique durant le cours de ce trimestre. Des déserteurs du régiment étranger d'Essembourg, en garnison à Avignon, se sont montrés en quelque nombre dans nos montagnes. La gendarmerie a été mise aussitôt en grand mouvement.

1806, juillet, août, septembre. 19 hospices et bureaux de bienfaisance. Rien de nouveau. Notre maison d'hospitalières de St-Just acquiert successivement de l'assiette et des moyens, en acquérant des sujets. Elle en a reçu cinq depuis peu. Je ne saurais donner trop d'éloges au bon esprit qui dirige et anime cette congrégation. il ne lui manque que des secours pécuniaires, pour aider sa marche vers le but d'utilité qui a déterminé son rétablissement, et qu'elle prouve de toutes manières son désir et les moyens de le bien remplir (1).

Cependant la marche envahissante de la France ne pouvait manquer de provoquer une nouvelle coalition. Le 30 mars 1806, Joseph Bonaparte avait été proclamé roi des Deux-Siciles. Le 5 juin, la Hollande, changée en royaume, fut donnée à un autre frère de Napoléon, Louis Bonaparte. Comme au temps de Charlemagne, les guerriers illustrés sur les champs de batailles recevaient des titres de ducs et de princes : on assistait à la résurrection de la hiérarchie militaire du moyen âge. Le 12 juillet, quatorze princes du midi et de l'ouest de l'Allemagne formèrent la Confédération du Rhin et se déclarèrent indépendants du corps germanique, reconnaissant Napoléon pour Protecteur. L'empire d'Allemagne n'existait plus. Au mois d'août la Prusse et la Russie se liguent pour refouler l'envahissement au delà du Rhin; mais l'Empereur, par la promptitude de sa marche et la vigueur de ses coups, déjoue les calculs de ses ennemis. La Prusse est écrasée à

(1) Archives de la Drôme, M. 1381.

Iéna et à Auërstadt, le 14 octobre, et, le 25, Napoléon entre à Berlin. L'année suivante, 1807, les armées de Russie sont vaincues à Eylau et à Friedland. La paix de Tilsit, le 21 juin, et le traité signé le 7 juillet, mirent le comble à la gloire et à la puissance de Napoléon.

Toutes ces victoires eurent en France un grand retentissement. Du reste, les autorités religieuses et civiles avaient soin de s'en faire les échos auprès des populations, qu'il s'agissait de disposer à faire de continuels sacrifices d'hommes et d'argent. L'évêque Béchereau écrivait, à chaque instant, des mandements enthousiastes, pour célébrer la gloire du héros et pour rappeler à la jeunesse qu'il fallait en conscience se soumettre à la loi de la conscription et que le plus saint des devoirs était de verser son sang pour la patrie. Cet impôt du sang n'était pas ainsi apprécié de tout le monde. Les réfractaires et les déserteurs devenaient nombreux. Déjà au mois d'octobre 1806, au commencement de la campagne de Prusse, le Diois en recelait un certain nombre (1). Le site des

(1) Au mois d'octobre 1806, plusieurs personnes de Valence furent inquiétées, d'autres arrêtées, comme soupçonnées ou coupables de conspiration pour le renversement de l'Empire et le rétablissement de la République. Voici ce qui donna lieu à ces mesures de police. Par une lettre du 12 octobre, le maire de Lyon prévenait le maire de Valence qu'on avait arrêté à Saint-Symphorien-de-Lay (Loire), plusieurs individus porteurs d'une quantité considérable de placards, lettres et autres imprimés destinés à paraître au moment de l'exécution d'une conspiration qui devait éclater dans la nuit du 13 au 14 courant. Des recherches faites à Lyon au domicile d'un nommé Pierre Chazot, marchand de bas, place de l'Hôpital, firent découvrir des lettres d'un sieur Bérard, cordonnier, rue Roderie, à Valence. D'autre part, on sut qu'un certain Augereau, arrêté à Saint-Symphorien en même temps que Chazot, avait habité Valence, où il exerçait la profession de cartier ou fabricant de cartes à jouer. La conspiration semblait avoir des ramifications dans le Midi, toujours prêt à remuer. Des exemplaires d'une proclamation, saisis sur les conspirateurs, étaient envoyés au maire de Valence, et comme on soupçonnait qu'ils avaient été imprimés dans cette ville, il s'agissait de savoir quelles étaient les presses d'où ils étaient sortis. — Planta, par une lettre du 14 octobre, signala l'affaire au préfet, et celui-ci, le 15, ordonna une enquête. Blache, commissaire de police, se mit à l'œuvre et fournit des renseignements assez curieux sur les personnes compromises. Nous lisons, en effet, dans son rapport adressé au maire le 22 octobre : il résulte des informations... 1^o que le s. Augereau habite Valence depuis la levée du siège de Lyon, environ 14 ans, qu'il y a travaillé en qualité de cartier jusqu'au moment de son absence qui remonte à plus d'un mois, que cet individu se livre journellement à la boisson et a toujours fréquenté des personnes qui n'aiment pas le gouvernement,

montagnes, *lisons-nous dans un rapport de Falquet-Travail*, favorise infiniment la retraite des déserteurs et il est de la plus grande difficulté de les y découvrir, d'après surtout l'espèce de bienveillance que l'opinion, qui paraît se gâter chaque jour, accorde aux individus qui s'annoncent coupables de ce délit. Ce qui gâte le paysan, c'est le sentiment qu'au moment même il peut avoir un fils ou un parent dans le même cas, à qui il désire que la pitié prête un gîte. Il n'y aurait peut-être à cet égard que le

tels que le s. Bontemps cadet, Ferrier, dit l'Embarras, le s. Abod, ébéniste, etc., que led. Augereau ne manque pas de moyens, ayant fait ses études chez les jésuites, parlant bon latin, avec une imagination ardente, ayant toujours l'air égaré, surtout depuis la dernière saisie à lui faite par les employés de la régie pour contravention. 2^o Le s. Bérard, cordonnier, détenu, habite aussi Valence depuis le siège de Lyon, sa femme née à Valence, l'ayant engagé à se fixer à Valence pour se soustraire à la réaction qui avait eu lieu à Lyon... 3^o Jean-Pierre Plantier, tanneur, demeurant rue des Chapeliers, absent depuis la foire de Beaucaire pour cause de faillite, homme nul sous tous les rapports... — *Des recherches furent encore faites sur un nommé Teste*. Il résulte des renseignements que je me suis procurés, *écrivait le maire au préfet, sous la date du 30 octobre*, qu'effectivement il a existé à Valence un nommé Teste, logé chez M. Urtin, horloger, rue Saint-Félix... Ce Teste était de Bagnols ou environs. Au 18 fructidor, il était à Valence, où il a séjourné près de quatre mois. Il était marquant dans les horreurs de la Glacière d'Avignon. Il a quitté Valence il y a plus de 8 ans. On ignore ce qu'il est devenu. — *Comme à cette époque la police ne chôrait pas, elle fit encore preuve de zèle, en dressant une liste des gens suspects de toute entreprise contre le gouvernement actuel, sur lesquels elle devrait avoir constamment l'œil ouvert. Cette liste porte douze noms, signalant d'anciens membres des comités révolutionnaires, tous très dangereux, et se termine par cette note* : plus, une infinité d'autres non désignés, dignes soutiens des entrepreneurs et forts au coup de main, s'il y avait lieu. — *Des perquisitions chez les imprimeurs Gallet et Joland, il parut ressortir que ce dernier avait imprimé la fameuse proclamation des conjurés. Nous possédons peut-être le seul exemplaire qui existe encore de ce document relatif à une conjuration dont les historiens de l'Empire ne parlent point. Aussi ne sera-t-il point inutile d'en reproduire quelques lignes, ne fût-ce que pour en faire connaître l'esprit.*

Liberté. Egalité.

PROCLAMATION.

LE COMITÉ DE SURVEILLANCE EXTRAORDINAIRE
à tous les Français.

Citoyens, le peuple français, à la hauteur de la Révolution, venant de reconquérir ses droits par la mort du tyran usurpateur et de sa descendance, est proclamé peuple souverain.

Jouets depuis douze ans, citoyens, de toutes les passions d'une poignée d'intrigants, auxquels vous aviez accordé vos suffrages et délégué vos pouvoirs, qui, à la face de l'Eternel avaient prêté le serment sacré d'être

grand moyen de rendre les communes responsables, par une amende, lorsqu'il serait prouvé qu'un déserteur aurait trouvé un asile chez elles pendant plus de deux jours. *Le grand moyen, préconisé par le sous-préfet de Die, fut mis en pratique, et même l'idée faisant son chemin, nous allons voir revivre les dragonades. La conscription, par ses abus, désorganisait les campagnes et pesait lourdement sur les familles. Dès 1806, après l'Éna, la classe tout entière appelée ne suffit plus. Il fallut lever par anticipation 80.000 hommes sur la classe de 1807.*

fidèles à la chose publique, et qui presque tous l'ont abandonné, vous êtes donc devenus les innocentes victimes de tous les crimes de cette horde de brigands.

Ce n'est, citoyens, qu'au comité de surveillance extraordinaire à qui vous devez la rupture de vos fers.....

C'en est fait, citoyens, gravez à jamais dans vos cœurs les traits infâmes que cet antropophage et vos parjures législateurs ont faits au peuple français.....

Le peuple souverain enjoint aux sénateurs de rester à leur poste : que nul d'eux ne pourra, sous peine de mort, l'abandonner que son remplacement ne soit effectué.....

Le peuple souverain s'occupera sur-le-champ, de la réinstallation des sociétés populaires dans chaque département. Les membres servant à compléter le remplacement des sénateurs seront pris dans l'une desdites sociétés départementales à ce destinées, ne pourront être admis pour remplaçans que ceux qui dégagés de toute intrigue et cabale, auront obtenu les suffrages des trois quarts des membres de la société désignée.

Le peuple souverain, voulant conserver la religion de ses pères et une bonne harmonie avec S. S. Pie VII, déclare ne déroger en rien des articles du Concordat concernant le culte et maintenir la Religion dans toute sa splendeur.

La présente proclamation sera publiée et affichée dans tous les lieux accoutumés de chaque département.

Signé : PINASSEAU. BRUNET. LAROQUE.

Les conjurés devaient désigner des commissaires, munis de pleins pouvoirs, qui dans les départements assuraient, par des mesures spéciales, le triomphe de cette sorte de révolution. Des feuilles particulières, leur traçant les premières lignes de la conduite à suivre, étaient déjà imprimées. Il était enjoint au commissaire de s'assurer de la personne des ci-après dénommés :

1° De tout représentant resté en fonction après le 9 thermidor an II. — 2° De tout général commandant chaque département. — 3° De tout préfet. — 4° Du commandant en chef de la gendarmerie. — 5° Du maire et adjoint. — 6° Du trésorier et de sa caisse. — 7° De la caisse du timbre, droits d'enregistrement et droits réunis. — 8° Indistinctement de toutes les autorités civiles, militaires et judiciaires.....

Mais cette conjuration fut aussitôt anéantie par l'arrestation de ceux qui en devaient être les conducteurs. Du reste, l'admirable campagne de Prusse imposa plus que jamais à tous les mécontents une prudente réserve.

Nous laissons maintenant la parole au préfet Descorches :

1807, avril, mai, juin. Il a été chanté un Te Deum dans toute l'étendue du diocèse, par ordre de M. l'Evêque, à l'occasion de la prise de Dantzich par nos armées. J'y ai assisté ici, avec les autorités administratives. Partout MM. les ecclésiastiques se sont montrés animés d'un très bon esprit, et ont donné des preuves de la part qu'ils prenaient à l'allégresse commune. Cela ne pouvait être autrement, sous un gouvernement tel que le nôtre et sous la direction d'un prélat estimé et chéri de tous les habitants du département. Je ne puis que continuer à me louer infiniment de mes rapports avec M. l'Evêque.

ESPRIT PUBLIC. Très bon. Les heureux et mémorables événements militaires ayant eu lieu pendant le trimestre ont naturellement porté l'enthousiasme dans toutes les âmes. Cet enthousiasme est à son comble et se répand en témoignages d'admiration et de reconnaissance impossibles à exprimer pour S. M. Impériale et royale, sauveur de la France et bientôt pacificateur de l'Europe. Ici, comme ailleurs, son nom est dans la bouche de tous les Français, et ses immortels et innombrables bienfaits, empreints dans tous les cœurs.

CONSCRIPTION. La levée de 1808 s'est effectuée de la manière la plus satisfaisante. Vous en jugerez, M. le Conseiller d'Etat, par le tableau ci-après. Conscription de 1808.

Nombre total des conscrits : 2223. — Nombre total des réformés : 832. — ... des réfractaires : 30. — ... des hommes partis : 404. — ... des déserteurs : 28. — ... des hommes restant à fournir : 14 (qui sont absents ou malades à l'hôpital). Prix des remplacements : de 3.000 à 5.000 francs.

Je terminerai cet article en faisant mention des mesures de rigueur, qu'il m'a paru convenable de prendre à l'égard de quelques communes de l'arrondissement de Die, celles de Valdrôme, Brette et St-Nazaire-le-Désert, renfermant un nombre considérable de conscrits réfractaires, déserteurs ou retardataires, en contravention ouverte avec la loi. J'ai employé en vain tous les moyens de douceur pour les ramener à l'obéissance. Leur opiniâtreté ne m'a plus laissé de choix dans le parti à prendre. J'ai ordonné l'envoi d'une garnison militaire dans ces communes, pour

y demeurer à la charge des habitants et particulièrement des familles des conscrits recherchés, jusqu'à ce que ces derniers soient livrés à la gendarmerie ou partent volontairement. Ainsi que je le pensais, cette mesure a produit le meilleur effet. J'aurai l'honneur, le trimestre prochain, de rendre compte de son résultat satisfaisant. Les conscrits déserteurs réfractaires se sont rendus volontairement...

Des mesures de précaution convenables ont été prises pour garantir la sûreté des voyageurs, allant ou de retour de la foire de Beaucaire...

Dans le courant du mois de juin, un bataillon de troupes à pied et un train d'artillerie espagnols ont passé dans ce département, pour se rendre dans le Nord. Ces corps ont été accueillis avec toute la cordialité française... L'on attend, d'un jour à l'autre, deux régiments de cavalerie...

1807, juillet, août, septembre. Monsieur le sénateur Abrial, titulaire de Grenoble a fait sa première entrée dans le département le 10 septembre, pendant la tournée de visite des départements de sa sénatorerie. Il nous a quitté le 17 du même mois. Sa résidence est maintenant fixée à Valence, dans la maison nationale, dite le gouvernement, en vertu d'une décision de S. M. qui l'a affectée à cette destination. M. le sénateur a été reçu à Valence avec tous les honneurs dus à son rang...

Je pense que ce ne sera pas non plus sans intérêt que vous verrez ici, M. le Conseiller d'Etat, le rapport succinct d'une tournée administrative que j'ai faite au mois d'août dans le Royannais, partie Nord-Est de l'arrondissement de Valence, où quelques affaires de service me paraissaient exiger ma présence. J'ai saisi cette occasion de voir de mes yeux où en étaient les travaux arrêtés pour les communications. Cette reconnaissance est satisfaisante. Les travaux de la route de Romans à St-Jean ont été parfaitement exécutés, et cette nouvelle communication qui, deux ans auparavant était impraticable aux plus petites voitures, devient capable de servir bientôt à tous les transports... J'ai visité aussi avec un grand intérêt les forges et usines établies à St-Laurent, sur le cours du Cholet, torrent impétueux. Les administrateurs de cet établissement le dirigent avec des soins aussi éclairés que zélés. Ils en ont donné une preuve bien marquante dans la

construction d'une route qui paraît un miracle, à raison des nombreuses et grandes difficultés qu'il a fallu vaincre. En voici l'objet. La forêt municipale de Lente, d'une très vaste étendue, se trouve sur le plateau des montagnes où le Cholet prend sa source. Les forges et usines ayant besoin de grandes quantités de bois pour être alimentées, et ne pouvant s'en procurer ailleurs que dans cette forêt, sans des frais qui seraient onéreux à l'établissement, ses administrateurs se sont déterminés à faire les frais de l'ouverture de cette route, qui les dédommagera bien par la suite. Un pont a été jeté sur le Cholet, et un chemin a été tracé sur le flanc de la montagne, jusqu'à sa sommité. Le trajet des forges à la forêt est d'une forte lieue.

J'ai fait aussi une semblable tournée, dans ce même mois d'août, dans les arrondissements de Die et de Montélimar. Ma visite dans les divers cantons de Die m'a beaucoup intéressé. Les habitants en général subsistent par le produit de leur fabrique de grosses étoffes de laine et subviennent ainsi à l'ingratitude du sol de ce pays. Cette partie du département éprouve particulièrement le besoin des communications intérieures. L'administration ne perd pas de vue la nécessité qui s'en fait sentir. Les chemins vicinaux qui se réparent avec activité commencent à rendre la vie dans cette contrée âpre, hérissée de montagnes, la plupart inaccessibles. Les communications qui sont le plus à remarquer, pour leur utilité et la célérité de l'exécution des travaux de réparation, sont celles de la vallée du Vercors, de Grenoble à Die, et de cette dernière ville à Crest (1).

La paix de Tilsit avait encore considérablement agrandi la domination française. Deux royaumes avaient été créés dans l'Allemagne du Nord pour contenir la Prusse, le royaume de Saxe et le royaume de Westphalie. Toute l'attention de l'Empereur se porta dès lors vers son implacable ennemi, l'Angleterre : le blocus continental fut une première mesure dirigée contre cette puissance, en attendant la grande guerre qu'il méditait. C'est au milieu de ces grands événements, de ces grands projets que se présenta l'anniversaire du couronnement et de la bataille d'Austerlitz, fête qui tombait cette année le 6 décembre. Elle fut célébrée dans la

(1) Archives de la Drôme, M. 1381.

Drôme avec un éclat particulier. A Valence, M. Ollagnier, vicaire général, qui jouissait d'une grande réputation d'éloquence, prononça un discours, qui eut les honneurs de l'impression. Dans une première partie, l'orateur raconte avec un enthousiasme qu'il cherche à communiquer à son auditoire, les campagnes d'Italie, d'Egypte, d'Autriche, de France et de Pologne ; dans la seconde, il prêche la soumission au souverain et fait un chaleureux appel à la jeunesse pour l'engager à voler à la défense de la patrie, sous les étendards toujours victorieux du héros, digne objet de l'admiration de tous les siècles. Il termine en s'écriant : Grand Dieu ! la France depuis longtemps est la portion la plus chérie de votre héritage ! Protégez-la... Mais c'est assez de triomphes et de victoires... donnez-nous la paix... En faisant de notre Auguste Empereur le plus grand des conquérans, vous lui avez donné un cœur sensible : touché des calamités de la guerre, il n'a en vue que la paix ; toute son ambition est de la procurer au monde (1).

La paix ! Napoléon était bien loin d'y songer. La France, l'Italie et l'Allemagne ne lui paraissaient pas un champ assez vaste pour occuper son activité dévorante. Il nourrissait de gigantesques projets. Il lui fallait tout d'abord humilier l'Angleterre, la seule puissance qui osât lui résister. Pendant qu'il créait une marine, creusait des ports et fortifiait les côtes de France, en prévision de la guerre future, il voulait s'assurer de l'Espagne et du Portugal, c'est-à-dire les faire passer sous sa domination, en leur donnant un prince de sa famille pour souverain. Une armée française envahit le Portugal, au mois d'octobre 1807, et entre à Lisbonne le 30 novembre. Au mois de mai 1808, Charles IV, circonvenu et terrifié, cède à Napoléon tous ses droits ; Joseph Bonaparte, qui régnait à Naples, vient régner à Madrid. Avec l'invasion de la péninsule Ibérique, commence une guerre terrible qui ne ressemble point aux guerres précédentes : ce n'est pas contre un empereur ou un roi que Napoléon va combattre, mais contre

(1) Discours pour l'anniversaire du couronnement de S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie, et de la bataille d'Austerlitz, sur la gloire des armées françaises et les devoirs de chaque citoyen envers le souverain de la patrie, conformément au décret impérial du 19 février 1806, prononcé dans l'église cathédrale de Valence le 6 déc. 1807 par M. Ollagnier, v. g. (Valence, Montal, s. d. in-4°, 16 pp.).

une nation, blessée dans son honneur et dans sa liberté. On connaît l'histoire de la fameuse guerre de l'indépendance qui apprit à l'Europe étonnée que les aigles impériales n'étaient pas toujours vicotrieuses. Des succès comme la prise de Saragosse équivalaient pour nous à de véritables défaites et soulevaient d'horreur les peuples civilisés. L'Espagne ne put jamais être définitivement conquise.

Au mois d'avril 1809, deux mois après la prise de Saragosse, l'Autriche ulcérée de l'onéreux traité de Presbourg, tenta de secouer le joug et prendre sa revanche; mais elle se trouva seule en face du redoutable empereur, et après une série de défaites dont la plus sanglante fut celle de Wagram, elle se vit contrainte d'acheter la paix aux plus dures conditions, que lui imposa le traité de Schœnbrunn (14 octobre 1809). C'est durant la campagne d'Autriche que Napoléon, par un décret daté de Vienne, le 17 mai 1809, reprenant au saint siège la donation de Charlemagne, son auguste prédécesseur, prononça l'annexion des Etats de l'Eglise à l'Empire français. Ce décret fut exécuté le 10 juin, et, le jour même, une bulle d'excommunication contre l'Empereur était affichée aux portes des trois principales églises de Rome. Dans la nuit du 5 au 6 juillet, le pape fut enlevé de ses appartements. On l'emmena prisonnier à la chartreuse de Florence, à Turin, à Grenoble, puis à Savone (20 août 1809).

Quels furent dans notre département les contre-coups de tant d'événements? Nous allons interroger les relations officielles du préfet de la Drôme.

1808, janvier, février, mars. La fête du 6 décembre, anniversaire du couronnement de S. M. et de la bataille d'Austerlitz, a été célébrée partout avec le plus vif empressement. Les dispositions du décret impérial rendu à cet égard ont été parfaitement remplies. Les rapports qui me sont parvenus de MM. les sous-préfets et les maires des principales communes de l'arrondissement de Valence ne m'ont rien laissé à désirer. La joie a éclaté de toutes parts, sous la forme de la franche gaîté, à la ville et au village. L'expression de l'allégresse publique et des sentiments de reconnaissance et d'attachement pour la personne de l'illustre chef de l'Etat s'est manifestée d'une manière non équivoque.

Son Altesse le prince archi-chancelier de l'Empire a passé dans le mois de novembre, se rendant de Lyon à Montpellier...

CULTES. Les prêtres ne suffisent pas aux besoins spirituels des fidèles. Plusieurs s'en plaignent. Du reste, rien de nouveau. Nous avons eu à nous occuper, M. l'Evêque et moi, d'un nouveau tableau des succursales du département, dont le nombre a été augmenté de 26. Notre travail est parti depuis longtemps et se trouve en ce moment au ministère des cultes. Je ne puis qu'exprimer, de plus en plus, ma vive satisfaction de voir l'évêché de Valence occupé par M. Bécherel. Ses vertus, son bon cœur et son dévouement pour le service public consolident chaque année l'état satisfaisant que présente l'administration ecclésiastique de ce département...

1808, avril, mai, juin. Rixes et projets d'assassinat dans la commune de Creyers, pour cause de conscription. La force publique a été envoyée dans cette commune, dont les habitants paraissaient en masse du parti de l'opposition et plus ou moins coupables. La présence de la force publique a paru en imposer, sans cependant prévenir des rassemblements de conscrits réfractaires et de vagabonds dans les montagnes.

La loi sur le taux de l'argent, écrit le sous-préfet de Die, a paru en avoir diminué un peu le prix dans les négociations apparentes; mais le cultivateur qui éprouve des besoins est encore à la merci des usuriers, qui n'ont rien changé dans leur méthode clandestine. Il serait grandement à désirer que les tribunaux pussent appliquer la sévérité de la loi aux prêteurs usuraires et en imposer aux agio-teurs déhontés qui continuent à ruiner le malheureux propriétaire qui emprunte accidentellement leurs services.

S. M. le roi de Naples a passé incognito à Valence dans les premiers jours du mois de juin.

1808, octobre, novembre, décembre. Il me paraît ici convenable de faire mention ici du passage de S. M. le roi Charles IV, de la reine son épouse, de la reine d'Etrurie, et du prince de la Paix, vers le commencement d'octobre. Je n'avais point d'ordre. Je devais respecter l'incognito du roi. C'est ce que j'ai fait. La gendarmerie avait reçu strictement l'ordre de l'escorter. Un inspecteur général des postes, précédant S. M., assurait ses relais. Le service a été fort bien fait.

Le 4 décembre, premier dimanche de ce mois, l'anniversaire du couronnement de S. M. et de la victoire d'Austerlitz a été fêté

à l'ordinaire dans toutes les communes de ce département. Les temples ont retenti d'actions de grâce. Des discours analogues ont été prononcés par les ministres des autels. L'empressement à se rendre aux cérémonies religieuses a été général et les rapports qui me sont parvenus depuis, de tous les sous-préfets et maires, sont on ne peut plus satisfaisants.

Deux régiments portugais sont en garnison dans ce département, l'un à Valence et l'autre à Romans. Ils ont participé à la fête, en se rendant à l'église. Le corps d'officiers du régiment se trouvant ici a en outre donné un grand dîner aux officiers français de la garnison et aux principaux fonctionnaires de la ville.

1809, janvier, février, mars. Un *Te Deum* a été chanté le 1^{er} janvier dans toutes les églises du diocèse, en commémoration des victoires remportées en Espagne par nos invincibles armées, et d'après une lettre close de S. M., parvenue directement à M. l'Evêque.

Le 9 février, à l'entrée de la nuit, la malle de montée a été arrêtée, entre Donzère et Pierrelate, par plusieurs brigands armés, qui volèrent une somme de 12.000 francs en espèces, appartenant à un marchand de chevaux nommé Fleury. On n'a pu encore découvrir les brigands.

MŒURS PUBLIQUES. Hélas ! j'ai pourtant la satisfaction d'avoir à rendre compte de l'effet produit dans cette ville par un prêtre étranger appelé par M. l'Evêque pour prêcher pendant le carême. Sans autre éloquence que celle du zèle, mais d'un zèle infatigable, profondément pénétré de l'amour de Dieu, secondé par une grande simplicité dans les manières, beaucoup de régularité sans affectation, de sagesse dans l'esprit, enfin de charité et de tolérance, a attiré à lui d'une manière surprenante. Les églises assez peu fréquentées ci-devant ne désemplissaient pas. On s'y portait véritablement en foule, et on a en somme occasion de remarquer que ce n'était pas sans fruit. Cette circonstance prouve que si la piété n'est pas plus répandue, c'est moins à la multitude qu'il faut l'attribuer qu'aux hommes destinés par leur ministère à exercer sur elle une salubre influence. Il n'est que trop vrai qu'à quelques exceptions près, ils sont bien loin de posséder ce qu'il faut pour cela.

Plus loin, dans ce même rapport, Descorches nous fait connaître le nom d'un des prédicateurs de la mission qui fut donnée à Valence pendant le carême de 1809. Le sieur Enfantin, ecclésiastique très recommandable par son zèle, sa piété, la sagesse de son esprit et ses talents comme prédicateur, a été chargé par M. l'Evêque d'une mission à Valence. Cette mission a duré pendant tout le carême... Le besoin de prêtres se fait toujours sentir de plus en plus. Le clergé de ce département est en général ignorant, grossier et bien loin de mériter et de jouir de toute la vénération et considération dont il serait bien désirable de le voir entouré... Le desservant de Saint-Maurice et le vicaire de Pierrelate, par leurs brutalités et leurs excès, aussi affreux que coupables, ont été chassés du diocèse...

1809, juillet, août, septembre. Le dimanche 30 juillet, un *Te Deum* a été chanté dans toutes les églises du département, en suite de la circulaire de l'évêque du 25 du même mois, pour remercier le ciel des glorieuses victoires d'Enzersdorf et de Wagram. Dans cette circulaire, M. l'Evêque a eu grand soin, comme du reste il le fait toujours, de reproduire la lettre par laquelle S. M. demandait à son peuple des prières d'action de grâces... (1).

Le pape a traversé ce département dans les premiers jours du mois d'août. L'ordre n'en a pas été troublé un seul moment. A Romans, seulement, un assez grand nombre de femmes et quelques prêtres se sont portés à l'hôtel où le pape est descendu. Les voitures n'ont fait que relayer. La foule n'ayant pas été contenue

(1) La publication de cette lettre de Napoléon, datée du camp impérial de Znaim, en Moravie, le 13 juillet 1809, était chose particulièrement délicate pour un évêque. L'empereur venait de dépouiller le pape de ses Etats; il venait pour ce crime d'être excommunié. Cette lettre demandait encore des actions de grâce et des prières, mais elle contenait, en même temps, à l'adresse du souverain pontife, une injurieuse et hautaine leçon : N. S. J.-C., quoique issu du sang de David, ne voulut aucun règne temporel. Il voulut au contraire qu'on obéît à César dans le règlement des affaires de la terre. Il ne fut animé que du grand objet de la rédemption et du salut des âmes. Héritier du pouvoir de César, nous sommes résolu de maintenir l'indépendance de notre trône... Pour donner le change au public, Napoléon laissait clairement entendre que c'était le pape qui avait empiété sur les droits de la couronne. Le cardinal Fesch ne voulut pas publier cette lettre. Béchamel, prélat courtisan, n'eut point de ces délicatesses, et il préféra les faveurs du prince à l'accomplissement des devoirs de l'évêque.

a gêné le service du pape; mais ces rassemblements n'ont présenté aucun caractère fâcheux. De la curiosité en général, et peut-être un zèle un peu outré de la part de quelques dévotes. On a beaucoup parlé. Les prêtres se sont tenus sur la réserve. Les esprits sages ont marqué leur confiance dans le gouvernement. L'effet produit généralement a été bon, et déjà depuis quelque temps, le pape et son passage sont tombés dans un entier oubli... (1).

(1) Une lettre, datée de Romans le 26 décembre 1809, soulève un coin du voile que le temps a jeté sur les tristesses et les angoisses du clergé de France durant les dernières années de l'empire. Cette lettre est adressée à M. Arnaud, curé d'Aouste, par un personnage important, prêtre et religieux, dont la signature est malheureusement illisible. La nouvelle qui s'est répandue ces jours-ci, lisons-nous, du mariage m'a beaucoup affligé. Je ne sais si elle sera vraie ou fausse. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que si le saint Père prononce la nullité du premier mariage, comme on le dit déjà, les esprits déjà exaspérés contre lui, vont prendre là occasion de crier et de faire beaucoup de mal... Nous sommes venus dans de mauvais temps. Tâchons d'en profiter. On dit que le saint Père est à Paris. Prions pour lui. Prions pour nous.

Vous avez su dans un temps que le saint et brave Enfantin était parti pour Angers. Il y a été à la vérité, mais il en est revenu. Le lendemain de son arrivée, il est venu me voir, m'a dit qu'il venait de faire de 450 à 500 lieues. Je lui fis faire sa confession. Il me dit : Je suis parti d'ici, parce que je ne pouvais plus travailler ici. J'ai été à Angers, croyant pouvoir, comme chanoine, travailler dans ce pays-là, mais Mgr d'Angers m'ayant dit que je ne pouvais rien à Angers, je me suis déterminé à aller à Bordeaux, pour y voir notre ancien et saint archevêque, que j'ai trouvé dans son cabinet travaillant à son discours de la première semaine de l'Avent ou de la bataille de Sterlix. A ce sujet, M. Enfantin m'a dit que notre saint archevêque faisait lui-même toutes ces sortes de discours, qu'ordinairement il n'y fallait qu'un quart d'heure pour les prononcer et qu'au bout de ce temps-là il renvoyait tout son monde content. Il m'a dit qu'il ne disait que ce qu'il fallait dire, qu'il était fort éloquent quand il se donnait la peine de mettre son discours dans sa tête.

Vous saviez que l'abbé Enfantin sut mettre à profit pour sa conduite le peu de temps qu'il a resté près de notre s. archevêque, qui lui dit : nous marchons dans les ténèbres... notre s. prélat s'attendait à quelque grand événement. Après s'être convaincu qu'il ne pouvait pas plus travailler à Bordeaux qu'ailleurs, il prit la détermination de revenir dans sa patrie, après avoir pris la précaution que l'on crut prudence nécessaire, à Bordeaux, de se déguiser. En conséquence, muni d'un habit séculier, d'un gilet jaune, d'un chapeau blanc et d'une jacobine, il quitta Bordeaux pour revenir dans sa patrie, en passant par Montpellier. Arrivé à Montpellier à 9 heures du soir, il fut faire sa visite à M. Fournier, évêque de Montpellier, qui le reçut fort bien et le chargea de bien des choses honnêtes pour moi... Mgr l'Evêque lui montra de la confiance, en lui faisant voir une lettre qu'il venait de recevoir de M. Emery, qui lui dit qu'il a eu l'honneur d'avoir pendant une heure à Fontainebleau un colloque avec notre Empereur, tête à tête, et qu'après cette entrevue, examen fait de sa conscience, il n'a pas eu la moindre chose à se reprocher devant le Seigneur. Voilà qui est bien fort et en même temps conso-

Il est passé un assez grand nombre de prisonniers espagnols...

1809, octobre, novembre et décembre. Aucun indice ne portait à croire... que la sûreté de la route fût de nouveau menacée, lorsque le courrier de la malle venant de Marseille a été arrêté dans la nuit du 22 au 23 octobre, entre Donzère et Montélimar, sur la montagne de Rac, par six hommes armés, qui ont fait feu sur le gendarme d'escorte qui était en avant. Après avoir lui-même lâché son coup, le gendarme gagna Montélimar, pour chercher du secours. Il a été reconnu que le second gendarme d'escorte ne s'y trouvait pas, en contravention aux ordres très exprès du capitaine de gendarmerie, qui l'a en conséquence sévèrement puni de ce manquement. Celui qui était en avant est également en prison. La lâcheté de sa conduite en cette circonstance a été mise à l'ordre de la légion et il doit passer à un conseil de guerre, comme ayant abandonné son poste. La malle, ainsi abandonnée, fut aisément dévalisée par les coquins.

La surprise, l'indignation, le zèle ont vivement stimulé toutes les autorités appelées par leurs attributions à concourir à la répression des délits et à la recherche des coupables. Pour leur rendre à cet égard la justice qu'elles méritent, je n'ai qu'à me référer aux détails relatifs à cette arrestation qui font l'objet de mes lettres à M. le Conseiller d'Etat, chargé du deuxième arrondissement, en date des 23 et 30 décembre, et 13 et 24 du courant.

lant. Il lui a, par conséquent, toujours dit la vérité que les souverains entendent rarement. On lui a dit qu'il y avait eu un cardinal romain qui avait eu le même honneur et qui lui a, dit-on, parlé avec la plus grande force. C'est, dit-on, un prophète qui a tonné et épouvanté.

.... Voilà donc Enfantin parmi nous ; il attend les ordres de Mgr de Valence pour savoir ce qu'il fera.... Rien de nouveau, si ce n'est que dans l'esprit de certaines personnes, nos messes ne sont plus bonnes. Certaines personnes nous en portaient assez du Péage : actuellement on les apporte à M. de St-Marc. D'un autre côté, nous avons perdu dans l'esprit de certaines personnes pour n'avoir pas assisté au Te Deum qui se chanta pour la paix et la bataille de Sterlix. L'abbé Bossan fut le seul qui y assista des prêtres qui ne sont pas attachés à St-Barnard. Il fut fâché d'y avoir assisté seul et se fâcha de notre désertion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut ni nous louer, ni nous blâmer, parce que nous ne savions pas qu'on dût le chanter le matin. Tout ceci tend à l'anarchie et non à ce bel ordre et unité qui régnait autrefois dans l'Eglise. Que nous sommes à plaindre. Nous sommes dans une terre étrangère. Quo modo cantabimus.... Archives de l'Evêché de Valence. Copie de M. le ch. Cyprien Perrossier.

J'éprouverais une satisfaction bien vive, si je pouvais désigner ces mêmes lettres comme présentant la découverte des individus qui ont commis ce vol, mais jusqu'ici et à mon grand regret, il a été impossible de saisir quelque fil qui conduise à la connaissance ou d'eux ou des fauteurs qu'ils peuvent avoir dans le pays...

CULTES. Aucun fait à mentionner qui y soit relatif. Quant à l'esprit qui anime les ecclésiastiques dans ces contrées, ils peuvent en général ne pas aimer avec affection le gouvernement, mais ils aiment la tranquillité dont il les fait jouir; ils le voient protéger puissamment ce qu'il a établi, et éprouvent qu'il paye bien, et si ces considérations ne sont pas assez fortes pour leur fermer la bouche en certaines occasions, elles les rendent toujours, si je ne me trompe, assez circonspects dans leurs dires et surtout dans leurs actions pour qu'ils ne soient pas dangereux. Bien plus, je suis convaincu que la prudence les dirigera bien, toutes les fois qu'il y aura lieu de prendre décidément un parti.

ETRANGERS. Toutes les informations que j'ai reçues concernant les Corses qui étaient détenus à la maison centrale d'Embrun, et qui ont été mis en surveillance dans le Département de la Drôme, s'accordent à me les désigner comme très tranquilles, et tâchant de réparer par une conduite sans reproches les torts graves qu'ils ont pu se donner. Ils étaient au nombre de 28 au 1^{er} janvier...

ESPRIT PUBLIC. On sent, on apprécie les bienfaits sans nombre du gouvernement, dont nous avons le bonheur de jouir. On admire les grandes choses qu'il fait. Les vœux les plus sincères sont dans toutes les bouches, ainsi que l'expression de la plus vive reconnaissance pour le grand homme, pour le héros à qui l'Etat doit sa prospérité et le nom français sa gloire toujours croissante. Tels sont les sentiments dont la fête du 3 décembre, célébrée dans toutes les communes avec joie, et spécialement les session des collèges électoraux de ce département dans le mois de décembre m'ont bien mis à même de recueillir de nouveaux témoignages, qu'il est infiniment agréable pour moi de pouvoir consigner ici.

CONSCRIPTION. Levée complémentaire sur les classes de 1806, 1807, 1808, 1809 et 1810. — Trimestre d'octobre 1809. Conscrits partis, 278. Condamnés comme réfractaires, 10; comme déserteurs, 10.

IV

L'année 1810 marque l'apogée de la puissance de Napoléon. Son empire atteint les limites de celui de Charlemagne, car outre les territoires immenses, divisés en 130 départements, sur lesquels il règne directement, il tient encore sous sa main, comme autant de principautés vassales, les royaumes et les fiefs qu'il a créés et distribués à ses compagnons d'armes. Et pourtant, en contemplant cette œuvre gigantesque, devant laquelle les contemporains se sentaient saisis d'étonnement et d'effroi, on ne peut s'empêcher de songer au fameux colosse aux pieds d'argile, que vit autrefois le prophète. On l'avait acclamé comme le défenseur des droits de la nation; mais on pouvait déjà comprendre qu'il s'occupait de lui, bien plus que de la France. Ses victoires donnaient à nos drapeaux une gloire immortelle, mais c'était l'acheter bien cher que de subir le joug de son despotisme, poussé parfois jusqu'à la tyrannie. L'entreprise injuste, criminelle, contre l'Espagne fut le premier pas de Napoléon vers la ruine. En 1810, il en fit d'autres qui le rapprochèrent de l'abîme. Ses prétentions en matières religieuses froissèrent au plus haut point les consciences catholiques, qui ne pouvaient voir avec indifférence les traitements indignes prodigués au chef de la chrétienté, captif à Savone. Son divorce avec Joséphine, son mariage avec Marie-Louise, pour lesquels il crut pouvoir se passer du pape, dont il redoutait le jugement, furent de nouvelles causes de troubles et de divisions parmi ses sujets. Le concile national ne servit qu'à manifester à tous les regards l'état de servitude dans lequel il voulait retenir ses évêques. Les opprimés, les mécontents étaient nombreux, aussi bien en France qu'à l'étranger. Que la main de fer cesse un instant de s'apesantir lourdement, aussitôt les peuples humiliés, blessés dans ce qu'ils ont de plus intime et de plus cher, se lèveront d'un seul mouvement, et, sous le poids de leur masse, s'écroulera l'œuvre brillante mais fragile de Napoléon. Au mois de mars 1811, au moment même où la naissance du roi de Rome semblait consolider la puissance impériale, l'horizon se chargeait, du côté de la Russie, de sombres nuages. On commençait d'immenses préparatifs pour la campagne de 1812.

Il va sans dire que l'évêque Béchereau assista aux pompeuses

cérémonies du mariage de Marie-Louise et du baptême du roi de Rome, et qu'il fut un des pères du fameux concile. Au commencement de l'année 1810, il fut récompensé de son obséquieuse déférence par le titre de baron de l'Empire.

Le préfet de la Drôme transmettait à notre compatriote Bachasson de Montalivet, qui dès le 1^{er} octobre 1809 avait succédé à Cretet comme ministre de l'intérieur, les détails qu'on va lire.

1810, janvier, février, mars. BRIGANDAGE. M. le conseiller d'Etat, chargé du 2^e arrondissement de la police générale a été instruit, dans le plus grand détail, de tout ce qui a eu rapport jusqu'à présent au vol de la malle de montée, commis dans la nuit du 22 au 23 décembre 1809... Il a été organisé dans les 14 communes une surveillance active... Vols sur divers points, mais de peu d'importance...

CULTES. Les ecclésiastiques dont les dispositions étaient le plus contraires au gouvernement montrent, sinon qu'on ne doit pas attendre d'eux un changement de principes, du moins une circonspection de plus en plus marquée dans leur langage et dans leur démarche. Ce ne sont plus ces hommes qui s'agitaient si fort à l'occasion des affaires du pape et commentaient de toutes les manières, dont aucune louable, les événements relatifs au culte catholique, tant passés que pouvant se développer dans un avenir plus ou moins prochain. L'attitude calme mais imposante d'un gouvernement, aussi fort de génie et de moyens que celui dont nous jouissons, ramène à leur devoir ceux qu'une tête ardente en aurait pu écarter et y affermit ceux qui n'ont pas dévié.

Le traitement des curés, pour le dernier trimestre de 1809, s'est fait attendre pendant plus de trois mois. Ils ont témoigné à ce sujet, même assez hautement, de l'impatience et quelque inquiétude. Je n'ai pas laissé ignorer à Son Excellence le ministre des cultes le mauvais effet produit dans le département par ce retard, que j'ai vu moi-même, ainsi que M. l'Evêque, avec d'autant plus de peine que ces fonctionnaires sont, sans contredit, au rang des plus actifs et des plus méritants de leur ordre. Au reste, les fonds arrivés et touchés, il n'a plus été question de rien.

ETRANGERS. Les Corses, mis en surveillance dans le département de la Drôme, n'ont donné lieu à aucune plainte sur leur

conduite; mais les maires des communes où ils sont placés me font connaître combien ces individus en général, tout à fait inhabiles aux travaux de la campagne, sont à charge à ceux qui ont l'humanité de les employer.

ESPRIT PUBLIC. Le mariage de S. M. l'Empereur avec S. A. I. l'archiduchesse Marie-Louise a été pour la Drôme, comme pour tout l'Empire, l'objet de la plus vive allégresse. Le bonheur personnel de l'Empereur, celui des deux nations réunies par cette auguste alliance, les espérances d'une paix générale moins éloignée, les actes de bienfaisance et d'indulgence dont S. M. a voulu marquer l'époque de son mariage, tous ces motifs vivement sentis ont agi puissamment sur les esprits, ont ému tous les cœurs et les attacheraient irrévocablement au gouvernement, si déjà depuis longtemps l'admiration et la reconnaissance n'avaient déterminé la confiance et l'affection les plus générales et les plus sincères.

1810, octobre, novembre, décembre. Le système métrique a éprouvé et éprouve encore le sort de toutes les institutions nouvelles. Il fait pourtant chaque jour un pas vers le mieux, et je me plais à dire que l'inspecteur et les vérificateurs remplissent d'une manière très satisfaisante les devoirs de leur place. Je dois même une mention particulière aux soins de l'inspecteur (M. Boisset), à son activité et à ses talents; mais malheureusement, comme je l'ai déjà observé dans un rapport du 10 août 1810, l'âge et les infirmités le tourmentent. Son arrondissement, composé des départements de la Drôme, de la Lozère, de la Haute-Loire et de l'Ar-dèche, est d'une très grande difficulté à parcourir, et le dire, c'est faire le plus bel éloge de son zèle; il lui faudrait des fonctions moins pénibles et, à son arrondissement, un homme de fer...

INSTRUCTION PUBLIQUE. Quatre petits collèges à Valence, Romans, Valence et Crest, et un nombre à peu près égal de pensionnats plus maigres encore... On s'occupe à Romans et à Valence de la réorganisation des collèges de ces deux villes, sur un plan beaucoup plus étendu. Les conseils municipaux ont voté les sommes nécessaires... Je fixerai l'attention de S. E. sur le désordre où se trouvent dans ce moment toutes les parties de l'enseignement, et surtout les écoles primaires, l'université n'ayant pu encore s'occuper de leur organisation, et les pouvoirs de l'administration

ayant cessé sur cet objet, on voit s'établir partout, sans autorisation, des écoles dirigées par des hommes qui, pour la plupart, n'ont certainement aucune des qualités qui font l'instituteur, et dont la concurrence, à notre honte sans doute, ne laisse pas que de nuire beaucoup aux bons établissements. Les écoles, en un mot, ont cessé d'être surveillées par les autorités locales, et l'université n'a point encore suppléé à cette surveillance par celle de ses officiers... Le département est enfin, indépendamment de ce désordre, très pauvre de moyens d'instruction primaire. Aussi l'ignorance la plus crasse règne-t-elle dans les campagnes et même assez généralement dans les villes et fait-elle renaître parmi nous les temps de la plus honteuse barbarie.

ETABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE. Le nombre des hospices est de 20, dont 8 sont desservis par des religieuses hospitalières... Nous avons trois établissements où se forment et d'où sortent annuellement d'excellentes hospitalières. Celui de Romans qui est connu sous la dénomination de congrégation du St-Sacrement et dont j'ai eu quelquefois l'occasion d'entretenir S. E. est placé en première ligne, et il le mérite par le bien qu'il a déjà fait et celui beaucoup plus grand qu'il nous fait espérer encore. Il est nombreux; il s'accroît chaque jour et fournit à nos voisins des sujets dont ils sont fort contents.

Je voudrais pouvoir appliquer aux bureaux centraux de bienfaisance, établis dans les chefs-lieux de canton, ce que j'ai dit des commissions administratives des hospices; mais la vérité s'y oppose. Tout ce que j'ai pu faire pour réchauffer leur zèle est, à peu de chose près, resté sans effet...

Le nombre des mendiants a été très considérable pendant l'année 1810...

CONSCRIPTION. Elle se fait bien et sans résistance... Les mesures rigoureuses que prend le gouvernement, les garnisons que j'ai établies dans plusieurs communes et les colonnes mobiles qui déjà ont parcouru les départements voisins ont fait rentrer un nombre assez considérable de déserteurs et de réfractaires... Nombre de conscrits partis pendant l'année 1810 : 76. Il est à remarquer que le nombre des conscrits n'est pas plus considérable, parce qu'il n'y a point eu de levée pendant l'année 1810. Conscrits dénoncés comme réfractaires, 20; comme déserteurs, 7. Total des

réfractaires et des déserteurs de 1810 : 27. Nombre antérieurement à 1810 des réfractaires : 520; des déserteurs : 182. Total des réfractaires et déserteurs qui existaient au 1^{er} janvier 1810 : 702. Total des réfractaires et déserteurs restant au 1^{er} janvier 1811 : 291.

MŒURS PUBLIQUES. La dissolution est extrême. La prostitution a pénétré jusque dans les moindres villages; il en est peu qu'elle n'infeste de ses poisons. Je m'oppose autant que je le puis à ses progrès, et j'ai pris pendant l'année 1810 des mesures de répression contre plusieurs femmes dont la conduite était un sujet continuel de désordre et de scandale.

CULTES. On s'est occupé ici des affaires du pape, comme partout, mais ç'a été en général avec beaucoup de calme et de sagesse. Nous devons, sans doute, en partie, cet heureux état de choses au bon esprit dont M. l'Evêque de Valence est animé... Les regards sont maintenant fixés sur le prochain concile national; mais, je le répète, tout est sous ce rapport fort tranquille dans le département.

ESPRIT PUBLIC. J'ai eu lieu de me convaincre, dans le cours des tournées que j'ai faites en 1810, que la masse de la population de ce département est toujours animée d'un très bon esprit. Si la malveillance parvient quelquefois à s'y faire écouter, c'est qu'elle se présente sous les dehors de la bonne foi, mais il en est fait justice dès qu'elle est connue. Les merveilles de ce règne sont dans toutes les bouches, comme les bienfaits de l'Empereur dans tous les cœurs. Les magistrats, les fonctionnaires et les divers agents de l'administration remplissent avec zèle et de leur mieux les fonctions de leur place, et malgré la misère du temps, l'impôt s'acquitte sans murmure et avec assez d'exactitude. Enfin (et rien ne donne mieux que ces solennités la mesure de l'esprit public), la cérémonie funèbre qui a eu lieu à l'occasion de la mort du maréchal duc de Montebello, et les fêtes du mariage de S. M., du 15 août et du premier dimanche de décembre ont été célébrées avec tout l'appareil que comportaient les localités. Elles l'ont été surtout avec un esprit d'harmonie et d'union qui en faisait, sans contredit, le plus bel ornement.

SURETÉ PUBLIQUE. A cela près qu'une tentative d'arrestation

de la malle a eu lieu sur le pavé de Mirmande, route de Lyon à Marseille, dans la nuit du 11 au 12 janvier, l'ordre public n'a pas été troublé pendant les premiers mois de 1810, mais alors que les espérances données par les récoltes ont été déçues, que les grains se sont trouvés rares et conséquemment chers à la moisson même, la misère s'est fait sentir, les vols et les délits se sont multipliés. La position du département devenait chaque jour plus critique et présageait un hiver difficile à passer. Ma tournée du mois de septembre me mit à même de voir, d'entendre tout par moi-même et de me convaincre que la malveillance s'agitait et semait des bruits propres à causer du mouvement...

AGIOTAGE. La loi du 3 septembre 1807 sur le taux de l'argent n'a pas détruit l'usure. Les usuriers se montrent moins ouvertement, il est vrai, mais ils n'ont rien retranché de l'énormité du taux; ils en ajoutent une partie au principal, de sorte que l'intérêt porté par les actes n'excède pas le maximum fixé par la loi, tandis qu'il va presque toujours au 10, au 15, au 18 et même au 20.

Prix-courant des marchandises. Blé, l'hect., 25 fr. 10. Foin, le quintal métrique, 6 fr. 90; paille, 4.60; avoine, l'hect., 10 fr. 80.

1811, janvier, février, mars. SURETÉ PUBLIQUE. La cherté des denrées qui a commencé à se faire sentir au mois d'octobre présageait un hiver très fécond en délits de toutes espèces. Il ne s'est pourtant rien passé d'extraordinaire, ni d'alarmant pour la sûreté publique, car je ne parle point de quelques prétendues arrestations à main armée, telles que celles du messenger de Montélimar à Nyons dans le mois de janvier, et du nommé Planche, huissier à Sisteron... Ce qui est très certain, c'est que la marche des malles et des diligences n'a éprouvé aucun obstacle. Ce n'est pas faute de brigands, car l'arrondissement de Montélimar en renferme malheureusement beaucoup encore, mais ils n'ont rien osé entreprendre...

Un infanticide à Poët-Sigillat... Un assassinat à la Beaume-de-Tramsit... Un autre assassinat dans la commune de Salles... Un autre assassinat à Montélimar, d'un Savoyard par un Italien de passage...

Dans la nuit du 19 au 20 mars, des mal-intentionnés ont pénétré à l'aide d'une échelle dans une maison que M. Magnan, directeur

de l'Enregistrement et des Domaines du département des Hautes-Alpes, possède à La Motte-Chalancon, et ont enlevé une partie considérable des titres, papiers, et minutes qui se trouvaient dans le bureau du receveur de l'Enregistrement et le cabinet du notaire qui habitait ce bâtiment. Mais tous ces papiers ont heureusement été retrouvés le lendemain.

POLICE RURALE ET FORESTIÈRE. On sent toujours, de plus en plus, le besoin d'un code-rural, qui, substitué aux lois nombreuses et incohérentes qui existent sur cette partie importante de l'administration, assure au laboureur le produit de ses champs... On ne peut se dissimuler néanmoins que le service des gardes champêtres, partout organisé depuis quelques années, n'ait déjà produit les résultats les plus satisfaisants et arrêté les désordres qu'avait amené depuis longtemps le défaut absolu de surveillance.

SUBSISTANCES. L'hiver n'a été ni long ni rigoureux, et les blés sont sortis beaux de dessous la neige; la récolte en grains ne paraît plus avoir à souffrir que des suites de quelques accidents extraordinaires. On me mande de l'arrondissement de Die que ces heureuses apparences font sortir les grains des lieux où il y en avait encore et que le blé a commencé à diminuer de prix...

De nouveaux essais de culture de coton ont été tentés, et tout fait présager que cette expérience aura de plus heureux résultats que les précédentes...

CULTES. Les tentatives du pape qui ont donné lieu aux adresses de plusieurs chapitres métropolitains que nous avons lues dans le Moniteur et les autres journaux de la capitale, ont fixé l'attention, ici, comme partout. Mais on ne s'en est occupé qu'avec calme et sagesse, et déjà il n'en est plus guère question. Nous devons sans doute, en partie, cet heureux état des choses au bon esprit dont M. l'Evêque de Valence est animé et qu'il imprime, autant qu'il est en lui, aux ecclésiastiques de son diocèse. Il est pourtant aisé de s'apercevoir que tous ne partagent point les opinions du prélat, qu'il en est, au contraire, qui dans leur fort intérieur embrassent la cause papale. Ils ne le disent point, car ils mettent beaucoup de réserve dans leurs discours, mais les réticences et cette excessive circonspection me semblent annoncer, plus fortement que tout ce qu'ils pourraient dire, qu'ils diffèrent de principe

avec leur évêque. Le nombre, au reste, en est peu considérable, et je ne doute pas que l'on ne parvienne aisément à les rallier. Au surplus, je le répète, tout est fort tranquille dans ce département.

CONSCRIPTION. Les opérations du tirage se sont faites partout avec beaucoup d'ordre, de calme et de docilité. Celles des départs, dont on s'occupe présentement, se font aussi de la manière la plus satisfaisante...

ESPRIT PUBLIC. C'est celui des propriétaires, des amis de l'ordre et du repos, par conséquent voyant avec plaisir tout ce qui consolide et stabilise celui dont ils sentent le bonheur de jouir. On est soumis aux lois et malgré la misère des temps, on acquitte l'impôt avec assez d'exactitude.

Il n'y a pas de différence, quant à l'esprit public dans les divers arrondissements, assez sensible pour mériter d'être indiquée, quoi qu'il y en ait une très marquée dans le caractère de leurs mœurs, entre les deux arrondissements du midi et du nord. Les habitants de ceux-ci sont plus calmes, mais peut-être moins francs; les autres plus ardents, mais plus cordiaux.

Partout, au reste, la joie la plus vive s'est manifestée à l'occasion de la naissance de S. M. le Roi de Rome. La proclamation de ce grand et heureux évènement s'est faite spontanément et avec solennité. Des réjouissances, des illuminations ont eu lieu et de toutes parts le canon s'est fait entendre. Le *Te Deum* a été chanté en action de grâce, et c'était un beau spectacle que ce concert unanime d'actions de grâce et cette masse tout entière de la population exprimant sa joie et son espérance de la manière la plus vraie et la plus touchante. S'il était besoin de preuves de l'attachement des Dromains à S. M., on la trouverait bien grande et bien établie par ce qui s'est passé dans cette circonstance.

Le 3^e régiment d'infanterie de la légion portugaise en garnison à Valence s'est particulièrement distingué. Il a consigné ses sentiments dans une inscription qui était placée sur la porte principale de la caserne et qui entourait une illumination faite avec beaucoup de goût. Cette inscription était toute portugaise, ou mieux encore, c'était du français-portugais. Mais elle n'en a à mes yeux que plus de mérite, parce qu'elle me semble être plus la production du cœur que celle de l'esprit. La voici, telle que je l'ai lue moi-même: « Au souverain héros, né Auguste, Roi de Rome, fruit de

la plus héroïque union, gage de deux empires, gloire de France, félicité du monde. Célèbre et courbe ses genoux le 3^e régiment d'infanterie de la légion portugaise. »

Fait à l'hôtel de la préfecture à Valence, le 22 avril 1811.

1811, juillet, août, septembre. Les ecclésiastiques de ce département sont, en général, comme je l'ai toujours dit, animés d'un assez bon esprit. Ils se tiennent dans le rôle que leur a tracé la loi, et c'est bien certainement ce qu'ils peuvent faire de mieux, parce que ce qu'ils conservent (et c'est malheureusement peu) de leur ancienne considération s'évanouirait à la moindre tentative d'influence qu'ils chercheraient à conquérir dans la société. Ils paraissent, au surplus, satisfaits des résultats des assemblées du concile... Enfin, soit contentement, soit indifférence (ce que je ne peux croire), il n'est plus guère question ici du pape ni des différends qui avaient donné lieu à la réunion de MM. les Evêques...

1811, octobre, novembre et décembre. EVÈNEMENTS REMARQUABLES. On doit mettre au nombre des objets qu'appelle ce titre : 1^o le service solennel célébré le 25 octobre pour l'inauguration du monument élevé par la munificence du gouvernement dans l'église cathédrale de cette ville, à la mémoire du pape Pie VI, dont il renferme le cœur et les entrailles. Ce pontife a terminé, comme on sait, sa carrière à Valence dans le mois d'août 1799. S. E. le cardinal Spina, archevêque de Gênes, qui présidait cette cérémonie, a officié pontificalement, assisté de MM. les Evêques d'Avignon et de Valence. Les autorités civiles, judiciaires et militaires se sont empressées d'y assister avec les troupes de la garnison, et quoiqu'il y eut un concours très considérable de personnes de tout âge et de tout sexe, le plus grand ordre y a régné et la cérémonie a eu en tout le caractère imposant que commandait son objet. Un discours analogue à la circonstance a été prononcé par un des chanoines de la cathédrale.

2^o Le passage de M. le Conseiller d'Etat, comte Pelet (de la Lozère), chargé de mission du gouvernement dans le midi de la France. Il est arrivé ici le 24 octobre et en est reparti le 26. Il lui a été rendu les honneurs dus à son rang et à sa dignité.

3^o La fête anniversaire du couronnement de S. M. et de la

bataille d'Austerlitz, célébrée le 1^{er} décembre, avec l'appareil que comportaient les localités. Un discours a été prononcé dans chaque église par un ministre du culte, sur la gloire des armées françaises et sur l'étendue du devoir à chaque citoyen de consacrer sa vie à son prince et à sa patrie. Après le discours, le *Te Deum* a été chanté, et partout les autorités y ont assisté. A Valence, j'ai réuni le soir à un banquet plusieurs fonctionnaires administratifs, les chefs des corps militaires et tous les membres de la Légion d'honneur. Il y a eu illumination générale. La joie publique s'est manifestée d'une manière non équivoque, et ce jour en un mot s'est passé de la manière la plus satisfaisante...

CADASTRES. Communes dont les plans sont entrepris sur le terrain, 74;... finis sur le terrain, 74;... commencés au cabinet, 66;... finis au cabinet, 57. Au 1^{er} janvier 1812.

INSTRUCTION PUBLIQUE. Toujours dans le même état, c'est-à-dire dans une sorte d'abandon très affligeant...

MŒURS PUBLIQUES. Rien de pire, ni de mieux à en dire que ce que j'en ai précédemment rapporté. Je continue de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour arrêter les progrès de la corruption et réprimer les désordres des filles et femmes de mauvaise vie, qui malheureusement sont en quelque sorte comme ces insectes que la saison enfante par milliers.

CULTES. Je n'ai rien pour le moment à ajouter aux comptes des trimestres. Tout est fort tranquille. On ne parle plus ni du pape, ni des affaires du dernier concile. C'est comme s'il n'en avait jamais été question.

SURETÉ PUBLIQUE. Le trimestre a commencé sous les plus sinistres auspices. La malle arrêtée et dévalisée, un postillon tué et un autre grièvement blessé, le 12 octobre, à 9 heures du soir, près La Roche-Mathieu, entre Donzère et Montélimar, par un rassemblement de 12 à 15 brigands armés, faisaient concevoir d'autant plus d'inquiétudes pour la tranquillité de ce département que la saison s'annonçait déjà pour devoir être rigoureuse, que le commerce et les manufactures étaient sans activité, que l'argent était rare, et les subsistances à un prix au-dessus des facultés de la classe indigente.

Telle était notre position lors du passage de M. le comte Pelet,

avec qui j'ai eu diverses conférences et qui, ayant non seulement entendu et recueilli tout ce qui pouvait l'éclairer, mais visité par lui-même quelques-unes des localités accessibles au brigandage, a pu voir qu'il ne dépend pas toujours de l'autorité d'en prévenir les attentats. Les sollicitudes que me causait cet état de choses étaient, je l'avoue, fort grandes, et je pourvoyais dès lors avec soin à tout ce qui semblait propre à écarter, ou du moins à rendre moins pressant le danger qui nous menaçait. La force des détachements de troupes de ligne, placée sur la grande route, fut augmentée; des gendarmes des brigades de l'intérieur y furent appelées et des postes établis de distance en distance; toutes les voitures publiques enfin furent exactement et fortement escortées. Ce système de défense imposa aux malfaiteurs, et ne pouvant plus rien sur la route, ils cherchèrent, mais avec assez peu de succès, à se porter dans les campagnes voisines. Je pensai alors à l'organisation des patrouilles de gardes nationales, qui l'hiver précédent nous avaient rendu de grands services. Elles sont organisées, et l'ordre public n'a plus, à proprement parler, été troublé depuis... J'ai parlé de détachements de troupes de ligne pour la sûreté des routes et l'escorte des voitures publiques : ils étaient tirés d'un bataillon de portugais en garnison à Valence. Le service en était précieux. Ce bataillon nous a été enlevé dans les premiers jours de janvier 1812 pour une autre destination.

Tels sont nos moyens de défense contre le brigandage; mais il fallait trouver et faire punir les coupables, extirper enfin de nos entrailles cette infernale gangrène. Les coupables sont en grande partie sous la main de la justice, et tout nous fait espérer qu'il en sera fait un salutaire exemple...

Prix des marchandises : eau de vie, l'hectolitre, 150 fr.; huile fine, l'hect., 242 fr.; huile de noix (le quintal métrique), 138 fr.; vin ordin., l'hect., 30 fr.; soie, le kilog., 36 fr.; fil, 2 fr. 25; cuirs, 4 fr.; café, 10 fr.; sucre, 11 fr. 25; viande, 0 fr. 85 (1).

La campagne de 1812 avait été préparée avec tant de soin; tant de nations alliées avaient répondu à l'appel du maître, dont le prestige de l'admiration et de la terreur était toujours si grand

(1) Archives de la Drôme, M. 1382.

que personne ne mettait en doute le succès. Toutes les forces disponibles de la France étaient sur pied. Le *senatus-consulte*, concernant les gardes nationales, causa quelque émotion dans nos pays. On sait que la garde nationale fut alors divisée en trois bans, pour le service de l'intérieur, et que cent cohortes du premier ban (près de 100.000 hommes) pouvaient être affectées au service militaire actif. Pie VII fut transféré de Savone à Fontainebleau, au mois de mai 1812, pour que le despote, à son retour, pût à son aise torturer ce vieillard et lui arracher de nouvelles concessions. Le mois suivant, pendant que les Anglais s'avancent vers Madrid, Napoléon franchit le Niemen et ouvre la campagne de Russie, durant laquelle la Providence s'est montrée de plus près à la terre que dans tout autre événement et les événements ont été chargés de frapper les premiers le maître des hommes. Le 1^{er} octobre 1812, l'évêque Béchereau, plein d'enthousiasme, lançait un mandement pour célébrer les triomphes de l'élu de Dieu, de l'homme de la droite, et ordonner un *Te Deum* en action de grâces de la victoire de la Moskowa. Conjurons le seigneur, disait-il, d'éclairer sur ses propres intérêts le souverain qui vient d'appeler si imprudemment les aigles françaises dans ses Etats; qui a forcé notre monarque à tirer du fourreau ce glaive formidable qui ne devait servir qu'à protéger l'union sainte qu'il a violée. Qu'il éprouve encore cette fois la clémence du vainqueur. Ainsi, que des sacrifices que la grande âme de notre souverain est toujours disposée à faire, naisse cette paix qui le ramènera au milieu de nous avec le doux titre de père de la patrie et de pacificateur de l'Europe... Le 25 octobre, les armées françaises quittaient Moscou et commençaient la fameuse retraite.

Des rapports expédiés de la sous-préfecture de Die, durant le premier trimestre de 1812, nous détachons les lignes suivantes : Les travaux sur la grande route entre Saillans et Vercheny se continuent et il est à désirer qu'on achève bientôt toutes les constructions de chemins à neuf, pour abandonner entièrement l'ancienne route, sur cette partie... La recette de 1811 a été très mauvaise. L'argent est fort rare... L'esprit public s'est détérioré sensiblement depuis les précédents rapports, ce qui paraît avoir pour cause l'état de misère et de souffrance générale dans cet arrondissement, l'impossibilité d'y pouvoir payer l'impôt et la

crainte que cet état ne puisse changer ou ne devienne plus fâcheux encore, et enfin les inquiétudes de tout genre qu'a réveillées la formation des cohortes de la garde nationale. On ne pense pas que cette détérioration d'esprit public ait d'autres causes que des souffrances momentanées et qu'elle tienne à aucun projet concerté, ni à aucun plan d'agitation, et on est fondé d'espérer que les mesures générales de bienfaisance décrétées le 24 mars répareront entièrement ce que l'esprit public avait pu perdre momentanément, et que les administrés de l'arrondissement de Die se présenteront en masse, dans le prochain rapport, comme les sujets les plus dévoués et les plus confiants du gouvernement.

Les prévisions optimistes du sous-préfet ne se réalisèrent pas. Pour le dernier trimestre de 1812, il écrivait : La pauvreté du sol nécessite des travaux très pénibles, et c'est peut-être à elle qu'on peut attribuer un caractère général d'avarice qui isole les hommes et détruit tous les germes d'esprit public et d'idées libérales. Soit avarice, soit insouciance ou paresse, personne ne veut donner son temps à la chose publique. Réciproquement, la masse du peuple est essentiellement obéissante et confiante en l'action du gouvernement, mais elle ne peut être remuée pour y concourir volontairement ou lui donner son temps.

CULTES. Le défaut d'inquiétudes religieuses assure la tranquillité sous ce rapport, mais qui se rattache malheureusement à la division des sectes, à une indifférence qui n'est pas elle-même sans danger pour la morale publique et pour le respect dû aux ministres chargés de la propager et de la surveiller.

Pour l'année 1812, les faits signalés par Descorches au ministre de l'intérieur n'offrent qu'une importance secondaire. Le 19 avril, à 3 heures du matin, entre Montélimar et Donzère, la diligence de Lyon à Marseille avait été attaquée par cinq brigands et complètement dévalisée. Les recherches pour découvrir les coupables avaient été infructueuses. Nous savons, disait le préfet, que ces vols sont l'œuvre de quelques habitants du pays qui forment une sorte d'association...

Le roi Charles IV est arrivé à Valence le 28 mai, avec la reine, leur famille et les personnes de leur suite, venant de Marseille et se rendant à Rome. Ils ont continué le lendemain leur route par Grenoble. Le roi voyageait incognito. M. le maire de Valence et

moi, d'après les directions que m'avait transmises à ce sujet S. E. le ministre de l'Intérieur, l'avons reçu dans le logement qui lui avait été préparé. Nous lui en avons fait les honneurs et nous n'avons rien négligé de ce qui était en nous pour rendre ce voyage agréable. Il était escorté par M. le général commandant la 7^e division militaire, qui était allé le recevoir à l'extrémité méridionale du département, qui l'est en même temps de la division. Le roi avait dans l'intérieur de l'hôtel qu'il occupait une garde d'honneur prise dans la garnison. LL. MM. ont accueilli avec une grande affabilité les personnes qui sont allées les visiter et m'ont, à leur départ, témoigné beaucoup de satisfaction de leur passage dans le département et des attentions qu'y avaient eu pour elles les fonctionnaires appelés à s'en occuper (1).

Arrivé à Paris le 18 décembre 1812, Napoléon n'eut qu'une pensée, se refaire une puissante armée et prendre sa revanche de la Russie. Et pourtant, tout lui commandait de ne point pousser les choses aux extrêmes, de ne point entreprendre une guerre nouvelle, qui allait peut-être amener une coalition générale contre la France. Il y eut un moment où il pouvait faire une paix honorable et garder les conquêtes de la Révolution, c'est-à-dire nos frontières naturelles, le Rhin et les Alpes; ce moment, il le laissa échapper et courut à sa perte, ne comprenant rien, ni à la lassitude, au découragement de la nation, ni à l'exaspération de l'Europe. Le sénat, toujours complaisant, vota une levée de 300.000 hommes; les villes offrirent des cavaliers montés, et, sous le nom de gardes d'honneur, on enrôla les jeunes gens des familles nobles et de la bourgeoisie aisée. En quelques semaines, on vit sortir, comme de dessous terre, une armée qui s'achemina vers l'Allemagne et devait encore espérer de glorieux mais inutiles prodiges. Ce n'était pas seulement la Russie qu'il fallait vaincre maintenant, mais la nation allemande, qui s'ébranlait comme autrefois la France de 1792 et se préparait à secouer le joug. Avant d'aller se mettre à la tête de ses troupes, l'Empereur voulait se donner auprès des catholiques le mérite de s'être pleinement réconcilié avec le pape et il fit chanter des Te Deum pour l'heureuse négociation du

(1) Archives de la Drôme, M. 1382.

Concordat de Fontainebleau : mais singulière réconciliation, qui se faisait au prix de l'abandon par la papauté de la ville de Rome et des Etats de l'Eglise. Le 2 mai 1813, il gagna avec des conscrits la bataille de Lützen, occupa Dresde le 8 mai et remporta une nouvelle victoire à Bautzen (20 mai). Des négociations pour la paix suspendirent un moment les hostilités. Napoléon, confiant dans sa fortune, ne voulait rien céder de ses conquêtes, bien que les plus fâcheuses nouvelles lui vinsent d'Espagne, où nos troupes battues à Vittoria le 21 juin, opéraient une périlleuse retraite vers les Pyrénées. La fortune fut encore fidèle à ses aigles, le 27 août, à la bataille de Dresde, mais sur d'autres points plusieurs de ses lieutenants furent défaits. Il fallait songer à la retraite et s'assurer la route de France. Il rétrograda jusqu'à Leipsig : là se livra une bataille de trois jours (16, 18 et 19 octobre), dans laquelle Napoléon, bien qu'abandonné et trahi au plus fort de l'action par ses alliés, disputa longtemps la victoire. Il dut enfin se replier sur le Rhin et rentrer sur le territoire de l'empire.

Il est temps de recueillir les échos dans la Drôme de ces mémorables événements.

1813, janvier, février, mars. Le préfet signale un assassinat le 3 janvier, quatre infanticides, des suicides et des incendies.

CULTES. Il n'est plus guère question des affaires de l'Eglise que dans quelques cercles ou coteries de femmes sans influence. Les ecclésiastiques sont circonspects et soumis aux lois. Ils sont d'ailleurs bien dirigés en ce sens par M. l'Evêque de Valence dont les intentions sont fort pures, l'attachement au gouvernement et aux libertés de l'Eglise gallicane sincère, à ce qu'il m'a toujours paru. Il a fait cette année, malgré son grand âge, plusieurs visites sur divers points du diocèse et il les continue encore dans ce moment...

Toutes les opérations pour la levée de 1814 et le contingent des classes antérieures se sont faites avec ordre et un calme parfait. Tous les départs ont eu lieu aux époques déterminées...

Ce 5 avril 1813. A S. E. le ministre de l'intérieur, comte de l'Empire. (Très confidentielle).

Monseigneur, encore de nouveaux bruits qui circulent dans ce département, car nous en sommes depuis quelque temps véritable-

ment inondés. On débite que l'Empereur a en partie perdu la confiance de l'armée; que l'armée du Nord ne se battra pas, et que si elle se bat, elle sera vaincue, n'étant composée que de conscrits non instruits; que le roi de Prusse est passé à l'armée russe, à la tête de 25.000 hommes de ses meilleures troupes; que l'empereur d'Autriche a été forcé d'abdiquer sa couronne et de la remettre à son frère le prince Charles; que les Anglais se sont emparés de Gênes et y ont une forte armée; que le second ban de la garde nationale doit incessamment être levé et partir pour les frontières.

La malveillance qui répand ces bruits ne saurait pourtant parvenir à produire aucun des désordres après lesquels elle soupire. Il y a de l'inquiétude mais la confiance dans le gouvernement, et dans l'habileté, la force prodigieuse de sa tête, prévaut partout. Partout les lois s'exécutent. Les autorités sont toutes obéies comme à l'ordinaire, et les conscrits se rendent aux appels avec encore plus d'exactitude que de coutume et ne partent pas avec moins de soumission.

Ce 9 août 1813. A S. E. le ministre de l'intérieur, comte de l'Empire. (Très confidentielle).

Monseigneur, l'ordre et la tranquillité ont continué de régner dans ce département pendant le mois dernier. Ce n'est pourtant pas que l'organisation de la garde nationale ne soit en général une sorte d'épouvantail pour ceux qui se trouvent compris dans les compagnies de grenadiers et de chasseurs. Il est aisé de s'apercevoir qu'ils craignent l'appel total de la Légion. Des réclamations m'arrivent de toutes parts, et j'y répond par tout ce qui me paraît propre à calmer et rassurer les esprits. Ce qui donne lieu à ces craintes, sont d'une part la retraite de notre armée d'Espagne, et de l'autre, le bruit qui a couru que des intelligences ménagées par les Anglais à Toulon avaient failli leur livrer cette place; que l'ennemi se montrait sur les côtes de la Méditerranée et que déjà une partie de nos gardes nationales avaient été embarquées pour la Corse et les îles qui avoisinent le département du Var. Toutes ces craintes tomberont d'elles-mêmes, lorsque le temps aura mieux fait connaître encore combien elles sont chimériques.

On s'occupe toujours beaucoup des affaires d'Espagne. Des troupes qui ont passé ici, il y a quelques jours, se rendant dans

le Nord, reviennent sur leurs pas, se dirigeant vers Pau et Bayonne, en suite de contre-ordre qu'elles ont trouvé sur leur route. On dit que presque tout le matériel de l'armée, même les équipages du Roi, ont été enlevés ou détruits dans la retraite et que Sa M. est dans les environs de Bayonne avec son quartier général. On dit aussi un moment qu'il allait y avoir une nouvelle levée de conscrits, y compris 20.000 de gardes d'honneur à pied.

Tous les regards sont particulièrement dirigés vers le congrès. Jamais on ne désira plus ardemment la paix. Le peuple voudrait l'acheter à tout prix et il l'appelle sans cesse de ses vœux. Aussi la prolongation de l'armistice et l'arrivée au congrès des plénipotentiaires de toutes les puissances belligérantes ont-elles causé beaucoup de satisfaction.

Enfin la confiance au gouvernement, même le désir de son triomphe et de sa prospérité ne sont point équivoques. C'est un sentiment dominant, qui se remarque même chez ceux qui élèvent des plaintes et font entendre quelques murmures...

On entend quelques plaintes sur le sort de nos prisonniers en Russie. On voudrait que l'on s'occupât de suite de les échanger...

GARDES NATIONALES. Ce département étant au nombre de ceux auxquels l'Empereur a confié la garde et la défense des chantiers de Toulon, il y a été organisé une légion de 3.000 grenadiers et chasseurs. Elle a fourni un contingent d'activité de 287 hommes et des officiers, qui font actuellement partie du régiment de Toulon et dont les chefs paraissent fort contents. Quoique cette organisation ait atteint un grand nombre de familles, elle s'est faite sans aucune espèce d'entrave et avec la plus rare soumission. Ce n'est pourtant pas, quoique je dise et fasse, car on ne guérit pas facilement la peur, qu'il y ait de l'inquiétude sur le sort extérieur de la légion. L'incorporation des précédentes cohortes, ce qui se fait en Bavière, l'état des affaires d'Espagne, donnent lieu à ces craintes. C'est surtout à Romans, à Die et dans les environs que les choses restent nuageuses. De là, aussi, peu d'empressement pour les places d'officier de la garde nationale et, par suite, le retard qu'éprouvent les présentations que je dois faire. J'espère pourtant pouvoir arrêter définitivement mon travail dans fort peu de jours. Je désire ne porter mon choix que sur des sujets animés d'un esprit sage, amis des lois et de l'ordre public, ayant de la considération et de l'influence...

GARDES D'HONNEUR. Le contingent du département a été entièrement complété au maximum de 58 par des inscriptions volontaires. Il est formé d'une bonne et jolie jeunesse, animée d'une grande ardeur militaire, aussi bien choisie que les localités le comportent, présentant pour la plupart les avantages d'une éducation assez soignée, de quelque instruction, qualités auxquelles je me suis principalement attaché, parce qu'elles m'ont paru être les plus appropriées à l'objet et que j'étais fort restreint par le choix à faire parmi les familles de noms connus, qui par un hasard singulier de leur situation présente, ne m'offraient que bien peu de ressources pour les désignations.

ESPRIT PUBLIC. Il est généralement bon, et ce que j'ai dit de la manière dont se sont faites les opérations de la commission, de la garde nationale et des gardes d'honneur en est la preuve. On la trouve encore dans les offrandes de cavaliers montés et équipés, faites et réalisées presque aussitôt par toutes les villes et les cantons dans une proportion plus forte que ne le comportait leur population et dans la célérité avec laquelle les réquisitions de chevaux ont été remplies, bien que le département ne présente dans ce genre aucune ressource et qu'il ait fallu les acheter à grands frais dans les départements voisins.

Tous les regards étaient, dans ces derniers temps, dirigés sur le congrès, dont on attendait le résultat des négociations avec une vive et inquiète impatience. On désire fortement la paix. Le peuple l'appelle sans cesse de ses vœux, et il n'est point de sacrifice qui lui coûtât pour l'obtenir. Dans cet état des esprits, la confiance au gouvernement, le désir de son triomphe et de sa prospérité ne se démentent point. C'est un sentiment dominant qui se remarque même chez ceux qui élèvent des plaintes et font entendre quelques murmures sur les misères amenées par les circonstances...

Fait à l'hôtel de la préfecture à Valence le 30 août 1813 (1).

Ce 29 septembre 1813. A S. E. le ministre de l'intérieur... (confidentielle.)

Monseigneur, l'esprit public continue d'être généralement bon... je ne dois pas toutefois vous taire que l'on remarque depuis quel-

(1) *Archives de la Drôme, M. 1382.*

ques jours de l'inquiétude sur les évènements de la guerre actuelle. L'émission des bons de la caisse d'amortissement inquiète également. On y voit des espèces d'assignats. Déjà ils perdent 25 % et il est évident que l'on craint une émission excédant de beaucoup le produit des ventes des biens des communes, d'autant qu'il circule que le Trésor est vide, le gouvernement à bout de voie pour de l'argent. On a un moment parlé d'emprunt. On dit aujourd'hui que la cavalerie étant fort loin encore de ce qu'il est si important qu'elle soit, il est question pour se procurer des chevaux et pour avoir des hommes exercés à les monter et qui puissent entrer de suite en campagne, d'obliger chaque maître de poste à donner un ou deux de ses chevaux, avec un nombre égal de postillons. On ajoute qu'ils en seront dédommagés par l'augmentation des droits actuels.

L'indignation s'est manifestée d'une manière très prononcée, à la nouvelle de la conduite de Moreau, et les bruits qui sont venus de Lyon, il y a une dizaine de jours, sur cet ex-général n'ont pas fait fortune, parce qu'on y a reconnu aisément l'esprit de malveillance qui les avaient créés. On disait que Moreau se trouvait encore auprès des puissances coalisées, que le bruit de sa mort était une ruse du gouvernement, que plusieurs officiers généraux, et on allait jusqu'à citer le général Marchand, s'était réunis à lui, etc.

Toujours quelque inquiétude pour le sort ultérieur de la garde nationale organisée.

On continue aussi de s'occuper des affaires d'Espagne, sur le résultat desquelles on s'applique. On dit cependant que M. le maréchal Suchet vient de remporter un avantage marquant sur les Anglais et les insurgés auxquels il aurait fait 5.000 prisonniers.

Il n'a été question, dans la session pour laquelle les assemblées cantonales de Valence, Romans et Montélimar ont été dernièrement convoquées, de l'élection de candidats pour les conseils municipaux et les places de juges de paix et de suppléants, et tout s'y est passé fort tranquillement, trop tranquillement peut-être, car loin qu'il y ait eu d'aucune part même l'apparence de tentation de coalition d'intérêts, de passions ou de vues particulières, pour se former un parti quelconque de domination ou d'opinion, le caractère le plus prononcé de ces assemblées a été une indifférence extrême. Plusieurs sections n'ont pas voté, et s'il y a eu quelques votants dans les autres, c'est que les présidents sont allés chercher

eux-mêmes leurs voisins pour déposer leurs votes. C'est au point, Monseigneur, que le canton de Valence qui a cependant une population de 14.656 âmes, ne présente que 206 votants. Celui de Romans, dont la population est de 17.742 âmes, n'en a donné que 147, et celui de Montélimar, dont la population est de 10.702 âmes, 302. Néanmoins les choix sont en général très bons.

V

Au commencement de 1814, la France présentait un bien triste spectacle. A l'intérieur, les champs étaient en friche, les fabriques fermées. Sous le poids écrasant des impôts, les familles riches éprouvaient la gêne ; les pauvres, la misère. Des colonnes mobiles fouillaient les bois, à la recherche des conscrits réfractaires et des citoyens de tout âge appelés sous les drapeaux. A l'extérieur, toutes les nations qui venaient de secouer notre joug, s'apprêtaient à prendre leur revanche, bien décidées cette fois à ne mettre bas les armes que quand Napoléon serait renversé de son trône ou du moins rendu impuissant à troubler l'Europe. La France se vit bientôt attaquée dans ses propres limites. Quatre armées la menaçaient au sud, à l'est et au nord. Le corps législatif, ayant voulu faire entendre des plaintes, des observations, fut renvoyé : l'heure, en effet, était mal choisie pour récriminer ; il fallait avant tout rester unis. La France épuisée donna encore à Napoléon 300.000 soldats et 50.000 gardes nationaux mobiles ; mais ce qu'elle ne pouvait retrouver, c'était le patriotisme, l'élan, l'enthousiasme qui animait nos soldats de 1792 et de 1799. Depuis quatorze ans, le culte de l'Empereur s'était substitué au culte de la patrie ; on se battait pour un homme qui prodiguait autour de lui la gloire et la fortune, mais que ces biens et ces honneurs vinssent tout à coup à manquer ou à ne plus agir aussi puissamment sur les imaginations, le soldat se retrouverait seul, sans idéal, avec la nature humaine toujours égoïste : la lassitude, le découragement s'emparèrent bientôt de lui. C'est malheureusement ce qui arriva. Jamais peut-être le génie militaire de Napoléon ne se manifesta d'une manière plus merveilleuse que dans cette admirable campagne de France, où pour défendre le sol envahi, il lutta avec des conscrits mal équipés,

mal nourris, contre des armées nombreuses et remporta de ces victoires qui eussent sauvé la France, si la France eût pu alors être sauvée. Il fut mal secondé par ses généraux, qui combattaient mollement et parurent plus désireux de la paix, du repos, que du triomphe. Augereau, qui commandait le 7^e corps, ne comprit rien au plan si habile que lui avait tracé l'empereur. Il laissera surprendre Lyon par l'ennemi ; il viendra fixer son quartier général à Valence, et là, non seulement il donnera le signal de la défection, mais il imprimera à sa gloire une tache ineffaçable, en osant, dans une proclamation aux habitants de la Drôme, outrager Napoléon.

Fidèle à notre système, nous laisserons parler les documents, qui, mieux que les historiens, nous feront connaître les épreuves de tout genre auxquelles furent en proie nos malheureuses populations.

Ce 19 janvier 1814.

A son Excellence le ministre de l'intérieur.

Monseigneur... Dans la nuit du 17 de ce mois, je reçus par un estafette de M. le sénateur, commissaire extraordinaire de S. M. dans la 7^e division militaire, une lettre dans laquelle il s'exprimait ainsi : « Je vous envoie un arrêté pour faire diriger sur Grenoble « les divers corps qui allaient à Lyon. Il n'est plus temps de rien « faire pour cette malheureuse ville. Il faut songer à nos moyens « de défense particuliers... Faites vos efforts pour rétablir notre « communication avec Paris par Clermont, où les autorités de « Lyon paraissent s'être retirées... » On annonce en même temps l'arrivée de S. E. M. le maréchal duc de Castiglione, qui n'ayant, disait-on, trouvé aucune troupe à Lyon, avait été obligé de se replier sur Valence, à l'arrivée de l'ennemi. M. le maréchal arriva en effet le 18 à onze heures et demie du matin, avec une partie de son état major. Je m'empressai d'aller le voir. J'en appris qu'il n'y avait dans les environs de Lyon que très peu de troupes françaises, mais que l'ennemi lui-même était peu nombreux. S. E. nourrissait encore l'espoir de sauver Lyon, et elle prit sur le champ toutes les dispositions qui étaient en elle. J'envoyais au même moment à Grenoble, suivant l'ordre de M. le commissaire, les troupes dont la destination primitive était Lyon, mais M. le duc de Castiglione fit reprendre la route de cette dernière ville... Je fis fournir les voitures nécessaires, jusqu'aux limites du département, à une première

colonne de 900 hommes environ, et j'assurai en même temps les vivres de campagne... Il est parti aujourd'hui une nouvelle colonne de 400 hommes... Il a été remis à l'une et à l'autre le nombre de cartouches dont elles avaient besoin. J'ai fourni aussi, par voie de réquisition, des chevaux de trait pour conduire plusieurs pièces de canon... Enfin, j'ai pourvu, toujours par le même moyen des réquisitions, à divers autres objets nécessaires à ces troupes...

Des dépêches que je reçois aujourd'hui m'annoncent que M. le maréchal duc d'Albuféra doit nous envoyer incessamment d'Espagne 8 à 9.000 hommes. C'est un très grand bonheur, sans doute, dans la position où nous nous trouvons ; mais aussi c'est un grand embarras, puisqu'il faudra encore avoir recours aux réquisitions. Le pays est déjà bien épuisé... Les fonds manquent partout. Depuis plusieurs jours je n'ordonne plus rien pour les services civils... je suis envahi de demandes de la part des chefs d'administration et de MM. les sous-préfets qui ne sont payés de leurs traitements personnels ni de leurs dépenses de bureau, et ils ont à craindre que leurs employés ne les quittent... Enfin je suis moi-même dans la situation la plus critique, en retard de plusieurs mois de mon traitement, d'une partie de mon abonnement. Je suis entièrement à sec, et si cette pénurie dure bien longtemps encore, je ne sais comment je pourrai faire...

Ce fâcheux état n'existe pas seulement dans ce département. M. le comte de St-Vallier m'écrivit de Grenoble le 17 janvier : « Il nous arrive assez de conscrits, mais nous n'avons pas d'armes à leur donner, ni argent pour les solder... Presque tous nos services manquent faute de fonds. Il n'y a presque rien dans les caisses du receveur et du payeur général. Nous ne nous soutenons que par les réquisitions, mais ce moyen ne peut durer longtemps dans un pays épuisé... »

C'est par le Puy et Clermont qu'ont lieu nos communications avec Paris... Nous avons aujourd'hui séance d'organisation de la garde nationale pour deux bataillons d'activité... Nos deux chefs de bataillon sont présents. Ce sont deux anciens militaires de cette ville qui comptent de bons et longs services... Vous m'avez fait espérer, Monseigneur, que S. E. le ministre de la guerre pourvoirait à l'armement de ces bataillons. Il est bien désirable que les armes arrivent bientôt...

Nous avons eu encore le 17 un surcroît d'embarras par l'arrivée, où tout était en une sorte d'émoi, d'hôtes pour le moins bien incommodes. Il s'agissait de 157 condamnés du fort de Pierre-Châtel, que M. le comte de Chanteloup, commissaire extraordinaire à Lyon, nous avait expédiés par le Rhône, sur deux bateaux... M. le maréchal a donné l'ordre qu'ils fussent évacués vers Nîmes.

J'ai pris toutes les mesures propres à être bien informé de ce qui se passe. Je ne néglige rien de ce qui peut servir de point d'appui aux bons esprits pour éclairer l'opinion et comprimer, autant que possible, les bruits dont nous sommes toujours inondés... Au milieu de tout cela, l'esprit reste bon en général, mais il y a de la lassitude, de l'abattement... Je dois à la vérité de ne pas vous taire, Monseigneur, que l'ajournement du corps législatif a produit dans le public un effet qui m'a paru bien fâcheux. On n'a voulu voir qu'un prétexte dans ce qui paraît tout naturel et très constitutionnel, la cessation des pouvoirs des députés de la 3^e série, et ainsi qu'il fallait s'y attendre, le bruit n'a pas manqué de courir que le corps législatif ne serait plus convoqué, qu'on l'ajournait parce qu'il voulait la paix, que beaucoup de députés étaient arrêtés, que si la session eût continué les choses seraient déjà arrangées, et mille choses semblables. Dernièrement six voitures ont traversé le département, conduisant, à ce que l'on croit, des détenus par mesure de police, transférés à Marseille ou Toulon. Il ne tarda pas de se répandre que c'étaient des députés que l'on traduisait au château d'If. A cela près, tout est tranquille, et continuera à l'être, je l'espère beaucoup.

Les nouvelles de M. le duc de Castiglione étaient ce matin que l'ennemi n'était point en force devant Lyon et n'y était pas entré hier 18, que M. le général Musnier avait pris poste au faubourg de Vaise, sur la route de Mâcon... Un avis particulier, daté d'aujourd'hui et reçu vers une heure et demie, porte que l'ennemi n'est pas entré en effet dans Lyon, mais il avait environ trente éclaireurs sur le quai Saint-Clair. Je suis bien impatient de savoir ce que nous apprendrons demain.

Ce 25 janvier 1814.

A Son Excellence le ministre de l'intérieur.

Monseigneur, je continue à faire connaître à V. E. ce que nous faisons, ce que nous devenons dans le grand mouvement qui

s'opère. Nos nouvelles de Lyon continuent d'être bonnes. La présence de M. le maréchal duc de Castiglione, les troupes qui y sont arrivées, celles qui y arrivent encore, l'énergie que manifeste la garde nationale lyonnaise, tout nous fait croire plus que jamais au salut de cette ville. Cet heureux évènement cause dans ce département la plus vive satisfaction. Malheureusement, les nouvelles des Alpes ne sont point aussi bonnes. L'ennemi a cherché à se renforcer à Genève, et une de ses colonnes s'est avancée sur le département du Mont-Blanc, jusqu'à Montmélian, dont elle s'est emparé du pont le 20. On ne saurait guère, toutefois, lui supposer d'autre vue dans cette expédition que d'intercepter dans cette partie nos communications avec l'Italie. Il lui faudrait beaucoup plus de forces qu'il n'en a pour exécuter avec succès des entreprises ultérieures qui l'éloignerait de ses points d'appui.

Dans cet état de choses, le département de la Drôme reste calme et tranquille... Les conscrits et les gardes nationaux répondent aux appels avec exactitude et docilité. Depuis le 19, nous avons tenu tous les jours séance du conseil d'organisation de la garde nationale, pour la formation de nos deux bataillons d'activité que nous devons envoyer à l'armée de Lyon. J'ai convoqué tout ce qui restait dans les cadres de la légion de nos grenadiers et chasseurs, mais il est survenu tant de mutations, les levées de la conscription y ont causé tant de vides, et il y a tant de malheureux et d'indispensables soutiens de leurs familles qu'il faut renvoyer, que nous ne parviendrons pas même à compléter le premier bataillon, après avoir écoulé entièrement à fond les ressources que présente la légion. Il faudra faire un second appel... Il y a beaucoup de bonne volonté, et nous serions bien heureux s'il y avait autant de moyens.

Déjà, Monseigneur, plusieurs compagnies sont organisées en officiers, sous-officiers et soldats, mais ce ne sont que des hommes sans armes, sans petit et grand équipement, et qui ne peuvent dans cet état rendre aucun service.

J'ai eu un moment l'espoir, qui me rendait bien heureux, de les munir au moins de gibernes, en attendant les fusils. Il en était arrivé ici de Lyon qui étaient en dépôt dans des bateaux sur le Rhône et je me proposais d'écrire à S. E. M. le maréchal duc de Castiglione pour le prier de nous autoriser à prendre de ces objets. lorsque hier le commandant du département m'a fait prévenir que tout allait rétrograder à Lyon...

J'ai fait rassembler environ 450 armes de calibre qui se trouvaient entre les mains des particuliers ; toutes ont besoin de réparations ; on s'en occupe en ce moment... Je suis véritablement affligé, oppressé, de ce dénuement d'armes. C'est dans les circonstances actuelles, de nos ennemis le plus redoutable. Je vais encore essayer un appel aux propriétaires de fusils de chasse... En attendant l'armement, nos gardes nationales resteront au chef-lieu du département...

Les réquisitions de toutes espèces pour les derniers passages de troupes se sont faites avec zèle... Les maires de Valence, de Tain et de St-vallier s'y sont prêtés et ont en réalité fait des merveilles. Les troupes ont été accueillies de la manière la plus fraternelle. Aussi M. le duc de Castiglione a-t-il témoigné, partout sur sa route, qu'il était content de la Drôme. La désorganisation de tous les services de l'administration de la guerre n'en reste pas moins un très grand mal ; le moyen des réquisitions ne peut nous mener bien loin.

... Notre situation financière est on ne peut plus critique. Déjà la caisse du payeur est en avance pour les dépenses de la guerre de plus de 140.000 francs, qui ont été pris sur les fonds ordonnancés par les divers ministres pour les autres services qui sont d'autant en souffrance. J'ai eu l'honneur de vous dire, dans ma lettre du 19 janvier, que je m'occupais de procurer au 2^e régiment d'artillerie les draps dont il a besoin. J'ai fait les recherches les plus actives et les plus multipliées sans avoir pu parvenir, malgré que je répondisse personnellement du paiement, à trouver dans ce département le genre d'étoffe demandé. Il n'en existe pas. Il n'y en a qu'à Lodève. Il y aurait seulement des ratines chez MM. Belon, de Peyrus ; mais elles ne sont pas libres ; elles appartiennent à des fournitures, auxquelles ils sont tenus par des marchés... M. le commandant du dépôt de l'artillerie m'avait en outre demandé que je lui procurasse 1875 francs, écus, pour des équipements qu'on ne peut acheter qu'au comptant. J'ai fait aussi des recherches pour le satisfaire sur ce point, et j'ai eu un moment l'espoir de réussir par un emprunt personnel, mais les inquiétudes survenues ont fait resserrer si étroitement toutes les bourses que malgré la modicité de la somme, je n'ai rien pu attendre. Ce pays est on ne pourrait plus pauvre en ressources de ce genre...

J'ai été plus heureux pour d'autres choses qu'il m'a demandées, même pour les chevaux de trait, les voitures et les conducteurs. Tout a été fourni à point nommé. Le 18 janvier, je reçois à quatre heures du soir, du commandant de l'artillerie, l'invitation de faire trouver le lendemain à 5 heures du matin, au polygone, 24 chevaux de trait et 12 hommes pour conduire à Lyon des effets et des chariots du parc d'artillerie. La ville de Valence avait servi le matin pour un passage de troupes tout ce qu'elle avait. Il fallut recourir aux communes environnantes. J'y envoyai des ordonnances et malgré la nuit, malgré le mauvais temps et l'éloignement, le lendemain à l'heure dite, tant la bonne volonté est grande, hommes et chevaux se trouvaient rendus au polygone.

Il en a été de même des cartouches, du chanvre, du plomb, etc. Hier encore, j'ai fait livrer 1003 kilog. de plomb que j'ai fait venir de Vienne...

Les cohortes de grenadiers de Valence, Montélimar et Romans sont en activité... Je prends des mesures à tout événement, pour mettre en sûreté, au besoin, le matériel de l'artillerie, en faisant tenir prêts des bateaux pour l'embarquer.

Les opérations du conseil de recrutement commencent le 28 pour la levée de la conscription de 1815.

Ce 30 janvier 1814.

A Son Excellence, le ministre de l'intérieur...

Monseigneur, nos nouvelles de Lyon continuent d'être bonnes, et celles de Grenoble également fort tranquillissantes. L'ennemi avait voulu forcer le poste des Echelles, mais on assure qu'il a été repoussé et qu'il n'a point gagné de terrain depuis l'envahissement du Mont-Blanc. Les colonnes que doit nous envoyer M. le maréchal Suchet ne sont point encore arrivées ; mais nous les attendons chaque jour. Toutes les mesures sont prises et même les fonds faits dans la caisse du payeur. Un parc considérable d'artillerie était dirigé aussi de Perpignan sur Lyon, mais d'après un ordre de S. E. le ministre de la guerre, en date du 20, il doit s'arrêter à Avignon...

S. E. le ministre de la guerre a donné l'ordre de faire armer la citadelle de Valence... Les opérations de la conscription de 1815 se poursuivent de la manière la plus satisfaisante... Nouvelles

réquisitions pour le service des vivres militaires... Mais voici que l'ordonnateur de l'armée de Lyon réclame de nouveaux sacrifices. Je ferai certainement tout ce qu'il sera possible de faire... mais le zèle et la bonne volonté ne créent point ce qui n'existe pas... Ma première pensée a été de m'entourer des membres du conseil général et des principaux propriétaires les plus à la portée de Valence, afin de les entendre... je les ai en conséquence convoqués.

C'étaient parmi les membres du conseil général, MM. Plan de Sieyes, de Valence, Gailhard, de Valence, et Mortal, de Valence, Andrevon et Legentil, de Romans, Jourdan, de Tain; et parmi les propriétaires, MM. Henri Durre, de Tain, Robert de Mac-Carthy, de Lavache, de Montclar, d'Etoile, Chorier, de Valence, de Sinaud, de Livron, Pernety d'Argent, de Valence, et de Montrond, de Plan-les-Baix. Ces MM. ont été fort exacts... Nous sommes convenus d'effectuer la rentrée des denrées en nature, réclamées par l'ordonnateur... Quant au 100.000 francs, le moyen qui nous a paru présenter le moins de difficultés a été de faire aux contribuables, au nom du département, un emprunt par réquisition, remboursable lorsque l'Empereur l'ordonnera. Il sera de 4 % de la contribution foncière, de 5 % pour la contribution personnelle et mobilière, et de 10 % pour les patentes.

S'il rentre bien, cet emprunt produira au-delà de 100.000, et il a été ainsi calculé, parce que nous avons encore à faire une dépense de 135.000 francs environ pour l'habillement, le grand et le petit équipement des gardes nationales de nos deux bataillons d'activité, les taxes de remplacement qui déjà pourtant ont produit une somme de 16.000 francs ne pouvant suffire qu'aux premières avances, et d'ailleurs le département restant devoir encore au conseil d'administration du 1^{er} régiment de Toulon de 11 à 12.000 francs. Mais comment obtenir le recouvrement de sommes aussi fortes dans l'état d'épuisement où se trouve le département... et lorsque déjà les propriétaires même les plus riches se laissent saisir pour le paiement de leurs contributions... ?

L'empereur n'a certainement point de sujets plus fidèles que les habitants de la Drôme...; cependant le Moniteur du 23 semble taxer de tiédeur ce département. C'est le 27 qu'il nous est parvenu, et je n'ai pas tardé de m'apercevoir qu'il a fait ici beaucoup de peine...

Ce 25 février 1814.

A son Excellence le ministre de l'intérieur.

Monseigneur, la situation de notre département continue d'être aussi satisfaisante que le permettent les circonstances. Les brillants succès de S. M., ceux de l'armée de Lyon, l'évacuation du Mont-Blanc par l'ennemi nous remplissent d'espoir. La nouvelle des premières victoires remportées en Champagne a été reçue partout avec les démonstrations de la joie la plus vive. « Jamais, m'écrivait le sous-préfet de Nyons, en m'accusant la réception des bulletins que j'ai toujours soin de faire réimprimer et publier aussitôt que je les reçois, « jamais enthousiasme ne fut égal à celui « avec lequel la lecture en fut entendue. Les mères s'embrassaient « en pleurant de joie et les rues de Nyons retentissaient cent « fois des cris de : Vive l'Empereur ! Et comme ces bonnes nouvelles nous furent apportées le soir, la proclamation s'en fit aux « flambeaux et la ville fut spontanément illuminée. »

Tous les services de l'administration de la guerre ayant manqué à la fois, il a fallu et il faut encore y pourvoir par voie de réquisitions, tant pour les troupes stationnées que pour celles qui traversent le département. Chacun s'y prête avec empressement... Un des commissaires aux réquisitions m'écrivait dernièrement : « Je « viens d'accomplir la journée. Elle a été excellente. Il pleut du « grain, du bois, de la paille et du foin. La plupart des communes ont complété leur contingent en grains. Pas une plainte. « Pas un murmure. Quand je vois les habitants des communes les « plus éloignées accourir avec leurs denrées, à travers mille dangers que présente l'état des chemins, puis-je ne pas me glorifier « d'être Dromain ? » Les convois militaires, les transports accélérés des troupes, des caissons, des parcs d'artillerie, etc., se font aussi par voie de réquisitions...

On opère en ce moment, par ordre de S. E. le maréchal duc de Castiglione, une levée de 90 hommes et de 151 chevaux ou mulets dans le département, pour le train d'artillerie de l'armée de Lyon...

Un atelier de réparation de toutes les armes rassemblées dans ce département est formé à Valence, et déjà plus de 450 fusils de munition sont réparés... mais il est bien à craindre que nous

ne puissions pas avec ceux qui restent encore à réparer porter ce nombre à plus de 520 ou 550 au plus... Enfin, malgré les charges nombreuses et de tout genre qui ont épuisé ce département et la rareté extrême du numéraire, les contributions rentrent, lentement, péniblement, il est vrai, mais enfin elles rentrent...

Ce 21 mars 1814.

A Son Excellence le ministre de l'intérieur.

Monseigneur, V. E. apprendra avec intérêt que quatre nouvelles colonnes formant une division de 10.000 hommes, qui se rendent de l'armée d'Espagne à celle de Lyon, ont traversé ce département les 17, 18, 19 et aujourd'hui, et qu'elles y ont été accueillies partout avec la plus franche cordialité. Les habitants de Valence notamment y ont mis un véritable et touchant empressement. Chaque jour, ils sont allés spontanément attendre la troupe et l'ont ramenée chez eux, où une soupe et des rafraîchissements l'attendaient. Aujourd'hui encore, il n'y eut pas des officiers et des soldats pour tout le monde. Les transports accélérés ont de même été fournis avec la plus louable exactitude.

Ce jour-là même où Descorches annonçait au ministre que 10.000 hommes, venus d'Espagne, allaient renforcer l'armée de Lyon, il adressait aux habitants de la Drôme une proclamation pour leur signaler le voisinage de l'ennemi, relever leur courage, réveiller en eux le patriotisme et les appeler tous à la défense du pays. Un arrêté du même jour ordonnait la levée en masse. Habitants de la Drôme. L'ennemi est encore près de vous ! Chassé, il y a deux mois, des postes qu'il occupait sous les murs de Lyon, il y revient avec de nouvelles forces, avec la soif du pillage et de tous les genres de désordres qu'a rendue plus ardente une première et sanglante humiliation. Il compte aujourd'hui dans ses rangs des Russes et des Cosaques. Des Cosaques ! Ces hordes indisciplinées, qu'un génie mal-faisant semble avoir jetées sur le sol sacré de notre belle France. Déjà, il vient d'éprouver ce que peuvent et la valeur des troupes et l'habileté du général auquel est confiée la défense de Lyon... Si l'ennemi pénétrait dans ce département, il ne manquerait pas de vous parler, à vous aussi, un langage à vous ôter toute crainte de ses projets, à vous endormir dans une fausse sécurité... Interrogez les malheureux habi-

tants de Bourg; interrogez le département de l'Ain tout entier, et vous jugerez par ce qu'ils vous diront quel serait le sort qui vous attend, si l'ennemi poussait jusqu'ici son invasion... Qu'il trouve donc en tout homme un ennemi et à chaque pas un combat, s'il se montre dans le département...

Le lendemain, 22 mars, le préfet envoyait à tous les maires les plus fâcheuses nouvelles, l'ennemi venait d'entrer à Lyon et l'armée française opérait sa retraite sur Valence.

Je vous informe, M. le maire, dans la douleur la plus profonde, que la valeur la plus héroïque de nos officiers et soldats de l'armée de Lyon n'ayant pu prévaloir sur le grand nombre de l'ennemi, il a fallu lui abandonner la ville. Notre armée est en retraite de ce côté-ci et nous arrive. Déjà les corps d'avant-garde sont à Saint-Vallier, à ce que M. le maire vient de m'apprendre par l'envoi d'une ordonnance... S. E. M. le maréchal Augereau se propose d'établir, au moins momentanément, son quartier général à Valence. Son armée est de 35 à 40.000 hommes, à la subsistance desquels vous avez déjà pressenti qu'il faut pourvoir sans perdre un seul instant.

Il ordonne ensuite aux maires de faire les plus abondantes réquisitions de blé, de seigle, de bestiaux, d'avoine, de foin, etc., pour les besoins pressants de l'armée et de tout expédier à Valence immédiatement.

Le 25 mars, vu l'imminence du danger, le préfet communique à tous les maires les instructions du ministre de l'intérieur sur la conduite à tenir par les fonctionnaires et les administrés en cas d'invasion de l'ennemi. Ces instructions avaient été directement envoyées au sénateur commissaire extraordinaire de S. M. dans la 7^e division militaire. Il serait à désirer sans doute, disait le ministre, qu'imitant d'autres peuples, dans des circonstances semblables, on pût ne laisser à l'ennemi qu'une terre sans habitants. Vous jugerez s'il est permis d'attendre un tel résultat : mais au moins vous obtiendrez que toutes les familles ayant quelque aisance et pouvant vivre momentanément ailleurs que sur leur sol, le quittent lorsqu'il sera souillé par la présence de l'ennemi. Tous les fonctionnaires, préfets, secrétaires-généraux, évêques, vicaires généraux, curés des principales paroisses, receveurs, préfets, etc., devaient prouver leur horreur pour le joug étranger, même le plus

passager, en quittant leur poste et en se retirant dans l'intérieur de la France. Le préfet annonçait qu'il était résolu de se rendre d'abord à Die, si Valence était occupée, et qu'il ne sortirait du département que si l'invasion était complète (1).

Le 26 mars, le 116^e régiment d'infanterie de ligne et une partie du 32^e, au nombre d'environ 4500 hommes, commandés par le général Ordonneau, arrivèrent à Romans et occupèrent cette place ainsi que le Bourg-de-Péage. Ils étaient suivis de près par des détachements de troupes ennemies, qui s'avancèrent le même jour jusqu'à Saint-Donat. Dans la soirée du 27, Ordonneau reçut du général commandant la 7^e division, une lettre lui enjoignant d'évacuer Romans, de se porter sur la rive gauche de l'Isère et de détruire le pont, afin d'arrêter la marche envahissante des Autrichiens. L'ordre fut exécuté : à onze heures du matin, le 28, deux arches du pont de Romans, par l'explosion d'une mine, étaient renversées dans l'Isère (2). Le pont de la Roche-de-Glun, sur la même rivière, avait un sort semblable. On abandonnait ainsi à l'ennemi la rive droite.

Le 30 mars, le comte de Saint-Vallier, commissaire extraordinaire de l'Empereur, prit un arrêté pour assurer par des mesures sévères la subsistance de l'armée du duc de Castiglione, destinée à défendre le département et le midi de la France, et dont le quartier général était maintenant à Valence. Les denrées existantes chez les particuliers, portait cet arrêté, non nécessaires à leur subsistance, et la moitié au plus de l'excédant de leurs besoins, sont mises à la disposition de M. l'Ordonnateur en chef de l'armée de M. le duc de Castiglione, par l'intermédiaire de M. le préfet et de MM. les sous-préfets, qui devront d'abord en faire la demande aux particuliers chez lesquels les denrées seront trouvées, et, dans le cas de refus de leur part de les livrer, elles seront mises de suite en réquisition et versées dans les magasins. Quelques dé-

(1) Archives de la Drôme. Proclamations, affiches imprimées, etc.

(2) SABLIERE-DESHAYES. Précis des événements qui ont eu lieu à Saint-Donat. A Valence, Marc Aurel. s. d. (in-8^e, 20 pp.). — LAMBERT. Procès-verbal des principaux événements qui se sont passés à Romans depuis le 26 mars jusqu'au 24 avril 1814. A Valence, Marc Aurel, 1814, in-8^o 44 pp. — DOCHIER. Récit de ce qui s'est passé dans la ville de Romans depuis l'entrée jusqu'au départ des Autrichiens du département de la Drôme. Valence, Marc Aurel. 1814, in-8^e, 19 pp.

sordres s'étant produits dans les campagnes, par le fait de certains soldats qui s'étaient livrés à la maraude, le préfet transmet, le même jour, aux maires un avis de nature à tranquilliser les populations. S. E. le maréchal entend que l'armée, loin de fatiguer et de mettre à contribution les citoyens, les protège et n'exige que ce que lui accorde les règlements; mais pour que son intention bien prononcée à cet égard puisse être remplie, il faut que les autorités locales, les habitants s'y prêtent franchement et de tous leurs moyens, non seulement en résistant aux réquisitions illégales qui leur seraient faites et en portant sur le champ leurs plaintes à l'officier ou sous-officier de gendarmerie le plus voisin, mais encore en faisant arrêter et conduire devant M. le colonel Jame-ron, grand-prévôt de l'armée, tous les maraudeurs ou hommes isolés.

Quelques jours après, le 5 avril, le préfet transmettait aux sous-préfets et aux maires le dernier bulletin, signé MARIE-LOUISE et faisant connaître la situation de l'armée impériale au 29 mars. Le quartier-général de l'empereur était alors à Troyes. Mais dans les deux jours suivants, de graves événements venaient de s'accomplir : le 31 mars 1814, les coalisés étaient entrés à Paris. Descorches annonce aux autorités du département ce grand malheur.

Je vous transmets, messieurs, le duplicata du dernier bulletin qui n'a pu paraître dans les journaux de Paris. L'empereur qui avait porté son quartier général à Troyes le 29 mars, s'est dirigé à marches forcées par Sens sur la capitale. Sa Majesté était le 31 à Fontainebleau, mais elle a appris que l'ennemi arrivé 24 heures avant l'armée française, a occupé Paris, après avoir éprouvé une forte résistance qui lui a coûté beaucoup de monde. Les corps des ducs de Trévise, de Raguse, et celui du général Compans, qui ont concouru à la défense de la capitale, se sont réunis entre Essonne et Paris, où Sa Majesté a pris position avec toute l'armée qui arrive de Troyes. L'occupation de la capitale par l'ennemi est un grand malheur sans doute ; il affligera profondément tous les cœurs vraiment français ; cependant il ne faut pas en concevoir d'alarmes : la présence de l'Empereur, avec son armée, aux portes de Paris, empêchera l'ennemi de se porter à des excès dans une ville populeuse qu'il ne saurait garder sans rendre sa position très dangereuse... S. M. l'impératrice, les Rois, les grands dignitaires...

se sont portés sur la Loire, où le centre du gouvernement s'établit. Vous emploierez, messieurs, tout le zèle qui vous anime pour rassurer les esprits... A toutes les époques, ce département se distinguait par son bon esprit, par le sentiment de l'honneur national... S. E. M. le maréchal duc de Castiglione est parmi nous avec son armée. Il nous a sauvés jusqu'ici; il continuera de nous sauver encore des dangers qui nous menacent... Que chacun concoure à repousser le joug humiliant que l'on voudrait nous imposer et que le sang français qui coule dans nos veines ranime tous les courages, soutienne et agrandisse toutes les pensées.

Ces lignes attristées ne laisseraient-elles pas soupçonner déjà que le préfet de la Drôme n'avait plus grand espoir dans le résultat de la lutte? Il n'aurait du reste pas été le seul à considérer la cause impériale comme perdue. On ne tarda pas à apprendre que le 1^{er} avril, une proclamation du conseil municipal de Paris venait de donner le premier signal de la défection, que le 2 le sénat prononça la déchéance de Napoléon, et que le 3, la cour de cassation s'empressa d'y donner son adhésion. Un gouvernement provisoire avait été constitué. Il envoya le 3 une adresse à tous les préfets pour les inviter à se réunir à lui, afin de procurer de toutes manières le rétablissement de la paix; l'adresse est accompagnée du Récit de ce qui s'est passé à Paris depuis le 28 mars jusqu'au 3 avril. Descorches se décide le 13 à publier ces documents, dans lesquels le pouvoir de Napoléon est déclaré illégitime et la folle ambition d'un homme signalée comme l'unique cause des malheurs de la France. Enfin le 16, dans un manifeste aux habitants de la Drôme, dans lequel il insère la fameuse proclamation d'Augereau à ses soldats, il annonce la chute de l'Empire, le nouveau pacte constitutionnel décrété par le sénatus-consulte du 6 du courant, qui doit être soumis à l'acceptation du peuple français, juré et signé par Louis-Stanislas-Xavier, lorsque ce dernier sera proclamé roi des Français. Il invite ses administrés à se réjouir du retour des Bourbons, qui va ouvrir pour la France, après tant d'années de deuil et de souffrances, une ère de paix et de prospérité. Ce manifeste était en somme sage et modéré: il contrastait vivement avec l'indigne et odieux langage d'Augereau. Soldats, disait le maréchal, le sénat, interprète de la volonté nationale lassée du joug tyrannique de Napoléon Bonaparte, a prononcé le 2 août sa déchéance et

celle de sa famille. Une nouvelle constitution, monarchique, forte et libérale et un descendant de nos anciens rois remplacera Bonaparte et son despotisme... Bonaparte lui-même a, par un acte de Fontainebleau, le 11 avril, abdiqué pour lui et ses héritiers, les trônes de France et de l'Italie. Soldats, vous êtes déliés de vos serments ; vous l'êtes par la nation en qui réside la souveraineté. Vous l'êtes encore, s'il était nécessaire, par l'abdication même d'un homme qui, après avoir immolé des millions d'hommes à sa cruelle ambition, n'a pas su mourir en soldat. La nation appelle Louis XVIII...

Le préfet et le maréchal avaient parlé. Qu'allait dire l'évêque ? Adulateur de l'empire, Bécherel avait si souvent célébré les victoires de Napoléon et fait du héros de la France une sorte de demi-Dieu, qu'on attendait, non sans quelque curiosité, en quels termes il allait saluer le retour des Bourbons. Habitué à se ranger du côté du plus fort, il suivit encore cette ligne de conduite et se rallia avec empressement à la Restauration. Le 17 avril, il écrivait aux curés de son diocèse : La dynastie des Bourbons est rendue à la France. Le retour de la paix signale cet heureux évènement. Dans la joie dont mon cœur est rempli, j'ai fait la déclaration ci-jointe, au nom de mon chapitre et clergé ; je l'ai transmise au gouvernement provisoire, comme un témoignage public de l'unité de nos sentiments et de notre commune allégresse. Bientôt j'espère vous indiquer un tribut solennel de la reconnaissance publique : en attendant, vous rétablirez le nom de Louis, notre roi, dans le canon de la messe...

Déclaration de M. l'Evêque de Valence, de son chapitre et clergé.

Nous, évêque de Valence, vicaires généraux, chanoines, curés et membres du clergé de Valence, tant en notre nom qu'au nom de tout le clergé du diocèse, déclarons unanimement que nous nous félicitons de voir la dynastie des Bourbons rétablie sur le trône de Saint-Louis, et que nous reconnaissons, dans cet heureux évènement, le garant de la paix et de la félicité publiques ; que c'est avec la plus tendre et la plus vive allégresse que nous voyons le chef auguste et saint de l'Eglise rendu aux larmes, aux prières et à la vénération de l'Eglise universelle... (1).

(1) Collection des mandements de M^{rs} Bécherel. Archives de la Drôme, V. 54, — et Bibliothèque du Grand-Sém. de Romans.

Nous lisons dans le MONITEUR UNIVERSEL (n° du mardi, 26 avril 1814) :

Valence, ce 19 avril 1814. Hier, à onze heures du matin, les maires réunies de Valence et de Bourg-lès-Valence, accompagnées des membres du Tribunal et d'une foule de notables des deux communes, sont sorties de l'hôtel de ville escortées d'un piquet de gendarmerie et précédées par un autre piquet du premier régiment de hussards, par un détachement de la garde nationale ayant sa musique et par plusieurs jeunes gens à cheval, ont proclamé la charte constitutionnelle dans tous les carrefours et places publiques de cette ville de Valence et Bourg-lès-Valence. A chaque proclamation, les cris de Vive le Roi ! se faisaient entendre de toutes parts. Un instant avant le départ, un drapeau blanc a été remis à ces jeunes gens, aux acclamations unanimes de Vive Louis XVIII ! Vivent les Bourbons ! Une foule considérable suivait le cortège et manifestait la joie la plus vive.

Le cortège s'est rendu chez M. le maréchal Augereau, et MM. les maires lui ont présenté leur adhésion aux actes du sénat et du gouvernement provisoire, qu'il s'est chargé de transmettre au gouvernement. Il serait difficile de peindre l'enthousiasme qu'a excité dans toute la ville la nouvelle de l'heureux changement qui vient de s'opérer. Dans la soirée, toute la ville a été illuminée, et M. le Maire de Valence a publié la proclamation suivante :

Habitants de Valence ! La France entraînée vers sa ruine, malgré le courage brillant de nos braves frères d'armes, était menacée de perdre jusqu'à son nom, lorsque Dieu propice et protecteur a fait luire sur nous un nouveau jour. A sa voix, les étrangers que nous croyions avoir tant à redouter, ne nous ont plus présenté que des amis, cherchant à verser le baume sur nos plaies. Nos cœurs opprimés se sont dilatés. Un cri universel s'est fait entendre : Rappelons le véritable père des Français, Louis XVIII. Il est le gage de notre bonheur et de la paix continentale. Vive le Roi !

Ce fut le 20 avril qu'eut lieu à Die la reconnaissance officielle et solennelle de Louis XVIII. Les membres du conseil d'arrondissement, réunis pour la circonstance, votèrent l'adresse suivante au gouvernement provisoire. Ils se mirent en frais de rhétorique, comme on va le voir.

Une tyrannie artificieuse nous enchaînait à ses volontés. Dans son mépris pour les hommes, elle exigeait arbitrairement leurs biens, sous prétexte de leur défense politique. La guerre était à ses yeux leur état naturel. La génération entière était organisée en victime pour le sacrifice annuel et le bouleversement du monde. Des armées étaient immolées pour des entreprises perfides et des projets insensés. L'éducation despotiquement dirigée vers ce seul but pervertissait les sentiments et les habitudes. Dans tout, le mensonge opprimait la vérité. La pensée même semblait asservie dans les entraves de la censure. Des prodigalités sans mesure, des récompenses corruptrices liaient cet assemblage de moyens odieux, étayé sur le plus criminel de tous, la haine d'extermination jurée aux héritiers du trône dans le sang des Condé. Politique affreuse, qui intéressait au maintien de la tyrannie, par la seule crainte des vengeances, une nation qui s'était égarée dans l'ivresse d'une liberté qu'elle n'avait pas su goûter sans excès.

Les lois éternelles de l'ordre ont amené le terme de tant de maux. Leur masse accrue s'est écroulée sur son auteur. La tyrannie succombe. Quel calme miraculeux succède en un jour aux horreurs de la guerre ! Quels transports de joie retentissent au lieu du bruit terrible des combats ! Gloire et reconnaissance éternelles à ces souverains magnanimes, qui ont uni leurs armes pour le bonheur des nations et la paix de l'Europe, à ces mandataires courageux qui les premiers se sont élevés contre la tyrannie, à ces guerriers français que l'honneur éclairé rallie à la patrie et au prince légitime.

Et nous que rien ne peut acquitter envers ces étrangers généreux, tâchons du moins d'exprimer combien nous sentons le prix de leurs bienfaits. On nous faisait redouter en eux des conquérants irrités, des politiques destructeurs : ce sont des sages, dont les trophées s'élèvent et reposent sur le bonheur des nations et l'harmonie des gouvernements. Ils viennent en armes, mais pour briser nos fers et rétablir notre liberté sur des bases naturelles, que le despotisme et l'anarchie méconnaissent ou détruisent, l'amour des peuples et la constitution de l'Etat. La paix, la paix est cimentée au dedans et au dehors par l'heureuse réunion de tous les vœux sur l'objet chéri qui seul pouvait les concilier : la dynastie française nous est rendue ! Etc. (1).

(1) *Archives de M^{me} de Félins, à Die.*

Nos Diois, s'il fallait s'en tenir à ces discours de rhétoriciens, sembleraient se consoler aisément des défaites et des humiliations de l'occupation étrangère. Il est vrai qu'en 1814, ils ne virent point l'armée autrichienne s'aventurer jusque dans leurs montagnes ; ils ne connurent que par les journaux et les écrits du temps les malheurs éprouvés par les habitants de Romans. On trouvera quelques détails sur le séjour des Autrichiens dans le nord du département et sur d'autres sujets intéressants dans une relation sur l'état de la Drôme, adressée par le préfet Descorches au comte Beugnot, qui la lui avait demandée par ordre de S. A. R. Monsieur. Nous en reproduisons les principaux passages.

Valence, ce 22 avril 1814... En ne faisant remonter mes calculs qu'à l'année 1813, le département de la Drôme a fourni jusqu'ici aux armées environ 7.500 hommes, tant conscrits que cavaliers d'offrande, gardes d'honneur, gardes nationaux en activité, etc. Encore ne comprends-je, dans cette évaluation, ni les enrôlements volontaires, ni les déserteurs et réfractaires, que je suis parvenu à faire rejoindre, évitant au département la colonne mobile, et cependant on n'a toujours compté que la Drôme n'avait qu'une population de 253.000 âmes, qui se réduisait à moins de 247.000 en retranchant les militaires aux armées. La proportion est énorme et l'eût été bien davantage sans mes temporisations, mes observations, puisque si nous eussions complété le contingent de la levée des 300.000 hommes, celui de la conscription de 1815, des bataillons d'activité des gardes nationales décrété le 6 janvier, des bataillons de levée en masse, etc., le nombre des hommes fournis se fût porté à près de 13.000. Mais je n'ai cessé de faire des réclamations, d'adoucir autant qu'il était en moi les mesures que j'étais chargé d'exécuter, et par dessus tout de gagner du temps, parce qu'il a toujours été dans ma pensée que la crise où nous nous trouvions ne pouvait guère se prolonger, et qu'avec le temps j'évitais bien des maux. C'est ainsi que le décret du 26 février, relatif aux bataillons de la levée en masse, n'a point été exécuté dans ce département, ayant pris sur moi de suspendre entièrement cette exécution, même après les ordres formels que me réitérèrent les ministres en réponse à mes vives représentations, et en m'envoyant ici un général chargé de presser l'organisation de cette levée.

Je me suis rendu aussi très facile, beaucoup plus que ne le per-

mettaient les instructions générales, pour les remplacements, les substitutions, comme dans l'opération des gardes d'honneur, j'ai éloigné tout acte de contrainte et ai rempli en entier le contingent par des inscriptions volontaires, nonobstant les vives instances qui m'étaient faites pour des désignations d'office. J'ai pris, en outre, une mesure d'indulgence à laquelle le conseil de recrutement, je lui dois cette justice de le dire, s'est bien prêté. Nous suspendions le départ des conscrits qui prouvaient, par des certificats de leur municipalité, qu'ils étaient les indispensables soutiens de leurs familles, et ces suspensions s'étant prolongées jusqu'ici, voilà ces conscrits libres, au moyen des décrets bienfaisants du gouvernement provisoire.

Mais malgré tous ces ménagements, les levées successives ont été et ne pouvaient en effet manquer d'être bien désastreuses. Elles ont tellement épuisé le département en hommes propres au service militaire, que pour la garde nationale même, qui exige cependant la réunion de moins de qualités physiques que la conscription, on avait dans les derniers temps beaucoup de peine à trouver un homme valide sur trois et quatre, quelquefois cinq d'appelés. Ce qui restait n'était, pour ainsi dire, que le rebut de la population. Aussi le labourage, les ateliers manquent-ils partout de bras.

Le département n'est pas moins épuisé sous les autres rapports. Il est réduit à une détresse et à un dénûment véritablement extrêmes. On le conçoit aisément, lorsqu'on sait qu'à toutes les charges que nous supportons depuis longtemps, sont venues se joindre, depuis quatre mois, les réquisitions de toutes espèces, en grains, en argent, etc., au moyen desquelles il a fallu soutenir les différents services de l'administration de la guerre, qui tous ont manqué à la fois... c'est une dépense d'autant plus forte que les passages de troupes ont été continuels...

D'autres causes, non moins puissantes de cette détresse, sont l'occupation par les troupes des alliés de nos cinq meilleurs cantons de la rive droite de l'Isère, qui sont dans les temps ordinaires comme le grainier du département, la retraite ici de M. le maréchal Augereau et de son armée, le poids énorme qui résulte pour les autres cantons des réquisitions nombreuses et de tous genres, pour les besoins de cette armée, réquisitions telles que l'on n'aperçoit pas comment, si le gouvernement ne vient à notre secours et si des

grains ne descendent point par le Rhône, on pourra arriver à la moisson, sans éprouver les horreurs de la famine...

Depuis plusieurs jours une partie de l'armée nous a quittés. Il en part journellement encore quelques colonnes, parce que l'administration militaire elle-même a reconnu que nous sommes à bout de voie. Nous le sommes surtout pour le foin et l'avoine; ils sont entièrement épuisés... Les contributions n'ont presque rien produit depuis près d'un mois... Les caisses sont vides. Le peu qu'il y avait, M. le sénateur, comte de St-Vallier, commissaire extraordinaire, a dû avant de quitter ce département pour retourner à Paris, le faire verser dans la caisse de l'armée, sauf une somme insignifiante de 6.000 francs, qu'il a laissée pour payer uniquement les menues dépenses se rattachant au service militaire... La plupart des fonctionnaires n'ont rien touché de leur traitement de 1814, et il est dû à plusieurs services des sommes assez fortes sur 1813. Celui des prisons ne se fait plus que par réquisitions, les fournisseurs faute de paiement n'ayant pas voulu le continuer. Tous les hospices sont également aux abois. Il est dû à plusieurs des sommes très considérables, tant pour les journées des militaires malades que pour les enfants abandonnés.

Des maux qui pèsent sur ce département, par suite des circonstances d'où nous sortons, un des plus sensibles est la destruction du beau pont de l'Isère sur la grande route de Lyon à Marseille qui a été entièrement brûlé par ordre de S. E. le maréchal Augereau, dans sa retraite de Lyon ici, et par les mêmes ordres, la destruction aussi de deux arches du pont en pierre de Romans. C'est un coup véritablement désastreux porté au commerce du midi en général, et en particulier au département de la Drôme. M. l'ingénieur en chef va bien s'occuper des travaux provisoires pour rétablir le passage, mais de longtemps nos moyens ne nous permettront de reconstruire ces ponts tels qu'ils étaient.

A cet état de souffrances que je viens de raconter et qui s'applique à tout le département, se joignent les souffrances particulières du bourg de St-Donat et de la ville de Romans. Dans les premiers jours de l'occupation de la rive droite de l'Isère par les Autrichiens, et après que le détachement venu à Romans s'en fut retiré, le commandant français sur la rive gauche fit faire sur St-Donat une reconnaissance que les suites ont prouvé être bien

imprudente. Elle surprit un détachement de 50 à 60 hussards autrichiens et le fit prisonnier. Deux jours après, une nouvelle reconnaissance plus forte fut poussée dans cette même direction. Elle rencontra des forces supérieures contre lesquelles elle se battit avec beaucoup de valeur, mais auxquelles il fallut qu'elle cédât. St-Donat et Romans furent repris. On s'y battit dans les rues, et les troupes autrichiennes, croyant que la première reconnaissance n'avait surpris les 50 ou 60 hussards de Saint-Donat que parce qu'elle avait été conduite, dirigée par les habitants, arrivèrent avec les dispositions les plus défavorables et les plus animées. Les deux communes souffrirent extrêmement. Plusieurs maisons furent brûlées, et il ne s'agissait pas moins, assure-t-on, que d'incendier la ville de Romans tout entière. Les chefs se rendirent cependant aux prières, aux pressantes sollicitations des autorités locales, de quelques notables citoyens. Ils se laissèrent fléchir, mais le pillage fut permis pendant plus de vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures de pillage ! Quelle horrible situation ! On le sent beaucoup mieux qu'on ne l'exprime. Des meurtres, des viols furent commis, et même, durant deux ou trois jours après ces scènes de deuil et de désolation, le soldat arrêtait et fouillait les habitants dans les rues.

Ces détails m'ont été donnés par un député de la ville de Romans qui est venu m'apporter hier la délibération dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie sous le n° 2 et sur laquelle j'appelle votre attention particulière. Elle démontre l'impossibilité absolue où se trouve cette ville de payer ses contributions. J'ai répondu d'une manière aussi tranquillissante que possible et n'ai pas craint d'assurer que S. M., dans sa bienfaisance et sa justice, approuverait la suspension de toute poursuite envers les malheureux habitants de Romans...

Le préfet de la Drôme avait promulgué le 19 un arrêté du gouvernement provisoire en date du 4, qui enjoignait de supprimer, d'effacer partout où ils pouvaient exister, les emblèmes, chiffres et armoiries qui avaient caractérisé le gouvernement de Bonaparte. Ce n'était point aux particuliers qu'incombait le soin de faire ces suppressions : les sous-préfets et les maires avaient seuls le droit de donner des ordres dans ce sens. Enfin, pour bien marquer qu'il se séparait du régime déchu, Descorches abandonna son titre de baron de l'Empire, et dans toutes les pièces émanées de la préfec-

ture, reprit son nom et sa qualité nobiliaires d'avant la Révolution: il signa le marquis d'Escorches.

VI

Mais il ne suffisait pas de faire disparaître des aigles et des drapeaux pour arracher du cœur des populations de la Drôme le culte de Napoléon et cette sorte de compassion affectueuse que toute âme bien née ressent pour la victime de quelque grande infortune. Le peuple qui versait son sang sur les champs de bataille, sans autre récompense que celle de pouvoir se dire d'ajouter quelque chose à la gloire de la patrie, demeura plus fidèle à l'empereur que ses chefs, tous désireux de conserver les richesses et les honneurs dont les avait comblés l'ancien maître, aujourd'hui malheureux. Dans notre département, les neuf dixièmes de la population, tout en souhaitant ardemment la cessation de la guerre, voyaient avec une douleur profonde la chute de l'Empire et le retour des Bourbons. Le 24 avril, en traversant notre département pour gagner l'île d'Elbe, Napoléon put encore entendre les cris de Vive l'Empereur ! et s'ils ne furent pas plus nourris, plus éclatants, c'est que l'étonnement, la crainte paralysaient les bonnes volontés et enchaînaient les langues. En traversant Valence, Napoléon rencontra le maréchal Augereau. L'empereur qui ne connaissait pas sa proclamation, mais qui connaissait sa triste campagne, ne lui fit cependant aucun reproche, l'accueillit avec une familiarité indulgente et l'embrassa même en le quittant (1).

(1) THIERS, t. XVII, p. 833. — La Biographie des hommes vivants (Paris, 1816, in-8°, t. I, p. 140), ouvrage très royaliste, raconte ainsi l'entrevue de Napoléon et d'Augereau, à Valence : Lorsque Bonaparte se rendant à l'île d'Elbe traversa le département de la Drôme, il rencontra le maréchal Augereau près de Valence. L'ex-empereur et le maréchal descendirent de voiture. Napoléon ôta son chapeau et tendit les bras à Augereau, qui l'embrassa, mais sans le saluer. « Où vas-tu, comme ça, lui dit Bonaparte en le prenant par le bras. Tu vas à la cour ? » Il allait à Lyon. Ils marchèrent près d'un quart d'heure ensemble en suivant la route de Valence. L'ex-empereur fit au maréchal des reproches sur sa conduite, il lui dit : « Ta proclamation est bien bête ; pourquoi des injures contre moi ? Il fallait simplement dire : le vœu de la nation s'étant prononcé en faveur d'un nouveau souverain, le devoir de l'armée est de s'y conformer. Vive le Roi ! Vive Louis XVIII ! » Augereau se mit à

Ce fut le 24 avril, à deux heures et demie du soir, que Napoléon traversa Valence, ville qui lui rappelait les souvenirs de sa jeunesse. On avait usé d'un certain stratagème pour prévenir les manifestations, trop enthousiastes, que le peuple semblait disposé à faire à l'arrivée de l'Empereur. Vers une heure, un postillon venu à franc étrier annonça que la voiture impériale s'était cassée, en sortant du bac à traile, servant à traverser l'Isère, et qu'il faudrait bien au moins deux heures pour la racommoder; les innombrables curieux se dispersèrent, dans la pensée de revenir bientôt stationner le long de la route; mais un quart d'heure à peine après l'arrivée du postillon, Napoléon traversait les faubourgs, escorté par un escadron de chasseurs autrichiens. Les personnes qui furent assez heureuses pour le voir passer, l'acclamèrent en criant : Vive l'Empereur ! On empêcha ses voitures de relayer à la poste, qui se trouvait dans le faubourg Saunière, les chevaux de rechange ayant pris les devants et se trouvant à deux kilomètres plus loin.

Un écrivain contemporain, Jean Guerre-Dumolard, qui a laissé une histoire de la Campagne de Lyon et du Midi en 1814 et en 1815 (Lyon, 1816, in-8°), nous donnerait l'explication de ces mesures d'extrême prudence, qui furent prises lors du passage de l'Empereur dans le chef-lieu du département. Il affirme tenir de bonne source que du 10 au 13 avril 1814 des agents secrets étaient déjà arrivés au quartier général de Valence, pour travailler les troupes en faveur de Napoléon, qu'on supposait ne devoir être accompagné, sur la route de l'exil, que par les commissaires des grandes puissances. L'Empereur devait révoquer son abdication, prendre le commandement de l'armée d'Augereau, se réunir aux 30.000 hommes avec lesquels le prince Eugène venait de résister aux Autrichiens, en Lombardie, faire ve-

tutover Bonaparte. il lui fit à son tour d'amers reproches sur son insatiable ambition, à laquelle il avait tout sacrifié, même le bonheur de la France. Ce discours fatigant Napoléon, il se retourna avec brusquerie du côté du maréchal, l'embrassa. lui ôta son chapeau et se jeta dans sa voiture. Augereau, les mains derrière le dos, ne déranger pas sa casquette ; et seulement lorsque son ancien maître fut remonté dans sa voiture, il lui fit un geste méprisant en lui disant adieu. En se retournant, il fit un salut très gracieux aux commissaires qui accompagnaient Bonaparte.

nir à lui les 70.000 hommes commandés par Soult et Suchet dans le Sud-Ouest et le Sud de la France, et recommencer une guerre à outrance. Ce plan ne fut pas tellement tenu secret que les alliés ne pussent en avoir connaissance. De Paris, un officier envoyé à Augereau pour lui dire de se tenir sur ses gardes, arriva le 20 avril à Valence, et le maréchal, de concert avec le prince de Hesse, aurait appelé à Valence deux bataillons d'infanterie et une division de cavalerie autrichiennes, pendant qu'il donnait des ordres pour disperser, dans les villages voisins et au-delà du Rhône, les troupes françaises qui se trouvaient dans la ville.

Quoi qu'il en soit, la voiture de l'Empereur, suivie de cinq ou six autres, arriva le même jour, 24 avril, à Montélimar, vers six heures du soir, et entra seule dans la cour de l'hôtel de la Poste, tenu alors par M. Chabaud. Napoléon, dit M. de Coston, monta rapidement dans l'appartement qui lui était destiné, en passant au milieu des curieux et en saluant les dames avec prévenance. On lui servit un souper préparé par son cuisinier : pendant le repas, il fit appeler le sous-préfet, Gaud de Roussillac, avec lequel il eut un entretien qui dura près d'un quart d'heure. Il était préoccupé de l'accueil qu'il allait recevoir dans le Midi, car il avait été prévenu que les habitants d'Avignon voulaient lui faire à craindre de la part de ces populations exaltées, comme le montrera bientôt l'assassinat du maréchal Brune. Napoléon s'entre tint ensuite quelques instants avec trois officiers en retraite qu'il questionna sur leurs campagnes : c'étaient Kretilly, ancien capitaine, garde général des forêts, qui jouera un rôle pendant les Cent Jours; le capitaine Pellapra, et Ragot (de la Lorraine), sous-inspecteur des forêts.

L'Empereur repartit le soir même, à neuf heures. Tout le monde jusqu'ici avait respecté cette grande infortune. A Montélimar, seule une dame, appartenant à ces familles qui n'ont rien appris et rien oublié, se permit de crier : A bas le tyran ! Mal lui en prit, car elle se vit aussitôt administrer, par un brave militaire, nommé Imberton, une leçon de politesse qu'elle ne dut oublier de sa vie. A Donzère, une des glaces de la voiture impériale fut brisée par une pierre, que lança un habitant du lieu, dont

le fils avait été tué à l'armée. Napoléon parvint à Avignon à sept heures du matin, le 25 avril (1).

Comme son ami Descorches, l'évêque Béchereau s'était rallié, avons-nous dit, au nouveau régime et ça n'avait pas été sans quelque sourire qu'on l'avait entendu parler de la joie dont son cœur était rempli de retour de la famille royale. Il n'était point au bout de ses épreuves. Voici que le 13 mai, le ministre des cultes, tout en lui transmettant une lettre close de S. M. pour prescrire un *Te Deum* dans toutes les églises de son diocèse, en action de grâces du rétablissement de la dynastie des Bourbons, lui trace à peu près le canevas du mandement qu'il ne doit pas manquer de lancer à cette occasion. Il rappelle la cérémonie auguste qui a eu lieu à Notre-Dame et à laquelle le roi assistait : quatre cent mille français, les yeux baignés de larmes, disait le ministre, ont suivi le fils de St-Louis et la fille de Louis XVI jusqu'au pied des autels, dans cette respectable basilique qui a reçu depuis tant de siècles les vœux et les prières de nos pères. Un Roi de France est entré dans Notre-Dame... Rien, monsieur l'Evêque, ne peut rendre le sublime tableau de la fille de Louis XVI, tremblante de ses souvenirs et de ses douleurs au pied des autels du Dieu qui pardonne, baignant de ses larmes le pavé du temple, invoquant ce Dieu pour les Français, pour tous les Français qu'elle a retrouvés ; ange que le malheur avait comme élevé au-dessus de la terre, et qui semblait descendu du ciel, pour réconcilier la France avec les mânes de son auguste père et avec la vertu.

Que n'a-t-il été donné à tous les Français de contempler ce tableau ! Mais vous pourrez, monsieur l'Evêque, le retracer aux fidèles de votre diocèse, et reproduire, au moins, dans la cérémonie solennelle que le roi prescrit, le triomphe de la religion, de la

(1) Sur le passage de Napoléon dans la Drôme, on peut consulter : DE COSTON. Passage de Napoléon dans la Drôme en 1814 et campagne du duc d'Angoulême en 1815. Lyon, 1890, in-8°, 35 pp. (C'est un tirage à part de l'Hist. de Montélimar, t. IV. ch. VIII. On sait que ce 4^e volume qui s'achevait au moment même de la mort de l'auteur et qui est imprimé, n'a pu encore voir le jour, la famille de M. de Coston ne voulant se créer des embarras, en livrant à la publicité un volume rempli d'anecdotes et de détails par trop piquants. Il faut laisser passer la génération actuelle — GUERRE-DUMOLARD. Campagne de Lyon et du Midi en 1814 et en 1815. Lyon, 1816, in-8°, p. 129. — FABRE. De Fontainebleau à l'île d'Elbe. Paris, 1887, in-8°. — HOUSSAY, 1814, Paris, 1899, in-12. p. 637.

France et de la paix sur les illusions cruelles qui nous ont si longtemps égarés. Jamais trop de voix ne monteront vers le ciel pour le remercier de ce grand changement. En vain en cherchions-nous les causes dans les froids calculs de la politique ou des combinaisons mondaines ; tout ici a été grand, admirable, inespéré. Il faut y reconnaître le doigt de Dieu et s'écrier avec le prophète : Hoc factum est à Domino !

Le roi désire, monsieur l'Evêque, qu'à cette occasion, comme dans toutes celles où se manifeste la protection de Dieu pour la France, vous fassiez entendre votre voix au milieu du troupeau qui vous est confié. Il est temps que la chaire évangélique reprenne son ancienne et sainte liberté et qu'elle reconnaisse dans les prélats de France les successeurs des Bossuet, des Massillon, des Bourdaloue, de ces illustres apôtres qui inflexibles dans leur morale autant qu'excellens par leur génie et invariables comme la foi même, ont toujours tenu le même langage aux rois et aux peuples, et les ont également cités au tribunal de Celui qui juge les justices.

N'y a-t-il pas une certaine pointe d'ironie dans cette leçon donnée de haut par le ministre aux évêques de l'Empire, quand il leur dit qu'il est temps de renouer la chaîne des traditions, de se montrer inflexibles dans la morale, invariables comme la foi, c'est-à-dire avant tout et toujours royalistes ? Quoi qu'il en soit, le vieil évêque de Valence (ou peut-être un de ses vicaires généraux) se mit aussitôt à l'œuvre et faisant appel à l'Écriture et à la rhétorique, publia le 20 mai le mandement ordonné par la cour. Quelques lignes de cette curieuse pièce suffiront pour en indiquer le ton.

M. T. C. F., ils sont enfin arrivés pour nous ces jours que Tobie, dans les accents prophétiques de sa reconnaissance, promettait à Jérusalem : Jérusalem, citée chérie de Dieu, confessez le Seigneur... afin que votre tabernacle soit rétabli, que vos enfants captifs soient rendus à votre amour et que votre joie se perpétue de siècle en siècle...

Après vingt-cinq ans d'incertitudes et d'orages, la barque de Pierre agitée par tous les vents était en proie à toute la rage des enfers ; le vaisseau de l'Etat, battu par la plus affreuse tempête, était menacé du plus triste naufrage ; le sein de notre patrie dé-

chiré, ses enfants perdus, la guerre portant partout la désolation, la mort couvrant d'un voile funèbre cette terre devenue un vaste tombeau ; toutes les calamités se débordant sur elle comme un torrent impétueux, irrité par d'inutiles efforts, la tempête grossie de toutes les exhalaisons de l'impiété, de l'erreur et du crime, la religion dans les fers ne pouvant plus faire entendre à ses enfants que la voix de ses soupirs et de ses larmes...

Dans cet état déplorable, nos regards ne se détachaient du ciel que pour se porter vers cette famille auguste et chérie que huit siècles de gloire et de bienfaits rendirent l'instrument nécessaire de notre prospérité. Tous les cœurs et bientôt toutes les voix ne cessaient de répéter avec Benadad : La bonté fait le caractère des rois d'Israël ; approchons-nous de notre monarque et notre salut est assuré.

Oui, Français, votre salut est assuré. Ce retour, cette tendre confiance apaisent le ciel. Le jour de toutes les espérances vient de luire sur nous. Déjà ses rayons dissipent cette épaisse fumée sortie, selon l'Apocalypse, du puits de l'abyme pour obscurcir le soleil... Déjà la voix menaçante du Seigneur s'est fait entendre. L'instrument de sa colère est brisé ; l'impie, comme parle le prophète, est disparu comme la poussière qu'emporte le vent... Aux accents plaintifs de la douleur succèdent les transports de la reconnaissance et de l'allégresse. Le Trône de St-Louis sort de ses ruines... (1).

On ne peut qu'éprouver un sentiment pénible en voyant un ministre de la religion oublier ainsi sa propre dignité, et, naguère prodigue de viles flatteries à l'Empereur, ne point lui ménager l'outrage, aux jours de l'infortune. Mais, il faut bien le dire, en voulant faire de ses évêques les instruments de son pouvoir, Napoléon ne les avait-il pas lancés lui-même dans la mêlée de la politique humaine, et pouvait-il dès lors s'étonner d'en être abandonné, lorsque l'intérêt leur disait de servir un autre maître ? Le préfet Descorches ne se montra pas plus fidèle au malheur, et, comme un

(1) Mandement de Mgr l'évêque de Valence, précédé d'une lettre close de S. M. et de la lettre d'envoi du ministre provisoire de l'intérieur et des cultes. Valence. Montal. in-8°, 14 pp. — Le dimanche 22 mai, un *Te Deum* fut chanté à la cathédrale, en action de grâces du retour des Bourbons.

fonctionnaire soucieux de garder sa place, il ne manqua aucune occasion d'encenser la nouvelle idôle, oubliant ce qu'il avait écrit et dit jusqu'à présent. Ayant à promulguer dans la Drôme le traité que le roi venait de signer avec les alliés et qui faisait perdre à la France les résultats obtenus par vingt ans de combat, il adressait, le 23 juin, aux habitants du département une proclamation qui débutait ainsi :

Habitants de la Drôme !

Depuis plus de trois mois, le génie destructeur des combats a cessé de présider aux destinées de la France. La paix est enfin venue sur les traces de Louis XVIII nous consoler de nos maux, et le traité qui nous assure les bienfaits de cette paix, aussi désirée que nécessaire, est signée depuis le 30 mai.

La joie et l'espérance ont dilaté nos cœurs, et dans le département de la Drôme, comme sur tous les points de la France, la bonté magnanime, la profonde sagesse du roi qui, secondé si puissamment par la générosité des souverains alliés, rétablit notre belle patrie à la place qui lui est dûe en Europe, ont excité les plus vifs transports de notre reconnaissance... (1). *La veille, 22 juin, de grandes fêtes avaient eu lieu à Valence à l'occasion du passage dans cette ville du comte de Juigné, commissaire extraordinaire du roi dans la 7^e division militaire ; le mois suivant, les villes et les bourgades que traversent la route de Marseille à Lyon se mirent en frais pour honorer la duchesse douairière d'Orléans, qui le lundi 18 juillet arrivait d'Avignon à Montélimar, et le mardi, 19, faisait son entrée à Valence, vers les cinq heures de l'après-midi.*

Mais cet enthousiasme de commande que manifestaient alors de concert et l'évêque et le préfet, était loin de se communiquer aux masses populaires : les spectacles qu'elles avaient sous les yeux, la joie bruyante et insolente des nobles au milieu des humi-

(1) Archives de la Drôme. M. 1404. — Valence avait envoyé au roi une députation, composée de MM. le marquis de Sièyès, le chevalier de Bres-sac, le marquis de Chabillant, de Chièze, le comte Edouard de Lauren-cin, Dupont de Soyons, de Barres du Molard, le chevalier de Rostaing, le comte de Chabillant, Planta de Wildemberg, Garnier de Labareyre, de Saint-Laurent, de Montagnère.

liations de la patrie, les cris de colère des vieux soldats qui maudissaient les traîtres et parlaient de revanche, leur faisaient considérer le rétablissement des Bourbons comme une honte pour la France, en même temps qu'une menace pour les libertés publiques si chèrement achetées durant les années de la Révolution. Des journaux, des pamphlets de toute nature s'efforçaient, du reste, d'égarer encore l'opinion et ne manquaient pas de relever toutes les maladresses du pouvoir, de couvrir de ridicule les princes de la famille royale, les émigrés revenus de l'exil qui s'obstinaient à fermer les yeux à la lumière des événements et cherchaient à se persuader que, tout étant illégal et nul depuis la Révolution, le meilleur moyen de rétablir la paix et l'ordre, était le retour à l'ancien régime, à la royauté absolue. Singulier aveuglement de tous ces princes, de tous ces nobles, qui leur empêchait de rien comprendre aux conditions nouvelles dans lesquelles allait grandir et se développer la société moderne, et qui les rendait comme étrangers à leur propre patrie.

Dans l'armée, les désertions devinrent de plus en plus nombreuses. Il y avait là un danger réel, et l'on pouvait craindre que l'espérance d'un licenciement de l'armée française, espérance que nourrissaient nos ennemis, ne se trouvât bientôt réalisée. Le 18 juillet 1814, une circulaire du préfet d'Escorches attirait l'attention des autorités du département sur une des suites funestes de ces désordres ; elle leur recommande de recueillir soigneusement les chevaux, les armes et les effets d'équipement abandonnés par les déserteurs : les désertions qui viennent d'avoir lieu aux armées, lisons-nous, ont fait perdre à l'Etat une quantité considérable d'armes de toute espèce qu'il est important de recueillir pour les faire rentrer dans les magasins du Roi. Quelques jours après, le 30, d'Escorches faisait un appel chaleureux aux grenadiers et soldats de la vieille garde, qui par une fausse interprétation de l'arrêté du gouvernement provisoire du 4 avril, avaient quitté leur drapeau et à ceux qui demandaient leur congé, pour les engager à faire partie de l'un des deux régiments que le maréchal Oudinot était chargé de réorganiser, sous le nom de Corps royaux de grenadiers de France et de chasseurs de France (1). Les résultats

(1) Archives de la Drôme, M. 1404.

obtenus furent à peu près nuls : les vieux soldats, ayant au cœur le culte de Napoléon, avaient un vague espoir de son retour. La journée du 15 août vint encore ajouter à leurs regrets. L'immense majorité de nos concitoyens partageait ces sentiments. Aussi est-il aisé de comprendre comment dut être écoutée la proclamation du préfet de la Drôme, en date du 20 août, qui annonçait la fête de Saint-Louis, patron du monarque. Les libres témoignages de l'amour des Français pour leur roi légitime, l'expression franche du bonheur qu'inspire le retour de Louis le Désiré, les marques d'une joie reconnaissante pour le bienfait de la paix éclateront en tout lieu, disait l'affiche officielle : il y aura, selon les localités et selon les fonds, des danses, des feux de joie, des jeux publics qui ne seront troublés ni par les regrets, ni par les alarmes, et où, cette fois, on verra figurer ensemble le père de famille plein d'espoir pour l'avenir, le jeune conscrit rendu à ses travaux et à ses plaisirs, le brave retenu par le devoir sous le drapeau mais jouissant enfin du repos de la garnison, et le vieux militaire que de glorieux services et des blessures honorables ont fait admettre à la retraite et aux pensions (1).

Ainsi que cela s'était pratiqué sous les précédents régimes, tous les fonctionnaires ne tardèrent pas à prêter serment au roi. Ils y furent invités par une circulaire préfectorale du 9 septembre, et le jour fixé pour l'accomplissement de cette formalité fut le dimanche, 11 du même mois. Il devait être prêté en ces termes : Je jure et promets à Dieu de garder obéissance et fidélité au Roi, de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, qui seraient contraires à son autorité, et si dans mon département ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose à son préjudice, je le ferai connaître au Roi.

Rien n'était épargné pour royaliser la France, comme on disait alors. Un moyen sur lequel la cour fondait de sérieuses espérances fut le voyage des princes dans les départements : ils allaient pouvoir se mettre en contact avec les populations, et celles-ci, sans doute, tendraient à se dépouiller de leurs préjugés. Mais pour réussir dans ce voyage de propagande, il eût fallu des princes

(1) Archives de la Drôme, M. 1404. Voir Journal politique et administratif du département de la Drôme, n° LXIX, LXX.

entourés du prestige que donne la gloire militaire, doués de ces qualités franches et aimables qui atteignent le cœur du peuple, et ceux qui se disposaient à parcourir le pays n'avaient rien qui pût les faire ressembler au bon Henri IV. Un souvenir dominait tous les esprits et les préparait mal à cette visite, celui de Napoléon.

Le 5 septembre 1814, le marquis d'Escorches écrivait aux sous-préfets et aux maires du département : Nous jouirons incessamment, messieurs, du bonheur de voir au milieu de nous S. A. R. MONSIEUR frère de Roi. M. le lieutenant-général comte Marchand, commandant la 7^e division militaire, mande ici à M. le maréchal de camp, baron Quiot (1), commandant le département, qu'il vient d'être informé par son Excellence le ministre de la guerre que son A. R. doit partir dans les premiers jours de septembre de Paris. Le comte d'Artois, frère du roi, était peut-être celui de tous les princes le moins propre à obtenir des succès en Dauphiné, où les idées républicaines avaient germé de bonne heure et poussé depuis d'indestructibles racines ; en revanche, c'était l'homme de la Provence, chaude et royaliste.

L'annonce de cette visite mit en mouvement tous nos fonctionnaires, qui désireux de se faire bien valoir auprès du nouveau gouvernement, déploierent un zèle royaliste d'autant plus ardent qu'il était de date plus récente. Le préfet, marquis d'Escorches, se montra prodigue de sa prose à effet. Le 12 septembre, nouvelle circulaire : S. A. R. Monsieur, frère du Roi, est parti de Paris le 8 de ce mois, à 9 heures. On croit qu'il arrivera à Lyon le 12 ou le 13 et qu'il en repartira quatre jours après, et passera à Valence pour se rendre à Avignon, Marseille et Toulon. Il est dès lors à présumer que S. A. R. traversera le département de la Drôme vers le 16 ou le 17, au plus tard le 18... Tous les échos, ceux-mêmes des

(1) Jérôme-Joachim baron Quiot du Passage, lieutenant-général, grand-officier de la Légion d'honneur, etc., né à Alixan (Drôme), le 9 février 1775, de Jérôme-François, député suppléant à la Convention, et d'Elizabet-Marthe Rollet. On le retrouve sur presque tous les champs de bataille de l'Empire. Il mourut au château du Passage en 1849, laissant de Mlle Rostaing, deux filles, l'une mariée à M. Edmond Badon, littérateur de mérite, l'autre à M. Paul-Ernest-Charles de la Morte-Charens de Franconières, qui sous le second empire fut général de brigade, aide-de-camp du prince Jérôme-Napoléon. Cf. Armorial du Dauphiné, p. 579. — BRUN-DURAND. Dictionnaire biographique de la Drôme, t. II, p. 283-5. — DE COSTON. Passage de Napoléon dans la Drôme en 1814, p. 9.

montagnes les plus reculées retentiront des cris de : Vive le Roi ! Vive Monsieur ! Vivent les Bourbons !... *Le 19, il écrivait encore :* J'arrive, messieurs, de Lyon, où j'étais allé pour satisfaire mon empressement de présenter les hommages de mon respect et faire ma cour à S. A. R. Monsieur, frère du Roi ; pour l'assurer des sentiments qui l'attendent partout dans la Drôme et prendre ses ordres. Admis à l'audience de Monsieur, S. A. R. m'a fait l'honneur de me dire qu'Elle comptait arriver dans ce département jeudi 22 de ce mois. Je m'empresse de vous en prévenir... (1).

Le lecteur n'aura nulle peine à concevoir l'effet produit sur les vieux républicains et les Bonapartistes par ces formules d'ancien régime, qui semblaient en provoquer le retour. Voici en quels termes le Moniteur universel signalait le passage de S. A. R. à Valence et dans le département.

Valence, le 25 septembre. Monsieur est arrivé aujourd'hui dans nos murs. Les gardes d'honneur à cheval étaient allés au-devant de S. A. R. jusqu'à l'Isère. Elle a daigné les accueillir, ainsi que la garde nationale à pied, qui était également allée à sa rencontre. Des détachements des deux régiments d'artillerie, stationnés à Valence, s'étaient aussi portés au-devant de S. A. R. Arrivé près de cette ville, Monsieur s'est vu entouré d'une multitude immense d'individus, fémoignant par des cris de : Vive le Roi ! Vive Monsieur ! la vive allégresse qu'elle éprouvait.

S. A. R. a été complimentée sous un arc de triomphe par M. de Sieyès, maire et président du Conseil général du département. S. A. R. est ensuite entrée en ville pour se rendre dans les appartements qui lui avaient été préparés. Toutes les rues étaient tapissées et ornées d'arcs de triomphe. Les fenêtres étaient toutes remplies de spectateurs qui agitaient des drapeaux blancs, au milieu des plus vives acclamations.

Monsieur a admis les diverses autorités et s'est ensuite rendu au bal préparé la veille. Là se sont renouvelées avec une nouvelle énergie les acclamations publiques. Monsieur s'est retiré après avoir permis que le bal s'ouvrît sous ses yeux.

Le lendemain, Monsieur s'est rendu à la cathédrale, où l'on a

(1) *Archives de la Drôme, M. 1404.*

~~chanté~~ le DOMINE SALVUM FAC REGEM. Il a ensuite passé la revue des troupes. Le même enthousiasme l'accompagna partout.

S. A. est parti de Valence à une heure de l'après-midi.

Le 26 septembre, toujours d'après le Moniteur, le comte d'Artois passait à Etoile, Livron, Loriol, Mirmande, Les Tournettes et Savasse, pour gagner Montélimar. Il semblait qu'à la voix de son préfet et électrisé au seul nom du frère de notre Roi, le département de la Drôme tout entier et jusqu'aux parties les plus reculées de ses montagnes se fût pressé sur les pas du prince, pour manifester à l'envi les sentiments d'amour et de vénération qu'inspirent les dignes descendants de Henri IV (1).

Le marquis d'Escorches accompagna le prince jusque sur les limites de son département et de retour à Valence, le 28, il ne put s'empêcher d'écrire encore aux sous-préfets et aux maires pour témoigner sa satisfaction de l'accueil fait à Monsieur, frère du roi. S. A. R. a eu la bonté de me dire plusieurs fois qu'Elle était très sensible aux hommages qu'Elle a reçus dans la Drôme... Il m'est doux d'avoir à vous transmettre ce témoignage flatteur de la satisfaction de S. A. R. Il ne me l'est pas moins d'avoir à vous annoncer que Monsieur a daigné me confirmer l'espoir dont il nous avait déjà flatté, qu'au retour de son voyage de Provence, il repassera dans ce département pour se rendre à Grenoble. Par-tout, j'en suis convaincu, on continuera de se montrer digne d'un tel bonheur!... Et comme son A. R. m'a paru avoir l'intention de s'arrêter à Romans, je ne doute pas que les communes et les cantons à portée de cette ville ne s'empressent d'envoyer des députations à Monsieur...

Ce que le prince avait donné à espérer au préfet, il le réalisa. Dès le 10 octobre, le préfet écrivait encore : M. le lieutenant-général, comte Dumuy, commandant la 8^e division militaire, me fait l'honneur de me mander, messieurs, à la date du 7 octobre, que S. A. R. Monsieur partira aujourd'hui lundi de Marseille. D'un autre côté, M. le colonel de la 13^e légion de gendarmerie écrit au

(1) Moniteur universel. Mardi, 4 octobre 1814. — Journal de Valence, n° 78.

capitaine de la Drôme que S. A. R. est attendu à Nîmes le même jour, qu'Elle y restera le 11, se rendra le 12 à Montpellier, y séjournera le 13, et s'en retournera par Nîmes, le Pont-St-Esprit, etc. Il résulte de cette information que S. A. R. repasserait dans ce département quelques jours plus tôt qu'on ne l'avait d'abord pensé... (1).

En effet, le comte d'Artois traversa de nouveau le département de la Drôme les 16 et 17 octobre. Les partisans de la monarchie s'efforcèrent, comme la première fois, de lui faire un accueil chaleureux et de communiquer autour d'eux leur enthousiasme ; prose et poésie, musique, danses et feux d'artifice, rien ne fut négligé, et à bien examiner l'attitude des populations, il était aisé de se convaincre que le voyage du prince dont la cour avait escompté les heureux résultats, n'avait point obtenu les succès désirés. La cause des Bourbons y perdit bien plus qu'elle n'y gagna. Il faut le reconnaître, le frère du roi, par ses maladresses, ses paroles imprudentes, prêta le flanc aux critiques acerbes des ennemis du trône : il comblait de faveurs les vieux royalistes, blâmait parfois des concessions que le roi avait faites à l'esprit révolutionnaire, tenait un langage qui laissait présager un retour vers le passé et donnait des alarmes aux acquéreurs de biens nationaux. Il n'en fallait pas davantage pour que les Bonapartistes se missent en mouvement afin d'agiter l'opinion. Ils savaient à merveille exploiter les maladresses et les attaques des royalistes. A Romans, où les officiers retraités à la demi-solde se trouvaient nombreux, les esprits étaient très surexcités ; il n'était pas rare d'entendre dans les rues et sur les places publiques les cris de : Vive l'Empereur ! De là, fureur des royalistes, et parfois scènes scandaleuses. Il nous souvient d'avoir souvent, dans notre enfance, ouï parler d'un vicaire de cette ville, M. l'abbé Vinay, homme vertueux et zélé, mais plus excité qu'il ne convient à un saint, qui marchait toujours escorté de nombreux enfants et ne manquait jamais de pousser avec eux les cris répétés de : Vive le Roi ! quand se rencontrait sur leur passage

(1) Archives de la Drôme, M. 1405. — Journal de Valence, n° 82, 84. On lira plus loin, dans une note, des détails sur le passage du prince à Romans.

quelque militaire en retraite, glorieux débris des armées impériales (1).

Le préfet de la Drôme, profitant de l'occasion qui lui était offerte par ce second voyage du comte d'Artois, voulut prémunir les populations contre les menées des ennemis du trône, et rédigea une proclamation pour faire prévaloir les idées de concorde et d'apaisement. Elle est datée du 20 octobre, mais ne fut affichée qu'un mois plus tard, d'Escorches ayant désiré la faire approuver préalablement par le ministre de l'intérieur. Nous en détacherons les lignes suivantes, qui nous permettront d'entrevoir où en étaient les esprits dans le département.

Habitants de la Drôme!

Les détails publiés par le journal du département des deux passages et des séjours de S. A. R. Monsieur, frère du Roi, qui nous ont fait goûter le bonheur infini de sa présence, par sa délicieuse affabilité, son intarissable bonté, ses paroles remplies de cette onction, je pourrais dire de cette avidité de bienfaisance, dont chacune pénètre, attire, attache à lui tous les cœurs, assez heureux pour se trouver à portée de les recevoir...

(1) *Cet ecclésiastique fut obligé de quitter Romans, en 1830, sa vie étant alors menacée. Il se retira à Angers auprès d'un de ses frères et y mourut le 25 décembre 1853, à l'âge de 66 ans (il était né à St-Mamans le 31 janvier 1786). Le Journal de Maine-et-Loire, n° du 3 janvier 1854, lui a consacré un article nécrologique, dans lequel l'auteur fait parfaitement ressortir ses qualités de prêtre instruit et zélé. Mais, comme nous l'avons déjà observé, il manquait parfois de mesure. Il nous tombe à l'instant sous la main une lettre du préfet Descorches à l'évêque, sous la date du 19 août 1812, par laquelle il signale au prélat un rapport de la police de Romans contre cet abbé. Le jour du 15 août, à l'église St-Barnard, devant les autorités civiles et militaires, l'abbé Vinay avait prononcé le discours d'usage : il avait pris pour thème le parallèle de l'homme pieux et de l'homme mondain, et dans la chaleur de l'action, il était allé jusqu'à dire : C'est en vain que l'homme mondain commande les armées, qu'il détruit les empires, qu'il couvre les mers de ses vaisseaux, tout périra avec lui, sa mémoire s'effacera, et il ne restera rien de ses grandeurs. Après cette citation, le préfet ajoutait : je rejette loin de moi le soupçon d'aucune intention coupable dans ces phrases ; mais elles sont au moins d'une maladresse, d'une inconvenance si choquantes, qu'elles ne sauraient, je le crains, manquer d'être aperçues. Les procès-verbaux des fêtes publiques étant des pièces que je dois transmettre au gouvernement, il m'est impossible de me dispenser de mettre celui-ci sous ses yeux avec les autres, et je n'ai pas voulu le faire sans que vous en fussiez prévenu.*

Vous n'avez... qu'à vous garantir des illusions de ces théories politiques qui ne peuvent plus être raisonnablement séduisantes que pour ceux que leurs passions, leur orgueil, la soif inextinguible de leur ambition ou la faiblesse de leurs cerveaux malades aveuglent assez pour ne compter pour rien les leçons, pourtant bien sévères et chèrement payées de l'expérience qui nous a démontré le danger de ces trompeuses illusions et l'impraticabilité du succès immédiat des idées dans lesquelles elles prennent leur source (admettant même la justesse et toute la bonté que ces idées considérées isolément peuvent présenter à l'imagination), lorsqu'il s'agit de les introduire, de les généraliser dans une ancienne société, de soumettre à leur action des habitudes enracinées, d'assujétir à leur empire des mœurs formées par une succession de plusieurs siècles...

Laissez, laissez, sans vous inquiéter, flotter et se perdre dans le vague des airs tout ce que débitent les rêveurs, les intrigants, s'agitant pour produire du mouvement, dénigrant contre le cri de leur propre conscience, pour surprendre des changements dans l'espoir de les faire tourner au profit soit de leur ambition, soit de leur cupidité ou de leur haine personnelles. Continuez, bons et chers habitants de la Drôme, je vous le répète du fond de mon cœur, votre ami bien sincère, d'être ce que vous êtes, calmes et inébranlablement unis. Appréciez toujours à leur véritable valeur toutes ces petites agitations très partielles, marquées au coin de l'intérêt absolument particulier qui les produit sans que l'intérêt public y soit pour rien, et la plupart à un très grand préjudice, si elles pouvaient parvenir à vous abuser sur leur but, et à usurper l'assistance de vos efforts pour l'atteindre. Encore une fois, que vos cœurs restent attachés au Roi, aussi fermement et invariablement qu'il le mérite... (1).

Toutes ces considérations, si justes qu'on puisse les trouver en elles-mêmes, n'étaient point saisies du public, qui ne raisonne pas et se laisse bien plus toucher et ému par les spectacles qui s'offrent à son imagination. Les formes ou coutumes plus ou moins bizarres et surannées de l'ancien régime, tout à coup ressuscitées,

(1) Archives de la Drôme, M. 1405. — Journal de la Drôme, n° 97.

excitaient sa verve railleuse et lui faisaient prendre en dégoût un gouvernement dont toutes les aspirations tendaient vers un passé qui n'existait plus. Aussi la plupart des mesures adoptées par le conseil du roi étaient-elles accueillies avec méfiance et commentées dans un sens toujours hostile au pouvoir : l'ordonnance sur l'observation des dimanches, le rétablissement des processions, la suspension de la presse, le projet d'élever un monument aux victimes de Quiberon, etc., devenaient pour le parti de l'opposition qui prenait de jour en jour plus d'audace, autant de motifs d'attaquer les ministres, les émigrés, les cléricaux.

L'année 1814 se termina ainsi, au milieu d'une sorte d'inquiétude universelle. Le roi et les personnes de son entourage paraissaient les seuls à ne point se douter que les choses ne pouvaient durer et que quelque grave événement de préparait. En attendant, l'anniversaire du 21 janvier allait rappeler à toutes les mémoires le grand crime de la Révolution : une cérémonie d'expiation s'imposait. L'évêque de Valence et le préfet de la Drôme publièrent chacun une lettre pour l'annoncer au peuple et y convoquer tous les fonctionnaires. La circulaire épiscopale était rédigée en termes dignes de ce douloureux souvenir.

François Béchere, par la miséricorde divine et l'autorité du saint siège, évêque de Valence...

Nous avons prévenu par notre circulaire du 11 courant les intentions que nous manifeste Sa Majesté dans une lettre de M. l'administrateur général, reçue aujourd'hui. Nous avons suivi l'inspiration de notre cœur, en vous facilitant un tribut de sentiments si légitimes et trop longtemps comprimés. Oui, N. T. C. F., tous les vœux demandaient de rendre, le 21 janvier, un hommage expiatoire aux cendres et à la mémoire du meilleur des Rois, du vertueux Louis XVI. A ce nom chéri, que de sentiments se réveillent à la fois dans nos cœurs attendris ! Nous croyons voir en ce jour de douloureux, de lugubres souvenirs, un deuil général répandu sur Israël et tout le peuple fondant en larmes et répétant : Comment est mort cet homme puissant, qui faisait l'amour et le salut d'Israël ! Non, il n'est pas mort ce vertueux prince : il vit dans tous les cœurs ; il vit dans son Auguste Frère, qui nous reproduit toutes ses vertus et qui nous parle de cette auguste victime que

pour la présenter aux pieds de la justice éternelle intercédant pour son peuple.

Venez donc, N. T. C. F., dans le temple du Seigneur au jour d'expiation, et quoique une pieuse confiance, inspirée par une vie pleine de vertus, nous présente ce vertueux prince, j'ai presque dit cet illustre martyr, dans le sein d'Abraham, à côté de St-Louis, venez vous associer par votre présence, comme par vos sentiments, au sacrifice que l'Eglise offre en sa mémoire. Que cet hommage public soit pour chacun de nous un tribut de piété filiale. Oui, il est dû ce tribut au souvenir d'un monarque qui fut toujours le père de ses sujets, qui les aima comme ses enfants et qui, consommant son sacrifice sur les traces de notre divin Sauveur, offrit à Dieu, pour dernier soupir, ces paroles à jamais mémorables : Puisse mon sang devenir le salut de mon peuple !

A ces causes, de l'avis de notre conseil, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Le 21 janvier de chaque année, il sera célébré dans toutes les églises de notre diocèse un service solennel et funèbre en mémoire de l'infortuné Louis XVI. Les autorités seront invitées à cette cérémonie.

Le présent sera lu le 21 courant à la cérémonie funèbre et le dimanche qui suivra sa réception, au prône de la messe paroissiale.

Donné à Valence, sous notre sceau, notre seing et le contre-seing de notre secrétaire, le 14 janvier 1815.

† FRANÇOIS, évêque.

Par mandement de Monseigneur, le secrétaire de l'évêché :

V. VINAY, secrétaire (1).

Dans toutes les paroisses, les ordres du prélat furent exécutés, et sur quelques points, des orateurs tinrent à faire preuve de royalisme et flétrirent dans de chaudes harangues les crimes de la révolution. Parmi les rapports qui arrivèrent à cette occasion au préfet de la Drôme, nous signalerons celui de Falquet-Travail, devenu tout à coup aussi ardent royaliste qu'il avait été naguère

(1) Valence-Montal, in-8°, 4 pp.

admirateur enthousiaste de Bonaparte. Il écrivait le 22 janvier : Le service qui a eu lieu dans la ville de Die a présenté tout l'ensemble, toute l'harmonie et toute la pompe de décorations que les circonstances et la localité pouvaient permettre. Le très bon et brave ministre du culte protestant, ennemi par principe des pompes religieuses, n'a pas voulu rester en arrière et a arraché, m'assure-t-on, des larmes à tous les auditeurs, dans un discours, dont on m'a rendu des passages qui ne pouvaient manquer de produire cet effet. Toutes les sectes et je pourrais presque dire toutes les opinions se réunissent pour le désir que le 21 janvier soit marqué comme un jour d'expiation et consacré à des souvenirs douloureux et à des larmes de repentir qui ne peuvent que rattacher encore davantage les Français à l'auguste famille des Bourbons, à l'héritier du trône et des vertus du malheureux Louis XVI (1).

Dans le même temps, le marquis d'Escorches recevait de divers côtés des informations qui ne laissaient pas de lui causer de l'ennui. Des étrangers sillonnaient le département : c'étaient des mendiants et des vagabonds dont on ne s'expliquait guère la présence en si grand nombre : c'étaient parfois des moines, venus d'Espagne ou d'Italie, qui sollicitaient les aumônes des fidèles pour la reconstruction de leurs couvents ou pour d'autres œuvres pies. Des ordres de la préfecture enjoignirent à la gendarmerie d'exercer une surveillance des plus actives sur les étrangers, d'exiger les passe-ports, d'interdire partout la mendicité et d'expulser du département tous ceux qui ne seraient pas en règle avec la loi et les ordonnances de police. C'est que déjà circulaient de vagues rumeurs de complots, en vue de renverser les Bourbons et d'appeler au trône le prince d'Orléans ou Napoléon, ou bien encore de rétablir la république. Ces bruits, il est vrai, avaient chez nous peu de consistance, et le préfet ne s'en inquiétait pas outre mesure. Il veillait pourtant, et sa police croyait devoir lui fournir certains renseignements qu'en d'autre temps on eût jugé parfaitement inutile, ridicule même de signaler. Le brigadier Bochaton écrivait le 14 janvier au sous-préfet de Die et celui-ci mandait à son chef hiérarchique qu'un individu de la commune de Montmeyran ré-

(1) Archives de la Drôme, M. 1405.

pandait des bruits alarmants, en disant qu'il ferait voir un cochon noir qui paraîtrait blanc et à trois couleurs, et qu'il voyait dans les airs une armée de l'ex-empereur. *Ce fou ou prétendu voyant* avait paru également dans la commune d'Ourche et avait causé une sorte de panique aux paisibles habitants de ces montagnes (1).

Vers la fin de janvier, la police est invitée à redoubler de sévérité. Le 27, le préfet écrivait aux sous-préfets et aux maires : Le 15 décembre dernier, je vous ai recommandé, MM., de seconder de toute votre influence et votre autorité l'action de la gendarmerie ; je vous ai invité à donner aux commandants de brigade les notes et les renseignements dont ils ont besoin pour la formation du registre qu'ils doivent tenir des repris de justice, mauvais sujets, gens sans aveu, etc. Le 19 janvier, je vous ai entretenu de la surveillance à exercer sur les voyageurs et de l'exécution des lois et règlements relatifs aux passe-ports, au vagabondage et à la mendicité. De nouvelles instructions que je reçois de son Excellence M. le Directeur général de la police du Royaume, me portent à vous parler aujourd'hui de la répression des crimes et délits...

Le mois de février s'écoula assez tranquille. Très attentif à donner des marques de son attachement aux Bourbons et de faire preuve de zèle fonctionnaire, le préfet d'Escorches remerciait le 17 février le ministre de l'intérieur qui venait de lui apprendre que le duc et la duchesse d'Angoulême, à leur retour de Bordeaux, traverseraient le département de la Drôme pour se rendre à Grenoble et de là à Chambéry. Le préfet s'empressa de communiquer à ses administrés cette nouvelle, qui allait, disait-il, les combler de joie, et il ajouta que selon toute probabilité, le prince et la princesse seraient le 29 avril à Montélimar et le 30 à Valence (2). Mais voici que sur la scène politique tout est changé et que, comme un coup de foudre, retentit l'annonce que Napoléon a quitté l'île d'Elbe avec onze cents hommes et quatre pièces de canon pour conquérir la France.

(1) Archives de la Drôme, M. 1406.

(2) Archives de la Drôme, M. 1406.

VII

En apprenant la nouvelle du débarquement de Napoléon, le préfet de la Drôme ne put s'empêcher de voir dans cette entreprise un acte de folie. Il ne douta pas un instant que l'Empereur ne courût à sa perte et que d'un moment à l'autre on n'apprit qu'il avait été arrêté avec ses audacieux compagnons. Que ce fut bien là sa manière d'apprécier l'évènement, pour s'en convaincre il suffit de lire la proclamation qu'il crut devoir adresser au département dans cette circonstance.

Habitants de la Drôme!

Après vingt-cinq ans de tous les genres de calamités et de convulsions ; après les plus désastreuses guerres, nous jouissons à peine des douceurs de la paix, sous le règne paternel du meilleur des Rois, sous l'empire tutélaire de la constitution libérale qu'il a donnée à ses peuples, que l'on voudrait nous replonger dans de nouveaux malheurs.

Buonaparte a quitté son île : il a débarqué à Fréjus le 1^{er} mars, au golfe de Juan. J'en reçois à l'instant l'information de M. le préfet du Var, par une lettre du 2.

Buonaparte est à la tête de seize cents hommes.

Seize cents hommes seulement opposés à tous les Français!...

Il compte donc sur des divisions intérieures. Des divisions!... Combien il s'abuse! Comme il nous juge mal! Comme il connaît peu la position de la France! Les vœux et les sentiments de tous les Français! Encore des dissentiments, après la trop fatale expérience qui ensanglante les pages de notre histoire!... Non, il n'y en aura point.

Cette entreprise inconcevable ne servira qu'à développer, qu'à rendre plus vifs, s'ils en étaient susceptibles, tous les sentiments que nous dévouons à Louis XVIII.

Nous avons juré, par acclamation et dans toute l'effusion de nos âmes, de lui être fidèles. Nous tiendrons nos serments.

Habitants de la Drôme! Le meilleur esprit, un esprit vraiment français vous distingue toujours dans les circonstances les plus

difficiles : il vous distinguera encore dans celle-ci, si, ce que je suis loin de croire, elle pouvait avoir un moment quelque conséquence.

Vous montrerez à votre Roi que c'est par des actions que vous savez marquer votre reconnaissance pour les bienfaits de son règne, et votre dévouement à sa noble cause, devenue plus que jamais celle de la nation entière.

J'ai dû vous dire toute la vérité. J'ai dû l'opposer aux commentateurs empoisonnés des malveillans et des agitateurs.

Restez calmes, restez unis : des mesures sont prises pour arrêter Buonaparte dans sa marche et déjouer ses projets.

Nous avons de bonnes troupes. Nos phalanges sont toutes composées d'hommes d'honneur, de braves éprouvés ; elles feront leur devoir partout où il sera nécessaire aux intérêts de la patrie, au maintien de la tranquillité publique.

La garde nationale est là aussi. Enfin toute la population y serait, s'il en était besoin, Elle montrerait qu'il n'est aucune force, aucune entreprise qui n'échoue devant la puissance invincible de l'esprit public, devant l'amour d'un grand peuple pour un bon roi.

MM. les sous-préfets et maires sont chargés de faire lire, publier et afficher sur-le-champ la présente proclamation.

MM. les curés et desservans et MM. les pasteurs protestans seront en outre invités, en notre nom, par MM. les maires, à concourir à cette publication, à éclairer et rassurer principalement les habitants des campagnes.

Les uns et les autres nous en certifieront, sans le moindre délai.

Fait à l'hôtel de la préfecture, à Valence, ce 4 mars 1815.

Le préfet : LE MARQUIS D'ESCORCHES.

Un des premiers que tint à prévenir le préfet de ce qui venait d'avoir lieu au golfe de Juan et dans le département du Var, fut le comte de Saint-Vallier, pair de France. Il lui transmit la dépêche que lui avait envoyée son collègue du Midi. Le comte lui témoigna aussitôt sa reconnaissance pour cette marque d'attention.

(1) *Archives de la Drôme*, M. 1406.

De Saint-Vallier, ce 5 mars au soir 1815.

Je vous remercie, monsieur le préfet, de la communication importante que vous avez bien voulu me faire de ce qui se passe dans le midi et de la proclamation que vous avez cru nécessaire de faire dans cette circonstance extraordinaire. Combien nous étions loin de nous attendre à un mouvement si innattendu. Est-il donc dans notre destinée de n'être jamais tranquille ? Espérons que tout ceci finira heureusement et que la tranquillité de ce département ne sera pas compromise. Vous êtes, monsieur le préfet, un si bon et si sage pilote que vous nous ferez éviter tous les écueils. Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de me tenir au courant de tout, car vous devez juger que nous vivons dans l'inquiétude. Je n'attends que de vous des nouvelles sûres. Quelques lignes suffiront pour me mettre au fait de ce qui se passe et passera.

Recevez, monsieur le préfet, les nouvelles assurances de ma reconnaissance et de mon bien invariable attachement.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

ST-VALLIER, p. d. F. (1).

Il est intéressant de constater dans les rapports parvenus à la préfecture l'effet produit sur les populations par l'annonce du retour de Napoléon. Un étonnement mêlé d'inquiétude, écrivait-on de Nyons, sous la date du 7 mars, est l'impression qu'a produite en général et de prime abord sur les esprits la nouvelle contenue dans votre proclamation. Cette première impression passée est

(1) *Archives de la Drôme, M. 1406. — Voici une autre lettre du comte de Saint-Vallier à Descorches. De Saint-Vallier, ce 9 avril 1815. J'ai reçu ce matin, Monsieur le Préfet, votre lettre d'hier et la copie de celle du général comte Piré, qui m'invite à me rendre à Lyon près du général Corbineau, aide-de-camp de l'Empereur, avec le maire et le commandant de la garde nationale. Cette dernière lettre m'a un peu surpris. La nullité dont je suis et ma mauvaise santé devaient me faire oublier. C'est moins pour moi que pour mon compagnon que je suis fâché d'une mesure arbitraire et sans cause. J'espère que vous voudrez bien rendre compte aux généraux de ma conduite qui est exempte de tout reproche, comme vous le savez. Il est probable que je vais partir pour Paris, d'où je vous écrirai. Depuis longtemps, je voulais partir. Je voulais déjà aller à Paris, il y a huit jours, mais je ne le pus pas. L'occasion s'en présente et je vais en profiter. C'est plus ma place qu'ici. Dites un mot de moi aux généraux, je vous prie, et recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de mon bien sincère et invariable attachement. Votre très h. et t. ob. serviteur, ST-VALLIER.*

suivie de la réflexion. Diverses opinions sur son objet ont motivé l'attente passive où l'on est des suites qu'il peut avoir. Les uns pensent que le nombre d'hommes dont la marche est annoncée est trop faible pour avoir de l'importance ; les autres le croient plus considérable ou au moins que le mouvement qu'il est destiné à opérer est secrètement secondé par quelque puissance. De là, naissent des inquiétudes.

Un particulier de cette ville qui était avant-hier à Serre, assure qu'à l'auberge, où se trouvèrent réunis beaucoup de voyageurs, se rendant à la foire de Veynes, on a lu une proclamation imprimée en placard, surmonté d'un aigle, intitulée : Napoléon, Empereur, etc., signée : Napoléon, et plus bas : Bertrand, secrétaire, dont il n'a pu retenir que les mots : qu'il se confie au peuple. Ce particulier a vu le placard, que lui a montré celui qui l'avait porté pour le lire, mais comme la faiblesse de sa vue et sa presque surdité l'a empêché de la bien entendre et de la bien voir, il n'a pu retenir que les cinq mots que je viens de transcrire littéralement. Elle était datée de Fréjus, le 1^{er} mars.

On répand aussi que 30.000 autrichiens étaient au mont Cenis, prêts à seconder les suites du débarquement.

Je vous donne tout ce que dessus, mais pour avoir été dit et rien de plus (1).

Une lettre du sous-préfet de Die renferme des détails du plus vif intérêt. L'Empereur, dit-elle, a passé à Gap et se dirige sur Grenoble. On pense que les troupes régulières, contre lesquelles il va se heurter, l'obligeront à se rejeter vers la Drôme, et dans ce cas, il serait urgent d'envoyer des soldats à Châtillon et à Lus. Cette lettre mérite, du reste, à plus d'un titre, d'être conservée; on y trouve, sur l'arrivée de Napoléon à Gap, quelques renseignements que pourront utiliser les futurs historiens.

Die, le 8 mars 1815.

Le sous-préfet de l'arrondissement de Die, à M. le marquis d'Escorches, préfet de la Drôme.

Monsieur le marquis, j'ai cru m'apercevoir que des combinai-

(1) Archives de la Drôme, M. 1406.

sons d'intérêt un moment ont un peu amélioré l'esprit de Crêt, et je suis fondé à croire qu'il n'y aura pas au moins de nouvelle scène de désordre. Cependant M. le commandant du détachement des canoniers m'a assuré que plusieurs de ses soldats avaient été travaillés dans un mauvais sens par des gens du peuple, et ils n'en ont pas besoin, pour n'être pas déjà très sûrs.

J'ai laissé, en passant à Crest et successivement sur la route, l'ordre le plus exprès de veiller ceux qui porteraient des proclamations de Napoléon. Il y en a trois, une à l'armée, une au peuple, et une aux magistrats. Elles ont toutes été répandues avec profusion à Gap.

Deux hommes, sous les formes de marchands d'agneaux, ont montré, en en sortant, les deux premières à un paysan de Saillans et paraissent avoir été prévenus pour s'échapper dans quelques traverses.

Un sieur Gras, ancien militaire de Gap, a paru hier à Die, d'une manière très suspecte. Il allait à Valence, et est retourné, m'assure-t-on, du côté de Gap, ce dont je ne suis pas sûr.

J'ai fait arrêter, hier soir, deux individus de Gap, ayant les formes de la classe honnête, qui avaient montré en public la proclamation de Napoléon aux armées, et je vous les aurais envoyés de suite à Valence, sans l'arrivée annoncée à Die de M. le général, auquel ils pourront donner des renseignements. D'après toutes les circonstances, il paraît dans leur fait infiniment plus d'imprudence que de mauvaise intention, ayant été fouillés très exactement et n'ayant rien trouvé sur eux que cette proclamation, déchirée même en partie. Ils ont raconté, comme témoins, des détails bien extraordinaires sur la retraite, qui avait précédé, de tous les officiers et gens en place.

Le peuple a dit et crié : Vive l'Empereur ! etc., comme il l'a fait toujours. Non seulement il ne paraît pas qu'il y ait eu l'annonce d'une résistance, mais il n'a été devancé que par une voiture de ses gens sans escorte, et est arrivé sur un petit cheval blanc, sans même paraître entouré. Il a fait venir tous les magistrats et reconnu le maire, ancien ingénieur. Il a recommandé à tous l'exercice de leurs fonctions, s'est montré plusieurs fois à un peuple curieux, a refusé des militaires qui demandaient à le suivre, et dit qu'il n'avait besoin de personne, et on ajoute encore qu'il arriverait jusqu'à Paris avec ses seuls cuisiniers, etc.

Il est parti pour Grenoble, où il y a lieu de croire qu'il était attendu d'une manière différente, et il ne serait rien moins qu'improbable qu'arrêté dans sa course et poursuivi, comme il doit l'être par le général Miolis, il ne fût jeté dans cet arrondissement, mais ce ne pourrait plus être que par le Triève. Un détachement de 40 hommes se rend en conséquence à Châtillon.

Ce qui paraît le plus fâcheux, c'est qu'ayant été dans le cas d'entendre plusieurs canoniers qui suivirent ma voiture, j'y ai acquis la certitude que ces soldats ne sont rien moins que des hommes sûrs et opposés à Napoléon. Vous connaissez l'espèce d'hommes des montagnes de Châtillon et Lus. Ils ne sont point armés, et je n'ose point me flatter, surtout si la troupe de ligne ne montre point de l'énergie, que la garde nationale de cette contrée puisse jamais opposer une masse imposante. Mais on doit croire qu'il n'y en aura pas besoin et que la bulle de savon se brisera sûrement sur le chemin de Grenoble ou avec le temps et les moyens de l'atteindre.

J'aurai l'honneur de vous rendre compte des détails que nous ne devons pas tarder d'apprendre par la montagne.

J'ai l'honneur de vous adresser une copie à la main de la proclamation de Napoléon à l'armée, dans le cas, que j'ai cependant la peine de supposer, qu'elle ne vous serait pas parvenue par la correspondance (1).

Le 8 mars 1815, l'Empereur se trouvait à Grenoble, à la tête d'une armée, qu'électrisaient sa présence et le merveilleux événement qui venait de s'accomplir. Le succès de l'entreprise était maintenant assuré et aucun obstacle n'allait arrêter le vol de l'aigle. Avant de quitter Grenoble pour se rendre à Lyon, Napoléon avait donné l'ordre au général Debelle de prendre le commandement du département de la Drôme (2). Dès le 9 mars, ce gén-

(1) Archives de la Drôme, M. 1406.

(2) Le baron César-Alexandre Debelle de Gachetier, né à Voreppe, le 25 novembre 1770, avait fait toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Après la chute définitive de Napoléon, il fut compris dans l'ordonnance du roi du 24 juillet 1815, et il se constitua prisonnier à Grenoble vers la fin du même mois. Traduit à Paris devant le deuxième conseil de guerre permanent de la première division militaire, il fut condamné à mort le 22 mars 1816 ; mais, sur les instances du duc d'Angoulême, sa peine fut commuée en une détention de 10 ans dans la citadelle de Besançon.

ral se présentait aux portes de Valence et somrait les autorités de reconnaître le gouvernement impérial; mais cette démarche demeura sans résultat, il fut arrêté et reconduit à la frontière du département (1). Les choses changèrent bientôt de face. La marche de Napoléon vers la seconde ville de France devenait un véritable triomphe. A Lyon, non seulement il ne rencontra pas l'ombre de résistance, mais toute la garnison arbora la cocarde tricolore et se rangea sous ses drapeaux. Il agit en souverain et promulgua les fameux décrets (2).

Il est aisé de concevoir l'inquiétude, l'embarras des fonctionnaires publics, dans ces jours d'agitation et de changement. Le préfet de la Drôme, homme avisé et prudent, s'était montré jusqu'ici serviteur dévoué des Bourbons; il devint tout à coup plus circonspect, et, gardant une attitude expectative, ménagea habilement son passage d'un régime à un autre. Il écrivait le 13 mars 1815 au sous-préfet de Die : Le courrier d'aujourd'hui m'a apporté un assez grand nombre de lettres ministérielles; mais dans aucune pas un seul mot de direction sur les graves circonstances du moment. La position de tous les administrateurs devient par là bien pénible. Il n'y a, au reste, depuis l'événement de Lyon rien à faire d'utile à présent que de nous appliquer de tous nos moyens à éviter l'effervescence, à écarter de toute l'influence de notre sagesse, les étincelles, telles qu'elles soient, des nombreuses matières combustibles qui nous environnent, de tendre avec vigilance et persévérance à gagner, sans troubles intérieurs, la terminaison de cette crise... Le marquis d'ESCORCHES.

Mais les événements se précipitaient. Le général Mouthon-Duvernet, qui avait quitté Valence le 5 mars, afin d'aller à Grenoble prendre, avec le général Marchand, les mesures jugées nécessaires pour arrêter les brigands de Napoléon, avait lui aussi partagé l'enthousiasme général, et il envoyait maintenant l'ordre au préfet de la Drôme d'avoir à installer le général Debelle dans son

(1) Cf. Biographie des hommes vivants. Paris, Michaud, in-8°, t. 11 (1817), p. 323-4.

(2) HENRY HOUSSAYE. 1815. Paris, 1899, in-16, p. 297 et s.

commandement (1). Une circulaire du préfet fit connaître au département cette grave décision.

Valence, le 14 mars 1815.

Le préfet... à MM. les sous-préfets, maires...

Je reçois, messieurs, de M. le général baron Mouton-Duvernet, en mission extraordinaire dans la 7^e division militaire, une lettre datée de Grenoble hier, et dont l'objet est d'une trop haute importance pour que je ne doive pas la mettre littéralement sous vos yeux : elle est ci-jointe.

Vous y réfléchirez avec l'esprit de sagesse que vous montrez chaque jour et vous ferez ce que les circonstances où nous nous trouvons, l'ordre, la tranquillité, l'intérêt de vos communes, vous paraîtront demander.

Agréez, messieurs... Le marquis d'ESCORCHES.

Grenoble, le 13 mars 1815.

A Monsieur le préfet de la Drôme, à Valence.

Monsieur le préfet,

L'Empereur a été informé du refus qu'avait éprouvé à Valence M. le général de Belle d'y être reçu comme commandant du département, en remplacement de M. le général Quiot, qui a ordre de se rendre auprès de moi pour y commander une brigade de la division que j'organise.

S. M. m'a prescrit d'installer M. le général de Belle dans son commandement; je lui ai ordonné de se rendre à sa nouvelle des-

(1) *Le baron Mouton-Duvernet, après Waterloo, montra beaucoup d'attachement à la cause de Napoléon. Il applaudit surtout le 23 juin à la proposition de reconnaître Napoléon II, et dit : « Je ne suis point orateur, mais soldat; l'ennemi marche sur Paris, et il faut que vous ayez des armées à lui opposer. Proclamez Napoléon II empereur des Français, et à ce nom, tous courront aux armes. L'armée nationale se rappelle qu'elle a été profondément humiliée sous Louis XVIII; elle se rappelle qu'on a traité de brigandages les services qu'elle a rendus à la patrie depuis 25 ans. Voulez-vous lui rendre tout son courage et l'opposer avec succès à l'ennemi? Proclamez Napoléon II ». Il fut appelé le 2 juillet au gouvernement de Lyon, où il se conduisit avec prudence et modération. Poursuivi en vertu de l'ordonnance du 24 juillet, il se tint caché quelque temps à Montbrison; mais, découvert dans les premiers jours de mars 1816, il fut traduit à Lyon devant un conseil de guerre, condamné à mort le 19 juillet et exécuté le 26.*

mination. Je ne pense pas, M. le préfet, qu'il soit nécessaire que pour cela je m'y porte avec des troupes, et je crois qu'il suffit que je vous fasse connaître les intentions de l'Empereur pour qu'elles ne soient point contrariées.

De tous côtés les habitants et les troupes accourent à la rencontre de l'Empereur, lui expriment leur joie et leur satisfaction de le revoir au milieu d'eux. Ce vœu national et bien spontané impose à tout bon français l'obligation de se ranger autour de ce souvenir qui seul peut venger nos affronts et nous rendre notre ancienne gloire.

S. M. est disposée à accueillir avec bonté tous ceux, fonctionnaires ou non, qui dans ces circonstances auraient eu envers lui quelque tort réel ou apparent, et qui se rangeront du côté de l'intérêt et de l'honneur de la nation. Je suis autorisé à en donner la certitude. Je la garantis sur mon honneur.

Je vous prie, M. le préfet, de faire connaître ces dispositions à tous vos administrés. Que la garde nationale soit convenablement organisée partout, pour qu'elle fasse le service et pour maintenir l'ordre dans votre département. La tranquillité ne doit être troublée en aucune manière.

Recevez, M. le préfet...

Le général de division en mission extraordinaire par S. M.
l'Empereur, Baron MOUTON-DUVERNET.

Le lendemain, le marquis d'Escorches promulguait les ordres du général Debelle, au nom du gouvernement de l'Empereur.

Valence, le 15 mars 1815.

Le maréchal de camp, commandant le département de la Drôme, à M. le Préfet.

Monsieur le préfet,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint des décrets et proclamations de S. M. l'Empereur que je vous prie et vous ordonne au besoin de vouloir bien faire afficher demain matin sur chaque place et aux lieux usités à cet effet, avec toute la pompe possible. Je vous invite d'en adresser des expéditions à MM. les sous-préfets de votre département, pour qu'elles soient aussi affichées et publiées le plus promptement possible dans les sous-préfectures.

Veuillez bien également veiller, M. le préfet, à ce que tous ces décrets qui vous concernent soient exécutés ponctuellement.

Je vous prie de vouloir bien m'en accuser la réception.

Recevez... Baron DE BELLE.

Pour copie conforme : Le préfet... Marquis D'ESCORCHES.

Les lettres suivantes que nous groupons ici et qui n'ont nul besoin de commentaire, achèveront de bien faire connaître la prudente réserve gardée par les fonctionnaires de l'ordre administratif dans notre département, en même temps qu'elles apporteront à l'histoire un utile contingent de faits jusqu'ici inconnus.

Valence, le 15 mars 1815.

Le préfet... au sous-préfet de Die.

Je reçois, M. le sous-préfet, seulement aujourd'hui votre lettre du 11 et le pli qui y était joint. Les dépêches et les journaux de Paris nous manquent depuis plusieurs jours, mais nous savons que Napoléon continue sa marche sur Paris; que son armée paraît se renforcer chaque jour, qu'aujourd'hui il doit être en avant de Chalons et que Lyon est toujours à l'enthousiasme. Je ne puis, M. le sous-préfet, dans la situation où nous nous trouvons, que vous renouveler mes exhortations pour l'emploi attentif de tous les moyens de maintenir l'ordre public en calmant, partout où il faudra, par les mesures les plus prudentes, l'effervescence de nature à le troubler. C'est tout ce que nous pouvons faire de bien dans ce moment, et nous devons nous y appliquer de toutes nos forces.

Je vous renouvelle...

Pour le préfet indisposé : MARBOS.

Valence, le 17 mars 1815.

Le préfet... au sous-préfet de Die.

J'ai reçu, M. le sous-préfet, votre lettre du 14 de ce mois et j'apprends avec soulagement de l'oppression où me tient la crise que nous éprouvons, l'état satisfaisant que vous me présentez de la situation intérieure de votre arrondissement et les espérances que vous me donnez de sa continuation. Il est évident que nous n'avons rien de mieux à faire, qu'il n'y a pas de plus grand intérêt public et particulier pour chacun que de maintenir entre nous le bon or-

dre et la tranquillité, en attendant les suprêmes et irrésistibles décrets que la Providence nous préparent. Nous nous trouvons d'ailleurs placés sous la puissance militaire. Nous n'avons qu'à nous soumettre avec résignation et patience. Je n'ai au reste qu'à me louer infiniment des procédés de M. le général chargé du commandement et des dispositions qu'il m'a témoignées pour l'exécution de sa mission. Tout annonce en lui un caractère loyal, franc, honnête et bon, fort loin de tout ce qui pourrait inquiéter personne. Il m'a déjà répété plusieurs fois qu'il ne pensait qu'à maintenir le bon ordre et que je le trouverais toujours prêt à y concourir de tout son pouvoir, par tous les moyens que j'aurais à lui proposer. Il a tenu le même langage à M. le maire de cette ville, qui se loue également beaucoup de lui.

Je vous renouvelle... Le marquis d'ESCORCHES.

Die, le 17 mars 1815.

Le sous-préfet... à M. le marquis d'Escorches, préfet.

Monsieur le marquis,

Resterons-nous longtemps encore dans un état d'incertitude qui paraît le plus pénible de tous. Combien je vous plains, M. le marquis, en appercevant ce qu'il a de plus cruel pour les fonctionnaires, à mesure que leur responsabilité est plus importante. Tout s'agite, et plusieurs masques tombés m'ont fait connaître à découvert des traits que je n'avais aperçus que d'une manière confuse. La suite d'une orgie a occasionné un tapage nocturne dans la ville de Die, dont les places et les rues ont été parcourues pendant une partie de la nuit, du mercredi au jeudi, par une troupe de gens qu'on assure tenir à une classe honnête, avec des vociférations insurrectionnelles, etc., etc.

Je n'ai point su ou voulu savoir quels citoyens étaient les acteurs et les moteurs de ce tapage, qui paraît clairement avoir été organisé à dessein. Le plus grand nombre paraît désavouer d'y avoir pris part, reste de pudeur, et la désapprobation générale du peuple m'assure encore le bon esprit de la masse des habitants.

Mais puissions-nous sortir bientôt de cet état, dans lequel tous les partisans du désordre s'agitent de toutes parts. Je voulais me rendre auprès de vous et je m'en faisais un devoir qui se contra riait avec celui de rester à mon poste, la demande pressante qui

m'en a été faite et la crainte que mon départ ne pût encore devenir un sujet d'inquiétude. Je me borne à une contenance calme et assurée, avec laquelle j'espère gagner quelques moments bien précieux. J'espère que tout sera tranquille, pourvu que l'incertitude ne soit pas longue. Heureusement, le peuple paraît plus calme et plus réfléchi que les jeunes gens et quelques chefs de familles qui auraient eux-mêmes à trembler sur les suites des écarts dont ils donneraient si imprudemment l'exemple.

Je suis...

FALQUET-TRAVAIL.

Nyons, le 18 mars 1815.

Le sous-préfet de Nyons au préfet...

... Le même esprit, la même tranquillité règnent ici. Les rapprochements auxquels donnent lieu les bruits publics semblent servir de motifs au vulgaire pour croire qu'un nouvel ordre de choses se prépare. On nous raconte toutes sortes de choses. Tantôt Napoléon est tué, le ministre de la guerre arrêté à Paris, puis massacré par le peuple avec vingt généraux. Tantôt l'empereur, à la tête de 50.000 hommes est sur le point d'entrer dans la capitale, où est déjà organisé un gouvernement provisoire qu'a nécessité la retraite du roi et de sa famille et qu'ont établi le Sénat et le Corps législatif. On se trouve ainsi dans un état de perplexité difficile à rendre. Il est cependant singulièrement adouci par les informations que vous avez bien voulu me donner. C'est pour moi une raison nouvelle de vous prier de vouloir bien continuer à ne me pas laisser ignorer tout ce que vous croirez propre à m'aider à calmer les inquiétudes de mes administrés, et à les éloigner des extrêmes, par la connaissance de ce qui se passe. J'oubliais de vous dire que les membres du gouvernement provisoire, d'après les bruits seraient MM. Carnot, Montalivet, Soult, Fouché, etc.

Agréez... PONS.

Valence, le 20 mars 1815.

Le préfet... au sous-préfet de Die.

Le paquet contenant la réimpression de l'ordonnance du roi du 6 mars, M. le sous-préfet, a été retiré de la poste par plusieurs motifs, et entre autres :

1° Parce que des troupes étaient annoncées pour devoir passer

dans le département, et qu'il y avait à craindre que l'affiche de cette proclamation ne les irritât et ne leur fit commettre des excès ;

2° Parce que la puissance militaire est venue se saisir du département ;

3° Parce que les événements de Lyon, la marche rapide et les progrès de Napoléon rendaient inutile pour cette localité-ci l'ordonnance dont il s'agit.

Je ne puis du reste qu'approuver ce que vous avez cru devoir faire dans cette circonstance et la manière dont vous l'avez fait. Je vous ai parlé plusieurs fois dans ma correspondance du général de Belle, qui commande le département. Il me paraît un homme loyal et honnête. Il me répète sans cesse qu'il ne veut, comme moi, que le bon ordre et la tranquillité et qu'il est fort loin de ses intentions d'inquiéter et de vexer personne ; mais, toutefois, il a entièrement enchaîné dans mes mains la liberté d'action administrative, non seulement par un ordre du jour du 16 où il signifie son entrée en exercice, mais encore et plus particulièrement par une lettre du même jour dans laquelle il s'exprime ainsi :

« Quoique je présume bien que vous aurez déjà conclu de mon
« ordre du jour en date de ce matin, dont j'ai eu l'honneur de
« vous adresser copie, que vous êtes tenu dans l'état où se trouve
« votre département saisi par la puissance militaire, non seule-
« ment d'exécution et faire exécuter tous les ordres que j'aurais
« à vous transmettre, concernant les décrets de Sa Majesté l'Em-
« pereur, mais encore de vous interdire aucun acte administratif
« émanant de tout autre ordre quelconque qui y serait con-
« traire, je crois devoir vous le dire positivement et vous l'en-
« joindre spécialement. »

Il ne me reste dans cette douloureuse et déchirante position que des vœux à former et à attendre la fin de chaque jour qui me paraît d'une longueur mortelle.

Je vous renouvelle... Le marquis d'ESCORCHES.

Die, le 24 mars 1815.

Le sous-préfet... à M. le marquis d'Escorches, préfet.

Monsieur le marquis,

Plusieurs lettres, arrivées par le même courrier de hier, ont répété l'annonce télégraphique qu'on avait déjà annoncée et que

vous avez eu la bonté, dont je vous prie d'agréer mes remerciements, de me communiquer confidentiellement. Des variantes, des additions, etc., ont pu être ajoutées et ajoutent à l'impatience de recevoir comme on l'espère par le premier courrier des détails officiels. Tout paraît au moment aussi calme qu'on pouvait l'espérer. Dans mes montagnes qu'on aura plus le même intérêt à chercher à agiter, et on dirait que ceux qui s'agitaient de manière à faire naître des inquiétudes paraissent étonnés eux-mêmes de leur triomphe et ne pas interroger, sans quelque crainte, l'avenir.

Des voyageurs revenus de Provence et de Languedoc annoncent y avoir tout laissé dans une espèce d'embrasement, et nous sommes bien près de ce volcan, s'il venait faire une explosion qui ne pourrait être que bien dangereuse pour notre position.

La Providence achèvera de remplir ses desseins contre lesquels ne peut rien la volonté des hommes, qui ont à la remercier d'avoir trompé toutes les combinaisons de leur prévoyance, en ménageant, comme elle l'a fait d'une manière miraculeuse, le sang des hommes. Puisse-t-elle arrêter de même ceux dont nous serions encore menacés.

L'annonce de l'assemblée du champ de mai, en étonnant la France entière, paraît fixer l'attention par une diversion bien heureuse en ce moment, et je ne doute pas qu'une grande masse ne se rattache à l'idée de cette reprise en sous-ordre, qui neutraliserait en ce moment plusieurs ferments de division. Il m'a paru que beaucoup de gens ont été étonné comme moi de cette grande conception, qui me paraît calmer un peu l'horizon en ce moment, et éloigner au moins ces craintes de la guerre civile dont les brandons nous menaçaient à l'instant même dans notre position, et c'est tout ce que je me permets d'apercevoir dans ce moment dans l'état de froissement affreux d'une secousse aussi extraordinaire, où je sens de mon devoir aujourd'hui d'employer tous mes moyens en secondant vos intentions de calmer les agitations et de prévenir les choses entre les administrés, à la tranquillité desquels je me voue tout entier, sans aucune distraction et sans pouvoir prévoir, à côté de ce devoir à l'instant, quel pourra être pour moi demain celui de l'honneur et de la conscience auxquels j'aurai à obéir.

Le pénible de ma position me fait apercevoir et partager autant que personne, M. le marquis, ce qu'il peut y avoir de bien plus

fatigant dans la vôtre, où vous n'avez pu être soutenu que par le sentiment de l'utilité et des besoins de vos directions pour tout le département, qui a resté calme au milieu des incendies. Oh ! combien je désire connaître le sentier qui pourra nous sortir des dangers, au milieu des cratères encore embrasés, et le fil qu'il me restera à saisir pour moi-même dans le sentiment de mes devoirs.

Je suis avec respect...

FALQUET-TRAVAIL (1).

Cependant l'horizon politique s'assombrissait dans le Midi. Les royalistes, nombreux et exaltés, se groupaient, s'organisaient en bandes armées et se montraient tout disposés à entreprendre une guerre civile. Ce qui contribuait à accroître leur audace, c'était la présence au milieu d'eux du duc d'Angoulême. Ce prince, à la nouvelle du débarquement de l'Empereur et de sa marche sur Paris, s'était hâté de quitter Bordeaux et, après avoir parcouru rapidement quelques cités du Languedoc et de la Provence pour rassembler ses partisans, était venu fixer son quartier général à Nîmes. Bientôt, il se vit à la tête d'une petite armée, composée du 1^{er} régiment étranger, du 1^{er} des chasseurs, et des 10^e, 58^e et 83^e de ligne, auxquels se réunirent des volontaires du Var, des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse, du Gard, et de l'Hérault. Il croyait pouvoir compter sur la fidélité de ses troupes, qui atteignirent bien le chiffre de 12.000 hommes. Sur ces entrefaites, il apprit que Louis XVIII venait de quitter sa capitale; mais il ne se découragea point, et se sentant inspiré, comme il l'écrivait alors à la duchesse, sa femme, il résolut de marcher sur Lyon, afin d'occuper cette ville, pour y créer un centre de résistance au projet d'une reconstitution de l'Empire. Il est certain que la prise de Lyon eût produit en France un grand effet et suscité à Bonaparte de sérieuses difficultés, en l'obligeant à soutenir à la fois une guerre civile et une guerre étrangère (2).

L'armée royale devait opérer sur trois colonnes, qui se rejoindraient à Vienne pour marcher de là sur Lyon. Le premier corps, composé d'environ 5.000 hommes, sous les ordres du général Ernouf, opérerait dans les Alpes, se porterait sur Sisteron, surpren-

(1) Archives de la Drôme, M. 1407.

(2) HENRY HOUSSAYE. 1815, p. 412 et suiv.

draît ou tournerait Grenoble, et atteindrait Vienne. Le second, commandé par le prince et comprenant près de 6.000 combattants, traverserait le Rhône au Pont-Saint-Esprit, remonterait la rive gauche du fleuve et occuperait successivement Montélimar, Valence, Vienne. Enfin le troisième, alors en formation sous les ordres du général Rey, s'avancerait par la rive droite et recueillerait tous les contingents venus de la Lozère et de la Haute-Loire.

Le 25 mars, l'avant-garde de la colonne qui devait former le corps du centre et traverser la Drôme, vint s'installer à Pierrelate, y observant la plus stricte discipline. Le préfet fut aussitôt informé de ce mouvement, par la dépêche suivante que lui adressa le commandant de gendarmerie.

Châteauneuf, le 26 mars 1815.

Monsieur le marquis,

J'ai l'honneur de vous prévenir que hier j'ai été informé qu'un corps de 400 hommes devait arriver aujourd'hui à Pierrelate pour y séjourner jusqu'à nouvel ordre. Ces troupes se disant grenadiers royaux du Midi, forment, disent-elles, l'avant-garde de l'armée qui les suit. J'ai donné tout de suite l'ordre à la garde nationale de Pierrelate de se tenir en continuelle permanence, de conformité à votre arrêté du 5 et fournir chaque jour un poste de 15 hommes qui feront des patrouilles fréquentes, pour veiller d'une manière sévère au maintien de l'ordre et de la tranquillité. Tout individu qui se permettrait des épitètes, des injures ou des voies de fait selon les circonstances doit être sur le champ réprimé et arrêté. MM. les officiers, d'après le même ordre, doivent se tenir constamment vêtus en uniformes et veiller à la plus stricte exécution sur leur responsabilité, ils doivent aussi, à l'arrivée de chaque corps, faire visite à celui qui en est le chef et se concerter avec lui pour toutes les mesures de discipline et de répression de sa troupe s'il y a lieu. Je me suis spécialement attaché à leur faire observer, dans l'ordre qui doit être lue à la tête de la compagnie et affiché aux corps de garde, que toutes réactions dans quel sens qu'elle arrive, est toujours funeste à celui qui l'emploie.

Tel est, monsieur le marquis, les dispositions dont je me fais un devoir de vous rendre compte et que je prendrai dans toutes les autres communes dans mon commandement, si elles sont dans

le cas de Pierrelate et que vous les approuviez. Ma règle de conduite dans cette circonstance difficile sera comme toujours l'honneur et vos ordres.

Dans ces sentiments, j'ai l'honneur...

Le commandant : F. DE LA MURE (1).

Le lendemain, une nouvelle dépêche apportait au préfet des détails plus précis sur l'occupation de Pierrelate et l'agitation qui se manifestait dans le midi du département.

Châteauneuf, le 27 mars 1815.

Monsieur le marquis,

D'après le rapport que je viens de recevoir de MM. les officiers de la garde nationale de Pierrelate, il est constant que hier, vers 10 heures du matin, environ 200 hommes sont arrivés de Saint-Esprit, à Pierrelate, dont 50 de cavalerie, le reste d'infanterie, tous habillés et équipés; ils ont pris des logements en ville et occupé des postes aux portes et en avant sur le pont de la Berre. Cette troupe n'annonce point devoir faire de nouveaux mouvements et observe une exacte discipline. Les personnes et les propriétés sont respectées; nul individu n'a éprouvé d'insulte pour fait de ses opinions ou de ses discours. La garde nationale a établi un poste de 15 hommes qui a observé et observe l'ordre que j'ai prescrit et dont j'ai eu hier l'honneur de vous donner connaissance. Enfin j'espère qu'avec les soins zélés de M. le maire, la tranquillité publique ne sera point troublée dans cette commune.

Des symptômes d'agitation s'étant manifestés dans diverses communes du canton de Montélimar dans la journée d'hier et aujourd'hui, je viens de donner l'ordre qu'il soit établi de suite des gardes dans chaque commune, qui d'après la direction de MM. les maires devront réprimer tous agitateurs et contenir cette classe qui ne désire que le désordre et l'anarchie pour en profiter.

J'attends sur le tout vos ordres et instructions pour en faire la règle que j'ai à suivre.

J'ai l'honneur... F. DE LA MURE.

(1) Archives de la Drôme, M. 1407.

Descorches n'avait pas attendu cette seconde dépêche pour informer les sous-préfets et les maires des événements; il leur traçait en même temps, avec netteté et prudence, la conduite à tenir dans ces difficiles conjonctures.

Valence, le 27 mars 1815.

Le préfet... aux sous-préfets et maires...

Il résulterait, messieurs, des rapports que je reçois que quelques détachements de troupes du Gard et de l'Adèche se dirigeraient vers ce département avec l'intention de le traverser. Dans ce cas il peut arriver que la Drôme se trouve sans autre puissance militaire que celle sous laquelle elle est depuis quelques temps. Vous continuerez vos fonctions ordinaires, comme vous l'avez fait jusqu'ici, et vous vous attacherez spécialement à maintenir partout l'ordre et la tranquillité. Vous ferez sentir à vos administrés que l'intérêt particulier, conforme ici à l'intérêt général, commande à chacun le calme et l'union et ne les commanda jamais plus. Enfin, messieurs, vous en donnerez vous-mêmes l'exemple avec la sagesse qui vous caractérise, et dont chaque jour je reçois de si nobles et de si touchants témoignages. Il serait possible que je me trouvasse dans la nécessité de m'absenter de Valence, mais ce ne serait que pour très peu de jours. Mon cœur resterait tout entier au milieu de vous, et je me dispenserais que le moins que je pourrais de venir reprendre nos relations habituelles qui me seront toujours, n'en doutez pas, infiniment agréables. Je vous autorise à assembler les conseils municipaux, lorsque vous le jugerez à propos, pour prendre les déterminations que viendraient à nécessiter les circonstances. Votre correspondance devra avoir le cours ordinaire, à moins d'ordres contraires.

Je vous renouvelle...

Entièrement rallié à la cause de Napoléon, dont il avait été du reste si longtemps l'admirateur passionné, le baron Descorches (il venait d'abandonner son titre de marquis pour reprendre celui de baron qu'il tenait de l'Empereur) recommandait aux autorités locales de surveiller les étrangers et tous ceux qu'on pouvait soupçonner coupables de propagande royaliste. Trente-deux individus, dont le signalement avait été donné par la direction générale

de la police, étaient alors activement recherchés. D'autre part, le baron Debelle, commandant la force armée dans le département, faisait appel aux gardes nationaux, aux anciens soldats, pour organiser la défense, car les nouvelles du Midi arrivaient plus inquiétantes. Les autorités civiles et militaires prirent des mesures pour conjurer le danger.

Arrêté relatif aux circonstances où se trouve placé le département

Du 29 mars 1815

Nous, préfet du département de la Drôme,

Considérant que des hommes armés venant du Midi, s'avancent sur ce département; — que déjà ils occupent une partie de l'arrondissement de Montélimart; — considérant que les autorités locales, à moins d'ordres contraires, doivent rester à leur porte, mais qu'il importe de statuer, à l'avance, sur les actes que pourrait amener la circonstance de l'occupation des communes par les troupes dont il s'agit :

Arrêtons ce qui suit :

Article premier. — Tout fonctionnaire et agent de l'ordre administratif et tout commandant de garde nationale ne fera dans le département de la Drôme aucun acte, en vertu d'une autorité autre que la nôtre, celle de M. le maréchal de camp baron de Belle, commandant le département ou de M. le conseiller de préfecture, nommé par nous pour nous suppléer, à moins de contrainte de force majeure.

Article 2. — Tout acte de ce genre fait librement ou pour lequel il ne serait pas établi qu'il aurait été le résultat de la contrainte, est d'avance déclaré nul et non avenu et mis sous la responsabilité de ceux qui l'auront fait.

Article 3. — Les administrations continueront leurs fonctions ordinaires et s'attacheront à maintenir l'ordre et la tranquillité, et entre les citoyens le calme et l'union.

Article 4. — Le présent arrêté sera imprimé et adressé à Messieurs les sous-préfets et maires qui en assureront l'exécution.

Fait à l'hôtel de la préfecture à Valence, le 29 mars 1815.

Le préfet : le baron DESCORCHES.

Par le préfet, le secrétaire général : le chevalier DUPERREAU.

Le même jour, des ordres plus pressants étaient donnés par la préfecture pour organiser et tenir prête partout la garde nationale. Occupez-vous en sur le champ, écrivait Descorches au sous-préfet de Valence. Rien n'est plus urgent. L'esprit des habitants de Valence, de Loriol et de toutes les campagnes environnantes étant très prononcé pour s'opposer au passage des troupes du Midi qui sont dans ce moment à Montélimar, M. le général de Belle se porte à Loriol avec des forces pour aviser aux moyens de défense, et il importe que les administrations et la garde nationale le secondent (1).

En effet, la tête de colonne du duc d'Angoulême, sous les ordres d'Amédée d'Escars, était entrée ce jour-là même, 29 mars, à Montélimar. La population était dans l'épouvante. On disait que les miquelets allaient massacrer tous les bonapartistes et mettre le feu à la ville. Le lendemain, continue Henry Houssay à qui nous emprunterons le récit de ce qui va suivre, à la sortie de Montélimar, les royaux virent s'avancer une troupe ennemie d'environ 400 hommes : fusiliers vétérans, officiers à la demi-solde, sous-officiers en retraite et gardes nationaux volontaires (la plupart de ces derniers sans cartouches). C'était tout ce que le général Debelle avait eu le temps de rassembler pour la défense du département de la Drôme. Un parlementaire de Debelle ayant été d'abord reçu à coups de fusils par les tirailleurs, puis renvoyé hautainement par le vicomte d'Escars, le combat s'engagea. Après cinq ou six heures d'une mousquéterie peu meurtrière, le général Debelle ordonna la retraite. A ce moment, un garde national criant : A la trahison ! le frappa d'un coup de baïonnette dans les reins. On se replia sur Loriol, où des renforts arrivèrent dans la soirée et le lendemain : un bataillon du 39^e détaché de la garnison de Lyon, 200 gardes nationaux de la Drôme et 100 gardes d'honneur levés à Valence par un garde général nommé Kretly (2). Un demi-escadron du 14^e chasseurs qui avait abandon-

(1) *Archives de la Drôme, M. 1466.*

(2) *Elie Krettly, né en 1777, fils d'un musicien de la chapelle de Louis XVI, ancien trompette-major des guides d'Italie, d'Égypte et des chasseurs à cheval de la garde impériale, qui se qualifiait encore de capitaine, avait obtenu comme retraite, en 1812, l'emploi de garde général des forêts et s'était fixé à Montélimar. Il avait manifesté quelques*

né d'Escars après le combat de Montélimar, vint aussi se joindre aux impériaux. Bien que la blessure de Debelle fût fort légère, il remit le commandement au colonel d'artillerie Noël et partit pour Valence, afin, dit-il, d'y presser l'organisation des gardes nationales.

Dans la matinée du 2 avril, l'armée du duc d'Angoulême arriva en vue de Loriol. Menacées par des forces quintuples, les troupes qui occupaient ce village se replièrent derrière la Drôme. Le colonel Noël soutint la retraite, en s'établissant au débouché du pont avec deux pièces et le bataillon du 39°. Quelques volontaires et officiers à la demi-solde se postèrent en tirailleurs sur les berges. Pendant qu'on fusillait d'une rive à l'autre, deux compagnies de voltigeurs du 10° de ligne, profitant d'une tranchée parallèle

sentiments royalistes en 1814, lors du passage du comte d'Artois, ce qui ne l'empêcha pas de faire preuve de zèle bonapartiste en 1815. Il tenta de former un corps franc pour s'opposer au passage du duc d'Angoulême, dont l'approche était annoncée. Des lettres du général Debelle, le 22, le 24, et le 26 mars, l'encourageaient dans ce projet; il avait déjà réuni 200 volontaires, à la tête desquels, il voulait se porter sur Pierrelate à la rencontre du prince, lorsque les habitants de Montélimar, redoutant les désordres et les maux que pouvait entraîner la guerre civile, tentèrent d'obtenir la dispersion de son bataillon. Le 27, ordre lui fut donné de licencier sa troupe. Il ne s'y conforma qu'à demi, et avec une centaine d'hommes demeurés sous son commandement, il se rendit à Valence auprès du général. Il prit part au combat de Loriol, où, dit-il, il fit d'inutiles efforts pour décider les militaires du 39° à ne pas rompre leurs rangs et à opérer leur retraite en bon ordre. La débandade fut générale et Krettly, selon l'usage, accusa Debelle de trahison, ainsi que le colonel Noël. Debelle n'avait point assisté au combat, et Noël y fut fait prisonnier. A ce combat du 2 avril, parmi les officiers de volontaires bonapartistes, se trouvaient Marc-Aurel, ancien imprimeur de l'armée d'Egypte, et Joseph Dourille, homme de lettres, qui a laissé un récit de l'affaire (Courrier de la Drôme, n° du 26 avril 1835; — Bulletin de la Soc. d'Archéologie de la Drôme, t. XIII (1879), p. 194). Krettly accompagna peu de jours après les troupes qui poursuivirent le duc d'Angoulême quand il opéra sa retraite. Il se rendit ensuite à Paris, d'où il revint bientôt. Le général Colaud de la Salcette, commandant la division, et le préfet Desgouttes l'autorisèrent à lever un corps franc, en se conformant au décret du 22 avril 1815; mais cette permission ne tarda pas à être retirée. A la seconde restauration, Krettly passa en Belgique. Ce personnage, dont la vie a été si mouvementée, est auteur de mémoires intitulés: Souvenirs historiques du capitaine Krettly, Paris 1839, 2 vol. in-8°, de 383 et 384 pages. On ne saurait accorder beaucoup de créance à ces pages pleines d'exagérations et de vantardises. Quelques années après cette publication, Krettly mourait à Paris, troisième clarinette à l'Opéra. (Cf. DE COSTON. Passage de Napoléon dans la Drôme en 1814..., p. 12 et suiv.)

à la Drôme pour se défilér, atteignirent le pont. Alors, soit que ces hommes eussent réellement l'intention de passer aux impériaux, soit qu'ils employassent la plus odieuse des ruses de guerre, ils crièrent : Vive l'Empereur ! et s'engagèrent sur le pont au pas de charge. Les soldats du 39^e leur ouvrirent leurs rangs : les deux troupes fraternisèrent. Mais les grenadiers du 10^e avaient suivi de près le mouvement des voltigeurs. Le bataillon du 39^e, sans nulle défiance, se disposait à les accueillir comme il avait accueilli leurs camarades, lorsque parvenus aux deux tiers du pont, ils crièrent : « Ils sont à nous ! Vive le Roi ! » et firent une décharge à bout portant. Cette agression avait-elle été concertée avec les voltigeurs, comme le prétendirent les soldats du colonel Noël, ou fut-elle seulement le résultat d'une méprise, comme on a cherché à l'établir dans les rapports subséquents ? Les grenadiers, a-t-on dit, croyaient leurs camarades prisonniers; ils ont tiré pour les délivrer. Quoi qu'il en soit, l'attaque eut un plein succès. Les impériaux lâchèrent pied en désordre, abandonnant leurs canons. Le 10^e de ligne fit 300 prisonniers. En récompense de ce fait d'armes, le duc d'Angoulême promu aux grades supérieurs dix officiers et sous-officiers du régiment, et distribua aux soldats trente-trois croix de la Légion d'honneur.

Tandis que les fuyards du pont de Loriol se repliaient sur Romans, puis sur Saint-Marcellin, l'armée royale poursuivait sa marche vers Lyon. Le 3 avril, le général Mounier qui commandait l'avant-garde, poussa jusqu'aux bords de l'Isère, occupa Romans et détacha sur la rive droite deux bataillons du Gard. Le même jour le duc d'Angoulême entra à Valence avec le gros des troupes. Il fut reçu assez froidement. Le peuple était anti-bourbonien; la bourgeoisie qui avait peu de confiance dans le succès de cette expédition, craignait les représailles populaires si elle manifestait trop ouvertement ses opinions (1).

(1) *Henry Houssaye, 1815, p. 414-6.* — Dans son rapport au roi, le duc d'Angoulême glisse sur ces premiers événements : Le 30 mars, Amédée d'Escars repoussa le général Debelle en avant de Montélimar; le 2 avril, nous battîmes complètement l'ennemi au passage de la Drôme. Deux canons, deux drapeaux et 800 prisonniers tombèrent entre nos mains. La possession de Valence et du cours de l'Isère fut le fruit de ce succès.

Le jour même de son entrée à Valence, le duc d'Angoulême fit imprimer par Jacques Montal, imprimeur de la préfecture, et afficher dans la ville la proclamation suivante :

Nous, Louis-Antoine de France,
Fils de France, duc d'Angoulême,
Commandant en chef l'armée du Midi,

Aux Habitants de la Drôme.

L'ennemi de la France a passé près de vous; vous l'avez souffert : la guerre civile, une invasion étrangère, tels sont les tristes résultats de la trahison des uns, de la crédulité ou de l'infidélité des autres.

Des hommes étrangers au nom français ou intéressés au désordre se sont armés pour une cause qui se fonde sur la violence et la trahison; mais ils sont un petit nombre : ceux qui ont voulu s'opposer à mon passage ont été dispersés.

Je suis venu ici non pour punir; vous l'êtes assez par les maux, suite nécessaire d'une guerre intestine : je viens vous sauver de l'oppression et vous rappeler à vos serments.

Que ceux qui sont restés fidèles emploient toute leur influence, tous leurs moyens, pour ramener leurs frères égarés.

L'union de tous les français nous rendra nos forces; la charte constitutionnelle, la bonté du roi nous rendront le bonheur et la paix dont nous commençons à jouir.

A notre quartier-général de Valence, le 3 avril 1815.

Signé : LOUIS-ANTOINE,

Par Son Altesse Royale,

Le maréchal de camp, gouverneur de la Drôme,

Le baron DE DAMAS (1).

(1) *Archives de la Drôme, M. 1406.* — Le 4, le duc d'Angoulême destitua Berlion, auditeur au Conseil, sous-préfet de l'arrondissement de Valence, et en nomma un autre à sa place. Berlion reprit ses fonctions le 6 au soir, après le départ du duc. Il envoya un rapport au ministre de l'intérieur Carnot sur ce qui s'était passé dans le département de la Drôme depuis le 3 avril, jour de l'occupation de Valence par les troupes royales jusqu'au 7 du même mois. Il va sans dire qu'il fut obligé de quitter de nouveau son poste, après le retour du roi, dans le mois de juillet suivant.

Mais ces heures de facile triomphe furent de courte durée. A peine installé à Valence, le duc était informé que son aile droite, commandée par Ernouf, avait été arrêtée dans sa marche par les paysans des Hautes-Alpes et de l'Isère, qui, armés de fusils et de fourches, combattaient à côté des 600 soldats des généraux Chabert et Proteau (1). Ernouf s'était vu contraint de se replier sur Sisteron, par suite de la défection des 58^e et 83^e de ligne, passés aux impériaux entre Gap et Saint-Bonnet. De l'aile gauche, qui devait opérer dans l'Ardèche et la Loire, les nouvelles n'étaient pas moins mauvaises. Nîmes et Montpellier avaient arboré le drapeau tricolore ; le général Gilly (2), qui avait naguère vainement demandé à reprendre du service sous les Bourbons, s'avancait avec des bandes d'impériaux vers le Pont-Saint-Esprit, s'appêtant à couper la retraite de l'armée royale. Au dessus de Valence, à Lyon et à Vienne, des forces considérables s'ébranlaient pour marcher à la rencontre du prince. Grouchy arrivait à Lyon et prenait le commandement supérieur des 7^e et 19^e divisions militaires, avec pouvoirs extraordinaires. Piré, Mouton-Duvernety et le général de gendarmerie Radet devaient le seconder. Piré, avec 500 hommes du 6^e léger, un escadron des dépôts et trois pièces de canon, rencontra le 5 avril les avant-postes des royaux, qui n'osèrent point soutenir une attaque et se replièrent sur la rive gauche de l'Isère, abandonnant la ville de Romans. Le lendemain, ce général entra à Romans, où il put aviser de concert avec le préfet Descorches aux mesures que réclamaient les circonstances. Mais ils furent bien vite tirés d'embarras ; le 7 avril, comme ils venaient de franchir l'Isère pour se porter sur Valence, ils virent accourir à eux le 14^e chasseurs, qui se ralliait au parti de Bonaparte et apportait la nouvelle de la retraite du duc d'Angoulême. Ce prince, en effet, avait quitté Valence, le même jour, à deux heures du matin, résolu de gagner Avignon ou Marseille. Ses troupes se débandaient, et il se voyait, avec une poignée d'hommes

(1) Théodore Chabert commandait les troupes, les gardes nationales qui sortirent de Grenoble pour combattre Ernouf. Il décida la défection du général Gardanne, un des maréchaux-de-camp employé sous les ordres du général Ernouf.

(2) CHARVET. Le lieutenant-général J.-L. Gilly. Nîmes, 1882, in-8^o, 144 pp.

demeurés fidèles, cerné de toutes parts et exposé, d'un moment à l'autre, à tomber aux mains de l'ennemi (1).

Pendant que le duc opérât une retraite précipitée, Descorches, de retour au chef-lieu du département, se hâtait de faire afficher sur les murs de la ville une sorte de manifeste de Grouchy, ayant pour but d'ôter toute espérance aux royalistes et de ramener le calme dans les esprits.

Le général en chef, comte de Grouchy, aux habitants des départements composant les 7^e et 19^e divisions militaires.

Français !

Des troupes nombreuses s'avancent de tous côtés pour repousser les malveillans : le maréchal Suchet marche à leur tête. Il sera demain dans les murs de Lyon : ces secours n'étaient pas nécessaires à votre sûreté; mais ils vont hâter le complet anéantissement des révoltés... Rendez donc grâces au Père de la patrie, dont les sollicitudes savent étouffer dans leur germe les discordes civiles.

Lyon, le 5 avril 1815.

Pour copie certifiée conforme sur celle à nous remise hier à Romans par M. le lieutenant général comte de Piré, commandant en chef les troupes impériales sur Valence.

Valence, le 7 avril 1815.

Le préfet de la Drôme : le baron DESCORCHES (2).

Ce fut à Montélimar qu'il fut donné au duc d'Angoulême de mesurer toute la gravité de la situation. Il y apprit que la citadelle de Pont-Saint-Esprit, dont il avait confié la garde au général Merle, était au pouvoir des impériaux, et que le comte de Vogüé, à qui ce général avait remis le commandement, s'était replié sur Orange. Il n'y avait pour le prince d'autre espoir d'échapper à ses ennemis que d'abandonner ses compagnons à leur mal-

(1) HENRY HOUSSAYE. 1815, p. 419-21.

(2) Archives de la Drôme, M. 1406. — Voir : Rapport du lieutenant général comte Grouchy, sur les opérations dans le Midi (Pont-St-Esprit, 11 avril 1815), dans : BUCHEZ et ROUX, Hist. parlementaire de la Révolution, Paris, 1848, t. XL, p. 111-5.

heureux sort et de prendre la fuite avec quelques amis fidèles. La proposition lui en fut faite, mais il la rejeta avec indignation, préférant s'exposer à la captivité, peut-être à la mort, plutôt que de se séparer honteusement de ceux qui avaient jusqu'ici partagé sa fortune. Dans la nuit du 7 au 8 avril, il dépêcha son chef d'état major d'Aultanne au général Gilly, avec pleins pouvoirs pour traiter. D'Aultanne se rendit au Pont-Saint-Esprit, où il fut reçu par le colonel Saint-Laurent, du 10^e chasseurs, qui commandait en attendant l'arrivée de Gilly : il obtint que la marche du prince sur Marseille ne serait pas inquiétée, que le premier bataillon du 10^e de ligne lui servirait d'escorte; que le général Berger rentrerait au Pont-Saint-Esprit avec tout son matériel d'artillerie et que tous les officiers d'état major recevraient leurs feuilles de route pour regagner librement leurs foyers. Avis en fut aussitôt donné au duc, qui accepta ces conventions, sauf quelques modifications, indiquées dans le billet suivant, envoyé de Pierrelate à son plénipotentiaire :

Monsieur le général d'Aultanne, j'accepte les propositions que vous avez arrêtées, avec les modifications suivantes : 1^o Aucun officier de l'état major du général Gilly ne sera à mon quartier général, ma parole doit suffire; 2^o les troupes suivront la journée d'étape et feront les séjours accoutumés; 3^o l'escorte du 14^e chasseurs qui m'a suivi jusqu'ici me suivra jusqu'à Marseille, ainsi que le 10^e de ligne; 4^o je ne serai suivi par aucune troupe, à moins de deux étapes de distance; 5^o les officiers d'état major qui voudront m'accompagner en auront la liberté; 6^o le 10^e de ligne ne quittera Marseille pour se rendre à Aix qu'immédiatement après mon départ (1).

Après ces pourparlers, le 8 avril, le duc se remit en marche.

(1) ROSE (L'abbé). Notice sur Lapalud, p. 100. Joseph-Augustin Fournier d'Aultane, né à Valréas, le 18 août 1759, capitaine de grenadiers en 1790, général de brigade en 1799, général de division en 1806 pour sa brillante conduite aux batailles d'Austerlitz et d'Iéna, gouverneur de Tolède en 1809. Après la retraite du prince, il fut maintenu prisonnier, appelé ensuite à Paris, et finalement envoyé en surveillance à Saint-Marcellin (Isère). A la seconde restauration, il prit sa retraite et se retira dans ses terres à Valréas, où il est décédé le 7 janvier 1828 (Cf. BARJAVEL. Dictionnaire historique... du départ. de Vaucluse. Carpentras, 1841, t. I, p. 513-514.)

Bientôt le colonel du 10^e régiment de ligne vint lui annoncer que le tiers de son régiment avait déserté et que le reste ne se battrait pas. L'artillerie était encore plus mal disposée. Il ne restait que 800 hommes de garde nationale. Pendant ce temps, le baron de Damas s'était rendu de la part du prince auprès du général Gilly pour lui faire signer les conventions, négociées et arrêtées par d'Aultanne, retenu prisonnier au Pont-Saint-Esprit. Gilly occupait la route d'Avignon, entre La Palud et Montdragon; il avait reçu l'ordre de couper la retraite à l'armée royale. Il refusa de ratifier toutes les clauses de la convention : il substitua Cette à Marseille comme port d'embarquement, trouvant au moins fort imprudent de conduire le prince dans une ville qui reconnaissait encore le gouvernement royal, et il exigea que le 10^e de ligne prît immédiatement les cantonnements qui lui seraient assignés. Le duc d'Angoulême souscrivit à ces nouvelles clauses dans la soirée du 8 avril. Il était alors à La Palud, avec son état major et les débris de son armée. La convention portait en outre que tous les soldats rentreraient dans leurs foyers et poseraient les armes; que des postes de l'armée de Gilly seraient placés à tous les relais pour protéger le voyage du prince, à qui on rendrait les honneurs dus à son rang; que les officiers et autres personnes de sa suite pourraient l'accompagner et s'embarquer avec lui (1).

Ces nouvelles avaient été promptement connues à Valence. Le 5 avril, de très bonne heure, le préfet recevait de Montélimar la dépêche suivante :

Monsieur le préfet, je crois devoir vous prévenir que les troupes de l'armée royale commandées par S. A. R. le duc d'Angoulême ont évacué totalement la ville de Montélimar, ce matin à quatre heures et demie. Le prince est parti avec elles se dirigeant sur Pierrelate. Avant de quitter la ville, le duc d'Angoulême a fait publier à l'ordre que l'armée du Midi était dissoute et qu'il invitait seulement le 10^e de ligne à l'escorter jusqu'à Marseille, où il compte s'embarquer.

Ce mouvement militaire s'est opéré avec calme, et la tranquillité de la ville n'a été nullement troublée. Les drapeaux blancs

(1) CHARVET. Le lieutenant-général J.-L. Gilly, p. 71-3.

ont été ôtés de l'Hôtel de Ville et du clocher, et le drapeau tricolore les a remplacés. Des patrouilles de gardes nationales composés d'habitants de bonne volonté, maintiennent le bon ordre, et de son côté, le maire et le conseil municipal contribuent à se montrer dans l'attitude sage, prudente et ferme qui l'ont caractérisé dès les premiers instants des événements pénibles qui se sont succédé dans notre ville depuis la moitié de mars dernier.

M. de la Boissière, sous-préfet, ayant quitté Montélimar depuis ce matin, je vous prie, Monsieur le préfet, de pourvoir sans délai à son remplacement provisoire, jusqu'à son retour à son poste...

BRENIER (1).

Le même jour, on placardait à Valence, et les jours suivants dans tout le département, une affiche pour annoncer officiellement la fin de la guerre civile et ordonner un Te Deum d'action de grâces.

Valence, le 8 avril 1815, à sept heures et quart du matin.

Le lieutenant général, commandant en chef à Valence, à M. le préfet.

Monsieur le préfet,

J'ai l'honneur de vous informer que d'après les nouvelles que je reçois, Nîmes et Montpellier ont arboré le drapeau tricolore et reconnu l'autorité de l'Empereur. Le duc d'Angoulême est parti hier pour Marseille, où il doit s'embarquer sous deux jours. Son armée se débande et tout ce qu'il avait de troupes de ligne se réunit à l'armée et au peuple français. Ainsi le germe de la guerre civile est étouffé, la paix est rendue à ces belles contrées, et tous les sentiments se confondent dans un seul, la fidélité à l'Empereur et l'amour de la patrie.

Je désire que ces nouvelles soient à l'instant même et avec pompe proclamées dans la ville de Valence et successivement dans toute l'étendue du département de la Drôme.

Je vous invite en outre à vous concerter avec M. l'Evêque pour que le son des cloches s'unisse au bruit du canon, comme un dou-

(1) Archives de la Drôme, M. 1406.

ble témoignage de l'allégresse publique. Veuillez aussi engager ce prélat à célébrer demain une messe militaire pour rendre grâces à Dieu de ce que la France est délivrée du fléau de la guerre intestine.

Vive l'Empereur !

Le lieutenant général commandant en chef,

Signé : Comte DE PIRÉ.

Du 8 avril 1815.

Le préfet du département de la Drôme, baron de l'Empire, officier de la Légion d'honneur,

Arrête que la lettre ci-dessus de M. le lieutenant général comte de Piré sera imprimée pour être adressée à MM. les sous-préfets et maires de ce département que nous les chargeons de la faire publier sur-le-champ, avec tout l'appareil possible, et afficher aux lieux accoutumés.

Ces fonctionnaires inviteront MM. les curés et desservants à chanter un Te Deum en réjouissance de ces heureux événements.

Fait à l'hôtel de la préfecture, à Valence, le 8 avril 1815.

Le préfet, le baron DESCORCHES (1).

Nous avons dit que le 10^e de ligne, qui avait pris une part si active au combat de Loriol, sentait maintenant sa fidélité à la cause royale fortement ébranlée et que le colonel de ce régiment, pendant que le prince se dirigeait le 8 de Montélimar à Pierrelate, lui annonça la désertion d'un certain nombre de ses hommes. Les soldats eurent-ils dès lors connaissance de la proclamation que le général Piré venait de faire imprimer, pour leur être distribué, ainsi qu'à leurs camarades ? Nous l'ignorons; voici, du reste, cette pièce :

Proclamation au 10^e régiment d'infanterie de ligne.

Soldats,

Vous avez commis un grand crime... Vous avez versé le sang français... Vous avez renié vos Aigles.

(1) Archives de la Drôme, M. 1406.

L'armée et la patrie vous réprouvent.

Encore un jour d'erreur ou de persévérance, et vous arrivez à la mort par l'infamie !

Tombez aux genoux de l'Empereur, et retrouvez votre gloire avec sa clémence. Napoléon est trop grand pour ne pas être généreux; et devenu son interprète auprès de vous, j'ose vous garantir ses intentions paternelles.

Abjurez donc une cause qui n'existe plus. Reprenez notre glorieuse cocarde, et envoyez-moi sur-le-champ l'expression de votre douleur et de votre soumission. Hâtez-vous de rentrer dans la grande famille; ce n'est qu'ainsi que vous pouvez effacer l'injure que vous avez faite à l'honneur de la patrie.

Au quartier général, à Valence, le 8 avril 1815.

Le lieutenant général des armées de l'Empereur commandant l'avant-garde de l'armée du Midi,

Le comte DE PIRÉ.

Certifié conforme : Le préfet de la Drôme,

Le baron DESCORCHES (1).

(1) *Archives de la Drôme, M. 1406.* Le colonel Noël et les officiers du bataillon d'élite accusent formellement les soldats du 10^e de ligne d'avoir agi par trahison. Debelle, qui d'ailleurs n'assistait pas à l'action, mais qui fut renseigné par les officiers du 39^e, présente les faits de la même façon. Debelle ajoute même que le 10^e aborda le pont la crosse en l'air et un petit drapeau tricolore déployé; mais le maréchal Suchet chargé de faire une enquête conclut dans son rapport (Lyon, 18 avril. Arch. guerre) qu'il y eut méprise et non trahison. En conséquence le colonel d'Ambrugeac, du 10^e de ligne, arrêté, puis incarcéré, fut mis en liberté. Il faut remarquer cependant que jusque vers le milieu de mai, le 10^e de ligne persista dans son royalisme. 300 hommes désertèrent, quand il fallut prendre la cocarde tricolore. Parmi ceux qui restèrent au corps, beaucoup criaient : Vive le Roi! en passant dans les villages, et quelques-uns menaçaient de tirer sur l'Empereur (Dessaix à Davout 24 avril. Colonel Higonet à Davout, 26 avril. Note au ministre, 3 mai. Fouché à Davout, 18 mai. Davout à Napoléon, 22 mai. Arch. guerre). Le 14 mai, Suchet qui avait pourtant innocenté le 10^e de ligne dans son rapport du 18 avril, demanda son licenciement à l'empereur (Suchet à Davout, 14 mai. Arch. guerre). Napoléon se contenta de doubler l'effectif des bataillons de guerre, en y versant le dépôt et un grand nombre de rappelés; puis il passa le régiment en revue, place du Carousel, et le harangua ainsi : « Soldats du 10^e de ligne, je ne suis pas content de vous... Nous allons entrer en campagne. Vous marcherez à l'avant-garde, et vous n'aurez pas de cartouches ». Les soldats crièrent : « Vive l'Empereur! Nous avons nos baïonnettes! » et à Waterloo, ils firent bra-

Cependant, le 9 au soir, cinquante chasseurs du 10^e, désignés pour servir d'escorte au prince, vinrent le prendre à La Pallud. Celui-ci ne voulut emmener avec lui que les officiers de sa maison, le duc de Guiche, le vicomte d'Escars, le baron de Damas et le vicomte de Lévi. Il monta en voiture à destination de Cette; mais, à Pont-Saint-Esprit, il reçut un billet de Grouchy, qui, en termes respectueux, le pria de suspendre son voyage jusqu'après la réception des ordres de l'Empereur. Général en chef, Grouchy prétendait que la capitulation ne pouvait être ratifiée que par lui, et que, du reste, Napoléon lui avait donné l'ordre de faire prisonnier le duc d'Angoulême. Par ses ordres, le courrier qui portait à Paris la capitulation de Pierrelate avait été arrêté. Il en référa au maréchal Suchet, duc d'Albuféra, que l'Empereur venait de placer à la tête de toutes les forces du Midi et qui approuva sa conduite. Déjà, dans la matinée du 9, Grouchy avait écrit au maréchal pour lui annoncer la fin de la guerre civile, et celui-ci, en même temps qu'il signifiait aux soldats sa prise de possession du commandement, s'empressait de leur communiquer cette heureuse nouvelle.

Ordre du jour.

Quartier-général de Lyon, le 10 avril 1815, à 2 heures du matin.

Soldats,

L'Empereur m'a ordonné de venir prendre le commandement des divisions du Midi. A mon arrivée dans cette ville, j'ai appris les succès des troupes du général Grouchy, qui secondé puissamment par la population en armes des départements de la Drôme et de l'Isère avait déjà arrêté la marche de l'ennemi. Les habitants de Lyon et des départements voisins ont répondu par un élan généreux à l'appel fait par le général Grouchy. De toutes parts, on a couru aux armes. Plus de 40.000 gardes nationales se sont offertes. 10.000 volontaires ont marché. En même temps, le géné-

vement leur devoir, dans le corps de Lobeau. Le 10^e de ligne n'en conserva pas moins pendant très longtemps un mauvais renom. Sous Louis-Philippe encore, plus d'un soldat qui sortait de ce régiment hésitait à avouer qu'il avait servi au 10^e de ligne. Houssaye, 1815, p. 416-7. Note. — Les écrivains royalistes rejettent comme une infâme calomnie l'accusation portée contre ce régiment. Cf. Biographie des hommes vivants, t. I, p. 62, art. Ambrugeac.

ral Ambert, dans la 9^e division, dirigeait de Montpellier et de Nîmes le général Gilly, avec les 13^e et 63^e de ligne, le 10^e de chasseurs et plusieurs bataillons de volontaires impériaux sur les derrières des insensés qui avaient organisé la guerre civile en France. Je m'empresse de faire connaître l'extrait du rapport du lieutenant-général Grouchy, qui dès le 8 s'est mis à la poursuite de l'ennemi.

« Montélimart, le 9 avril 1815, à 9 heures du matin.

« La guerre civile du Midi est terminée; le duc d'Angoulême
« pressé par mes troupes qui le talonnent depuis Valence et occu-
« pent Donzère, et ayant derrière lui le général Gilly, au Saint-
« Esprit, a conclu avec ce dernier une capitulation, en vertu de
« laquelle il va s'embarquer à Cette. Il licencie son armée, réduite
« à une partie du 10^e de ligne, 10 bouches à feu, et 1500 hommes
« de divers pays, depuis que les 58^e, 83^e et 14^e de chasseurs, etc.,
« à l'approche de nos troupes, se sont empressés de s'y joindre
« et de marcher contre lui. »

Ainsi, en peu de jours, a été terminée, ce projet insensé de guerre civile par les soins éclairés et les mesures énergiques du général comte Grouchy et par le patriotisme des généraux Ambert et Gilly, par le dévouement des troupes, de plusieurs bataillons de volontaires impériaux et des bons habitants de ces contrées.

L'unanimité des sentiments de la nation et de l'armée fera juger de ce que l'on doit attendre de nous. Tous les Français obéiront à la voix de l'Auguste Empereur qu'ils ont élu librement; tous sont prêts à défendre l'indépendance de la patrie et l'honneur national.

Braves habitants des départements de l'Isère, de la Drôme, du Rhône, et en particulier de Lyon, de l'Ain, de la Loire, de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or, vous venez de montrer ce que peuvent contre les ennemis de l'Empereur, et votre amour pour sa personne et votre amour pour la patrie qui revit en lui, et le sentiment des droits qui vous sont acquis par la Révolution, dont l'Empereur est et pouvait seul être le garant et le conservateur. Je me sens heureux d'avoir été le témoin de votre enthousiasme et de pouvoir informer sa Majesté d'un dévouement qui ne sera pas moins sensible à son cœur qu'utile à la patrie.

Le maréchal duc D'ALBUFÉRA.

Le maréchal ordonne aux généraux, commandant les départements, d'adresser incessamment à l'Etat-major un rapport présentant les noms des villes et villages, le nombre des gardes nationales qui se sont offertes pour la défense de la patrie, ainsi qu'un état nominatif des volontaires qui ont marché, afin que le tableau général de ces braves soit mis sous les yeux de l'Empereur.

Les armes tirées des arsenaux y seront renvoyées par les soins des généraux, à mesure que les bataillons et compagnies de volontaires seront autorisés à rentrer dans leurs foyers.

Le maréchal d'Empire commandant les 6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e, 18^e, 19^e et 20^e divisions militaires,

Le duc D'ALBUFÉRA.

Certifié conforme : Le préfet de la Drôme,

Le baron DESCORCHES (1).

En attendant des instructions de Paris, le duc d'Angoulême était gardé dans la maison du maire, à Pont-Saint-Esprit. Pendant dix heures, il eut auprès de lui un officier de gendarmerie, qui avait mission de ne pas le perdre de vue. Il ne réussit à s'en délivrer que sur la promesse, donnée à Grouchy par le baron de Damas, qu'il ne chercherait point à s'évader. Le 10 avril, le général Radet, envoyé de Lyon, fut chargé de le garder et s'acquitta de ce devoir avec une certaine déférence, tout en maintenant une surveillance rigoureuse. Les royalistes conspiraient pour procurer l'évasion du prince, et le marquis de Rivière écrivait à Grouchy qu'il appellerait les Anglais à Marseille et ferait insurger toute la Provence. Enfin des ordres vinrent de Paris. Napoléon hésitait à mettre en liberté celui qui s'était confié aux mains de ses généraux, en vertu d'une capitulation : il pouvait se croire autorisé à user de représailles; mais le duc de Bassano agit avec sagesse, en prenant sur lui de ratifier la capitulation. Le 14 avril, Grouchy fit dire au prince par le baron de Damas qu'aucun obstacle ne s'opposait plus à son départ, si ce n'est qu'il eût à restituer les diamants de la couronne. Le duc répondit que Madame n'avait rien qui appartint à la couronne. Le 15, il partit pour

(1) Archives de la Drôme, M. 1406.

Cette, sous l'escorte de deux escadrons de gendarmerie, commandés par le général Radet, et s'embarqua le 16, à huit heures du soir, accompagné de dix-sept personnes (1). Ce jour-là même, dans toutes les villes de France, une salve de cent coups de canons annonça au pays la fin de la guerre civile.

VIII

Napoléon n'avait apporté qu'une attention secondaire aux troubles du Midi; il savait que si sur certains points, le peuple, encouragé, excité par les nobles et les prêtres, manifestait de l'hostilité, toute opposition ne tarderait point à se calmer et à s'évanouir, devant l'attitude résolue et énergique de l'armée. Ce qui le préoccupait bien davantage, c'était la guerre qu'il faudrait soutenir incessamment contre toutes les forces coalisées de l'Europe. La France allait, comme en 1792, voir ses frontières d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, menacées par des ennemis innombrables, maintenant formés et aguerris par vingt-cinq ans de combats, bien résolus à ne mettre bas les armes que quand le grand obstacle à la paix générale aurait été définitivement écarté. Pour tenir tête à l'orage, quelques vieux jacobins conseillèrent à l'Empereur d'user des mêmes moyens qui, disaient-ils, avaient assuré en 1792 et en 1793 le triomphe sur la coalition : mettre en effervescence les passions révolutionnaires, ressusciter la terreur, massacrer les nobles et les prêtres. Mais Napoléon n'aimait pas la canaille, et il fut assez sage pour repousser des conseils qui eussent déchaîné sur la France les horreurs d'une jacquerie. Il ne négligea rien, toutefois, pour rallier étroitement à sa personne tous les républicains, tous ceux, en un mot (et ils étaient nombreux), qui voyaient dans

(1) HENRY HOUSSAYE, 1815, p. 422-9. — *La relation de la campagne du duc d'Angoulême, écrite par lui-même, est dans le Journal Universel de Gand, n° 13. Elle se trouve reproduite dans : Biographie des hommes vivants, t. I, p. 82-3, et dans Charvet, le lieutenant-général J.-L. Gilly, p. 80-1. — Gilly avait écrit aussi un récit de cette même campagne dans un mémoire intitulé : Précis historique de la conduite du lieutenant-général Gilly depuis le 1^{er} mai 1815 jusqu'au 15 juillet suivant, adressé le 21 du même mois aux ministres du Roi. M. Charvet déclare n'avoir pu retrouver ce travail.*

le retour des Bourbons une menace aux libertés publiques, la ruine des conquêtes de la Révolution. De là, était née cette grande idée de convoquer la nation à une assemblée extraordinaire de champ de mai, sorte de fête de la fédération, qui unirait aux souvenirs de l'antique monarchie ceux de la France révolutionnaire, et donnerait une consécration solennelle à l'alliance de la nation avec la dynastie napoléonienne. Le 10 avril, le préfet Descorches adressait à chacun des électeurs, appelés à choisir les représentants que le département de la Drôme allait envoyer à la grande assemblée, une lettre, dans laquelle il en précisait le but et l'importance.

Le préfet du département de la Drôme à Monsieur....., membre du collège électoral du département, à.....

Vous avez, sans doute, connaissance, monsieur, du décret que Sa Majesté a rendu à Lyon le 13 mars et par lequel elle convoque les collèges électoraux pour former une assemblée extraordinaire du CHAMP-DE-MAI.

Ce décret et les considérants qui le motivent sont un hommage rendu aux grands et éternels principes qui constituent les Etats civilisés. Obscurcis et étouffés par l'anarchie féodale, ils ont repris plus de force et d'éclat dans les temps modernes, et les progrès des lumières leur assurent désormais une longue durée. C'est pour eux que la France s'est levée en 1789; c'est pour eux qu'elle a combattu contre toute l'Europe, et leur conquête est associée à cette gloire immense qui illustre à jamais les armées françaises. L'Empereur reconnaît CES DROITS DU PEUPLE ACQUIS PAR VINGT-CINQ ANS DE COMBATS : il s'élève contre le principe que LA NATION EST FAITE POUR LE TRÔNE ET NON LE TRÔNE POUR LA NATION. Il veut s'entourer des collèges électoraux pour corriger et modifier nos constitutions, selon l'intérêt et la volonté de la nation. Quel grand et beau spectacle que celui d'un héros, idole de l'armée et qui fut le vainqueur de l'Europe, déclarant du haut des pavois où l'ont élevé les suffrages du peuple et des soldats que c'est d'eux qu'il tient sa puissance, qu'il ne veut régner que par les lois, et que, de concert avec les députés de la nation, il va fonder par des institutions fortes et sages l'alliance

du pouvoir monarchique avec l'indépendance d'un peuple brave et éclairé.

Ainsi CHARLEMAGNE, rétablissant ces champ de mars et de mai, aussi anciens que le nom français, s'entourait de l'élite de son peuple, et du sein de ces assemblées nationales émanaient ces capitulaires qui forment un des plus beaux monuments de son règne et qui ont survécu à ses conquêtes. Mais alors une faible partie de la nation était représentée; aujourd'hui toutes les classes de citoyens concourent au choix des membres des collèges électoraux. Ceux que Sa Majesté convoque, composés des principaux propriétaires et de plusieurs membres de la Légion d'honneur, ont pour éléments la propriété, véritable base de la stabilité des états, et le courage qui la garantit et la protège.

Dans cette nouvelle fédération, l'Empereur présentera à ses peuples son Auguste épouse et le prince, espoir de la nation, qu'il doit gouverner un jour. Suivant un usage antique et cher à la France, ils recevront la couronne au milieu du champ-de-mai et prendront place sur le trône à côté du grand Napoléon. Cette touchante solennité, concourant avec la plus grande époque de l'organisation constitutionnelle de notre pays, consacrera de nouveau l'alliance des Français avec la quatrième dynastie et les serments mutuels des sujets envers leurs princes et des princes envers leurs sujets.

Ces idées et ces sentiments ont pénétré, je n'en doute pas, tous les Français attachés à la patrie et particulièrement les membres des collèges électoraux, véritable élite de la nation.

Vous sentirez, monsieur, l'importance de l'honorable mission que les membres du collège électoral du département reçoivent de la confiance de l'Empereur. Sa Majesté fait un appel à leur patriotisme et à leurs lumières, et je suis persuadé que vous vous empresserez particulièrement d'y répondre.

Je vous engage, en conséquence, à faire vos dispositions pour vous tenir prêt à partir aussitôt que le jour de la convocation sera désigné d'une manière précise.

Le séjour à Paris des membres du collège électoral ne sera pas de longue durée : l'importance et l'éclat des fonctions qu'ils auront à remplir les disposeront certainement à faire le sacrifice de temps et d'argent qu'exigera leur voyage. Ils sont tous au nom-

bre des propriétaires aisés : par ces motifs et afin de ne pas augmenter les charges de l'Etat dans un moment où il faut mettre beaucoup d'économie dans les dépenses, Sa Majesté a décidé qu'il ne serait point accordé de frais de route et de séjour aux membres des collèges électoraux qui se rendront à Paris.

Agréez, monsieur, l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur de vous saluer.

Le baron DESCORCHES (1).

Cet acte est le dernier, à notre connaissance, où dans les pièces officielles de l'administration départementale, figure le nom du préfet Descorches. Ce fonctionnaire modèle, qui a gouverné la Drôme pendant plus de quatorze ans et y a laissé impérissable le souvenir de sa sagesse et de son énergie, fut compris dans le grand mouvement qui eut lieu en vertu de l'arrêté du 6 avril. Il fut nommé à la préfecture de l'Aude, poste de confiance, au milieu de ces populations méridionales qui n'étaient guère sympathiques à Bonaparte. On lui donna pour successeur Desgouttes (2), dont le passage à la préfecture de la Drôme devait être si rapide, et qui (cela est à sa louange) se fit un devoir de s'inspirer en tout de l'esprit et des exemples de son prédécesseur. Sa mission, du reste, parmi nous ne rencontrait pas de sérieuses difficultés, notre département étant acquis depuis longtemps aux idées nouvelles, personnifiées alors dans le régime impérial, et si les Bourbons y

(1) Archives de la Drôme. M, 1407. Tous ces documents que nous allons encore publier, sauf indication contraire, sont empruntés à cette série des Archives de la Drôme.

(2) Desgouttes, né à Genève, commissaire de cette ville près la République française, avait été nommé préfet des Vosges le 11 ventôse an VIII et installé à Epinal en cette qualité le 25 floréal an VIII ; il fut remplacé à la préfecture des Vosges le 3 pluviôse an IX. Il a publié : Tableau statistique du département des Vosges. Paris, an X, in-8°. Rentré dans la vie privée, il n'en sortit que le 6 avril 1815, époque où l'empereur lui confia l'administration du département de la Drôme. Cette nomination fut accueillie avec beaucoup de joie, car Desgouttes n'était pas un inconnu pour un bon nombre de ses administrés ; il comptait parmi eux des parents et des amis. M. Armand-Delille, pasteur à Nîmes, originaire de la Drôme, lui envoie ses félicitations comme parent, et M. Latune aîné, de Crest, se dit son ami. Le 13 novembre 1814, le roi l'avait nommé, pour ses bons services, chevalier de la Légion d'honneur, ce qui ne l'empêcha pas, comme on le voit, de se déclarer pour l'Empereur en 1815.

comptaient quelques partisans, c'était dans l'arrondissement de Nyons, appartenant à la Provence. L'arrondissement de Die, écrivait le sous-préfet le 11 avril, ne présente pas des inquiétudes en ce moment, si ce n'est l'apparition qu'on m'annonce à l'instant de quelques vagabonds qui infestent le Trièves et qui menacent particulièrement le Vercors. On se met en mesure de les surveiller et de les éloigner. L'on croit que ces vagabonds sont des fuyards de l'armée Marseillaise ou des vagabonds qui cherchent à passer pour tels. Ils ont paru en habits toujours déguenillés, n'étant même, pour la plupart, armés que de sabres, pistolets ou bâtons. A Valence, à Romans, à Saint-Vallier, la population attendait avec inquiétude les événements, mais l'ordre n'était point troublé.

Le ministre de l'intérieur venait de prescrire une exacte surveillance des royalistes avérés, et le 15, l'administration fit dresser la liste de tous ceux qui tombaient sous le coup du décret du 25 mars. Nous avons sous les yeux celle de l'arrondissement de Valence.

Etat de plusieurs personnes de l'arrondissement de Valence qui sont dans le cas de l'application de l'article 2 du décret du 25 mars 1815.

1° Comme ayant fait partie de la maison militaire du comte de Lille ou de celle des princes de sa famille :

MM. Planta, de Valence, maréchal des logis des gardes du corps. — De Bonrepos, d'Albon, mousquetaire. — De Bernon, de Moras, mousquetaire. — Grand, de Saint-Jean-en-Royans, mousquetaire. — Lesage, de Valence, mousquetaire. — Payen de la Garde, de Mirmande, mousquetaire. — Lusy-Pélissac, fils, de Miribel, garde du corps. — Montagnière, d'Etoile, brigadier des gardes du corps de monsieur. — Gallet, de Valence, garde du corps de monsieur. — Charlon, de Valence, garde du corps. — Desjacques-Renneville, de Valence, garde du corps. — Pelissier, de Valence, garde du corps. — Le maréchal de camp de Montléger, de Romans, aide camp du duc de Berry. — Eynard, de Bourgade-Péage, garde du corps.

2° Comme chefs, commandants, et officiers de rassemblements formés et armés pour le renversement du gouvernement impérial :

MM. de Régis, fils, de Valence. — Garnier-Labareyre, de Valence. — Gustave Dauphin, de Valence.

LA PESANTEUR

LE LONG DU PARALLÈLE MOYEN

Par **M. J. COLLET,**

Doyen de la Faculté des Sciences.

Depuis près de dix ans, avec le concours de M^{me} Collet, j'ai entrepris une étude méthodique de la pesanteur le long du parallèle moyen. Diverses notes sur ce sujet ont déjà été insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie* et dans les *Annales de l'Université de Grenoble*¹. Je me propose actuellement de résumer, dans leur ensemble, les résultats obtenus². Cette publication, qui aurait pu être faite plus tôt, a été retardée d'abord par des recherches que j'ai dû faire sur l'*attraction topographique*, sensible en plusieurs stations ; puis par des expériences de contrôle sur l'invariabilité du pendule ; enfin par une revision générale de toutes les expériences et de tous les calculs. Comme conséquence de ces opérations multiples, j'ai dû

¹ *Comptes rendus*, t. CXIX, p. 634 ; t. CXXII, p. 1265 ; t. CXXIV, p. 1088 ; t. CXXX, p. 642 ; t. CXXXI, p. 654 et p. 742.

Annales de l'Université de Grenoble, t. III, 1891, n° 2, p. 191 ; t. VII, 1895, n° 1, p. 1 ; t. VIII, 1896, n° 3, p. 535 ; t. XIII, 1901, n° 1, p. 1.

Voir aussi : *Bericht über die Relativen Messungen der Schwerkraft mit Pendelapparaten*, par F. R. Helmert, directeur du Bureau central des mesures internationales de la Terre.

² Nous reproduisons ici, en les complétant, deux communications récemment faites à l'Académie des Sciences. Voir *Comptes rendus*, t. CXXXV, p. 774 et p. 956.

apporter quelques très légères modifications aux résultats antérieurement publiés.

Je rappelle que j'ai procédé par *déterminations relatives* de la pesanteur, d'après la méthode Defforges, en prenant Paris comme station de départ. J'ai ainsi relié mes déterminations à celles du Service géographique de l'armée. Marseille m'a fourni, d'autre part, une vérification précieuse, en me permettant de retrouver une valeur de g concordante avec celle que le commandant Defforges y avait obtenue. Le long du *Parallèle moyen* qui, de l'Océan à Turin, traverse les régions les plus diverses avec de très grandes altitudes, j'ai choisi dix stations caractéristiques. On a donc opéré, en somme, dans douze stations et plusieurs fois dans certaines d'entre elles.

I

Je m'occuperai d'abord de la partie des observations qui concerne les *durées d'oscillations du pendule* et de la recherche de leur *degré de précision*.

Dans le tableau suivant :

Tableau des observations de la durée d'une oscillation pendulaire.

	T	T - T'	τ_0	θ	τ_{15}
				0	
Paris..... 1893	0,7112112	1041	0,7113659	17,28	0,7113511
Paris..... 1901		1688		3294	11,29
					3535
Marseille..... 1894		3482	1032	5017	12,62
					5172
Cap Ferret..... 1895		3858	965	5290	25,175
					4629
Bordeaux..... 1894		3374	1054	4941	15,28
					4923
Aurillac..... 1895		4026	985	5491	19,62
					5191
St-Pierre-le-Chastel 1895		3650	1062	5229	16,80
					5112
Saint-Agrève..... 1898		4172	1067	5759	18,05
					5561
Saint-Agrève..... 1899		4149	1066	5734	17,62
					5564
Valence..... 1893		3752	1018	5267	50,59
					4903
Grenoble..... 1894		3474	1024	4997	14,69
					5017
Grenoble..... 1897		3972	994	5450	22,26
					4978
La Bérarde..... 1893		5064	1032	6599	17,59
					6431
Le Lautaret..... 1899		4718	1097	6349	9,59
					6701
Turin..... 1896		3046	1075	4645	9,30
					5015,5

T désigne la durée moyenne, en secondes sidérales, des quatre

séries d'observations faites, à la température moyenne, le poids lourd en bas, PLB; T' , la durée PLH;

τ_0 , la durée d'oscillation, à 0° , du pendule simple dont la longueur serait la distance des deux couteaux; et τ_{15} , cette durée réduite à 15° .

Avant de passer aux déterminations correspondantes de la pesanteur, il convient de rechercher quel est le *degré de précision* des observations précédentes.

Dans notre méthode, cela est possible, grâce au beau théorème, véritable *criterium* d'invariabilité, découvert par le commandant Defforges : la différence $T - T'$, pour un même pendule, n'est variable qu'avec la température θ à laquelle elle est liée par une relation linéaire, telle que $T - T' = \Delta - \beta\theta$. Ainsi Δ et β sont des constantes caractéristiques de chaque pendule; et, pour le nôtre (Huetz, n° 3), nous les déduirons des observations, à l'aide de la méthode des moindres carrés. Pour une raison donnée plus loin, nous laisserons de côté la station de La Bérarde.

En posant $a = \theta$, $c = T - T'$, $x = -\beta$, $y = \Delta$, les μ ou 14 équations à satisfaire prendront la forme :

$$(1) \quad ax + by - c = 0, \text{ où } b = 1;$$

et x, y seront donnés par les équations normales.

$$(2) \quad (aa) x + (a1) y = (ac),$$

$$(3) \quad (a1) x + (11) y = (c1),$$

dans laquelle on a $(aa) = 4070,9$; $(a1) = 230,19$; $(c1) = 14562$.

Le système précédent peut d'ailleurs se simplifier. Si α est la moyenne des valeurs de a , γ , celle des valeurs de c , de sorte que l'on ait

$$(a1) = \mu x, (11) = \mu, (c1) = \mu \gamma, \text{ d'où } \alpha = 16,44 \text{ et } \gamma = 1040,1,$$

l'équation (3) devient

$$\alpha x + \gamma - \gamma = a;$$

et ainsi l'équation moyenne des proposées est équivalente à la seconde équation normale. On démontre que, dans ce cas, cette équation moyenne peut être retranchée de chacune des proposées sans que les

valeurs normales de x et de y soient altérées. Alors, y étant ainsi éliminé, les équations prendront la forme $a'x = c'$, d'où

$$x = \frac{(a'c')}{(a'a')} = -\frac{1916,59}{285,86} = -6,70,$$

par suite, $y = 1150$, d'où enfin, en unités du 7^e ordre décimal.

$$(4) \quad T - T' = 1150 - 6,70 \theta.$$

Calculons, maintenant, les *erreurs moyennes* de ces divers résultats.

Si ϵ' est le résidu de l'une des équations (1) pour les valeurs de x et de y qu'on vient d'obtenir, l'erreur moyenne des déterminations expérimentales de c ou $T - T'$ sera

$$e = \sqrt{\frac{(\epsilon'\epsilon')}{\mu - 2}} = \sqrt{\frac{6967}{12}} = 24.$$

Les erreurs moyennes e_x et e_y de x et de y seront alors données par

$$e_x = e\sqrt{Q}, \quad e_y = e\sqrt{Q_1},$$

Q étant la valeur que donnent, pour x , les équations (2) et (3), quand les seconds membres sont remplacés respectivement par 1 et 0; et, Q_1 , la valeur de y fournie par les mêmes équations dont les seconds membres sont réduits à 0 et à 1.

On trouve

$$Q = 0,003497, \quad Q_1 = 1,0168;$$

$$\sqrt{Q} = 0,059, \quad \sqrt{Q_1} = 1,008;$$

d'où

$$e_x = 1,416, \quad e_y = 24,19.$$

L'erreur moyenne e_1 de la valeur de $T - T'$ calculée à l'aide de la formule (4) sera

$$e_1 = \sqrt{a^2 e_x^2 + e_y^2} = e \sqrt{\theta^2 Q + Q_1} > e.$$

Pour $\theta = 20^\circ$, on a $e_1 = e \times 1,55$.

On voit par là que l'ensemble des valeurs observées pour $T - T'$ est nettement préférable à l'ensemble des valeurs déduites du *crite-*

rium. C'est pourquoi, dans le calcul des valeurs de τ , par la formule

$$(5) \quad \tau = T + \frac{h'}{h - h'} (T - T'),$$

dans laquelle h et h' sont les distances des deux couteaux au centre de gravité du pendule, on a conservé les valeurs de $T - T'$ fournies par l'observation, au lieu de faire leur *nivellement* à l'aide de la formule (4).

Disons, cependant, que cette formule (4) peut être très utile dans certains cas ; et nous l'avons employée, en particulier, pour le calcul de τ à La Bérarde. Ayant constaté une anomalie manifeste dans une série PLH, nous n'avons retenu de l'expérience que la valeur de T , et c'est la valeur calculée de $T - T'$ qui figure dans le tableau des observations.

Il nous reste à déterminer le degré de précision des valeurs de τ , calculées à l'aide de la formule (5) et des valeurs de g qu'on en déduit.

L'erreur ε dont est affectée la différence $T - T'$, dans une expérience, provient des erreurs particulières de T et de T' ; et si p et p' sont les *poids* de ces déterminations, les valeurs probables des corrections de T et de T' seront

$$+ \frac{p' \varepsilon}{p + p'}, \quad - \frac{p \varepsilon}{p + p'},$$

de sorte que ces durées corrigées seront

$$T + \frac{p' \varepsilon}{p + p'}, \quad T' - \frac{p \varepsilon}{p + p'}.$$

Or, les séries pendulaires d'où l'on déduit les valeurs de T et de T' ayant des longueurs sensiblement dans le rapport de 6 à 5, il convient de poser $p = 6$, $p' = 5$, ce qui donnera

$$T + \frac{5}{11} \varepsilon, \quad T' - \frac{6}{11} \varepsilon$$

pour les valeurs probables des durées T et T' corrigées.

On obtiendra ainsi pour l'erreur totale de la détermination de T , par la formule (5),

$$\left(\frac{5}{11} + \frac{h'}{h - h'} \right) \varepsilon = 1,94 \varepsilon \quad \left(\frac{h'}{h - h'} = 1,487 \right).$$

L'erreur moyenne de τ sera donc

$$\Delta \tau = \pm 1,94 e = \pm 46,56,$$

ce qui conduit à une *erreur probable*

$$\Delta_1 \tau = \pm 31,$$

soit sensiblement les $\frac{2}{3}$ de la précédente.

Il en résultera, sur la détermination de g , une *erreur probable*

$$\Delta_1 g = - \frac{2g}{\tau} \Delta_1 \tau,$$

soit

$$\Delta_1 g = \mp 0,00009.$$

Ces estimations d'erreurs ne doivent pas être acceptées avec une confiance absolue. Non seulement la méthode des moindres carrés qui les a fournies, pour être plausible, suppose un nombre considérable d'observations, ce qui n'est pas le cas, mais encore elle repose sur des *postulata* insuffisamment justifiés. Ces réserves sont corroborées par nos expériences mêmes.

Ainsi la station de Marseille, qui a fourni une excellente concordance avec les déterminations absolues et relatives de la pesanteur faites, au même lieu, par le commandant Defforges, donne lieu à un résidu notable. Il en est de même des deux observations qui, faites à Saint-Agrève, à une année d'intervalle, ont donné rigoureusement un même résultat.

On peut donc penser qu'on a dépassé le degré de précision indiqué par la théorie.

II

Après avoir exposé la partie de nos observations qui concerne les durées d'oscillations du pendule, je vais considérer maintenant les *déterminations* correspondantes de la pesanteur.

Le tableau suivant donne les valeurs de g aux diverses stations déduites de la valeur déterminée au rez-de-chaussée de l'Observatoire de Paris, par le commandant Defforges, dans la salle des expériences pendulaires. Pour les valeurs de τ_{15} , qui ont servi à ce calcul, lorsque

plusieurs expériences ont eu lieu dans une même station, on a pris la moyenne des résultats obtenus. Le tableau renferme, en outre, les éléments de la réduction à la gravité g_0 au niveau de la mer, ainsi que les anomalies $g_0 - g_1$ résultant de la comparaison de la valeur g_0 déduite des observations avec la valeur théorique normale g_1 .

Pesanteurs observées et réduites au niveau de la mer.

	τ_{15}	g	g_0	g_1	$g_0 - g_1$
Paris.....	0,7113523	9,81000	9,81013	9,81030	— 0,00017
Marseille.....	5172	9,80545	9,80556	9,80536	+ 0,00020
Cap Ferret.....	4629	9,80695	9,80696	9,80656	+ 0,00040
Bordeaux.....	4923	9,80614	9,80631	9,80673	— 0,00042
Aurillac.....	5191	9,80540	9,80664	9,80582	— 0,00018
St-Pierre-le Chastel..	5112	9,80562	9,80708	9,80752	— 0,00044
Saint-Agrève.....	5563	9,80438	9,80643	9,80689	— 0,00046
Valence.....	4903	9,80619	9,80646	9,80682	— 0,00036
Grenoble.....	4998	9,80593	9,80635	9,80705	— 0,00070
La Bérarde.....	6431	9,80200	9,80537	9,80682	— 0,00145
Le Lautaret.....	6701	9,80124	9,80524	9,80688	— 0,00164
Turin.....	50155	9,80588	9,80640	9,80694	— 0,00054

Éléments de la réduction au niveau de la mer.

	ALTITUDE h	LATITUDE λ	DENSITÉ δ
Paris.....	60 ^m	48°50'11"	2
Marseille.....	61	43°18'17"	2,6
Cap Ferret.....	6	44°38'49"	2
Bordeaux.....	74	44°50'18"	2
Aurillac.....	640	44°56'46"	2,73
Saint Pierre-le-Chastel.	753	45°48'	2,73
Saint-Agrève.....	1058	45° 0'36"	2,7
Valence.....	125	44°56'	1,9
Grenoble.....	210	45°11'22"	2,6
La Bérarde.....	1738	44°56'	2,7
Le Lautaret.....	2058	45° 2' 5"	2,7
Turin.....	233	45° 4' 8"	2

Pour la réduction au niveau de la mer, on a employé la formule de Bouguer

$$g_0 = g \left[1 + \frac{2h}{R} \left(1 - \frac{3\delta}{4\Delta} \right) \right]$$

dans laquelle δ est la densité moyenne du sous-sol et Δ celle de la

Terre, soit 5,5; h l'altitude de la station; et enfin R le rayon de la Terre.

Les valeurs de ξ résultent des indications autorisées des géologues les plus compétents. Elles sont justifiées par les coupes géologiques que renferment mes Notes antérieures insérées dans les *Comptes rendus* ou dans les *Annales de l'Université de Grenoble*.

Le calcul des valeurs normales g_0 de la gravité a été fait à l'aide de la formule Defforges

$$g_1 = 9,78124 (1 + 0,005243 \sin^2 \lambda).$$

En dehors de tout examen critique des diverses formules employées actuellement en géodésie, pour le calcul de g_1 , le choix de la formule précédente s'imposait pour moi en raison de la coordination de mes observations avec celles du Service géographique¹.

Les valeurs constatées $g_0 - g_1$ des anomalies exigent encore, dans certaines stations, une dernière correction, celle de l'*attraction topographique*². Dans cette correction, il y a lieu de tenir compte des déclivités de la surface au-dessous du niveau de la station, aussi bien que du relief du sol au-dessus de ce niveau. Cette correction, qui exige des calculs très laborieux, vient diminuer le déficit apparent de la pesanteur. Sa valeur est 0,00006 au Lautaret et 0,00018 à La Bérarde, ce qui réduit le déficit aux valeurs suivantes :

$$\text{A La Bérarde. . . . } g_0 - g_1 = - 0,00127$$

$$\text{Au Lautaret. . . . } g_0 - g_1 = - 0,00158.$$

L'examen du tableau précédent montre d'abord qu'on n'a observé des *excédents* de pesanteur que dans deux stations, l'une près du bord de la mer (observatoire de Marseille), l'autre (phare du cap Ferret) dans une situation en quelque sorte insulaire, l'excédent, dans ce dernier cas, étant double du premier. Partout ailleurs, on a constaté un *déficit croissant en même temps que le relief du sol devient plus considérable*.

Ce défaut de pesanteur, au niveau de la mer, sous les massifs montagneux, est l'indice d'une constitution spéciale de la croûte terrestre qui, sous les masses en relief, doit avoir une densité moyenne plus faible que sous les plaines au même niveau, et surtout que sous les mers et les océans.

¹ Voir *Annales de l'Université de Grenoble*, t. XIII, n° 1, p. 14.

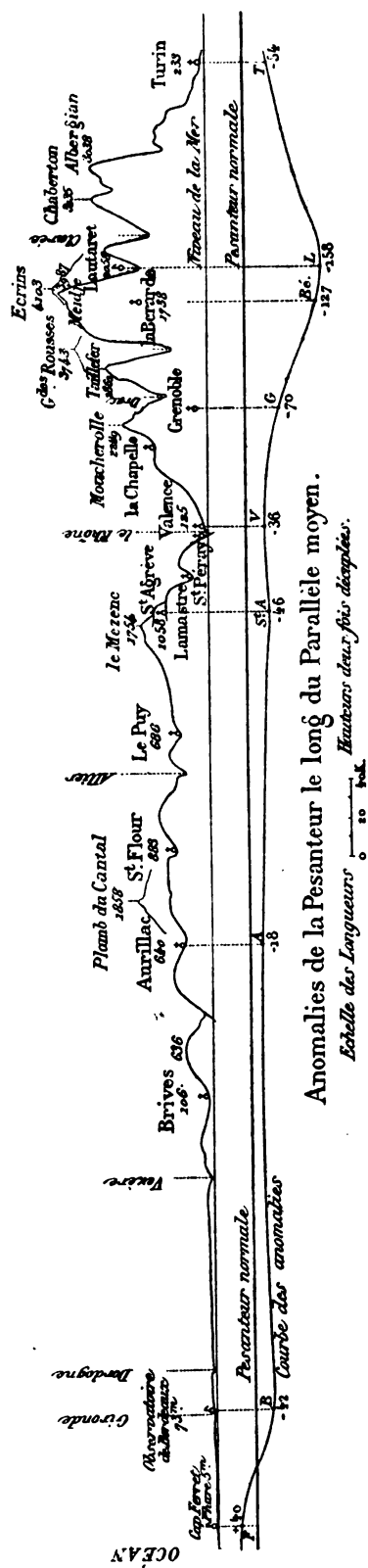
² *Comptes rendus*, t. CXXXI, p. 654 et 742.

La figure ci-jointe, qui rend sensible aux yeux l'ensemble de ces résultats, fait apparaître, cependant, quelques particularités remarquables.

D'abord, pour Grenoble, Valence, qui sont à de faibles altitudes, le déficit constaté est relativement considérable. Mais ces deux stations, la première surtout, sont dans des vallées creusées dans des massifs importants; et cela nous montre que le déficit général relatif à un massif montagneux s'étend, dans une grande mesure, aux vallées que comprend ce massif.

D'autre part, pour Turin, et surtout pour Bordeaux, les résultats obtenus ont lieu de surprendre. Faut-il penser que la constitution spéciale au sous-sol du puissant massif des Alpes se manifeste jusqu'à Turin? Quoi qu'il en soit, il est intéressant de rapprocher cette anomalie de celle qui affecte au même lieu la direction de la pesanteur, et qui est une des plus considérables que l'on connaisse.

Mais si, à Turin, on peut admettre que les causes colossales qui en ont fait le centre de l'accident orographique le plus puissant de l'Europe, ont donné au sous-sol une constitution géologique spéciale, rien de pareil ne semble pouvoir être invoqué pour



Bordeaux. Il y a plus, le résultat obtenu paraît contradictoire avec ceux que fournissent les expériences faites, au bord de la mer, et qui, comme à Marseille ou au Ferret, accusent un excédent de pesanteur. La réalité du fait observé est d'ailleurs confirmée par la concordance de nos résultats avec ceux des observations que le Bureau des Longitudes avait fait exécuter, en 1808, par Biot et Mathieu, le long du parallèle moyen. De ces dernières expériences on peut, en effet, déduire, pour Bordeaux, un déficit plus considérable encore que celui que nous avons obtenu.

Je me borne ici à enregistrer ce fait anormal comme bien constaté, me réservant de revenir sur ce point intéressant dans le Mémoire que je me propose de rédiger sur l'ensemble de nos observations.

CONTRIBUTION A LA GÉOGRAPHIE BOTANIQUE

DU MASSIF DU PELVOUX

Par Jules OFFNER,

Préparateur de Botanique à la Faculté des Sciences.

Ces notes ont été en grande partie recueillies au cours d'excursions entreprises dans le Massif du Pelvoux, pour étudier les variations périodiques des glaciers¹. Bien que la saison fût un peu avancée pour que nos observations botaniques pussent être très fructueuses, nous les donnons comme un simple appoint à la géographie botanique du Pelvoux, en raison de l'insuffisance des documents publiés sur la région que nous avons parcourue.

Nous nous sommes surtout attaché à fournir les indications les plus précises sur la distribution des espèces alpines intéressantes, c'est-à-dire de celles qu'on qualifie volontiers de *rares*, parce que leur exacte dispersion nous est encore mal connue.

Nous avons étudié au cours de cette campagne les principaux glaciers des deux versants de la chaîne principale du Pelvoux, entre le Col des Bans et le Col des Berches, ce qui nous a permis de visiter une des parties les moins fréquentées du massif, aussi bien par les

¹ Nos observations glaciologiques ont été exécutées à la fin d'août 1903 avec MM. G. FLUSIN et CH. JACOB; elles feront l'objet d'un mémoire, que nous publions en collaboration avec M. W. KILLIAN et nos deux collègues, dans l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 2^e Série, XXIX, 1903, et dans l'*Annuaire du Club Alpin Français*, XXX, 1903, organe de la *Commission Française des Glaciers*.

touristes que par les botanistes. Si la bordure septentrionale du Pelvoux, avec la chaîne de la Meije, est assez bien connue, grâce à la proximité du Lautaret, station célèbre entre toutes celles des Alpes françaises, il n'en est pas de même de la partie méridionale. La bibliographie botanique ne comprend ici, à notre connaissance, qu'un article de Darnaud ¹ sur la flore du Valgaudemar et quelques indications de localités dans les ouvrages classiques de Villars, Mutel, Verlot, Cariot et Saint-Lager. Si des botanistes ont franchi avant nous les Cols du Says, de la Muande, des Aiguilles, de la Mariande, etc., nous n'en avons du moins trouvé aucune trace dans les nombreux comptes rendus d'herborisations que nous avons consultés, non plus que dans le *Catalogue des plantes vasculaires du Dauphiné* de Verlot (1872) et le *Catalogue de la flore des plantes vasculaires du Bassin du Rhône* du Dr Saint-Lager (1883), qui sont incontestablement les ouvrages de statistique végétale les mieux documentés sur les Alpes du Dauphiné.

Une partie de nos observations date d'une première campagne d'études glaciaires faite il y a deux ans dans le Massif de la Meije ². De plus quelques renseignements nous ont été obligeamment fournis par M. Lachmann, pour ce qui concerne plus particulièrement le Groupe de Combeynot, au Sud du Lautaret.

Nous ne songeons à ne nous attribuer aucune sorte de priorité pour les localités que nous allons indiquer, dans le cas où quelques travaux auraient échappé à nos recherches bibliographiques.

Allosorus crispus Bernh. Vallon de la Mariande, pentes du Grand-Vallon et du Petit-Vallon, bassin supérieur de la Séveraisse. Cette Fougère est commune dans toutes ces localités, surtout entre 1800 et 2500 m.; elle croît en touffes serrées entre les débris de roches granitiques.

¹ H. DARNAUD. Excursions botaniques dans le Valgaudemar, *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, 1883. Cet article est surtout consacré au Petit-Chaillol et à la Chaîne de Turbat qui sépare le Valjouffrey du Valgaudemar; dans notre champ d'explorations, l'auteur a seulement parcouru les pâturages et le glacier de Gioberney.

² W. KILLIAN et J. OFFNER. Nouvelles observations sur les glaciers du Dauphiné et de la Haute-Ubaye, *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 1901.

Phleum Bœhmeri Wibel. Pentes inférieures du Laurichard, où cette espèce nous a été montrée par le Dr Born, de Berlin. Bien que la flore du Lautaret soit connue dans tous ses détails, aucun catalogue n'y mentionne le *Phleum Bœhmeri*, d'ailleurs assez ubiquiste et beaucoup plus répandu dans les chaînes subalpines.

Alopecurus Gerardi Vill. Pentes orientées au Sud du Col du Says et devant le glacier disparu de Porteras, où cette Graminée forme un élément important du pâturage. Elle paraît assez fréquente dans le Massif du Pelvoux, tandis qu'elle n'a été signalée que dans une seule localité de la Chaîne de Belledonne ; sa présence n'a pas encore été constatée dans les Grandes-Rousses.

Carex foetida Vill. Saint-Christophe à l'Alpe-du-Pin (1800 m.) et Col du Says, vers 3000 m., sur des rochers gazonnés.

Juncus trifidus L. Col des Aiguilles (3100 m.?) ; pentes escarpées du Petit-Vallon et du Mont-Gioberney. Ce Jonc de station sèche est très répandu dans le Massif de Combeynot, dans la forêt du Villard-d'Arène et nous l'avons également noté sur les moraines du Glacier du Monestier.

Juncus triglumis L. Lac de Laurichard ; sur les bords et dans les îles de la Romanche, à l'Alpe du Villard-d'Arène, où il forme un gazon serré (M. Lachmann).

Dianthus deltoides L. Dans les prairies sur la rive droite de la Sévéraisse, entre Rif-du-Sap et le Clot-en-Valgaudemar où il est très abondant.

Lychnis Flos-Jovis L. Au-dessus de Rif-du-Sap avec *Dianthus deltoides* ; nous ne connaissons qu'un petit nombre de localités de cette espèce dans le Pelvoux.

Alsine striata Gren. Pelouses sous le Signal du Lauzon.

Sedum Anacampseros L. Moraines du Glacier d'Entrepierroux.

Geum reptans L. Étend ses stolons entre les pierres des clapiers et des moraines, en avant des deux Glaciers d'Entrepierroux et du Fond (ou de la Muande) et sur le versant Sud des Cols de la Muande et du Says.

Geranium sanguineum L. Rive droite de la Sévéraisse entre Rif-du-Sap et le Bourg et plus haut sur les pentes du Lauzon vers 1500 m. Un synclinal de trias calcaire au milieu des schistes granitoides peut-il suffire à expliquer la présence de cette espèce en plein massif cristallin ? Ce *Geranium* que les flores générales indiquent

comme commun sur les collines calcaires de presque toute la France doit être peu répandu dans le Haut-Dauphiné.

Hedysarum obscurum L. Versant Ouest du Laurichard, au bord du Torrent du Colombier, sur le sentier même de l'Alpe au Lautaret (M. Lachmann); pentes gazonnées sur la rive gauche de la Séveraisse en face de l'ancien hameau de la Pleyne, où se trouve actuellement le refuge du Clot-en-Valgaudemar. Nous avons remarqué en ce point toute une association d'espèces alpines et de basses montagnes, croissant à la même altitude (1500 m. environ) sur les pentes de l'Aiguille de la Layme : *Paris quadrifolia*, *Atragene alpina*, *Sedum Anacampseros*, *Dryas octopetala*, *Rubus Idæus*, *R. saxatilis*, *Fragaria vesca*, *Phaca alpina*, *Astrantia minor*, *Laserpitium latifolium*, *Rhododendron ferrugineum*, *Gentiana ciliata*, *Calamintha grandiflora*, *Digitalis grandiflora*, *Lonicera alpigena*. Un peu plus bas dans les délaissés de la Séveraisse, *Centranthus angustifolius* remonte jusqu'à 1450 m.; enfin *Salvia glutinosa* et *Artemisia Absinthium* sont communs le long de la rivière jusqu'au Casset.

Bupleurum stellatum L. Col des Aiguilles (3100 m.?).

Gaya simplex Gaud. Rochers gazonnés du Says vers 3000 m.; Massif de Combeynot où cette espèce est très abondante sur l'un et l'autre versant.

Rhododendron ferrugineum L. Est répandu à peu près partout dans la région parcourue, entre 1500 et 2500 m. Avec *Juniperus alpina* il couvre en particulier les pentes de la rive droite de la Muande, dans la combe de La Lavey. Il est constant de trouver associé au *Rhododendron* l'*Astrantia minor* qui dresse ses fines ombelles entre les rameaux de l'arbuste.

Pirola minor L. Pentas inférieures du Combeynot, au Lautaret, où cette espèce croît en compagnie des *V. uliginosum*, *V. Myrtillus* et *Empetrum nigrum*.

Gentiana alpina Vill. Cette espèce est fréquente dans la zone alpine supérieure des Alpes granitiques du Dauphiné, où elle remplace *G. Kochiana* Perr. et Song., qui ne s'élève jamais aussi haut; on peut trouver les deux plantes vivant en société vers 2000 m. Jakowatz¹ signale *G. alpina* sans indication de localité dans le Mas-

¹ A. JAKOWATZ. Die Arten der Gattung *Gentiana*, Sect. *Thylacites* Ren. und ihr entwicklungsgeschichtlicher Zusammenhang, *Sitzungsber. der mathem.-naturwiss.*

sif du Pelvoux; Saint-Lager la mentionne au Mont-de-Lans et sur plusieurs points de la bordure septentrionale de la chaîne, où nous n'avons pu constater sa présence. Nous l'avons trouvée au pied du Glacier de la Mariande et sur l'arête qui sépare les deux Glaciers, à peu près disparus aujourd'hui, du Grand-Vallon et du Petit-Vallon. Enfin, plus au Sud, elle est signalée à Chaillol et à Champoléon. Il serait intéressant d'étudier, d'une manière plus exacte que n'a pu le faire le botaniste autrichien dans les Alpes françaises, la distribution des quatre formes du *G. acaulis* (ou espèces) qui y sont représentées; cette distribution paraît en effet dépendre assez nettement de l'altitude et de la nature du sol.

Eritrichium nanum Schrad. Cols du Says (3136 m.) et des Aiguilles; crêtes de la Mariande; Col du Lac Noir vers 2800 m. Déjà signalée sur plusieurs sommets du Pelvoux, cette espèce, qui passe à tort pour rare, paraît répandue dans tout le massif, où elle croît de préférence sur les crêtes les plus élevées.

Teucrium montanum L. Escarpements inférieurs du Pic de l'Homme en face du Pied-du-Col; plus haut sur la rive gauche de la Romanche, M. Lachmann a trouvé cette espèce des basses montagnes calcaires à Clot-Boucharel en face des chalets de l'Alpe (2000 m.) sur des roches granitiques.

Nepeta lanceolata Lam. Vallée de la Séveraisse de La Chapelle au Clot-en-Valgaudemar. Nous ne mentionnons cette espèce, d'ailleurs commune le long des torrents des Alpes, que pour ajouter qu'elle n'est pas associée ici à *Lavandula vera* DC. Il est en effet fréquent de voir ces deux Labiées couvrir ensemble les versants des vallées alpines exposés au Sud; c'est ainsi que dans la combe de la Romanche elles remontent jusqu'à 1500 m. environ d'altitude. Un guide du pays nous a assuré qu'il n'existait pas de Lavande dans le Valgaudemar? Il faudrait vérifier le fait avant d'essayer de l'expliquer.

Veronica lilacina Towns. Séparée du *V. bellidioides* par Townsend¹, cette Véronique est indiquée par l'auteur de l'espèce dans les

Classe der K. Akad. der Wissensch., CVIII, Vienne, 1899. Cet important travail, qui est accompagné de deux planches et de deux cartes phytogéographiques, a été analysé par E. PENROT dans le *Bull. de la Soc. bot. de France*, XLVI, 1899

¹ TOWNSEND. Sur une nouvelle espèce de *Veronica*. *Bull. de la Soc. bot. de France*, XXV, 1878.

Pyrénées, le Valais et avec doute dans le Dauphiné, d'après un « exemplaire très pauvre » provenant du Galibier et conservé à Cambridge dans l'herbier de Léman. Nous avons trouvé des échantillons de *V. lilacina*, répondant bien à la description de Townsend, au Lautaret, *probablement* sur les pentes du Combeynot vers 2200 m.; il nous est impossible de préciser davantage la localité, n'ayant reconnu les *V. lilacina* que récemment, au milieu de nombreux *V. bellidioides* récoltés il y a deux ans. M. Pellat et M. Lachmann avaient déjà remarqué que le *V. bellidioides* se présentait sous deux formes distinctes au Col du Lautaret.

Pedicularis rostrata Jacq. Cols de la Mariande et du Says, entre 2900 et 3000 m.

Valeriana saliunca All. Versant Ouest de l'Aiguille de Laurichard sur le lias calcaire (M. Lachmann); l'espèce est beaucoup plus abondante de l'autre côté de la vallée aux Trois-Évêchés, où ce terrain est plus développé.

Campanula cenisia L. Moraines du Glacier d'Arsine et pentes du Laurichard, au bord du Torrent du Colombier (M. Lachmann); Peyrou d'Amont dans le Massif de la Meije.

Phyteuma Charmelii Vill. Cette espèce, que les auteurs ne mentionnent dans la région qu'entre Le Fréney et Le Bourg-d'Oisans, est abondante dans toute la vallée supérieure de la Romanche. M. Lachmann l'a trouvée en plusieurs points sur les rochers qui dominent la rive gauche de la rivière en face du Pied-du-Col et plus haut à Clot-Boucharel (2000 m.); nous-même l'avons souvent récoltée sur la rive droite entre Le Fréney et La Grave, au pied du Plateau de Paris.

Adenostyles leucophylla Rchb. Très abondant dans les éboulis à gros éléments et dans toutes les moraines, en avant des Glaciers du Gioberney, du Chardon, de la Pilatte, d'Entrepierroux, de la Mariande, des Étançons, de la Meije, etc.

Ptarmica nana DC. Moraines du Glacier de la Muande et versant Sud du Says; Peyrou d'Aval.

Aronicum scorpioides L. Brèche entre le Grand et le Petit-Vallon et versant Sud du Says.

Senecio incanus L. Pentes du Petit-Vallon et Peyrou d'Aval.

Centaurea Ferdinandi Gren. Saint-Christophe-en-Oisans, à l'Alpe du Pin et rive droite du Vénéon, au-dessous du refuge du

Carrelet. Ces deux localités sont peu distantes de celle située entre les Étages et La Bérarde, où cette forme du *C. nervosa* Willd. a été d'abord indiquée. L'aire du *C. Ferdinandi* comprend donc ici toute la vallée supérieure du Vénéon depuis Saint-Christophe jusqu'à sa source.

Nous n'avons pas cru utile de mentionner les localités d'espèces que nous avons trouvées à peu près partout, au cours de nos excursions dans le Pelvoux, à l'altitude et dans les stations où il est habituel de les rencontrer. Ce sont :

<i>Juniperus alpina</i>	<i>Dryas octopetala</i>
<i>Phleum alpinum</i>	<i>Trifolium alpinum</i>
<i>Avena versicolor</i>	<i>Linum alpinum</i>
<i>Poa alpina</i>	<i>Hypericum Richerii</i>
<i>Festuca Halleri</i>	<i>Viola calcarata</i>
<i>Carex atrata</i>	— <i>biflora</i>
<i>Luzula spadicea</i>	<i>Daphne Mezereum</i>
<i>Nigritella angustifolia</i>	<i>Epilobium Fleischeri</i>
<i>Salix retusa</i>	<i>Vaccinium Myrtillus</i>
<i>Rumex alpinus</i>	— <i>uliginosum</i>
<i>Polygonum viviparum</i>	<i>Primula viscosa</i>
<i>Cerastium alpinum</i>	<i>Soldanella alpina</i>
<i>Silene rupestris</i>	<i>Armeria alpina</i>
— <i>acaulis</i>	<i>Gentiana campestris</i>
<i>Ranunculus glacialis</i>	— <i>Kochiana</i>
<i>Hutchinsia alpina</i>	<i>Myosotis alpestris</i>
<i>Brassica Richerii</i>	<i>Linaria alpina</i>
<i>Sempervivum arachnoideum</i>	<i>Veronica Allionii</i>
— <i>montanum</i>	— <i>alpina</i>
<i>Saxifraga stellaris</i>	<i>Plantago alpina</i>
— <i>aspera</i>	<i>Phyteuma orbiculare</i>
— <i>oppositifolia</i>	— <i>hemisphaericum</i>
— <i>Aizoon</i>	<i>Solidago alpestris</i>
— <i>muscoides</i>	<i>Bellidiastrum Michellii</i>
— <i>aizoides</i>	<i>Aster alpinus</i>
<i>Potentilla aurea</i>	<i>Erigeron alpinus</i>
— <i>grandiflora</i>	<i>Antennaria dioica</i>
<i>Geum montanum</i>	<i>Leontopodium alpinum</i>

Leucanthemum alpinum
Homogyne alpina
Senecio Doronicum

Cirsium spinosissimum
Centaurea uniflora
Leontodon pyrenaicus

Ces observations nous permettent de vérifier une fois de plus la grande uniformité de la flore altitudinale. Les espèces alpines ont dans une même chaîne de montagnes une aire beaucoup plus étendue qu'on ne le croit généralement.

En mentionnant une seule localité dans le Massif du Pelvoux pour certaines espèces qui y sont répandues à profusion, les flores donnent une idée très fausse de la distribution géographique de ces plantes. Plus spécialement pour les espèces rares, l'habitude de les récolter toujours dans ce qu'on appelle leurs localités classiques, peut laisser croire à ceux qui ne parcourent pas la montagne, que ces espèces n'existent pas ailleurs.

Les flores, il faut bien le dire, ne sont souvent d'aucune utilité pour apprécier les faits les plus intéressants, comme le degré de fréquence des espèces, leur importance dans la composition du tapis végétal, leurs associations, etc. Mais ces différents points ont été trop bien développés par M. Flahault, dans la *Flore et la végétation de la France*¹, pour que nous y insistions. Cette remarquable *Introduction* à la *Flore* de l'abbé Coste n'est pas seulement une synthèse de nos connaissances sur la végétation de la France, mais encore tout un programme d'études phytogéographiques, auquel il nous appartient simplement d'adhérer, sans rien y ajouter.

¹ ABBÉ H. COSTE. *Flore descriptive et illustrée de la France, avec une Introduction sur la flore et la végétation de la France*, par CH. FLAHAULT, Paris, 1901.

CONTRIBUTIONS A LA CONNAISSANCE DE LA ZONE DU BRIANÇONNAIS

Par MM. W. KILIAN,

Professeur à la Faculté des Sciences

Et J. RÉVIL,

Président de la Société d'Histoire naturelle de Savoie.

SÉRIE SUPRAJURASSIQUE

(« MALM », JURASSIQUE SUPÉRIEUR, OOLITHIQUE SUPÉRIEUR.)

Le Jurassique supérieur a été longtemps considéré comme limité dans nos Alpes aux chaînes extérieures ou subalpines. En Savoie on n'avait pas décrit, jusqu'à une époque toute récente, — en dehors des chaînes subalpines, — au Nord du Galibier, d'affleurements appartenant au Malm¹ ; nous ne sommes cependant pas éloignés de croire que des calcaires de cet âge ont été confondus dans certains massifs de la haute Maurienne, et en particulier dans celui de la Vanoise, avec les calcaires ou les marbres phylliteux du Trias dont les rapproche une grande analogie, surtout lorsqu'ils ont subi l'effet du dynamométa-

¹ Tout récemment (1903), l'un de nous (W. K.) a découvert dans une tranchée de chemin de fer, un peu en aval de l'usine de Saint-Félix-en-Maurienne, un affleurement de calcaires d'un blanc rosé passant au vert pâle et contenant des *Globigerines*, qui appartient incontestablement au Malm.

morphisme. Il faut, dans ce cas, une grande habitude et le secours de l'examen microscopique pour les distinguer.

Nous laisserons complètement de côté ici le Jurassique supérieur des chaînes subalpines dont les caractères, la faune et les subdivisions ont fait l'objet de nombreuses publications ¹, pour n'examiner que les représentants *intra-alpins* de ce terrain, c'est-à-dire ceux qui sont situés soit à l'Est de la ligne de massifs centraux : Aiguilles-Rouges — Belledonne, soit au Sud-Est de Gap et de la Durance, et dont la connaissance remonte à une époque relativement récente.

Ce n'est, en effet, qu'il y a peu d'années que les assises de la série suprajurassique ont été signalées par l'un de nous (W. K.) dans les « Grandes Alpes », au Col Lombard, où l'on trouve des fossiles oxfordiens et dans le massif du Galibier où affleurent des assises tithoniques semblables à celles qu'avait signalées Lory à Guillestre. Nous avons reconnu depuis lors que les calcaires appartenant à cet âge avaient, dans la zone du Briançonnais, une extension beaucoup plus grande qu'on ne le pensait avant nos explorations. C'est ainsi que l'on ignorait encore récemment l'existence du Jurassique supérieur bréchoïde (Calc. de Guillestre) à *Ammonites* et *Duvalia* dans un certain nombre de massifs du Briançonnais, du Queyras et de la Haute-Ubaye, considérés comme liasiques par Ch. Lory ². Le Jurassique supérieur, représenté à l'Est du massif de Piolite (Hautes-Alpes) par des marbres rouges bréchiformes ou plutôt « amygda-

¹ Voir : W. Kilian, Notes sur les couches les plus élevées du terrain jurassique et la base du Crétacé inférieur dans la région delphino-provençale (*Bull. Soc. St. de l'Isère*, 4^e série, t. I. p. 161). J. Révil, Note sur le Jurassique supérieur et le Crétacé inférieur des environs de Chambéry (*Bull. Soc. Hist. nat. Savoie*, t. VI, p. 28). V. Paquier, Contributions à la géologie des environs de Grenoble (*Bull. Soc. St. de l'Isère*, 1892). W. Kilian, Note stratigraphique sur les environs de Sisteron, etc. (*Bull. Soc. Géol. de Fr.*, 3^e série, p. 159 (1896).

² Nous avons découvert, en 1892, près du Lac Blanc, entre le Roc du Grand-Galibier et le Col de la Ponsonnière, à une altitude de 2800 mètres, au milieu des névés, un affleurement de calcaire tithonique (C. de Guillestre), très riche en fossiles (*Duvalia lata*, *Aptychus punctatus*, *Apt. Beyrichi*, *Lytoceras*, Crinoïdes, etc.). Ce gisement a fait l'objet d'un travail spécial. Ainsi que l'a fait remarquer M. Haug, on ne connaissait, avant cette découverte, aucun lambeau de Jurassique supérieur dans les zones alpines au Nord de Guillestre et de la Durance.

lares », que MM. Collot et Lory ont fait connaître sous le nom de *Calcaires de Guillestre* ¹, est cependant bien reconnaissable ; il contient des Ammonites (Guillestre, Sérenne, la Condamine, etc.) et des Bélemnites du groupe des *Duvalia* (La Roche-de-Rame, Saint-Crépin, le Castellet). Des calcaires blancs et rouges sont également bien visibles au-dessus de Saint-Crépin où ils renferment *Belemnites (Duvalia)* cf. *latus* et *Aptychus punctatus*. Près de la Roche-de-Rame (la Roche-sous-Briançon), ils ont été reconnus par l'un de nous au-dessus de la gare et plus tard dans une foule de points des massifs de Furfande, de Pierre-Eyraudz, du Chambeyron, de la Grande-Manche et de Névache, puis enfin dans les masses charriées de l'Ubaye.

Le Malm supérieur intraalpin est trop pauvre en restes organisés pour rendre possible l'établissement de zones paléontologiques. Sauf l'affleurement marneux du Col Lombard, il se compose de masses calcaires coupées de quelques bandes schisteuses dans lesquelles on peut néanmoins distinguer deux *types* caractérisés par leur facies :

1) Dans les chaînes alpines proprement dites et dans le Briançonnais à partir de la crête de Piolit, au N.-E. de Gap, le Jurassique supérieur affecte un facies tout particulier : la structure amygdalaire et rognonneuse se généralise, à l'Est, et la roche prend une teinte lie de vin caractéristique. C'est le type bien connu des *Marbres de Guillestre*. Nous avons énuméré ² quelques-unes des localités où il nous a été possible de découvrir des affleurements de cette assise et nous l'avons en particulier décrite au Grand-Galibier, c'est-à-dire au N.-E. du massif du Pelvoux. Elle existe également à la montagne de Montbrison près de Vallouise (*Duvalia* sp. *Perisphinctes* sp. *Aptychus punctatus* Voltz, Polypiers), au Serre-Chevalier (*Aptychus Beyrichi* Zitt.) et dans la Haute-Ubaye. Nous l'avons retrouvée récemment au Grand-Aréa, à l'Est de la Guisanne, toujours riche en *Duvalia* du groupe de *D. lata*.

¹ Lory, Note sur deux faits nouveaux de la géologie du Briançonnais (*B. S. G. Fr.*, 3^e série, t. XII. pp. 117 et suiv., 1883). L. Collot, *Description géol. des environs d'Aix en Provence*, 1880, p. 149 (Thèse de Montpellier).

² *B. S. G. Fr.*, 3^e série, t. XIX, 1892.

2) *Au Sud-Est* et en particulier dans les masses de recouvrement de l'Ubaye on voit apparaître des calcaires blanchâtres, *zoogènes* tout différents du type précédent.

Dans la présente note, spécialement consacrée aux représentants du Jurassique supérieur dans les zones intraalpines françaises, nous étudierons donc successivement :

A) L'Oxfordien du Col Lombard.

B) Les Calcaires suprajurassiques, parmi lesquels nous distinguons :

a) Un type vaseux amygdalaire (marbres de Guillestre),

b) Un type zoogène ;

Ces deux facies étant reliés par des passages latéraux.

A. — Oxfordien du Col Lombard.

La seule localité intraalpine en dehors du bord subalpin de la basse vallée de l'Ubaye et de l'Embrunais (Savines), où l'on ait rencontré des fossiles oxfordiens, est le Col Lombard, au pied des Aiguilles d'Arves. L'Oxfordien de ce col consiste en schistes noirs à nodules calcaires renfermant des fossiles d'une conservation très satisfaisante ; ce sont, entre autres :

Phylloceras Zignoi, d'Orb. sp.

Phylloceras (*Sowerbyceras*) *tortisulcatum*, d'Orb. sp. (parfaitement conservé).

Perisphinctes subtilis, Neum:

Harpoceras (*Selenoceras*, *Hecticoceras*) *pseudopunctatum* Lahun. sp.

Neumayria oculata, d'Orb. sp.

L'Oxfordien n'avait pas encore été rencontré dans les chaînes alpines proprement dites. On voit qu'il possède ici la même nature et contient les mêmes fossiles que dans les régions subalpines du Diois et du Graisivaudan; sa faune est également celle des marnes noires schisteuses des environs de Digne, de Savournon, de Sisteron et de Barcelonnette (Pissevin, Faucon) où toutes les espèces citées ci-dessus se

rencontrent assez fréquemment. Ce gisement rappelle également beaucoup, par son faciès lithologique et par le mode de conservation de ses fossiles, ceux de l'Aaxalp (Brunig) et d'Unterheid, près Meyringen, dans les Alpes bernoises, à *Phylloceras tortisulcatum*, *Perisphinctes sulciferus*, *Cardioceras cordatum*, etc.

L'affleurement oxfordien du Col Lombard est *le seul* que nous connaissions dans les régions intraalpines au Nord du Pelvoux. Il continue par son faciès le type bathyal dauphinois du Dogger et du Lias, comme l'Oxfordien (« terres noires ») de l'Embrunais et des environs de Barcelonnette continue le type vaseux du Jurassique moyen et inférieur des Basses-Alpes. Comme ce dernier, il borde à l'Ouest la zone du Flysch dont la portion externe le recouvre par chevauchement; à l'intérieur et à l'Est de cette zone de Flysch et dans toute la zone du Briançonnais l'Oxfordien est inconnu et le Malm semble débiter par des assises plus élevées.

B. — Calcaires suprajurassiques.

a) TYPE VASEUX AMYGDALAIRE.

Dans une portion importante de la zone du Briançonnais le Malm se présente sous la forme de calcaires amygdalaires parfois blanchâtres ou grisâtres, mais généralement roses ou lie de vin et dans certains cas de teinte verdâtre, qui se reconnaissent aux formes arrondies qu'ils prennent par suite de l'érosion, et que l'un de nous (J. R.) a désignés sous le nom d'aspect « savonneux ».

Le type le plus fréquent est un calcaire rosé ¹ en très gros (10 à 25^m) bancs formé d'une suite de noyaux de teinte claire et de nature compacte séparés et entourés de feuillets marneux lie de vin foncé, ou plus rarement verdâtres qui se moulent, pour ainsi dire, autour de ces noyaux plus clairs ². C'est dans les carrières de Guillestre que

¹ P. Termier (*Les nappes de recouvrement du Briançonnais*, 1899, p. 54) a donné une excellente description de ces assises dans le massif de Prorol.

² Certains calcaires triasiques présentent, par suite de la décalcification et de l'oxydation superficielle de ses produits, une *teinte rouge* qui leur donne une certaine ressemblance avec les calcaires que nous venons de décrire, mais, outre que

cette roche est le mieux développée; d'où lui vient le nom déjà ancien de « Marbre de Guillestre »; elle est utilisée pour les constructions (ponts, gares, cathédrales de Gap et de Guillestre) dans une grande partie du département des Hautes-Alpes. On la retrouve sous même forme en une foule de points, par exemple à la Condamine, aux Aiguilles de Chambeyron, à la Mortice, etc. Par disparition de l'élément argilo-schisteux, qui forme à Guillestre l'enveloppe des noyaux calcaires amygdalaires, la roche passe à des marbres plus compacts, à cassure esquilleuse, tachés de rose et de vert (pont du Castellet, dans la Haute-Ubaye) ou de teinte plus uniforme (Saint-Crépin, etc.). D'autres fois, ce sont des calcaires en bancs réguliers, bleuâtres à l'intérieur, bréchoïdes et à silex, prenant, dans les portions exposées à l'air, une *patine jaunâtre* caractéristique (Galibier, N.-O. de Ceillac, Tête de la Meyna, etc.), qui passent aux précédents ou alternent avec eux. Cet ensemble, assez variable, et quelquefois coupé de calcschistes lie de vin, roses, lilas, verdâtres, gris et rarement noirâtres, est facile à séparer avec un peu d'habitude des calcaires du Trias, même dans le cas où les colorations blanche violacée, bleuâtre pâle, grises et noirâtres analogues à celles de ce dernier terrain remplacent les teintes roses habituelles ¹.

Une véritable *brèche* existe au Col des Rochilles à la Roche du Queyrellin, à la montagne de Gaulent, etc., à la base de la formation. La teinte rouge de son ciment, la présence de *Duvalia* et la nature des fragments qu'elle englobe (calcaires noirs du Lias, calcaires à Entroques, calcaires blancs esquilleux et subcristallins du Jurassique supérieur, nombreux rognons de limonite) ne permettent pas de la confondre avec la brèche liasique dite du Télégraphe,

cette coloration est purement superficielle (la roche est noirâtre sur la cassure) et forme des trainées irrégulières et souvent transversales aux bancs, elle est légèrement différente (moins violacée et plus franchement rouge que celle des calcaires de Guillestre) et peut, pour un œil exercé, être aisément distinguée.

La coloration des dépôts du Malm paraît due à des sels de manganèse dont l'analyse chimique a constaté l'existence, tandis que la teinte superficielle des calcaires du Trias est attribuable à des oxydes de fer.

¹ C'est notamment grâce à leur cassure esquilleuse, translucide sur les bords, assez analogue, d'après M. Termier, à celle du silex ou de l'opale, que ces calcaires peuvent être distingués de ceux du Trias, du Lias ou du Dogger.

à laquelle elle est souvent superposée. Elle repose parfois directement sur les calcaires triasiques (la Condamine, etc.). *Son existence a une importance théorique considérable, car elle est l'indice d'une transgression du Jurassique supérieur sur son substratum.* Ajoutons qu'au Lac Blanc (Galibier) et à Revel (Ubaye), l'extrême abondance des débris de Crinoïdes et des fragments de *calcaire construit*, englobés dans la brèche tithonique, semble indiquer le voisinage de récifs.

L'épaisseur totale des dépôts jurassiques supérieurs que nous venons de décrire est habituellement de 50 à 80 mètres.

Les fossiles les plus nombreux sont des *Aptychus* du groupe de *Aptychus Beyrichi* et *punctatus* et des Bélemnites du groupe *Duvalia*. Nous y avons aussi rencontré des Ammonites (*Phylloceras*, *Perisphinctes*), une **Pygope** et quelques Crinoïdes (*Phyllocrinus*). Nous publierons dans un mémoire ultérieur la liste complète des espèces recueillies, à notre connaissance, dans le Malm intraalpin. Ces espèces, quoique peu nombreuses, ne peuvent laisser de doute sur l'âge jurassique supérieur et probablement tithonique de l'ensemble d'assises qui les a fournies. La présence d'une *Pygope* (Lac de la Ponsonnière) est spécialement significative. C'est la première fois que ce genre est signalé dans le Jurassique supérieur de la zone du Briançonnais; l'existence de ces *Pygope* dans le calcaire rose du massif du Galibier, du type « marbre de Guillestre », vient se joindre à l'aspect de la roche, à sa structure microscopique et aux fossiles déjà cités dans ces assises, pour en faire l'équivalent du Tithonique (*Diphyakalk*) de Roveredo, dans le Tyrol méridional.

Entre Guillestre et Vars on peut s'assurer très nettement que les calcaires amygdalaires roses (marbres de Guillestre), dont les noyaux montrent ici, au microscope, une structure nettement zoogène et sont enveloppés de feuillets marneux rutilants, *passent progressivement* à des calcaires grisâtres, blanchâtres ou même noirâtres (route de Vars, au delà des Hautes-Peyres) que leur cassure subcristalline spéciale permet de distinguer facilement des calcaires du Lias, du Dogger ou du Trias et qui ont une structure microscopique nettement zoogène. Un passage graduel très net et analogue existe entre les calcaires blancs ou gris zoogènes du Malm et le facies amygdalaire de Guillestre. Il a été décrit par l'un de nous (W. Kilian, *in Comptes rendus*

de l'Académie des Sciences, 21 oct. 1899) dans la localité de Revel-Méolans dans la vallée de l'Ubaye, au sein d'une masse de Jurassique supérieur charriée. On observe le même phénomène de passage latéral dans le massif des Siolanes, également charrié.

Nous nous proposons d'étudier, en outre, dans un travail spécial, une autre modification des calcaires suprajurassiques : nous voulons parler du passage latéral de cette formation à un système de *Marbres en plaquettes* qui joue un rôle important dans certaines parties du Briançonnais et qui présente des rapports très complexes avec les assises éogènes.

Au point de vue de la *structure microscopique*, enfin, les calcaires du Malm intraalpin que nous venons de décrire présentent fréquemment la structure zoogène très accentuée et fort analogue à celle que montrent les calcaires de l'Urgonien subalpin (Costebelle, les Maitz dans l'Ubaye). Parfois la recristallisation masque plus ou moins cette constitution. Souvent aussi cette structure est limitée aux noyaux amygdalaires des calcaires du type Guillestre¹ ; elle passe en beaucoup de points dans les calcaires roses à un type plus compact présentant sur un fond amorphe des Radiolaires, des spicules de Spongiaires, des Foraminifères et le *Calpionella alpina* Lor.² et identique à celui du Tithonique supérieur du Diois, de l'Ardèche et de Cabra (Andalousie).

Des *Globigérines* ont été signalées dans ces calcaires par MM. Munier-Chalmas et Termier dans les montagnes de Vallouise (Sablier), puis par l'un de nous à Saint-Félix, près Saint-Michel-de-Maurienne.

Nous reviendrons prochainement sur les caractères micrographiques de ce Malm intra-alpin qui présente ainsi plusieurs types distincts ; un type vaseux à *Calpionella*, un type à *Globigerina* et un type zoogène ; la répartition géographique de ce facies est intéressante et éclaire nettement les questions relatives à l'origine de certains plis couchés et de certaines nappes de recouvrement du Dauphiné méridional et des Basses-Alpes.

¹ Voir M. Hovelacque et W. Kilian, Album de microphotographies de roches sédimentaires (Planche XXVIII).

² M. Lorenz a décrit, sous le nom de *Calpionella alpina*, un petit Foraminifère uniloculaire qui se retrouve en grande quantité dans les calcaires à facies vaseux du Tithonique delphino-provençal (Bastille près Grenoble, Col de Gabre), et même à Cabra, en Andalousie. C'est peut-être un Radiolaire.

Maurienne.

Outre les affleurements du flanc N.-E. du Grand-Galibier et de l'arête de la Sétaz, découverts par l'un de nous et figurés sur la feuille Briançon de la Carte géologique de France, les calcaires du Jurassique supérieur apparaissent à Saint-Félix, dans la vallée de l'Arc, dans une tranchée du chemin de fer de Culoz à Modane ; ils présentent là une teinte d'un blanc rosé et verdâtre, et possèdent tous les caractères du Malm briançonnais ; l'examen microscopique y a révélé la présence de *Globigérines*.

Massif du Grand-Galibier ¹.

Le Tithonique affleure à environ 2800 mètres d'altitude, sur le versant sud-est du Roc du Grand-Galibier, au milieu des névés situés à l'Ouest du Lac Blanc. Il forme là un synclinal couché (synclinal du Grand-Galibier ²) très net dans les brèches liasiques, surmontées elles-mêmes par des brèches à Entroques du Dogger ³. Nous y avons trouvé d'assez nombreux fossiles :

Aptychus Beyrichi, Zitt. assez commun.

— *punctatus*, Voltz, très abondant et formant lumachelle.

Lyloceras sp. Grands exemplaires enclavés dans la roche.

Phylloceras sp. Deux exemplaires indéterminables.

Perisphinctes sp.

Belemnites (Duvalia) latus, Blainville. assez commun. Nous avons recueilli notamment un exemplaire de cette espèce possédant des

¹ W. Kilian, Sur l'existence du Jurassique supérieur dans le massif du Grand-Galibier (*Bull. Soc. Géol. France*, 3^e série, t. XX, 1894).

W. Kilian, Livret-Guide du 8^e Congrès géologique international, 1900.

² Ce synclinal remonte nettement à l'E. des sommets du Grand-Galibier pour atteindre le haut d'un couloir ou de combe qui redescend en Savoie sur le versant N.-E.

³ En un point sur le bord est du synclinal la série est renversée et les brèches du Lias recouvrent localement le Malm.

caractères particulièrement nets. Il est déposé dans les collections de la Faculté des Sciences de Grenoble.

Belemnites (Hibolites) Conradi, Kilian, abondant.

Rhynchoteuthis sp.

De très nombreux Crinoïdes (*Phyllocrinus*) sp. remplissent un banc de calcaire rouge.

La roche qui contient cette faune est très caractéristique ; c'est un calcaire amygdalaire pseudo-bréchoïde, sonore et parfois siliceux où domine la teinte rouge lie de vin et où se rencontre un grand nombre de débris de *Bélemnites*, d'*Aptychus* et de *Phyllocrinus*. Ces calcaires sont accompagnés de schistes verts et rouges satinés. De plus, on y remarque quelques rognons scoriacés de limonite siliceuse.

Une véritable brèche à nodules siliceux et à ciment rouge forme la base du dépôt et renferme des fragments remaniés des calcaires gris du Trias, de calcaire liasique noir et de dolomie jaunâtre, ainsi que de nombreux exemplaires de *Duvalia* et de *Crinoïdes*. Le ciment est également lie de vin. Signalons aussi des bancs de calcaire à silex compact bleuâtre à l'intérieur, patiné de jaune à l'extérieur, et pétri d'*Aptychus* ainsi que des noyaux plus ou moins volumineux de calcaire blanc construit qui arrivent à dominer en certains points. La brèche rouge à allure transgressive repose ici directement, comme nous l'avons dit, sur des calcaires à Entroques (Dogger) auxquels elle se relie étroitement et sous lesquels apparaissent les gros bancs de la Brèche du Télégraphe (Lias). A cette dernière sont associés des schistes calcaires noirâtres contenant des *Bélemnites* près du Lac Blanc.

D'autres affleurements analogues se retrouvent en plusieurs points du même massif où le Malm, reposant directement sur la brèche liasique, remplit de nombreux petits synclinaux en V plus ou moins laminés. De l'Hospice du Lautaret on aperçoit, en regardant vers l'Est les murailles calcaires qui constituent le flanc S.-O. du Pic de la Ponsonnière et du Pic Termier, des taches d'un rouge violacé qui représentent autant de sections de synclinaux ; on en remarque, en particulier, deux qui forment deux bandes parallèles superposées au milieu des masses triasico-liasiques.

L'un de nous (W. K.) a reconnu la présence du *Jurassique supérieur* (Calc. de Guillestre et schistes rouges à *Aptychus*) fossilifère en de nombreux points, notamment à l'O. de la Mandette, près de la route

du Galibier, au N. du Blockhaus du Galibier et au Pic de la Ponsonnière. Tous ces affleurements sont nouveaux. Il en est de même d'un gisement de fossiles du Jurassique supérieur découvert (W. K.) en 1900 près du lac de la Ponsonnière (*Aptychus Beyrichi*, Zitt, formant lumachelle, *Phyllocrinus*, *Perisphinctes* sp. et une *Pygope* qui n'est conservée qu'en partie et paraît appartenir au groupe de *P. diphy* plutôt qu'à celui de *P. janitor*).

Le Malm se retrouve avec les mêmes caractères et affectant également la disposition synclinale dans le massif des Rochilles où l'on peut étudier sur le bord du premier lac (en venant de Valloire) des schistes verts et rouges, verticaux, en contact avec une brèche calcaire. Cette bande se poursuit au Sud dans la chaîne de la Corne des Blanchets (Lac des Béraudes, Lac Rouge), ainsi qu'à la Roche du Queyrellin¹ qui est située près de l'extrémité méridionale de Casse-Blanche, à l'Est du Col du Chardonnet. Les brèches rouges qui se trouvent au-dessus du lac d'où descend le ruisseau de Queyrellin sont très fossilifères et nous avons pu y recueillir d'assez nombreux fragments de fossiles : *Aptychus latus*, *Aptychus Beyrichi*, *Duvalia*, etc.

Massif de la Condamine, de Serre-Chevalier, etc.

C'est sur les indications de l'un de nous et à la suite de la découverte du Malm fossilifère au Grand-Galibier, que M. Pons constatait, en 1892, la présence au Pic de Montbrison, entre la Tête d'amont et la Tête d'aval, des calcaires rouges du Jurassique supérieur, dans des conditions identiques à celles de ce dernier gisement. On voit là également des brèches et des marno-calcaires lie de vin schisteux à *Aptychus*, *Bélemnites*, débris d'*Ammonites* indéterminables et quelques Polypiers. Des lambeaux de ce même calcaire rose amygdalaire se retrouvent en plusieurs points de la crête de Montbrison et M. Pons l'a suivi jusqu'au sommet du Sablier.

Ainsi la découverte de nouveaux lambeaux de calcaire rouge fossilifères du Jurassique supérieur dans le Briançonnais, au-dessus du village du Casset (vallée de la Guisanne) et dans le massif de Mont-

¹ Voir W. Kilian et J. Révil, Description géologique de la vallée de Valloire (*Bull. de la Soc. d'Hist. nat. Savoie*, 2^e série, t. IV, p. 48, 1899).

brison, à l'Est de Ville-Vallouise (cette dernière due à M. Pons, alors élève de la Faculté des Sciences de Grenoble), complétaient, dès 1892, la série des affleurements de Malm qui jalonnent une suite de synclinaux appartenant à la zone du Briançonnais.

Peu après, la découverte d'un *Aptychus Beyrichi* Zitt. et de quelques Entroques à la montagne de Serre-Chevalier dans des dalles rouges (W. Kilian et P. Termier) fut suivie des belles recherches de M. Termier dans le massif de Prorrel-Condamine.

Le Jurassique, d'après cet auteur et d'après les explorations de l'un de nous (W. K.), constitue une sorte de calotte au sommet de la Condamine, on le retrouve au sommet Bouchard, au Sablier, au Col de Trancoulette, à la Crête de la Balme, à la montagne de la Croix d'Aquila, à Montbrison, à la Condamine. De beaux bancs de marbres blanchâtres sont, dans cette région, associés à des calcaires roses amygdalaires du type « Guillestre » et à des schistes rouges et verts. En général, ce sont de gros bancs de marbre à cassure esquilleuse et à aspect « savonneux », blancs, jaunâtres, rose pâle ou violet pâle ; des calcaires amygdalaires roses ; des calcaires à rognons ferrugino-siliceux, accompagnés parfois de petits bancs ferrugineux brunâtres avec *dents de Squales* (Crête de la Balme) ; des calcaires massifs gris ; des schistes gris, rouges, verts ou noirs. L'épaisseur dépasse rarement 80 mètres. On trouve dans les calcaires *Perisphinctes* sp., *Phylloceras* sp., *Aptychus Beyrichi* (formant souvent lumachelles), *Apt. punctatus*, *Duvalia* sp., *Bélemnites* sp. M. Termier y signale, en outre, des Céphalopodes à la Condamine, à la cime de Palluel et dans un grand ravin au N.-E. de la Tête d'Amont. A la base, en beaucoup de points, une brèche calcaire à ciment rouge représente la base de l'étage. Parfois, on a réuni, faute d'espace, sur la Carte géologique, sous un même symbole, le Malm, les schistes luisants qui les surmontent et les brèches calcaires (Lias) sous-jacentes ¹.

Localement on y voit des calcaires à silex et des bancs subrécifaux blanchâtres.

La brèche rose à morceaux de calcaires triasiques noirs se retrouve à la base du Malm de la Crête de la Balme dans le massif de Serre-

¹ Notice de la feuille de Briançon de la carte géologique détaillée de la France au 1/80,000^e, par MM. W. Kilian et P. Termier (Ministère des Travaux publics).

Chevalier, et ce Malm est en outre remarquable par l'abondance de nodules ferrugineux caractéristiques et d'aspect scoriacé.

Dans tout le massif de Montbrison le Jurassique supérieur est bien développé sous la forme de marbres roses amygdalaires à Bélemnites, coupé de schistes rouges et violacés et de bancs ferrugineux roussâtres avec nodules limoniteux. M. Termier en a excellemment décrit l'aspect.

Localités diverses du Briançonnais.

Le Jurassique supérieur possède dans tout le Briançonnais le facies particulier que nous venons de décrire; les recherches récentes ont montré qu'il occupe dans cette région une place beaucoup plus grande qu'on ne le supposait il y a quelques années. Il n'a pas été signalé, il est vrai, par M. Termier dans le massif de la Vanoise qui continue au Nord-Est le faisceau de Briançon-Névache, mais il y existe peut-être, ses assises étant faciles à confondre, pour un observateur non prévenu, avec les calcaires phylliteux du Trias.

Dans le Briançonnais proprement dit nous devons signaler en un assez grand nombre de points les calcaires à rouges *Duvalia* et *Aptychus punctatus*. Formant des noyaux synclinaux très étirés et souvent de véritables « coins » dans les calcaires du Lias et du Trias (paroi rocheuse, déjà citée plus haut, à l'Est de la Mandette près le Lautaret), ils s'alignent notamment suivant une synclinale à peu près Nord-Sud. On les connaît encore près du grand lac du Lauzet et à l'Aiguillette au Nord du Casset.

Le Jurassique supérieur forme, en outre, plus à l'Est, des bandes synclinales au Grand-Aréa (*Hibolites*, *Duvalia*, *Aptychus*), dans le massif de la Grande-Manche (au N. de Monétier-les-Bains); on le retrouve dans des conditions analogues à la Batterie de la Lame (*Bélemnites*) sur la rive gauche de la Durance, en amont de Briançon, ainsi que dans les escarpements qui dominent la Vachette au Nord. Il offre là des parties recristallisées très cristallines et forme une bande qui se poursuit jusque près des forts de l'Olive et de l'Enlon, au-dessus de Plampinet. Au pied du fort de l'Infernet, près Briançon, on exploite un marbre rouge et blanc qui appartient aussi à ce terrain. Nous mentionnons également l'existence d'une bande synclinale de *Jurassique su-*

périeur dans la vallée de la Cerveyrette (à l'E. de Pierre-Rouge) où les calcaires roses du type de Guillestre sont visibles près du premier lacet de la route militaire de la Lozette.

Enfin il se montre en deux synclinaux étroits dans l'arête de la Grande-Maye et il se rencontre dans le massif de Pierre-Eyrantz, où M. Lugeon¹ en a reconnu la présence en plusieurs points. Il forme deux nappes synclinales très distinctes dans le massif de Béal-Traversier (au N.-O. de la Furfande) et on peut l'observer à l'Aiguille de Ratier près du Veyer (W. K.) et aussi près du Col Fromage (M. Ph. Zürcher).

Plus au Sud, la brèche de cette formation, à ciment rose avec éléments liasiques et triasiques, existe en plusieurs points (vallée du Cristillan, en aval de l'Adroit, Ouest du Col de Bramousse, etc.). L'un de nous (W. K.) a délimité également un grand nombre de bandes synclinales de marbres roses jurassiques inconnues, jusqu'à ce jour, dans le massif situé entre le Guil et l'Ubaye, notamment dans le massif du Pic Guillestre et au fond du vallon d'Escreins (Vallón-Claus) ainsi que dans la chaîne des Heuvières, à la Main de Dieu, près de Vars et dans le vallon Laugier ainsi qu'à la Mortice. On les retrouve dans le Massif de Gaulent, près de Champcella, à la Roche de Rame (E. de la Gare) et au Sud de la Roche à Prareboul et à Saint-Crépin², à Guillestre³ (carrières) et jusqu'à la montagne de Font-Sancte près de Maurin.

En reliant ces nombreux lambeaux on obtient une large bande qui englobe toute la largeur de la zone du Briançonnais, y compris la zone houillère, et s'étend de la Savoie aux Basses-Alpes, parallèlement au synclinal nummulitique des Aiguilles d'Arves et à son prolongement par Vallouise et Guillestre.

¹ Feuille Briançon de la Carte géol. détaillée de la France.

² Où il est exploité dans une carrière et passe insensiblement vers le haut à des marbres en plaquettes et des schistes luisants rougeâtres et verdâtres à Foraminifères peut-être crétacés. Les calcaires de Saint-Crépin ont fourni *Duvalia* sp., *Ap-tychus punctatus*, Voltz; ils sont d'un rose pâle et assez massifs.

³ Kilian, Note sur l'Histoire de la Maurienne, etc. . .

Haute-Ubaye.

Dans les massifs élevés qui entourent le bassin supérieur de l'Ubaye et forment la frontière franco-italienne les affleurements du *Malm* sont nombreux dans les parties hautes ; ils s'étendent (La Mortice, sommet de Panestrel, Font-Sainte, Aiguilles de Chambeyron) jusqu'à peu de distance de la zone des Schistes lustrés (près de Maurin ; Col Fromage).

On peut ainsi reconnaître entre Guillestre, Maurin et Meironnes l'existence de nombreuses bandes de Jurassique supérieur, dont l'une, qui traverse l'Ubaye au pont du Castellet, comprend des marbres gris-blancs, roses et verts et des calcaires noirâtres (exploités comme pierre de taille) qui se retrouvent près des Hautes-Peyres à la descente de Vars vers Guillestre. Le Malm rose, qui renferme quelques fossiles (*Belemnites*, *Aptychus*, *Phylloceras*), prend un grand développement dans le massif de Chambeyron, où ses bancs, dont l'âge a été méconnu jusqu'ici, ont une épaisseur considérable. L'un de nous a signalé les gros bancs de Malm qui constituent la partie haute du Brec de Chambeyron lui-même, ainsi que plusieurs amandes synclinales dans les sommets calcaires qui constituent la chaîne frontière entre ce pic et Rocca Blanca. Dans la vallée haute de l'Ubaye, non loin du pont de Castellet, près de Sérenne, les marbres roses amygdalaires du type Guillestre à *Duvalia* passent latéralement à des calcaires blancs tachés de rose et de vert et à des *calcaires noirs* également marbreux, à *cassure esquilleuse*, faciles à distinguer par leur pâte des calcaires triasiques ou liasiques. Les calcaires roses sont aussi représentés dans le massif de Saint-Ours et forment de petits synclinaux à la tête de la Meyna près de Vyraisse.

Les calcaires rouges du type Guillestre se continuent dans les hautes vallées italiennes, d'après M. Franchi qui en mentionne l'existence à la Tête de la Frema, à la Tête de l'Homme, à l'Aiguille de Chambeyron, au Lac de Vissaissas (non loin du Col de la Gippiera), entre la Cima del Manse et le Col di Maurin, à la Testa di Ciarma, etc.

Masses charriées de l'Embrunais et de l'Ubaye.

Dans les masses charriées, qui des environs d'Orsière, sur le bord sud-ouest du massif du Pelvoux¹, au Lauzanier, sur le bord nord-ouest du massif du Mercantour, constituent une série de massifs de recouvrement, le Jurassique supérieur se présente en beaucoup de points avec un type identique de celui du Briançonnais et des environs de Guillestre², mais se montre fréquemment aussi sous le *facies zoogène spécial* que nous décrirons plus bas et qui est relié au type amygdalaire par de fréquents passages latéraux.

Dans les massifs de Chabrières et de Piolit, au dessus de Chorges, le Malm rose est très développé et a fourni de beaux blocs, utilisés en partie pour la construction de la cathédrale de Gap.

Les fossiles y sont rares ; cependant M. Goret a recueilli au-dessus de Chorges quelques Ammonites, déposées dans les collections de la Faculté des Sciences de Grenoble qui indiquent un âge tithonique et dont voici la liste :

<i>Lytoceras</i> , sp.	<i>Phylloceras Calypso</i> , d'Orb. sp.
<i>Perisphinctes</i> , sp.	— <i>serum</i> , Oppel sp.
<i>Lissoceras</i> (<i>Haploceras</i>) <i>carachteis</i> , Zeusch. sp.	<i>Waagenia hybonota</i> , Opp. sp.

Au Col des Olettes (Est du massif du Morgon), c'est un calcaire compact, à cassure esquilleuse d'un blanc rose ou violacé qui contient *Hibolites* sp. et *Aptychus Beyrichi*, Opp., ce dernier très abondant et dont les préparations révèlent au microscope une structure zoogène très nette. On retrouve cette même roche avec des *Aptychus*,

¹ Relativement à ces masses, consulter les travaux de M. E. Haug, ceux de MM. Haug et W. Kilian, et aussi : P. Termier, Les nappes de recouvrement du Briançonnais (*Bull. Soc. Géol. France*, 3^e série, t. XXVII, p. 47, 1899).

² A Dourmillouze (vallon de Palluel), il est en relations avec des spilites (Mé-laphyres), repose sur le Trias et semble être *en place*. Il est vrai que M. Termier attribue au Lias les calcaires de Dourmillouze que nous n'hésitons pas à rapporter au Malm.

des *Crinoïdes* et des *Nérinées*, au pic des Challanches dans la chaîne du Morgon.

Dans le même massif charrié, mais dans la vallée même de l'Ubaye, en face du Martinet, près de la Grande-Blache, on observe la même assise à *Aptychus* très amincie, sur le sentier qui monte à Roche-Juan. Non loin de là, à Revel, on peut étudier le passage du facies rouge bréchoïde et amygdalaire au facies récifal blanc (v. plus bas).

Ce facies amygdalaire des masses charriées, comme le type récifal qui l'accompagne presque toujours et semble lié à lui, contraste du reste vivement avec la nature vaseuse et bathyale de la série autochtone sur laquelle ces masses ont été refoulées ; les calcaires tithoniques gris du substratum ont, en effet, dans le Gapençais et l'Ubaye (vallée du Bachelard, Bayasse, Bouchier près Allos, Col de la Cavale (Lauzanier) ; Seyne, Rochette près Gap, Pontis, environs de Seyne), les mêmes caractères que ceux des chaînes subalpines et reposent sur la série complète des assises kiméridgiennes, séquaniennes, rauraciennes et oxfordiennes également vaseuses.

b) TYPE ZOOGÈNE.

Le Jurassique supérieur est aussi représenté dans une portion des Alpes françaises et italiennes par de puissants calcaires massifs d'un gris plus ou moins clair, formant des masses blanchâtres à relief ruiforme (Chapeau de Gendarme, Siolanes, Mourre-Haut dans la région de l'Ubaye) dont la texture indique une origine zoogène et récifale. Ces calcaires ont fourni de nombreuses sections de Polypiers, de Nérinées, d'*Itieria*, de *Diceras*, de *Cidaris* (*Cidaris glandifera*) et quelques Ammonites (*Lissoceras elimatum*, *Perisphinctes* sp., *Belemnites* sp., à la Méa près Barcelonnette). Au microscope on y voit de nombreux foraminifères (Miliolidées), des *Algues calcaires*, des Hydrozoaires et des Foraminifères dont les débris constituent parfois entièrement la roche (Cabane des Maitz, près Barcelonnette).

Il est intéressant de voir comment les marbres de Guillestre *passent latéralement à ces formations récifales*, près de Méolans¹, dans

¹ W. Kilian, C. rendus, Ac. des Sc., 21 octobre 1889.

les Basses-Alpes orientales. Les calcaires coralligènes du Jurassique supérieur, succinctement signalés par M. Goret¹ dans cette contrée, atteignent, en effet, aux environs de Barcelonnette, un développement remarquable et viennent se relier, d'une part, aux affleurements de même nature décrits par M. Portis, près du Col de l'Argentera, et, de l'autre, aux calcaires bréchoïdes de la Haute-Ubaye, de Morgon, de Chorges et de Guillestre, auxquels ils passent latéralement en plusieurs points. Ces masses, d'une teinte blanche ou grisâtre², constituent l'ossature des massifs très tourmentés du Cha peau de Gendarme (altitude 2506 m) et du Pain de Sucre (2563 m); elles réapparaissent dans le massif des Siolanes, où elles forment, à Costebelle (altitude 2182 m) au Sud-Ouest du hameau de La Maure, des entassements ruiniformes. Ces calcaires se montrent là pétris de Polypiers très riches en fossiles (*Bélemnites*, *Perisphinctes*, *Lissoceras elimatum*, *Nérinées*, *Diceras* (abondants en sections caractéristiques), *Cidaris* sp., *Cidaris* du groupe de *glandifera* (radioles), *Rhabdocularis*, *Apiocrinus*, etc.) et peuvent être qualifiés, en certains points, de véritables *calcaires construits*. Plus à l'Ouest, on les voit dessiner un pli couché dans les montagnes de la rive droite de l'Ubaye, en face du Martinet (Le Caire). Non loin de Méolans, sur la route de Prunières, ces mêmes calcaires construits forment des masses (Radioles de *Cidaris* cf. *glandifera*) dépourvues de stratification, qui passent insensiblement à une roche bréchiforme, très dure, constituée par des noyaux calcaires que relie un ciment marneux et parfois *phylliteux* de couleur rouge ou verdâtre, rempli, par places, de cristaux de pyrite. Au voisinage immédiat des masses coralligènes, dans lesquelles elle envoie des ramifications, la brèche présente comme éléments des fragments de calcaire construit, de calcaire à Entroques, etc.; plus loin, les noyaux sont compacts et l'on se trouve alors en présence d'une roche identique à celle que Lory a désignée dans la vallée de la Durance, sous le nom de *calcaire de Guillestre*.

Les affleurements coralligènes et les calcaires zoogènes de Méolans

¹ B. S. G. Fr., 3^e série, t. XV, p. 547.

² Nous avons fait tailler des plaques minces de ces calcaires qui, au microscope, se montrent pétris de Foraminifères Miliolidés.

passent donc à une bande détritique constituée d'éléments arrachés à l'édifice madréporique, rappelant les brèches d'Aizy et de la Vigne Droguet qui, près de Grenoble et de Chambéry, se présentent à la limite des facies vaseux et récifal du Thithonique, et semblable à la ceinture de débris qu'offrent les parties marginales extérieures, battues par les flots, des récifs coralliens actuels. A l'époque du Jurassique supérieur, il existait par conséquent non loin l'emplacement actuel des montagnes de l'Ubaye¹, une *série de récifs coralligènes*. Ce fait permet de conclure à la présence de bas-fonds dans cette partie de la mer oolithique et nous semble de nature à prouver que les massifs cristallins adjacents étaient à ce moment, sinon émergés, du moins nettement indiqués par le relief sous-marin. Cette observation s'accorde très bien avec l'existence de brèches hétérogènes à la base du calcaire du Grand-Galibier et avec la *transgression* des dépôts du Malm sur le Trias en plusieurs points du Briançonnais.

Ainsi, des *passages latéraux* rattachent ces calcaires zoogènes au type amygdalaire rose qui présente lui-même, plus à l'Est, près de Vars et de Sérenne, des noyaux zoogènes. L'équivalence des deux types semble donc ne pouvoir faire l'objet d'un doute.

Les principaux points où affleure le type zoogène *et qui appartiennent tous à la zone charriée de l'Ubaye-Embrunais, alors qu'en arrière de cette zone et vers la partie axiale de l'éventail briançonnais le facies amygdalaire de Guillestre règne exclusivement*, sont les suivants :

A la montagne du Morgon il existe au Pic des Challanches et vers la Croix d'Ubaye, des calcaires gris (*Nérinées*), oolithiques au microscope qui paraissent appartenir au Jurassique supérieur. Des calcaires analogues, mais plus blancs sont très développés au Caire, près Revel, où ils sont fortement contournés et se retrouvent *trois fois* entre le sommet de cette montagne et le Pont du Martinet. Au lieu dit Costebelle, près du hameau de la Maure (S.-O. de Barcelon-

¹ Les calcaires blancs dont nous parlons font partie, il est vrai, de lambeaux de recouvrement découverts et étudiés par MM. E. Haug et W. Kilian, mais la racine des plis couchés dont ils font partie *n'est certainement pas très lointaine* et ne doit pas, en tous cas, être cherchée à l'Est de la zone de Flysch de Saint-Paul-sur-Ubaye.

nette), ces mêmes calcaires forment un entassement ruiniforme très remarquable; ils sont riches en Polypiers et organismes de toute sorte.

Dans les Siolanes, les mêmes couches forment la partie principale du relief. A la Méa (Pain de Sucre sur la carte de l'État-Major) : on y a rencontré *Lissoceras elimatum* et un *Perisphinctes*. (Collect. Faculté Sciences Grenoble).

On retrouve des affleurements analogues dans le torrent du Bourget et deux pointements au milieu du Flysch, à l'Est de la Chalanette près Jausiers. Enfin, à l'Est du Piz, les calcaires blancs forment le noyau des masses de recouvrement du Gerbier (Empeloutier), du Gias des Chamois et du Mourre-Haut. On les retrouve en petites masses isolées le long d'une ligne de contact anormal, non loin de la tête de Piédejean près du Lauzanier; ces affleurements semblent se rattacher à ceux des environs d'Argentera (Italie), dont M. Portis¹ a fait connaître la faune très riche et nettement récifale.

Près d'Uvernet, M. Haug et l'un de nous (W. K.) ont découvert à la base du Flysch charrié, une bande laminée de marbre du Malm d'un type intermédiaire entre le facies zoogène et le facies de Guillestre à Globigerines.

Le Malm blanc s'observe encore au Nord de l'Ubaye, au Plateau des Ayguettes, entre la Cabane de Maitz et le Col des Orres et en plusieurs autres points où il constitue de petits pointements accompagnés de calcaires à Grandes Nummulites Gr. de *N. perforata* et de Cargneules triasiques au milieu du Flysch éocène.

* * *

On sait que dans les Alpes maritimes italiennes, qui comprennent la suite de notre zone du Briançonnais, les travaux de MM. Portis, Franchi, Baldacci et Di Stefano ont révélé l'existence du Malm, soit

¹ Portis. — Sui terreni stratificati di Argentera Memoria paleontologica — geologica, p. 1-80 con cartina geologica (*M. d. R. Acc. di Sc. di Torino*, vol. XXXIV, (1881), 1883).

S. Franchi. — Il Giurassico ed il Cretaceo nei dintorni di Tenda, Briga Ma-

sous son facies tithonique (Rocca Barbana près Triora) à Céphalopodes (*Aptychus Beyrichi*, *Ammonites* diverses et *Pygope*), soit sous son facies coralligène et zoogène (calc. à *Itieria* et *Cryptoplocus*, *Diceras* cf. *Escheri*, *Stylina* et *Polypiers* divers, calc. de l'Argentera). Ces auteurs ont décrit des couches dans lesquelles il est impossible de ne pas reconnaître la continuation du Malm que nous venons de faire connaître dans les différentes parties de la zone du Briançonnais.

Jetons maintenant un regard sur le développement du Jurassique supérieur intraalpin au Nord de notre champ d'études.

Son existence est très douteuse dans le massif du Mont-Blanc : MM. Duparc et Mrazec signalent dans le val Ferret (Suisse) des brèches à *Echinodermes* et à *Cidaris* ainsi que des calcaires plus ou moins pyriteux ; ces couches sont fossilifères à l'Amône et à la Maya, mais, d'après eux, elles appartiendraient au Dogger et non au Jurassique supérieur, comme l'ont prétendu certains auteurs. La présence de cette dernière formation, ajoutent-ils, serait plus ou moins problématique ; elle pourrait être représentée par les calcaires du « Mont-Chemin », ainsi que par ceux du « Pas de la Faux » et de « la Dent ¹ ».

Dans le Chablais, le Jurassique supérieur, d'après M. Lugeon ², se présente sous trois facies : 1° dans la zone bordière on trouve les horizons classiques à *Am. transversarius*, *Am. tenuilobatus*, *Am. acanthicus* et *Tithonique* ; 2° dans les *Préalpes médianes* on distingue des calcaires noduleux gris ou rouges (*rappelant vivement notre type de Guillestre*) à fossiles oxfordiens et des calcaires en bancs irréguliers à faune tithonique (ces derniers sont récifaux et *zoogènes* dans le massif de Trévéneusaz et à Trébante) ; 3° dans la région de la Brèche, le Malm est probablement représenté par la Brèche supérieure.

rittima e Triora nelle. — Alpi Marittime (*Boll. d. R. Comit. geol. d'It.*, Roma, 1891, 4).

Id. — Contribuzione alla studia di Titonico e del Cretaceo italiano. — (*Boll. d. R. Comit. geol.*, 1894, 1).

Di Stefano. — Nota preliminare sui fossili titonici dei dintorni di Triora nei Alpi Marittime. — (*Boll. R. Comit. geol.*, 1891, 4).

¹ Duparc et Mrazec. — Recherches géologiques et pétrographiques sur le massif du Mont-Blanc, p. 192.

² M. Lugeon. — La région de la Brèche du Chablais, p. 69.

En Suisse, nous retrouvons le Jurassique supérieur formant un étage calcaire connu depuis longtemps sous le nom de « Hochgebirgs kalk ». Là aussi on rencontre le facies à Céphalopodes (dans les Alpes fribourgeoises) et le type zoogène et coralligène avec un développement devenu classique (à Wimmis). Ces gisements sont trop connus pour que nous en rappelions ici la faune.

Enfin, en ce qui concerne des portions plus éloignées des régions méditerranéennes et alpines, il est intéressant de remarquer que la partie supérieure de l'*Ammonitico rosso* de la Lombardie et de l'Apennin rappelle au plus haut point, tant par sa faune que par sa nature lithologique, notre calcaire de Guillore. On peut dire la même chose du Tithonique de Cabra et de Loja (Andalousie). Cette analogie se poursuit jusque dans la texture microscopique : à Loja, comme dans le Briançonnais, *Calpionella alpina* pullule dans certains bancs des calcaires rouges.

* * *

Le Malm est-il représenté dans le système des Schistes lustrés de la zone du Piémont ? Nous nous contenterons de poser la question, sans la discuter longuement ici, en nous bornant à faire remarquer que l'attribution probable d'une portion de ces schistes au Lias et d'une autre à l'Éogène et la présence dans la série puissante et en apparence continue de ces schistes d'intercalations *marbreuses rouges et verdâtres* (Roc de la Perdrix, près du Gondran, etc.) et de couches siliceuses à Radiolaires¹ (Cézanne) rend assez plausible l'hypothèse de l'attribution au Jurassique supérieur d'une partie d'entre eux. Ce serait là un *troisième facies du Malm* correspondant au régime vaseux du géosynclinal piémontais et ayant acquis des caractères très différents de ceux de ses équivalents de l'Ouest par l'effet d'un métamorphisme postérieur au dépôt.

On sait que la région centrale du géosynclinal subalpin correspondait à l'époque du Jurassique supérieur à l'emplacement du Ga-

¹ C.-F. Parona. — Sugli schisti silicei a radiolarie di Cesana presso il Monginevro (Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino, v. XXVII, 1892).

pençais, du Diois, des Baronnies et du Nord du département des Basses-Alpes.

L'un de nous a montré qu'il était possible de rattacher, par des passages latéraux, les assises classiques de facies vaseux bathyal (« sub-pélagique ») à Ammonites de ce Malm subalpin delphino-provençal :

a) Aux facies récifaux et zoogènes synchroniques du Nord-Ouest (l'Échaillon) et du Sud-Ouest (Rougon près Castellane) par l'intermédiaire des brèches d'Aizy, de la Vigne Droguet, etc.

La découverte de l'*Exogyra virgula* à la base des Calcaires blancs des environs de Saint-Vallier dans les Alpes-Maritimes, faite par le Dr Guébbart, permet en outre de fixer la position des calcaires blancs récifaux de cette région par rapport au Kimméridgien littoral et à les rattacher, comme la portion principale de ceux de l'Échaillon, au Portlandien (Tithonique).

b) Aux facies *néritiques* jurassiens par le Calcaire de Montagnole (Savoie) à faune portlandienne qui passe au Tithonique supérieur, et aux facies *lagunaire* et d'eau douce (Purbeck) du Bugey par les alternances du Tithonique supérieur et des bancs lacustres de la Cluse de Chailles (Savoie).

c) Enfin, dans la région intraalpine, nous voyons s'accroître un facies spécial de pseudo-brèches de marbres à *Globigérines* et *Calpionella* et de calcaires amygdalaires généralement colorés en rouge et rappelant vivement l'Ammonitico rosso des Alpes italiennes.

d) Ce dernier type présente à son tour, vers le Sud-Est (Ubaye, Argentera, Alpes maritimes italiennes, etc.), un *équivalent récifal* décrit par MM. Portis, Franchi et Di Stefano, et dans lequel on a signalé l'existence du genre *Ellipsactinia*, constatation dont M. Haug (*loc. cit.*) a fait ressortir, en 1891, tout l'intérêt.

CONCLUSIONS

Il résulte de la constatation certaine de gisements du Jurassique supérieur dans une foule de points des zones intérieures de nos Alpes et en particulier dans les massifs du Galibier, du Queyras et de Guillestre, que les eaux qui ont déposé les assises tithoniques des chaînes subalpines s'étendaient jusque dans la Maurienne et dans la partie centrale de la chaîne alpine. Les sédiments qu'elles ont laissés (boues à

Radiolaires et *Calpionella*) semblent accuser ici un régime différent de celui que dénotent les dépôts équivalents des autres parties des Alpes françaises et *ne peuvent* conduire, comme ceux du Lias et du Lias et du Dogger, à admettre dans cette région l'existence de reliefs émergés. En ce qui concerne les massifs cristallins et en particulier celui du Pelvoux, aucun lambeau n'existe dans leur intérieur, mais cette absence est due très probablement à l'érosion. Sans vouloir nier d'une façon absolue l'existence de ces massifs à l'époque du Malm, nous pouvons cependant conclure que pendant le Jurassique supérieur une *grande portion des chaînes alpines était immergée*. Il reste réservé à des recherches futures de retrouver ces couches plus au Nord, dans la haute Maurienne et en Tarentaise, et de les séparer des assises liasiques avec lesquelles elles ont probablement été souvent confondues.

Nous avons vu que pendant le *Jurassique moyen* l'état du bassin alpin différait peu de ce qu'il avait été à l'époque du Lias, mais à l'époque du *Jurassique supérieur* *il ne semble plus subsister de traces d'un axe émergé* sur l'emplacement du Briançonnais ; de plus le géosynclinal est occupé, sur une grande partie de son pourtour et même en des points qui appartenaient précédemment à la zone vaseuse (l'Échaillon) par des récifs de Polypiers et par leur cortège habituel de calcaires zoogènes, dus, pour une plus ou moins grande part, à l'activité organique : calcaires de l'Échaillon, du Gard, de Provence, de l'Argentera ; ce facies des « *calcaires blancs* » est surtout très développé vers le Sud. Les conditions que nous savons nécessaires à la vie des Polypiers constructeurs nous autorisent à admettre l'existence de zones peu profondes le long des diverses régions que nous avons citées déjà comme émergées ou formant des hauts fonds à l'époque liasique (Plateau Central, Maures, Mercantour) et en outre le long du Jura, d'où la mer se retire progressivement.

La nature zoogène du Malm dans les massifs de recouvrement de l'Ubaye et sur *l'extrême* bordure *ouest* des chaînes des environs de Vars ainsi que la *continuité* du facies rouge amygdalaire, *en arrière de cette bande charriée*, du Galibier à la Haute-Ubaye en passant par Serre-Chevalier, Pierre-Eyraud, Font-Sainte, le Chambeyron, jointes à la constatation du passage latéral de ce facies rouge au facies zoogène dans cette même zone charriée, à Revel et aux Siolanes et à la coexistence des deux types dans les Alpes maritimes italiennes

(région de Tende, etc.) conduit à admettre qu'il s'est formé très probablement à l'époque du Jurassique supérieur sur l'emplacement de la zone du *Flysch* entre Réotier, la Condamine et Larche une bande de sédiments récifaux que nous ne connaissons guère que par des lambeaux étirés en chapelets (sortes de « sandwiches ») et charriés au milieu de leur enveloppe de *Flysch*. Certains de ces lambeaux (Mourre-Haut, Gerbier, Siolanes) décapés par l'érosion de leur enveloppe éogène prennent l'apparence de véritables masses exotiques.

Cette bande de récifs se reliait par les Alpes maritimes italiennes à celle des environs de Nice, en passant à l'Est du massif cristallin du Mercantour.

* * *

Il est intéressant de rappeler en terminant que, dans la partie axiale de la zone du Briançonnais, la *transgression* des calcaires du Malm sur le Trias est incontestable en quelques points et que le Lias y fait souvent défaut. Le Dogger n'est que rarement représenté dans la région. Les affleurements de ces calcaires sont nombreux dans les parties élevées des chaînes ; ils s'étendent à l'Est (La Mortice, sommet de Panestrel, Aiguilles de Chambeyron, près de Maurin dans la Haute-Ubaye), jusqu'à peu de distance de la zone des Schistes lustrés. On peut se demander si cette transgression est mécanique, c'est-à-dire due uniquement à la disparition par étirement ou par laminage des bancs du Dogger et du Lias. Nous ne le croyons pas.

M. Haug¹ s'est efforcé de montrer avec son érudition habituelle l'importance et l'extension de la transgression tithonique dans diverses parties du globe. M. Douvillé² a, de son côté, signalé en Grèce une transgression probable du Jurassique supérieur sur son substratum. En ce qui concerne les zones intraalpines de nos Alpes françaises, il importe de faire remarquer que toutes les faunes — qu'elles soient récifales ou composées de Céphalopodes — qui ont été citées à l'Est

¹ Haug. — Portlandien, Tithonique et Volgien. — (*Bull. Soc. Géol. Fr.*, 3^e s., t. XXVI, p. 197, 1898).

² Douvillé. — C. R. sommaire, séance Soc. Géol. France, 7 décembre 1896.

d'une ligne¹ Galibier-Guillement-Col de Vars-Lauzanier-Vintimille appartiennent à des niveaux supérieurs du Malm (Tithonique ou Portlandien); aucune espèce absolument certaine du Rauracien ou de l'Oxfordien n'a été signalée dans toute cette région. Cette absence totale d'indices relatifs à l'existence du Malm inférieur ou, tout au moins le fait que, dans la majorité des cas cette division fait certainement défaut dans la zone du Briançonnais constitue une *forte présomption* en faveur de l'existence de la *transgression tithonique* dans cette partie des Alpes. Il convient néanmoins de rappeler que les calcaires de Guillement ont fourni jadis quelques Ammonites actuellement conservées à la Faculté des Sciences de Grenoble parmi lesquelles on reconnaît un *Perisphinctes* à côtes bifurquées et un *Pelloceras* du groupe de *P. transversarium*. Mais ces échantillons sont trop mal conservés pour être déterminés avec rigueur et notamment pour reconnaître s'il s'agit de la forme type de *Pell. transversarium* ou d'une forme plus récente telle que *Pell. Fouqueti* Kil.

D'autres faits encore, tels que l'allure néritique sublittorale et sporadique des dépôts du Dogger dans cette même zone où ce complexe fait du reste très souvent défaut, ainsi que la présence fréquente, à la base du Malm, d'une *brèche polygénique à ciment rouge* et à fragments de calcaire noir, sont autant de raisons qui s'ajoutent aux considérations précédentes pour admettre une émergence partielle de la zone du Briançonnais à l'époque du Jurassique moyen, suivie d'un retour des eaux marines (*transgression*) vers les temps portlandiens.

La même observation s'applique du reste aux lambeaux et massifs de recouvrement de l'Embrunais et de l'Ubaye que nous considérons comme émanés de la zone du Flysch (continuation méridionale, zone des Aiguilles d'Arves) et qui reposent, par charriage mécanique, sur un substratum autochtone dans lequel, contrairement à ce qui se

¹ La limite orientale du Malm à facies briançonnais et récifal correspond en réalité à peu près à une ligne Lautaret — Vallouise — Réotier — Risoul — Jausiers — Lauzanier; les affleurements qui existent à l'Ouest de cette ligne (Piolit, Chabrières, Morgon, Siolanes, etc., etc.) étant tous des massifs de recouvrement des masses *charriées* venant de l'Est et dont l'origine doit être cherchée le long de la ligne précitée.

passé dans les masses charriées qui le recouvrent, l'Oxfordien et le Jurassique supérieur sont reliés par une manifeste continuité de sédimentation (environs de Seynes, Bouchier près Allos, La Rochette près Gap).

La transgression tithonique ne se serait donc manifestée qu'à l'Est d'une ligne qui correspond approximativement à la limite occidentale (externe) de la zone du Flysch du Galibier au Mercantour ; elle a pu être préparée par des mouvements positifs des eaux marines vers l'Est de l'Oxfordien supérieur (Guillestre ?), mais il est impossible de préciser la date de ces transgressions préliminaires.



EXPLORATIONS GÉOLOGIQUES

Exécutées dans le Sud-Est de la France ¹

Pendant les années 1901 et 1902.

I

FEUILLES LARCHE, GAP, GRENOBLE (REVISION),

VIZILLE (REVISION), PRIVAS AU 80.000°

ET

CARTE AU 320.000° (LYON, AVIGNON) ET AU 1.000.000°

(ALPES ET VALLÉE DU RHONE)

PAR

W. KILIAN

Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble

Collaborateur principal.

FEUILLE LARCHE

a/. — HAUTE VALLÉE DE L'UBAYE

L'achèvement des explorations de détail nécessitées par l'établissement de la carte détaillée de la haute vallée de l'Ubaye et des massifs voisins (massifs du Chambeyron, de l'Aiguille de Chambeyron, de la Mortice, de Font-Sainte et de Panestrel) n'a fait que confirmer de la façon la plus complète la plupart des résultats énoncés dans nos diverses publications antérieures et notamment dans le Bulletin n° 75 des Services de la Carte géologique de France (1900) ¹.

A. — Au point de vue *tectonique*, les observations effectuées cette année ont porté spécialement sur les nombreux synclinaux de Jurassique et de Flysch, dirigés N.E.-S.O. qui accidentent les hauts som-

¹ Extrait du *Bulletin des Services de la Carte géologique de France et des Topographies souterraines*, T. XII, p. 85. *Comptes-rendus des Collaborateurs pour la campagne de 1901*, p. (154/504).

² Nous avons relevé de nombreux profils détaillés qui n'ont pu trouver place dans ce compte rendu et qui seront prochainement publiés.

met des massifs que nous venons de citer ; ces plis appartiennent à la région axiale de l'éventail composé qui constitue la zone du Briançonnais et qui sépare la région des plis déversés vers l'Italie de la région des plis couchés vers la France. C'est ainsi que nous avons délimité et étudié un certain nombre de synclinaux *droits*, très étirés, parfois tordus et toujours occupés par les couches rougeâtres du Malm qui s'y montrent fréquemment *intriquées* d'une façon intime avec les calcaires triasiques, à la Meyna (3063^m), à Rocca-Blancia (3193^m), le long de la crête frontière, entre Rocca-Blancia et le Brec de Chambeyron, aux Aiguilles de Chambeyron, au Massif du Brec de l'Homme (3220^m).

L'Aiguille culminante de Chambeyron (3400^m) est un faisceau de bancs rouges jurassiques, pincés en V dans les calcaires du Trias ; à Rocca-Blancia on observe un synclinal plus ouvert, qui comprend également un lambeau de Flysch près de la crête frontière au col de Stropia.

Le Massif de Panestrel (3253^m) présente également une série de synclinaux semblables, dont quelques-uns renferment d'étroites bandes de Flysch et qui marquent la partie axiale de l'éventail alpin ; il en est de même à Font-Sainte (3310^m) et dans le Massif des Heuvières. Nous avons dressé les contours de tous ces affleurements assez compliqués.

Au Brec de Chambeyron (3388^m) les immenses parois qui donnent à ce sommet (fig. 1) sa forme caractéristique ne sont autre chose que les marbres du Jurassique supérieur, qui dessinent là un synclinal

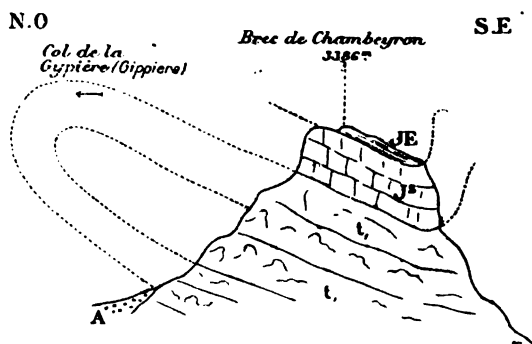


FIG. 1. — Coupe schématique du Brec de Chambeyron

A. Eboulis. — JE. Schistes et marbres en plaquettes. — J². Marbres du Jurassique supérieur. — t, Calcaires du Trias.

très net sur un soubassement de calcaires triasiques redoublés sur eux-mêmes (fig. 1).

Tous ces plis sont visibles de loin ; c'est le cas en particulier pour une belle charnière anticlinale droite de calcaire du Trias, qui constitue le sommet de Panestrel et qui sépare deux synclinaux de Malm rouge accompagné de Flysch noir. On peut les suivre sur une assez grande longueur.

Le massif de Saint-Ours est un anticlinal à noyau de calcaire triasique enveloppé de Jurassique supérieur, de « Schistes luisants » (EJ) et de Flysch que l'érosion a en partie décapé et qui est déjeté vers l'O. S.O. ; sur son flanc N.E., en amont de Fouillouze, on voit la section oblique du noyau triasique, avec quelques lambeaux de Jurassique supérieur restés de l'enveloppe extérieure ; vers le N.E. du côté de Fouillouze, l'enveloppe de grès tertiaires (Grès d'Annot) est conservée jusqu'à la crête ; sur celle-ci et jusqu'au sommet 3080 subsiste un couronnement de Malm et de Schistes marbreux, témoins de cette même enveloppe.

En résumé, l'Ubaye, dans son cours supérieur, traverse les mêmes zones tectoniques que le Guil entre sa source et Guillestre, à savoir, de l'amont vers l'aval, d'abord la région isoclinale des Schistes lustrés avec intercalations amygdalaires de roches éruptives basiques et de serpentines (amont du lac Paroird), puis une zone dans laquelle apparaissent, au milieu de ces formations schisteuses et à côté des amyg-

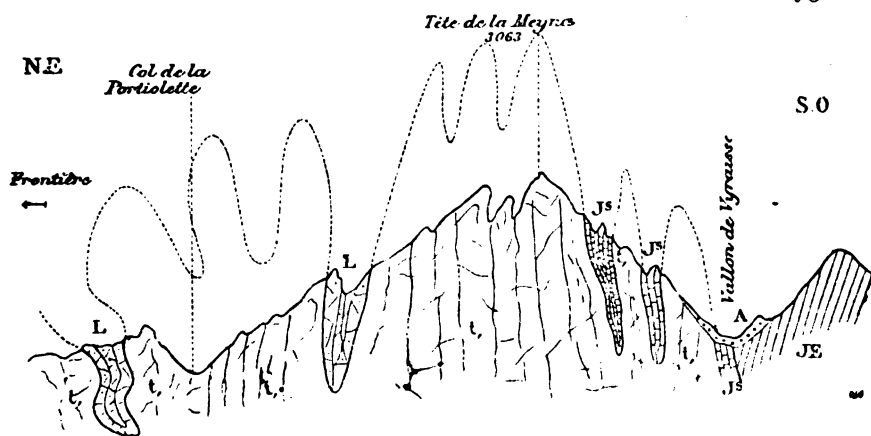


FIG. 2. — Coupe du Massif de la Meyna

A, Eboulis. — JE, Schistes et plaquettes calcaires. — JS, Jurassique supérieur rose à *Duvalia lata*, *Aptychus*, etc. — L, Lias (brèche du Télégraphe et calcaires noirs). — t, Calcaire triasique.

dales serpentineuses, des anticlinaux de calcaires triasiques (Péou-Roc, Maurin); ensuite vient une zone de plis affectant des assises à faciès nettement briançonnais (Trias, Lias bréchoïde, Malm, Schistes E.J. et un peu de Flysch¹, à la suite de laquelle on pénètre dans la zone du Flysch (Saint-Paul-sur Ubaye), dont les plis sont franchement couchés vers la France et parfois accompagnés de charriages considérables. La vallée de la Haute-Ubaye traverse en *cluse* ces différentes bandes qui, à l'Est de cette vallée, *s'infléchissent en bâtonnette* pour abandonner leur direction O.N.O. et prendre la direction N.-N.O. S.-S.E. (flanc droit de la vallée de l'Ubayette, hautes vallées tributaires de la Maira (Italie).

B. — En ce qui concerne la *stratigraphie*, nous mentionnerons, comme nouvelles, les observations suivantes :

1° L'existence de calcaires triasiques (non encore signalés) entre les Schistes lustrés du vallon de Chabrières et les Quartzites du Trias inférieur, près des Dents de Maniglia et de la pointe du Fond de Roure, à l'O. du point coté 3162^m.

2° La présence du *Lias* sous forme de calcaires noirs et de brèches (brèche du Télégraphe) en bandes synclinales étroites, dont on ignore l'existence, entre Vyraisse et le col du Vallonnet, près du lac de ce nom, et sur les flancs méridionaux de Rocca-Blancia, ainsi que dans la région S.E. du massif de Panestrel, au fond du vallon des Houerts.

3° Dans le massif de Panestrel et sur le côté droit du haut vallon d'*Escreins*, il existe, sous les assises rougeâtres du Malm, un calcaire noir, zoogène, à nombreux débris de bivalves et d'organismes variés; nous l'attribuons au Dogger et nous l'assimilerons à l'horizon fort analogue de calcaires noirs à Bivalves qui, au lac des Neuf-Couleurs, renferme en abondance *Ostrea (Alectyonia) costata* Sow, accompagnée de *Mytilus*, de *Cidaris Kæchlini* Cott., etc... — Dans la région

¹ Cette zone est la zone axiale de l'éventail alpin, elle comprend des plis droits, et des plis couchés tantôt vers le N.E. et tantôt vers le S.O. Le plongement local de quelques nappes vers le S.O., résultant d'ondulations *postérieures* au plissement principal, donne à première vue l'impression trompeuse de plis couchés vers le N.E.

d'Cronaye, à l'E.-N.E. de Larche, on retrouve cette même formation, mais sans fossiles déterminables.

4° L'existence de nombreuses bandes de Jurassique supérieur, dont l'une, qui traverse l'Ubaye au pont du Castellet, comprend des marbres gris-blancs, roses et verts et passe à des calcaires noirâtres (exploités comme pierre de taille) qui se retrouvent près des Hautes-Peyres à la descente de Vars à Guillestre, et diffèrent nettement des calcaires noirs du Lias et du Trias par leur cassure moins grenue, esquilleuse et translucide sur les bords. Le Malm rose, qui renferme quelques fossiles (*Belemnites*, *Aptychus*, *Phylloceras*), prend un grand développement dans le massif de Brèc de Chambeyron, où ses bancs, *méconnus jusqu'ici*, ont une épaisseur considérable ; une autre bande très mince de Malm traverse l'Ubaye près du lieu dit « Pont voûté » sur la carte.

5° L'interprétation de l'âge des « Schistes lustrés » comme triasique supérieur et en partie *liasique* explique parfaitement la position de ces schistes sur le flanc S. du vallon de Mary, à la tête de Miéjour et au col Girardin. En avançant du S.O. vers le N.E. on voit, entre la Barge et Combe-Brémond, des calcaires schisteux, supérieurs au Trias moyen, passer progressivement aux Schistes lustrés les plus typiques et, dans le sein de cet ensemble, se dessiner avec netteté des *pointements anticlinaux de quartzites et de calcaires triasiques* (derrière le hameau de Maljasset), contrairement à l'opinion récemment soutenue par M. Zaccagna¹ et à celle que nous avait suggérée en 1892 une première et trop rapide exploration.

6° L'âge en grande partie *postjurassique* des schistes et calcaires en plaquettes très puissants, qui forment le côté S.E. du vallon de Chauvet, traversent l'Ubaye et constituent jusque vers le col des Houerts une bande continue, a été nettement établi par nous ; ils sont séparés des calcaires triasiques par une bande de calcaires roses du Malm (qui peut être bien étudiée dans le vallon de Chauvet, flanc droit) et ils supportent (près du col des Houerts) du Flysch bien caractérisé. Ces schistes sont l'équivalent et la continuation de ceux que nous avons désignés par E. J. et une teinte spéciale sur la feuille Briançon.

¹ Bull. R. Comitato geol. 1901, fasc. 1 et 2.

7° L'existence du Flysch schisteux, papyracé, rouge et vert, à Plate Lombarde, au col de Stropia et sur le versant N.-E. (italien) de la crête de Rocca-Blancia. Ce niveau est le même que celui que nous avons observé avec M. Haug dans la Basse-Ubaye, près du col de Granges-Communes, près de l'Empeloutier, au-dessus de Saint-Pons (crête de Cougnet de Maurel), etc...

8° La position stratigraphique à la base du Flysch, et directement sur les dépôts mésozoïques d'un ensemble de grès grossiers identiques aux grès d'Annot, sans que cette situation anormale puisse être facilement expliquée par des dislocations. Ce fait se présente au passage du col du Vallonnet et sur le versant nord de la montagne de Saint-Ours ; elle donne à penser que le faciès gréseux du Flysch peut ne pas être limité à ses assises supérieures.

La *Roche éruptive du vallon de Mary*¹ (andésite) forme le noyau d'un anticlinal de quartzites triasiques en partie laminé qui pénètre en Italie entre les cols Mary et de Marinnet, où il a été reconnu par M. Franchi.

C. — Les *phénomènes glaciaires* actuels et anciens du massif des Aiguilles de Chambeyron ont fait de notre part l'objet d'études détaillées qui seront publiées dans le tome xxvii des *Annales de la Société des Touristes du Dauphiné* ; elles se résument par la constatation d'une *ancienne extension glaciaire* considérable à laquelle a succédé un recul important qui, depuis quelques années, s'est accéléré au point de faire prévoir la *disparition prochaine* des glaciers dans ce massif ; les Glaciers de Marinnet en particulier nous ont permis de faire sur la marche rapide de cette réduction des glaciers et sur la disposition en *bandes parallèles* de moraines frontales successives en avant du front actuel, ainsi que sur l'importance qu'ont eue, à une époque relativement récente, les glaciers dans toute cette région (Col de Roure, Maurin, etc...) de curieuses observations.

D. — Au point de vue *géomorphologique*, un cas curieux de surimposition s'observe au pont du Castellet, où l'Ubaye, refoulée par le cône de déjections du ruisseau de Serenne (Torrent du Coulet), a

¹ W. Kilian et P. Termier (Bull. Soc. Géol. de France, 3^e série, t. xxiii, p. 395-413).

abandonné un ancien passage encore jalonné actuellement par ses alluvions anciennes, pour se creuser plus à l'Est une gorge de plus de 100^m de profondeur. — De beaux exemples du « surcreusement » des vallées principales, ayant provoqué chez leurs affluents des ruptures de pentes remarquables, sont nombreux dans la Haute-Ubaye et dans le bassin du Guil. On peut citer comme exemples particulièrement frappants de ce phénomène (rupture de pente) le vallon des Houerts tributaire de l'Ubaye et, pour le bassin du Guil, le vallon d'Escreins, dont la portion amont est en pente douce, tandis qu'en aval du hameau de ce nom le torrent s'encaisse dans une gorge à fond très incliné avant de rejoindre le Guil.

b/. — HAUT-QUEYRAS

La portion du Haut Queyras comprise dans la feuille de Larche est constituée entièrement par des *Schistes lustrés* coupés d'intercalations amygdalaires de *roches éruptives basiques* ou « *pietre verdi* ». Ces schistes et leurs intercalations forment un ensemble isoclinal à pendage uniforme ; toutes les assises ont la même direction, d'abord O.N.O.-E.S.E., puis s'infléchissant vers le N.N.O.-S.S.E. (presque N.S.). Les Schistes lustrés occupent la plus grande partie de la surface et forment entre autres la Pointe-Jeanne, le Col de la Lozette, la Cima d'Asti, le Col de Soustre. De Taillante à Médille, près de l'Echalp (feuille Aiguilles), s'étend une longue et étroite bande (N. N.O.-S.S.E.) de *Gabbros* avec leur cortège de serpentines, d'amphibolites, de micaschistes basiques, etc... Le « Pain de Sucre » (3202^m) sur son flanc Sud est formé de ces mêmes roches éruptives ; une autre bande N.N.O.-S.S.E., de même nature, fait saillie entre le Guil (aux bergeries de la Traversette) et la Brèche de Ruine ; il en existe également sur le versant Est de Taillante, en dessus du talus d'éboulis qui occupe le pied de l'escarpement culminant de cette montagne ; cette nouvelle barre est parallèle aux précédentes.

Le Col de la Traversette (3112^m) est ouvert dans des roches vertes gneissiformes, dérivant des *Gabbros* et dépendant d'une large bande de roches basiques à peu près N.S. qui forme tout le massif de la Punta-Gastaldi, du Visoulet et une grande partie du Mont-Viso. Ces roches sont séparées des Schistes lustrés voisins par une assise peu épaisse de serpentine. Les roches gneissiformes sont les mêmes que

celles que l'on peut étudier en certains points du Pelvas et dont M. Termier et moi (Bull. Soc. géol. de France, 4^e série, t. 1, 1901) avons donné la description et la diagnose micrographique.

L'*alternance* des Schistes lustrés inférieurs et des marbres calcaires avec les schistes cristallins ou serpentineux dérivant des Gabbros et les Gabbros laminés eux-mêmes, est facile à observer dans les points suivants :

1° Flanc ouest de la montagne de Taillante, au Sud du lac Egourgéou, où des lits de micaschistes et de Gabbros alternent, à *plusieurs reprises, lit par lit*, avec des Schistes lustrés et des dalles calcaires.

2° Non loin du Col de Valante, à droite du vallon, à environ 800^m en aval de la source du Guil.

3° Près de l'Alpe de Médille (Feville Aiguilles) (en montant de l'Echalp vers cette localité) où des marbres cristallins sont séparés à *plusieurs reprises* par des bancs de Gabbros laminés.

4° Près du Col Vieux, de petits affleurements de serpentine se montrent au milieu des Schistes lustrés. D'innombrables pointements serpentineux ou gabbroïques généralement en relations avec les portions calcaires (marbreuses) des Schistes lustrés se montrent encore aux environs du Col Agnel, notamment au N.E. du Refuge et particulièrement dans la vallée de l'Aigue d'Agnel, surtout sur le flanc S.O. de cette vallée ; sur son flanc N.E., ils sont plus rares (N. de Fontgillarde) ; leur allure est celle d'« amandes » interstratifiées dans les schistes, de direction O.N.O.-E.S.E.

FEUILLE DE GAP (RÉGION NORD-EST)

A. — La haute vallée d'Escreins permet de constater avec la plus grande évidence la superposition de plusieurs « nappes » sensiblement horizontales et formées chacune de calcaires triasiques, de brèches liasiques, de marbres du Malm, de Schistes marbreux (E. J.) et de Flysch qui sont autant de *plis couchés* à flanc inverse conservé et qu'il est facile de suivre au N.E. où elles se redressent et « *s'enracinent* » (V. Bull. Carte géol., etc., n° 75) dans la région axiale de l'éventail alpin (montagnes de la Main-de-Dieu, de l'Adroit de Ceillac, Crête de la Saume, Pic d'Escreins, etc...). La région frontale de ces plis couchés constitue la montagne cotée 2450^m entre le vallon d'Escreins

et la vallée de Vars, où cette région frontale va plonger vers le S.O. et où l'une des *charnières* inférieures est visible au milieu du Flysch, sur la rive droite de la Chagne ¹, près des fermes de Reisal.

Le massif de la Mortice lui-même montre également *plusieurs plis superposés* séparés par des nappes synclinales de Flysch, bien visibles dans la chaîne du Pic Signalé (3236^m) au S.O. du vallon des Salettes ; au sommet du Pic Signalé, un lambeau de calcaires triasiques, superposé au Flysch, appartient à une nappe anticlinale supérieure dont l'érosion a fait disparaître la continuation vers l'O. et qui pourrait bien avoir fourni quelques-uns des *lambeaux de recouvrement des environs de Barcelonnette* étudiés et signalés depuis de longues années par M. Haug et par moi.

B. — Au point de vue géomorphologique, il y a lieu de faire connaître, dans la portion N.-E. de la feuille de Gap, l'existence de belles « *Marmites de géants* » d'origine torrentielle, à une assez grande hauteur au-dessus du Guil près de la Chapelue. Ces marmites datent d'une époque où la gorge était en voie de creusement.

FEUILLE GRENOBLE AU 80.000^e (RÉVISION)

A. — *Pliocène et Pléistocène.* — De nouvelles explorations en Bas-Dauphiné, dans les environs de Rives, de Voiron et de Moirans, m'ont conduit à établir dans la *succession des nappes de cailloutis* (terrasses) fluvioglaciaires postmiocènes de cette région la succession suivante :

Plusieurs nappes de galets de quartzites roulés et patinés (Pliocène supérieur) accompagnés d'argiles jaunes et de galets granitiques rubéfiés et décomposés à l'excès, montent à des altitudes supérieures et occupent plusieurs niveaux entre 500^m et 800^m. (Localités : Morsonnat (signal) (787^m), S. de Sillans (521^m), N. de la Charrelière, etc...).

La distribution uniforme des galets pliocènes, les plus anciens dans tout le Bas-Dauphiné, en une *nappe supérieure* de galets de quartzites rubéfiés (716^m à la Feyta, au N.O. de Chasselay) qui s'abaisse régu-

¹ Des profils détaillés, relevés avec soin, de cette intéressante région n'ont pu prendre place dans ce compte-rendu ; ils seront publiés ultérieurement.

lièrement vers la vallée du Rhône, où elle domine encore le fleuve de près de 200^m près de Vienne, sans que l'on puisse, comme pour les nappes suivantes du Pliocène supérieur, délimiter et distinguer d'*anciens thalwegs indépendants* les uns des autres, impose en quelque sorte l'hypothèse d'un ancien front de glaciers pliocènes, à peu près ininterrompu et très étendu sur le bord extérieur des chaînes subalpines et du Jura.

De cette région, sorte de rempart continu de moraines frontales, aujourd'hui détruites par les multiples érosions subséquentes, découlaient des eaux de fonte qui ont étalé en avant de la barrière morainique une nappe très étendue d'alluvions, comparable à un ensemble d'énormes cônes de déjections en quelque sorte jointifs et confondus sur leurs bords ; ces alluvions pliocènes anciennes ont comblé les vallées déjà ébauchées au début du Pliocène inférieur, sur l'emplacement et la préexistence desquelles les bords de la mer plaisancienne si bien délimités par Fontanne, nous donnent de précieuses indications.

Plus tard seulement, et grâce à la diminution progressive et à un retrait momentané des glaces vers l'intérieur de la chaîne alpine, s'est produite une *individualisation* de glaciers distincts ; en avant de chacun d'eux s'est creusé un *thalweg indépendant* dans lequel les alternances de creusement et de remblaiement provoquées soit par les déplacements positifs et négatifs du glacier, soit par le changement de niveau de la mer (pliocène), ont déterminé la formation de terrasses à l'époque sicilienne (Pliocène supérieur).

Au cours de la période pléistocène, le jeu des glaciations successives a déterminé dans ces vallées et en contre-bas des cailloutis pliocènes, la production de plusieurs systèmes fluvioglaciaires distincts comprenant chacun leurs terrasses et leurs moraines.

Quant aux terrasses pléistocènes, elles forment les niveaux suivants :

I. — Terrasses de galets un peu altérés, dominant à l'Est et au Sud-Est le village de Beaucroissant et se prolongeant vers le Sud-Est jusqu'au-dessus de Fures. Altitude 455^m environ.

II. — Terrasse de la gare de Rives et de la plaine de Bièvre (altitude 430 à 445^m), portant des dépôts glaciaires et notamment les beaux « *valluns* » morainiques semicirculaires de la gare de Rives à Apprieu (alt. de ces moraines : 460 à 470^m). Cette terrasse s'étend aussi vers Apprieu et Chirens.

III. — Terrasse du village de Rives et de Charnècles (370-400^m), le Bessey, les Bruyères ; ce niveau paraît être le même que la terrasse de Criel, près Voiron (350-360^m) portant d'épais dépôts glaciaires (Criel, la Murette, etc... 380-430^m). Des *Tufs* sont intercalés près de l'Eglise de Rives dans les graviers de cette terrasse. Cette terrasse est très étendue ; on la suit nettement du côté de Fures, de Tullins, de Vinay, vers le N.O., aux environs de Saint-Cassien et autour de Voiron ; sous la Murette et l'Agnelas, près de la propriété du général Dode ; elle forme le plateau dominant au Nord le faubourg Sermorens (Les Marteaux) (sous Orgeoise) ; la route de Saint-Etienne-de-Crossey la gravit en sortant de Voiron. Les *dépôts glaciaires* qu'elle supporte s'observent au couvent de Voiron à la montée de la Tivollière (390^m), ainsi qu'au-dessus de la route de Saint-Laurent-du-Pont, vers le Barrin.

Elle renferme encore des galets de granite décomposé.

IV. — Terrasse de Mangua-le-Guillon — cimetière de Fures (altitude 303-09^m). Cette terrasse, sur laquelle est établi également le champ d'expériences agricoles de l'Ecole nationale de Voiron et que gravissent, au sortir de cette ville, la route de la Buisse et le chemin de fer de Saint-Béron, domine de chaque côté la gorge de Paviot ; elle forme le plateau que traverse la route de la Buisse, occupe une partie de Voiron en-dessous de la Talifardièrre (fond de Sermorens), s'observe à Guillon, au-dessus de la gare de Voiron, et se termine en promontoire. (La Commanderie) au-dessus du village de Saint-Jean-de-Moirans ; on la voit aussi constituant un petit plateau en contrebas et au S.E. du hameau de Criel. Elle renferme parfois des galets de spilite (mélaphyre) du Drac et supporte quelques placages de Glaciaire.

V. — Terrasse de Périgny, un peu plus basse que la précédente ; s'observe aussi au-dessus du Saix, derrière le village de Saint-Jean-de-Moirans et dans les parties basses de Voiron (altitude 250-270^m). Elle supporte des blocs erratiques alpins et quelques placages glaciaires.

VI. — Terrasse du Cimetière de Moirans (altitude 205 à 220^m) ; elle supporte le village de Saint-Jean-de-Moirans, le hameau de Saint-Jacques, près Moirans (adossé contre la terrasse V), celui de Petit-Champ et la route de Moirans à Vourey et borde la plaine alluviale

actuelle de la vallée de l'Isère, en aval de Moirans ; on y constate parfois des lits d'alluvions *inclinées* ; elle supporte de minces dépôts glaciaires (Saint-Jean-de-Moirans).

VII. — Localement, au sortir du défilé de la Morge, à Moirans, près de l'usine Girod, il existe en contre-bas de la précédente et au-dessus de la plaine actuelle, une petite terrasse locale, due vraisemblablement à une ancienne phase de remblaiement de la Morge.

On sait par les travaux de M. Depéret qu'à environ 30 kilomètres à l'Ouest de Rives, il existe près de Thodure, de Faraman et de Beaufort, une ligne de moraines (Moraines externes) qui sert de point de départ à une nappe alluviale *plus ancienne que notre terrasse I*, mais plus récente que les terrasses pliocènes, qui pourrait porter dans la série le n° 1^a ; elle est désignée sur les cartes de la région lyonnaise par a^{1a} et a pour point de départ les Moraines *externes* de Faraman, d'Antimont, d'Heyrieu, de Saint-Quentin, etc..., les plus éloignées des Alpes que l'on connaisse dans notre région.

La terrasse II correspond à la 2^e glaciation et a pour origine les moraines de Rives-Apprieu, ce que les auteurs appellent les *Moraines internes* ou « moraines de retrait » ; ce système est nettement plus récent que les moraines de la terrasse de Faraman-Beaufort dans lesquelles il se trouve *emboîté* en contre-bas près de Marcilloles.

A partir de l'époque correspondant à la terrasse III, l'écoulement vers Saint-Rambert-d'Albon et le Rhône, par la Bièvre actuelle et Beaurepaire, avait cessé d'exister ; la plaine de la Côte Saint-André était déjà réduite à l'état de « vallée morte ¹ ». Les terrasses III à VI appartiennent donc au *Système de l'Isère actuelle* ; elles se sont formées pendant les diverses phases de creusements interglaciaires qui ont suivi la 2^e glaciation et au cours desquelles l'Isère, au sortir de la cluse de l'Echaillon, a déblayé, en un remous dû à sa brusque inflexion vers le S.O., une partie des alluvions anciennes déposées par

¹ Une disposition analogue, quoique remontant à une date plus ancienne, est celle du vallon de La Freyssinouse-Roche-des Arnauds, près de Gap, qui, d'après les constatations de MM. David-Martin, Haug et les nôtres, servait, à la fin de l'époque pliocène, de passage à une branche de la Durance, puis, pendant le Pléistocène, aux glaces de 1^{re} et 2^e glaciations, et qui est actuellement réduit au rôle de « vallée morte », à plus de 500^m au-dessus du niveau actuel de la Durance.

le courant qui auparavant s'écoulait directement vers le Rhône par Rives et Saint-Rambert. *Il ne semble pas, en effet, que ce soient de simples terrasses d'érosion* : leur régularité, des différences sensibles dans la composition et la liaison intime de chacune d'elles avec les dépôts morainiques qui les recouvrent, semblent s'opposer à cette interprétation.

Le changement brusque de direction de l'Isère près de Moirans et l'abandon de la branche Rives-Saint-André après le retrait des moraines internes semblent pouvoir s'expliquer par le barrage de moraines qu'ont laissé à Rives, après leur retrait, les glaciers de la 2^e glaciation et aussi par l'*influence d'un puissant cours d'eau venant du Nord*, qui a laissé près de Saint-Etienne-de-Crossey d'importantes *alluvions inclinées* de galets alpins et qui se déversait dans les environs de Voiron, vers Coublevie. Ce cours d'eau, qui était l'équivalent du Guiers-Mort actuel, a été ultérieurement capturé par le Guiers-Vif et dévié vers le Nord, en même temps que l'érosion régressive approfondissait la dépression mollassique de Saint-Laurent-du-Pont-Pont-de-Demay et laissait désormais inutilisée la gorge de Crossey.

B. — *Observations diverses.* — Il est intéressant de mentionner ici la découverte récente de *Variolite* typique en galets dans les *conglomérats miocènes* (burdigaliens) de la Monta près Grenoble. Ces galets, que nous a signalés M. H. Müller, sont absolument identiques aux Variolites du Mont-Genèvre (Hautes-Alpes). Il est très invraisemblable de supposer qu'ils ont été amenés, de cette dernière localité, — la seule en France où l'on en connaisse des affleurements, — dans la mer miocène du Bas-Dauphiné-septentrional ; leur présence à la Monta donne donc à penser qu'il existe dans les points moins éloignés des Alpes du Dauphiné ou de la Savoie des gisements encore inconnus de cette roche éruptive.

FEUILLE VIZILLE (RÉVISION)

I. — Continuant à étudier les plis intérieurs des chaînes subalpines *déversés vers l'Est*¹, j'ai constaté nettement l'existence, à l'Ouest de

¹ Voir nos comptes rendus annuels antérieurs et ceux de M. P. Lory.

Vif et de la vallée de la Gresse, d'une dislocation parallèle au bord subalpin et qui accuse un *chevauchement* de la portion ouest sur la partie est des strates ; cette dislocation débute au N. par un pli synclinal en V très net ¹, constitué par les calcaires massifs Kimmériens (Zone à *Phyll. Loryi*), et qui est bien visible au voisinage de la ferme Lambert, près de Vif, sur la crête qui sépare ce bourg du val-lon de Saint-Paul-de-Varces ; plus au Sud, ce synclinal s'accroît et s'étire à la fois (O. d'Oriol), et, sur les flancs Est de l'Épérimont, il se transforme en un *pli-faille* surplombant un étroit synclinal occupé par des marnes valangiennes. Cet accident, qui relie nettement l'anticlinal, déversé vers le N.E. de Comboire près Grenoble aux dislocations analogues signalées plus au Sud par M. P. Lory, témoigne, comme ces dernières, d'un déversement général de cette Zone vers l'intérieur de la chaîne alpine.

II. L'existence au S. O. de la ferme de la Fauge d'un anticlinal bien dessiné, de calcaire urgonien à charnière conservée et couché vers l'Est, confirme d'une *façon absolue et rend certaine* l'interprétation nouvelle que j'ai donnée en 1900 de la coupe classique de cette localité ; il faut donc nécessairement admettre le redoublement des assises du Crétacé moyen, l'absence de la faille admise par Ch. Lory, E. Hébert et M. Fallot dans cette localité classique et le déversement très accentué des plis orientaux du Vercors vers l'intérieur des Alpes.

III. Il existe en amont de Vif dans la vallée de la Gresse, tributaire du Drac au Sud de Grenoble, deux terrasses très nettes équivalentes de celle de la vallée du Drac et dont la supérieure supporte des Moraines (voie du chemin de fer entre Saint-Martin-de-la-Cluze et le col du Faux) et contient en grande quantité des cailloutis alpins.

Cette terrasse supérieure atteint de 80 à 150^m au-dessus du thalweg actuel de la Gresse.

¹ Ce synclinal est sans doute la continuation vers le S. de celui qui, caché sous les alluvions, doit séparer plus au N. l'anticlinal (déversé vers l'Est) de Comboire, du Jurassique supérieur de Rochefort-Pont-de-Claix.

FEUILLE PRIVAS

L'étude des relations qui existent sur la rive droite du Rhône entre les terrains jurassiques supérieurs et crétacés inférieurs m'a amené à préciser le parcours de *plusieurs failles* aux environs du Pouzin (Ardèche). Ces cassures offrent les particularités suivantes :

La principale est à peu près parallèle au Rhône; elle limite une portion Est, affaissée, de strates horizontales d'une portion Ouest, surélevée, qui constitue la crête dominant le paysage vers l'Ouest. On la voit bien couper la vallée de l'Ouvèze en amont du bourg du Pouzin et d'une grande carrière qui se trouve au sortir de ce bourg sur la route de Flaviac; elle est là accompagnée d'une belle brèche de faille, de filons épais de spath et d'un notable *trainage des bancs* qui sont localement redressés jusqu'à la verticale et morcelés par des *cassures secondaires*. Cette même faille se continue vers le Sud où elle a relevé le Séquanien de sa lèvre occidentale au niveau des marnes valanginiennes de la lèvre orientale en face de la gare de Pouzin et au-dessus de la carrière « des Anges ». On peut facilement la suivre jusqu'à l'Ouest de Payre vers le Sud et au Nord de l'Ouvèze, vers le vallon de Lacour.

Observations hydrologiques.

Comme Collaborateur du service de la Carte désigné pour diriger l'examen géologique des sources destinées à l'alimentation publique dans les départements des Hautes-Alpes, de l'Isère et de l'Ardèche, j'ai eu depuis le mois de mars 1901, à procéder ou à faire procéder par mes collaborateurs, MM. Lory et Paquier, à 24 accès de lieux dans diverses communes de ces départements.

Les 10 sources que j'ai tenu à examiner *personnellement* se répartissent comme suit au point de vue géologique :

a. Une source dans des graviers récents remplissant le fond d'un vallon creusé dans des poudingues tertiaires (source phréatique). Sillans (Isère);

b. Une source au contact des dépôts alluviaux ou glaciaires et d'assises marnocalcaires. Courtenay (Isère);

c. Une source au contact des dépôts glaciaires imperméables, recouvrant des alluvions anciennes aquifères sous pression. Eybens (Isère);

d. Une source au contact de dépôts glaciaires superficiels et de molasses argileuses. La Charrelière, près Voiron;

e. Une source dans des amas d'éboulis de haute montagne. Névache (Hautes-Alpes);

f. Une source dans des éboulis reposant sur des assises marneuses imperméables. Serres (Hautes-Alpes);

g. Une source au contact de graviers pliocènes et d'un substratum granitique. Tournon (Ardèche);

h. Une source dans des calcaires, limités au toit et au mur par des bancs marneux, avec dispositions tectoniques spéciales. Noyarey (Isère);

i. Une source dans des calcaires limités inférieurement par des lits marneux imperméables en couches non disloquées. Choseaux (Isère);

j. Une source dans un vallon réunissant les filets d'eau issus des fissures du granite altéré. Vernoux (Ardèche).

Une seule de ces sources a fait l'objet d'un rapport franchement défavorable.

CARTES AU 300.000 ET AU 1.000.000 (ALPES ET VALLÉE DU RHONE)

I. La découverte à la Gourre près Séderon (Drôme) d'un affleurement de *calcaire à Nummulites*, qui modifie notablement ce que nous savions de l'extension vers l'Ouest de la mer nummulitique, a fait en 1901 l'objet d'une note spéciale de ma part (Bull. Soc. géol. de France, 4^e série, t. I).

II. La présence dans le ravin de Rioufroid, près Serres, de bancs de calcaire *zoagène* à la base de l'Aptien inférieur n'avait pas encore été signalée : ce sont des bancs rognonneux, pétris d'Organismes; Bryozoaires, Orbitolines, Algues calcaires, etc., etc., dans lesquels on remarque *Rhynchonella Gibbsi* Sow. Ce niveau correspond à l'horizon à Orbitolines de Montclus, Fourcinct, etc..., dont M. Paquier a démontré l'âge barrémien supérieur.

III. J'ai reconnu l'existence, sur le bord du plateau granitique, à l'Ouest de Tournon (Ardèche) sur la feuille *Valence* de la carte au 80.000^e, de *dépôts pliocènes* intéressants, encore inconnus et situés à plus de 200^m au-dessus de la vallée du Rhône. Ces dépôts sont situés à l'Ouest du vieux château de Tournon et forment un petit plateau mamelonné qui permet de reconnaître la constitution suivante (de bas en haut ; voir fig. 3) ;

E.S.E.

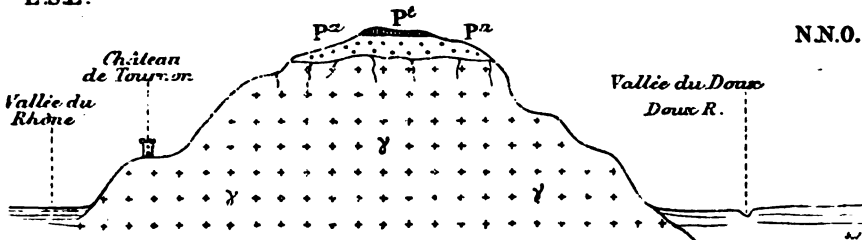


FIG. 3. — Coupe relevée à l'O.N.O. de Tournon (Ardèche).

G Granite. — Pa Cailloutis. — Pt Travertins Pliocènes.

1^o Granite en partie décomposé. 18^m

2^o Sables et graviers pliocènes avec gros galets de quartzites alpins à patine brun-rougeâtre et cailloux granitiques décomposés, 3 à 4^m ;

3^o Bancs de *calcaire* concrétionné (brunâtre) ou travertins, malheureusement dépourvus de fossiles, visibles seulement vers le sommet de la croupe.

La présence de ces travertins pliocènes est d'autant plus curieuse que nulle part aux environs n'existent actuellement de roches calcaires pouvant fournir des eaux chargées de carbonate de chaux.

IV. La gare de Montmélian est établie sur une terrasse fluvio-glaciaire qui est indiquée sur la feuille Albertville de la carte géologique détaillée, par le signe a^{1-b} (basse terrasse) tandis que la feuille Saint-Jean-de-Maurienne figure en a¹⁻ⁱ (interglaciaire) le niveau correspondant sur la rive gauche de l'Isère.

En réalité, la terrasse de la gare de Montmélian doit être considérée comme antérieure à la glaciation la plus récente ; c'est bien une alluvion *interglaciaire* (a¹⁻ⁱ) dont le prolongement supporte, à Sainte-Hélène-du-Lac, des dépôts morainiques.

II

FEUILLE DE GAP
(REVISION DE VIZILLE ET DE GRENOBLE)'

PAR

P. LORY

Sous-Directeur du Laboratoire de géologie à l'Université de Grenoble
Collaborateur adjoint

J'ai poursuivi en 1901 l'exécution des levés dans le N.-O. de la feuille *Gap* ; en outre, j'ai révisé certaines parties des feuilles *Vizille* et *Grenoble*, en vue de la publication de la carte au 320,000°. Je vais signaler les résultats nouveaux successivement pour chacune de ces trois feuilles ; toutefois une partie des observations relatives au Pléistocène a été publiée ailleurs.

FEUILLE GAP

Mes explorations ont porté sur le *Champsaur* et les montagnes qui le dominent, régions que j'avais d'ailleurs visitées déjà à diverses reprises¹.

Sur la série stratigraphique, je n'ai fait que peu d'observations nouvelles. J'ai trouvé des Ammonites dans les divers niveaux du Bajocien ; dans la partie moyenne de cet étage s'entremêlent, au Sud, des bancs d'un calcaire dur, un peu cristallin, qui la font ressembler de façon gênante à certaines assises du Nummulitique.

Le Jurassique supérieur offre, dans le massif de Chaillol, des particularités saillantes. C'est d'abord l'Oxfordien qui, dans les anticlinaux refoulés du Sud, contient des plaquettes et rognons de calcaire très gréseux, semés dans des marnes le plus souvent cirées : d'où une ressemblance avec le Flysch schisteux, qui peut aller jusqu'à rendre

¹ Extrait avec corrections du Bulletin des services de la Carte géologique de la France et des Topographies souterraines, t. XII, n° 85. — Comptes-rendus des Collaborateurs pour la campagne de 1901, p. 167-517

² Voir G. R. Collab. pour 1897 et 1899.

impossible la distinction des deux terrains lorsqu'ils sont en contact. A défaut des lits de grès vert qu'il contient au Sud du Dévoluy, le Rauracien montre ici des plaquettes de calcaire semi-cristallin et finement sableux; en outre, les pseudo-brèches apparaissent dès le sommet de cet étage avec une structure déjà très analogue à celle qu'on leur connaît au sommet du Jurassique; parfois ce sont presque des calcaires à débris; elles continuent dans les calcaires noirs bleutés du Séquanien. Dans celui-ci et le Kiméridien, ces formations s'étendent vers l'O. jusqu'à la bordure des massifs calcaires (Charance, col du Noyer). Enfin elles prennent, comme à l'ordinaire, un beau développement dans le Tithonique. En somme, on assiste dans le Champsaur à l'installation précoce du régime qui, au Portlandien, s'étendra à presque toute la zone subalpine.

M. Termier et moi avions déjà reconnu (*C. R. C. G.* pour 1896) l'existence, dans les grès et le flysch oligocènes de Chaillol, de gros galets d'*andésite*, roche qui a fourni aussi à ces grès mouchetés leurs menus éléments volcaniques. J'ai retrouvé des galets analogues en divers points du massif; ils abondent dans une intercalation de flysch schisteux, à l'Est du S^{al} de Montorcier; M. Termier vient d'y reconnaître, outre l'*andésite* à *augite*, une *dacite fluidale*.

Quaternaire ¹. — Le remblai de la vallée du Drac se suit vers l'amont, avec sa constitution ordinaire, jusqu'au grand coude en amont de Saint-Bonnet. M. David Martin, qui a tant étudié le glaciaire du Champsaur, a notamment décrit les moraines qui couronnent ce remblai (*C. R. C. G.* pour 1899). Les grands glaciers du Drac sur la rive droite, du Drac et de la Durance (D. Martin) sur la rive gauche, ont aussi laissé sur les pentes jurassiques des moraines, pour la plupart d'âge antérieur: c'est, le cas, en particulier, de celles qui sont à éléments duranciens, et aussi d'un reste de moraine de fond du Drac sous la Villette de Chaillol. En outre, les moraines locales couvrent une bonne partie de ces pentes; elles forment surtout, à partir des Sérigues, un revêtement presque continu, à relief souvent très typique, au pied des crêtes du massif de Chaudun. On peut les voir, notamment dans les berges du torrent

¹ Des corrections à ce paragraphe ont été faites depuis sa publication dans le Bulletin de la Carte.

de la Fare, recouvrir le Glaciaire de la Durance. Citons encore, sur les pentes tertiaires, les belles moraines du glacier S.-E. de Soleil-Bœuf.

Tectonique. — Le faisceau périphérique du Pelvoux, d'importance très réduite au Sud du Valgaudemar, se complique lorsque les plis tournent à l'Est : il est là, comme on sait, nettement *anténummulitique*. Ses éléments sont de faible longueur ; ils tendent à s'écarter du grand massif pour s'effacer dans le soubassement jurassique de Chaillol. Ce sont, de l'extérieur à l'intérieur : le groupe d'isoclinaux qui ramènent à plusieurs reprises, au Sud des Infournas, les calcaires bajociens au milieu des schistes bathoniens ; puis quelques plis dans le Bajocien et le Lias ; enfin ¹, l'anticlinal du premier chaînon cristallin (le Barry) et le synclinal triasique de Rebeyrou.

Plus au Sud des ridements s'étaient aussi produits ², comme le montre l'examen des lames jurassiques refoulées sur l'Oligocène : les plus septentrionales proviennent d'une zone synclinale anténummulitique et dans Soleil-Bœuf un anticlinal de ce système s'est conservé bien net, malgré son charriage ultérieur.

La structure déterminée par le *ridement postoligocène* dans le massif tertiaire de Chaillol s'est révélée à chaque exploration encore plus compliquée que je ne le supposais auparavant. C'est au point qu'il n'est pas partout possible de la traduire par des tracés sur la carte au ¹
80.000, d'autant plus que, justement dans cette partie, celle-ci est plus défectueuse qu'à l'ordinaire.

Les plis occidentaux (le Queyron) sont remarquables, comme M. Termier et moi l'avons reconnu, par l'écart de près de 90° que fait leur direction avec celle des plis anténummulitiques auxquels ils sont superposés.

Au-dessus de Chaillol, une lame anticlinale prend naissance au bord du massif et y pénètre en se réduisant à un paquet de quelques couches nummulitiques, qui semblent normalement intercalées dans celles du grès moucheté.

¹ Explorations de MM. Termier et Lory en 1896.

² P. Lory. Tur le massif de Chaillol. *B. Statist Isère*, 1896.

Quant à la bande à lames multiples empilées, qui revêt la face S.-E. du massif entre le Pont-du-Fossé et le Drac de Champoléon, où elle se raccorde à celle de Méollion, l'intensité de ses dislocations ne justifie guère la qualification d' « ensemble très net de plis isoclinaux », qui lui a été appliquée par M. Haug¹. Si l'on y rencontre des plis peu ou pas étirés sur une partie de leur longueur, la plupart sont laminés, réduits à un flanc soit normal, soit inverse, privés de racine ou même égrenés.

De l'intérieur à l'extérieur on trouve :

I. Le faisceau du Clot-Lamiande, qui apparaît à l'Ouest sous forme d'un anticlinal de flysch dans les grès, se complique presque immédiatement beaucoup pour se réduire dans la paroi qui domine Champoléon à 3 ou 4 lames de calcaire nummulitique, en apparence interstratifiées dans les grès et qui s'y étranglent au S.-E., manifestement privées de racines. Si ce faisceau a un prolongement à l'Est du Drac de Champoléon, c'est uniquement sous cette forme de lames calcaires.

II. Le synclinal de grès au Sud du Clot Lamiande, qui me paraît la continuation vers l'Ouest de celui de l'Opet ; au S¹ du Clot il est repoussé violemment vers le N.-O., ses couches traînent par leurs tranches sur celles de I ; par la disparition de celui-ci, il se soude à l'Ouest au manteau du bord du Pelvoux.

III. La bande jurassique qui vient d'entre l'Opet et Alibrandes se tord à la traversée du Champoléon et dans ce mouvement son flanc Nord va poser un lambeau de recouvrement sur le sommet 2.207 du Clot. Son flanc Sud s'enfonce sous la série normale de la Coche (grès de base et calcaire nummulitiques, grès oligocène) sans que rien n'indique le passage entre celle-ci et lui de la grande dislocation que M. Haug suppose là (*l. c.*) et qui pour lui séparerait les terrains en place d'avec la nappe charriée de l'Embrunais. D'apparence assez simple sur le versant du Champoléon, où elle a la coupe d'un anticlinal accidenté d'un synclinal nummulitique, cette bande se présente au contraire, dès les croupes qui limitent le versant de Saint-Nicolas, comme un faisceau extrêmement complexe. Bien que certains détails

¹ C. R. C. G. pour 1896, p. 105.

restent à examiner, je puis indiquer que les éléments s'y succèdent comme suit de l'intérieur à l'extérieur :

1° Groupe de Soleil-Bœuf, traîné vers le N.-O. et comprenant une lame inférieure et une lame supérieure à nombreux replis, surtout des isoclinaux de Malm qui peuvent être anténummulitiques ; avant l'érosion, ce lambeau se rattachait à une lame appliquée, sous la Prouveyrat, contre le synclinal de grès (II).

2° Groupe du Palastre et de la croupe au-dessus de la Bonne-Herbe ; on remarque dans cette dernière plusieurs synclinaux nummulitiques égrenés par le refoulement.

3° Groupe de la croupe 1.808, trois synclinaux nummulitiques étirés dans l'Oxfordien.

4° Enfin, deux racines de synclinaux nummulitiques dans les premières pentes au-dessus du Pont-du-Fossé.

Postérieurement à la striction avec refoulement, des mouvements notables se sont encore produits. Ainsi, du Champoléon on voit l'empilement du Clot-Lamiande plissé comme une série unique ; il dessine un synclinal dont l'axe plonge vers la vallée, ce que les couches font aussi sur l'autre rive ; c'est donc en empruntant un synclinal transversal que le Drac de Champoléon quitte le bord du Pelvoux.

FEUILLE VIZILLE

J'ai à signaler quelques points de détail. Au Nord de la feuille, la dépression de la Basse-Jarrie est occupée, non pas par le Quaternaire, mais par le Lias schisteux, très incliné et dont l'épaisseur apparente énorme semble indiquer que l'anticlinal de N.-D. des Autels se prolonge jusque-là, produisant une répétition isoclinale des couches.

J'ai cité déjà les deux courts plis-failles, déversés vers l'intérieur, qui accidentent en face de Saint-Michel-les-Portes la bordure du Vercors : leurs axes plongent vers la gorge de l'Eytelier, dont l'emplacement se montre ainsi déterminé par une dépression tectonique transverse.

Les bancs durs, semi-cristallins, qui s'intercalent en forte proportion dans le Valanginien supérieur de la bordure occidentale du

Trièves, sont formés de calcaire à spicules et ressemblent déjà beaucoup à ceux qui sont si développés dans la chaîne Obiou-Ferrand.

Quaternaire ¹. — Mes études aboutissent notamment à ces conclusions. Il n'y a pas d'indices que la dépression Monestier de Clermont-Vif ait jamais été empruntée par le Drac ; le col du Fau (900 m. environ) est un seuil de roche en place qui ne porte pas d'alluvions ; mais il a été franchi par le glacier du Drac (Ch. Lory) lors de son invasion en Trièves et c'est le torrent sortant de ce bras du glacier qui a édifié la terrasse du Crozet de Vif. Le cours ou le bras du Drac qui a déposé les alluvions hautes de Monteynard passait par la trouée de la Festinière ; cette terrasse diffère nettement, par la nature lithologique d'une partie de ses galets, du cône de transition de la Motte-d'Aveillans, qui y est emboîté.

FEUILLE GRENOBLE

I. — BORDURE OCCIDENTALE DU VERCORS ²

L'assise moyenne de l'Urgonien est particulièrement épaisse à Veurey, comme l'avait indiqué Ch. Lory ³. Outre les lits marneux à Orbitolines, on y remarque comme à Voreppe des couches à *Alectryonia rectangularis*, riches aussi en Oursins et Brachiopodes. A signaler encore les affleurements assez étendus de calcaires à silex campaniens vers Feyssolle et l'exploitation récente d'une poche de terre réfractaire éocène dans la cluse de la Drevenne.

Tectonique. — J'ai précisé la nature des complications que présente, entre le col de Montaud et le Rivet, la bande synclinale Voreppe-Rencurel (fig. 1). Elle est dédoublée au ravin de la Rivière par un accident transversal, flexure ou faille, qui abaisse de 300 mètres vers le Sud une partie du flanc interne de l'anticlinal de Mon-

¹ Ce paragraphe a été corrigé avant le tirage à part.

² Voir P. Lory, *Observ. strat. dans le N. du Vercors*, in B. S. G. F. 4^e s., t. I, pp. 255-258.

³ *Descr. Dauphiné*, p. 311.

taud : le prolongement direct du synclinal de Voreppe, après avoir formé le replat de Feyssole et vu réapparaître son flanc interne, se termine au-dessus du Rivet ; c'est alors le synclinal inférieur qui est chevauché par le pli-faille de Naves, continuation de celui de Fourvoirie. De la sorte, le synclinal de Voreppe se trouve relayé par le synclinal des Ecouges-Rencurel.

De la cluse de l'Isère à la limite S. de la feuille, l'anticlinal de Fourvoirie est réduit à son flanc normal, poussé vers l'extérieur suivant une surface, la célèbre « faille de Voreppe », qui peut devenir parallèle aux couches : c'est particulièrement le cas au Nord de Feyssole, où deux séries normales de Crétacé se superposent presque en concordance. A partir de la Clé, la série supérieure est un flanc commun au pli-faille et au synclinal d'Autrans.

Hydrographie. - Dans la partie considérée, la bande synclinale a un réseau hydrographique exceptionnellement morcelé ;

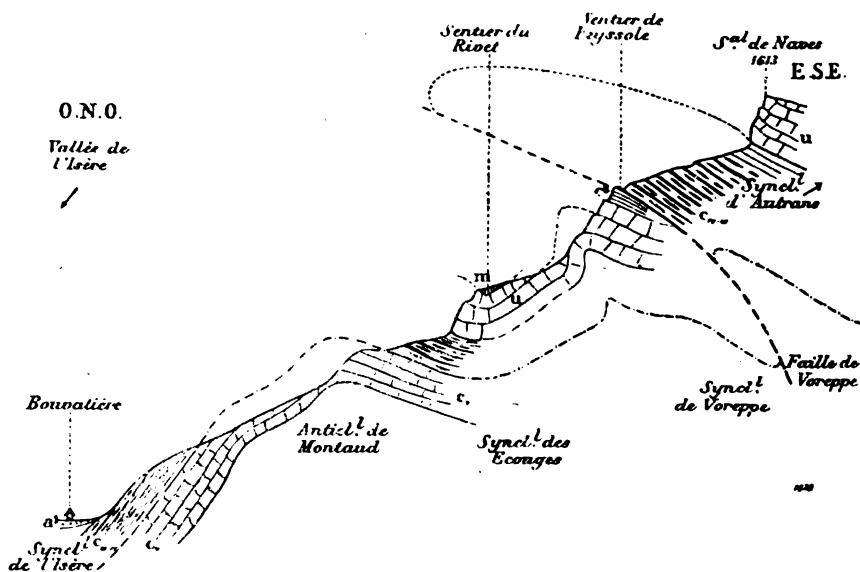


FIG. 4. — Coupe au $\frac{1}{20.000}$ de la bordure extérieure du Vercors, au Sud de la Rivière.

a'. Alluvions anciennes (terrasses inférieures). — m. Molasse Burdigalienne. — c'. Calcaires Campaniens. — u. Calcaires urgoniens. — c. IV-III. Marno-calcaires de l'Hauteriviien et du Barrémien inférieur. — cv. Calcaires Valanginiens (—, limite supérieure prolongée du Valanginien).

dans les 16 kilomètres qui séparent les-cluses de l'Isère et de la Drevenne, on ne compte pas moins de six autres émissaires transversaux, plus une gorge morte. Le plus important de ces ravins, celui de la Rivière, s'est creusé suivant une dépression transversale, fort accusée soit dans le synclinal inférieur, qui s'abaisse du Sud jusqu'au ravin pour s'y terminer au pied de l'accident dont nous avons parlé, soit dans le bord de l'aire synclinale d'Autrans.

Le ravin de Saint-Quentin et la Drevenne ¹ correspondent à des dépressions transverses de l'anticlinal de Montaud ; les tronçons du synclinal drainés par eux ont été réduits par les déprédations du ravin des Coins pour le premier, des ravins du Versoud et de la scierie des Ecouges pour le second. La dernière de ces pertes peut, il est vrai, être considérée comme virtuellement réparée déjà, car la capture inverse serait complètement réalisée, n'étaient les travaux faits de main d'homme à la scierie,

II. — CHAÎNE DE BELLEDONNE ET SA BORDURE

J'ai repris dans cette chaîne les études que j'y avais commencées lors du levé de la feuille *Saint-Jean*. Sur celle-ci je dois signaler, dans la partie cristalline du massif d'Allevard : 1^o l'existence d'un synclinal triasique vers le col de Claran ; 2^o la constitution des arêtes au fond de la vallée du Bens : elles doivent leurs formes déchiquetées et abruptes à l'enchevêtrement de très nombreux paquets de mica-schistes avec le granite très résistant qui les a traversés.

M. Termier étudiant la région axiale de Belledonne, je l'ai accompagné dans quelques excursions et ai pu lui fournir des renseignements sur la répartition des divers terrains, notamment sur l'existence d'une bande de roches amphiboliques située plus à l'Ouest (Mont Saint-Mury) que celles déjà connues ² : ces grandes taches amphiboliques, allongées suivant la chaîne, sont constituées (Delebecque et Duparc, Termier) par des gabbros, leur cortège et leur auréole de métamorphisme.

¹ Pour celle-ci, cf. P. Lory, *l. c.*

² J'avais signalé déjà, dans le massif d'Allevard, un affleurement d'amphibolites très voisin de la bordure sédimentaire (*Bord. Massif d'Allevard*, p. 17).

CARBONIFÈRE ¹. — Il suffit de rappeler qu'il est représenté par un complexe de dépôts stéphanien, allant d'une brèche grossière à des schistes fins et pouvant contenir des lits d'anthracite. La question de la nature lacustre ou laguno-saumâtre de ces formations n'est pas encore tranchée. Leur discordance sur le substratum est assez souvent observable, mais toujours faible. Les affleurements se répartissent entre une bande inférieure, qui prolonge vers le S.-O. celle du Merdaret et à partir de Prabert se trouve en contact avec la bordure secondaire et, d'autre part, de nombreux lambeaux, en couches horizontales ou peu inclinées, semés sur les crêtes du groupe de Belledonne.

TRIAS. — Les « grès d'Allevard » (*Trias inférieur et Permien ?*) ont actuellement leur limite méridionale connue vers le vallon de Laval ; mais l'abondance de leurs fragments dans l'alluvion ancienne du Doménon indique qu'il devaient se prolonger le long du groupe de Belledonne sur les pentes du grand anticlinal.

Le Trias supérieur est bien connu. Je rappelle ² l'existence à sa base, à la Balme et au Recoin de Chamrousse, d'un grès clair parfois schisteux. Les cargneules et calcaires dolomitiques peuvent contenir des fragments de schistes cristallins.

MÉLAPHYRE. — Il existe parfois, en nappes associées comme d'ordinaire au Trias supérieur. Ch. Lory connaissait, outre le petit affleurement de Saint-Mury, celui du sommet de Chamrousse ³, mais le considérait à tort comme une dépendance des gabbros du lac Robert. M. Termier et moi avons aussi observé cette roche au Recoin, où elle est d'ordinaire intercalée entre le grès de base du Trias et la dolomie.

JURASSIQUE. — Je n'ai pas de données nouvelles à apporter sur le Lias et le Bajocien, tous deux de faciès calcaréo-argileux à Céphalopodes.

¹ Voir Ch. Lory, *Desc. Dauphiné*; P. Lory, *Le Dauphiné*, 25 juillet 1899, et *Etudes dans la chaîne de Belledonne*.

² Cf. P. Lory, *Deuxième note sur la bordure du massif d'Allevard*, p. 8.

³ Ch. Lory, *Sur deux gisements de roches amphiboliques, etc.*, (*B. S. Stat. Is.*, 2^e s., t. II, p. 353) et *Descr. Dauph.*, p. 186.

Tectonique. — Le faisceau des plis *hercyniens* de la Mure a pour prolongement partiel et seul visible le groupe des deux synclinaux houillers de Vaulnaveys, déversés assez fortement vers l'extérieur¹. On a dit souvent, et c'est en effet une opinion fort plausible, que plus au Nord la bande carbonifère de bordure est la réapparition du même faisceau; sa disposition en synclinal profond et déversé vers l'extérieur redevient visible au vallon de Laval : elle s'écarte alors de la lisière secondaire, comme je l'ai indiqué (*Deuxième Note sur Allévard*), et entre elles deux apparaissent un anticlinal cristallin puis des témoins d'autres synclinaux houillers isoclinaux. Le flanc extérieur de la chaîne appartient donc à une bande que les mouvements hercyniens avaient fortement plissée, tandis qu'ils n'avaient presque pas agi sur l'emplacement de l'axe cristallin actuel. Les lambeaux des sommets voisins de Belledonne appartiennent, sauf celui du Clot-Chevalier, à une cuvette légèrement ondulée², dont les crêtes à droite du glacier de Freydane montrent une section transversale, le Rocher-de-l'Homme appartenant à son bord N.-O., le Pic Lamartine et l'arête des Pics de Belledonne à son bord S.-E. : il reste douteux, d'ailleurs, que la formation de cette cuvette remonte à la phase hercynienne.

La structure déterminée par le ridement *alpin* est particulièrement peu compliquée sur la feuille Grenoble; la chaîne y est simplement formée, du moins au Nord de Gières, par ces trois éléments bien connus : anticlinal liasique, synclinal bajocien, grand anticlinal cristallin. M. Termier a fait observer (*l. c.*) que celui-ci ne présente pas la structure en éventail. Les plis marginaux, qui dans les montagnes de Theys témoignent d'une striction intense (faisceau isoclinal déversé du Merdaret), s'atténuent puis s'effacent au Sud vers le ruisseau de Laval, comme au Nord vers le Bens. Il en reparait d'homologues dans les pentes occidentales de Chamrousse, mais à l'état de simples ondulations.

¹ Ch. Lory, f. *Vizille* et notes.

² Cf. P. Termier, *C. R. Ac. Sc.*, 25 novembre 1901.

III

FEUILLE DE PRIVAS¹

PAR

M. V. PAQUIERDocteur ès Sciences.
Collaborateur adjoint.

Comme on le sait, la montagne de la Lance (1340) est constituée par un anticlinal néocomien déversé vers l'Est, c'est-à-dire sur la partie méridionale de l'aire de Dieulefit. De ce fait l'étiement des assises du flanc oriental de l'anticlinal est assez considérable. La saillie principale est formée par les calcaires blanchâtres du Barrémien supérieur à *Macroscaphites Yvoni* Puzos sp., qui, d'une grande puissance, donnent naissance à l'escarpement du versant oriental. Ils sont séparés des calcaires en gros bancs, à silex, de l'Aptien inférieur qui forment le bas des pentes du versant occidental par l'assise marno-pyriteuse constante à ce niveau dans le Diois et les Baronies, mais ici comme dans la cluse du Roubion, on voit les marnes à moules pyriteux de *Phylloceras* se charger en *Orbitolines* et en débris d'organismes et passer à des couches qui rappellent tout à fait la zone inférieure à *Orbitolines* de l'Urgonien, de la Chartreuse et du Vercors avec laquelle j'avais déjà parallélisé cet horizon.

Le Gault est en partie constitué par une barre de grès sus-aptiens auxquels s'associent des lits à graviers phosphatés (La Roche-St-Secret).

Sur le Cénomaniens reposent les grès grossiers représentant, selon toute vraisemblance, le *Turonien*. Grâce à leur puissance qui atteint parfois 40 m., ils donnent naissance à un escarpement dans lequel la stratification entrecroisée est nettement observable. Les assises inférieures sont particulièrement grossières et la teinte généralement

¹ Extrait du *Bulletin des Services de la Carte géologique de France et des Topographies souterraines*, T. XII, n° 85. — *Comptes rendus des Collaborateurs, pour la Campagne de 1901, pages (175/525)*.

rougeâtre de l'ensemble paraît due à une oxydation contemporaine de sa formation, aussi peut-on voir dans ces diverses particularités une confirmation de l'hypothèse dans laquelle ces sédiments auraient été déposés sur une plate-forme littorale¹.

Le haut cours du Lez jusqu'à Montjoux fournit un bel exemple de de capture. La rivière coule d'abord suivant une direction peu oblique relativement à l'axe synclinal de l'aire de Dieulefit, puis elle se dirige brusquement vers l'Ouest, pour franchir en une étroite cluse la bordure de crétacé supérieur qu'elle quitte près de Béronne. Or, depuis sa source jusqu'à son premier coude, le cours du Lez se place rigoureusement dans le prolongement du thalweg de la vallée de Dieulefit entre cette ville et Montjoux, dépression occupée par un ruisseau aujourd'hui sans importance, le Relautier. Il est donc très vraisemblable d'admettre que primitivement, les eaux de la vallée synclinale en amont de Montjoux s'écoulaient par le Relautier d'alors dans le Jabron. Le Lez ayant le bénéfice d'un niveau de base moins élevé que celui du Jabron et utilisant les diaclases E.-O. au delà de Béconne a pu, dans la suite, pousser sa tête jusqu'à Montjoux et capturer ainsi le haut cours du Relautier.

Entre Montélimar, Marsanne, Grane, Loriol et la rive gauche du Rhône se place un large affleurement de Néocomien plongeant vers le S.-E., et qui doit être considéré comme une avancée extrême de la bordure sédimentaire du Massif central.

L'Hauterivien y est représenté par des calcaires bleuâtres à *Criocerat Duvali*, puis des assises à *Desmoceras Sayni* Paquier. Le Barrémien débute par un niveau glauconieux à *Toxaster*, Serpules et se termine par des calcaires blanchâtres.

Enfin, c'est à l'Aptien inférieur qu'il faut attribuer les calcaires à silex et à *Ancyloceras Matheroni*, exploités aux environs de Montélimar (l'Homme d'Armes) et dont la puissance semble diminuer assez rapidement vers le N. A Cruas, le Rhône change de direction; de N.S. qu'il était il se dirige vers le S.O., de telle sorte que jusqu'au Teil son cours est orienté presque N.N.E.-S.S.O. comme les *accidents tectoniques de l'Ardèche méridionale*, et il semble en effet, se placer.

¹ V. Paquier. Recherches géologiques dans le Diois et les Baronnies orientales p. 264, 1900.

dans le prolongement du synclinal albien de St-Thomé au Teil. En outre, tandis que les assises néocomiennes de la rive droite plongent vers le S.E., au voisinage du fleuve, sur la rive gauche on observe, surtout vers la Coucourde près Lachamp un pendage S.O. Il en faut donc conclure qu'entre Cruas et le Teil le Rhône coule dans une dépression dont l'origine est due à un accident tectonique marginal (faible en ligne synclinale) de la bordure sédimentaire du Massif central.

IV

FEUILLES DE GAP ET DE LARCHE ¹

PAR

M. Emile HAUG,

Professeur adjoint à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris,
Collaborateur principal.

ET

M. W. KILIAN,

Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble,
Collaborateur principal.

Dans le but d'arriver à résoudre d'une manière définitive un certain nombre de questions dont la solution retardait encore l'achèvement de la feuille de Gap, nous avons consacré cette année un temps particulièrement long à des courses faites en commun, ou, tout au moins, organisées de telle façon que nous pouvions chaque jour raccorder nos observations individuelles.

Les difficultés que nous avons à résoudre dans la région des grands charriages de l'Embrunais et de l'Ubaye étaient, les uns d'ordre stratigraphique, les autres d'ordre tectonique.

Stratigraphie. — Nous n'avions que peu de chose à ajouter aux résultats précédemment acquis sur les terrains antérieurs au Crétacé. Nous mentionnerons toutefois la découverte du *Rhétien fossilifère* avec un faciès identique à celui de la Maurienne, à Roche-Juan près Revel.

Nous nous étions tout particulièrement proposés d'étudier la série des couches qui, sur la feuille de Briançon, avaient été réunies sous le monogramme E J, c'est-à-dire les « marbres en plaquettes et schistes luisants calcarifères », autrefois envisagés comme triasiques, puis

¹ Extrait du Bull. des Services de la Carte géol. de France et des Topographies souterraines, T. XIII, n° 91. — Comptes rendus des Collaborateurs pour la campagne de 1902, p. (132/642).

considérés par l'un de nous (W. K.)¹ comme *partiellement crétacés*. Notre dernière campagne nous a permis de distinguer, en beaucoup de points, dans ce complexe, trois termes indépendants, l'un jurassique, l'autre crétacé, le troisième éocène.

Le terme jurassique ne semble exister, dans la région qui nous occupe, que dans les endroits où les calcaires rouges de Guillestre, qui représentent le Jurassique supérieur, ne sont pas développés. Nous ne l'avons rencontré avec certitude qu'en un seul point, au col des Olettes, près du Lauzet. L'un de nous (W. K.) y a recueilli un *Aptychus* (*A. Beyrichi* Opp.) et une Bélemnite.

L'attribution au Crétacé supérieur de la masse principale des marbres en plaquettes de notre région est basée, d'une part sur l'analogie frappante que présentent leurs caractères lithologiques avec ceux des « couches rouges » des Préalpes et des Klippes de Suisse et de Savoie, d'autre part sur la présence, dans les deux formations, des mêmes microorganismes.

Déjà en 1899 et en 1901, l'un de nous (E. H.) avait reconnu et délimité, près d'Orcières, au lac de Saint-Appolinaire et à Vacluse, près Réallon, des marbres en plaquettes qui, sous le microscope, s'étaient montrés identiques aux préparations de « couches rouges » figurées par M. Quereau. On y trouve en effet, comme dans celles-ci, une grande abondance de Globigérines, de Textulaires et, plus rarement, *Pulvinulina* (?) *tricarinata* Quer., espèce très caractéristique, que M. Quereau et M. Cayeux ont rencontrée dans presque toutes leurs préparations de « couches rouges ». M. Cayeux a bien voulu revoir nos coupes minces, qui ne lui ont laissé aucun doute sur l'âge crétacé de nos calcaires en plaquettes.

Nous avons découvert cette année à Champanastays, près du Lauzet, un nouvel affleurement, assez étendu, de marbres en plaquettes, qui atteignent ici une grande épaisseur, mais renferment des microorganismes beaucoup moins caractéristiques. A Escreins, *Textularia*, *Rotalia* et *Globirigerina* abondent.

Enfin, nous avons revu les gisements de Risoul, de Vars, de Ponteil, Saint-Crépin, etc..., dans l'angle nord-est de la feuille ; nos préparations nous ont montré que, malheureusement, dans toutes ces loca-

¹ V. ce *Bulletin*, n° 95 (1899-1900), p. 2 et 10.

lités, le laminage des marbres en plaquettes a été très intense, de sorte que le calcaire a recristallisé, rendant la détermination des micro-organismes et, par suite, celle de l'âge des couches extrêmement douteuse.

Dans beaucoup d'autres points nous avons été conduits à attribuer à l'Eocène tantôt toute la partie supérieure, tantôt la totalité des calcaires phylliteux que nous avons précédemment marqués EJ. C'est ainsi que la dépression parsemée de petits lacs qui sépare les Aiguilles de Chambeyron du Brec et aboutit au col de la Gippiera est entièrement constituée par des schistes calcaires extrêmement froissés, alternant avec des bancs minces de grès bruns. C'est l'équivalent exact du Flysch de l'Embrunais et de l'Ubaye. A Eygliers, ces mêmes schistes calcaires, recouverts par la masse puissante du « Flysch noir », reposent directement sur le Jurassique supérieur (marbre de Guillestre), les marbres en plaquettes crétacés ayant presque partout disparu par étirement.

Le *Flysch inférieur* calcaire s'est, du reste, montré aussi polymorphe que le Flysch supérieur. Constitué souvent par des marnes schisteuses riches en Foraminifères (sans Globigérines !), comme par exemple au Piz, près Jausiers, il renferme fréquemment des brèches calcaires et prend ailleurs la forme de calcaires bleus à ciment, ressemblant d'une manière frappante à ceux du Crétacé inférieur. Nous y avons trouvé, dans la carrière du Martinet, des *Helminthoïdes* qui ne laissent pas de doute sur leur âge.

Une autre découverte stratigraphique intéressante, faite au cours de notre dernière campagne, est celle de calcaires à grandes *Nummulites* (*N. millecaput* = *N. complanatus* aut., *N. aturicus* = *N. perforatus* aut.) non loin de Saint-Clément, au coude de la route qui mène de ce village au hameau des Clots. C'est la première fois que ce niveau (e_1) est signalé dans la vallée de la Durance, nous ne le connaissions jusqu'à présent que dans l'Ubaye. Il semble former une intercalation anticlinale au milieu de Flysch calcaire. C'est une brèche ¹ à éléments

¹ Nous connaissons maintenant, dans l'Ubaye et dans l'Embrunais, outre la brèche à ciment rose du Jurassique supérieur (Revel), au moins cinq niveaux de brèches, qu'il n'est pas toujours facile de distinguer. Ils occupent les horizons suivants : Trias moyen, Lias (brèche du Télégraphe) (Guillestre, Col de Plate-Lombarde), couches à grandes *Nummulites* (e_1), Flysch calcaire (Savines, Uvernet), Flysch noir (brèche à micaschistes d'Eygliers).

très anguleux (blocs de calcaires zoogènes jurassiques, etc...), dans laquelle les Nummulites se rencontrent en grande abondance dans le ciment et avec une belle conservation.

Les *Grès d'Annot* (m₁₁₋₁₁₁) font toujours suite au Flysch noir ou à ses équivalents. Nous avons pu nous assurer, dans tous les cas où ils reposent directement sur des terrains secondaires, que cette apparence de transgressivité est due à un contact mécanique. Ainsi, sur le flanc Nord de la Tête de Saint-Ours, les schistes éocènes s'étirent graduellement, de sorte que les grès d'Annot viennent s'appuyer localement sur le Jurassique. Au Lauzanier, le Flysch calcaire, quoiqu'assez réduit, existe nettement entre ces grès et les calcaires à Nummulites.

Il semble que dès l'Oligocène le massif cristallin du Mercantour ait formé une île présentant un certain relief, car nous avons trouvé, dans les conglomérats qui forment la base des grès d'Annot, des galets granitiques (microgranites à structure micropegmatique d'un type spécial, granite analogue au granite du Pelvoux) assez abondants, en particulier au Lauzanier et au col Bas (au lac Noir).

Tectonique. — Nous n'avons recueilli, au cours de notre campagne de 1902, que peu de résultats tectoniques nouveaux, mais des observations nombreuses nous ont fourni, en beaucoup d'endroits, la vérification complète de nos conclusions antérieures.

Dès 1899, l'un de nous (E. H.) avait démontré que le Flysch de l'Embrunais et de l'Ubaye ne repose pas sur le soubassement jurassique en repos normal, mais qu'il est *charrié*. Depuis, le nombre des points où des lames de Trias ou de Jurassique à faciès briançonnais sont intercalées entre le substratum autochtone et le Flysch s'est considérablement accru. Il s'agissait maintenant de poursuivre vers l'Est le bord méridional de la nappe charriée, ou, en d'autres termes, d'arriver à tracer sur la feuille de Larche la ligne d'affleurement de la *grande surface de contact anormal* que l'un de nous (E. H.) avait pu figurer sur la feuille de Gap, avec toutes ses sinuosités, depuis le Pont du Fossé jusqu'à Jausiers.

De l'Hubac de Jausiers, où une lame de gypse triasique s'intercale entre les marnes calloviennes autochtones et le Flysch charrié, la ligne de contact peut être suivie tout le long du pied sud-ouest du chaînon qui sépare le vallon de Terres-Pleines de celui de Granges-Commu-

nes. Une lame de Jurassique supérieur, intercalée au contact, s'observe au pied ouest du Gerbier (Empeloutier de la Carte). La ligne de contact passe ensuite entre cette montagne et l'Empeloutier (Gerbier de la Carte), pour séparer, à partir de ce point, et jusqu'à la frontière italienne, le Flysch du grès d'Annot sous-jacent. On pouvait croire à l'existence, dans cette région limitrophe des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes, d'une récurrence du « faciès flysch » au-dessus des grès d'Annot, et c'est ainsi que les faits ont été interprétés, par M. Léon Bertrand, sur la feuille Saint-Martin-Vésubie. En réalité, il n'en est rien, et le *Flysch éocène est bien refoulé sur les grès d'Annot oligocènes*, comme nous l'avions présumé.

Dans le vallon de Lauzanier nous avons rencontré une vérification remarquable de notre hypothèse. Sur la frontière italienne même, au col à peu près impraticable qui sépare l'Enclausette de la Tête de Piédejean, nous avons observé entre les deux formations, *exactement à l'endroit où nous avions supposé que devait passer la ligne de contact anormal*, une lame de cargneules triasiques et un paquet de schistes noirs de l'Eocène supérieur. Un peu plus bas, près des premières cascades du Lauzanier et sur le même versant, nous avons découvert en outre, dans la même situation tectonique, une lame de calcaires du Jurassique supérieur, extraordinairement écrasés et traversés de veines spathiques.

Sur le versant italien, il semble que la ligne de contact anormal se dirige vers l'Argentière, de manière à laisser au Sud les grès d'Annot du massif de Pouriac (Macigno de M. Portis), qui sont manifestement en place et forment la continuation de ceux des vallons du Lauzanier, de Pelouse, de Granges-Communes et du Piz, soubassement de l'immense lambeau de recouvrement de Restefond-Cairebrun-Rémezine (Trias, Lias, Flysch).

Les masses exotiques de l'Empeloutier, du Gias des Chamois et du Mourre-Haut (Jurassique supérieur coralligène, calcaire gréseux à grandes Nummulites) reposent sur le même grès d'Annot, mais elles sont incontestablement indépendantes de la grande nappe de Flysch charrié. Nous ne pouvons pas encore préciser l'emplacement de leur racine.

L'immense poussée qui a donné lieu au charriage du Flysch a déterminé également des *décollements* dans le substratum autochtone, qui se traduisent par des imbrications inattendues. Ainsi, une lame

de cargneules triasiques et de marbres schisteux crétacés sépare, depuis Champanastays jusqu'au Peyron (sur le bord sud de la feuille), le Tertiaire du col Bas et celui du Montagnac.

Pour terminer, nous insisterons encore une fois sur les replis extraordinaires que présente la nappe de Flysch charrié au Nord des Thuiles et de Revel. L'érosion l'a profondément découpée, respectant seulement les parties synclinales.

V

(CAMPAGNE 1902)

FEUILLE DE GAP ¹

ET RÉVISION DES FEUILLES DE VIZILLE ET DE GRENOBLE

PAR

M. P. LORY,

Chargé de conférences à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble,
Collaborateur adjoint.

Mes explorations de 1902 ont porté : 1° sur la partie N.-O. de la feuille *Gap*, où j'ai achevé les levés de Chaillol et de la bordure S.-O. du Pelvoux ; 2° sur diverses parties des feuilles *Grenoble* et *Vizille* (vallée du Drac, chaîne de Belledonne, bord O. du Vercors), en vue de leur révision et de la publication de la carte au $\frac{1}{320.000}$; j'ai publié ailleurs (*Annal. Univers. Grenoble*, t. xv, p. 195) les observations relatives au Pléistocène de la région grenobloise.

FEUILLE DE GAP

Stratigraphie. — J'ai trouvé en divers points, entre les Costes et les Infournas, la faune de la zone à *Harpoc. Murchisonæ*, avec *Erycites fallax*, *Harpoc. Lucyi* et *Tmetoc. scissum* prédominant. Au-dessus des Combes il y a, vers la base des marnes à miches dites oxfordiennes, des lits à *Reineckeia* gr. de *anceps* : c'est le premier point de cette région où je puisse caractériser le Callovien moyen.

Les calcaires nummulitiques de la Prouveyrat m'ont fourni un *Bayanoteuthis*. L'assise supérieure du Nummulitique calcaire, à *Nummulites Tournouëri*, *N. Fichteli*, etc., est transgressive sur le bord S.

¹ Extrait avec corrections du Bulletin des Services de la Carte géologique de la France et des Topographies souterraines, t. XIII, n° 91. — Comptes rendus des Collaborateurs pour la campagne de 1902, p. (148/658).

du Pelvoux par rapport aux calcaires à *N. striata* et *Trochosmilium*¹. Sa base y offre des transformations lithologiques particulièrement brusques, en rapport avec ce caractère transgressif : c'est ainsi que les couches variées à galets cristallins, bien connues au pied de Chaillole-le-Vieil, cèdent la place dans l'éperon entre les cirques du Tourond à des grès fins ; leur premier banc, épais de plus de 20 m., repose en un point sur une superbe brèche rouge, formée par le remaniement sur place du Mélaphyre.

Entre les ravins de la Marelanne et du Riou-Mort, la mince assise de Flysch schisteux qui s'intercale entre le Nummulitique supérieur et les Grès mouchetés est chargée de galets, parmi lesquels ceux d'Andésite et de Dacite fluidale sont en forte proportion ; ces roches sont au contraire absentes du conglomérat nummulitique, en ce point comme ailleurs. C'est encore un argument en faveur de leur éruption dans la région même et vers le début de l'Oligocène.

Pléistocène. — Les lambeaux glissés abondent sur les pentes que dominent les barres secondaires ou éogènes. Les uns, celui qui est au N. du Noyer, par exemple, occupaient leur position actuelle avant le dépôt du glaciaire voisin ; les autres, au contraire, semblent emballés dans les moraines.

Surtout par la comparaison avec le glaciaire du Drac moyen et du Grésivaudan, j'ai été amené à rapporter à la IV^e glaciation² toutes les moraines du glacier du Drac et de ses affluents locaux qui sont connues en Champsaur. Mais elles se répartissent manifestement entre des stades différents. Dans un premier groupe se rangent l'alluvion du fond de la vallée principale et le glaciaire qui lui succède. Le glacier du Drac poussait alors dans les vallons affluents des lobes qui y ont laissé leur moraine de fond, tels ceux de Chaillol, des Combes, de l'Auberic ; c'est le glaciaire si développé jusqu'au Bas-Drac : il correspond probablement à l'ensemble des premiers stades et ne peut, en tout cas, être plus récent que β . De par les altitudes, cette dernière

¹ Tout comme, je le rappelle, dans Céuze (*B. S. G. F.*, 3, xxiv, p. 43) et le Dévoluy occidental (*Cyr. G.*, 1900, *Exc. XIIIb*, pp. 9-17).

² Suivant la terminologie de M. Penck (*Alpen im Eiszeitalter*, fasc. I). De même pour les *stades* (*id.*, fasc. IV), toutes réserves faites d'ailleurs sur le nombre de ceux-ci.

conclusion paraît indiquée aussi pour le glaciaire local si largement étalé au pied O. de Queyron, et s'impose pour celui qui garnit les pentes de Glaise sur Laye. Au contraire, le « Zungenbecken » de la Plaine, excavé dans le remblai de la vallée, appartient à un stade postérieur à lui, correspondant à celui de Cornage-Uriage pour le glacier de l'Oisans, du barrage de Beaufin pour le glacier du Valgaudemar : c'est ou le stade β ou le stade γ .

Tectonique. — Mes explorations de 1902 ont encore allongé la liste des éléments tectoniques de la région, soit anténummulitiques (I), soit postoligocènes (II).

I. — Dans le haut Tourond (comme dans le Rebeyrou) le bord du massif du Pelvoux est reporté vers l'intérieur par le débouché dans la bordure secondaire d'un synclinal triasique et liasique et par la terminaison de l'anticlinal cristallin qu'il individualise.

L'angle S.-O., du Pelvoux est une des sections où les plis de bordure du massif sont le plus nombreux : vers la Severaissette on compte au moins cinq anticlinaux. Ces plis sont courts, déjetés vers l'extérieur, d'ordinaire à peu près isoclinaux à leur origine ; leur axe s'écarte du massif en s'abaissant rapidement. Ce dernier caractère se traduit par la substitution aux schistes aaléniens, suivant les anticlinaux, des calcaires bajociens et à ceux-ci, suivant les synclinaux, des schistes bathoniens, difficiles à distinguer d'avec les premiers ; on conçoit combien, dans ces conditions, les taches de dépôts superficiels rendent la continuité tectonique malaisée à suivre. Les derniers de ces plis vers le N.-E., encore isoclinaux avec des torsions, s'observent au pied des Têtes de Queyron.

Au-delà, le bord du massif tertiaire repose sur la large bande tranquille de marnes calloviennes et oxfordiennes où meurent les éléments du précédent faisceau ; vers l'E., en la déprimant et la plissant, les mouvements anténummulitiques avaient donné le synclinal complexe dont les dislocations postoligocènes ont porté les lambeaux jusque sur le Palastre, Soleil-Bœuf, etc. Les calcaires bajociens qui dominent le Pont-du-Fossé jalonnent un anticlinal divisant vers le S. ce faisceau synclinal, auquel succède enfin le groupe anticlinal de la Coche¹. Ces divers plis sont, pour la plupart, à peu près isoclinaux :

¹ Suite vraisemblable de l'anticlinal granulitique signalé par M. TERMIER à l'E. du Drac (*B. S. G. F.*, 3, xxiv, fig. 9).

les mouvements anténummulitiques avaient donc produit une striction intense sur l'emplacement futur du massif tertiaire de Chaillol, et cela jusque assez loin du bord cristallin.

II. — En étudiant en détail la base de la falaise qui domine le Champsaur, j'ai pu voir à quel point son apparente simplicité est trompeuse. A l'E. des plis des Têtes se succèdent, à de courts intervalles, des flexures étirées et même des lames refoulées : elles pénètrent peu dans le massif, il est vrai ; il semble que dans cette section la bande disloquée ait été en partie érodée et corresponde surtout au sommet du socle oxfordien. Sous le Signal de Montorcier on entre dans la zone des lames empilées : un premier anticlinal, en Nummulitique et marnes oxfordiennes froissées, divise obliquement la falaise

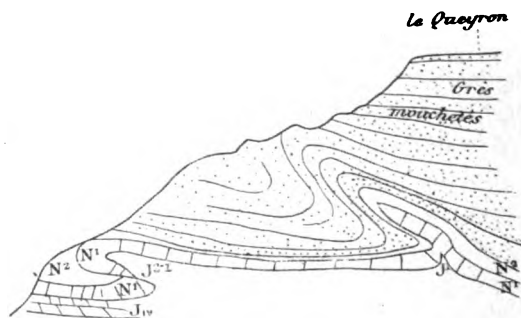


FIG. 5. — Le Queyron vu du Sud.

Jiv Bajocien. — J²-¹ Oxfordien Callovien. — N¹ Nummulitique calcaire.
N² Nummulitique schisteux.

de grès ; puis la partie supérieure de celle-ci se termine en coin dans le grand ravin des Bonnets et, au-dessus, le Jurassique de la colline de Saint-Nicolas enserre au moins trois autres racines synclinales éogènes, appartenant très probablement au groupe des lames du Palastre¹.

Il est intéressant de comparer le pli supérieur de Queyron à la lame de Montorcier, type le mieux observable de celles qui s'empilent au S.-E. du massif. Le premier, anticlinal de médiocre amplitude dans le Nummulitique, se propage dans toute la série des grès, avec seulement un étirement assez léger de son flanc renversé.

¹ C'est à tort que dans mon précédent compte rendu j'avais considéré ces synclinaux comme supérieurs à ceux de la croupe 1808.

Au contraire, les grès ne se recourbent pas autour de la seconde ; elle est simplement prolongée un instant par un plan de fracture, vers lequel s'abaissent les couches de grès qui sont au-dessus, puis tout s'efface dans une série complètement régulière. La lame s'est donc enfoncée dans les grès comme un coin oblique, en déplaçant légèrement dans le sens de son mouvement ce qui s'est trouvé au-dessus d'elle. Ce contraste s'explique : à l'O., le pli s'est

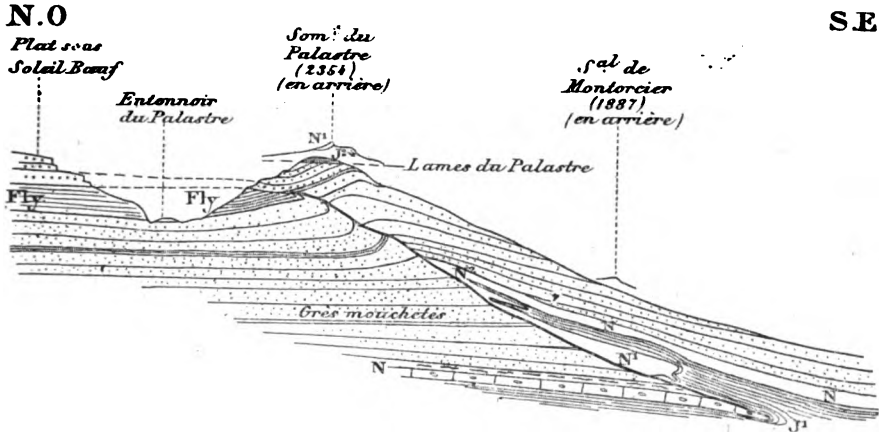


FIG. 6. — Coupe du bord S. du massif de Chaillol, par la falaise de Montcorcier.

formé librement, sous l'action des seules forces tangentielles locales, d'ailleurs médiocrement intenses ; au S.-E., outre que la striction était bien plus énergique, les rides subissaient la poussée et la pesée des masses charriées en arrière et au-dessus d'elles. Lisière de la zone entre Pelvoux et Alpes-Maritimes, ce massif a subi les mêmes efforts qu'elle et, si bien ils ne s'y répercutaient que très atténués, leurs effets ont été exagérés, au S.-E., par la pression d'une des grandes nappes que ces mouvements ont charriées, la nappe de l'Embrunais ¹.

FEUILLE DE GRENOBLE

Chaîne de Belledonne. J'ai surtout parcouru, cette année, la partie externe de la chaîne aux abords de la vallée de la Romanche. Dans la série stratigraphique, je signalerai l'intercalation dans le Cristallophyllien, vers la Madeleine, de schistes incomplètement cris-

¹ Voir HAUG. C. R. Ca. G. 1899.

tallins contenant une brèche, puis l'existence du Permien (ou Trias inférieur ?) à faciès d'Allevard, en place, à l'extrémité amont du bassin de Revel, où j'avais déjà cité ce terrain¹ en galets dans le fluvioglaciaire local. Le faciès à entroques de la base du Lias se prolonge vers le N. au-delà de la Romanche (entre Vizille et Brié et à la Madeleine) et vers l'E. dans le Grand-Serre, mais en se réduisant et s'atténuant : comme à l'O. du dôme de la Motte, il passe en partie à des calcaires noduleux. Près de Corps, j'ai observé une récurrence de ce faciès de calcaires à entroques au milieu des calcaires marneux du Lias supérieur : elle contient *Harpoceras bifrons*, tandis qu'au-dessus j'ai trouvé *Harpoceras striatulum*, *Haugia gr. de variabilis*, etc., formes de la zone supérieur du Toarcien (s. s.). C'est sous son faciès ordinaire de schistes à Posidonomyes que l'Aalénien se présente partout.

Parmi les dépôts pléistocènes des hauteurs se remarquent des moraines locales, notamment dans l'entonnoir N. du Serre et au pied E. de Belledonne : en ce dernier point (lac de Belledonne), il s'agit d'un glacier subactuel.

Tectonique. — Du Houiller affleure au-dessus du Marais de Chamrousse : c'est un jalon entre la bande carbonifère du Nord et le groupe des synclinaux hercyniens de Vaulnaveys. Ceux-ci, à leur tour, paraissent prolonger la branche externe (les Bijards — Grand Lac de Laffrey) du faisceau hercynien de la Motte ; la branche interne, qui descend jusqu'à la cote 500 environ dans le ravin de Saint-Barthélemy, ne se retrouve pas au Nord de la Romanche.

Dans la tectonique *alpine*, comme dans la topographie, le petit massif de la Mure est nettement un rameau de Belledonne. Un synclinal complexe, déjeté vers l'extérieur et présentant des étirements intenses, apparaît un peu au N. de la Romanche dans les pentes extérieures de la chaîne. Il plonge brusquement et fortement à la traversée de la gorge (le goulot de Saint-Barthélemy est en grande partie creusé dans le Trias) puis, additionné de nouveaux plis, il forme la montagne du Serre. C'est alors un faisceau de plus de quatre kilomètres de large, en majeure partie déjeté vers l'intérieur de la chaîne, et déprimé d'au moins 600 mètres par rapport au rameau anticlinal extérieur, qu'il isole du massif de Taillefer : c'est la partie orientale

¹ C. R. Ca. G. 1901.

de ce rameau, le groupe des Bijards, qui, se surélevant au S. du lac de Laffrey, va former le dôme de la Motte.

Si l'on se rappelle qu'une complexité non moindre se manifeste dans le massif d'Allevard, on conclura qu'il ne faut pas regarder

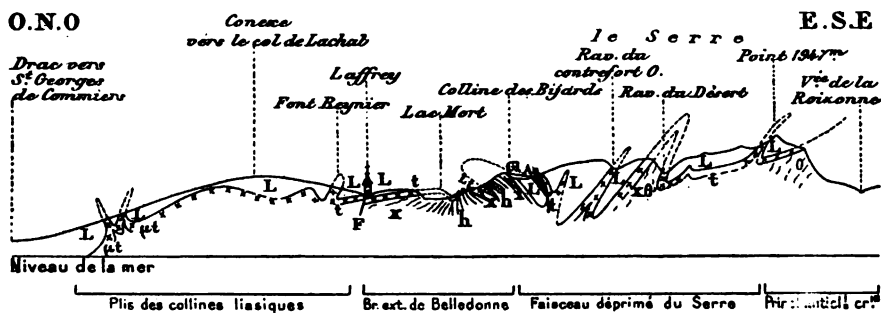


Fig. 7. — Coupe transversale des bandes externes de Belledonne au S. de la
Romanche.

Echelle de $\frac{1}{131.000}$

comme générale dans la chaîne la structure d'une simplicité schématique, la grande voûte unique, que M. Termier a reconnue dans certaines de ses sections.

Bordure occidentale du Vercors. — Je signalerai l'existence dans le Valanginien moyen, à la Rivière notamment, d'un calcaire sableux (quartz en petits grains) à Foraminifères petits et épais, avec grumeaux vaseux qui lui donnent une apparence pisolithique.

L'absence du Gault sous le Campanien, conséquence des érosions antérieures au dépôt de celui-ci, se constate assez souvent, notamment dans les Ecouges et au flanc extérieur du massif vers Cognin ; alors la ressemblance entre l'Urgonien et le Campanien rend la limite de leurs affleurements difficile à tracer : c'est le même cas qu'à la Croix-Haute. Les faciès à bryozoaires et à échinodermes (radioles surtout) constituent, isolés ou associés, la majeure partie de ce Campanien. Au S. de Cognin certains lits passent à un poudingue, en se chargeant de galets pour la plupart de quartz : ce sont les intercalations déjà découvertes au Rimet par MM. Buxtorf et Paquier ; comme le remarque ce dernier géologue ¹, leurs éléments exotiques doivent

¹ *C. R. Ca. G.* 1899, p. 120.

provenir du Plateau central : ce faciès caractérise une plate-forme tardivement envahie et à enfoncement lent ¹, comprise entre le relief de terrains anciens à l'O. et à l'E. le géosynclinal où s'accumulaient ² des sédiments en général vaseux.

Chaque année les recherches industrielles montrent plus étendu le réseau de fissures, en bonne partie souterraines, que les eaux courantes de l'Eocène ont creusées puis remplies de sables.

Sur la route de Saint-Quentin à Montaud, on observe dans le bas les couches à *Pecten præscabriusculus* ravinant l'Urgonien (voir f. *Grenoble*), tandis qu'en haut les calcaires à silex campaniens sont conservés à la lèvre affaissée d'une petite faille.

Des replis peu profonds mais assez aigus, à synclinaux campaniens, affectent au S. des gorges du Nant le flanc externe de l'anticlinal de Poliénas. A la limite des feuilles *Grenoble* et *Vizille*, sa région axiale est mise en contact par la faille du Moulin ³ avec les couches presque horizontales, faiblement ondulées, qui représentent l'étalement de l'anticlinal de Montaud. On voit ainsi la bande occidentale du massif passer, du N. au S., du type Jura-plissé au type Jura-plateaux.

Il est intéressant de remarquer qu'un bras important du glacier de l'Isère a utilisé, à l'encontre de cette rivière, la dépression tectonique de Montaud pour franchir l'anticlinal de Ratz. La gorge morte qu'emprunte la route de Saint-Quentin doit probablement son origine à l'émission de ce bras, lorsque son front en recul stationnait au bord du plateau. D'un autre côté, le dessèchement des gorges s'explique par le développement du réseau hydrographique souterrain et les captures qu'il opère ; les belles sources de Saint-Quentin, son principal exutoire, témoignent par la masse de tuf qu'elles ont formée du travail de corrosion qui s'y effectue.

Chartreuse. — Une excursion faite dans ce massif avec M. Kilian a eu surtout pour but l'étude des plis du Grand-Som et de leurs rapports avec ceux du Charmant-Som et de l'Otheran.

¹ CH. LORY a insisté (*Descr. Dauph.*, p. 356) sur la très faible puissance de la Craie supérieure dans l'O. du Vercors et de la Chartreuse.

² Déjà entre Autrans et Lans ; la partie N. de ce chaînon est remarquable par la crête et le plateau crayeux qui la couronnent.

³ Cf. P. LORY, *C. R. Ca. G.* 1895.

VI

REVISION DES FEUILLES DE GRENOBLE ET VIZILLE¹

PAR

M. le Capitaine Edmond HITZEL

Collaborateur auxiliaire

La campagne de 1902 a été consacrée à la révision des contours géologiques dans la vallée de l'Isère moyenne, entre Tullins et Saint-Lattier. La zone parcourue est limitée, à l'E., par les pentes rocheuses des chaînes calcaires subalpines qui bordent la rive gauche de l'Isère, et à l'W, par la Féta, la ligne de faite qui forme la lisière du plateau de Chambaran.

Outre les dépôts pléistocènes auxquels nous avons accordé une attention particulière, nous avons étudié les dépôts pliocènes et miocènes. Les résultats de notre travail seront publiés ultérieurement. Il est en effet indispensable, afin de pouvoir apprécier la succession des phénomènes dont la vallée de l'Isère a été le siège durant l'époque pléistocène, de poursuivre nos relevés, en aval de Saint-Lattier, dans la région de la basse Isère, jusqu'à son confluent avec le Rhône, et, en amont de Tullins, dans la zone qui s'étend entre le débouché de la cluse de Voreppe, à l'E., et la région des « Terres froides », au N.

Parmi les faits intéressants que nous avons observés, nous n'en citerons que deux, relatifs, l'un aux dépôts pliocènes et l'autre aux dépôts pléistocènes.

Pliocène. — A. Nous avons trouvé des dépôts superficiels, assez étendus, dans la région qui constitue le bassin du ruisseau de Ferrand avec son affluent, l'Armette, et qui est comprise entre Saint-Lattier, au S., et le plateau de Chambaran, au N. Elle porte, sur la carte géologique, la teinte de la molasse (m¹).

¹ Extrait du Bulletin des services de la Carte géologique de France et des Topographies souterraines, t. XIII, n° 91. — Comptes-rendus des Collaborateurs pour la Campagne 1902, p. (140/650).

Le pliocène y repose, en effet, sur la molasse gréseuse, dans laquelle sont entaillés les profonds ravins, à parois escarpées, tels des cañons, qui découpent le plateau de St-Antoine. Les galets de quartzite, à patine carmin ou ocracée, sont mêlés de sables d'un brun rougeâtre, provenant de la destruction de la molasse, et dont la teinte caractéristique est due à la peroxydation du fer qu'ils renferment. Ces dépôts sont parfois dissimulés sous une nappe plus ou moins épaisse de sables molassiques d'origine récente, non ou très faiblement altérés.

B. — Les dépôts pliocènes reposant sur les conglomérats miocènes (m⁴) se trouvent, à l'W., sur les hauteurs qui limitent le bassin de Saint-Antoine précité, et, au N., sur le bord du plateau de Chambaran. Ils s'avancent plus ou moins loin, vers le S. ou vers l'E., sur les contreforts qui étayent la Fêta, et arrivent peu à peu à ne former qu'un mince placage recouvrant le conglomérat non altéré.

Pléistocène. — Un des faits les plus intéressants, à signaler, est la découverte, sur la rive gauche de l'Isère, un peu en amont du confluent du ruisseau de Cognin, d'un faible affleurement de *béton glaciaire* (avec cailloux striés) sur le talus d'une étroite terrasse basse, qui domine la route de Grenoble à Romans.

Cette terrasse est en contrebas de la terrasse de Vinay, sur la rive droite de l'Isère, et de celle de Cognin, sur la rive gauche; elle est donc postérieure à leur formation.

Ce dépôt glaciaire, étant sur le talus de la terrasse, ne peut provenir d'un glissement de matières venant d'un dépôt supérieur; il est donc lui-même postérieur à la formation de la terrasse basse. Ce fait lui assigne un âge relativement récent, la dernière ou avant-dernière glaciation. Donc, à cette époque, un lit peu différent, comme altitude, de celui de l'Isère actuelle, était déjà creusé dans cette région, et a été, lors de la progression des glaces, envahi et obstrué par les alluvions et la moraine de fond. Il a, ensuite, été désobstrué, lors du recul des glaciers.

MÉLANGES GÉOLOGIQUES

PAR

M. P. LORY

Chargé de Conférences de Géologie à l'Université de Grenoble.

I.

Communications faites au Congrès de 1902 de la Société helvétique des sciences naturelles à Genève¹.

a/ — SUR LE FACIÈS A ENTROQUES DANS LE LIAS DES ALPES SUISSES ET FRANÇAISES.

Dans une notable partie des Alpes calcaires de Suisse, les assises inférieures du Lias revêtent, comme on sait, un faciès de calcaires à entroques, contenant des Gryphées et des Brachiopodes; à ces calcaires peuvent s'associer des brèches à fragments triasiques.

Déjà M. Haug a signalé l'analogie qui existe entre ce Lias et celui du massif de La Mure, situé au S. de Grenoble, au bord externe des massifs cristallins. La ressemblance est en effet complète: les variétés diverses de la structure, tant extérieure qu'intime, se retrouvent les mêmes de part et d'autre, et ce qu'on connaît de la faune est très analogue. En outre, d'un côté comme de l'autre, le dépôt commence tantôt au Lias inférieur (c'est le cas notamment en certains points des Alpes glaronnaises, comme sur la plus grande partie du massif de La Mure), tantôt seulement au Lias moyen.

Le même faciès se retrouve encore dans les Alpes-Maritimes et dans la zone du Briançonnais. C'est donc une manière d'être fréquente dans le Lias des Alpes occidentales: elle correspond à des dépôts formés en eaux agitées, à de médiocres profondeurs et souvent à proximité de reliefs qu'arasaient les vagues.

¹ Extrait des *Archives des Sciences physiques et naturelles*, 4^e période, t. XIV. — novembre 1902.

b/ — SUR UN CAS REMARQUABLE D'ÉPIGÉNIE GLACIAIRE.

On rencontre très fréquemment, dans les vallées des Alpes, des tronçons épigénétiques dont l'origine est due à un creusement consécutif à l'obstruction de l'ancien thalweg par des alluvions, des moraines ou un glacier lui-même¹. La région dauphinoise fournit de nombreux exemples de ce phénomène ; s'il en est d'isolés, comme le cours du Furon à son débouché dans le Grésivaudan, il existe aussi toute une vaste section du réseau hydrographique où la surimposition est le cas normal : c'est le cours moyen du *Drac*, avec les parties voisines de ses affluents.

Du Bas-Valgaudemar à Saint-Georges de Comiers, sur plus de 50 km. de longueur, le *Drac* coule encaissé dans un canyon aux parois hautes de plusieurs centaines de mètres ; il entaille des terrasses pléistocènes qui s'étendent de l'un à l'autre des versants rocheux, distants de 1 à 4 km. Des rapides, des seuils rocheux même accidentent le cours de la rivière ; c'est à des hauteurs extrêmement variables que, dans les parois, la roche en place est couronnée par le Quaternaire : cette structure décèle déjà l'épigénie, qui devient évidente lorsqu'on examine les sections de l'ensemble de la vallée fournies par les ravins affluents. Elles montrent un ancien lit, creusé presque aussi profondément que l'actuel, mais de tracé presque constamment distinct du sien, et qui s'était établi du mieux possible en conformité de la tectonique de la région. Ce lit, de creusement interglaciaire, a été remblayé, en même temps qu'il s'élargissait, par de l'alluvion jusqu'à l'arrivée des glaciers, puis par des moraines ; celles-ci se sont étalées, non seulement sur toute la vallée, mais aussi sur les autres dépressions du « Bord subalpin » (Trièves, etc.).

Au retrait du glacier, la rivière qui en sortait coulait sur une plaine, où elle décrivait des méandres au gré des inégalités morainiques de la surface. Mais lorsque le glacier de l'Oisans eut cessé de barrer la vallée dans la plaine de Champ, la très forte différence de niveau qui existait entre le cours moyen du *Drac* et l'Isère donna une extrême activité à l'érosion régressive, qui se propagea rapidement vers

¹ Voir notamment P. Lory, *Soc. statist. Isère*, janv. 1900 ; M. Lugeon, *Bull. Lab. Univers. Lausanne*, 1901 ; W. Kilian, *La Géographie*, 1902.

l'amont, obligeant le lit à s'enfoncer verticalement dans le remblai. Fixé par son encaissement, il s'est imposé au sous-sol; la roche en place a été généralement rencontrée assez tôt, d'où les gorges actuelles. Dans deux tronçons, aux ponts de la Mure et à ceux de Beaufin, elles deviennent particulièrement étroites et abruptes; c'est que là, et la situation du lit du glacier et des bourrelets morainiques en donne le pourquoi, l'épigénie a logé le nouveau cours dans des bombements anticlinaux de roches dures que l'ancien lit contournait.

La descente du Drac a entraîné, dans les mêmes conditions, celle de ses affluents dont les moraines avaient aussi remblayé les bassins. Ainsi l'épigénie glaciaire s'est trouvée réalisée sur une échelle qui, à l'avis autorisé de M. le Prof. Penck, dépasse celle de tous les exemples de ce phénomène jusqu'ici observés.

II

Les zones du Jurassique inférieur et moyen au bord des chaînes alpines entre Grenoble et Gap.

(Extrait du Bulletin de la Société géologique de France, 4^e série, t. m p. 460)

Le long du Bord subalpin et sous leur faciès vaseux, ces terrains ont longtemps été regardés comme un type trop monotone lithologiquement et trop peu fossilifère pour qu'on y pût préciser une série de niveaux. Quelques-uns cependant avaient été caractérisés par *E. Gueymard*, *Ch. Lory* et *M. Haug*. Mes recherches m'ont fait reconnaître presque toutes les zones que notre savant confrère avait distinguées plus au sud avec tant de sagacité: j'ai même pu combler certaines lacunes dans notre connaissance de l'échelle stratigraphique des Alpes occidentales.

Voici la liste des zones actuellement caractérisées dans la région¹:

Zone à *Avicula contorta* (Champ, *Ch. Lory*). Emersion du massif de la Mure et d'une portion probablement considérable des grands massifs cristallins.

¹ Je mets l'espèce caractéristique entre crochets [] lorsqu'elle n'a pas elle-même été trouvée dans la région.

LIAS INFÉRIEUR : Zone à *Schlotheimia angulata*, *Vermiceras suprapiratum*¹ : Calcaires à Lamellibranches de la Motte-d'Aveillans. La transgression liasique a commencé.

Zones à *Arietites Bucklandi* : la supérieure seule est bien caractérisée, sous forme de calcaires à *Arnioceras Bodleyi* (Monestier-d'Ambel) et *Arn.* sp. aff. *geometricum*. (Laffrey)². Début de la formation des calcaires à Entroques dans le massif de la Mure.

Zone à *Caloceras raricostatum*, *C. carusense*, *Deroceras* cf. *Birchi* (L'Etroit de Vizille).

LIAS MOYEN : Zone à *Phylloceras ibex*, *Ph. Wechsleri*, *Tropidoceras binotatum*, etc... (Bas-Valgaudemar ; signalée par M. Haug).

Zone à *Amaltheus margaritatus* avec *Phylloceras* a.c. (Monteynard et gorge du Drac au-dessous).

C'est au cours du Lias moyen que la submersion des massifs de la Mure et de la Salette redevient complète.

LIAS SUPÉRIEUR : Zone à *Harpoceras falciferum* (angle sud-ouest du Pelvoux).

Zone à *Harpoceras bifrons*, *Cæloceras* gr. de *crassum* (Gisement anciennement connu de la route de la Mure à Corps ; Saint-Arey ; Prunières, etc...). — Dépôt des dernières couches à Entroques vers la Mure et Corps.

Zone à *Harpoceras striatulum*, *H.* aff. *fallicosum*. *H. subplanatum*, *Haugia* gr. de *variabilis*. (Côtes-de-Corps ; vieux pont d'Ambel). Niveau très rarement signalé dans les Alpes occidentales.

AALÉNIEN : Zone à [*Dumortieria pseudoradinsa*] ; *Catullocheras Dumortieri*, *Dumortiera* gr. de *Levesquei* ; avec des *Phylloceras* probablement nouveaux. Schistes à rognons calcaires de Prunières ; même remarque que pour la zone précédente.

Zone à *Harpoceras opalinum*, une des plus fréquemment fossilifères : ses *Harpoceras* (*fluitans*, *aalense*, *opalinum*, etc.), se rencontrent habituellement à la partie inférieure de schistes noirs à patine

¹ M. Fucini, qui connaît si bien la faune ammonitique du Lias, a bien voulu examiner quelques-unes de mes espèces, celle-ci notamment.

² M. Saurel a découvert, au bas d'une des petites carrières de calcaire de Laffrey, un lit rempli d'*Arnioceras*.

marron, type lithologique normal de l'Aalénien dans la région, qui séparent le Lias d'avec les calcaires bajociens.

Zone à [*Harpoceras Murchisonæ*]: fossiles habituellement limoniteux dans la bordure sud-ouest du Pelvoux. *Harpoceras* gr. de *bifidatum*, *H.* gr. de *plicatellum*, *H. Lucyi*, *Hammatoceras planinsigne*, *Tmetoceras scissum*, *Erycites fallax*. On voit qu'on a là plusieurs des formes les plus caractéristiques de cette faune, restée jusqu'ici si peu connue dans les Alpes occidentales.

Zone à *Harpoceras concavum*, *H. rude*. Haut-Drac.

BAJOCIEN : Cet étage est en majeure partie formé de calcaires marneux. Les épaisseurs, très fortes le long du Drac moyen, se réduisent beaucoup au bord même du Pelvoux.

Zone à [*Witchellia læviuscula*]. Je ne l'ai pas séparée de la suivante, mais la base des calcaires présente en Trièves des bancs riches en *Witchellia*.

Zone à *Sphæroceras Sauzei* : La faune de ces deux Zones réunies comprend notamment beaucoup de Sonniniidées : *Son. Sowerbyi*, *propinquans*, *corrugata*, *sulcata*, *Witchellia* gr. de *Edouardi*; *Sphæroceras Sauzei*, *polymerum*, *polyschides*. Haut-Drac et Trièves.

Zone à *Witchellia Romani* : Les *Cæloceras* du gr. de *Humphriesi* pullulent : en outre, *Cæloc. Blagdeni*, *Braikenridgi*. Haut-Drac et Trièves.

Zone à *Cosmoceras subfurcatum* et *Garanti*, tantôt calcaire, tantôt déjà schisteuse à fossiles pyriteux ; plus des 9/10 des Ammonites sont des *Phylloceras*, *Ph. viator* notamment, ce qui atteste que les influences méditerranéennes sont maintenant devenues prédominantes. En outre, *Lytoc. pygmæum*, *Parkinsonia Parkinsoni*, *P. ferruginea*, *Perisph. Martiusii*. Haut-Drac.

BATHONIEN : Cet étage n'est à peu près pas fossilifère. A Mandat seulement on a un indice de sa faune inférieure, avec *Lytoceras tripartitum*, *Parkinsonia neuffensis*, à la base de schistes dont la faune est, localement, en partie néritique.

III

Sur l'existence, dans le bord subalpin, au nord de Grenoble, de lentilles zoogènes vers la limite du Jurassique et du Crétacé.

(Extrait du Bull. Soc. Géol. Fr., 4^e série, t. III, p. 462.)

On sait que dans le massif de la Chartreuse et les parties avoisnantes d'autres massifs calcaires, le Portlandien supérieur et le Berriasien (Valanginien inférieur) passent, de l'ouest à l'est, de faciès néritiques ou même d'eau douce à un faciès vaseux bathyal. Ce dernier était seul connu dans le Bord subalpin, si l'on excepte une mince intercalation zoogène, citée par M. Paquier à Saint-Pancrasse dans les calcaires du Portlandien supérieur. Or, plus au Nord, à Belle-Chambre, des intercalations néritiques se présentent non seulement au sommet de ces calcaires, mais aussi dans les couches qui les surmontent, savoir :

1^o Marno-calcaires noirâtres à *Perisphinctes Lorioli* et *Richteri* ; ils contiennent des portions grumeleuses, à Gastropodes, Lamellibranches (*Ostrea*, *Astarte*, etc...), Bryozoaires. Encrines, etc .. : c'est l'équivalent des pseudo-brèches de Luc et de la Boissière.

5^o Calcaires fins, un peu marneux et marnes (Berriasien) : à plusieurs niveaux s'y présentent des lentilles d'un calcaire dur, grossier, avec Huîtres. Le microscope le montre assez riche en débris de fossiles et surtout chargé de Foraminifères épais encroûtés. La ressemblance est très grande avec les parties grossières des lentilles zoogènes intercalées dans le Berriasien à ciment de Fourvoirie.

Le faciès néritique jurassien s'est donc alors avancé par instants jusqu'à ce point du Bord subalpin. D'ailleurs, vers la limite du Tithonique et du Berriasien les dépôts de plusieurs autres régions subalpines contiennent aussi des intercalations néritiques, et il semble bien qu'une partie du géosynclinal ait passé à ce moment par un minimum de profondeur.

**RAPPORT préliminaire sur les Observations relatives aux
Glaciers dauphinois, exécutées pendant l'année 1903**

PAR

M. Ch. JACOB,Agrégré des Sciences naturelles, Préparateur de Géologie et de Minéralogie à
l'Université de Grenoble.

(Extrait de « La Géographie », t. VIII, n° 5, du 15 novembre 1903.)

Les glaciers du Dauphiné ont été étudiés cette année au mois d'août par MM. Flusin, Jacob et Offner, préparateurs à la Faculté des Sciences de Grenoble, membres de la Commission française des Glaciers. Cette exploration, qui permettra de donner une description détaillée de nombreux glaciers non encore observés, a été combinée de manière à visiter les deux versants de l'arête sud-ouest du massif du Pelvoux, qui, en s'étendant de la Roche de la Muzelle au massif des Bans, sépare la vallée du Vénéon du Valjouffrey et du Valgaudemard ¹.

Située à l'une des latitudes les plus méridionales où l'on observe des Glaciers dans les Alpes françaises, la région parcourue devait fournir, en cas de retrait, des indications particulièrement nettes. A ce sujet, les résultats obtenus sont péremptoirs ; le mouvement de recul est très accentué dans les glaciers observés. Ceux du versant sud (glaciers du Grand et du Petit-Vallon, d'Ollan, du Lauzon, de Gioborney) ne sont plus que des névés sans importance occupant les angles rentrants de la chaîne, alors que des traces très franches et les indications recueillies sur place permettent d'affirmer que récemment ces glaciers avaient l'extension que leur attribue la carte de l'Etat-Major. Le retrait a même amené la disparition complète de la glace sur les pentes exposées au Sud-Est ; *les glaciers de Porteras et de la*

¹ Consulter la Carte topographique de l'Etat-Major au 1/80.000^e Feuille Briançon, ou mieux la Carte du massif du Pelvoux au 1/100.000 de M. H. Duhamel, Grenoble, 1892.

Grande-Roche ont cessé d'exister. Les glaciers du versant nord de la chaîne ont encore, en revanche, un grand développement, quoiqu'ils manifestent, eux aussi, un recul sensible. La partie inférieure de presque tous les glaciers de cette catégorie, en particulier des glaciers de la Mariande, d'Entrepierroux, des Sellettes, du Fond-de-la-Muande, se termine au-dessus des barres transversales de roches moutonnées, sans accumuler de blocs de glace en aval de celles-ci, comme le feraient des glaciers dans un stade d'avancée. De plus, dans les cirques dont l'ensemble offre à la fois les deux orientations vers le Nord-Ouest et le Nord-Est, — glaciers de la Mariande, d'Entrepierroux et du Says, — les glaciers véritables, avec séracs jalonnant les ruptures de pente, ne subsistent que sur les versants exposés au Nord-Ouest, tandis que les pentes orientées vers le Nord-Est ne sont plus recouvertes par la glace, mais montrent, récemment mises à nu, des barres successives de roches moutonnées séparant des névés étagés les uns au-dessus des autres.

Les différences d'orientation ne suffisent pas seules à expliquer les faits observés : la *nature du profil des vallées* intervient aussi pour régler le régime de la diminution des glaciers. Sur les versants de la chaîne étudiée la pente n'offre pas de véritable concavité à l'origine des vallées, mais se trouve constituée par des gradins successifs depuis l'arête jusqu'à la vallée proprement dite ; par suite de ce fait, il n'y a pas de grands réservoirs de neige pour alimenter le glacier et le retrait a pu faire sentir plus immédiatement ses effets, amenant la disparition des glaciers du versant sud, réduisant les glaciers du versant nord à de simples séracs et même fragmentant ceux-ci en une succession de névés sur les pentes exposées au Nord-Est. Ce régime est tout à fait différent de celui des grands glaciers situés plus à l'Ouest — glacier du Chardon et de la Pilatte, glacier Noir, glacier Blanc. — Ici, la vallée présente à l'origine une ou plusieurs grandes cuvettes susceptibles de permettre l'accumulation de réserves de neige et de glace, et ces glaciers sont à l'heure actuelle les moins atteints du massif du Pelvoux.

D'après l'examen des repères antérieurement placés, le glacier du Chardon diminue d'épaisseur ; le front du glacier de la Pilatte a reculé, en moyenne, de 14 mètres depuis octobre 1901. Le front du glacier des Etançons se modifie et recule surtout à l'Ouest, — glacier des Etançons proprement dit ; — la glace n'occupe plus qu'une très mince

bande en avant du promontoire de la Meije qui se trouve à la veille de séparer complètement le glacier du Pavé du glacier des Etançons proprement dit.

Dans le massif des Grandes-Rousses, le front des glaciers des Quir-lies a, d'après M. Flusin, reculé de 3 à 4 mètres depuis 1902.

Au cours de la campagne qui a fourni les résultats précédents, de nombreuses photographies documentaires, dont les clichés seront déposés au Laboratoire de Géologie de l'Université de Grenoble, ont été prises de points soigneusement repérés.

Enfin, indépendamment des observations purement glaciologiques, M. Ch. Jacob a noté de nombreux faits de géographie physique dans les vallées du massif du Pelvoux, et M. J. Offner a recueilli des documents relatifs à la distribution géographique des plantes du Haut-Dauphiné.

SUR L'HAUTERIVIEN ET LE BARRÉMIEN DU ROYANS

PAR

M. G. SAYN,

Membre de la Société Géologique de France.

(Soc. de Statist. de l'Isère, séance du 16 janvier 1904.)

Dans une communication faite à la Société de Statistique en 1892, après avoir établi l'âge barrémien des « Calcaires à Spatangues » du Valentinois, j'émettais incidemment l'opinion que les calcaires à Spatangues du Royans renfermaient des Céphalopodes barrémiens et devaient en partie au moins être rapportés à cet étage.

Les études que je poursuis depuis plusieurs années sur les couches comprises entre l'Hauterivien typique et le Barrémien inférieur (s. s.) m'ont montré que cette conclusion était prématurée.

La coupe du chemin du Pionnier, près Bouvante, m'a fourni des observations que je résume ici : les calcaires du Serre de la Croix, où Garnier avait recueilli de nombreux Céphalopodes à faciès barrémien : *Toxoceras annulare*, *Hamulina* sp. nov., *Desmoceras* divers, associés à *Toxaster complanatus* (= *T. retusus*), appartiennent en réalité à la zone à *Desmoceras Sayni*, établie par M. Paquier : ils en renferment les espèces les plus caractéristiques. Ces calcaires, par places très compacts mais coupés de marnes, supportent des marno calcaires à *Toxaster complanatus*, recouverts eux-mêmes par des calcaires compacts à faciès urgonien ; vers la grotte du Brudour ceux-ci ont fourni à Garnier, avec encore des *Toxaster*, de nombreuses Panopées du groupe de *P. Carteroni*, des Rhynchonelles et deux Céphalopodes, *Nautilus plicatus* et *Holcodiscus menglonensis* ; ce dernier est le fossile le plus caractéristique du Barrémien inférieur dans le Diois et l'extrémité sud du Vercors.

Compris entre la zone à *Desmoc. Sayni* et le Barrémien inférieur,

les marno-calcaires à *Toxaster complanatus* occupent donc exactement la place de la zone à *Hoplites angulicostatus* du Diois : des fragments d'ammonites de ce groupe ont du reste été recueillis par Garnier non loin de Pionnier, dans les « marnes à Spatangues » de Combe-Laval.

La succession reste la même à Choranche, d'après la coupe donnée en 1900 par M. Kilian. Quant aux marno-calcaires à Spatangues des environs de Grenoble, des études minutieuses permettront seules d'établir leur âge exact ; leur étendre sans preuves positives les conclusions de la présente note paraît hasardé quand on songe à l'extrême variabilité du niveau de *Toxaster complanatus*, à la rapidité avec laquelle le faciès néritique à Spatangues, limité au Barrémien inférieur dans le Valentinois, envahit l'Hauterivien supérieur quand on s'avance vers le N. E.

Il est encore à remarquer que les observations ci-dessus montrent, une fois de plus, que dans le Royans le faciès urgonien tend à envahir tout le Barrémien.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1902

Présidence de M. GEVREY

Quatorze membres sont présents.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance précédente ; sa rédaction est adoptée.

MM. Hardouin et Vellein présentent pour être membres de la Société, Mgr Bellet, protonotaire apostolique à Tain, M. Octave Guerre, publiciste, 153, rue Montmartre, à Paris, et M. Béranger, ancien avoué à Grenoble.

MM. Kilian et Lory présentent pour être membre de la Société M. Reboul, ingénieur, chemin du Séminaire, 5, à Grenoble.

Il sera statué sur ces candidatures dans les formes et délais prescrits par le règlement.

M. le Président expose qu'il a reçu, depuis la dernière séance :

1° De M. le Ministre de l'Instruction publique, le programme du 41^e Congrès des Sociétés savantes qui s'ouvrira à Bordeaux le 14 avril 1903 ;

2° De M. le Ministre de l'Instruction publique, le programme du concours organisé par la municipalité de Barcelone en exécution du legs Martorell y Perro. Il fait connaître les conditions auxquelles sont soumises les productions de manuscrits pour ces deux concours : et dépose sur le bureau les programmes, mis à la disposition des membres de la Société ;

3° De la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, le programme

du concours pour l'obtention du prix de Saint-Liesse qui sera décerné dans le 1^{er} trimestre de 1903,

Ces programmes sont mis à la disposition des membres qui désireraient concourir;

4^e De M. Henry Duhamel, de Gières, un exemplaire de la publication qu'il vient de faire du *Voyage d'Inspection de la frontière des Alpes en 1752* par le marquis de Paulmy, secrétaire d'Etat, adjoint au Ministre de la guerre.

La Société de Statistique a inséré, dans son Bulletin qui a été récemment distribué, la partie principale de ce beau volume: M. le Président exprime le regret qu'il n'ait pas été possible de publier, dans le Bulletin, les rapports annexes et les curieuses cartes qui complètent l'ouvrage gracieusement offert par M. Henri Duhamel, et en augmentent l'intérêt.

M. Paquier, secrétaire adjoint de la Société, et l'un de nos collaborateurs les plus actifs, a été nommé récemment maître de Conférences à la Faculté des Sciences de Lille. M. le président lui adresse les félicitations de la Société et, tout en regrettant son éloignement, il est heureux de rappeler que M. Paquier a fait connaître son intention de continuer à faire partie de la Société et il se plaît à espérer qu'il pourra, comme par le passé, collaborer au *Bulletin*.

M. le Président rappelle que la Société de Statistique a décidé de donner une médaille d'argent chaque année, à partir de 1896, à un des élèves qui suivent le cours préparatoire aux sciences physiques, chimiques et naturelles, organisé dans la Faculté des Sciences de Grenoble pour les étudiants qui se destinent à la médecine,

Pour l'année 1902, deux médailles ont été remises aux auteurs des deux meilleures compositions pour l'obtention du certificat d'études physiques, chimiques et naturelles : MM. Seppède et Blanchard. La presse locale n'a pas fait, cette année, mention de l'attribution de ces médailles, données par la Société dans le louable but d'encourager les progrès des études scientifiques à l'Université de Grenoble.

M. Henri FERRAND donne lecture à la Société d'un chapitre du livre qu'il prépare sur l'Oisans : les Grands-Pics.

Dans cette étude sommaire et menée à grands traits, il retrace la découverte successive des grands pics, l'aiguille du midi de la Grave et le Pelvoux tout d'abord, qui frappaient les yeux des voyageurs circulant

sur les deux routes de la montagne. Les travaux de la carte de l'Etat-Major amènent le capitaine Durand au sommet du Pelvoux ; mais les excursions sont encore bien rares, le figuré du terrain mal connu, et c'est seulement après la publication en 1866 de la feuille de Briançon que commencent les explorations. M. Ferrand termine sa communication par le récit détaillé d'une ascension à la Meidje avec traversée des arêtes, l'exploit audacieux mis à la mode en ces dernières années par les plus intrépides grimpeurs.

M. P. LORY indique comment est constitué le bord des massifs cristallins au S. de Grenoble, et quels sont ses rapports avec le massif de Chaillol ; le Tertiaire de celui-ci s'étale sur le faisceau de plis aigus qui forme la bordure méridionale du Pelvoux, en un manteau discordant que ces plis n'affectent point : le Pelvoux et le Haut-Champsaur avaient donc été déjà fortement plissés avant l'Eocène supérieur.

Mais de nouvelles dislocations, plus intenses encore, ont ensuite affecté les couches tertiaires : on reconnaît que le massif de Chaillol est, en bonne partie, un empilement de lames étirées, parfois séparées de leur racine ou égrenées en menus lambeaux. Le refoulement s'opérait du S.-E vers le Pelvoux ; il a été exagéré par la poussée des grandes masses charriées de l'Embrunais, (étudiées par MM. Haug et Kilian), dont le bord effleure le massif de Chaillol.

Le Président,
GEVREY.

Le Secrétaire,
G. VELLEIN.

SÉANCE DU 22 DÉCEMBRE 1902

Présidence de M. Gevrey.

Quinze membres sont présents.

Lecture est donnée par le secrétaire du procès-verbal de la précédente séance ; sa rédaction est adoptée.

Il est ensuite procédé aux votes sur les candidatures de Mgr Bellet

et de MM. Guerre, Reboul et Béranger, qui sont proclamés membres de la Société.

MM. Vellein et Repellin présentent, pour être membre de la Société, M. Rivier, avocat à la Cour d'appel, maire de Noyarey.

Il sera statué sur cette candidature dans les délais et formes fixés par le règlement.

M. Henri Ferrand dépose sur le bureau et offre à la Société le dernier livre qu'il vient de publier sur les Alpes : *L'Oisans*. M. le Président, au nom de la Société, remercie M. H. Ferrand d'avoir bien voulu enrichir la bibliothèque de ce beau livre, édité et publié à Grenoble, doublement intéressant par son texte et par ses splendides illustrations, et qui fait grand honneur à son auteur et aux éditeurs grenoblois.

M. le Président expose qu'il a reçu, depuis la dernière séance, de M. le Ministre de l'Instruction publique, une circulaire relative à la 27^{me} réunion annuelle des Sociétés des Beaux-Arts des départements, fixée au mardi 2 juin 1903. Cette circulaire fait connaître dans quelles conditions et dans quels délais les mémoires, qui doivent être soumis à l'examen du comité, seront transmis à la Direction des Beaux-Arts.

M. le Président signale parmi les envois faits à la Société depuis la dernière séance :

Dans le *Journal des Savants*, fascicules d'octobre et novembre 1902, deux articles de M. R. Dareste sur le code babylonien d'Hammourabi, écrit en caractères cunéiformes, sur un cylindre de pierre de 2^m25 de haut, rapporté de Suse par la mission archéologique envoyée en Perse sous la direction de M. Morgan. Ce code, fait pour Babylone, bien qu'il ait été trouvé à Suse, est aujourd'hui le plus ancien monument législatif connu ; il aurait été publié par le roi Hammourabi environ 2000 ans avant l'ère chrétienne. C'est un code à la fois civil et criminel, contenant d'importantes dispositions sur l'agriculture, les irrigations, le louage des terres et des maisons, le louage d'ouvrage, l'industrie sous toutes ses formes, et fournissant, à ce sujet, des renseignements plus complets que la plupart des anciens textes législatifs connus.

— Dans la *Revue Africaine*, d'intéressantes études sur les fouilles de Cherchell, la Grande Kabylie et le Maroc.

— Dans le *Journal de la Société de Statistique de Paris*, du docteur Lowenthal, une critique instructive de l'insuffisance des documents fournis par la statistique sanitaire des villes de France et d'Algérie.

M. COLLET expose les résultats généraux de ses recherches sur la distribution de la pesanteur le long du parallèle moyen, entre l'Océan et Turin. Ces résultats qui résument des travaux poursuivis pendant une dizaine d'années, avaient été récemment communiqués à l'Académie des sciences; ils seront publiés dans le Bulletin de la Société. Leur conséquence la plus saillante est la manifestation d'une anomalie entre la pesanteur mesurée et la pesanteur théorique, qui devrait demeurer invariable le long d'un même parallèle. Près de l'Océan et des mers, dans les îles, la pesanteur observée est plus forte que la pesanteur théorique; et, lorsqu'on s'éloigne des côtes, l'inverse se produit. La pesanteur mesurée, et réduite au niveau de la mer, présente un déficit qui est d'autant plus grand que le relief du sol est plus considérable. Cette loi remarquable montre que la constitution de la croûte terrestre n'est pas la même sous les massifs montagneux que sous les plaines, et que, au même niveau, la densité moyenne est plus faible sous les masses en relief que sous les plaines et sous les mers.

Le Président,

GEVREY

Le Secrétaire,

G. VELLEIN

SÉANCE DU 19 JANVIER 1903

Présidence de M. GEVREY

Dix-sept membres sont présents.

Il est donné lecture du procès-verbal de la précédente séance; sa rédaction est adoptée.

M. COLLET, trésorier, expose la situation financière de la Société et présente ses comptes pour l'année précédente; à l'unanimité les membres présents déclarent les approuver.

L'ordre du jour appelle le renouvellement des membres qui doivent composer le bureau pendant l'année 1903. Le scrutin a lieu immédiatement et donne les résultats suivants ;

Sont élus :

Président : M. Ferrand, avocat à la Cour d'appel ;

Vice-président : M. Rérolle, conservateur du Muséum ;

Secrétaire : M. Vellein, avocat ;

Secrétaire-adjoint : M. Offner, préparateur à la Faculté des Sciences ;

Trésorier : M. Collet, doyen de la Faculté des Sciences ;

Bibliothécaire-archiviste : M. Hardouin, professeur à l'Ecole du Génie.

Membres du Comité de publication : M. Gevrey, conseiller à la Cour, ancien président ; M. Beudant, professeur à la Faculté de Droit, ancien président et M. Vidal, chef de travaux à la Faculté des Sciences.

M. GEVREY, président sortant, dit qu'il ne veut pas quitter le bureau sans exprimer à ses collègues sa reconnaissance pour l'honneur qu'ils lui ont fait en l'appelant, une seconde fois, à la présidence, et pour la bienveillance qu'ils lui ont témoignée pendant l'accomplissement de sa mission. Il sera certainement leur interprète en adressant les plus vifs remerciements à M. Vellein, secrétaire, à M. Collet, trésorier, et à M. Hardouin, bibliothécaire, pour le dévouement qu'ils ont apporté dans l'accomplissement de la tâche qu'ils ont bien voulu assumer. Il salue son savant successeur et ami M. Henri Ferrand, qui a déjà présidé, avec tant de distinction, en 1893, aux travaux de la Société de Statistique, et qui saura leur imprimer, en 1903, une vive impulsion et une habile direction. Il exprime enfin le vœu que désormais la Société de Statistique donne chaque année un témoignage de son activité, par la publication régulière de son bulletin.

M. RIVIER, avocat à la cour d'appel, maire de Noyarey, présenté à la séance du 22 décembre, est élu membre de la Société.

M. Vellein et M. Ferrand, présentent pour être membres de la société M. Douare, avoué près le tribunal civil de Grenoble, et M. Jourdan, inspecteur du service départemental des épizooties.

Conformément au règlement il sera statué sur ces candidatures dans la prochaine séance.

M. OFFNER a fait ensuite la communication annoncée sur les « Champignons comestibles et vénéneux de la région grenobloise. » Il indique les principales espèces récoltées aux environs de Grenoble. On peut en compter plus d'une trentaine qui sont apportées fréquemment sur les marchés de la ville. Il n'existe qu'un très petit nombre de champignons qui soient réellement vénéneux ; tous les empoisonnements sont provoqués par certaines amanites, parmi lesquelles *amanita pantherina* et *muscaria* sont parfois mises en vente. Aussi importe-t-il d'exercer une surveillance sévère des marchés, mais il est inutile de limiter à une courte liste officielle le nombre des espèces permises, ainsi que cela se passe à Paris et à Lyon. Un système plus libéral peut être adopté, consistant à tolérer la généralité des champignons comestibles ; dans ce cas, il est nécessaire que, comme à Genève par exemple, tous les champignons vendus soient soumis au contrôle d'un inspecteur compétent et que le colportage soit absolument interdit.

Le Président,

GEVREY.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE du 16 FÉVRIER 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Sont présents : MM. Ferrand, Collet, Kilian, Rérolle, Vidal, Gevrey, Beudant, Offner, Boiton, Hardouin, Sebelin, Lory, Vellein.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la précédente séance dont la rédaction est adoptée.

M. HENRI FERRAND, élu président, ouvre la séance en remerciant la Société de sa deuxième élection à la présidence. Il passe en revue les travaux élaborés en l'année 1902, sous la direction de M. GEVREY, à l'activité duquel il rend un hommage mérité, puis il insiste auprès des

membres de la Société pour activer la production de leurs travaux et leur assiduité aux séances.

Il donne lecture de son Essai sur l'Histoire de la Cartographie alpine antérieure au xix^e siècle.

Son travail est un résumé complet et méthodique des œuvres par lesquelles les cartographes anciens se sont efforcés de représenter le figuré de nos régions alpines. Il commence à la table de Peutinger représentation de l'Orbis Pictus, d'Agrippa, aux cartes de Ptolémée qui, retracées au Moyen-Age d'après les données de ces tables et de sa géographie, ont été la naissance de la cartographie.

Après les auteurs qui se sont inspirés de la tradition ptolémaïque, M. Ferrand passe en revue ceux qui ont exécuté et développé la cartographie de renseignements, et notamment l'œuvre fameuse de Munster, d'Ortelius et de Mercator. Avec le commencement du xvii^e siècle, il nous fait assister à un magnifique essor des travaux cartographiques : En France, Bourgereau, Jean de Beins, Tassin, Sanson d'Abbeville, Jaillot, Nicolas de Fer, le père Placide. etc., etc.; en Flandre, les Hondius, les Blaeu, les Jansson, suivis plus tard par Cornélius Danckerts, Van der Aa, Covens et Mortier, etc.; en Italie, Gastaldi, et surtout Borgonio, produisent tour à tour des travaux qui amènent la cartographie de renseignements à sa plus haute perfection. L'essai de M. Ferrand s'arrête à la naissance de la cartographie d'expérience directe, qu'inaugurent les travaux de Cassini, et il termine par un rapide tableau des cartes officielles maintenant en usage en France, en Italie et en Suisse.

Il est ensuite procédé au scrutin pour l'élection de MM. Douare, avoué, et Jourdan, inspecteur du service des épizooties, qui sont proclamés membres de la Société.

Le Président,

H. FERRAND

Le Secrétaire,

G. VELLEIN

SÉANCE DU 9 MARS 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Quinze membres sont présents.

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance ; aucune observation n'étant présentée, sa rédaction est adoptée. M. Vellein, secrétaire, se fait excuser.

MM. KILIAN et LORY présentent, pour être membre de la Société, M. Jacob, agrégé des Sciences Naturelles, préparateur à la Faculté des Sciences.

Conformément au règlement, le vote sur cette candidature est renvoyé à la prochaine séance.

M. BEUDANT fait ensuite une communication sur l'*Organisation des circonscriptions électorales en Angleterre*.

Son étude fait apparaître d'une manière saisissante les défauts du régime constitutionnel anglais, si souvent proposé comme modèle aux peuples civilisés modernes. Sans doute les mœurs politiques anglaises sont dignes d'admiration. Mais les institutions politiques d'Outre-Manche ont été réglementées d'une manière étrange, et singulièrement imparfaite à bien des égards, notamment en ce qui concerne l'organisation des circonscriptions que représentent les membres de la Chambre des Communes.

Ces circonscriptions sont de trois espèces : les comtés, les bourgs électoraux, les Universités. Et s'il en est ainsi, les considérations théoriques n'y sont pour rien, les circonstances seules en ont décidé.

Les comtés ont toujours été représentés à la Chambre des communes depuis qu'elle existe ; même ils étaient originalement les seules circonscriptions électorales qui existassent. Les règles relatives à leur organisation ont été établies d'abord par la coutume, complétées par les actes d'union de 1707 et de 1800, puis modifiées à plusieurs reprises au cours du dix-neuvième siècle et pour la dernière fois en 1885.

Quant aux bourgs électoraux, ils ont existé dès une époque très

ancienne. Les premiers ont été créés par la royauté, et il en existait plus de deux cents à la fin du dix-septième siècle.

Le nombre en a été augmenté par les deux actes d'union déjà cités ; et depuis le début du dix-neuvième siècle, il est de principe que le législateur seul peut instituer de nouveaux bourgs. L'organisation des bourgs étant pleine d'anomalies, le législateur est intervenu en 1832, en 1867-68 et en 1885, pour atténuer les imperfections du régime.

Enfin la représentation des Universités, organisée peu à peu de 1603 à 1867-68, est l'un des traits intéressants du régime électoral anglais.

En résumé, l'organisation des circonscriptions électorales en Angleterre est fertile en bizarreries. Mais les Anglais n'en sont que médiocrement choqués. Et si l'idée d'une refonte générale de cette organisation a été mise jadis en avant, il ne semble pas que cette idée ait actuellement la moindre chance de succès : d'une part, parce que les libéraux paraissent écartés pour longtemps du pouvoir, d'autre part, parce que toutes les préoccupations du peuple anglais sont tournées du côté de la politique coloniale et vers l'établissement de la fédération impériale.

En l'absence de M. Vellein, qui fait remettre à une séance ultérieure son étude sur *l'Invasion du Marquisat de Saluces et la Paix de Bourgoin*, M. Henri FERRAND donne lecture à la Société d'un récit inédit de la Journée des Tuiles, trouvé dans ses papiers de famille. Cette narration, écrite le dimanche surlendemain de la fameuse journée, par un témoin oculaire, porte le cachet d'une sincérité naïve. Elle montre, contrairement à certains récits postérieurement arrangés, que le mouvement populaire a bien mis en péril la vie de M. de Clermont-Tonnerre, et que le pillage de son hôtel a été complet.

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire-adjoint,

OFFNER.

SÉANCE DU 1^{er} AVRIL 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Treize membres sont présents.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 9 mars; sa rédaction est adoptée.

M. COLLET, dans une conférence accompagnée de projections photographiques, fait l'historique des transformations du Théâtre antique, depuis sa création à Athènes jusqu'aux derniers temps romains. Au cours de l'exposition, la question de savoir où jouaient les acteurs est spécialement étudiée. Cette question dont la discussion a soulevé, il y a quelques années, les plus ardentes polémiques, semble devoir être résolue, au moins jusqu'au m^e siècle avant J.-C., suivant l'opinion de Dörpfeld, confirmée par les résultats des fouilles récentes de Priène. Depuis l'origine, jusqu'à l'époque indiquée, les acteurs jouaient dans l'orchestre, au milieu du chœur.

Avec le concours habile et dévoué de M. Duchemin, des vues nombreuses relatives aux théâtres d'Athènes, d'Epidaure, de Taormine, de Syracuse, de Pompéï, d'Arles et d'Orange sont venues illustrer les théories exposées et les justifier.

M. JACOB, agrégé des sciences naturelles, préparateur à la Faculté des Sciences, présenté à la précédente séance, est proclamé membre de la Société.

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE DU 4 MAI 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Sont présents: MM. Ferrand, Flandrin, Gevrey, Rérolle, Collet, Offner, Jacob, Vidal, Sébelin, Kilian, Rey, Hardouin, Vellein.

Lecture est donnée du procès-verbal de la précédente séance ; sa rédaction est adoptée.

M. VIDAL communique le résultat de ses recherches sur l'*Anatomie des Valérianacées*. Elles ont porté plus spécialement sur les espèces de notre région dauphinoise, notamment sur les Valérianes alpines cultivées dans les jardins de Chamrousse et du Lautaret. Tous les organes sont passés en revue. Les principales particularités à signaler sont : la localisation des principes actifs dans la racine, la structure des rhizômes et l'explication de leurs anomalies, l'adaptation des feuilles au climat et au milieu, le développement de la fleur, la structure de l'anthere et du pollen, l'histologie du péricarpe et les applications qu'elle peut fournir à la Systématique. L'auteur insiste sur quelques points intéressants, comme l'existence de rudiments d'ovules dans les loges stériles considérées jusqu'à présent comme absolument vides, et la présence d'une assise à cristaux dans le moyen du fruit, assise analogue au cristarque découvert récemment par M. Van Tieghem dans la famille exotique des Ochnacées.

M. VELLEIN entretient la Société de l'*Invasion du Marquisat de Saluces par les Savoyards en 1588 et la Paix de Bourgoin*.

La maison de Savoie, resserrée dans les vallées occidentales des Alpes, dirigea de bonne heure son expansion du côté de l'Italie.

Avec une intuition parfaite de leurs intérêts, ses princes surent profiter de la faiblesse et des fautes de leurs voisins pour agrandir leurs Etats. En cette année 1588, dont les fastes enregistrent le triomphe de la Ligue et l'avilissement du pouvoir royal en France, le duc Charles-Emmanuel ne négligea point l'occasion que lui offraient nos discordes civiles ; sans acte d'hostilité qui pût motiver son agression, il envahit le marquisat de Saluces qui faisait alors partie du Dauphiné, et en effectua la conquête avec d'autant plus de facilité que les places fortes étaient dégarnies de troupes. L'état d'anarchie dans lequel se débattait la France ne permit pas à ses souverains de tirer immédiatement vengeance de cette agression et de reprendre Saluces. En 1595 seulement on songea à régler cette question. Une conférence dans ce but fut tenue à Bourgoin ; les plénipotentiaires des deux Etats signèrent même, le 23 octobre, un traité, connu sous le nom de *Paix de Bourgoin* ; mais les clauses en parurent tellement défavorables à la France que Henri IV refusa sa ratification. Il espérait

que le duc se déciderait à restituer Saluces ou à offrir des compensations suffisantes. Cinq ans s'écoulèrent encore en pourparlers et réclamations infructueuses. Henri IV, convaincu que son adversaire ne cherchait qu'à gagner du temps et lassé de ses intrigues, se décida à trancher le différend par les armes. Dans l'automne de 1600, il fit marcher deux armées contre les Etats de Savoie. Le traité qui suivit cette expédition, signé à Lyon le 17 janvier 1601, consentit, il est vrai, l'abandon de Saluces, mais en compensation, nous valut la Bresse, le Bugey, le Valromey et le bailliage de Gex.

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE DU 25 MAI 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Quinze membres sont présents.

Lecture est donnée par le secrétaire du procès-verbal de la séance du 4 mai ; sa rédaction est adoptée.

M. P. LORY entretient la Société du *relief de la Chatne de Belle-donne* et de sa formation. Il insiste sur les caractères des zones qui se succèdent depuis le Grésivaudan jusqu'aux crêtes et sur les causes (tectonique, érosion fluviale et torrentielle, actions glaciaires) qui ont eu la plus grande part à la genèse des vallées. L'emplacement de celle de l'Isère, entre les coupures transversales de Chambéry et de Grenoble, lui paraît avoir été déterminé par la tectonique et n'être point simplement le résultat d'une migration latérale ; son surcreusement, moindre d'ailleurs qu'il ne semblerait à première vue, doit être antérieur à la dernière grande glaciation.

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE DU 15 JUIN 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Quatorze membres sont présents.

En l'absence de M. Vellein, qui s'est fait excuser, M. Offner, secrétaire adjoint, donne lecture du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté.

M. Ferrand, président, en ouvrant la séance, fait part à la Société du décès de l'un de ses membres les plus distingués, M. Emmanuel Pilot de Thorey, qui a rempli les fonctions de secrétaire pendant vingt ans et a été honoré de la présidence en 1901.

Une notice sur sa vie et ses ouvrages était à l'ordre du jour, mais par suite de l'absence de M. Vellein, cette communication est renvoyée à la prochaine séance.

MM. Ferrand et Vellein ont présenté pour être membre de la Société M. Ernest Chabrand, ingénieur des mines à Grenoble.

Conformément au règlement, le scrutin sur cette candidature est renvoyé à la prochaine séance.

M. KILIAN fait la communication suivante :

M. Forel vient de faire paraître au début de son 23^e Rapport sur les Variations périodiques des Glaciers des Alpes, publié en collaboration avec MM. M. Lugeon et E. Muret (Annuaire du S. A. C., t. xxxviii), un remarquable article dans lequel il s'attache à combattre l'idée, émise par M. Kilian, d'une disparition ultime, dans un avenir, du reste indéterminé, des glaciers des Alpes et en particulier des glaciers du Dauphiné.

Se plaçant au point de vue géologique, M. Kilian ne voit pas de raison pour admettre la durée éternelle des glaciers alpins, alors que plusieurs massifs montagneux (Vosges, Karpathes, etc.) ont vu disparaître, il y a longtemps déjà, leur couronne glacée. Il est loin de nier la probabilité et la récurrence de crues importantes, mais de moins en moins considérables, pouvant survenir avant la destruction finale, surtout pour les glaciers des Alpes centrales, et il s'est borné à

affirmer que les glaciers du Dauphiné sont plus près de leur disparition que ceux des autres parties de la chaîne.

On est quelque peu surpris de voir dans un problème où il s'agit d'échéances aussi lointaines, M. Forel se préoccuper de l'influence que pourrait avoir sur l'« Industrie des étrangers » en Suisse, la réduction et la disparition des appareils glaciaires.

Quoi qu'il en soit, nous lui devons un exposé magistral dans lequel il essaye de répondre d'une façon négative à la question : Les Glaciers des Alpes vont-ils disparaître ? (1), exposé que seul pouvait écrire le savant auquel la science est redevable de tant et de si importantes contributions à la connaissance des glaciers. A côté de considérations diverses tendant à établir que, s'il y a actuellement des variations de longueur dans les glaciers, ce sont des variations périodiques *autour* d'un état de longueur moyenne, généralement *invariable*, considérations qui sont surtout l'expression d'une impression personnelle, M. Forel, produit à l'appui de sa thèse un argument indirect auquel il attache, avec raison, beaucoup d'importance.

Cet unique argument positif invoqué par l'éminent glaciologiste de Lausanne est l'invariabilité du climat qui aurait été constatée depuis l'époque des palafites dans les régions préalpines, d'où M. Forel conclut à une invariabilité analogue du climat des hautes régions. Il est possible, en effet, que dans les Alpes suisses et dans les Alpes centrales qui ont conservé leurs forêts, le régime des précipitations atmosphériques n'ait subi aucun changement notable depuis l'époque néolithique. Mais il semble n'en être pas de même dans les Alpes dauphinoises et dans les montagnes du haut bassin de la Durance. M. David Martin a depuis longtemps déjà attiré l'attention sur la « *marche rétrograde de la végétation forestière* » dans les Alpes dauphinoises ; M. Kilian a rappelé à plusieurs reprises, en insistant sur sa réalité et en en citant de nouveaux exemples, ce curieux phénomène que beaucoup de botanistes persistent à attribuer à l'intervention de l'homme ou des troupeaux, malgré les exemples précis cités à l'encontre de leur thèse.

Il est, en effet, d'observation constante dans le Briançonnais, par

(1) Il aurait peut-être mieux valu dire : Les glaciers des Alpes disparaîtront-ils un jour ? personne n'ayant jamais considéré comme *imminente* la déchéance de l'ensemble des glaciers alpins.

exemple, de voir, dans des régions escarpées, *inaccessibles à l'homme et aux troupeaux*, la limite supérieure des forêts marquée par une zone d'*arbres morts* que ne vient remplacer aucune nouvelle poussée forestière ; en beaucoup de points, on assiste pour ainsi dire à cette disparition de la végétation arborescente dans les hautes régions ; en d'autres, des souches nombreuses enfouies sous les éboulis constituent seules les témoins de forêts aujourd'hui disparues. Il est possible que ce processus ait son point de départ dans le déboisement intense que l'homme a fait subir, à une époque historique déjà reculée, à notre région alpine et qui a eu pour conséquence d'en modifier singulièrement le climat, mais il semble hors de doute qu'actuellement cette marche rétrograde de la végétation forestière alpine dans les Alpes Dauphinoises se soit transformée en un phénomène naturel continu, qui se poursuit avec une inexorable régularité en dehors de l'intervention humaine.

Ainsi se produit et s'accroît lentement une modification du climat alpestre sans que ses effets soient encore devenus sensibles dans les régions préalpines, mais cette évolution précipite d'une façon toute particulière la déchéance des glaciers dauphinois par la diminution d'humidité qu'elle occasionne.

S'il est difficile de rien dire d'absolu sur l'époque précise où se produira la disparition définitive des glaciers alpins, il est néanmoins très légitime de constater la réduction très rapide de certains glaciers du Dauphiné, et M. Kilian croit pouvoir maintenir, sans craindre aucune objection péremptoire, l'affirmation que « cette déchéance se manifestera en premier lieu pour les appareils glaciaires les moins importants et les moins alimentés de la chaîne », en particulier pour ceux du Dauphiné et de la Haute-Ubaye dont quelques-uns ont déjà atteint, d'après lui, la dernière phase de leur existence. — La phase de retrait actuelle — qui n'est pour la plupart des grands glaciers qu'un épisode « interglaciaire » — peut, en effet, de l'avis de M. Kilian, amener, si elle se prolonge, la suppression totale d'un grand nombre de petits glaciers dauphinois, mais il serait téméraire d'affirmer qu'ils ne se reconstitueraient pas, s'il survenait, dans l'avenir, une glaciation importante, éventualité dont M. Forel n'a pas envisagé. du reste, les conséquences désastreuses pour un grand nombre de localités habitées des Alpes helvétiques.

M. Henri FERRAND fait l'historique de la carte des Etats de

Savoie de Borgonio. Tour à tour peintre, ingénieur, calligraphe, généalogiste, héraut, Borgonio publia en 1680 une carte des Etats de Savoie qu'il dédia à la régente Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours. Cette carte au $\frac{1}{144.000}$ comprenait la Savoie et le Piémont, avec le comté de Nice, en 15 feuilles.

Des réductions en parurent en 1682 dans le *Theatrum Sabaudiaë* édité par la maison Blaeu à Amsterdam, puis une nouvelle édition en fut donnée en 1683.

Au 18^e siècle, comme les cuivres étaient usés, que des erreurs avaient été reconnues dans le tracé et qu'on voulait y ajouter le Milanais, les cuivres de la carte furent poncés, onze de ces feuilles furent employées avec 14 feuilles nouvelles à graver la carte de Stagnoni au $\frac{1}{144.000}$ et en 25 feuilles, qui fut, par suite de la modestie de son auteur, considérée comme une simple mise à jour de l'œuvre de Borgonio et conserva son nom. Mais un examen attentif sur certaines feuilles, et notamment sur celles de Chamouni et de la Haute-Maurienne, permet de distinguer l'ancien tracé et les anciens noms sous le nouveau, et de se rendre compte de la différence qui les sépare. La carte de Stagnoni de 1772 est donc bien une œuvre originale, et il serait bon de lui rendre justice. La carte de Borgonio n'existe plus, et les rares exemplaires qui ont pu être conservés sont presque introuvables aujourd'hui.

M. Ferrand exhibe à la Société un exemplaire de la carte originale de 1680 et un exemplaire de la carte de 1772.

Le Président,

H. FERRAND

Le Secrétaire-adjoint,

OFFNER.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Seize membres sont présents.

Lecture est donnée par le Secrétaire du procès-verbal de la précédente séance ; sa rédaction est adoptée.

Il est ensuite procédé au vote sur la candidature de M. Ernest Chabrand, ingénieur des Mines, à Grenoble. M. Chabrand est proclamé membre de la Société.

M. VELLEIN communique à la Société une notice biographique et bibliographique consacrée à Emmanuel Pilot de Thorey.

Notre regretté collègue appartenait à une famille qui conservait, comme un dépôt précieux, de nobles traditions d'honneur et de patriotisme, et entretenait avec zèle l'amour de l'étude et le culte de l'histoire. Son père, J.-J.-A. Pilot, est ce savant modeste dont les patientes investigations et les nombreuses publications ont éclairé tant de points obscurs de nos annales. L'intelligence réfléchie du jeune Emmanuel, tenue en éveil par les occupations paternelles, se sentit de bonne heure attirée vers les recherches historiques. Après de solides études au Lycée de Grenoble, il suivit les cours de la Faculté de Droit et conquit, en 1869, le diplôme de licencié. Il se préparait à l'Ecole des Chartes lorsque les tristes événements de l'année terrible le détournèrent de ses études pour faire de lui un officier de Mobiles. Sa conduite à l'armée de la Loire, comme lieutenant d'abord, puis en qualité de capitaine, fut celle d'un brave. A Beaugency, à Vendôme, durant la retraite du Mans, dans des combats presque journaliers, il se fit remarquer par la plus rare énergie. Des qualités militaires précieuses et sa bravoure lui gagnèrent l'estime de ses chefs et il ne dépendit pas de son colonel qu'il ne fût décoré ; à deux reprises, il le proposa pour la Légion d'honneur. De retour au foyer, E. Pilot de Thorey ne songea qu'à ses chères études ; aussi est-ce avec la plus vive satisfaction qu'il accueillit, en 1877, sa nomination au poste d'archiviste-adjoint à la Préfecture de l'Isère. Les fonctions auxquelles il était appelé, en harmonie avec ses goûts, devaient, en effet, faire passer sous ses yeux les plus précieux documents de notre histoire locale et faciliter

les travaux qu'il méditait. A cette époque, il était déjà membre de la Société de Statistique ; la même année, ses collègues lui confiaient les fonctions de Secrétaire-adjoint et, trois ans plus tard, celles de Secrétaire qu'il a remplies avec tant de dévouement pendant vingt ans. Durant cette longue période, il fut un des collaborateurs assidus du *Bulletin* qui renferme ses plus importantes productions. Si le cadre de ce résumé ne permet pas de donner la nomenclature entière de son œuvre, nous ne saurions, du moins, passer sous silence les publications suivantes : *Cartulaire de l'Abbaye de Chalais* ; *Documents sur le Musée de Grenoble* ; *De l'Orfèvrerie et des Orfèvres en Dauphiné* ; *Les Prieurés de l'ancien diocèse de Grenoble* ; *Notes pour servir à l'histoire de Grenoble* ; *Catalogue des actes du Dauphin Louis II*, dont le 3^e volume est actuellement sous presse, ouvrage capital du défunt, honoré de souscriptions ministérielles et du prix *Pallias* et qui lui valut, lors de l'apparition des premiers volumes, les plus flatteuses félicitations.

Indépendamment de ses travaux imprimés, E. Pilot de Thorey a laissé d'importants manuscrits qui comprennent notamment un *Dictionnaire topographique du département de l'Isère* ; recueil précieux dont la publication est ardemment désirée par tous ceux qui s'occupent de notre histoire locale. Les abondants matériaux qu'il avait, en outre, patiemment colligés dans les archives lui permettaient de nombreux projets ; ses amis se plaisaient à espérer qu'il enrichirait encore pendant de longues années notre bibliographie historique. lorsque la mort est venue le frapper à l'âge de 55 ans. Elle l'a surpris à sa table de travail, imprévue, foudroyante, comme elle atteint le soldat sur le champ de bataille.

La loyauté de son caractère, quoique empreint d'une certaine rudesse, la dignité d'une vie consacrée à l'étude, les services rendus, lui avaient concilié, en même temps que l'estime générale, de solides amitiés. Son nom ne saurait tomber dans l'oubli ; patriote ardent, historien consciencieux, Pilot de Thorey occupera un rang distingué parmi les hommes qui ont honoré le Dauphiné.

M. FERRAND, en l'absence de M. DE MANTEYER, donne lecture de son travail sur *Les Origines de la Maison de Savoie en Bourgogne, 910-1016, et la Paix en Viennois, 1025.*

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

DÉLIBÉRATION

Dans l'étude biographique et bibliographique qu'il a consacrée à Emmanuel Pilot de Thorey, M. Vellein a appelé l'attention de la Société sur le *Dictionnaire topographique du département de l'Isère* dont le manuscrit a été récemment acquis par la Ville de Grenoble. Cet ouvrage, fruit de seize années de minutieuses et patientes recherches, édifié avec toute la sûreté et la précision qui caractérisent les nombreux écrits du défunt, a été l'objet d'un rapport flatteur du Comité des travaux historiques. On pourra en apprécier l'importance par le chiffre des articles analysés, au nombre de quarante-cinq mille. Il fournirait aux géographes, aux historiens, aux topographes, aux administrations, des renseignements précieux qu'on chercherait vainement ailleurs. Sa publication rendrait ainsi des services inappréciables, et si l'on considère que les départements voisins sont depuis longtemps dotés de répertoires semblables, on ne peut que désirer qu'il ne dorme pas sur les rayons de la bibliothèque publique de notre Ville.

La Société, prenant en considération l'importance et l'utilité du *Dictionnaire topographique* rédigé par M. Pilot et complètement achevé, à l'unanimité des membres présents, émet le vœu que cet ouvrage soit au plus tôt publié par les soins de la Ville de Grenoble.

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE DU 19 OCTOBRE 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Onze membres assistent à la séance.

Lecture est faite du procès-verbal de la précédente séance ; sa rédaction est adoptée.

M. V. Paquier communique à la Société les découvertes qu'il a

faites de *Stations lacustres à Charavines sur les bords du lac de Paladru.*

En 1871, M. Ern. Chantre a consacré dans le *Bulletin* même de notre Société¹ une intéressante étude à la Station des Grands Roseaux près de Paladru (Isère). Avant lui, il est vrai, en 1866, Gustave Vallier² avait déjà signalé les palafittes en question et reconnu leur groupement en six stations toutes situées dans la portion septentrionale ou centrale du lac. Seules les eaux de Charavines n'avaient rien fourni jusqu'à ce jour.

Des diverses stations de Paladru, la plus importante est assurément celle des Grands-Roseaux, dans laquelle des dragages, puis des fouilles pratiquées à la faveur d'un abaissement de niveau du lac fournirent une abondante récolte d'instruments divers, couteaux, haches, poinçons en fer, et surtout des fers de chevaux et des éperons.

Par analogie avec des objets de même nature associés à une monnaie dans les buttes de la tour de St-Austaille (Creuse), MM. de Mortillet et Chantre ont rapporté la station des Grands-Roseaux à l'époque carlovingienne.

A son tour, M. V. Paquier a pu reconnaître à Coletière près de Charavines, dans la portion méridionale du lac, des vestiges de constructions lacustres analogues, qui semblent correspondre à trois stations différentes,

La première qui paraît la plus étendue se trouve sur la plage même de Charavines, à 150 m. environ du bord sud. On y observe, sous plus d'un mètre d'eau et émergeant à peine de la vase, les têtes de nombreux palafittes de taille moyenne.

Immédiatement en amont de l'entrée du canal de décharge aboutissant aux vannes, et à l'E., on remarque, à une profondeur d'environ un mètre et demi et dépassant notablement le fond, quelques palafittes de taille considérable dont quelques-uns ont été équarris.

La présence de pieux semblables, dans les champs de roseaux du voisinage, semble indiquer que cette seconde station est actuellement masquée par la végétation aquatique.

¹ Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Paladru. Bull. Soc. Stat. Isère, 1871 (avec Atlas in-f°.).

² La légende de la ville d'Ars en Dauphiné sur les bords du lac de Paladru. Lyon, Vingtrinier, 1866.

Enfin, sur la même rive, à côté du clayonnage établi par les pêcheurs à la limite des eaux blanches, en face du chalet Borel, on peut reconnaître, dépassant à peine le fond, deux alignements perpendiculaires de têtes de palafittes qui, de même que ceux de la plage, offrent la particularité d'être fréquemment disposés par couples, fait déjà signalé et expliqué par M. Chantre.

A en juger par les dimensions des palafittes, l'équarrissage de quelques-uns d'entre eux et leur éloignement du bord, les stations de Charavines paraissent contemporaines de celle des Grands-Roseaux et si, comme il est assez plausible, des habitations lacustres ont été établies sur le lac de Paladru à l'âge de la pierre ou du bronze, comme sur celui du Bourget, les vestiges de ces dernières devront être de préférence recherchés dans les points encore marécageux ou même partiellement desséchés, au pré d'Ars par exemple.

En l'absence de M. le chanoine JULES CHEVALIER, M. Ferrand donne lecture des *Souvenirs du Consulat et de l'Empire* dans le département de la Drôme.

Le Président,
H. FERRAND.

Le Secrétaire,
G. VELLEIN

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1903

Présidence de M. H. FERRAND

Douze membres sont présents.

Le Secrétaire-adjoint donne lecture du procès-verbal de la séance du 19 octobre. Sa rédaction est adoptée.

M. H. FERRAND présente une étude sur les cartes alpines des Atlas de Mercator.

Les éditions de ces Atlas s'étant succédé pendant plus d'un siècle avec des modifications continuellenes, et les cartes qui y figurent ne portant jamais de date de gravure ni de publication, il faut compulsier chacune de ces éditions pour se rendre compte de la date de l'appari-

tion des cartes, et suivre ainsi le progrès des connaissances topographiques.

Gérard Mercator a gravé lui-même et publié, en 1585, une carte générale de France, une carte plus détaillée du Sud de la France dite encore *Aquitania australis*, et une carte de la Suisse. En 1589, il a publié une carte du Piémont (*Pedemontana regio*) et une carte de la Lombardie alpestre, ainsi qu'une carte du Frioul.

Son successeur Jodocus Hondius a fait paraître, en 1606, une nouvelle carte de France, une carte de Provence dressée par Jean Bompar et une carte du bassin du lac de Genève par Jacob Goulart.

L'édition de 1630, dite la dixième, publiée par Henri Hondius, mit au jour une carte spéciale de la Savoie, *Sabaudia ducatus*, sans nom d'auteur, mais que son dessin et sa facture attribuent à Jean de Beins. L'édition de 1632 fut la première à contenir la carte spéciale du Dauphiné, dressée par Jean de Beins, et déjà publiée par Le Clerc : elle ajouta aussi aux cartes de la région alpine, une feuille *Mediolanum ducatus*.

L'édition de 1633, par Henri Hondius et Jean Jansson, son beau-frère, donne une nouvelle carte de France, une carte *Montis ferrati ducatus* et une carte des Grisons, dite *Alpinæ seu fœderatæ Rhætiæ*.

En 1640-41, l'Atlas qui ne porte plus que le nom de Jansson comme éditeur, renferme une nouvelle carte de l'Etat de Milan et une nouvelle carte du Piémont (*Principatus Pedemontis*), ainsi que deux feuilles de la Rivière de Gênes.

L'édition de 1661 remplace le Dauphiné de Jean de Beins par une autre carte moins bonne à certains points de vue, due à Tassin, et il fournit aussi une nouvelle carte de Piémont sous la légende *Piemonte e Montferrato*.

L'auteur fait la critique de ces cartes, leur comparaison, et fait ressortir de cette étude la genèse des progrès topographiques obtenus durant cette période sur la connaissance de plus en plus détaillée de la région alpine.

En l'absence de M. le chanoine Jules CHEVALIER, M. le Président donne lecture de divers fragments de la seconde partie de son mémoire sur le Consulat et l'Empire.

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire-adjoint,

OFFNER.

SÉANCE DU 30 NOVEMBRE 1903

Présidence de M. H. FERRAND

—

Sont présents : MM. Ferrand, Collet, Hardouin, Allix, Kilian, Offner, Jacob, Rérolle, Chabrand, Vidal, Vellein.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance. Sa rédaction mise aux voix est adoptée.

M. P. LORY fait à la Société une communication sur son voyage géologique en Autriche. Le Congrès géologique triennal se tenait à Vienne en août 1903 et de nombreuses excursions étaient proposées, tant avant qu'après la session, au choix des adhérents. M. Lory a pris part à celles de la Gallicie occidentale, des terrains glaciaires des Alpes autrichiennes et de la Dalmatie; il présente de nombreuses photographies faites par lui dans ces admirables champs d'études.

Grâce à l'excellente direction des chefs d'excursions, l'intérêt géologique fut très soutenu; il devint même passionnant dans la montagne gallicienne (Klippes et Tatry), où M. Uhlig montrait les données d'un problème structural qui reçoit de M. Lugeon et de lui deux solutions divergentes, — et sur le bord septentrional des Alpes, où M. Penck évoquait prestigieusement l'histoire si complexe des glaciations quaternaires.

Les observations ethnographiques, si variées dans cette mosaïque de peuples qu'est l'empire autrichien, donnaient au voyage un attrait de plus; la lutte pour la prééminence, ou tout au moins pour la place au soleil, est pour ces races un puissant excitateur d'énergie.

De belles réceptions furent offertes au Congrès, à Vienne, aux groupes d'excursionnistes, en diverses provinces : administrations, sociétés, particuliers même (surtout en pays polonais), rivalisèrent de courtoise hospitalité.

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1903

Présidence de M. H. FERRAND.

Seize membres assistent à la séance.

Avant de passer aux communications inscrites à l'ordre du jour, M. le Président fait connaître à la Société que notre sympathique collègue, M. Collet, doyen de la Faculté des Sciences, vient d'être l'objet d'une nouvelle et flatteuse distinction.

L'Académie des Sciences lui a décerné un de ses prix les plus importants, le prix Wilde, de 4.000 fr., pour ses beaux travaux sur la pesanteur. M. le Président en adresse à M. Collet toutes ses félicitations, et se fait l'interprète de la Société en lui exprimant combien celle-ci est heureuse de voir si dignement reconnaître les mérites de l'un de ses membres les plus distingués.

Le Secrétaire donne ensuite lecture du procès-verbal de la séance du 21 décembre 1903 ; les membres présents en adoptent la rédaction.

M. COLLET entretient la Société de la planète Eros et de l'intérêt considérable qu'elle présente au point de vue astronomique.

C'est une très petite planète qui n'appartient pas cependant à la nombreuse famille des astéroïdes connus jusqu'à ce jour et qui circulent, au nombre de plus de 500, entre les orbites de Mars et de Jupiter. Eros a, au contraire, une orbite en partie comprise dans celle de Mars, et elle vient passer, à certains moments, à une distance relativement assez faible de la Terre, bien que 55 fois plus grande encore que la distance de la Terre à la Lune.

De là son importance extrême. Grâce à elle, on compte obtenir une solution, plus exacte que toutes celles obtenues jusqu'à ce jour, du problème fondamental de toute l'astronomie : la distance de la Terre au Soleil. Toutes les données mathématiques de l'astronomie dépendent directement de cette distance ; une connaissance plus exacte de sa valeur retentit donc sur l'astronomie tout entière.

Aussi, aucun sacrifice n'a paru trop grand, aucun effort n'a paru

trop considérable aux astronomes, jusqu'à ce jour, pour résoudre ce problème. C'est, notamment, dans ce but qu'ont été organisées, à différentes époques, en 1761, 1769, 1874, 1882, les grandes expéditions chargées d'aller observer, en des points choisis à la surface du globe, le passage de Vénus sur le Soleil.

Avec la planète Eros, le problème change d'aspect.

Tout, dans le système du Monde Solaire, est connu en valeur relative, c'est-à-dire qu'on connaît les rapports de toutes les longueurs, de toutes les distances entre elles. Si donc on peut déterminer, à un moment, la valeur réelle, absolue, d'une seule de ces dimensions, toutes les autres pourront s'en déduire, notamment la distance de la Terre au Soleil, à un moment donné, et ensuite sa distance moyenne. Tout cela n'est réalisable, cependant, que pour les planètes anciennement découvertes et dont les mouvements autour du Soleil sont parfaitement connus. — Or, toutes ces planètes passent trop loin de la Terre pour que, à l'aide de mesures effectuées à sa surface, on puisse, comme Lacaille et Lalande l'ont fait, en 1752 et 1756, pour la Lune, déterminer leurs distances à la Terre. Eros se présente, au contraire, pour cela, dans des conditions exceptionnellement favorables.

Mais, pour Eros, il fallait donc d'abord déterminer exactement les lois de son mouvement, la forme de son orbite, la position de son plan, de façon à pouvoir assigner, à une époque quelconque, la position de la planète sur son orbite. En un mot, il fallait faire la théorie de la planète.

Sous la haute direction de M. Loëwy, directeur de l'Observatoire de Paris, et suivant un plan d'ensemble minutieusement établi par lui, les principaux Observatoires du Monde civilisé, au nombre de 58, associèrent leurs efforts pour établir la théorie de la planète. Pendant six mois environ, 150 astronomes, pénétrés d'une même pensée, ont dirigé leurs lunettes vers le même objet céleste, souvent du coucher du soleil à l'aube, avec une discipline impeccable, donnant un exemple vraiment unique de solidarité scientifique internationale.

La base d'opérations constituée par tous ces observatoires est immense. Elle s'étend de l'Observatoire Lick, en Californie, à Tachkent, dans le Turkestan, soit une amplitude de plus de 190 degrés en longitude, et, vers le Sud, jusqu'à Cordoba, dans la République Argentine.

Actuellement on combine la masse considérable des documents

recueillis. Si l'on considère que cinq observations suffiraient théoriquement, si elles n'étaient entachées d'aucune erreur, pour déterminer les éléments de la planète Eros, on peut considérer que, de l'ensemble de toutes les observations, on déduira, en quelque sorte, plusieurs milliers de fois les résultats cherchés ; et l'on conçoit alors sur quel degré de précision on est en droit de compter pour la solution finale.

On estime à dix-huit mois ou deux ans le temps nécessaire pour effectuer tous les calculs, d'où sortira enfin une valeur de la distance de la Terre au Soleil, notablement plus exacte que celles qu'on a obtenues jusqu'à ce jour.

M. BEUDANT fait une communication sur « *Le titre officiel du roi d'Angleterre Edouard VII* ». Ce titre est le suivant : « Edouard VII, « par la grâce de Dieu, roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne « et de l'Irlande et des Dominions britanniques d'au-delà des mers, « défenseur de la foi, empereur de l'Inde. »

M. Beudant rappelle d'abord que les souverains du Royaume-Uni ont porté jusqu'en 1801 le titre de « roi de France ». Il indique que l'appellation d'Edouard VII, adoptée par le nouveau roi, a soulevé certaines objections de la part des Ecossais. Il mentionne les circonstances et les conditions dans lesquelles le législateur, en 1876, a autorisé la reine Victoria à porter aux Indes le titre d'impératrice. Enfin, il fait connaître comment et pourquoi le législateur, en 1901, a autorisé le roi Edouard VII à mentionner dans son titre officiel les « Dominions britanniques d'au-delà des mers », mention qui se rattache aux tendances impérialistes actuelles. Il termine en disant que le roi, étant « défenseur de la foi », doit faire, en montant sur le trône, une déclaration publique portant qu'il adhère aux dogmes et aux principes de la religion du Royaume et réproouve la foi catholique ; cette déclaration, lorsqu'elle a été faite par le roi Edouard, a soulevé parmi les catholiques du Royaume-Uni la plus vive émotion, et fait naître les incidents que M. Beudant relate d'une façon sommaire.

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE DU 16 JANVIER 1904

Présidence de M. H. FERRAND

Dix-neuf membres assistent à la séance.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la précédente séance ; sa rédaction est adoptée.

Au début de la séance, M. le Président se félicite d'avoir, à nouveau, à enregistrer une flatteuse distinction décernée à un de nos sociétaires : M. Hardouin, dont tous ont pu apprécier le zèle éclairé, la compétence et l'inépuisable obligeance, vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'honneur, et M. le Président est heureux de lui en adresser ses chaleureuses félicitations.

M. COLLET, trésorier, expose la situation financière de la Société et présente ses comptes pendant l'année 1903 ; à l'unanimité, les membres présents déclarent les approuver et votent des remerciements à M. Collet, pour le soin et le zèle avec lesquels il gère les intérêts de la Société.

Il est ensuite procédé au scrutin pour le renouvellement des membres qui doivent composer le bureau pendant l'année 1904.

Sont élus :

Président : M. Rérolle, conservateur du Muséum.

Vice-Président : M. Beudant, professeur à la Faculté de Droit.

Secrétaire : M. Vellein, avocat.

Trésorier : M. Collet, doyen de la Faculté des Sciences.

Secrétaire-adjoint : M. Offner, préparateur à la Faculté des Sciences.

Archiviste-bibliothécaire : M. Hardouin, professeur à l'Ecole du Génie.

Membres du Comité de Publication : MM. Gevrey, Vidal, Ferrand.

MM. Rérolle et Hardouin ont l'honneur de proposer comme membres de la Société : MM. Vallernaude, chef de bataillon du génie,

commandant l'Ecole du Génie de Grenoble, et Joly, professeur à l'Ecole du Génie de Grenoble.

MM. Gevrey et Martinais, conseillers à la Cour d'appel, proposent en la même qualité **M. Fontanille**, avocat.

MM. Vellein et Hardouin, présentent **M. Henry Rousset**, greffier de paix.

Conformément au règlement, le vote sur ces candidatures est renvoyé à la prochaine séance.

M. P. Lory donne lecture, au nom de **M. G. SAYN**, de la note suivante : *Sur l'Hauterivien et le Barrémien du Royans*.

Dans une communication faite à la Société de Statistique en 1892, après avoir établi l'âge barrémien des « Calcaires à Spatangues » du Valentinois, j'émettais incidemment l'opinion que les calcaires à Spatangues du Royans renfermaient des Céphalopodes barrémiens et devaient en partie au moins être rapportés à cet étage.

Les études que je poursuis depuis plusieurs années sur les couches comprises entre l'Hauterivien typique et le Barrémien inférieur (s. s.) m'ont montré que cette conclusion était prématurée.

La coupe du chemin du Pionnier, près Bouvante, m'a fourni des observations que je résume ici : les calcaires du Serre de la Croix, où Garnier avait recueilli de nombreux Céphalopodes à faciès barrémien : *Toxoceras annulare*, *Hamulina* sp. nov., *Desmoceras* divers, associés à *Toxaster complanatus*, appartiennent en réalité à la zone à *Desmoceras Sayni*, établie par **M. Paquier** : ils en renferment les espèces les plus caractéristiques. Ces calcaires, par places très compacts mais coupés de marnes, supportent des marno-calcaires à *Toxaster complanatus*, recouverts eux-mêmes par des calcaires compacts à faciès urgonien ; vers la grotte du Brudour, ceux-ci ont fourni à Garnier, avec encore des *Toxaster*, de nombreuses Panopées du groupe de *P. Carteroni*, des Rhynchonelles et deux Céphalopodes *Nautilus plicatus* et *Holcodiscus menglonensis* ; ce dernier est le fossile le plus caractéristique du Barrémien inférieur dans le Diois et l'extrémité sud du Vercors.

Compris entre la zone à *Desmoc. Sayni* et le Barrémien inférieur, les marno-calcaires à *Toxaster complanatus* occupent donc exactement la place de la zone à *Hoplites angulicostatus* du Diois : des fragments d'ammonites de ce groupe ont du reste été recueillis par

Garnier non loin du Pionnier, dans les marnes à Spatangues de Combe-Laval.

La succession reste la même à Choranche, d'après la coupe donnée en 1900 par M. Kilian. Quant aux marno-calcaires à Spatangues des environs de Grenoble, des études minutieuses permettront seules d'établir leur âge exact ; leur étendre sans preuves positives les conclusions de la présente note paraît hasardé quand on songe à l'extrême variabilité du niveau de *Toxaster complanatus*, à la rapidité avec laquelle le faciès néritique à Spatangues, limité au Barrémien inférieur dans le Valentinois, envahit l'Hauterivien supérieur quand on s'avance vers le N. E.

Il est encore à remarquer que les observations ci-dessus montrent, une fois de plus, que dans le Royans le faciès urgonien tend à envahir tout le Barrémien.

M. KILIAN décrit rapidement la structure géologique des montagnes entre Dormillouse et Châteauroux (Hautes-Alpes).

Le Président,

H. FERRAND.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1904

Présidence de M. RÉROLLE

Douze membres assistent à la séance.

En l'absence de M. Vellein, qui s'est fait excuser, M. Offner, secrétaire-adjoint, donne lecture du procès-verbal de la précédente séance ; la rédaction en est adoptée.

M. RÉROLLE remercie vivement la Société qui, en lui faisant le trop grand honneur de l'appeler à la présidence, a voulu sans doute donner un témoignage d'intérêt au Muséum. Après avoir rendu hommage à M. Ferrand, qui a tant contribué à nous faire connaître et aimer les Alpes, et a été pour la deuxième fois un si vaillant président, il passe en revue les travaux de l'année 1903.

Il résume ensuite l'histoire du Muséum depuis ses origines en 1775 jusqu'en 1881, c'est-à-dire jusqu'à la mort de celui qui a le plus contribué à en faire un établissement important, Hippolyte Bouteille. Il entre notamment dans quelques détails sur les curieuses luttes, par moments fort vives, auxquelles a donné lieu, de 1837 à 1849, le projet de construction du bâtiment actuel, projet soutenu entre autres par le maire Frédéric Taulier. La carrière et les travaux des conservateurs E. Ducros, Albin Crépu, Bouteille surtout, les riches dons d'Emile Gueymard et d'Albin Gras, sont aussi l'objet de diverses appréciations.

Il est ensuite procédé au scrutin pour l'élection de MM. Vallernaud, Joly, Fontanille et Rousset, qui sont proclamés membres de la Société.

M. J. OFFNER expose le résultat de ses observations phytogéographiques dans le Massif du Pelvoux et plus spécialement dans la chaîne comprise entre la Muzelle et les Bans. Aucun botaniste n'avait encore exploré cette région du Pelvoux, dont la flore, bien que présentant une grande analogie avec celle du reste du massif, offre cependant des particularités intéressantes. A propos de la distribution géographique de certaines espèces, se posent quelques problèmes, dont la solution ne pourra être cherchée qu'après une étude complète de tout le massif et des massifs voisins.

M. Rérolle, président, et M. Hardouin, présentent comme membres : MM. Nicaud, bibliothécaire de l'Université, et Rérolle, chef de bataillon du génie.

MM. Collet et Beudant présentent M. Rothé, maître de conférences de physique à la Faculté des Sciences.

Conformément au règlement, le vote sur ces candidatures est renvoyé à la prochaine séance.

L'échange de publications avec la Société d'Etudes provençales est accepté. M. le Président annonce que la Murithienne, société valaisanne, a répondu favorablement à la proposition d'échange qui lui avait été adressée.

Le Président,

RÉROLLE.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

SÉANCE DU 14 MARS 1904

Présidence de M. RÉROLLE.

Sont présents : MM. Rérolle, Collet, Hardouin, Offner, Vidal, Ferrand, Martinet, Allix, Chabrand, Rey, Joly, Béranger, Fontanille et Vellein.

M. le Président, avant de donner la parole aux membres de la Société appelés à faire les communications inscrites à l'ordre du jour, fait connaître à la Société que M. Henry Duhamel de Gières, vient d'être l'objet d'une distinction des plus flatteuses.

La Société de Géographie de Paris lui a décerné, dans une de ses dernières séances, le prix Jomard, pour ses travaux sur les Alpes, avec mention spéciale du volume consacré au *Voyage du Marquis de Paulmy en 1752*, honoré précédemment d'une souscription du Ministère de la Guerre.

M. le Président, en son nom personnel, et se faisant l'interprète de la Société, est heureux d'adresser à M. Duhamel, toutes ses félicitations.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 22 février et les membres présents en adoptent la rédaction.

Il est ensuite procédé au scrutin pour l'élection de MM. Nicaud, bibliothécaire de l'Université; Rérolle, chef de bataillon du Génie, et Rothé, maître de conférences à l'Université, qui sont proclamés membres de la Société.

M. Gaston FONTANILLE, entretient la Société de La Seigneurerie du Mézenc.

Le Mézenc est une des montagnes d'où l'on peut le mieux apprécier toute la beauté majestueuse des Alpes. Il constituait une seigneurie aux confins du Vivarais et du Velay. Le premier seigneur du Mézenc, dont on trouve mention est Etienne, entre 956 et 982. Ses successeurs, qui eurent de nombreux différends avec l'Eglise, se croisèrent, et prirent le nom de *de Fay*, à la fin du XI^e siècle; de cette

maison sont issus les Fay de Gerlande, les Fay de la Tour Maubourg, etc... Au milieu du XII^e siècle, Guillaume Jourdain, épousa Mételine de Clérieu, descendante de Bernard Atton IV, vicomte de Carcassonne; elle apporta en dot la seigneurie de la Voulte et la coseigneurie de Clérieu. A cette époque, les biens des seigneurs de Mézenc, étaient considérables et s'étendaient dans le Vivarais et le Velay, de la Loire au Rhône; l'une des deux filles de Guillaume, Philippa de Fay, épousa en 1185, Aymar II de Poitiers, comte de Valentinois, et c'est ainsi que s'explique l'origine des nombreuses baronnies et autres seigneuries que les Poitiers possédaient en Vivarais, à la part du Royaume. La seigneurie du Mézenc appartient à diverses maisons, et fut enfin vendue, en 1617, à la Chartreuse de Bonnefoy, qu'avait fondée Guillaume en 1156.

M. VELLEIN communique à la Société une curieuse gravure allemande représentant la catastrophe dont fut victime à Ratisbonne, en 1673, un chirurgien d'origine grenobloise.

Charles Bernou d'Attavan, habile opérateur, spécialiste renommé pour le traitement des hernies, jouissait, si nous en croyons la légende imprimée en bas de l'image, d'une réputation européenne. Le séjour prolongé qu'il avait fait à Ratisbonne avait été des plus fructueux, une nombreuse et riche clientèle s'était pressée à ses consultations. Au moment de quitter cette ville, après fortune faite, il résolut de témoigner aux autorités et aux habitants sa satisfaction et sa reconnaissance en leur offrant une fête de nuit. Mettant son amour-propre à sortir de la banalité, il imagina d'être lui-même un feu d'artifice vivant et fit annoncer qu'il apparaîtrait au sommet d'une tour, dans une apothéose de feu, et, qu'ainsi majestueusement illuminé, il descendrait sur une corde tendue au milieu de la foule. Le malheureux s'était ingénié à s'entourer le corps de serpenteaux; ses membres étaient garnis de fusées et chacun de ses doigts portait un pétard.

Au jour fixé pour la fête, 4 janvier 1673, au milieu de l'obscurité, il surgit subitement, tout en feu, entre les créneaux de la tour, puis après avoir salué la foule, il s'avança sur la corde destinée à la descente. Mais à peine, avait-il fait quelques pas, qu'il fut aveuglé par la fumée et sentit les cruelles morsures des flammes qui l'entouraient. Au milieu des crépitations des fusées, au bruit des pétards qui faisaient rage; on l'entendit appeler désespérément au secours et presque

au même instant, la foule épouvantée poussa un cri d'horreur et vit cette masse de feu s'abattre, comme un effrayant bolide, sur le pavé de la place.

Le Président,

RÉROLLE.

Le Secrétaire,

G. VELLEIN.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Pour l'année 1903

Président : M. FERRAND ;

Vice-Président : M. RÉROLLE ;

Secrétaire : M. G. VELLEIN ;

Trésorier : M. COLLET ;

Secrétaire-adjoint : M. OFFNER ;

Bibliothécaire-archiviste : M. HARDOUIN.

Membres du Comité de publication :

MM. GEVREY, BEUDANT, VIDAL.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Pour l'année 1904

Président : M. RÉROLLE ;

Vice-président : M. BEUDANT ;

Secrétaire : M. VELLEIN ;

Trésorier : M. COLLET ;

Secrétaire-adjoint : M. OFFNER ;

Bibliothécaire-archiviste : M. HARDOUIN.

Membres du Comité de publication :

MM. GEVREY, VIDAL, FERRAND.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 1^{er} Mai 1904.

MM.

- 1897* — ALBON (le marquis d'), au château d'Avauges, par Saint-Romain-de-Popey (Rhône).
1868. — ALLARD (le Docteur Félix), ✱, ☉ I, professeur à l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Grenoble.
1902. — ALLARD (Joseph), ingénieur des Arts et Manufactures, à Voreppe.
1897. — ALLIX, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, industriel à Grenoble.
1901. — AUZIAS-TURENNE (Henri), avoué près le Tribunal civil de Grenoble.
1902. — BELLET (M^{er}), protonotaire apostolique, à Tain.
1900. — BELMONT (Régis), directeur du Crédit Lyonnais, à Grenoble.
1902. — BÉRANGER (Henri), ancien avoué, rue Docteur-Mazet, à Grenoble.
1863. — BERGER (le Docteur), ✱, ☉ I, directeur honoraire de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Grenoble.
1869. — BERTHOLLET (le Docteur Marius), ✱, ☉ I, médecin en chef des Hospices de Grenoble.
1901. — BESSON (le Docteur), médecin à Grenoble.

* La date qui précède le nom indique l'année de la réception.

1896. — BEUDANT,  I, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Grenoble. — Vice-Président en 1898, président en 1899. Vice-Président en 1904.
1896. — BEYLIÉ (le général Léon de), C , à Grenoble.
1879. — BEYLIÉ (Jules de), ,  A, président du Tribunal de commerce de Grenoble, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. — Vice-Président en 1895, Président en 1896.
1880. — BLANCHET (Augustin), , manufacturier à Rives (Isère), membre de la Chambre consultative des Arts et Manufactures de Voiron.
1899. — BLANCHET (Victor), manufacturier, maire de Rives (Isère).
1897. — BOITON, géomètre-expert, à Grenoble.
1899. — BONNET-EYMARD fils, à Grenoble.
1896. — BORDIER (le Docteur), ,  I, directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Grenoble.
1899. — BOREL, , ancien capitaine du Génie, industriel à Grenoble.
1900. — BOUCHAYER (Hippolyte), ingénieur des Arts et Manufactures, à Grenoble.
1900. — BOUCHAYER (Aimé), ingénieur, industriel, à Grenoble.
1875. — BOUVIER, pharmacien à Grenoble, membre du jury médical du département de l'Isère.
1900. — BRENIER, , président de la Chambre de commerce de Grenoble.
1867. — BRETON (Léon), O , chef de bataillon du Génie en retraite, à Mustapha (Algérie).
1877. — BROCARD. O ,  I, chef de bataillon du Génie en retraite, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Bar-le-Duc (Meuse). — Vice-Président en 1887, Président en 1888.
1873. — BRUN-DURAND (Justin),  I, ancien magistrat, membre non résidant du Comité des Travaux historiques et scientifiques, à Crest (Drôme).
1899. — CAPITANT,  A, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Grenoble.
1901. — CARRIÈRE (Henri), industriel, à Grenoble.
1901. — CARRIÈRE (Louis), industriel, à Grenoble.

1896. — CHABAURY, conseiller honoraire, rue Savaron, 15, à Clermont-Ferrand.
1903. — CHABRAND, ingénieur, rue Abbé-de-la Salle, à Grenoble.
1870. — CHEVALIER (le Chanoine Ulysse), *, ☉ I. professeur à l'Université catholique de Lyon, correspondant de l'Institut, membre non résidant du Comité des Travaux historiques et scientifiques.
1896. — CHEVALIER (le Chanoine Jules), professeur au Grand-Séminaire de Romans (Drôme).
1876. — COLLET (Jean), *, ☉ I, doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble. — Trésorier de 1880 à 1889, président en 1890, de nouveau trésorier depuis 1891.
1890. — CORBIN, ancien officier d'Artillerie, industriel à Lancey, par Villard-Bonnot (Isère).
1902. — CORBIN (Raymond), ancien officier, à Eybens.
1900. — DEVLAINÉ, ingénieur, directeur des papeteries de Rioupéroux (Isère).
1903. — DOUARE (Romain), avoué près le tribunal civil, place Sainte-Claire, à Grenoble.
1865. — DOYON (le Docteur), *, médecin inspecteur de l'Etablissement thermal d'Uriage (Isère).
1869. — DUFOUR (le Docteur E.), *, ancien député, président du Conseil départemental d'agriculture de l'Isère, maire de La Motte-d'Aveillans (Isère).
1892. — DUHAMEL (Henri), ☉ A, à Gières (Isère).
1896. — DUHAMEL (Henri), conseiller à la Cour d'appel de Grenoble.
1901. — DUMOLARD (Félix), industriel, à Grenoble.
1899. — DUPONT-DELPORTE, ingénieur en chef à la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M., à Chambéry.
1900. — FERAY (Jacques), ingénieur des Arts et Manufactures, à Grenoble.
1875. — FERRAND (Henri), ☉ A, avocat à la Cour d'appel de Grenoble. — Vice-président en 1892, président en 1893, de nouveau président en 1903.
1901. — FLANDRIN (le Docteur), ☉ A, médecin, à Grenoble.
1904. — FONTANILLE, avocat à la Cour d'Appel, 16, boulevard Edouard-Rey, à Grenoble.

1899. — FOURNIER (Paul), **U** I, Doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Grenoble, correspondant de l'Institut, membre non résidant du Comité des Travaux historiques et scientifiques.
1891. — GALBERT (le Comte de), ***** O. M. A, ***** à Grenoble.
1899. — GAUDET, docteur en droit, à Grenoble.
1891. — GEVREY (A.), **U** A, conseiller à la Cour d'appel de Grenoble.
— Vice-président en 1894, président en 1895, de nouveau président en 1902.
1873. — GIRARD (le Docteur), *****, **U** I, professeur à l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Grenoble, médecin en chef des épidémies du département de l'Isère, vice-président de la Commission administrative des Hospices de Grenoble.
1900. — GIRAUD (Joseph), ingénieur, industriel, à Grenoble.
1878. — GONNET, ancien avoué près la Cour d'appel de Grenoble.
1899. — GRIMAUD (Louis), avocat à la Cour d'appel de Grenoble.
1901. — GROLL (le Docteur), médecin, à Grenoble
1904. — GUERRE (Octave), publiciste.
1898. — GUEYMARD, *****, **U** I, doyen honoraire de la Faculté de Droit de l'Université de Grenoble.
1892. — GUILLEMIN (Paul), *****, inspecteur général de la navigation de la Seine, à Billancourt, près Paris.
1879. — HARDOUIN, *****, **U** A, professeur à l'Ecole du Génie de Grenoble. — Bibliothécaire-archiviste depuis 1888.
1877. — HERRMANN, *****, **U** A, professeur à l'Ecole du Génie de Versailles, en retraite, à Paris.
1903. — JACOB, préparateur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble.
1896. — JACQUOT, 8, avenue Percier, à Paris.
1896. — JEAN, ***** ancien conseiller à la Cour d'appel de Grenoble.
1904. — JOLY, professeur à l'Ecole du Génie, rue des Teinturiers, 6, à l'Île-Verte, Grenoble.
1903. — JOURDAN (Félix), inspecteur du service des épizooties, à Grenoble.
1890. — KILIAN (W.), **U** I, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble, collaborateur principal au Service de la Carte géologique de France. — Secrétaire-

- adjoint en 1890 et 1891, vice-président en 1896, président en 1897, de nouveau vice-président en 1901.
1873. — KLÉBER (Emile), *, manufacturier à Rives (Isère), membre de la Chambre de commerce de Grenoble.
1873. — KLÉBER (Gaston), *, manufacturier à Rives.
1899. — KLÉBER (Jean), à Rives.
1888. — LABATUT,  A, chargé de cours à l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Grenoble, préparateur à la Faculté des Sciences de l'Université.
1892. — LA BROSSÉ (R. de), *, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble. — Vice-président en 1897, président en 1898.
1893. — LACHMANN,  I, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble, à La Tronche.
1890. — LORY (Pierre),  A, sous-directeur du Laboratoire de géologie et de minéralogie à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble, collaborateur adjoint au Service de la Carte géologique de France. — Secrétaire-adjoint de 1892 à 1897.
1893. — MAGIMEL (René de), au château de l'Egala, par Corenc (Isère).
1897. — MAGNIN,  I, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Besançon (Doubs).
1865. — MAISONVILLE (Fritz Poulain de), publiciste à Grenoble.
1896. — MANTEYER (Georges de), archiviste-paléographe, au château de Manteyer (Hautes-Alpes).
1892. — MARGOT, *, chef d'escadron d'Artillerie en retraite, à Grenoble.
1901. — MARTIN, commissaire-priseur, à Grenoble.
1899. — MARTINAIS, conseiller à la Cour d'appel de Grenoble.
1887. — MASSE (Jules), ancien magistrat, avocat à la Cour d'appel de Grenoble.
1888. — MERCERON-VICAT, ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, industriel à Grenoble. — Vice-président en 1891, président en 1892.
1876. — MEUNIER (Gaston), *, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Paris.
1900. — MONROZIER, ingénieur des Arts et Manufactures, à Grenoble.

1893. — MONTEYNARD (le marquis de), G. C ✕, ✕, maire de Tencin, au château de Tencin (Isère).
1896. — MOSSANT (Charles), ✕, manufacturier à Bourg-de-Péage (Drôme), membre du Conseil général de la Drôme.
1892. — NEYRET, ingénieur civil, ancien juge au Tribunal de commerce de Grenoble.
1904. — NICAUD (Octave), ✕ A, bibliothécaire de l'Université, boulevard Edouard Rey, 11, à Grenoble.
1901. — OFFNER, préparateur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble, secrétaire-adjoint depuis 1902.
1891. — PAQUIER (Victor), ✕ A, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Toulouse. — Secrétaire-adjoint en 1901 et 1902,
1896. — PERRIN, ✕ I, ancien directeur de l'Ecole Vaucanson, à Grenoble.
1900. — PERROY (Pierre), avocat à la Cour d'appel de Grenoble.
1872. — PEYRON (Félix), ✕, conseiller général de l'Isère, fabricant de papier à Vizille.
1898. — PÉTIN (Charles), au château de Vourey (Isère).
1898. — PÉTIN (Hector), avocat à la Cour d'appel de Grenoble. — Secrétaire-adjoint en 1900.
1900. — PIAGET (le Docteur), médecin à Grenoble.
1900. — PINAT (Charles), ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, associé-gérant des hauts-fourneaux et forges d'Allevard.
1897. — PIONCHON, ✕, ✕ I, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble.
1892. — PRIMAT, ingénieur des Mines, à Grenoble.
1893. — PRUVOT, ✕ I, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble.
1899. — REBOUD, ✕ A, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Grenoble.
1903. — REBOUL (Paul), ingénieur, rue Haxo, 6, à Grenoble.
1901. — RECOURA, ✕ I, ✕ M. A, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble.
1892. — RENÉVILLE (Henri de), ingénieur, administrateur-gérant de la Compagnie des mines d'anthracite de La Mure, à Grenoble.
1900. — REPELLIN, ancien officier d'Artillerie, à Grenoble.

1888. — RÉROLLE (Louis),  A, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de la ville de Grenoble. — Vice-président en 1903, président en 1904.
1904. — RÉROLLE, *, chef de bataillon du Génie, rue Général-Marchand, 1, à Grenoble.
1899. — REY (Jules),  A, libraire-éditeur, à Grenoble.
1879. — REYMOND (Marcel),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Grenoble.
1903. — RIVIER, avocat à la Cour d'appel, place Vaucanson, à Grenoble.
1886. — ROMAN (Joseph),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, au château de Picomtal, par Embrun (Hautes-Alpes).
1900. — RONDET (Abbé),  A, , aumônier du Lycée de Grenoble.
1904. — ROTHÉ, maître de conférences à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble.
1904. — ROUSSET (Henry),  A, greffier de paix, place Grenette, à Grenoble.
1900. — SAURON (Philémon), ingénieur-électricien, à Grenoble.
1902. — SAVIN, *, chef de bataillon au 97^e régiment de ligne, à Chambéry.
1890. — SAYN,  A, géologue, à Montvendre (Drôme).
1892. — SEBELIN (Joseph),  A, ingénieur-constructeur, à Grenoble.
1901. — SENNEQUIER CROZET (Abbé), à Grenoble.
1890. — SENTIS,  I, professeur au Lycée de Grenoble.
1874. — SPARRE (le comte Magnus de), *, ancien officier d'Artillerie, à Saint-Georges-de-Reneins (Rhône).
1879. — TARTARI (Charles), *,  I, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Grenoble. — Vice-président en 1893.
1892. — TEYSSIER-PALERNE DE SAVY (Gabriel), au château de la Haute-Jarrie (Isère).
1900. — TRUC (Victor), ancien imprimeur, à Aspres-sur-Buech.
1902. — VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), rue du Jeu-de-Paume, à Montélimar.
1904. — VALLERNAUD, , chef de bataillon du Génie, commandant l'Ecole du Génie de Grenoble.
1896. — VALLIER (Jules), directeur de la Société Générale, à Grenoble.

1870. — VAULSERRE (le marquis de Corbel de Corbeau de), O ,
maire de Saint-Albin-de-Vaulserre, au château de Saint-
Albin-de-Vaulserre (Isère).
1888. — VELLEIN (Gustave), avocat à Grenoble. — Secrétaire-adjoint
de 1898 à 1900, secrétaire depuis 1900.
1881. — VELLOTT (Alfred), avocat à la Cour d'appel de Grenoble.
1895. — VIALLET (Marius), ingénieur civil, membre de la Chambre
de commerce de Grenoble. — Vice président en 1899.
président en 1900.
1897. — VIDAL (Louis),  A, chef des travaux pratiques de botanique
à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble.
-

SOCIÉTÉS ET ÉTABLISSEMENTS CORRESPONDANTS

France

- AISNE..... Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin, à *Saint-Quentin*.
- ALGÉRIE..... Société historique algérienne, à *Alger*.
- ALPES (BASSES-)..... Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, à *Digne*.
- ALPES (HAUTES-)..... Bibliothèque publique de la ville de Briançon.
- Société d'études des Hautes-Alpes, à *Gap*.
- ALPES-MARITIMES..... Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à *Nice*.
- ARDENNES..... Société d'histoire naturelle des Ardennes, à *Charleville*.
- AUBE..... Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, à *Troyes*.
- AUDE..... Société d'études scientifiques de l'Aude, à *Carcassonne*.
- AVEYRON..... Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à *Rodez*.
- CALVADOS..... Société des Antiquaires de Normandie, à *Caen*.
- Société des beaux-arts de Caen, à *Caen*.
- Société linnéenne de Normandie, à *Caen*.

CÔTE-D'OR	Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, à <i>Dijon</i> .
—	Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or, à <i>Dijon</i> .
CREUSE.....	Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à <i>Guéret</i> .
DOUBS.....	Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, à <i>Besançon</i> .
—	Société d'émulation du Doubs, à <i>Besançon</i> .
DRÔME.....	Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viviers, à <i>Romans</i> .
—	Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme, à <i>Valence</i> .
EURE.....	Société d'études diverses de l'arrondissement de Louviers, à <i>Louviers</i> .
—	Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, à <i>Evreux</i> .
FINISTÈRE.....	Société académique de Brest, à <i>Brest</i> .
GARD.....	Académie de Nîmes, à <i>Nîmes</i> .
GARONNE (HAUTE).....	Académie de législation de Toulouse, à <i>Toulouse</i> .
—	Société d'histoire naturelle de Toulouse, à <i>Toulouse</i> .
GIRONDE.....	Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, à <i>Bordeaux</i> .
HÉRAULT.....	Académie des sciences et lettres de Montpellier, à <i>Montpellier</i> .
—	Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, à <i>Béziers</i> .
—	Société d'étude des sciences naturelles de Béziers, à <i>Béziers</i> .
ISÈRE.....	Académie Delphinale, à <i>Grenoble</i> .
—	Annales dauphinoises, à <i>Grenoble</i> .
—	Bibliothèque particulière de l'Hôtel de Ville de Grenoble.

- ISÈRE**..... Bibliothèque publique de la Ville de Grenoble.
- Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, à *Grenoble*.
- Société des Touristes du Dauphiné, à *Grenoble*.
- Université de Grenoble.
- LOIRE**..... La Diana, société historique et archéologique du Forez, à *Montbrison*.
- Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire, à *St-Etienne*.
- LOIRE (HAUTE-)**..... Société agricole et scientifique de la Haute-Loire, au *Puy*.
- Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy, au *Puy*.
- LOIRE-INFÉRIEURE** Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France, à *Nantes*.
- MAINE-ET-LOIRE** Société d'études scientifiques d'Angers, à *Angers*.
- Société industrielle et agricole d'Angers et de Maine-et-Loire, à *Angers*.
- Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers (ancienne Académie d'Angers), à *Angers*.
- MANCHE**..... Société nationale des sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg, à *Cherbourg*.
- MARNE**..... Société d'agriculture, commerce, sciences, et arts du département de la Marne, à *Châlons-sur-Marne*.
- MEURTHE-ET-MOSELLE** ... Académie de Stanislas, à *Nancy*.
- MEUSE**..... Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, à *Bar-le-Duc*.
- OISE**..... Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, à *Beauvais*.

- PYRÉNÉES-ORIENTALES**... Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à *Perpignan*.
- RHIN** (ancien dept du HAUT-) Société belfortaine d'émulation, à *Belfort*.
- RHÔNE**..... Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, à *Lyon*.
- Club Alpin Français section lyonnaise, 3, rue Pleney, à *Lyon*.
- Société académique d'architecture de Lyon, à *Lyon*.
- Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de Lyon, à *Lyon*.
- Société de géographie de Lyon, à *Lyon*.
- Société des sciences et arts du Beaujolais, à *Villefranche-sur-Saône*.
- Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, à *Lyon*.
- RHÔNE (BOUCHES-DU-)**... Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix, à *Aix*.
- ... Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille, à *Marseille*.
- ... Société d'études provençales, à *Aix*.
- ... Société d'horticulture et de botanique de Marseille, à *Marseille*.
- ... Société de Statistique de Marseille, à *Marseille*.
- SAÔNE-ET-LOIRE**..... Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, à *Chalon-sur-Saône*.
- Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, à *Chalon-sur-Saône*.
- Société d'histoire naturelle d'Autun, à *Autun*.
- Société d'histoire naturelle de Mâcon, à *Mâcon*.
- SARTHE**..... Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au *Mans*.
- SAVOIE**..... Académie des sciences, belles-lettres et arts de la Savoie, à *Chambéry*.

SAVOIE	Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne, à <i>Saint-Jean-de-Maurienne</i> .
—	Société d'histoire naturelle de Savoie, à <i>Chambéry</i> .
—	Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, à <i>Chambéry</i> .
SAVOIE (HAUTE-)	Académie chablaisienne, à <i>Thonon-les-Bains</i> .
—	Association florimontane, à <i>Annecy</i> .
SEINE	Institut de France. Académie des inscriptions et belles-lettres, à <i>Paris</i> .
—	Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à <i>Paris</i> .
—	Société d'économie politique, à <i>Paris</i> .
—	Société de médecine légale de France, à <i>Paris</i> .
—	Société de secours des amis des sciences, à <i>Paris</i> .
—	Société de statistique de Paris, à <i>Paris</i> .
—	Société nationale d'agriculture de France, à <i>Paris</i> .
—	Société nationale des antiquaires de France, à <i>Paris</i> .
—	Société géologique de France, à <i>Paris</i> .
—	Société philomathique de Paris, à <i>Paris</i> .
—	Société zoologique de France, à <i>Paris</i> .
SEINE-ET-MARNE	Société historique et archéologique du Gâtinais, à <i>Fontainebleau</i> .
SEINE-et-OISE	Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, à <i>Versailles</i> .
—	Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise, à <i>Versailles</i> .
SEINE-INFÉRIEURE	Société d'horticulture et de botanique de l'arrondissement du Havre, au <i>Havre</i> .
—	Société havraise d'études diverses, au <i>Havre</i> .
SOMME	Société des antiquaires de Picardie, à <i>Amiens</i> .

- SOMME..... Société linnéenne du Nord de la France, à *Amiens*.
- TARN-ET-GARONNE..... Académie des sciences, belles-lettres et arts du département de Tarn-et-Garonne, à *Montauban*.
- VAR..... Académie du Var, à *Toulon*.
— Société d'études scientifiques et archéologiques de la Ville de Draguignan, à *Draguignan*.
- VAUCLUSE..... Académie de Vaucluse, à *Avignon*.
- VIENNE..... Société des antiquaires de l'Ouest, à *Poitiers*.
- VIENNE (HAUTE-)..... Société des amis des sciences et des arts de Rochechouart, à *Rochechouart*.
- VOSGES..... Société philomatique vosgienne, à *Saint-Dié*.

Alsace-Lorraine

- Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace, à *Strasbourg*.
- Société d'histoire naturelle de Colmar, à *Colmar*.
- Société d'histoire naturelle de Metz, à *Metz*.

Etranger

- BADE (GRAND-DUCHÉ DE). Naturforschende Gesellschaft zu Freiburg, à *Fribourg-en-Brisgau*.
- BAVIÈRE..... Historisches Jahrbuch der Gorres-Gesellschaft, à *Munich*.
- BELGIQUE..... Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie, à *Bruxelles*.
- ETATS-UNIS..... Davenport academy of natural sciences, à *Davenport (Iowa)*.

ÉTATS-UNIS	Missouri botanical garden, à <i>Saint-Louis</i> (Missouri).
—	Smithsonian Institution, à <i>Washington</i> .
—	Wisconsin geological and natural history survey, à <i>Madison</i> (Wisconsin).
ITALIE	R. Accademia dei Lincei, à <i>Rome</i> .
JAPON	Société zoologique de Tokyo, à <i>Tokyo</i> .
NORWÈGE.....	Université royale frédéricienne de Norwège, à <i>Christiania</i> .
RÉPUBLIQUE ARGENTINE..	Academia nacional de ciencias de la Republica Argentina en Cordoba, à <i>Cordoba</i> .
RÉPUBLIQUE DE L'URUGUAY.	Museo nacional de Montevideo, à <i>Montevideo</i> .
RUSSIE.....	Société impériale des naturalistes de Moscou, à <i>Moscou</i> .
SAXE	Verein für Erdkunde zu Dresden, à <i>Dresde</i> .
SUÈDE	Geological institution of the University of Upsala, à <i>Upsal</i> (Bibliothèque de l'Université).
SUISSE	Bulletin de l'Herbier Boissier, à <i>Chambéry</i> .
—	La Murithienne, société valaisanne des sciences naturelles, à <i>Sion</i> .
—	Société neuchâteloise de géographie, à <i>Neuchâtel</i> .
—	Société vaudoise des sciences naturelles, à <i>Lausanne</i> .

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1902

	PAGES
Séance du 17 novembre.....	539
— 22 décembre.....	541

ANNÉE 1903

	PAGES
Séance du 19 janvier.....	543
— 16 février.....	545
— 9 mars.....	547
— 1 ^{er} avril.....	549
— 4 mai.....	549
— 25 mai.....	551
— 15 juin.....	552
— 6 juillet.....	556
— 19 octobre.....	558
— 9 novembre.....	560
— 30 novembre.....	562
— 21 décembre.....	563

ANNÉE 1904

	PAGES
Séance du 16 janvier.....	566
— 22 février.....	568
— 14 mars.....	570

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Allocution prononcée le 16 février 1903, par M. Ferrand en prenant la présidence.....	I
Essai d'histoire de la Cartographie alpine pendant les xv, xvi, xvii et xviii ^e siècles, par M. Ferrand.....	5
Un écho de la journée des Tuiles, par M. de Beylié.....	57
Relation d'une émeute arrivée à Grenoble, le vendredi 6 juin 1788, vers les 9 et 10 heures du soir, publiée par M. Ferrand.....	70
Notice géologique sur la feuille de Die de la Carte géologique détaillée de la France, par MM. W. Kilian, P. Lory et V. Paquier, avec la collaboration de M. David Martin.....	73
Les origines de la Maison de Savoie en Bourgogne (910-1060); La Paix en Viennois, Anse [17 juin?] 1025, et les additions à la Bible de Vienne, par M. Georges de Manteyer	87
Souvenirs du Consulat et de l'Empire, dans le département de la Drôme, spécialement dans le Diois, par M. J. Chevalier	191
La pesanteur le long du parallèle moyen, par M. J. Collet, doyen de la Faculté des Sciences.....	435
Contribution à la Géographie botanique du massif du Pelvoux, par M. Jules Offner.....	445
Contribution à la connaissance de la zone du Briançonnais, par MM. W. Kilian et J. Révil.....	453
Explorations géologiques exécutées dans le sud-est de la France pendant les années 1901 et 1902.	
I. Feuilles Larche, Gap, Grenoble (révision), Vizille (révision), Privas au 80.000 ^e et Carte au 320.000 ^e Lyon, Avignon et au 1.000.000 ^e Alpes et vallée du Rhône, par M. W. Kilian..	481

	PAGES
II. Feuille de Gap (révision de Vizille et de Grenoble), par M. P. Lory.....	498
III. Feuille de Privas, par M. V. Paquier.....	508
IV. Feuille de Gap et de Larche, par MM. E. Haug et W. Kilian.....	511
V. Feuille de Gap et révision des feuilles de Vizille et de Grenoble, par M. P. Lory.....	517
VI. Révision des feuilles de Grenoble et Vizille, par M. le capitaine Hitzel.....	525
Mélanges géologique, par M. P. Lory.....	527
Rapport préliminaire sur les observations relatives aux gla- ciers dauphinois exécutées pendant l'année 1903, par M. Ch. Jacob.....	533
Sur l'Hauterivien et le Barrémien du Royans, par M. G. Sayn	536
Procès-verbaux des séances.....	539
Bureau de la Société en 1903 et en 1904.....	573
Liste des membres de la Société.....	575
Sociétés et établissements correspondants.....	583

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

DES

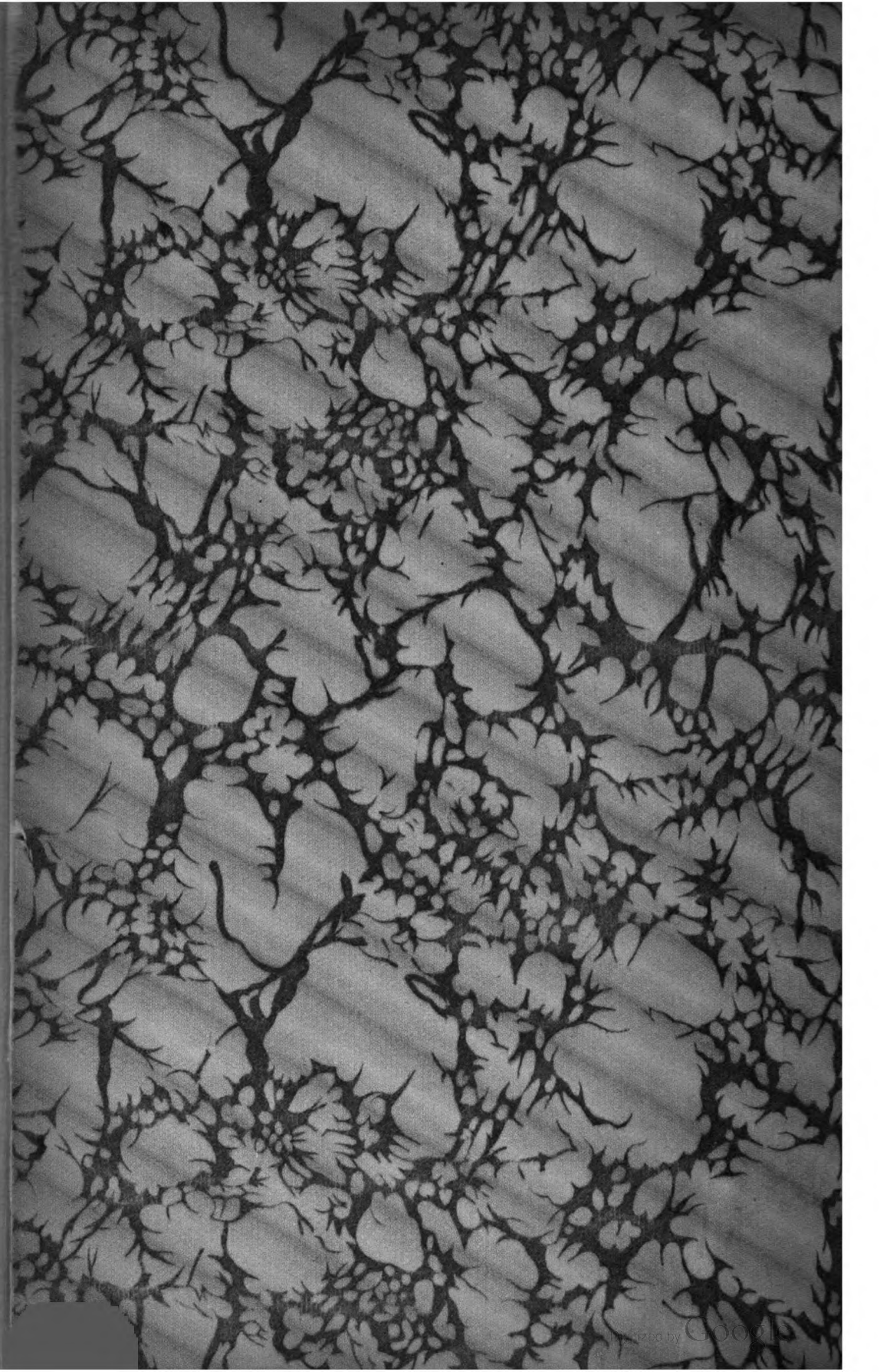
COMMUNICATIONS FAITES A LA SOCIÉTÉ

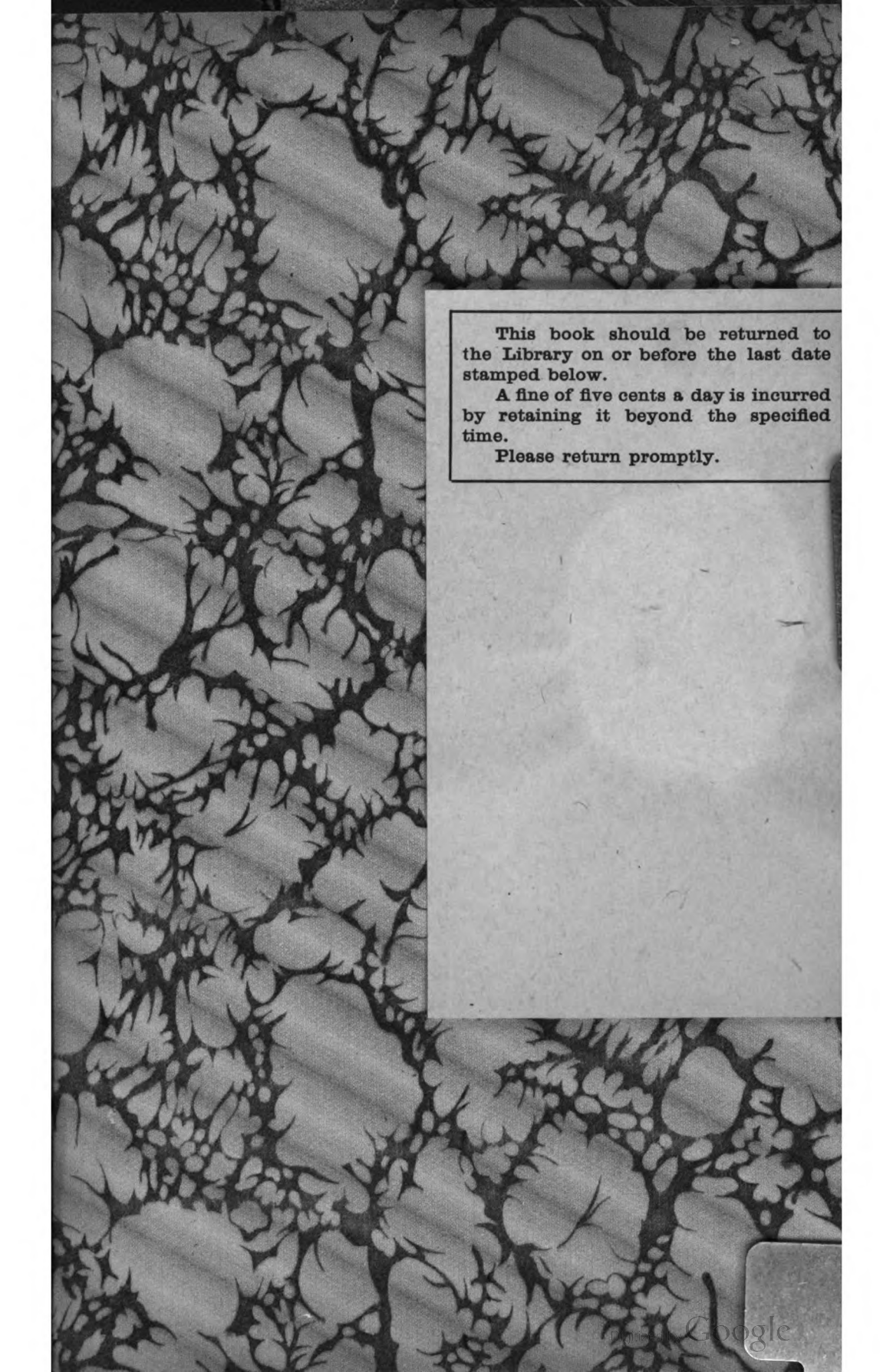
MM.		PAGES
BEUDANT.....	L'organisation des circonscriptions élec- torale, en Angleterre.....	547
—	Le titre officiel du roi d'Angleterre...	565
J. CHEVALIER	Souvenirs du Consulat et de l'Empire dans le département de la Drôme (1 ^{re} partie).....	560
—	Souvenirs du Consulat et de l'Empire dans le département de la Drôme (2 ^e partie).....	561
COLLET.....	La pesanteur le long du parallèle moyen.....	543
—	Les Théâtres antiques ; étude archéolo- gique avec projections.....	549
—	La planète Eros et la distance de la terre au soleil.....	563
FERRAND.....	Les Grands Pics de l'Oisans.....	540
—	Essai d'histoire de la Cartographie al- pine antérieure au xix ^e siècle.....	546
—	Récit inédit de la Journée des Tuiles..	548
—	Les destinées d'une carte de la Savoie..	554
—	Les cartes alpines de Mercator.....	560
FONTANILLE	La seigneurie de Mézenc du x ^e au xv ^e siècle.....	570

MM.

		PAGES
KILIAN.....	L'avenir des Glaciers.....	552
—	Structure géologique des montagnes entre Dormillouse et Châteauroux (Hautes-Alpes).....	568
LORY.....	Le bord S. O. du Pelvoux et le Massif de Chaillol	541
—	La Chaîne de Belledonne et son relief.	551
—	En Cisleithanie ; impressions d'un voyage géologique.....	562
DE MANTHEYER.....	Les origines de la Maison de Savoie en Bourgogne (910-1060). La Paix en Viennois (1025).....	557
OFFNER.....	Champignons comestibles et vénéneux de la région grenobloise	543
—	Contribution à la géographie botanique du Massif du Pelvoux.....	569
PAQUIER.....	Les stations lacustres de Charavines sur les bords du lac de Paladru.....	558
RÉROLLE	Allocution. — Aperçu historique sur le Muséum.....	568
SAYN.....	Sur l'Hauterivien et le Barrémien du Royans	567
VELLEIN.....	L'Invasion du Marquisat de Saluces par les Savoyards en 1588 et la Paix de Bourgoin.....	550
—	Notice biographique et bibliographique sur Emmanuel Pilot de Thorey....	556
—	Mort épouvantable d'un chirurgien gre- noblois en 1673.....	571
VIDAL.....	Contribution à l'anatomie des Valéria- nacées	550

3130





This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 100 879 980

